

CAUBERGS MICHEL

INVENTAIRE
DE QUELQUES ANCIENNES MINES
ET CARRIERES SOUTERRAINES
DE WALLONIE



ESSAI D'ARCHEOLOGIE MINIERE

L'EQUIPE

Cet ouvrage est écrit à la première personne du pluriel, mais ce nous n'a rien de majestif. Il représente l'équipe, sans laquelle ce travail n'aurait jamais vu le jour.

Certains y ont consacré le meilleur d'eux-mêmes pendant des années.

D'autres nous ont aidés épisodiquement dans la mesure de leurs moyens ou en fonction du programme en cours.

D'autres enfin, sont venus, ont vu, et ne sont plus jamais revenus, on ne saurait leur en vouloir.

Qu'ils soient tous ici vivement remerciés.

Ont collaboré à l'oeuvre:

CAUBERGS René
DELFOSSÉ Renaud
DE PRETER Ghislain
DESHORME Daniel
GREGOIRE Jean-Paul
HANIN Denis
HAVAUX Philippe (+)
KAHN Claude
LEDOUX Françoise
LOMBET André
MINET Joseph
ROMEYER François
SCHOEKAERT Henri
SCOHY Bauduin
TELLINGS Claudine
TILLIERE Alain
VAN DE ROY Jean-Louis

AVANT-PROPOS

C'est en 1979 que tout à commencé.

Cette année-là, notre passion pour les minéraux et les fossiles devait nous amener à prospecter un certain nombre d'anciens sites miniers et quelques carrières souterraines.

C'est ainsi que nous avons pris conscience qu'il existait en Wallonie un vaste domaine souterrain, négligé des spéléologues, pratiquement inconnu des géologues amateurs, et totalement ignoré du grand public. Bien sûr, nous ne parlons pas ici des charbonnages.

De la catastrophe de Marcinelle à la fermeture du Roton, l'histoire des houillères est bien connue et de nombreux ouvrages lui ont déjà été consacrés.

De plus, les terrils sont là pour nous entretenir la mémoire et quelques musées ont été créés pour nous rappeler ce qu'était le dur travail du houilleur.

Non, nous voulons parler des autres modes d'extractions, mines métalliques ou exploitations lithiques, qui furent aussi nombreuses, si pas plus nombreuses que les charbonnages, aussi importantes que ceux-ci pour l'économie de la Wallonie, et qui sont, elles, totalement tombées dans l'oubli, à quelques rares exceptions près.

Face à ce monde souterrain inconnu dont nous venions à peine d'entrevoir les possibilités, décision fut prise d'en dresser l'inventaire, d'autant qu'en cette matière il semblait que jamais rien n'avait été fait.

Nos buts étaient multiples.

Premièrement, montrer aux spéléologues qu'il existe en Wallonie, en dehors des phénomènes karstiques qui sont leur terrain d'action habituel, un vaste domaine souterrain qui n'attend que les résultats de leurs recherches et investigations.

Nous comptons ainsi lancer en Wallonie la spéléologie minière, une activité qui a acquis en France ses lettres de noblesse, mais qui n'avait jamais été pratiquée chez nous.

Deuxièmement, doter les géologues amateurs d'un outil de travail leur permettant de compléter plus efficacement leurs recherches minéralogiques.

Troisièmement, montrer aux Wallons qu'il existe encore dans leur région quelques très intéressants vestiges de leur ancienne splendeur économique qui mériteraient d'être connus, sauvegardés, protégés, mis en valeur, éventuellement aménagés pour les touristes, et non pas transformés en dépotoirs, ou comblés et à tout jamais oubliés, ce qui est trop souvent le cas.

Le temps passant et les idées évoluant, il nous est apparu bien vite que ce programme de base comportait quelques erreurs de jugement.

Et d'abord, nous n'étions pas absolument les premiers.

Au cours de nos recherches nous nous sommes rendu compte qu'il existait quelques rares ouvrages consacrés aux anciennes mines métalliques et aux carrières souterraines, mais ces publications se limitent généralement à l'histoire sans tenir aucun compte du terrain. D'autre part, il est courant que des aspirants ingénieurs des mines ou géologues prennent pour objet de leur thèse l'une ou l'autre mine abandonnée, des travaux hautement spécialisés qui dorment dans les bibliothèques de nos diverses facultés.

Bref, dans un cas comme dans l'autre des démarches heureusement très différentes de la nôtre.

Il nous est apparu ensuite que les spéléologues, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, n'avaient rien perdu dans le domaine minier. A part la descente de quelques rares grands puits, le spéléologue sportif ne peut y trouver son content, et le plaisir d'une simple balade dans un milieu souterrain différent ne justifie pas les dangers encourus.

Seule la recherche, dans quelque domaine que ce soit, autorise la pénétration de ce monde souterrain aussi dangereux que fragile. Aux éventuels candidats d'en prendre conscience!

Il en est de même pour les collectionneurs de minéraux.

A part quelques rares fossiles dans les cavités de la craie, tant au niveau des haldes qu'au fond des galeries, les anciennes mines et carrières souterraines de Wallonie ne présentent plus la moindre chance de découvrir l'un ou l'autre échantillon notoire.

Par contre, ce type de recherche, exécutée parfois avec des moyens lourds, ne pourrait qu'entraîner la destruction de vestiges historiques de toute première importance.

A force de fréquenter ces cavités, où ne se perçoit pas le lent travail millénaire de l'érosion des eaux souterraines, mais bien le fait que nos grands-pères et arrière-grands-pères y ont trîmé à longueur de vie suivant des horaires inhumains, le désir nous est venu d'en savoir plus sur ces hommes et sur leur milieu de travail.

C'est ainsi que nous nous sommes orientés peu à peu vers l'archéologie minière, branche profonde de l'archéologie industrielle naissante.

Il nous est apparu inadmissible de laisser se perdre des lieux et des techniques, vieux de moins d'un siècle parfois, alors que d'autre part la taille préhistorique du silex ne présente plus de secret.

D'ailleurs, redécouvrir et explorer une mine ou une carrière, n'est-ce pas un peu ouvrir un tombeau?

Le tombeau de ceux qui y ont travaillé pendant des années et dont cette galerie creusée de leurs mains est peut-être le seul souvenir.

Dès lors, si le principe de l'inventaire fut conservé, l'idée de sa présentation fut complètement révisée.

À la simple classification géographique fut préférée une classification par types d'exploitations, avec si possible la reconstitution des techniques de chacune d'entre elles, et il fut décidé pour chaque cavité, ou groupe de cavités, de reconstituer l'histoire de celles-ci.

Nous comptions mener cette tâche à bien en trois à cinq ans maximum. Elle devait prendre les trois quarts de nos loisirs pendant dix ans. Dix années qui ne furent pas sans problèmes.

C'était une erreur de croire que sur une aussi longue période la vie ne viendrait pas nous mettre des bâtons dans les roues.

Nous avons connu au sein de notre équipe des problèmes sociaux, des problèmes sentimentaux, et comme si ça ne suffisait pas, en novembre 1985, la mort elle-même est venue faucher sur la route le meilleur d'entre nous.

Il a bien fallu continuer!

Face à une tâche qui devenait chaque jour plus démesurée, nous avons connu des périodes de crise, des périodes de lassitude, et bien souvent, l'idée nous est venue de tout abandonner.

Ce ne fut heureusement pas le cas.

Mais il fallait en finir coûte que coûte, à moins d'y gâcher notre vie. C'est ainsi que, faute de pouvoir réunir une équipe de plongeurs valables, nous avons renoncé à topographier bon nombre de cavités ou de réseaux noyés.

C'est ainsi que nous avons également négligé un certain nombre de désobstructions parfaitement réalisables mais trop longues.

C'est ainsi aussi que nous avons abandonné un certain nombre de prospections où la multiplication des contacts aurait peut-être fini

par nous ouvrir certaines portes,...Après des années!
 C'est ainsi enfin que, la mort dans l'âme, nous avons dû nous résigner à incorporer dans notre travail un petit nombre de topographies réalisées par d'autres avant nous, et ce parmi les plus grandes. Un heureux hasard en fait, car refaire ces topos dans la faible mesure de nos moyens aurait prolongé notre travail de plusieurs années et retardé d'autant la parution de cet ouvrage, ce qui n'était plus humainement pensable.

Notre quête de renseignements techniques et historiques ne fut pas non plus une sinécure.
 Nous avons interrogé des dizaines de témoins: anciens mineurs, anciens carriers, anciens propriétaires d'exploitation et historiens locaux. Nous avons passé des dizaines d'heures dans les bibliothèques ainsi qu'aux archives de l'Administration des Mines.
 Si pour certains sites ou pour certains types d'exploitations nous avons rassemblé une documentation qui aurait permis à elle seule d'écrire tout un livre sur le sujet en question, dans d'autres cas, nous n'avons absolument rien retrouvé et nous sommes persuadés que de nombreuses recherches pourraient encore être faites.

Ce livre est donc le résultat, au combien modeste, de dix années de travail.
 Il est le reflet de notre premier contact avec le monde passionnant de l'archéologie minière.
 Bien sûr, nous le savons incomplet par la force des choses, et parfois superficiel sur certains points.
 Mais nous n'avons jamais eu l'intention d'écrire une bible en la matière.
 On ne s'improvise pas archéologue minier du jour au lendemain.
 Nous-mêmes avons encore tout à apprendre.
 Non, dans un domaine où rien, ou presque rien, n'avait été fait chez nous à ce jour, nous avons seulement voulu faire oeuvre de pionniers.
 Ce livre publié, nous reprendrons nos recherches, mais nous souhaitons vivement ne plus être les seuls.
 Nous osons espérer que le sujet passionnera certains et qu'il s'en trouvera, surtout parmi les jeunes, pour reprendre le flambeau.

Afin de faire mieux que nous.

Afin d'aller plus loin que nous dans la redécouverte de nos anciennes mines et carrières souterraines.

Afin d'en savoir plus que nous sur l'histoire et les techniques.

Ceci afin que la Wallonie retrouve enfin une des plus belles pages de son histoire économique et de son histoire tout court.

CHAPITRE 1

DEFINITION DE L'ARCHEOLOGIE MINIERE

SES BUTS

SES TECHNIQUES

SES DANGERS

Influence des charbonnages oblige, l'archéologie minière est généralement définie comme étant une branche spécialisée de l'archéologie industrielle.

Cependant, en France, où cette activité est connue et pratiquée depuis plus de vingt ans, certaines recherches ont été poussées si loin qu'on est bien obligé de parler d'archéologie au sens le plus noble du terme. Les mines romaines d'ailleurs n'avaient rien d'industriel.

Globalement, on peut dire que l'archéologie minière a pour but de reconstituer le passé des anciennes mines et des anciennes carrières souterraines, et ce, le plus complètement possible et par tous les moyens possibles.

Reconstitution d'un passé qui concerne non seulement la cavité, géologie, matériel extrait, méthodes et moyens d'extraction, mais également le traitement en surface du matériel extrait, les conditions de travail du mineur, la vie sociale du mineur, l'influence de la mine sur la vie du village, et enfin l'impact de la mine ou de la carrière sur l'histoire économique de la région et même parfois du pays.

Comme on le voit, un sujet passionnant et terriblement vaste.

Quelques ouvrages ont déjà traité de l'un ou l'autre aspect de la question.

Nous-mêmes avons apporté notre modeste pierre à l'édifice.

Mais il ne faut pas se faire d'illusions, une synthèse complète, pour autant qu'elle soit réalisable, n'est pas prête de voir le jour.

L'archéologie minière comprend deux types de recherches qui s'interpénètrent étroitement: la recherche sur le terrain et la recherche en bibliothèque.

Parfois, un modeste trou perdu au fond des bois sera le départ de recherches bibliographiques pouvant mener très loin.

Par ailleurs, de nombreuses recherches bibliographiques pourront amener la redécouverte sur le terrain de l'une ou l'autre cavité intéressante, mais ce n'est pas toujours évident.

Pour de multiples mines et carrières, surtout parmi les plus anciennes, on ne retrouve plus le moindre document.

D'un autre côté, on peut retrouver des masses de documents traitant d'un site dont il ne reste plus la moindre trace sur le terrain.

L'objectif principal de l'archéologue minier sera bien sûr la localisation sur le terrain, et si possible la redécouverte, de la mine ou de la carrière convoitée, ou du moins de ce qu'il en reste.

C'est autour de ce point que se construira tout le reste.

Pour ce faire, on étudiera minutieusement les cartes actuelles et anciennes des zones possibles d'exploitation.

Certaines cavités y sont parfois notées.

Pour les autres, on pointera les lieux-dits, les remblais et collines non naturelles, les sorties d'eau etc...

On se livrera ensuite sur le terrain à une patiente prospection en n'oubliant pas d'interroger les habitants du lieu parfois au courant de bien des choses.

La cavité retrouvée, il convient de la visiter et de la topographier.

Une pénétration qui nécessitera parfois de longs et importants travaux de désobstruction tant à l'entrée que dans les profondeurs.

D'aucuns nous diront: pourquoi réaliser une topographie de ces cavités alors que l'Administration des Mines doit posséder dans ses archives tous les plans possibles et imaginables?

Rien n'est plus faux!

A l'exception des phosphates de La Malogne à Cuesmes, l'Administration des mines ne possède aucun plan de carrière souterraine.

D'autre part, les quelques rares plans d'anciennes exploitations minières qu'on y retrouve n'ont évidemment plus rien à voir avec la configuration actuelle des lieux.

La comparaison enfin peut réserver des surprises.

On peut se rendre compte par exemple que la mine de X que l'on vient de topographier n'a rien à voir avec la même mine de X officiellement connue, car il s'agit en fait de deux galeries différentes dont une a définitivement disparu.

La visite des lieux permettra également de relever tous les détails pouvant apporter des éléments supplémentaires dans la reconstitution de l'histoire de l'exploitation.

C'est ainsi que l'âge d'une mine peut être déterminé par la configuration de ses galeries.

Creusées à l'explosif, elles seront relativement récentes.

Creusées au pic, leurs formes particulières nous diront peut-être si elles sont romaines, moyenâgeuses ou plus modernes.

On étudiera également les techniques de boisage, le rangement des déblais, les appareillages encore en place, les outils ou les traces de ceux-ci.

Certains outils en effet portent des marques de fabrique permettant de déterminer s'ils ont été forgés sur place ou importés, parfois de fort loin, par les mineurs.

Une trace de tissu dans l'argile enfin, pourra nous dire comment les mineurs étaient vêtus.

On relèvera également les marques et les graffitis sur les parois, ainsi que les aménagements postérieurs à l'exploitation.

C'est ainsi que chez nous, dans la vallée du Geer, certaines carrières romaines de silex ont servi de souterrains-refuges au moyen-âge, tandis que d'anciennes carrières souterraines de tuffeau, ont été transformées en bergeries il y a moins d'une centaine d'années.

Pour terminer, on pourra envisager le débroussaillage et le dégagement des installations de surface afin de déterminer la configuration exacte de celles-ci.

On pourra même entreprendre parfois de véritables fouilles, car il est possible que les installations d'une mine fort ancienne soient complètement ensevelies sous les déblais d'une exploitation plus récente située à un niveau supérieur.

C'est la mise en concordance et la synthèse des données recueillies sur le terrain et des renseignements trouvés en bibliothèque qui permettront d'atteindre enfin le but recherché, à savoir la reconstitution la plus complète possible de l'histoire d'une ancienne mine ou d'une ancienne carrière souterraine.

Bien sûr, la tâche de l'archéologue minier, dont ce chapitre ne représente qu'un simple survol, ne s'arrête pas là.

Il lui reste un devoir de publication afin que le résultat de ses recherches soit connu d'un large public et puisse servir à tous.

Il lui incombe également un devoir de préservation du milieu ainsi mis à jour.

Quoi de plus discret qu'une ancienne mine, oubliée de tous, pour y entreposer d'encombrants produits chimiques toxiques.

Quoi de plus pratique qu'une ancienne carrière souterraine pour en faire une décharge publique avec la complicité des autorités locales.

Si on y ajoute le fait que ces anciennes cavités ont de par leur nature une fâcheuse tendance à se refermer d'elles-mêmes, si on considère le fait que pour des raisons de sécurité, l'Administration des Mines souhaite en voir disparaître un maximum, on comprend que la préservation de ces sites pour les générations futures constitue une espèce de combat sans espoir dont la réussite est loin d'être évidente.

La pratique de l'archéologie minière sur le terrain nécessite une parfaite connaissance des techniques spéléologiques.

Équipement, matériel et mode de progression sont les mêmes.

Mais sans vouloir dramatiser la situation, il faut bien reconnaître que l'archéologie minière est une activité qui présente bien plus de dangers que la spéléologie.

Grottes, mines, carrières, sont des milieux souterrains de morphologies absolument différentes et les dangers objectifs de ces dernières sont plus que nombreux.

Une grotte est une chose naturelle qui évolue selon des lois naturelles dont l'action se répartit sur des millénaires.

Une grotte est un milieu équilibré et plus ou moins stable, creusé dans une roche solide.

Mines et carrières sont des choses artificielles, travail de l'homme, que la nature semble vouloir expulser de son sein en mettant toutes ses forces en oeuvre.

Mines et carrières sont des milieux en déséquilibre, absolument instables, et creusés le plus souvent dans des roches fragiles.

Aux dangers présentés par les forces de la nature s'ajoutent les dangers dus à la fragilité des réalisations humaines.

Il convient d'en tenir compte.

Parmi les dangers naturels, l'effondrement est bien sûr la hantise première de l'archéologue minier.

Établis sous une faible épaisseur de roche soumise à l'action du gel et de la végétation, il est normal que les premiers mètres d'une galerie minière finissent par s'effondrer à moins qu'ils ne soient solidement appareillés en dur.

C'est suite à ce phénomène que de nombreuses mines anciennes sont définitivement perdues, tandis que d'autres ne se repèrent plus actuellement que par un creux caractéristique dans le terrain.

On accède à celles qui restent par un étroit orifice plongeant, s'ouvrant entre le cône d'éboulis et la suite de la voûte.

L'ennui, c'est que si le point d'équilibre n'a pas encore été atteint, le phénomène peut se poursuivre à tout moment avec les conséquences que l'on devine.

Dans les mines au niveau des dépillages, dans les ardoisières au niveau des chambres d'exploitation, et dans les carrières souterraines en général, les dimensions des cavités peuvent être telles, qu'elles ne sont plus en mesure de résister à la pression des roches encaissantes.

Là aussi, l'effondrement est certain.

Où il s'est déjà produit et la cavité est inaccessible, ou il va se produire, dans vingt ans, dans cent ans, dans mille ans... Ou dans les cinq minutes qui suivent, et sans que rien ne puisse le laisser prévoir.

Nous rappellerons pour mémoire la catastrophe de Noël 1958 survenue à Zichen-Zussen-Bolder, où l'effondrement d'une ancienne carrière de tuffeau, utilisée comme champignonnière, entraîna la mort de seize personnes.

En 1981, c'est tout le terrain de football de Zichen qui descendait de quatre mètres en une nuit, suite à l'affaissement des carrières sous-jacentes.

Enfin, en 1987, un décollement de voûte tuait trois personnes dans les carrières souterraines de Maestricht.

Les pipes karstiques sont un danger typique des cavités de la craie.

Ce sont des cheminées traversant verticalement tout le banc rocheux et qui sont bourrées de terres et de roches alluvionnaires.

Les carrières recoupant ces cheminées à la base, celles-ci peuvent se vider à tout instant, obstruant partiellement ou totalement la galerie.

Un voisinage où il vaut mieux ne pas s'attarder.

Dans les carrières souterraines de marbre ou de grès, dont les proportions sont toujours immenses, c'est le décollement de voûte qui est surtout à craindre.

Ainsi, à la carrière souterraine de Lamsoul à Jemelle, c'est une strate de plus d'un mètre d'épaisseur qui s'est ainsi décollée, sur toute la longueur d'une galerie, entre deux de nos passages.

Creusées dans des roches plus ou moins friables ébranlées en profon-

-deur par l'usage des explosifs, avec des zones de déblais disposés n'importe comment, toutes les cavités souterraines artificielles présentent de réels dangers d'éboulements locaux, et les chutes de pierres y sont monnaie courante.

Il faudra surtout en tenir compte lors de la descente des puits. Nous avons en la matière frisé l'accident grave.

Outre l'effondrement des premiers mètres de leur galerie d'accès, les anciennes mines présentent également des dangers bien spécifiques. C'est d'abord le boisage qui, complètement pourri, ne soutient en fait plus rien, et ne sert qu'à maintenir un équilibre déjà bien compromis. C'est également le plancher vermoulu qui, parfois masqué par de la boue ou des pierrailles, recouvre des vides importants ou de profondes zones noyées.

Ce sont les trémies de chargement, en bois ou en fer, qui, non purgées, maintiennent des tonnes de matériaux en suspension précaire.

Ce sont enfin toutes les installations métalliques qui, rouillées jusqu'à l'âme, ne demandent qu'à s'effondrer au moindre choc ou à la moindre traction. Pour faire bonne mesure, on peut y ajouter les explosifs restés en place au front de taille et la présence de CO_2 dans les galeries non ventilées où la décomposition des déchets organiques, notamment les boisages, a atteint un seuil limite.

Il ne faudrait pas cependant que cette énumération engendre la panique.

L'archéologie minière n'a rien de suicidaire.

Nous avons fréquenté mines et carrières souterraines pendant dix ans sans trop de problèmes.

Mais il est des galeries où nous ne retournerons pas pour tout l'or du monde.

Il en est d'autres dans lesquelles nous n'avons pas osé pénétrer.

C'était croyons-nous la voix de la sagesse.

Il faut se rappeler que là, plus que partout ailleurs sous terre, il convient de savoir où poser les pieds.

CHAPITRE 2

LES PETITES MINES ARTISANALES



Lorsqu'on consulte les cartes IGN recouvrant la Wallonie, on est frappé d'y découvrir un nombre impressionnant de lieux-dits, et même des noms de villages, ayant trait aux anciennes exploitations minières. C'est ainsi que nous relevons au passage: Ferrières, Ferme, Ferreuse, Férot, Minières, Minires, Mèires, et leurs multiples variantes, quelques Thiers des Mines, quelques Ruisseaux des Mines ou des Minières, et enfin des Fosses, avec là aussi de nombreuses dénominations.

Lorsqu'on prospecte ces lieux sur le terrain, on est étonné de ne plus retrouver le moindre vestige de ces anciennes exploitations. La recherche minière en Wallonie remontant à l'époque celtique, on pourrait croire que c'est l'ancienneté de celles-ci qui explique leur disparition totale.

Rien n'est plus faux.

Les petites mines artisanales ont été exploitées jusqu'au XIX^{ème} siècle parallèlement aux grandes mines métalliques.

On en extrayait principalement le fer, le plomb et plus rarement le manganèse.

S'il ne reste plus la moindre trace de ces exploitations, c'est soit parce que le minerai était extrait en surface, soit qu'il était extrait en profondeur, mais avec des moyens et des infrastructures tellement primitifs que le temps a eu tôt fait d'en avoir raison.

Quelques rares archives nous ont permis de reconstituer plus ou moins la manière dont ces mines étaient exploitées.

Au hasard de la géologie, le minerai pouvait se présenter sous forme de filons ou sous forme de lentilles métalliques réparties très irrégulièrement dans le sous-sol.

Pour l'atteindre, on creusait des puits appelés bures.

Ces bures avaient une profondeur variant de 15 à 30 mètres, pour un diamètre de 1 mètre à 1 mètre 50 maximum.

Afin d'assurer la ventilation, il fallait creuser deux bures parallèles à quelques mètres l'une de l'autre, et communiquant entre elles par le fond.

Ce n'était pas toujours le cas et le danger d'asphyxie était grand. Pour éviter les éboulements, le puits était cerclé, au fur et à mesure du fonçement, par de grosses branches de charme courbées en arc, derrière lesquelles on disposait verticalement des fascines de bois souple.

Le minerai atteint, on creusait généralement deux galeries opposées, rarement plus.

Un treuil manuel, une corde et un panier constituaient tout l'appareillage d'extraction.

Les mineurs descendaient en se tenant à la corde, avec un pied dans le panier.

Le personnel du fond se composait de deux hommes par galerie.

Vêtus de peaux de chèvres pour se protéger des infiltrations, ils travaillaient à la faible lueur de chandelles ou de lampes à huile grasse.

Toujours dans une position pénible due aux faibles dimensions de la galerie, le mineur travaillait au front de taille au moyen d'un pic à manche court et d'une houe.

Derrière lui, le hiercheur avait pour mission de tirer les paniers de minerai jusqu'à la base du puits et de les fixer à la corde.

La manoeuvre du treuil et le transport du minerai jusqu'au lieu de stockage étaient souvent réservés aux femmes.

Dans un premier temps, on laissait le soin aux intempéries de débarrasser le minerai de ses particules argileuses.

Plus tard, furent créés les lavoirs.

Ceux-ci étaient constitués de madriers formant de grands bacs au fond parfois recouvert de plaques de fer.

L'eau qui ruisselait sur le minerai était obtenue par le détournement

d'un ruisseau proche.

Un mineur, muni de sabots à hautes tiges et armé d'un outil spécial appelé rable, se déplaçait sur la masse de minerai et l'agitait pour faciliter l'action de l'eau.

Ensuite, c'est en charrette que le minerai était transporté vers les lieux de transformation.

La description de ces opérations sortant du cadre du présent ouvrage nous nous bornerons à attirer l'attention du lecteur sur les multiples lieux-dits tels que Fourneaux, Forges, Marteaux, Moulin à Crayets et autres, qui permettent de localiser ces lieux sans pourtant non plus les retrouver toujours.

Ces techniques primitives remontant au Moyen-Âge ne devaient guère évoluer au cours des temps.

Eclairage et outillage ne se modifièrent que fort peu.

L'usage de la poudre n'apporta pas de progrès notoires.

Au XIX^{ème} siècle, l'installation de pompes d'exhaure actionnées par machines à vapeur permit de creuser un peu plus bas et de pousser les galeries un peu plus loin.

Mais pour les petites mines artisanales c'était déjà le début de la fin.

Cependant, toutes n'étaient pas exploitées par bures.

Certaines étaient creusées par galeries de travers-bancs partant à l'horizontal du flanc des vallées.

Lorsque le développement de la galerie dépassait un certain nombre de dizaines de mètres, on creusait parfois un puits d'aération débouchant sur le plateau.

Parfois aussi, ces mines pouvaient comporter plusieurs étages.

De ces mines là, nous en avons retrouvées quelques-unes, lorsque par chance, l'action des intempéries et de la végétation n'en avait pas fait disparaître l'entrée.

LES MINES DE LA LIENNE

Province de Liège.
Entité de Stoumont.
Communes de Chevron et Rahier.
Lieux-dits: Sur la Lienne - Les Minières.
Carte IGN 1:25.000 N° 49/7-8

- Cavité N°1 - Impénétrable, entrée effondrée, désobstruction possible.
- Cavité N°2 - Travers-banc de 37 mètres de longueur se terminant sur front de taille.
- Cavité N°3 - Travers-banc de 53 mètres de longueur se terminant sur front de taille.
Entrée entre voûte et cône d'éboulis.
- Cavité N°4 - Galerie se divisant en trois branches se terminant toutes sur effondrement.
Nombreux cristaux de quartz.
Cavité facilement repérable grâce aux haldes bien visibles qui cassent l'angle de la pente.
- Cavité N°5 - Pointée sur les anciennes cartes, cette galerie est actuellement ensevelie sous les chemins forestiers nouvellement tracés.
Halde bien visibles.
- Cavité N°6 - Impénétrable, entrée effondrée, halde très importantes.
- Cavité N°7 - Pointée sur les anciennes cartes, cette cavité n'a pas été retrouvée.

Sur la carte actuelle, il n'y a plus la moindre trace de ces cavités.
Sur la carte IGM au 1:20.000 de 1868 revue en 1925, elles sont pointées comme mines de fer.

Les habitants du lieu parlent quant à eux de trous à quartz, influence probable de modernes recherches minéralogiques.

Il s'agit en fait de mines de manganèse regroupées dans une concession dite de Moët-Fontaine.

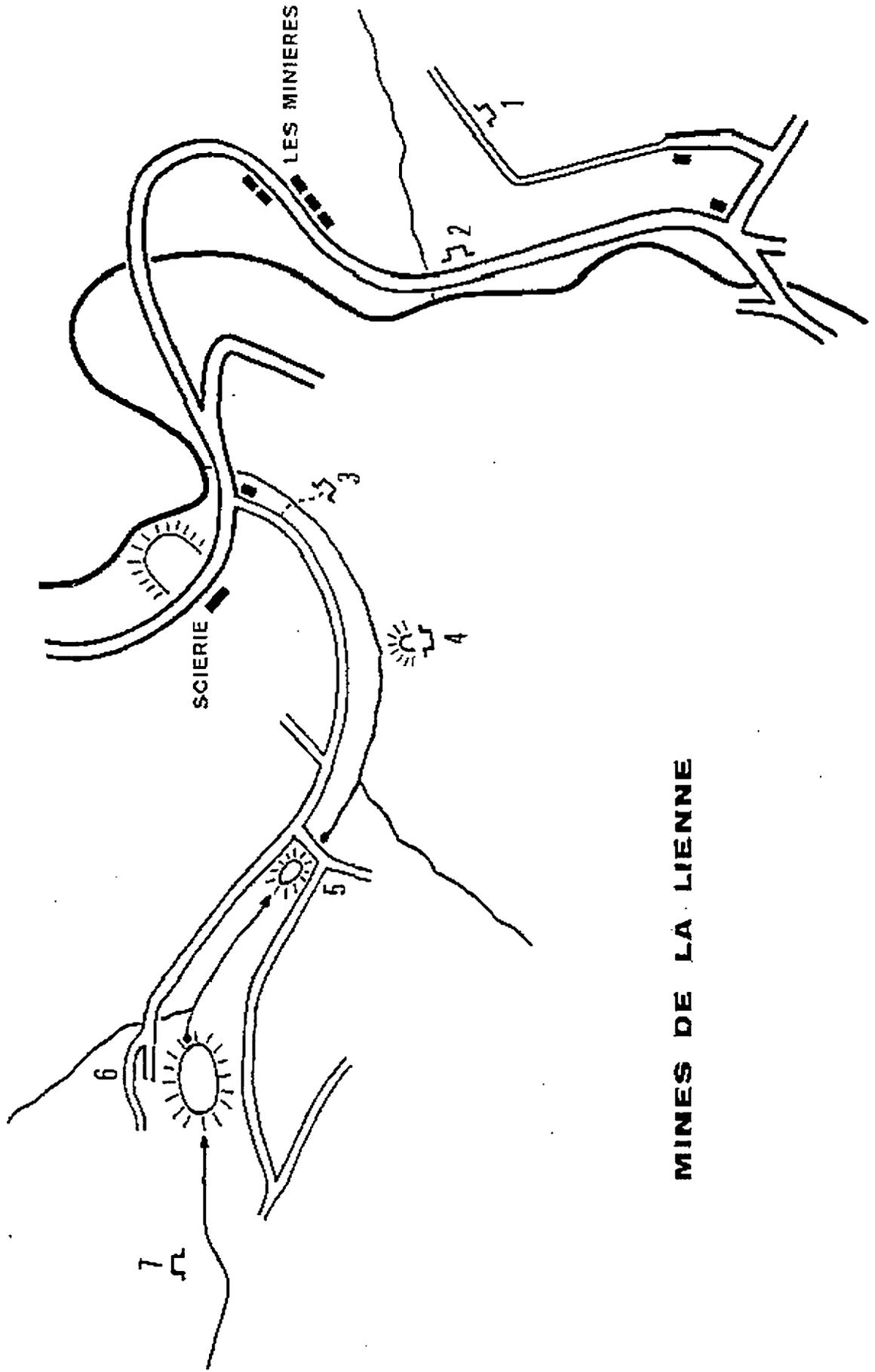
L'exploitation débuta en 1883 - 1887, pour atteindre une production maximale en 1896.

Abandonnées en 1910, ces mines furent réouvertes en 1928.

En 1930, on signale une production annuelle de 6.425 tonnes de minerai.

Il est bien évident que les modestes galeries que nous avons retrouvées ne peuvent être à l'origine d'une telle production. Il est certain qu'une exploitation industrielle a fait suite à l'exploitation artisanale.

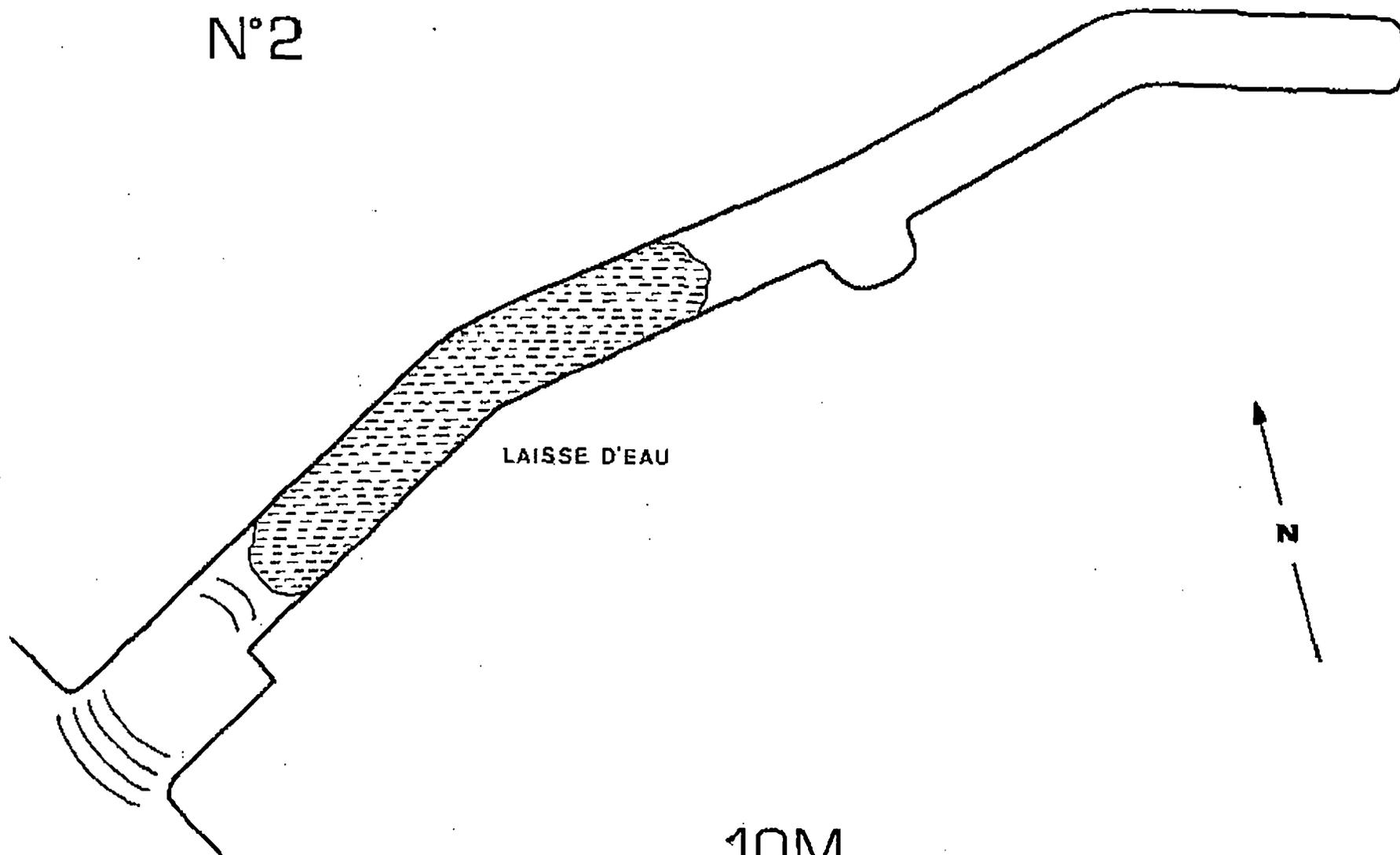
Où et comment, nous n'en savons rien, mais on parle dans la région d'un puits de 116 mètres qu'il serait intéressant de rechercher et de retrouver.



MINES DE LA LIENNE

MINE DE LA LIENNE

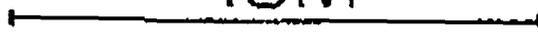
N°2



LAISSE D'EAU

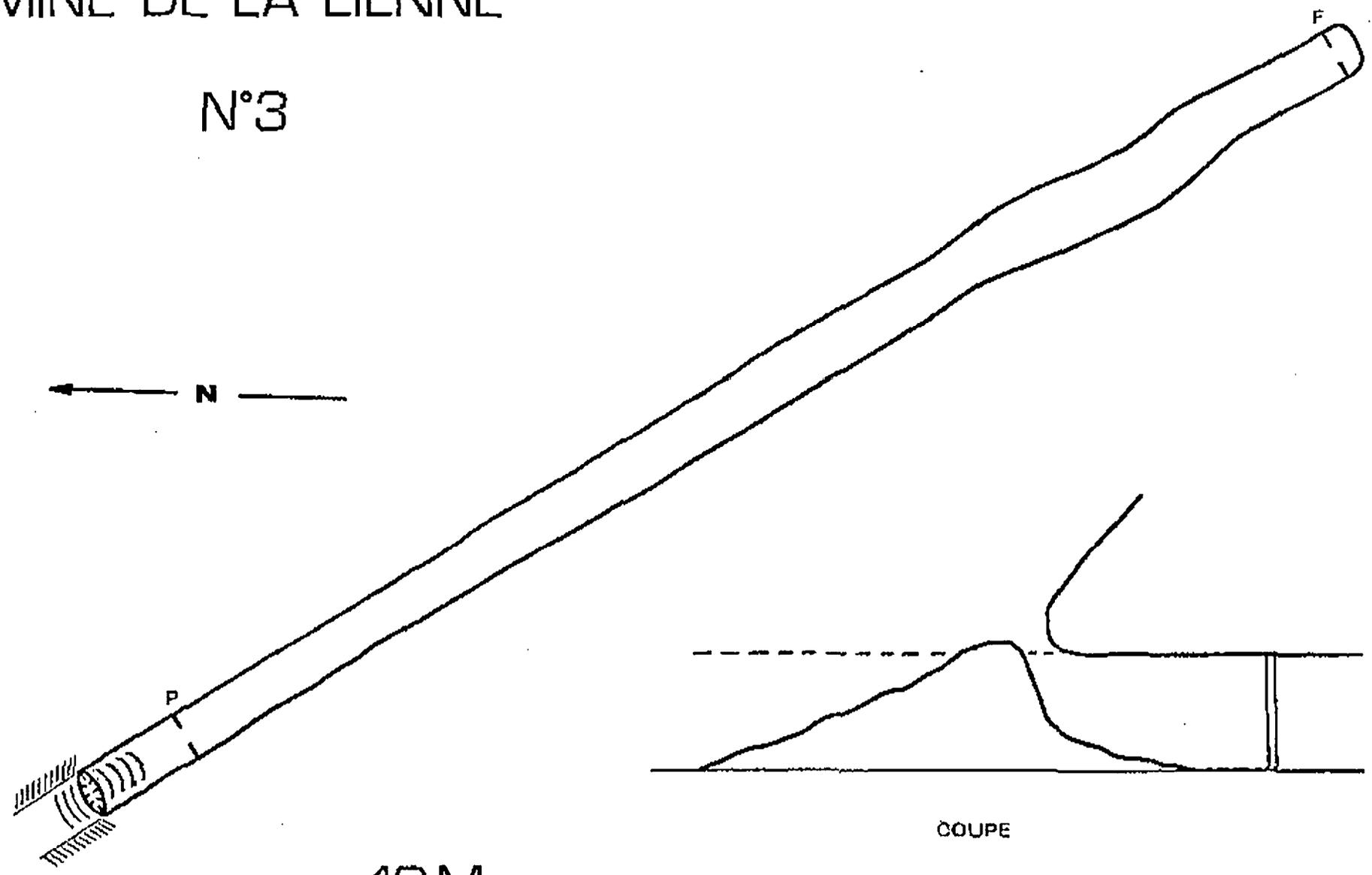


10M

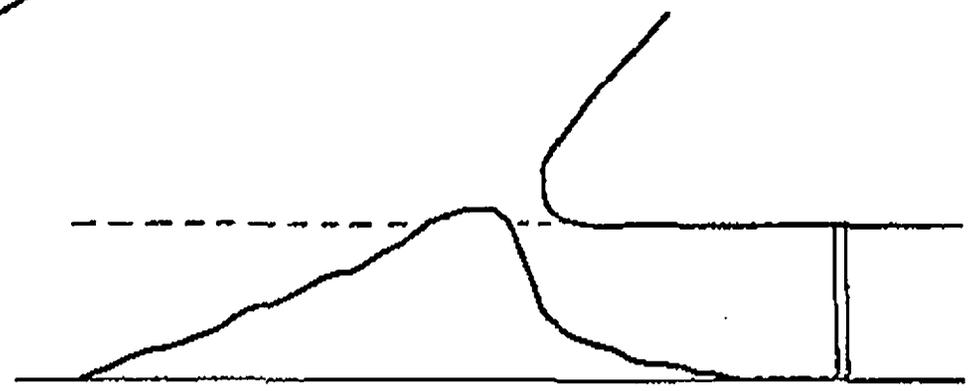
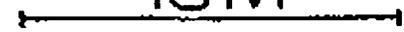


MINE DE LA LIENNE

N°3



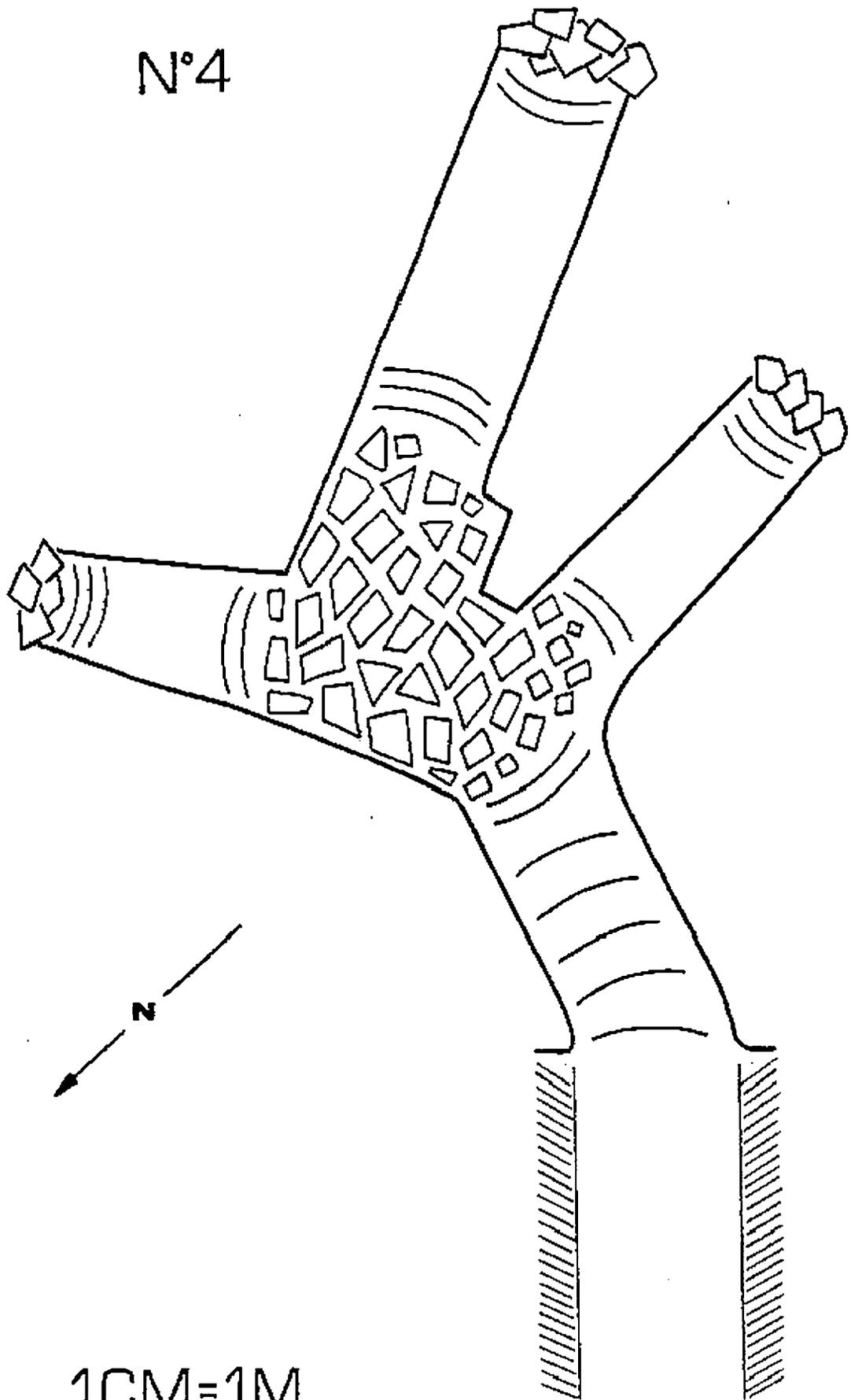
10 M



COUPE

MINE DE LA LIENNE

N°4



1CM=1M

MINE D'EREZEE

Province de Liège.
Entité d'Erezée.
Commune d'Erezée.
Hameau de Briscol.
Carte IGN 1/25.000 N° 55/1-2

A 200 mètres au Nord-Nord-Ouest de l'église.
En rive droite du ruisseau de l'Estinale.
Sous le hameau de Clerhé anciennement Clerheid.

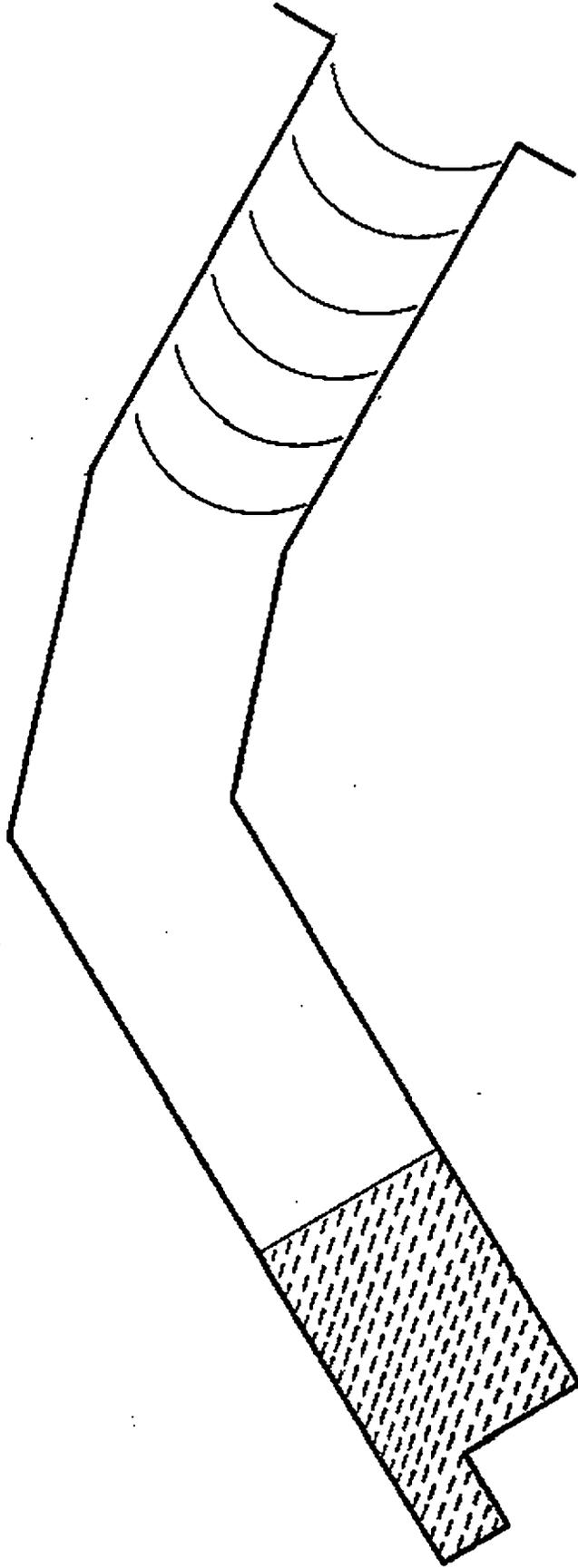
C'est un modeste couloir de 9 mètres de long se terminant sur une laisse d'eau.

Dans son Inventaire Spéléologique de la Wallonie, A. Doemen pointe cette cavité comme souterrain sous le vocable de Trou des Nutons, et il est vrai que les habitants lui attribuent une communication avec un ancien château situé sur le plateau.

Mais il s'agit incontestablement d'une galerie minière, comme en témoignent les vestiges d'un ancien lavoir établi au niveau du ruisseau.

Nous n'avons retrouvé aucune documentation relative à ces travaux.

MINE D'EREZEE



MINE DE LA ROCHE

Province de Liège.
Entité de La Roche.
Commune de La Roche.
Carte IGN 1:25.000 N° 60/1-2

Ancienne mine de plomb.

A droite et au bord de la route La Roche - Samrée,
environ 350 mètres après la dernière maison de La Roche.

La mine de La Roche comporte six niveaux distincts.
Près de l'entrée, un niveau supérieur (NS) formé d'une galerie de prospection fortement remontante.
Au niveau de l'entrée (NO) une galerie de travers-banc de 130 M de long, avec sur la droite une galerie de prospection formant boucle.
C'est à environ 70 mètres de l'entrée que s'ouvre le puits menant aux niveaux inférieurs.
On y rencontre successivement: en N1, une amorce de travers-banc avec descenderie vers le niveau 2.
En N2, une amorce de travers-banc plus importante avec descenderie vers le niveau 3.
En N3, une galerie de travers-banc retournant vers l'extérieur du massif, avec, au fond à gauche, un petit défilage latéral.
Il est possible que cette galerie sortait en surface avant la construction du mur de soutènement de la route actuelle.
Le sol de ce niveau 3 est percé de plusieurs ouvertures, dont une recouverte d'un plancher pourri présentant un certain danger, qui laissent supposer l'existence d'un quatrième niveau (N4) complètement noyé.

C'est en 1843, lors de la construction de la route La Roche-Vielsalm, que fut découvert le filon de galène de La Roche.
Avec l'autorisation du Conseil Communal, MM. Orban-Nicolay et Cie commencèrent des recherches en 1846 et les poursuivirent avec plus ou moins d'activité jusqu'en 1852; ils les reprirent de 1854 à 1858, époque à laquelle elles furent abandonnées.

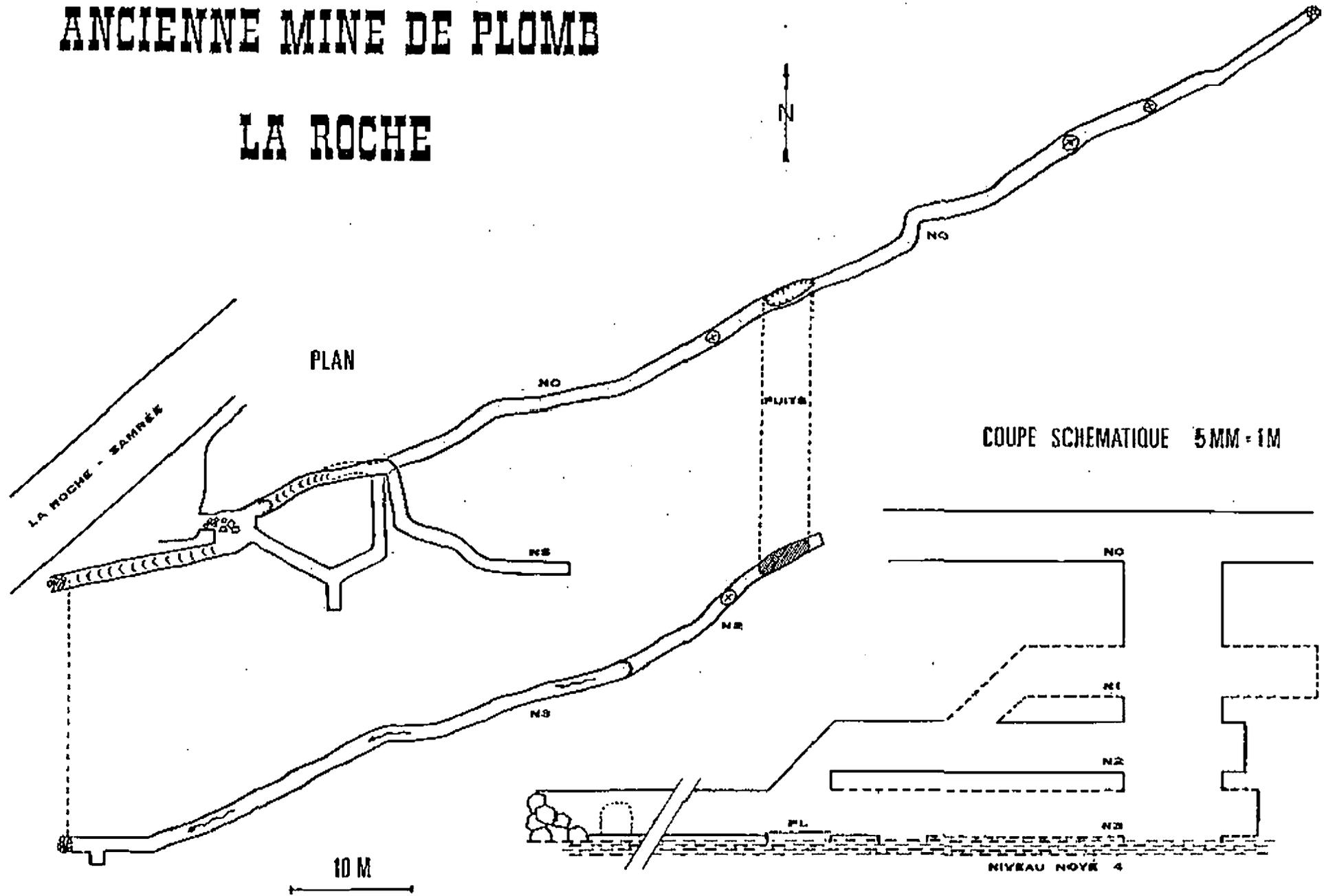
Il résulte des rapports de l'Ingénieur des Mines Clément, rapports déposés dans les archives du 4ème arrondissement, que jusqu'en 1848 on a retiré 40 à 50 tonnes de galène de la mine de La Roche.
En 1848 un petit fourneau de réduction a produit 9150 kgs de plomb.
Les recherches effectuées de 1854 à 1858 ont amené au jour 4911 kgs de galène.
La demande en concession formulée par Orban-Nicolay et Cie fut rejetée par arrêté royal en date du 30 septembre 1862, après qu'une décision ministérielle du 16 juin 1860 eut accordé un nouveau délai d'un an pour poursuivre les travaux de recherches.

En 1890, c'est un certain Delsalle qui sollicite l'autorisation de reprendre des recherches sur lesquelles nous ne savons rien.

Enfin, en 1921 - 1922, les frères Zimmer de La Roche, derniers exploitants de la mine, creusaient, au départ de la galerie inférieure, un puits de 20 mètres descendant sous le niveau de l'Ourthe.

ANCIENNE MINE DE PLOMB

LA ROCHE



MINE DE LIGNIERES

Province de Liège.
Entité de Marche-en-Pamenne.
Commune de Roy.
Hameau de Lignières.
Carte IGN 1:25.000 N° 55/5-6

Ancienne mine de plomb.

Dans le Bois de la Hédrée, en rive droite du ruisseau de Magny.

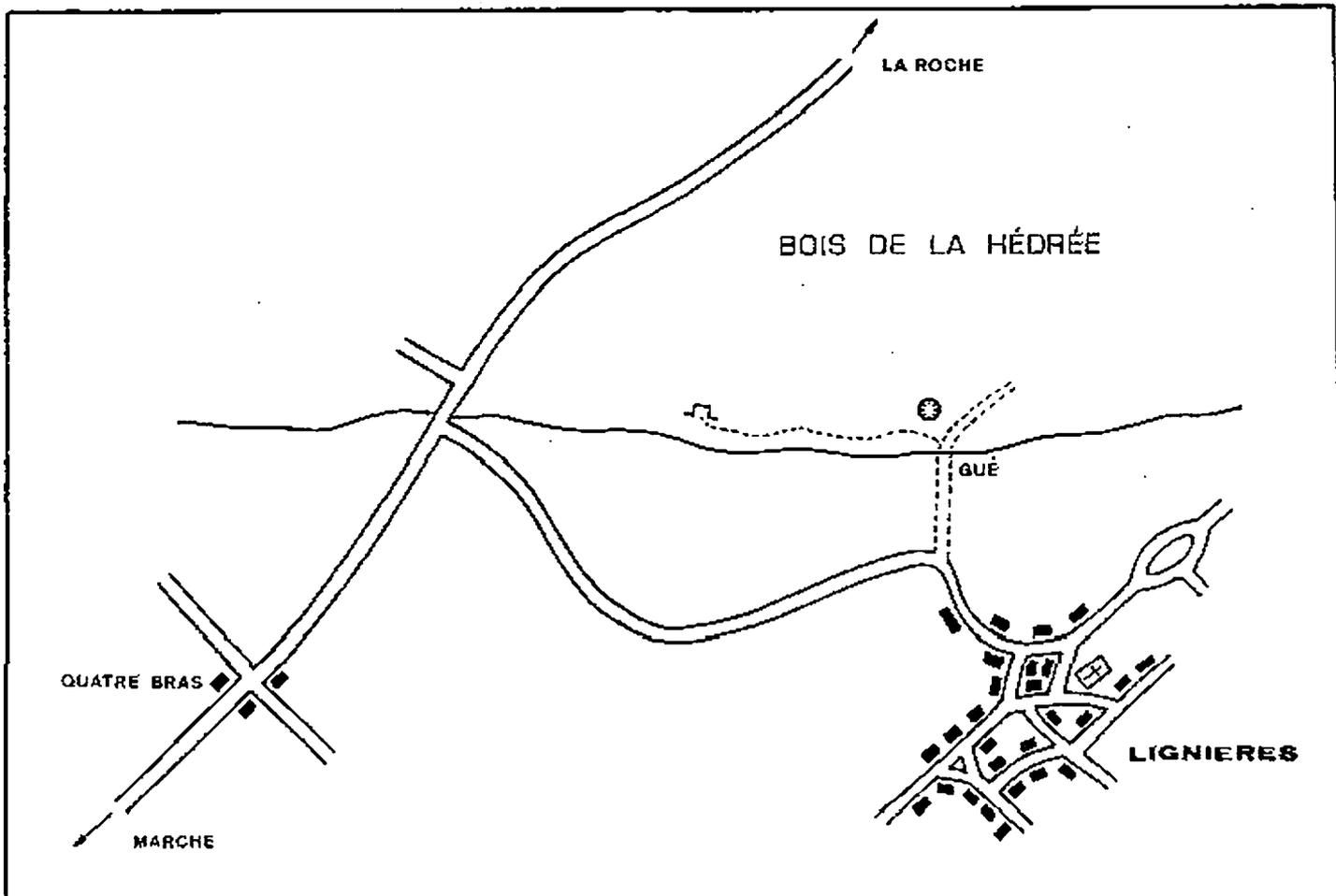
Le petit couloir de 18 mètres que nous avons retrouvé et topographié n'était en fait qu'une galerie de prospection de la mine de Lignières.

De celle-ci il ne reste plus qu'un puits noyé situé à quelques dizaines de mètres en amont.

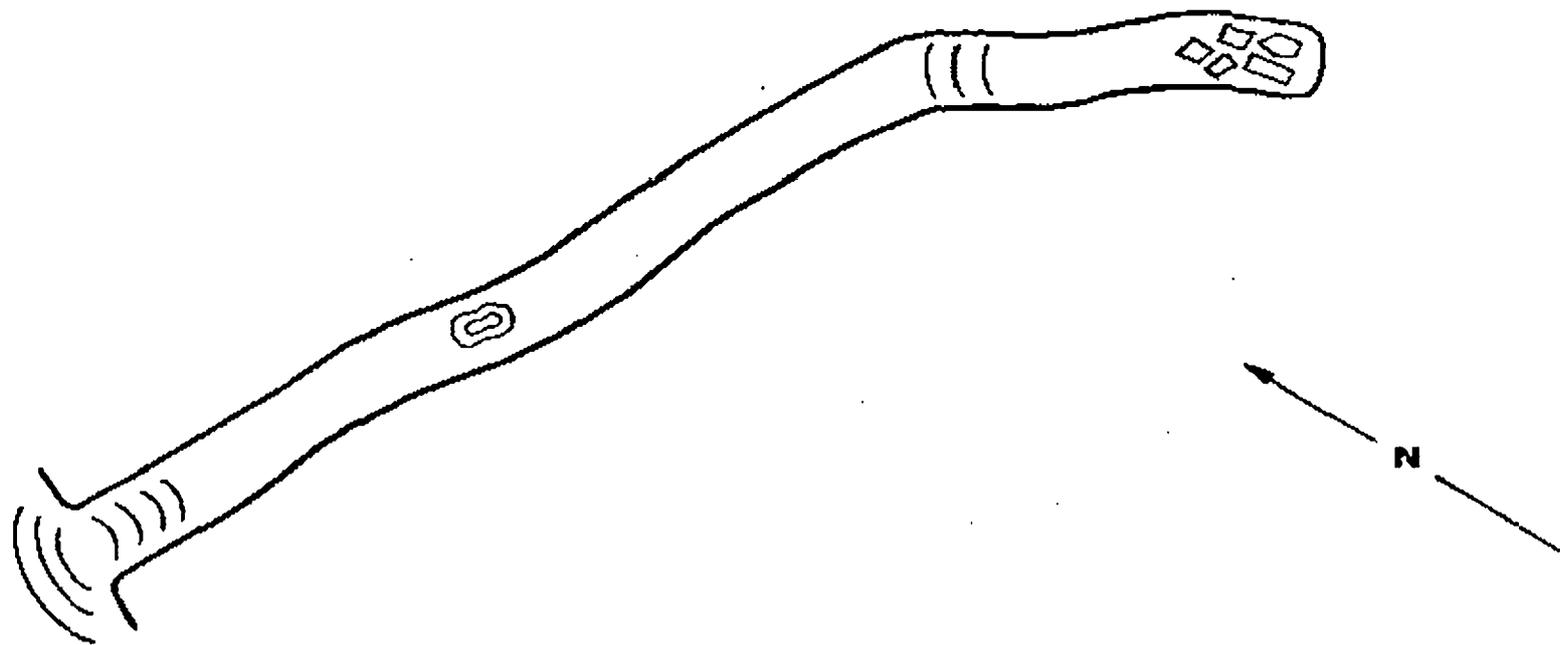
Ce bure, profond de 26 mètres, donnait accès à cinq galeries disposées sur trois niveaux, et dont la plus longue atteignait un développement de 45 mètres.

Le filon de galène fut découvert en 1849 lors de la construction du chemin agricole reliant Lignières à Hodister.

Dans le mois de décembre 1850, Mr de Nonnancourt, industriel, et Mr Masson, commis de banque à Philippeville, autorisés par les



MINE DE LIGNIERES



10M

propriétaires du sol, employèrent huit ouvriers sous la direction du contre-maître Delchambre, originaire de Longwilly, pour entreprendre les premières recherches.

Le 6 juin 1851, le puits qui atteint la profondeur de 10 mètres est abandonné, complètement noyé.

Deux puissantes pompes à bras n'ont pas permis de faire face aux abondantes venues d'eau.

Dix ans plus tard, en mars 1861, A.F. Derkenne de Liège est autorisé à reprendre les recherches.

Lors de sa demande officielle de concession en 1865, il signalera une production totale de 20 tonnes de galène entre 1861 et 1865. L'exploitation se poursuivra alors sporadiquement jusqu'en 1869, avec une production de 5.560 kgs seulement.

Derkenne employait 4 ouvriers de jour et 4 ouvriers de nuit, payés à 3 francs par jour en moyenne.

L'exploitation lui coûtait 795 francs par mois.

500 francs pour les salaires, 125 francs pour le bois et les outils, 120 francs pour activer la locomobile(?) et 50 francs de rendage aux propriétaires du sol.

La mine fut encore exploitée vers 1920 par un certain Mouvet de Marloie.

Celui-ci se contenta d'épuiser l'eau du puits à l'aide de deux pompes et d'en tirer un peu de galène qu'il vendit en fraude.

MINE DE SAINT-REMY - ROCHEFORT

Province de Namur.

Entité de Rochefort.

Commune de Rochefort.

Lieu-dit: Abbaye de Saint-Remy.

Carte IGN 1:25.000 N° 59/3-4

Ancienne mine de plomb.

La mine de plomb de Saint-Remy a fait l'objet de nombreuses publications spéléologiques et de multiples topographies auxquelles nous n'avons pas jugé nécessaire d'ajouter la nôtre.

La cavité étant fermée suite au captage des eaux, il n'est d'ailleurs pas certain que l'autorisation d'y pénétrer nous aurait été accordée.

Publications spéléologiques, car en fait, la mine de plomb de Saint Remy est une grotte.

Une grotte assez complexe, à plusieurs entrées, naturelles ou artificielles, et à plusieurs noms, où les spéléologues eux-mêmes semblent avoir quelques difficultés à s'y retrouver comme le montre les publications en question.

Une brève synthèse permet cependant d'y voir un peu plus clair.

Au bord et à droite du chemin allant de l'Abbaye de Saint-Remy à Humain, on remarque d'abord l'orifice fermé d'une galerie artificielle.

C'est la galerie de captage des eaux de la grotte, construite en 1892 par la ville de Rochefort.

Dix mètres plus haut dans le massif, au-delà d'un chemin forestier, une tranchée d'une vingtaine de mètres de long sur deux de large a été creusée dans le schiste perpendiculairement au flanc de la vallée.

Elle mène à l'entrée primitive de la grotte appelée d'abord Grotte de la Source Tridaine puis ensuite Trou Germay, Germain ou encore

Trou Germe.

Un peu plus haut à gauche, s'ouvre le porche du Trou Genette, étage supérieur de la grotte, mis en communication avec celle-ci en 1965 suite à des travaux de désobstruction entrepris par la Société Spéléologique de Namur.

En fait, c'est la tranchée de 20 mètres et le Trou Germay qui constituent la mine de plomb de Saint-Remy.

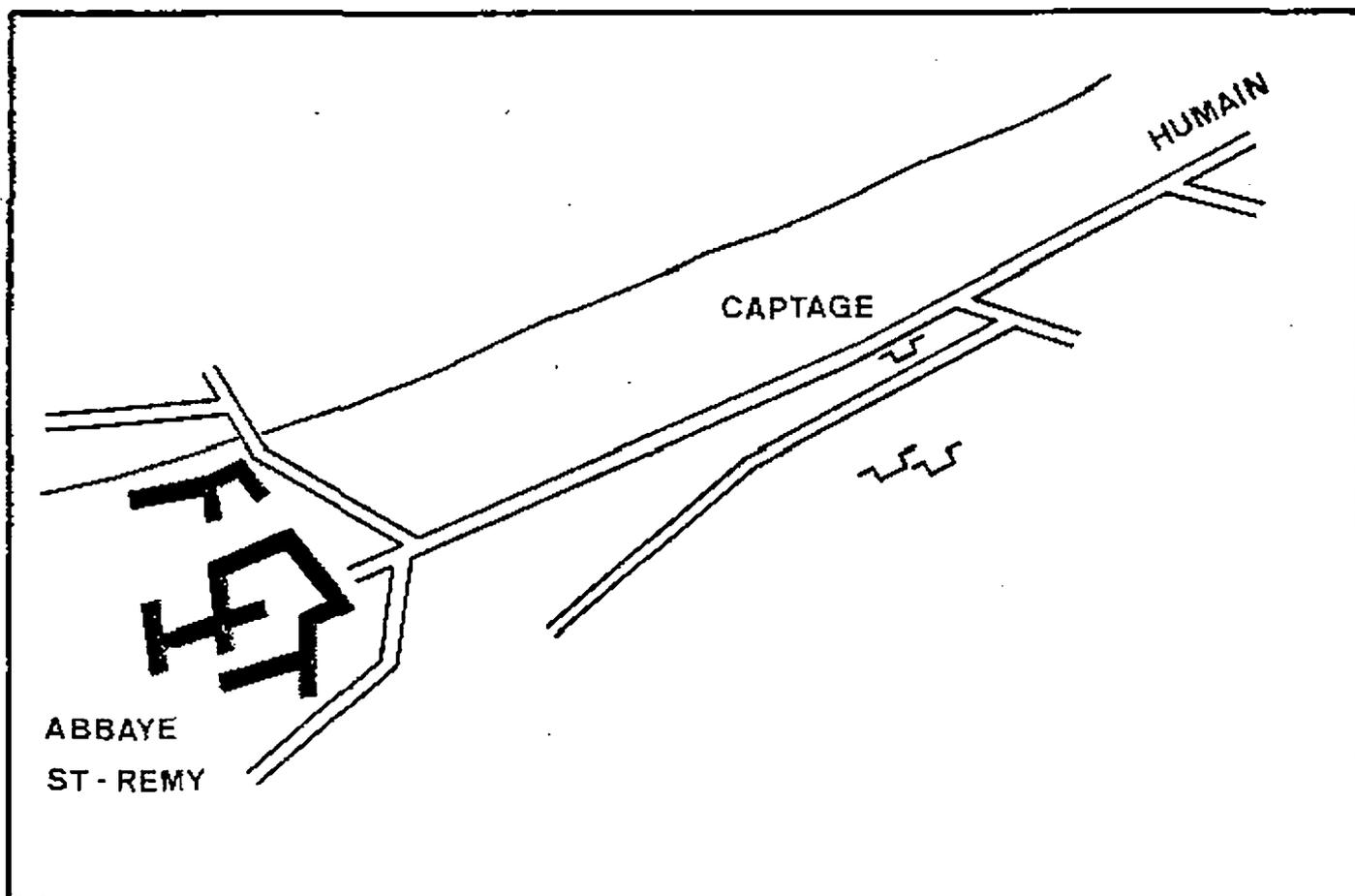
On y exploita deux filons de calcite minéralisée de galène. Il est possible également que les argiles de la grotte contenaient de la galène en blocs, comme dans les cheminées terminales du Réseau Hadès de la Grotte d'Eprave, où pendant des années, nombre de spéléologues avertis ont extrait de splendides échantillons de galène cubique cristallisée, parmi lesquels un bloc que nous avons vu de nos yeux et qui dépassait les trois kilos.

La tradition veut que les moines de Saint-Remy aient extrait des quantités considérables de minerai de plomb dans les limites de leur domaine.

Malheureusement, toutes les archives de l'abbaye disparurent lors de la Révolution Française et on ne retrouve plus que quelques documents épars et sans grande signification.

C'est ainsi qu'un document daté de 1758 nous apprend qu'un envoyé du gouvernement a été chargé d'interpeller les moines pour savoir en vertu de quels titres, ils prétendaient avoir droit d'extraire du minerai de plomb sur les terres leur appartenant.

Un autre document de la même époque informe le Receveur des Domaines à Marche que les religieux de Saint-Remy auraient extrait plus de 1000 livres de plomb et en extrairaient encore dans leur bois nommé



de la Bouverie du Département de Marche.

Un octroi, repris aux archives du Conseil des Domaines et des Finances, autorise le 7 janvier 1766, l'abbaye de Saint-Remy à extraire le minerai de plomb.

Une redevance d'un dixième du plomb est perçue.

Un dernier document est daté du 17 août 1787. Il s'agit d'une lettre adressée par un fonctionnaire des impositions à l'Administration de la Recette des Domaines.

Remarquons qu'elle situe la fin de l'exploitation en juin 1786.

En effet, plus aucun paiement n'a été effectué après le paiement du 20 décembre 1785, et l'abbaye admet redevoir à Sa Majesté le dixième de 2.500 livres de plomb affiné.

L'Abbé affirme que l'exploitation est d'impossible rapport et frayeuse.

TROU DE LA GALENE

Province de Namur.

Entité de Rochefort.

Commune de Jemelle.

Carte IGN 1/25.000 N° 59/3-4

Ancienne mine de plomb.

En rive gauche de la Lomme, au fond d'une ancienne carrière séparée de la rivière par la ligne de chemin de fer Jemelle-Libramont.

On y accède par un chemin partant, à gauche, de la route Forrières-Jemelle, environ 1 Km en aval de Forrières.

C'est une galerie unique de 40 mètres de longueur, légèrement remon-
-tante, et se dirigeant Ouest-Sud-Ouest.

Vers les vingt mètres, un élargissement avec éboulis marque le croisement avec une diaclase donnant accès à deux petits réseaux naturels très étroits où s'entend une rivière souterraine.

Un mince filon de galène, bien visible dans la paroi à droite et en contrebas de l'entrée, se retrouve par endroit dans la voûte de la galerie.

Bien que du minerai de plomb était extrait à Jemelle depuis le XVIII^e siècle, l'histoire du Trou de la Galène ne commence que le 16 décembre 1862, lorsque Pierlot-Quarré, exploitant de la carrière, introduisit une demande de concession, suite à la découverte de trois filons de galène à différents endroits du front de taille.

Cette concession fut-elle accordée et des travaux entrepris?

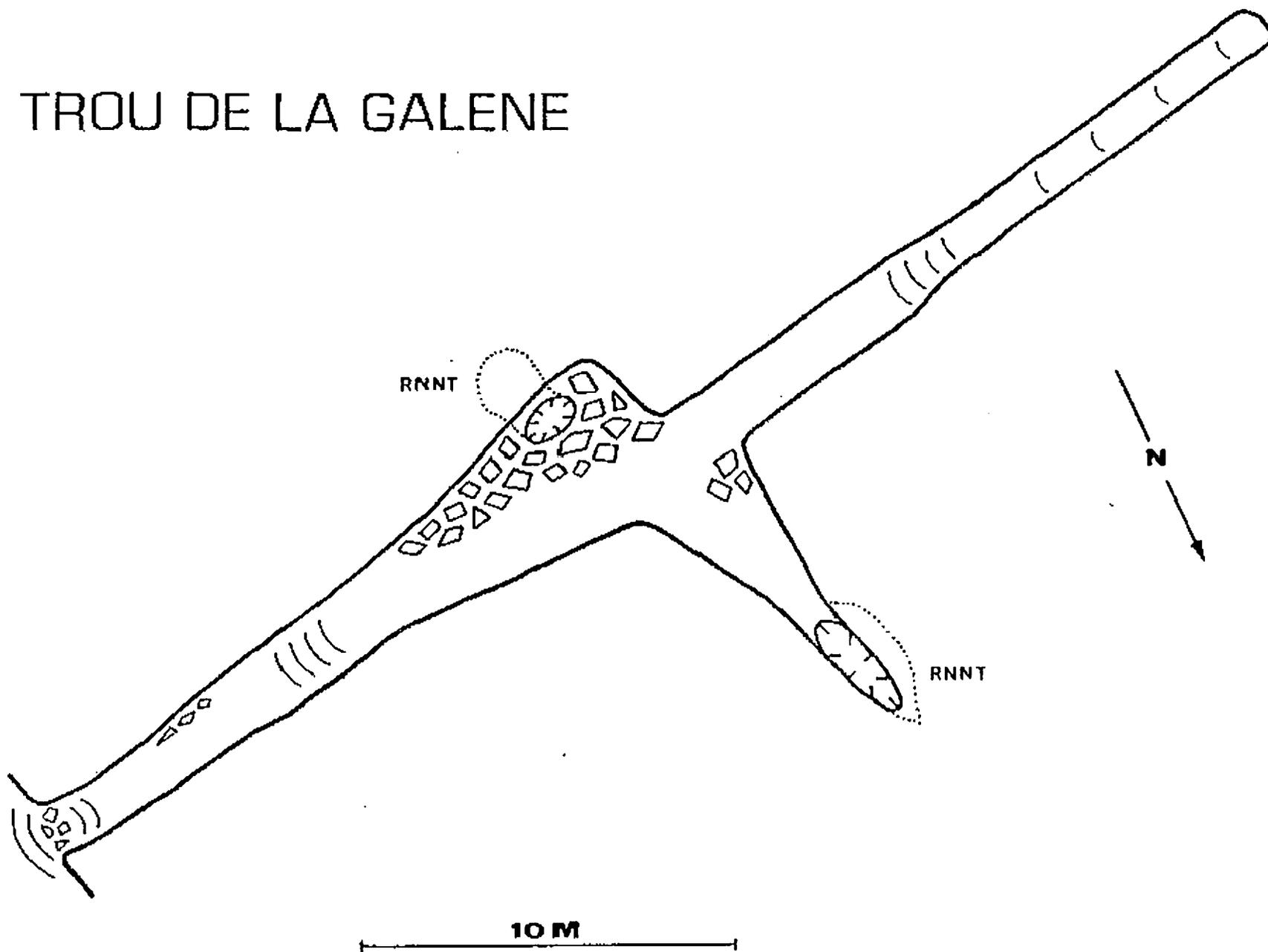
Nous n'en savons rien.

Par contre, en 1942, le cantonnier d'Ave et Auffe affirmait avoir participé, en 1905, à des travaux de recherche de minerai de plomb à Jemelle, dans une carrière longeant la voie ferrée.

C'est un certain Cabrera de Namur qui dirigeait les travaux.

Une galerie fut creusée, et on en sortit, en tout et pour tout, 1500 Kgs de minerai de plomb.

TROU DE LA GALENE



LES MINES DU PYLONE

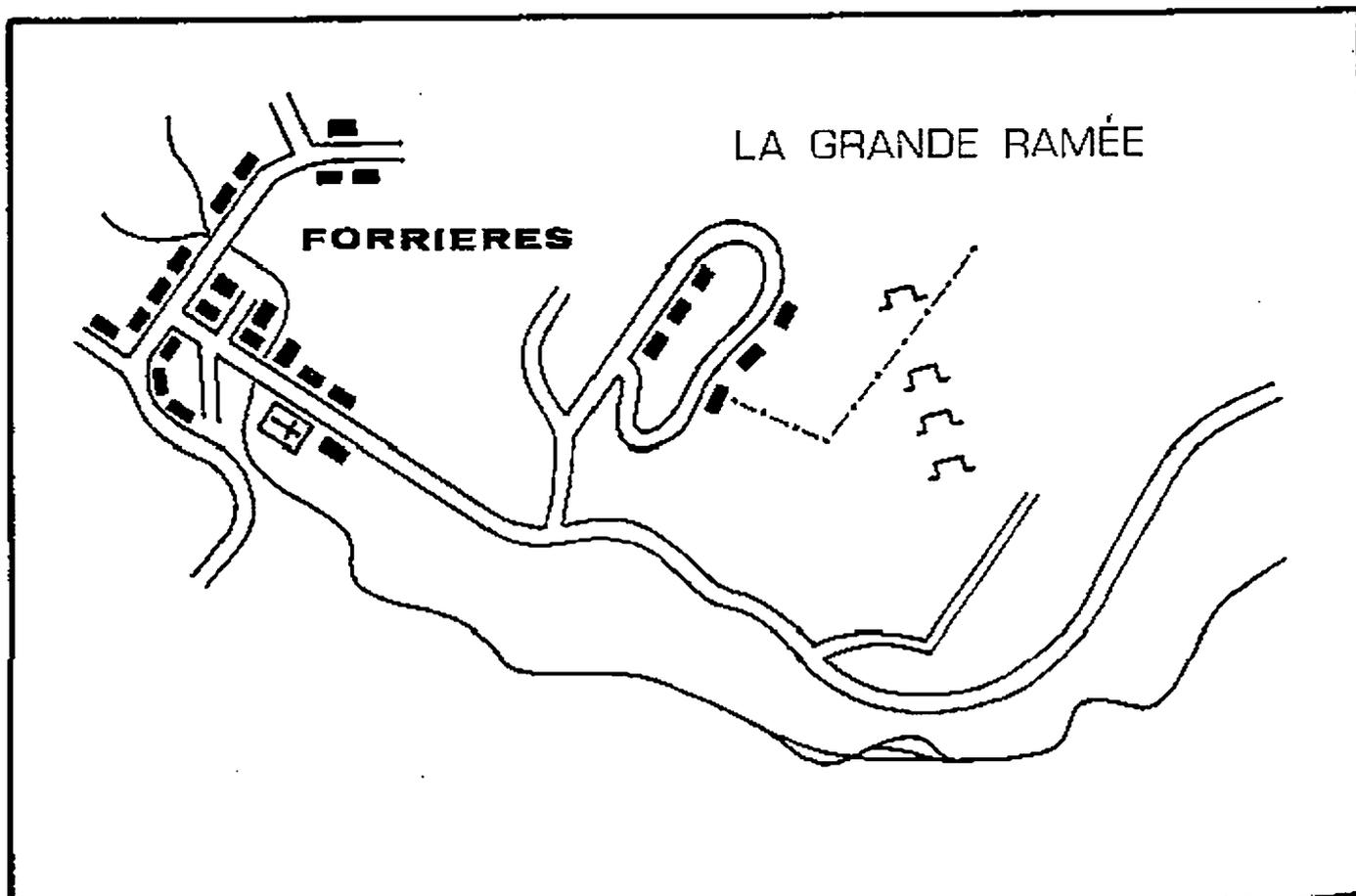
Province de Luxembourg.
Entité de Nassogne.
Commune de Forrières.
Carte IGN 1:25.000 N° 59/3-4

Rien ne permet de définir le minéral recherché ou extrait aux mines du Pylône.

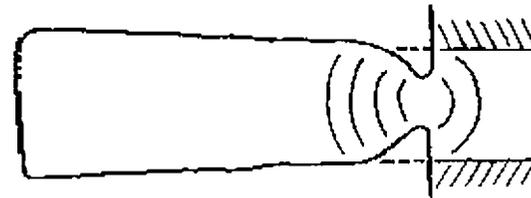
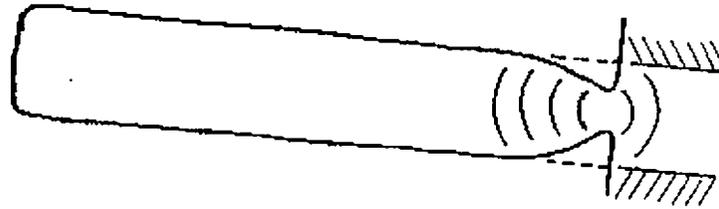
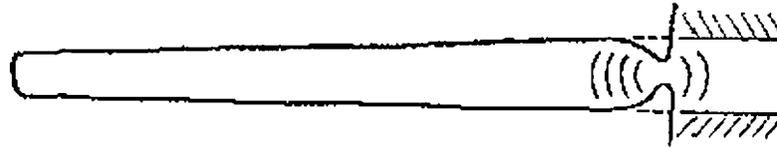
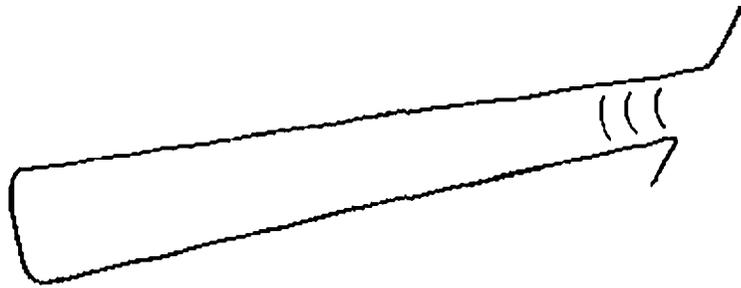
En rive droite de la Lomme, dans le Bois de la Grande Ramée.
A droite de la route Masbourg-Forrières, à hauteur de la borne 1.
Le massif est surmonté d'un pylône à haute tension, visible de loin, qui a donné son nom aux mines (Toponymie actuelle évidemment).
Monter droit dans le bois en direction du pylône jusqu'à la clôture entourant la sapinière sommitale.
La suivre en montant vers la droite.
La mine supérieure s'ouvre au bord du sentier, derrière la clôture à gauche.
Les trois autres s'ouvrent à droite, en contrebas dans la pente.

Quatre entrées étroites, entre voûte et cône d'effondrement, donnent accès à quatre petites galeries, orientées à l'Est, et dont la longueur varie de 5 à 10 mètres.

Comme pour le Trou de la Galène à Jemelle, les renseignements historiques relatifs aux mines de Forrières sont plus que vagues.
Dans "Recherches de mines dans les Ardennes en 1754", publié en 1896



MINES DU PYLÔNE



dans la revue de la Société Art et Histoire du Diocèse de Liège par E.Laloire, nous trouvons : "...La compagnie Wilmet a pratiqué à Forrières des puits très coûteux qui fournissaient du plomb, du soufre, du fer et un peu d'asure (Minerai de cuivre)..."

Rien à voir avec les modestes galeries du pylône.

Corollairement la question se pose; où étaient situés et que reste-t-il de ces puits?

Peu après 1830, la Société Générale pour l'Exploitation des Mines, représentée par Auguste Vanden Boogaerde d'Ypres, introduisait une demande de concession pour la région de Forrières et obtenait l'autorisation d'y exploiter le fer.

Il est plus que probable que les Galeries du Pylône sont les restes de travaux de recherche effectués par cette société.

MINE DU THIER AL HET

Province de Luxembourg.

Entité de Tellin.

Commune de Grupont.

Lieu-dit : Thier Al Het,

Carte IGN 1:25.000 N° 59/7-8

La Mine du Thier Al Het est probablement une ancienne mine de plomb.

En rive droite du ruisseau de l'Hinson.

À la sortie de Grupont dans le bois à gauche de la route Grupont - Saint-Hubert et quelques mètres au-dessus de celle-ci, face à l'entrée de l'hôtel Belle Rose.

Une entrée étroite, entre voûte et cône d'effondrement, donne accès à un travers-banc unique de 35 mètres de long, creusé vers l'Est-Nord-Est.

Aux 20 mètres, une amorce de galerie démarre vers la gauche.

Des archives anciennes nous apprennent que des recherches de minerai de plomb ont été effectuées à Grupont de 1873 à 1875.

Les recherches étaient faites par un nommé Seny, banquier à Givet, représenté sur place par un certain Aubrebis.

Une partie de ces travaux, dont il ne reste plus rien aujourd'hui, menés par puits, galeries et tranchées de surface, se situaient le long de la voie de chemin de fer, à 2 Km au Sud de la gare de Grupont, et n'ont donc rien à voir avec la galerie du Thier Al Het.

Un rapport de l'ingénieur des mines Berchem (Direction des Mines à Liège), daté du 3 avril 1874, fait état d'autres travaux, situés à mi-hauteur de l'escarpement que dominant l'église et le presbytère de Grupont, et dont il ne reste également plus trace de nos jours.

Il s'agit d'une excavation quadrangulaire de 2 mètres de côtés et de 2 mètres de profondeur, dont une des parois contient un petit lit de roche schisteuse décomposée, renfermant des grains de galène.

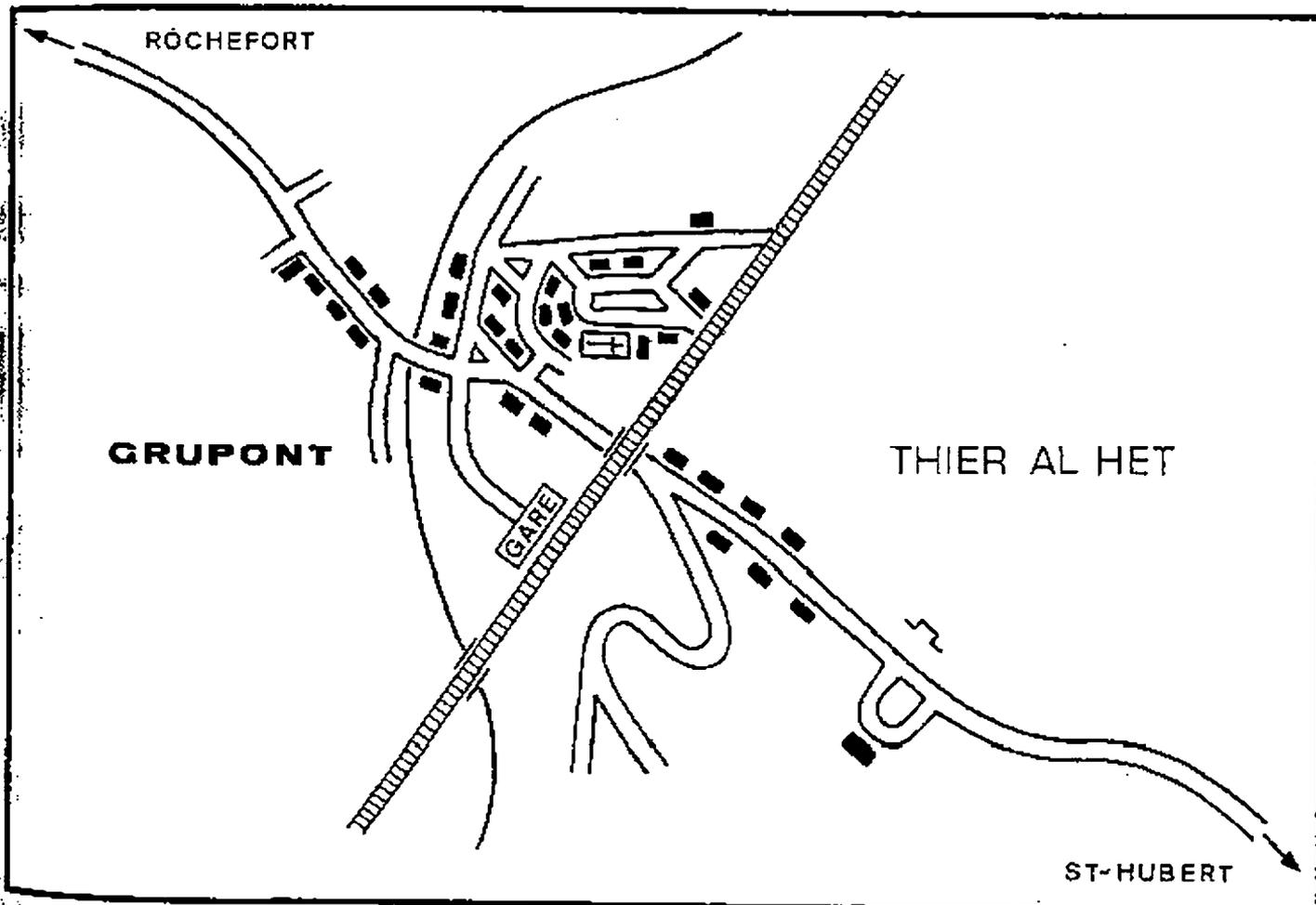
Un rapport du même ingénieur Berchem, en date du 23 février 1875, nous apprend que cette cavité a été approfondie de 3 à 4 mètres, et prolongée par une galerie de 6 mètres de laquelle on sort des cubes de galène de 2 à 3 cm de côté.

Dans le même temps, les travaux situés le long du chemin de fer, atteignaient 18 mètres de profondeur et étaient exhaurés par machine à vapeur.

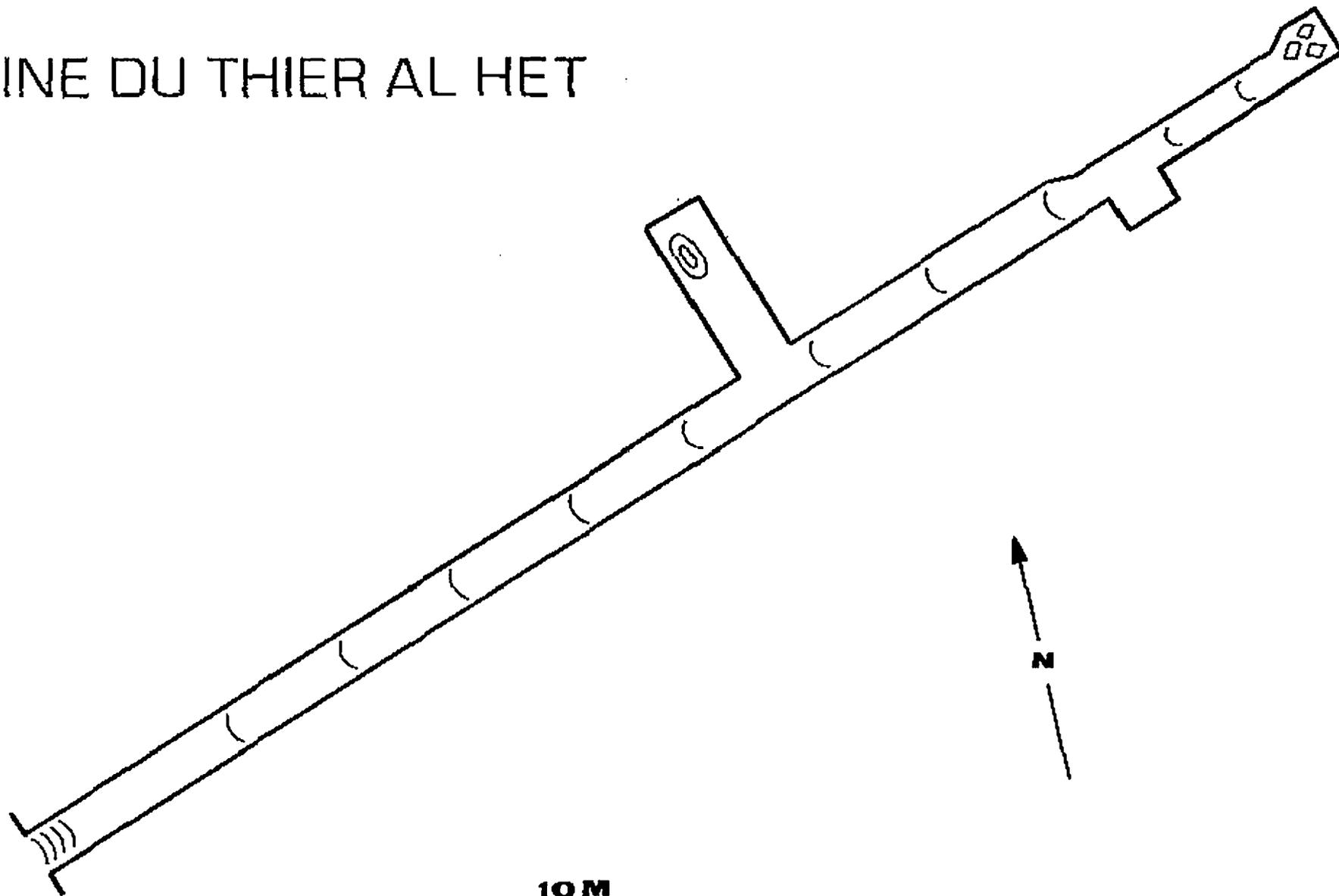
Malgré tous ces efforts et recherches, il semble que la concession de Grupont ne fut jamais officiellement accordée.

Où se situe la Mine du Thier Al Het dans ces travaux? Nous n'en savons rien, et, sauf découverte de nouveaux documents d'époque, il est probable qu'une fois de plus nous ne le saurons jamais.

L'archéologie minière tient souvent de l'enquête policière, c'est peut-être une partie de son attrait.



MINE DU THIER AL HET



10 M

N

GALERIE SAINT NICOLAS

Province de Namur.
Entité de Rochefort.
Commune d'Ave et Auffe.
Hameau d'Auffe.
Carte IGN 1:25.000 N° 59/1-2

La Mine d'Auffe, ou Trou Saint Nicolas, ou encore Galerie Saint Nicolas, s'ouvre dans le Bois des Grignaux, en rive gauche du Ry d'Ave et au niveau de celui-ci, à quelques centaines de mètres en aval du village.

Le Trou Saint Nicolas est une galerie unique de 130 mètres de longueur coudée à angle droit après 35 mètres. Un superbe travers-banc. La largeur varie de 1,80 à 3 mètres. Suivant les saisons, elle est envahie sur toute sa longueur par 50 à 80 centimètres d'eau.

A 10 mètres de l'entrée on rencontre une faille séparant deux calcaires nettement différents. Cette faille a une direction N.60°E et un pendage de 70°p.N.

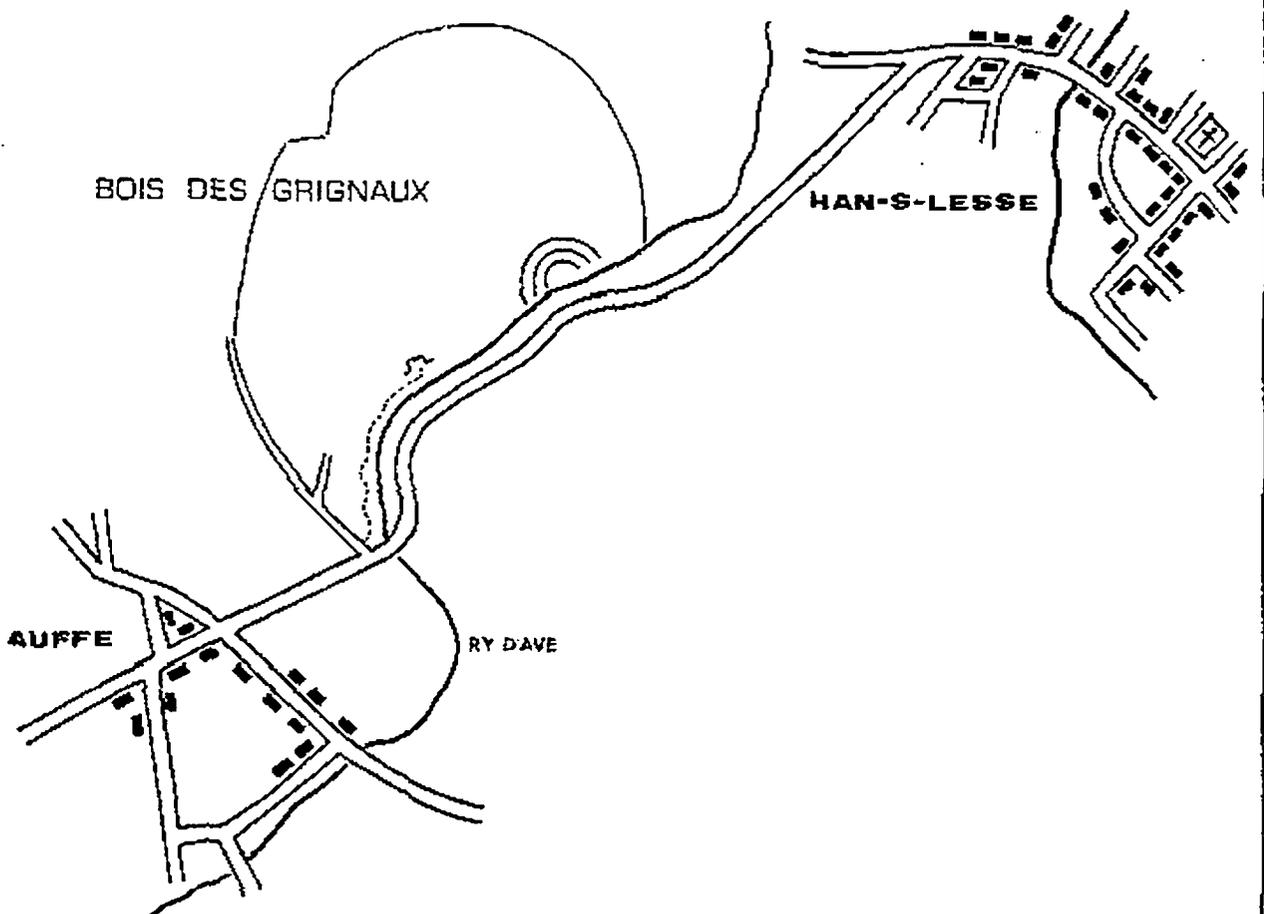
On remarque très bien le miroir de faille.

Au-delà de la faille, le calcaire est broyé, travaillé et sillonné de nombreuses veinules de calcite.

Vers le fond, il faut escalader un impressionnant décollement de voûte, après lequel la galerie se termine par une trémie argileuse.

Est-ce le fond? Tout porte à le croire.

Cependant, certains ouvrages historiques attribuent à la Mine d'Auffe



un développement beaucoup plus important.
Seul un sérieux travail de désobstruction permettra peut-être un jour de connaître la vérité.

Pour bien comprendre l'histoire de la Mine d'Auffe, il faut se placer dans le contexte politique de l'époque.

Nous avons d'une part le Duché de Bouillon.

En 1676, la France s'empare du château et du Duché de Bouillon.

Le 1 mai 1678, un arrêt du Conseil d'Etat de Louis XIV remet le Duché entre les mains des de La Tour d'Auvergne, héritiers des prétentions des de La Marck sur Bouillon.

La France s'est réservée le château où elle entretient une garnison. Les de La Tour d'Auvergne ne s'en estiment pas moins souverains par la grâce de Dieu et veillent avec un soin tout particulier à la prospérité économique de leur terre bouillonnaise.

Nous avons d'autre part la Province de Luxembourg, actuellement Namur.

L'Impératrice Reine, dont il est question dans tous les textes relatifs à la Mine d'Auffe, est Marie Thérèse d'Autriche.

Elle succéda à son père Charles VI mort le 20 octobre 1740.

Joseph II, Empereur dès 1765, régna seul à partir de la mort de sa mère survenue le 29 novembre 1780, soit huit ans après la fin des travaux à Auffe.

L'exploitation de la mine de plomb d'Auffe débute en 1727 - 1728 dans l'enclave du Duché de Bouillon, large de 250 à 260 mètres environ, entre Auffe et Han-sur-Lesse.

Elle se fait par puits foncés depuis le sommet du massif où le filon affleurerait sans doute.

Il y aurait eu huit puits selon un rapport de François Georges établi en 1771.

De nos jours, il n'en reste plus que de vagues traces.

Il y eut plusieurs exploitants avec des fortunes diverses.

De 1727 à 1735, c'est Gérard Georges de Sedan qui entreprend les premiers travaux.

François Franquin de Rochefort lui succède.

En avril 1744, c'est à Pierre Joseph Peraux, mayeur d'Auffe, que le privilège est attribué.

Jugeant l'opération peu rentable, il se désiste en 1747 au profit de Léonard Bouvreille et Simon Dominique, deux liégeois habitant respectivement Ombret et Rochefort.

Le 20 avril 1761, un nouveau bail est conclu avec Philippe de Thy de Behogne et Gérard Pierret de Rochefort.

La dernière exploitation semble s'arrêter définitivement en août 1771.

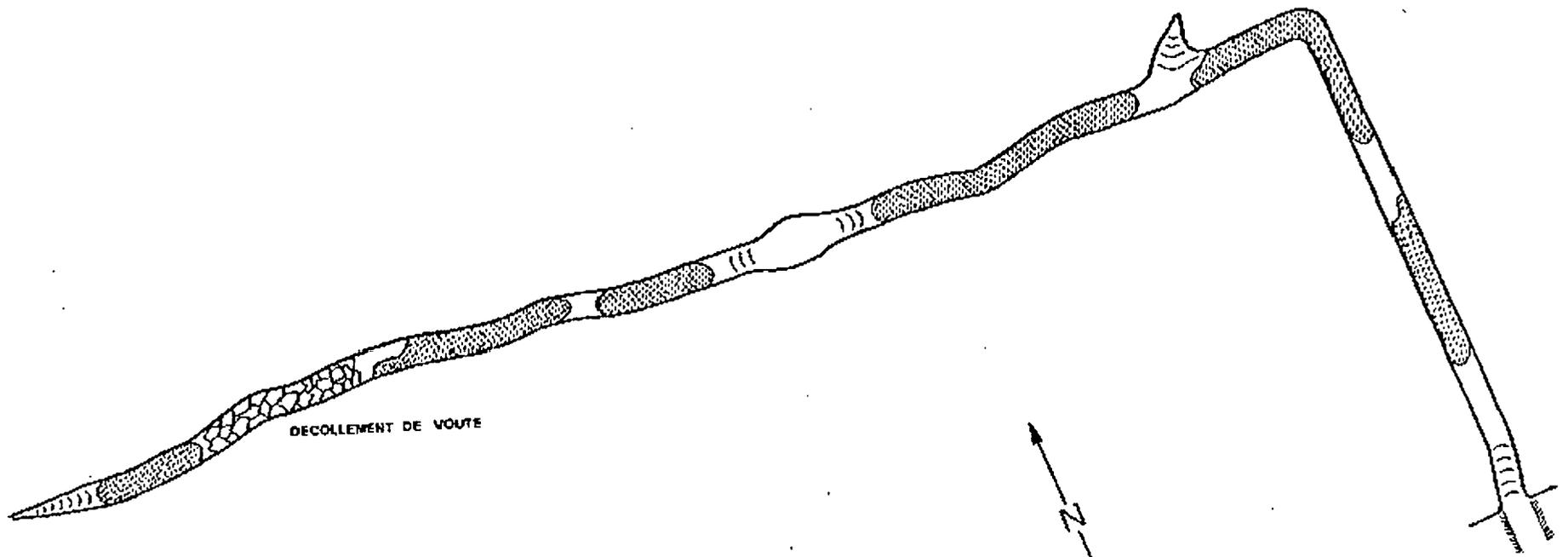
Selon un rapport établi par J. de Mallebelle, Receveur des Domaines de Sa Majesté en la ville de Marche, le 3 octobre 1771, "L'exploitation que le Duc de Bouillon avait accordée à une société est abandonnée depuis deux mois à raison que les eaux l'empêchaient à une certaine distance en profondeur".

Entre-temps, en 1768, en province de Luxembourg, De Brouwer et Cie ont obtenu la concession du minerai de plomb.

Et ils attaquent le problème d'une façon qui semble beaucoup plus rationnelle.

Au niveau du ruisseau d'Ave, ils creusent un travers-banc qui ira rencontrer la couche une quarantaine de mètres plus loin, puis, ils

GALERIE SAINT NICOLAS



DECOLLEMENT DE VOUTE

10 M

chassent le filon vers l'ouest.

Ce type d'ouvrage devait permettre, outre l'exploitation, le drainage suffisant des eaux du massif.

Mais bientôt, cette galerie arrive à la limite Est de l'enclave de Bouillon.

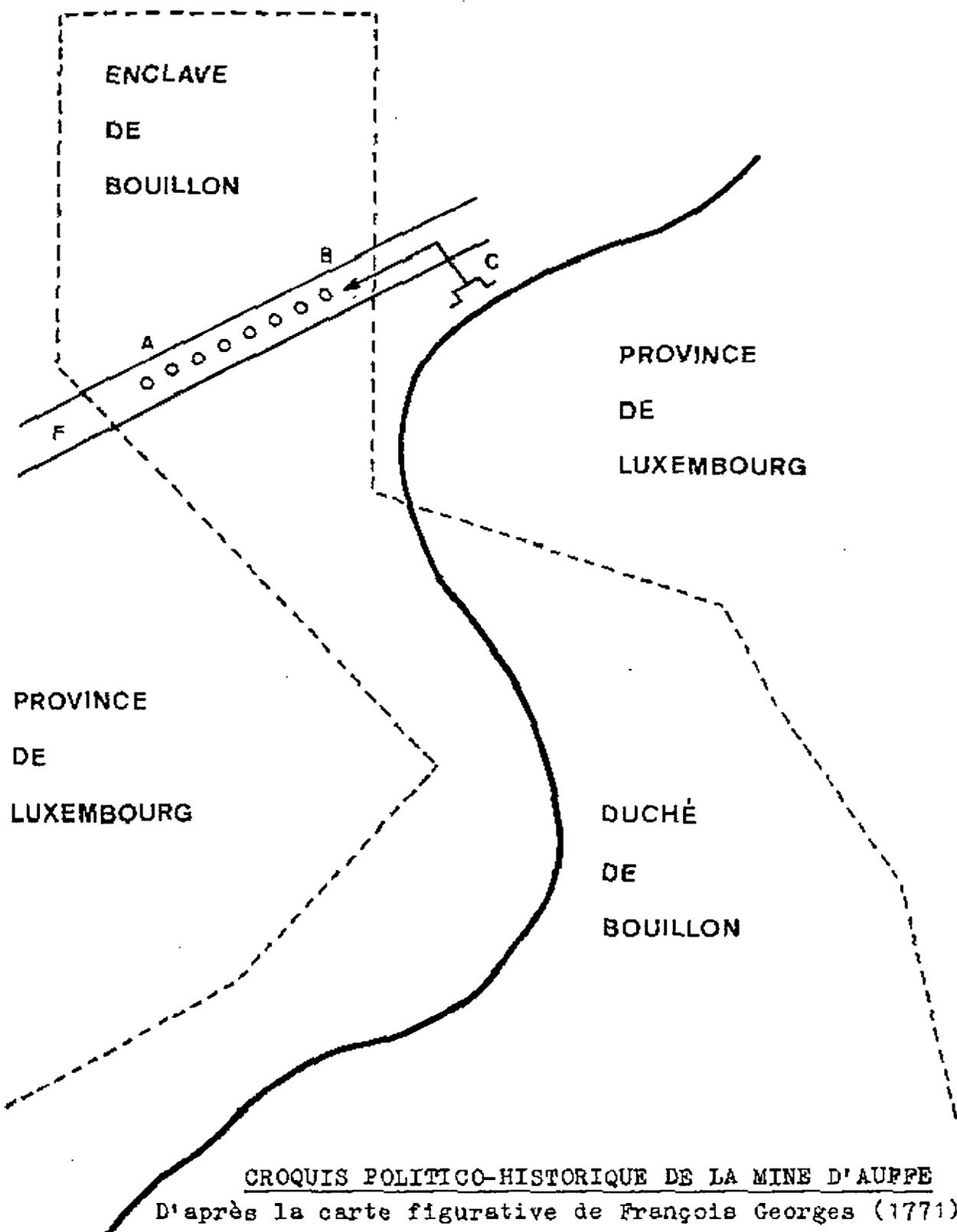
Il faut la traverser en suivant le filon pour en poursuivre l'exploitation en province de Luxembourg.

De Brouwer et Cie tentent de prendre un arrangement avec les autorités, tant du Duché de Bouillon qu'avec celles de l'Empire.

Ils semblent être arrivés à un accord avec le Duché de Bouillon mais les responsables du Luxembourg, principalement les douanes, sont réticents.

Ils craignent "qu'ils ne profitent de ces limites territoriales pour effectuer des versements entre eux" (?).

Face à cette opposition, l'exploitation est définitivement abandonnée 1772.



CROQUIS POLITICO-HISTORIQUE DE LA MINE D'AUPFE
 D'après la carte figurative de François Georges (1771)

F : Filon

A-B : Exploitation par puits de 1727 à 1771

C : Galerie Saint Nicolas - 1768 à 1772

GALERIE DE LA VACHE

Province de Namur.
Entité de Philippeville.
Commune de Vodecée - Limite de Sautour.
Carte IGN 1:25.000 N° 58/1-2

A 1 Km 200 au Nord-Nord-Est de Sautour.
Dans un bosquet au centre d'une pâture, en rive droite du ruisseau des Gérinaux.
A 420 mètres en amont de la ferme du Moulin.

C'est un travers-banc de 220 mètres de longueur se terminant sur éboulis.
Il est parcouru par une forte venue d'eau atteignant 80 centimètres de profondeur.
L'entrée primitive est effondrée.
Les premiers 20 mètres se composent d'un couloir appareillé en briques haut de 1M80 sur 68 centimètres de large.

C'est à cet endroit qu'une vache, à la recherche de fraîcheur, se coinça un jour irrémédiablement, et fut ainsi à l'origine de la toponymie actuelle de la cavité.

Au-delà de cet étroit, les proportions deviennent nettement plus importantes.
La largeur varie de 1M80 à 2 mètres, et la hauteur va de 3 à 4 mètres.

Sur toute la longueur de la galerie, les parois présentent sous le niveau de l'eau un redan probablement destiné à supporter un plancher permettant de circuler à pieds secs au-dessus de la rigole d'exhaure.

Une disposition que nous n'avons rencontrée nulle part ailleurs.

Nous ne savons rien sur cette galerie.
Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il s'agit bien d'une ancienne mine.

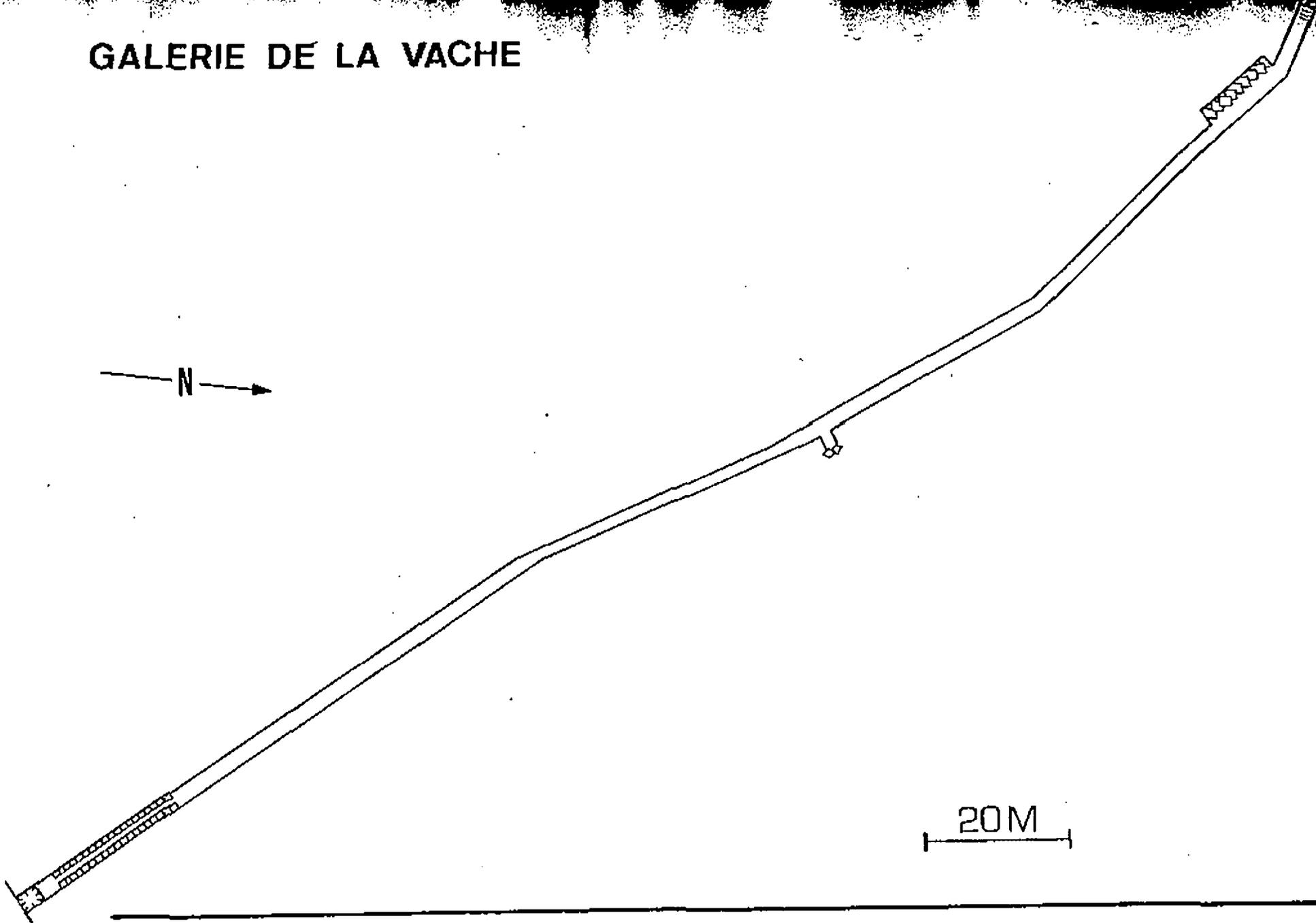
Ses dimensions et ses aménagements le prouvent.

Ce ne peut être en aucun cas la galerie d'exhaure de la grande carrière à ciel ouvert située à proximité.

GALERIE DE LA VACHE



20M



MINE DE TREIGNES

Province de Namur.
Entité de Viroinval.
Commune de Treignes,
Carte IGN 1:25.000 N° 58/5-6

Ancienne mine de plomb.

C'est un travers-banc d'environ 130 mètres de long, creusé dans le calcaire givétien.

La tradition populaire lui attribue 5 Km de développement.

Au fond, un couloir latéral rejoint une faille de très grande hauteur qui semble naturelle.

On y remarque des encoches destinées à recevoir des poutres qui laissent supposer la présence d'un plancher ou d'un quelconque système d'exploitation en hauteur.

Dans "Les Cavernes et les Rivières Souterraines de la Belgique" tome 1, page 151, Martel signale l'existence de cette mine.

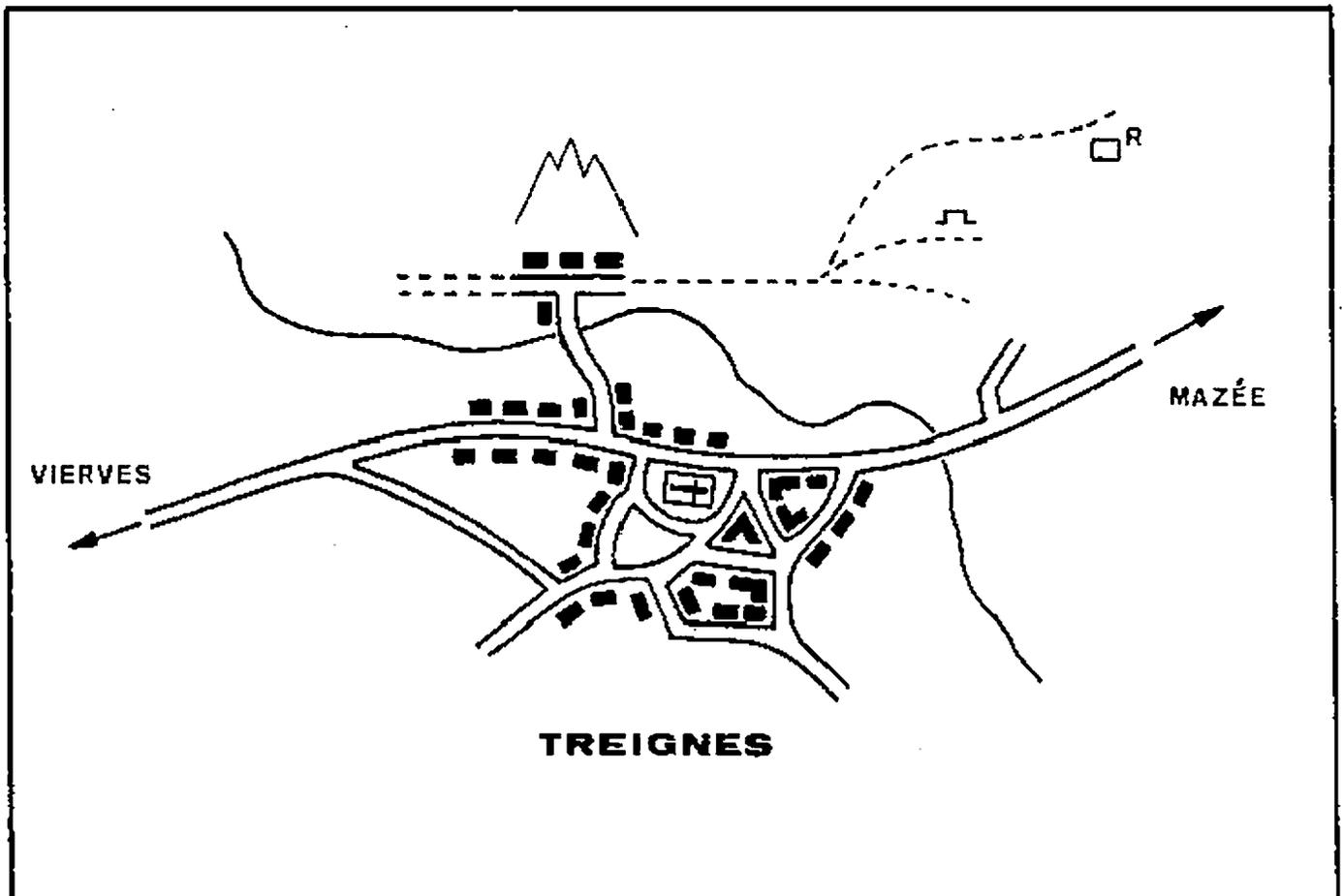
Il nous parle d'une compagnie française de Charleville, d'une exploitation par fosses, noyées en 1813, et d'une galerie d'écoulement percée à 15 mètres au-dessus du niveau de la rivière.

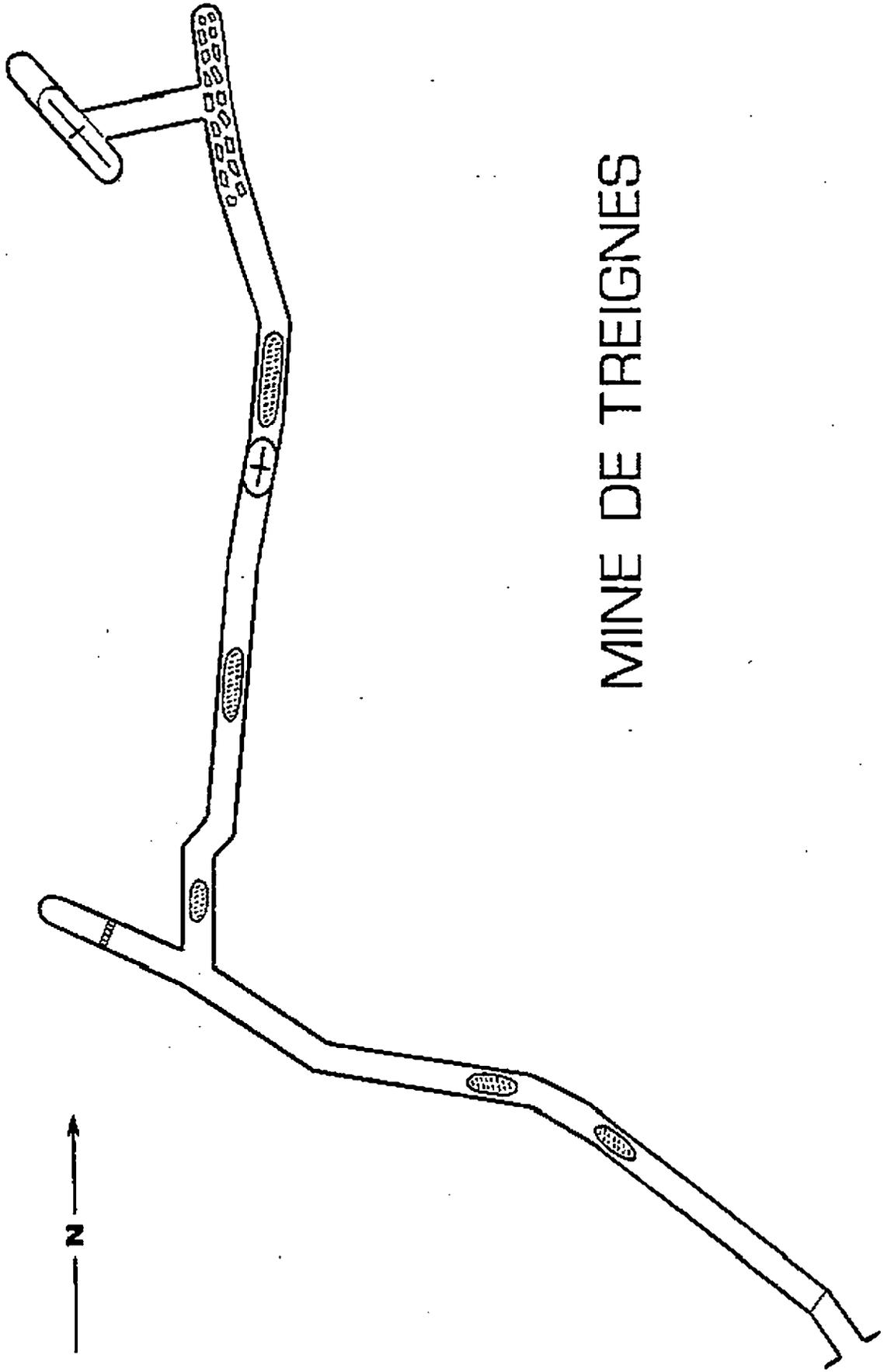
On y trouve aussi des références bibliographiques qu'il serait intéressant d'exploiter.

"Observations sur les mines de plomb de Dourbes, Vierves et Treignes, arrondissement de Couvin, Département des Ardennes.

Extrait d'une lettre du Citoyen Baillet Inspecteur des Mines."

(Namur 2 Germinal An III) Journal des Mines-Novembre 1813-N° 203.





MINE DE TREIGNES

10M

LARGEURS = ECH X 2

MINE DE TAILFER

Province de Namur.
 Entité de Profondeville.
 Commune de Lustin.
 Hameau de Tailfer.
 Lieu-dit: Fond de Lustin.
 Carte IGN 1:25.000 N° 47/7-8

Ancienne mine de fer. (Oligiste).

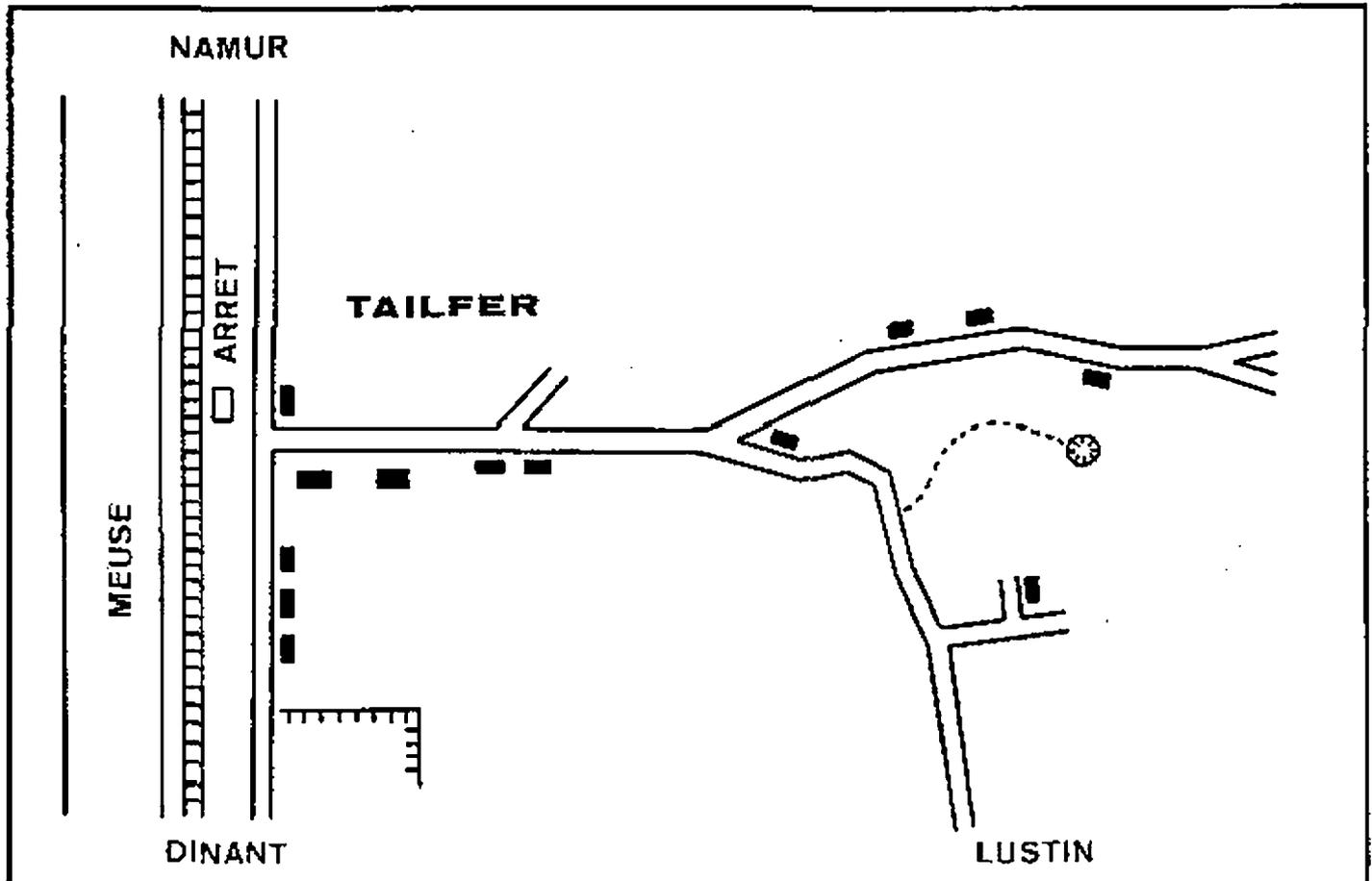
La mine de Tailfer se situe à flanc de coteau, en rive gauche du ruisseau de Tailfer, à la limite des pâtures et du bois, à la même hauteur et à une centaine de mètres au-delà d'une petite grotte.

C'est un puits de forme rectangulaire, profond de 15 mètres, et donnant accès à une petite taille latérale.

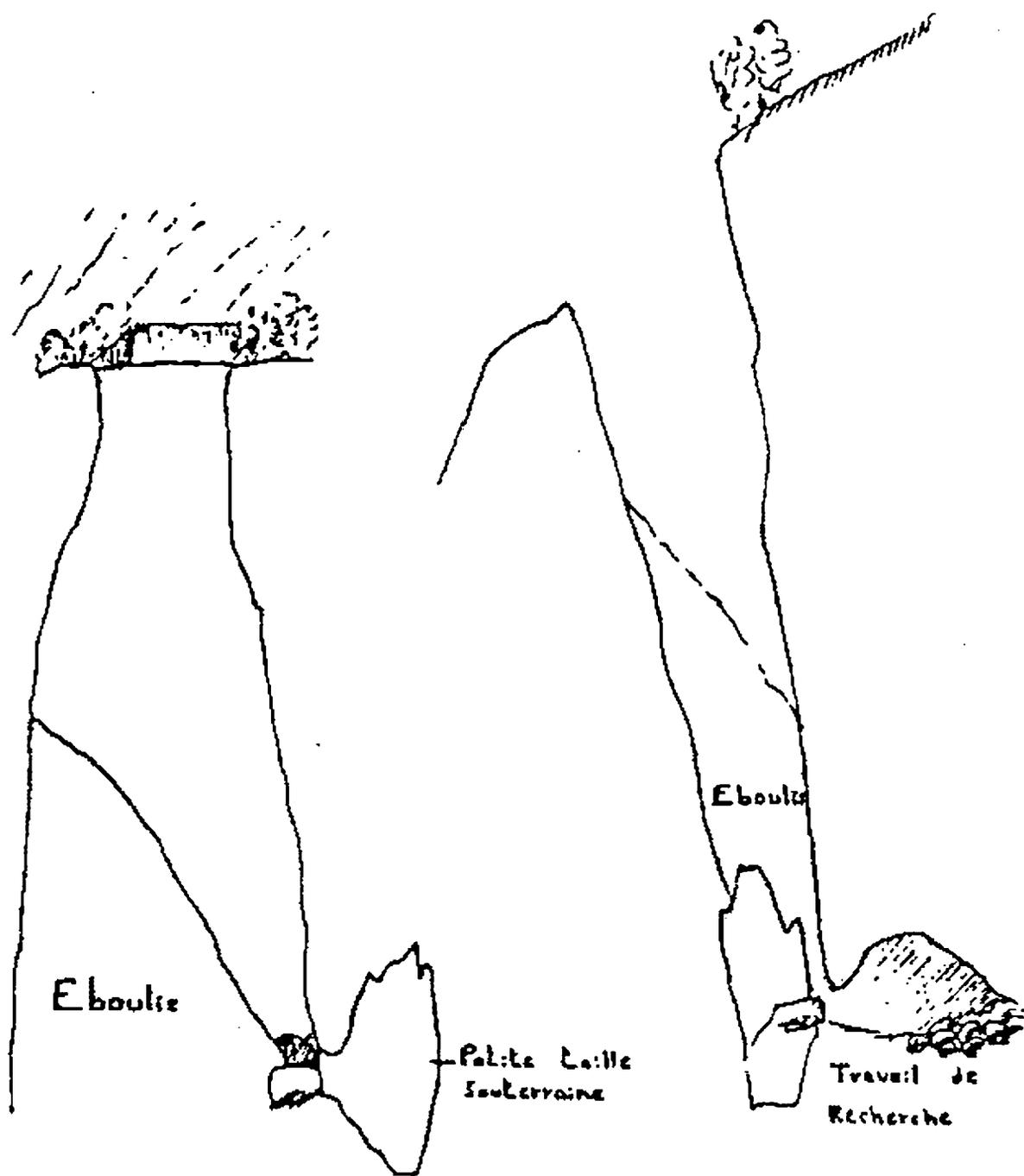
L'exploitation du minerai de fer en de nombreux endroits du territoire de Lustin remonte à plusieurs siècles.
 Un texte latin de 1215 fait état de "Incidens Ferrum" qui deviendra Taille-Fer en 1400.

Entre 1846 et 1848, dans le Bois de Nimes, huit sièges d'exploitation, travaillant à -15 et à -32 mètres, produisirent jusqu'à 2603 tonnes de minerai.
 Il n'en reste plus que quelques haldes.

Le puits que nous avons retrouvé fait partie des travaux effectués



MINE DE TAILFER



Croquis de D. Daoust - Justin

par la Société de Sclessin entre 1853 et 1857, avec une production maximale de 7233 tonnes en 1853.

LES GALERIES MINIERES DE MARCHE-LES-DAMES

Province de Namur.
Entité de Namur.
Commune de Marche-les-Dames.
Hameau de Wartet.
Lieu-dit : Bayet.
Lieu-dit : Abbaye Notre-Dame du Vivier.
Carte IGN 1:25.000 N° 47/3-4
Anciennes mines de fer.

GALERIE DE BAYET-WARTET (N°1)

C'est un travers-banc d'environ 200 mètres de développement, actuellement inaccessible.
En effet, suivant une détestable habitude, on y a fait se déverser les égouts du village.

Cette galerie servit de refuge aux habitants pendant la guerre 14-18. Les Allemands les en firent sortir en enfumant la mine.

L'exploitation appartenant à la Société l'Espérance débuta en 1856. Elle se faisait par puits sur le plateau, la galerie de Wartet servant principalement à l'écoulement des eaux.

GALERIE DU CHIANTI (N°2)

Ce nom lui fut donné en 1961 par l'Equipe Spéléo de Bruxelles qui en fit une première topographie.

C'est un travers-banc de 380 mètres de longueur.
Les largeurs vont de 1M40 à 2M50.
Les hauteurs varient de 2 mètres à 80 centimètres dans les ramifications du fond.
Les 200 premiers mètres sont appareillés en moellons à gauche.

Cavité très dangereuse à parcourir.
Nombreux décolllements de voûte et éboulis instables.

Aucun renseignement historique.

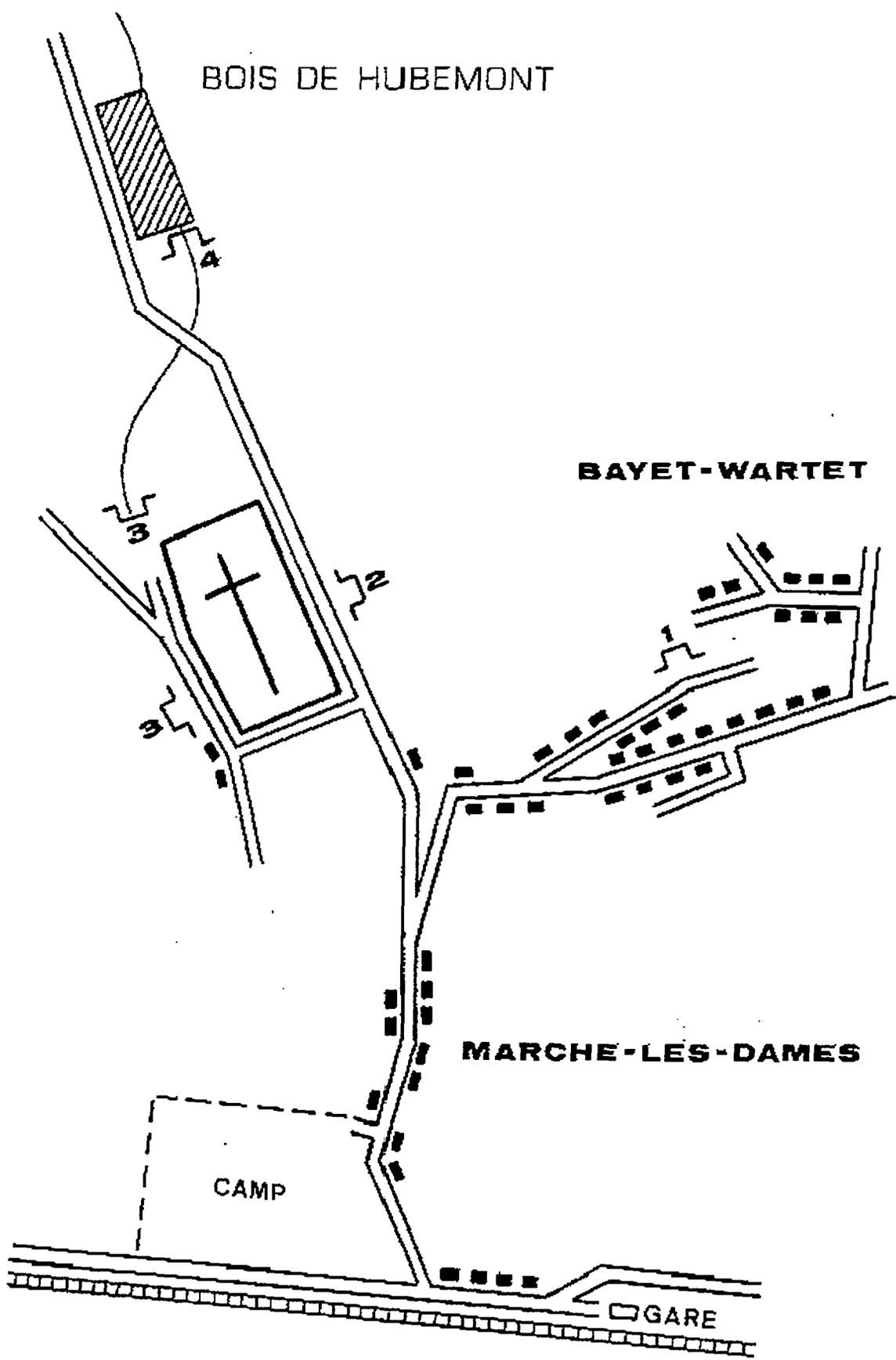
BOIS DE HUBEMONT

BAYET-WARTET

MARCHE-LES-DAMES

CAMP

GARE



GALERIE DE L'ABBAYE (N°3)

C'est une galerie voûtée, entièrement appareillée en briques, de 790 mètres de développement. Elle débute en amont de l'abbaye, dans l'ancien lit de la rivière, pour aboutir en aval dans le domaine militaire. Elle prend le jour par trois cheminées. A environ la mi-longueur, elle est coupée par une route. Sa largeur moyenne est de 1M50. Sa hauteur moyenne est de 1M80. Elle est parcourue sur toute sa longueur par une conduite d'eau. Or nous savons par un document ancien que, lors de la construction du château de Marche-les-Dames, le Duc d'Arenberg, lui même exploitant de mines, y fit amener l'eau par d'anciennes galeries minières. Mais justement, la Galerie de l'Abbaye n'a rien d'une galerie minière. On dirait plutôt un collecteur destiné anciennement à faire passer la rivière en dehors des terres du couvent. Qu'en est-t-il exactement? Nous ne le saurons probablement jamais.

GALERIE DU VIVIER (N°4)

La galerie du Vivier, dite Temple du Soleil, s'ouvre derrière la cascade formée par l'actuel trop-plein de l'étang, et s'enfonce sous celui-ci.

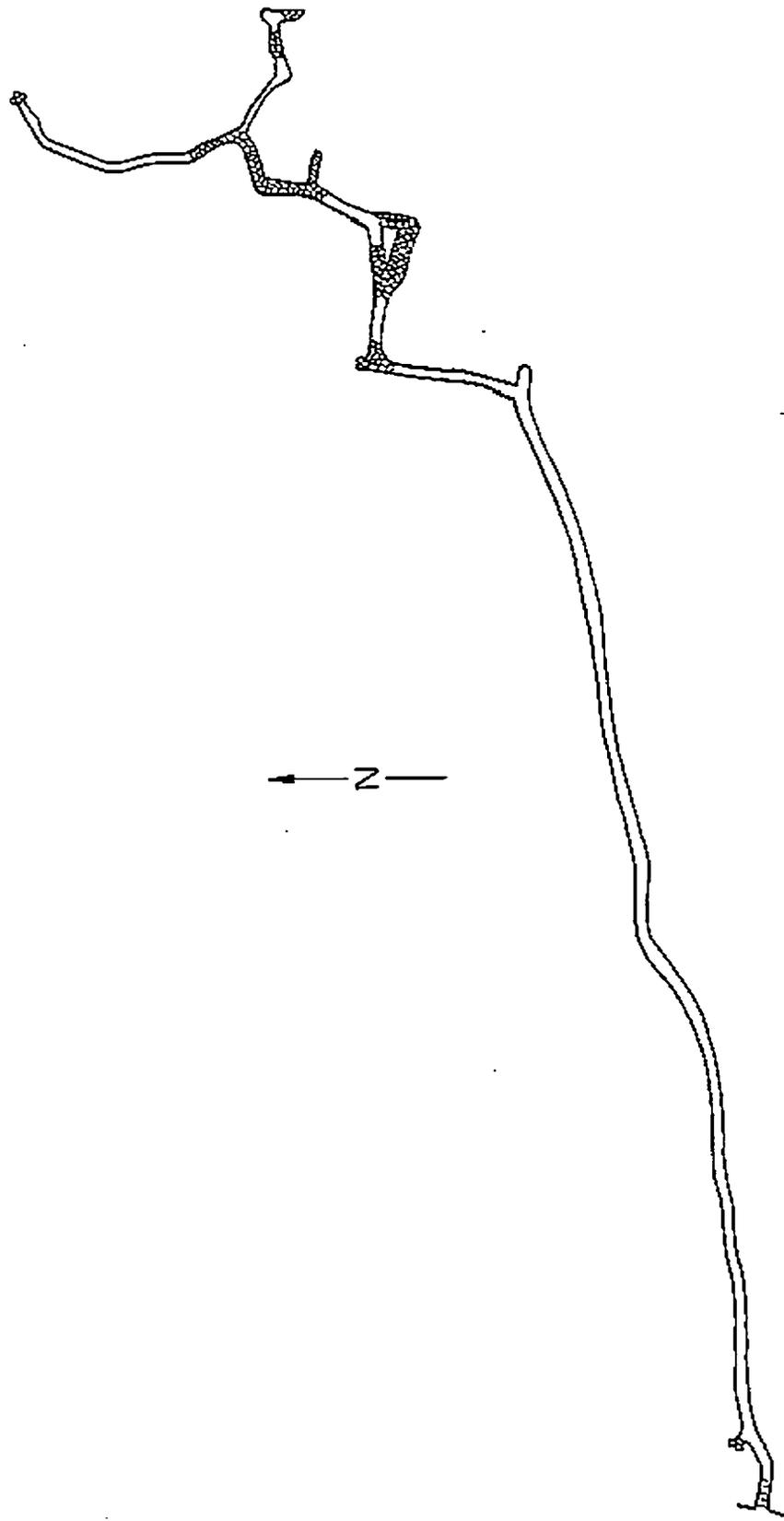
C'est un couloir voûté, entièrement appareillé en briques, de 17 mètres de long. Sa hauteur va de 1M80 à 3 mètres vers le fond. On y progresse dans 60 centimètres d'eau sur 40 centimètres de boue.

Au fond, la galerie est fermée par un mur surmonté d'une grille encombrée de branchages à travers laquelle on note une importante venue d'eau.

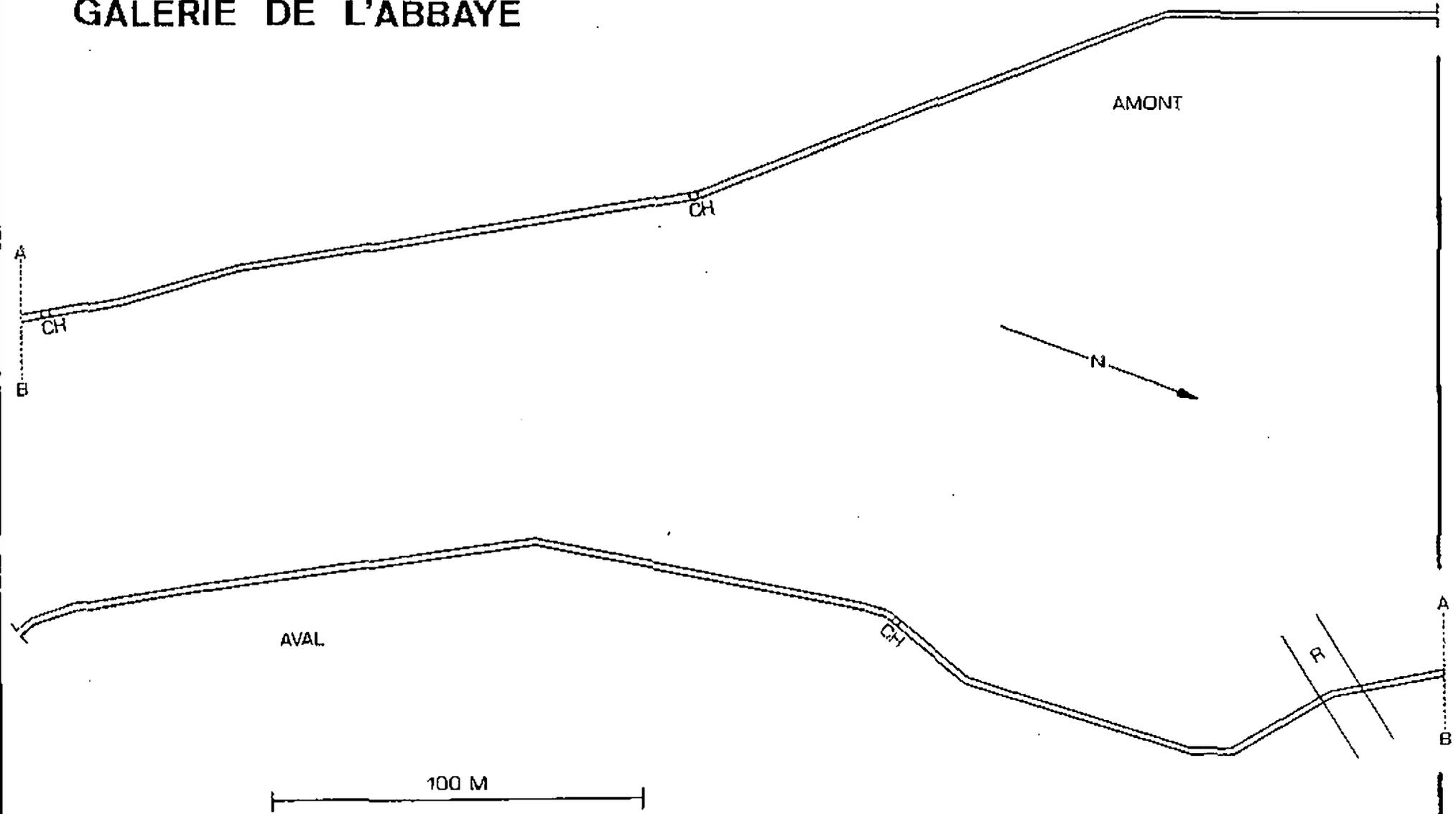
C'est dans le Bois de Hübemont situé à droite de l'étang que le Duc d'Arenberg fit entreprendre des recherches en 1850. Les travaux se faisaient par galeries superposées. Le minerai étant de mauvaise qualité, l'exploitation fut de courte durée.

La galerie du Vivier est-elle un vestige de cette exploitation? C'est possible mais non certain. Elle pourrait tout aussi bien être un ancien ouvrage d'art destiné à contrôler le niveau de l'étang.

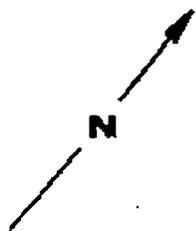
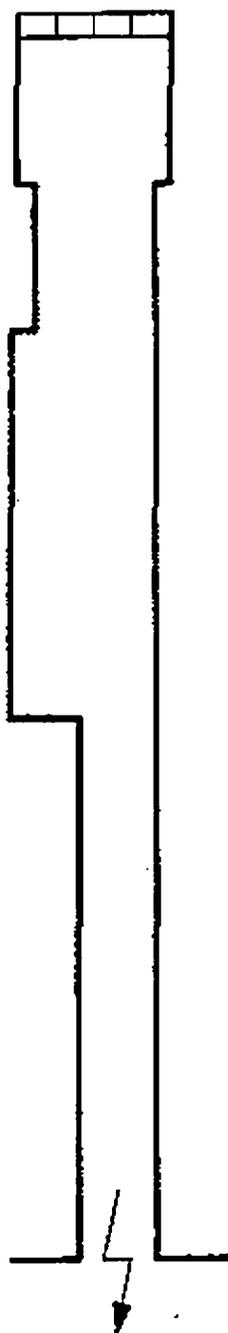
GALERIE DU CHIANTI



GALERIE DE L'ABBAYE



GALERIE DU VIVIER



5 M

LE TROU DE LA TRUITE

Province de Liège.
Entité de Huy.
Commune de Ber-Ahin.
Hameau de Lovegnée.
Lieu-dit: Fond de Solières.
Carte IGN 1:25.000 N° 48/1-2

Ancienne mine de fer.

Repérable par sa tranchée d'accès, le Trou de la Truite se situe à 300 mètres en amont du Trou Manto, en rive droite du Solières, à quelques mètres au-dessus du ruisseau, avant un affluent droit.

C'est un travers-banc de 100 mètres de longueur creusé en plein schiste.

L'entrée se fait entre voûte et cône d'éboulis.
Aux 70 mètres, on note la présence d'une cheminée, vestige de recherches en hauteur.

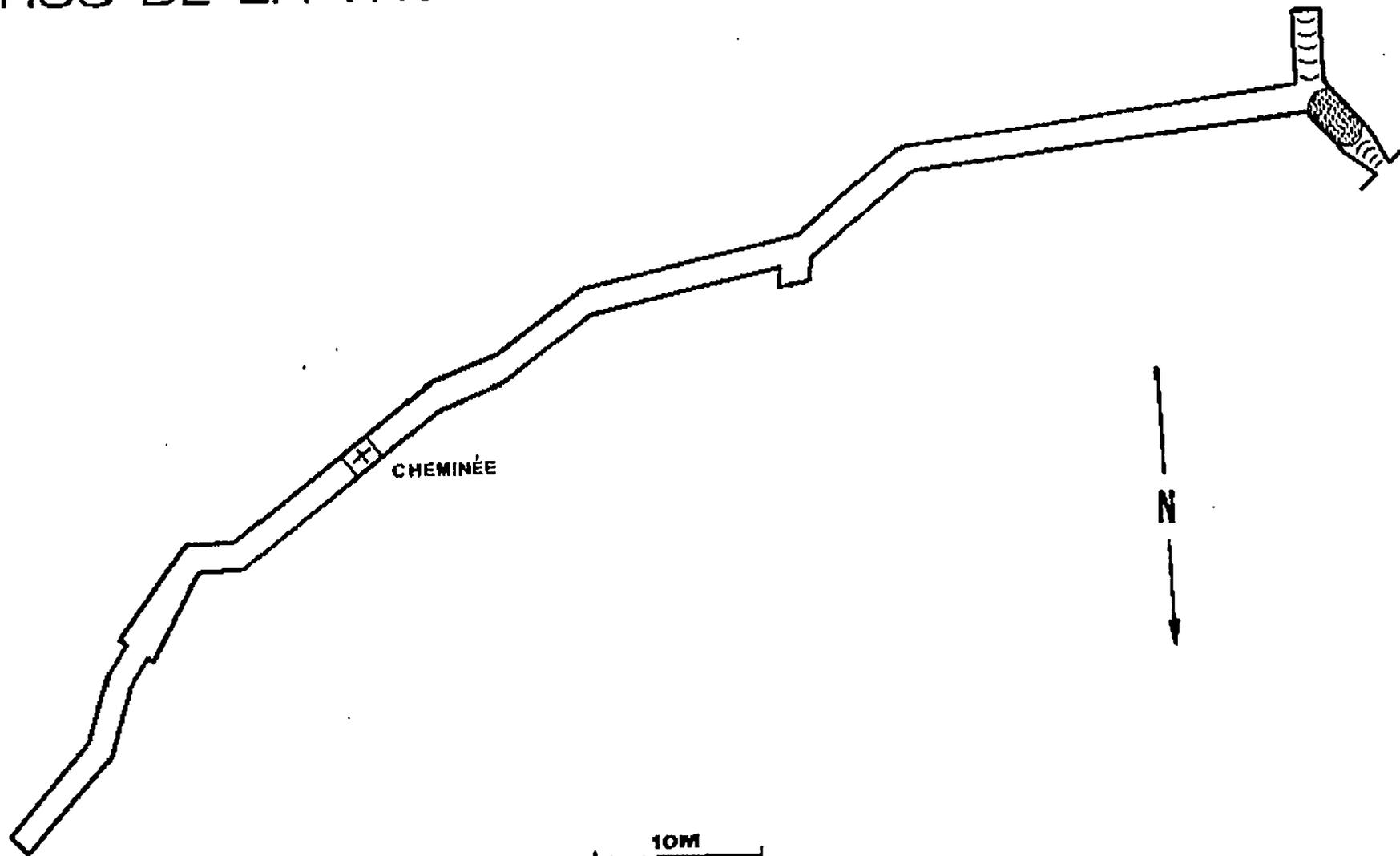
Nous n'avons retrouvé aucun renseignement relatif à cette mine.

Il n'est pas impossible qu'elle ne fut qu'une simple galerie de recherche de la mine de Lovegnée dont nous parlons plus loin dans le chapitre consacré aux grandes exploitations métalliques.

Dans "Explorons nos Cavernes" Dom F. Anciaux attribue au Trou de la Truite un développement de quelques 500 mètres.
Il est probable que mélangeant ses sources bibliographiques, et une fois de plus sans contrôle sur le terrain, il a largement confondu ces deux mines.

Une topographie réalisée en 1978 par F. Lemaire et Ch. Deharre a été publiée dans une revue spéléologique.

TROU DE LA TRUITE



MINE DE VAUX-SOUS-OLNE

Province de Liège.

Entité de Olne.

Commune de Olne.

Hameau de Vaux-sous-Olne.

Carte IGN 1:25.000 N° 42/7-8

Ancienne mine de zinc(?)

Cette cavité est connue en spéléologie sous le vocable de "Grotte de Vaux-sous-Olne", et de nombreuses topographies en ont déjà été publiées.

Seul le puits terminal est généralement signalé comme étant artificiel. Cependant, ses formes régulières et les nombreuses traces d'autres travaux disséminés dans le bois, nous laissent à penser que cette cavité est bien une mine et non pas une grotte, même si un important réseau karstique encore inconnu traverse le massif.

Le plan de concession, que nous avons retrouvé à l'Administration des Mines à Liège, semble pour une fois assez précis à ce sujet.

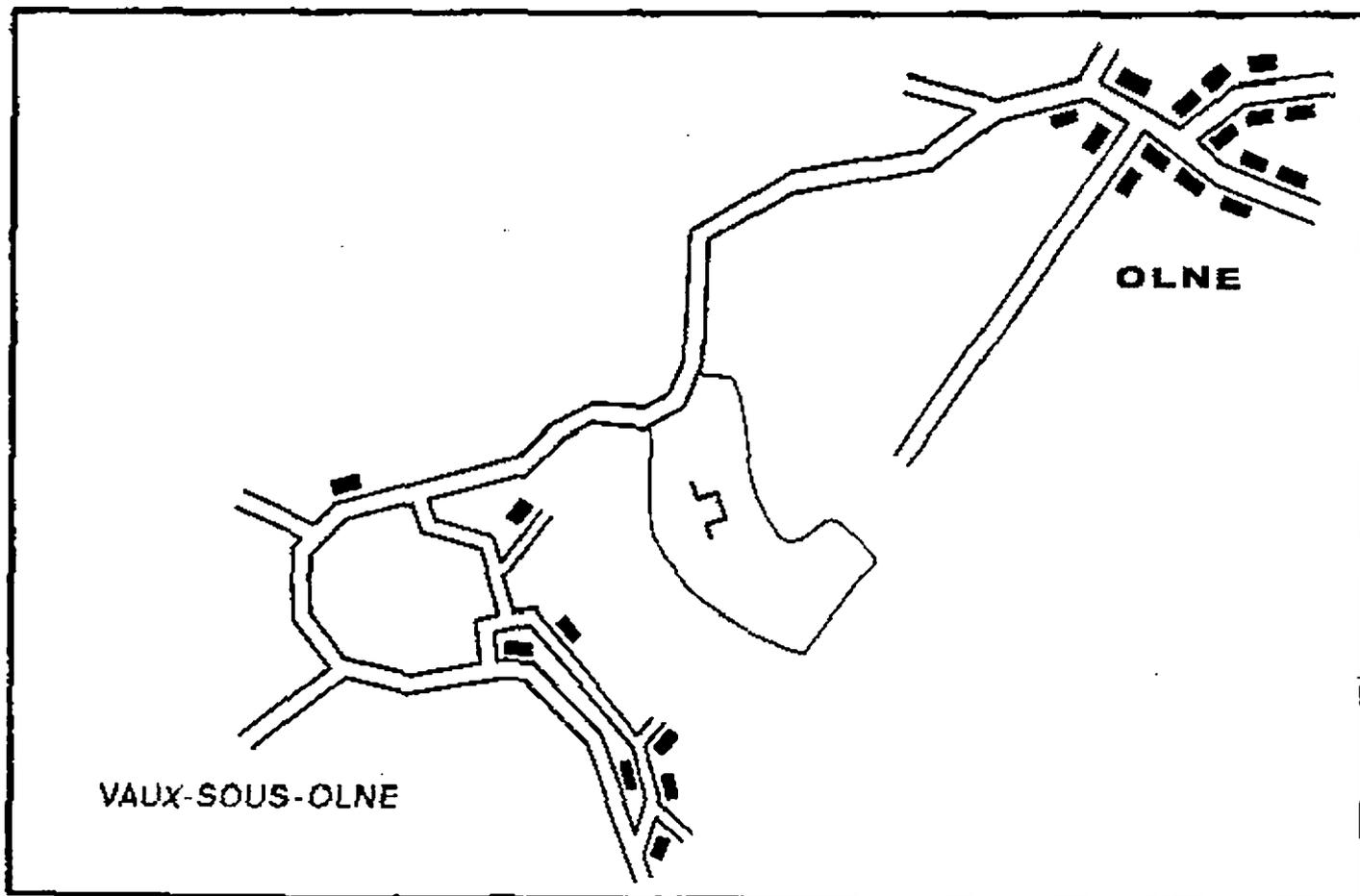
On ne peut en dire autant des autres documents.

Mme Veuve Vanderstraeten et Cie introduisent une demande de concession pour la recherche du zinc à Vaux-sous-Olne le 17 janvier 1860.

Or, Mr Antoine Vanderstraeten, propriétaire des lieux, ne serait décédé qu'en 1893.

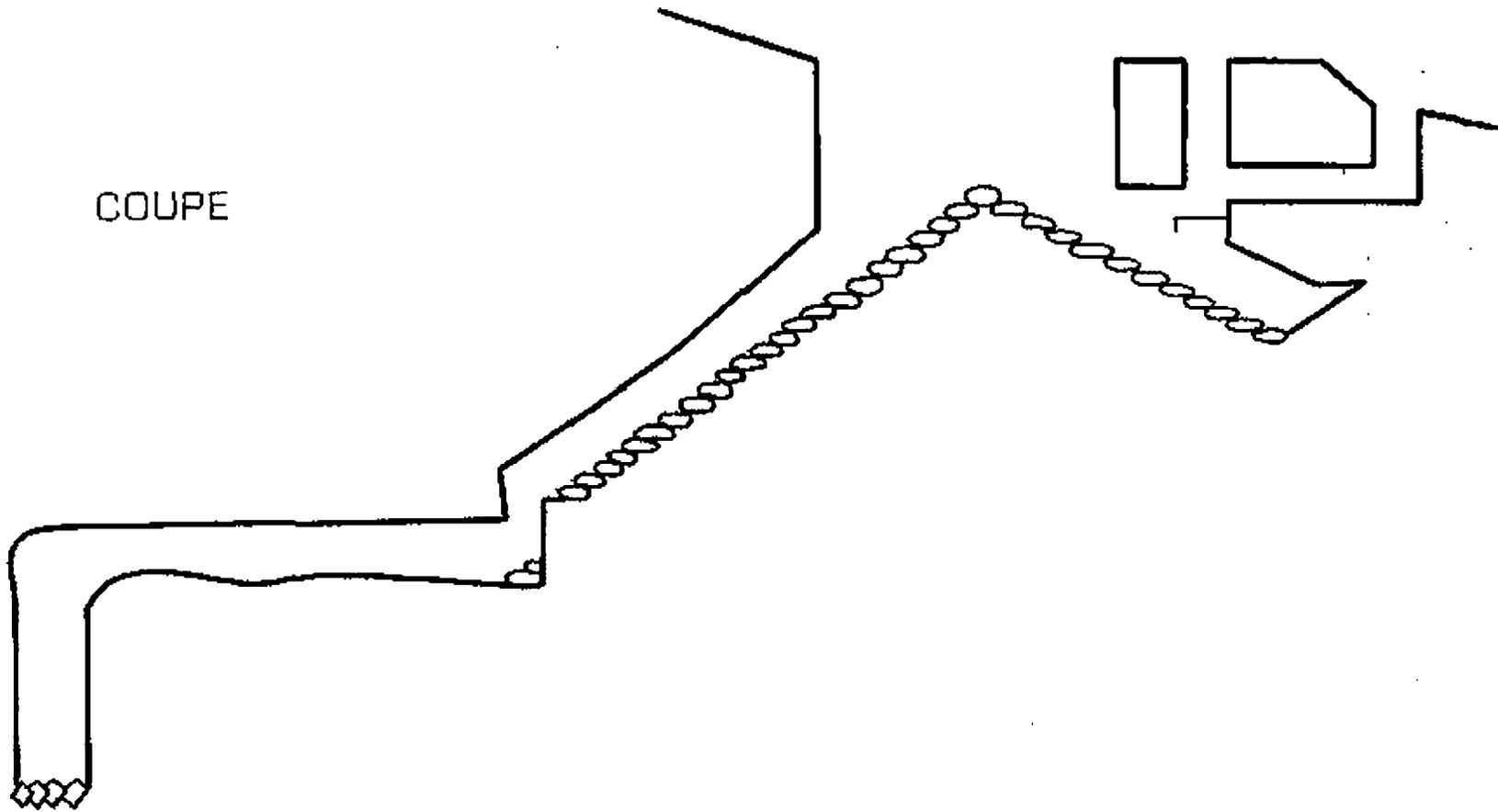
Un rapport de 1921 signale qu'il n'y eut jamais d'exploitation à cet endroit, ce qui est manifestement faux.

De 1921 à 1927, année de la déchéance de concession, l'Administration des Mines entreprit de nombreuses démarches pour retrouver les héritiers des Vanderstraeten, qui semblent tous avoir toujours ignoré la présence d'une mine dans leur patrimoine.



MINE VAUX-SOUS-OLNE

COUPE



10M

MINE D'OR DE LA CHEFNA

Province de Liège
 Entité d'Aywaille.
 Commune de Sougné-Remouchamps.
 Hameau de Quarreux.
 Carte IGN 1:25.000 N° 49/7-8

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'or fut intensivement recherché dans nos Ardennes, entre la fin du XVIII^{ème} siècle et le début du XIX^{ème}.

Il est vrai que cet or était connu depuis les Gaulois.

Ces recherches se faisaient principalement par orpailage des alluvions dans les hautes vallées de l'Amblève, de la Salm et de la Lomme.

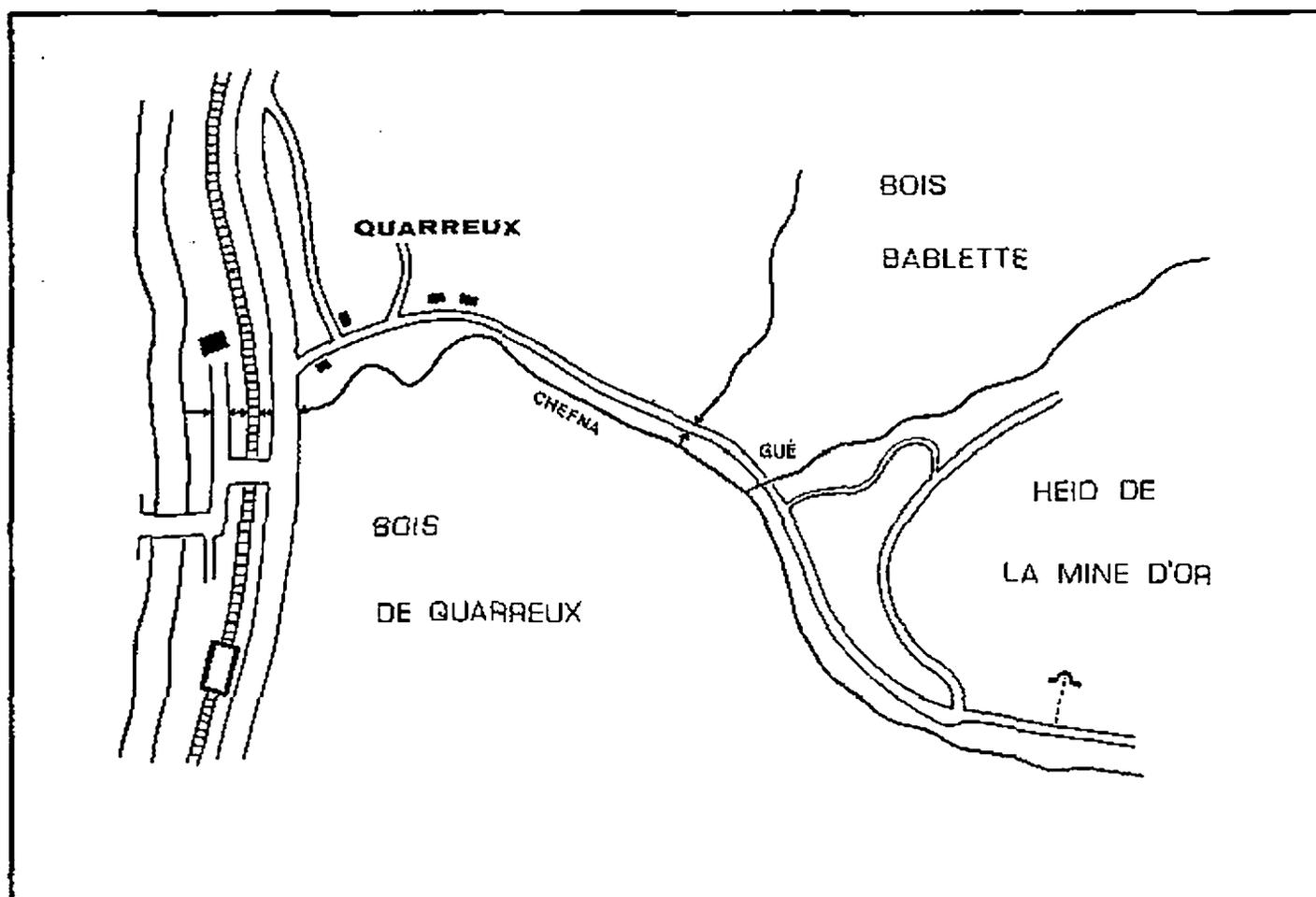
Il semble qu'il n'y eut jamais qu'une seule mine d'or, celle de la Chefna.

Située à 30 mètres au-dessus du niveau de la rivière, c'est une simple tranchée à flanc de coteau, avec deux départs de puits comblés.

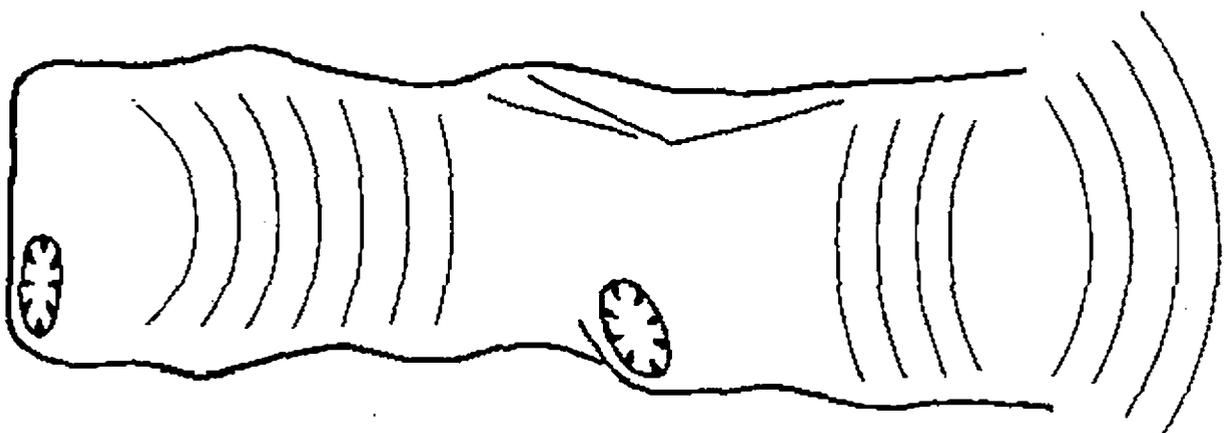
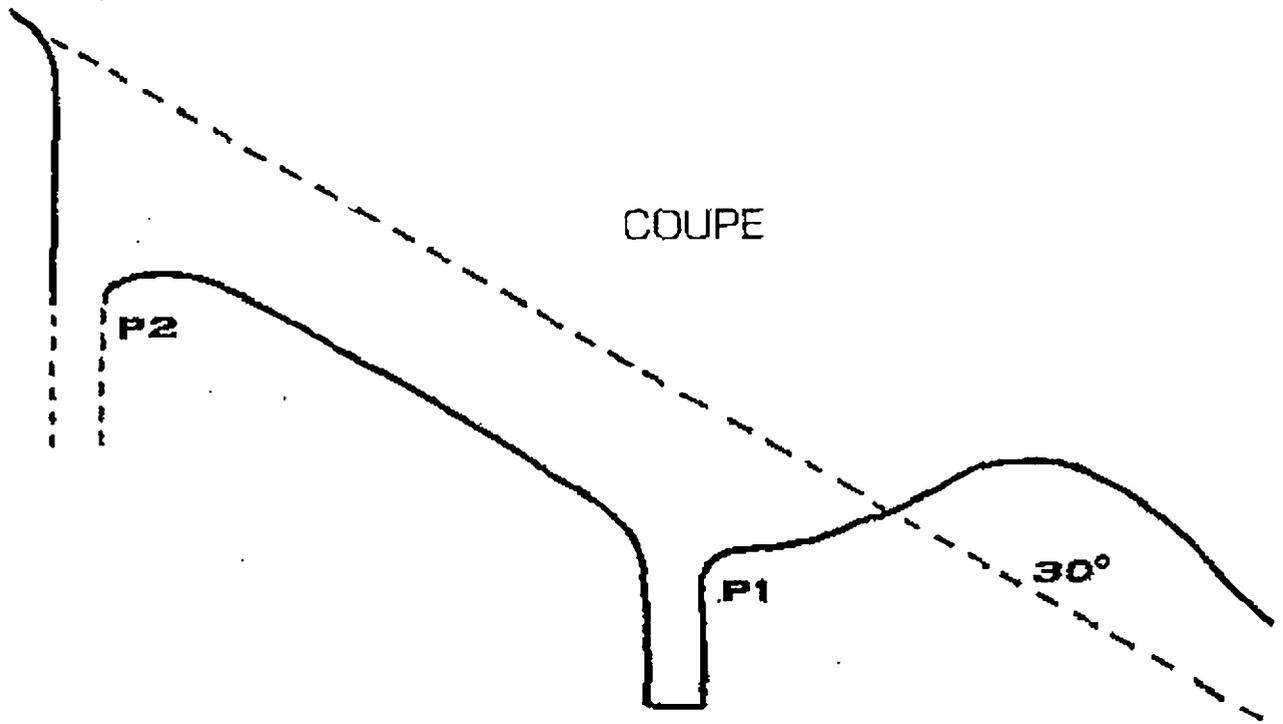
Il est probable que son exploitation débuta vers 1802.

Selon la tradition populaire, que malheureusement aucun document ne vient corroborer, ses propriétaires seraient devenus millionnaires.

Face au faible développement du site, et connaissant la pauvre teneur en or des roches de la région, on peut émettre quelques doutes à ce sujet.



MINE D'OR DE LA CHEFNA



5M

PETITES MINES ARTISANALES SITUÉES MAIS NON PÉNÉTRABLES

MINE DE BIHAIN

Province de Luxembourg.

Entité de Vielsalm.

Commune de Bihain.

Carte IGN 1:25.000 N° 55/7-8

Ancienne mine de manganèse.

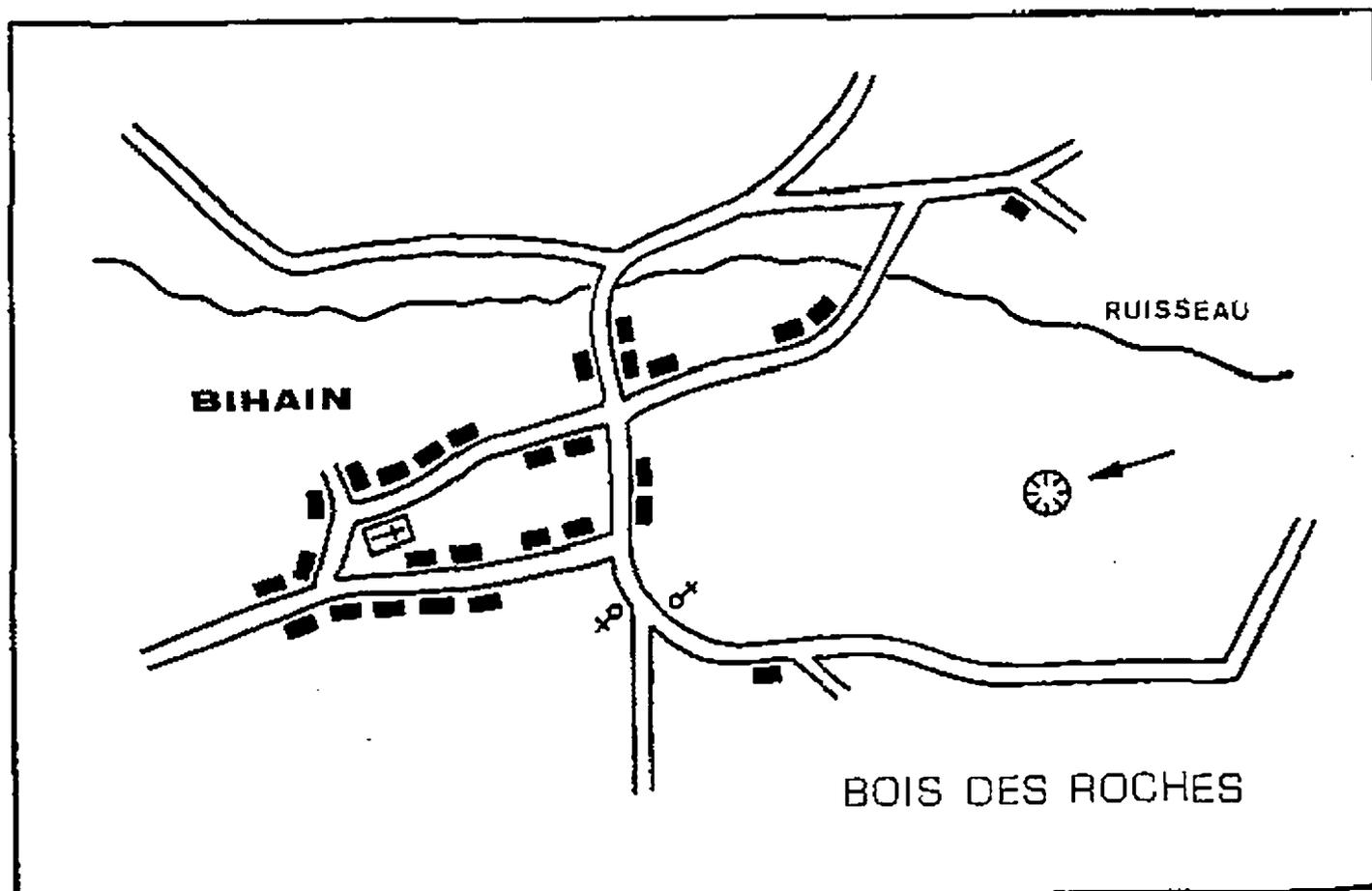
A 500 mètres à l'Est du village, dans un bouquet d'arbres au centre d'une pâture.

Il ne reste plus qu'un puits noyé.

Une concession fut accordée le 15 juillet 1830 à la Société du Luxembourg, pour un territoire de 807 bonniers.

Nous avons retrouvé un plan de cette ancienne mine, mais l'absence d'échelle ne permet pas de définir la profondeur du puits ni la longueur des deux galeries partant de sa base.

Il existait également des exploitations de manganèse sur le territoire des communes de Lierneux, Arbrefontaine et Ottré.



LE TROU SQUELARD

Province du Hainaut.
Entité de Chimay.
Commune de Baileux.
Carte IGN 1:25.000 N° 62/3-4

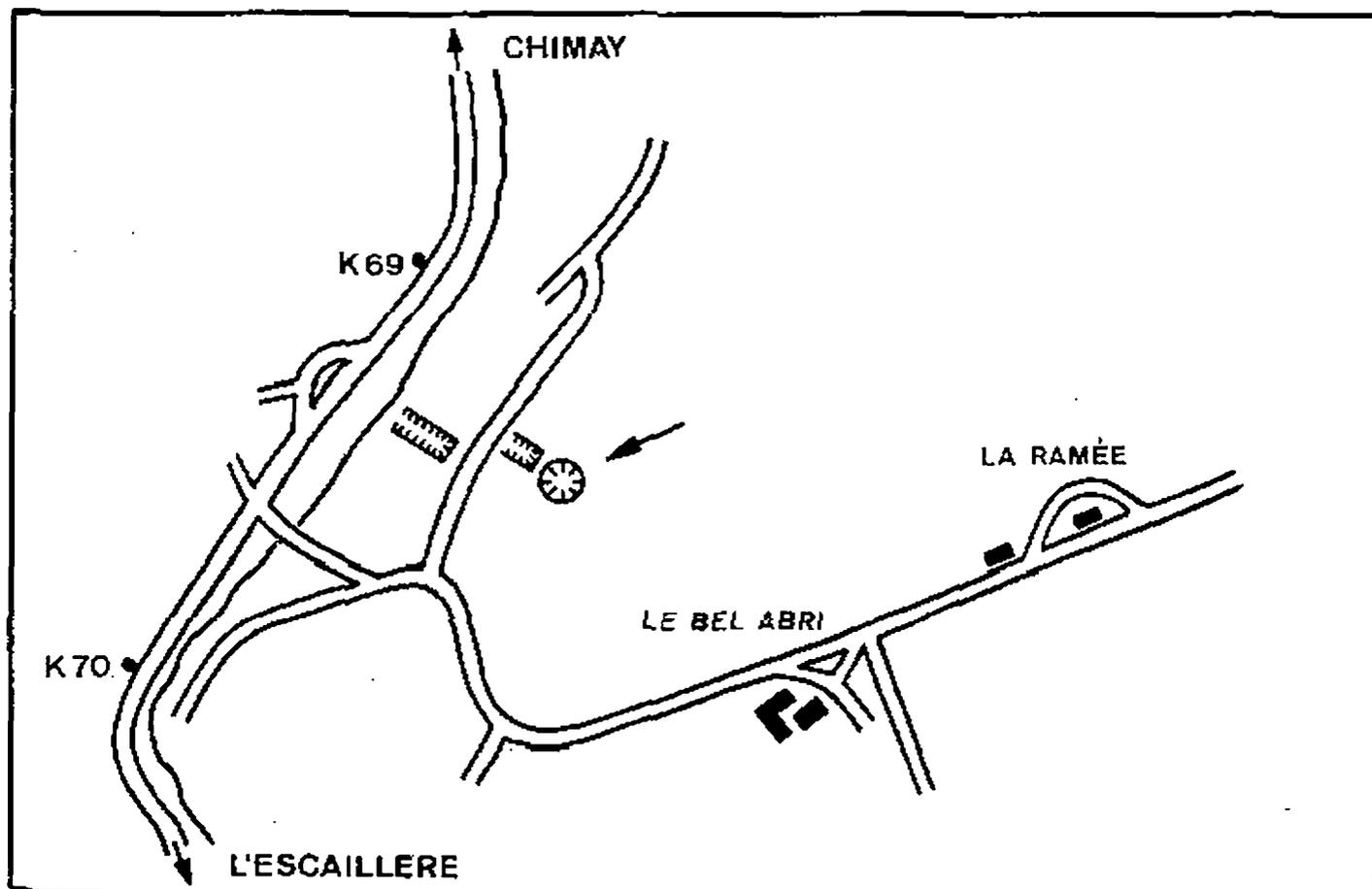
Dans le Domaine des Hauts-Marais, en rive droite de l'Eau Noire, entre les bornes 69 et 70 de la route nationale 61, Chimay - L'escaillère.

C'est un puits carré de 5 mètres sur 5.
En 1960, une équipe du Spéléo Club de Belgique y descendit jusqu'à 15 mètres de profondeur.
Actuellement, il est bourré jusqu'à la gueule par des carcasses de voitures.

Cette cavité porte le nom d'un malheureux garde-chasse qui y fut précipité il y a une centaine d'années par des braconniers.

D'après la tradition populaire, il s'agit d'une ancienne mine de fer, et il est vrai que la région est riche en anciennes forges.

Ce pourrait être également une ancienne ardoisière.



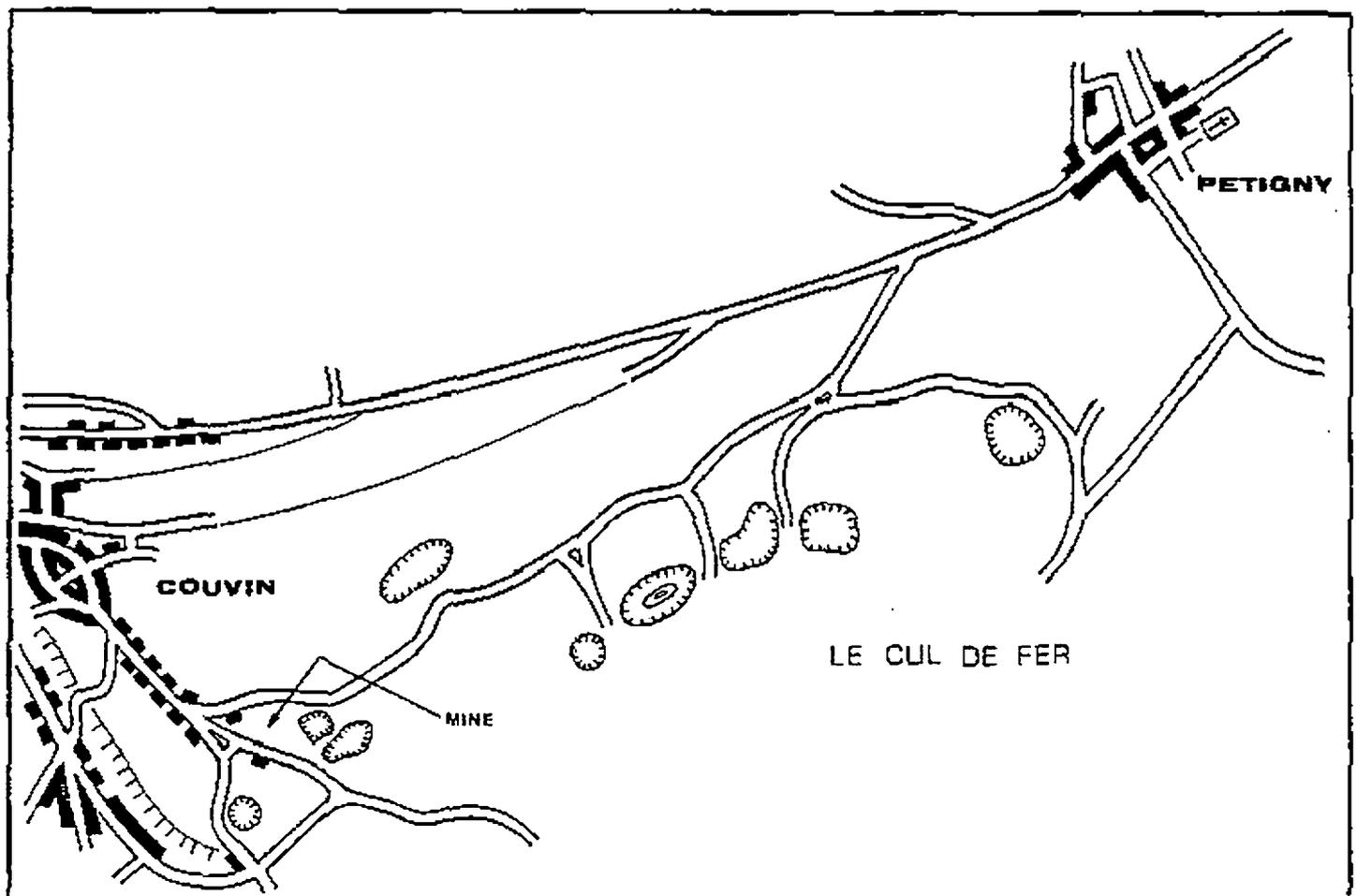
MINE DE COUVIN

Province de Namur.
 Entité de Couvin.
 Commune de Couvin.
 Carte IGN 1:25.000 N° 57/7-8

Ancienne mine de plomb.

Sur la carte de 1970, le site est encore pointé comme usine.
 Actuellement, l'usine n'existe plus, des déblais recouvrent la mine,
 et un lotissement est en cours, ce qui pourrait d'ailleurs réserver
 des surprises à certains propriétaires.

Dans "Les Cavernes et les Rivières Souterraines de la Belgique",
 tome I, page 186, Martel nous signale à cet endroit des galeries
 minières auxquelles on accédait par un puits extrêmement profond,
 et dont l'exploitation s'acheva vers 1830.



MINE D'HEURE

Province de Namur.
 Entité de Somme-Leuze.
 Commune d'Heure.
 Lieu-dit: Aux Minières.
 Carte IGN 1:25.000 N° 54/3-4

Ancienne mine de fer et de plomb.

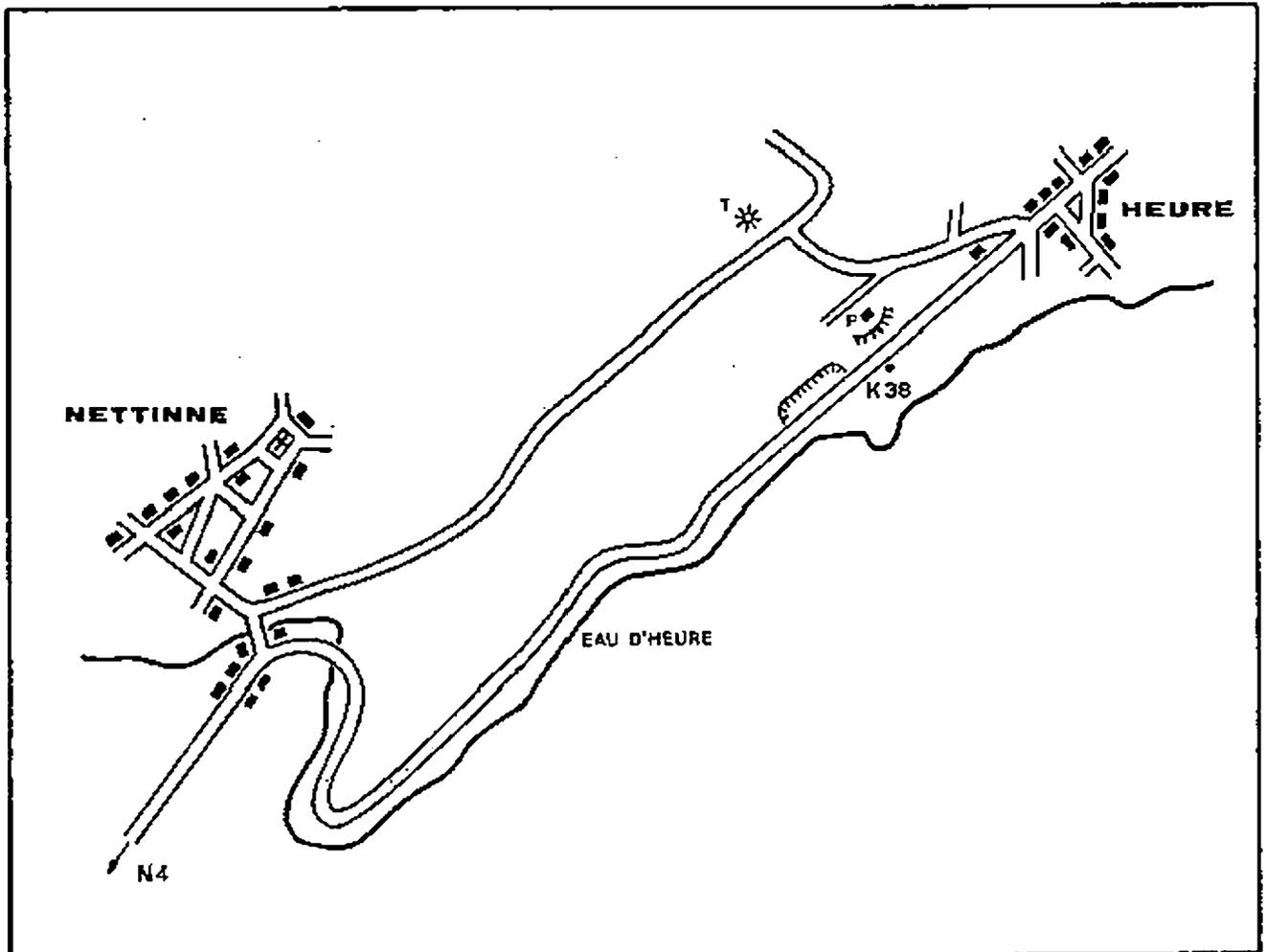
De nos jours, on ne voit plus que la dalle de béton recouvrant le puits et un petit tas de déblais perdu au coin d'un champ.

La mine de fer d'Heure est déjà signalée par Ferraris en 1777 dans sa description de la carte des Pays-Bas Autrichiens.

On note une demande de concession pour le fer et la pyrite accordée par Arrêté Royal du 25 novembre 1843.

Les derniers travaux de recherches furent effectués en 1938-1939 par la S.A. La Floridienne.

Ils se sont soldés par l'abandon de la mine après un coup d'eau.



MINE DE RESTEIGNE

Province de Luxembourg.
Entité de Tellin.
Commune de Resteigne.
Carte IGN 1:25.000 N° 59/5-6

En rive gauche de la Lesse.
400 mètres à l'Ouest-Nord-Ouest du Château de Resteigne.
Au pied du Bois des Brulins.

Nous avons localisé cette ancienne mine d'après le plan joint à la demande de concession de 1834.
Il ne reste plus actuellement que la classique tranchée d'accès menant à une galerie effondrée.

MINE DE BONNEVILLE

Province de Namur.
Entité de Andenne.
Commune de Bonneville.
Lieu-dit: Rénoster.
Carte IGN 1:25.000 N° 48/1-2

Ancienne mine de plomb.

A 100 mètres à l'Est d'une chapelle, dans la fourche que forme à cet endroit le Ry de Pontainne.

Un soigneux quadrillage du bois permet de retrouver une amorce de puits comblé, entouré de maigres haldes circulaires.

PETITES MINES ARTISANALES DONT IL NE RESTE PLUS AUCUNE TRACE SUR LE TERRAINMINE DE WISEMBACH

Province de Luxembourg.
Entité de Fauvillers.
Commune de Fauvillers.
Hameau de Wisembach.
Carte IGN 1:25.000 N° 65/7-8

Ancienne mine de galène et de baryte plombifère.

En rive droite de la Sure, à droite de la route Fauvillers-Martelange.

De 1854 à 1858, on signale une production de 10 tonnes de galène mélangée de baryte, lors des premiers travaux de recherches.

Une première concession est accordée en 1858 à Alfred Stubbs de Chanly, Allan Macpherson de Saint-Josse-ten-Noode et Alexandre Mathysen de Bruxelles.

Un rapport de 1881 fait état de deux galeries de 145 et 90 mètres de longueur au niveau de la Sure, reliées à la surface par des puits de 15 et 24 mètres.

Il y a aussi plusieurs puits de recherches de 10 à 15 mètres foncés dans le sol des galeries.

En 1921, il ne reste d'autre vestige de la mine qu'un puits recouvert de blocs de schiste.

La déchéance de concession est prononcée en 1924.

MINE DE DOCHAMPS

Province de Luxembourg.
Entité de Manhay.
Commune de Dochamps.
Carte IGN 1:25.000 N° 55/5-6

Ancienne mine de manganèse.

A environ 600 mètres au Nord-Ouest du Moulin de Dochamps.
En rive droite de la Lu.
En dessous de la voie vicinale, actuellement chemin de fer touristique de l'Aisne.

MINES DE FERRIERES

Province de Liège.
Entité de Ferrières.
Commune de Ferrières.
Carte IGN 1:25.000 N° 49/5-6

Il est certain qu'autrefois le minerai de fer était exploité en de nombreux endroits de la commune de Ferrières, de même que sur la commune voisine d'Izier.
Outre le nom du village, de nombreux lieux-dits en témoignent.
Malheureusement nous ne savons rien de ces mines.
Lors d'une prospection sur place, nous avons rencontré un historien local qui nous a affirmé froidement que, rédigeant lui-même un ouvrage sur la question, il n'avait aucune raison de communiquer des renseignements à la concurrence.
Belle mentalité pour un historien.

MINE DU BIOLET

Province de Luxembourg.
Entité de Nassogne.
Commune de Masbourg.
Carte IGN 1:25.000 N° 59/3-4

Ancienne mine de plomb.
Dans la vallée de la Diglette.

Une première concession est accordée en 1853 à Mr Louis Deley, industriel à Rochefort.
Curieusement, la même concession, sous 80 hectares de la commune de Masbourg, est accordée également en 1854 au Sieur Paul Claes propriétaire à Lembeek.

On signale une production de 53 tonnes de galène entre 1854 et 1857.
En 1861 la mine est abandonnée.

Un rapport de 1881 fait état d'une galerie de 106 mètres de long au niveau de la rivière communiquant avec la surface par deux puits de 25 et 30 mètres.
La déchéance de concession est prononcée en 1922.

MINE DE TELLIN

Province de Luxembourg.
Entité de Tellin.
Commune de Tellin.
Carte IGN 1:25.000 N° 59/7-8

Ancienne mine de plomb.

A 600 mètres au Sud-Ouest du village, sous la route
Tellin-Transinne-Paliseul.

La galerie partait en rive gauche de l'embranchement gauche du
ruisseau de Tellin.

Le puits d'aération se situait au-delà de la route.

La concession fut accordée le 31 mars 1841 au notaire Delvigne
de Namur.

Les recherches furent assez poussées, mais les résultats ne
suivirent pas; quelques centaines de kilos de minerai en 1843 et
1844, à peine plus de 1851 à 1858, et exceptionnellement 19 tonnes
en 1850.

En 1914-1918, les Allemands transformèrent la mine et dépôt de
munitions qu'ils firent sauter lors de leur retraite, ce qui
explique l'effondrement probablement total de la galerie.

LOMPREZ - WELLIN - HALMA - CHANLY

Province de Luxembourg.
Carte IGN 1:25.000 N° 59/5-6

Cette région fut jadis l'objet de recherches minières intensives.

Disposant au départ d'une copie du plan joint à la demande de
concession de 1854, nous sommes parvenus à situer sur la carte
actuelle les quelques 11 filons métalliques qui y furent prospectés,
ainsi que l'emplacement des fosses d'extraction, des sondages et
des galeries.

Travail ardu s'il en est, tenant compte du fait que si la situation
des villages est demeurée fixe, des chemins communaux de première
importance se sont transformés en sentiers forestiers ou ont
complètement disparu, tandis que de simples sentiers sont devenus
par endroit des portions de routes nationales.

A noter aussi que les lieux-dits à consonance minière mentionnés
sur la carte actuelle ne sont pas situés à l'emplacement des
filons en question.

Un travail passionnant mais somme toute inutile puisque, sur le
terrain, nous n'avons absolument rien retrouvé.

MINE DE HAN-SUR-LESSE

Province de Namur.
Entité de Rochefort.
Commune de Han-sur-Lesse.
Lieux-dits: Rochers du Belvédère - Fond Saint-Martin.
Carte IGN 1:25.000 N° 59/1-2

A 1 Km 400 au Nord-Est de Han-sur-Lesse.

Il existe à cet endroit une cavité connue de tous les temps sous
le vocable de Trou du Renard.

En 1964-1965, nous en avons désobstrué l'entrée supérieure, appelée Trou Martin, avec le concours du Spéléo Club de Belgique. Pour nous, cette cavité est une grotte et rien d'autre.

Pourtant la tradition populaire s'obstine à en faire une mine. Mine de fer ou de zinc suivant les sources.

Il n'est pas impossible que, comme au Trou Germay à Rochefort, des recherches minières furent entreprises au niveau de la grotte. Mais pour nous, la mine de Han-sur-Lesse se situe ailleurs dans le massif et est actuellement introuvable.

MINE DE HUMAIN

Province de Luxembourg.
Entité de Marche-en-Famenne.
Commune de Humain.
Carte IGN 1:25.000 N° 54/7-8

Dans son "Inventaire Spéléologique de la Wallonie", A. Doemen nous signale à Humain un certain Trou Minires situé sur les propriétés du Baron Verhaegen.

Et en effet, il existe bien sur les terres du château un trou vertical de quelques 6 mètres de profondeur pour un diamètre moyen de 2 mètres, et qui est incontestablement un travail de recherches minières.

Mais la mine de Humain ne se trouvait pas là.

Nous l'avons située à 1Km 600 plus au Nord-Est, au lieu-dit Vieux Humain, exactement à l'emplacement de l'actuel circuit de motocross de Marche, mondialement connu par son Trophée Pascal. Là se trouvait jadis l'ancien village et une ou plusieurs exploitations minières. Au dire d'un vieux garde-chasse, le tout fut incendié et rasé au XIXième siècle suite à une épidémie de peste.

MINE DE CHAMPLON-FAMENNE

Province de Luxembourg.
Entité de Marche-en-Famenne.
Commune de Waha.
Hameau de Champlon-Famenne.
Lieu-dit: Bois des Minières.
Carte IGN 1:25.000 N° 54/7-8

De multiples démarches nous ont finalement permis d'entrer en contact avec l'intendant du Prince d'Arenberg, actuel propriétaire des lieux. (Propriété privée).

Celui-ci nous a affirmé mordicus qu'il n'y a jamais eu la moindre exploitation dans le Bois des Minières.

C'est curieux, lorsqu'on sait que les d'Arenberg furent autrefois de grands propriétaires miniers.

De plus, on raconte dans les environs, qu'en certains points du bois, on entend les bruits de la route nationale 4 proche, transmis et amplifiés par de mystérieuses galeries.

MINES DE GIMNÉE

Province de Namur.
Entité de Doische.
Commune de Gimnée.
Carte IGN 1:25.000 N° 58/1-2

Anciennes mines de plomb.

Dans "Explorons nos Cavernes", Dom. Félix Anciaux signale la présence de deux galeries minières sur le territoire de Gimnée. S'il existe bien un lieu-dit: Minières, entre Gimnée et Niverlée, plus personne ne se souvient de l'emplacement de ces galeries.

MINE DE BARBENÇON

Province du Hainaut.
Entité de Beaumont.
Commune de Barbençon.
Carte IGN 1:25.000 N° 52/5-6

Ancienne mine de plomb.

Signalée également par F. Anciaux.
Monsieur Defer, instituteur pensionné et érudit local, nous a montré des documents relatifs à des travaux de sondages effectués en 1911 par l'ingénieur allemand Kless, au lieu-dit: Le Bosquetiau, en rive droite du ruisseau de Barbinconia.
Selon Monsieur Defer, il n'y eut jamais exploitation proprement dite à Barbençon.
Que penser alors du "Chemin des Mineurs" que nous a montré un agriculteur?

MINE DE LISOGNE

Province de Namur.
Entité de Dinant.
Commune de Lisogne.
Carte IGN 1:25.000 N° 53/7-8

Ancienne mine de fer.

Sur le plateau, en rive droite du Fond de Leffe.

En 1537, on note la présence d'un fourneau et d'un marteau (Maka) sur les communes voisines de Taviet et de Thynes.

On peut donc supposer qu'à cette époque le gisement de Lisogne était déjà exploité.

Les principales recherches ont été menées par Alexandre Amand entre 1836 et 1839, avec une production de 6.764 M³ de minerai non lavé.

Plus tard, les travaux seront repris jusqu'en 1872 par la Société de Sclessin.

MINES DE WIERDE ET DE MOZET

Province de Namur.
Entités de Namur et de Gesves.
Communes de Wierde et de Mozet.
Carte IGN 1:25.000 N° 47/7-8

Anciennes mines de fer.

Ces mines se trouvaient à cheval sur la limite des deux communes.

Les travaux commencèrent en 1855.

La concession fut demandée en juin 1860.

On comptait à ce moment là 26 bures avec galeries sur le territoire de Mozet, et 3 bures avec galeries sur le territoire de Wierde.

Ces puits avaient une profondeur variant de 9 à 39 mètres.

La galerie la plus longue avait un développement de 124 mètres.

En 1866 les travaux sont abandonnés, et la demande de concession est rejetée.

MINE DE BAULOY-GRANCELLES

Province de Namur.

Entité de Fernelmont.

Commune de Marchovelette.

Carte IGN 1:25.000 N° 47/3-4

Ancienne mine de fer.

Cette mine était exploitée par la Société de Couillet et Châtelineau Réunis.

On atteignait le gisement par une galerie creusée au flanc du ruisseau de Gelbressée, et par une dizaine de puits peu profonds creusés sur le plateau.

L'exploitation fut abandonnée en 1866, les prix de revient dépassant les prix de vente.

MINES DE ISNES

Province de Namur.

Entité de Gembloux-en-Orneau.

Commune de Isnes.

Carte IGN 1:25.000 N° 47/1-2

Anciennes mines de fer (Oligiste).

Dans "Explorons nos Cavernes", Dom. Félix Anciaux signale plusieurs galeries minières sur le territoire de la commune de Isnes.

Les nombreux habitants que nous avons interrogés n'en ont plus aucun souvenir.

La présence de plusieurs sablières n'exclut pas l'idée qu'il pourrait s'agir en fait d'exploitations à ciel ouvert comme aux abanquets de Nismes.

LES ANCIENNES MINES DE TERRE PLASTIQUE

Province de Namur.

Entités de Namur et Gesves.

Communes de Wierde et Mozet.

Carte IGN 1:25.000 N° 47/7-8

Dans tout le Namurois, la terre plastique qui s'appelait terre d'alun, blanche derle, terre de potier, terre à pipe, etc..., fut très anciennement utilisée sur place pour la fabrication des poteries.

Elle fut également recherchée par les batteurs de cuivre de Bouvignes qui l'employaient pour la fabrication de leurs creusets.

Dès 1328, le Comte de Namur accorde aux batteurs de cuivre de Bouvignes, l'autorisation d'extraire la derle en tout endroit du Comté où elle existait.

La même concession fut accordée en 1466 aux batteurs de Namur.

Ces recherches de terre plastique se faisaient le plus souvent à ciel ouvert.

A Wierde et à Mozet, elles furent pratiquées en profondeur par puits et galeries.

En 1945, la Société T.P.G.B.(?) y travaillait toujours, mais ces recherches n'étaient déjà plus que l'ombre de celles de jadis. Quatre puits ayant respectivement 18-22-24 et 32 mètres de profondeur, donnaient accès à quelques galeries de faible développement.

Aujourd'hui, il ne reste plus trace de ces travaux tant anciens que modernes, si ce n'est de grandes dépressions de terrain remplies d'eau, produites par l'affaissement du sol suite à l'extraction sous-jacente de milliers de tonnes d'argile plastique.

Le creusement, le boisage et l'exploitation de ces mines se pratiquaient de la même façon que dans toutes les autres minières anciennes.

L'argile était découpée en blocs, soit à la houe, soit au fil d'acier, suivant sa consistance.

La production journalière d'une fosse pouvait atteindre six tonnes, un chiffre fabuleux, lorsqu'on sait qu'il n'y avait jamais plus de deux hommes au front de taille.

CHAPITRE 3

LES GRANDES MINES METALLIQUES

Les grandes mines métalliques furent exploitées du milieu du XIX^{ème} siècle jusqu'au début du XXI^{ème} siècle et parfois même plus tard.

Elles sont le témoin du développement intense de la recherche minière suite aux progrès de la métallurgie.

On parle de mines métalliques, parce qu'on y exploitait non pas le fer, ou le plomb, ou le zinc, mais bien l'ensemble des filons métallifères qui s'y présentaient.

Alors que les petites mines artisanales appartenaient à un propriétaire unique, voir à une petite association, les grandes mines métalliques furent toujours le fait de grosses sociétés industrielles dont certaines existent encore de nos jours.

Creusées avec les moyens techniques les plus modernes de l'époque, ces mines se distinguaient par la grandeur et la complexité de leur développement.

Les puits, souvent multiples, atteignaient et dépassaient souvent la profondeur de 100 mètres.

Les réseaux d'exploitation souvent kilométriques s'étendaient sur plusieurs étages, avec parfois une ou plusieurs galeries de travers-banc débouchant à flanc de coteau.

Enfin, au point le plus bas, une galerie d'exhaure souvent très longue elle aussi, conduisait les eaux du système vers la vallée la plus proche.

Bien sûr, cette morphologie type ne se retrouve pas partout.

De nombreuses variantes sont possibles.

Toutes ces mines d'ailleurs n'étaient pas des géantes ou n'ont pas eu le temps de le devenir.

C'est la vapeur, produite par des machines dont les dimensions laissent parfois rêveur, qui fournissait l'énergie nécessaire à l'exploitation.

L'usage des voies Decauville et des pics pneumatiques ne tarda pas à se généraliser.

On y pratiquait également une technique inconnue dans les petites mines artisanales: le défilage.

Lorsque, au lieu d'un filon, on rencontrait une grande masse de minerai, on l'exploitait dans son entièreté en laissant en place des piliers destinés à soutenir la voûte.

La limite du gisement atteinte, on exploitait en marche arrière en récupérant les piliers, ce qui provoquait bien sûr des effondrements qui furent souvent la cause d'accidents très graves.

A quelques exceptions près, l'âge d'or des grandes mines métalliques fut hélas de courte durée.

On a évoqué en la matière l'appauvrissement des gîtes, l'augmentation des prix de revient, la crise économique de 1867-1870, et enfin à partir de 1876, la concurrence certaine des minerais luxembourgeois et lorrains nettement moins chers.

En fait, ce qui provoqua surtout la disparition progressive de ces mines, c'est l'eau.

Que ce soit par pompage vers la surface ou par galerie vers la vallée, l'exhaure des systèmes profonds entraîna toujours des frais considérables qui finirent par dépasser le montant des bénéfices.

On pouvait croire, au vu de leur relatif modernisme, que les grandes mines métalliques seraient plus faciles à retrouver que les petites mines artisanales.

Rien n'était plus faux.

Bien mieux que les autres, ces exploitations furent étroitement surveillées par l'Administration des Mines.

Pour des raisons de sécurité bien compréhensibles, cette administration exigeait, après l'abandon de la mine, le comblage, le dallage et le bornage des puits.

De même, les galeries de travers-banc et d'exhaure devaient être murées.

C'est ce qui explique que, à quelques exceptions près, on ne retrouve plus actuellement que certaines galeries d'exhaure, soit que par négligence elles ne furent pas murées, soit qu'elles furent.

rouvertes au cours des deux dernières guerres afin d'y récupérer des matériaux.

Alors, pour autant qu'elles ne soient pas complètement noyées ou effondrées, on peut y effectuer un parcours souterrain plus ou moins long et plein d'enseignements.

Au niveau des recherches bibliographiques, les résultats sont tout aussi décevants.

Les renseignements historiques font presque totalement défaut.

Si nous avons pu reconstituer l'histoire complète de la mine de Vedrin dont nous parlons plus loin, c'est par un pur concours de circonstances qui ne s'est jamais présenté ailleurs.

Il est vrai que nous n'avons peut-être pas toujours frappé aux bonnes portes.

Toutes les découvertes restent possibles en ce domaine.

MINE DE SAUTOUR

Province de Namur.

Entité de Philippeville.

Commune de Sautour.

Carte IGN 1:25.000 N° 58/1-2

Ancienne mine de plomb, calamine et pyrite.

A 2 Km au Sud-Ouest de Villers-le-Gambon.

A 640 mètres à l'Ouest de la route Villers-le-Gambon - Merlemont.

A droite du chemin forestier menant de la route au lieu-dit:

Lonchamp de Villers.

La galerie inférieure de la mine est pointée sur la carte sous le vocable "Grotte N-D de Lourdes".

C'est un travers-banc large de 2M30, long de 34 mètres et orienté à 355°.

Il se termine sur un éboulis à travers lequel passe un violent courant d'air.

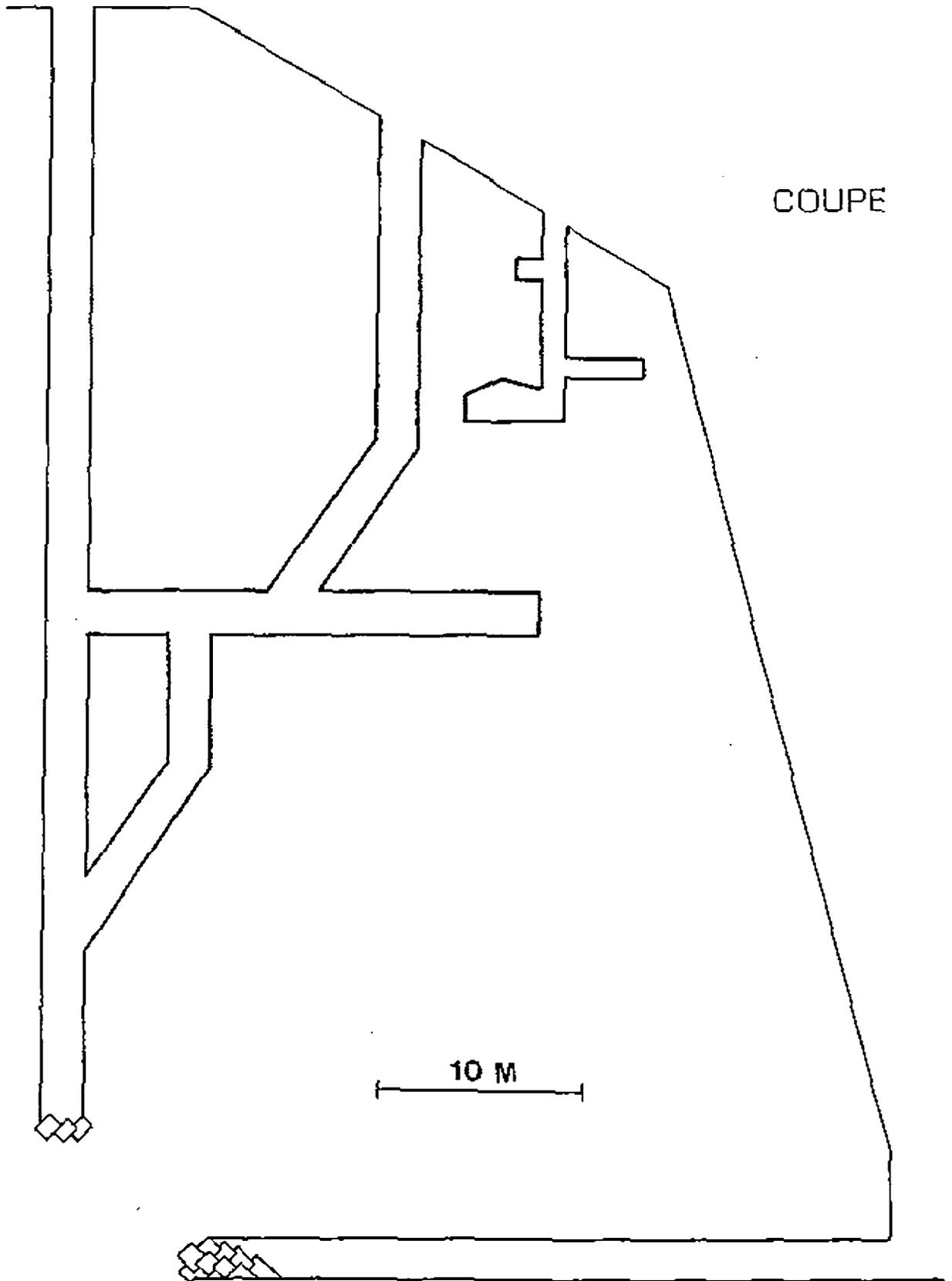
Sur le bord du plateau, on trouve d'abord un petit puits de recherches d'une dizaine de mètres de profondeur, et ensuite à un niveau supérieur, deux grands puits d'extraction dont le plus profond, se terminant sur éboulis, atteint 55 mètres.

Des travaux de désobstruction au niveau de la galerie inférieure permettraient certainement d'en savoir plus sur la configuration de cette cavité.

Nous n'avons retrouvé aucun renseignement historique concernant cette ancienne mine.

MINE DE SAUTOUR

COUPE



MINE DE VEDRIN

Province de Namur.

Entité de Namur.

Communes de Vedrin, Saint-Marc et Saint-Servais.

Carte IGN 1:25.000 N° 47/3-4

A environ 5 kilomètres au Nord de Namur ville.

Sur le plateau, en rive droite du ruisseau de Frizet.

La mine de Vedrin est actuellement la propriété de la Compagnie Intercommunale Bruxelloise des Eaux qui y exploite une station de captage et d'épuration.

Il est un fait que cette station de pompage est une exploitation tournant à plein rendement.

Elle ne saurait donc se charger d'un tourisme envahissant et inutile.

Les personnes motivées ont cependant une chance de pouvoir visiter les lieux, mais uniquement en semaine pendant les heures de travail.

Il faut solliciter l'autorisation de visite à la:

Direction de la C.I.B.E.

Rue aux Laines 70

1000 BRUXELLES

puis prendre contact à Vedrin avec Monsieur Bodart, Chef de Travaux.

Tél: 081/73.27.94

Note sur la topographie

La topographie illustrant ce paragraphe a été établie d'après les plans de la C.I.B.E.

Ce croquis ne reprend que les galeries actuellement accessibles au niveau de la cote -80.

Il ne tient pas compte des anciens réseaux intermédiaires.

Il ne tient pas compte non plus des réseaux noyés situés entre -80 et -120.

Histoire de la mine

C'est en 1612 que commence officiellement l'histoire de la mine de Vedrin.

C'est en effet cette année-là que des mineurs travaillant sur un gisement de fer alluvionnaire pour le compte de Jean Moniot, découvrent des veines de galène au lieu-dit: La Mouzée.

En 1624, d'autres veines sont découvertes "Aux Keutures", dans le village même.

Dès lors, Jean Moniot, qui depuis le 25 mars 1612 a obtenu la concession de Vedrin, pourra entamer l'exploitation intensive du filon. Peu après, celui-ci a la malencontreuse idée d'étendre son exploitation vers le filon de fer hydraté de Frizet exploité par sa belle soeur Anne de Ruplémont.

C'est inmanquablement le conflit de famille!

Anne de Ruplémont s'estimant lésée prend pour arbitre le Duc d'Arenberg, gouverneur de la province de Namur, en lui cédant la moitié de son entreprise.

Celui-ci, s'intéressant subitement à l'exploitation minière, se fit accorder la concession de la "Haye-aux-Pecquets" et fit construire une usine de plomb sur les terres de la Table des Pauvres à Frizet.

Les querelles reprennent de plus belle et la situation devient à ce point intenable qu'en 1630, les exploitants décident d'unir leur travail en formant une société: l'Association à la Traite des Plombs de Vedrin.

Cette association étendait son territoire sur les communes de Vedrin, Frizet, Saint-Marc, Gelbressée, Cognelée, Daussoulx, Emines et Bouge.

L'Etat recevait à titre de redevance 1/10ième du plomb récolté. Les actions étaient divisées en trois parts égales: un tiers au Duc et à ses descendants, un tiers à Anne de Ruplémont, transmis par testament au Collège des Jésuites, aux Annonciades et à l'Ecole Dominicale de Namur, et enfin un tiers à Jean Moniot.

Mais depuis quelques temps un grave problème menaçait la mine: l'eau! Suite à l'approfondissement des fosses, l'eau commença à envahir dangereusement les galeries.

On essaya d'abord de puiser cette eau avec des bacs, puis, les infiltrations devenant plus importantes, on entreprit, vers -40, le creusement d'une galerie d'exhaure pour mener les eaux de la mine au flanc du ruisseau de Frizet.

De 1662 à 1664, la mine s'approfondissant toujours, on essaya d'installer deux pompes sur les puits.

Ce fut un échec!

Vers 1667, Renkin Sualem, entre l'installation de la machine de Modave et l'invention de la machine de Marly, tentera sa chance à Vedrin...

En pure perte.

Le 2 octobre 1697, devant de nouvelles et abondantes venues d'eau, l'extraction est abandonnée à Vedrin.

En 1723, une nouvelle machine d'épuisement est mise en place et l'exploitation reprend.

Entre 1735 et 1738, l'installation d'une deuxième puis d'une troisième machine permettra l'extraction de 15 tonnes d'eau à la minute.

Ce n'était pas encore suffisant!

En 1786, la nécessité d'installer de nouvelles pompes se faisant à nouveau sentir, les associés passèrent un accord avec Martin Rase, curé de Frizet, afin de mettre au point la construction d'une machine d'exhaure adaptée au gisement.

Ce projet n'eut jamais de suite.

Restait la solution minière classique, c'est-à-dire le creusement à la cote -80, d'une nouvelle galerie d'exhaure de +/- 3 kilomètres de long, destinée à conduire les eaux de la mine aux rives du Houyoux à Saint-Servais.

Selon les ouvrages, le creusement de cette galerie se fit en 30 ou 50 ans.

Une histoire dans l'histoire, et dont nous ne savons rien!

En 1792, selon certaines sources, la révolution française mit fin à l'exploitation de la mine.

Ce que dément un rapport de 1794.

Ce que dément également un autre document faisant état en 1794 d'une grande grève à Vedrin, suite aux réquisitions, à l'Edit du Maximum, à la montée des prix et à l'imposition des assignats.

Peut-être la première grève sociale de notre pays.

En 1804, suite à un décret impérial, les associés sont déchus de leurs droits et en 1806, une nouvelle société est fondée sous le nom de "Société des Mines de Plomb de Vedrin".

On y retrouve les noms de Carbonnel, Teberghien, d'Arenberg et Honoré.

En 1825, la concession est étendue aux mines de Marche-les-Dames, Flawinne et Temploux.

En 1829, les veines de plomb s'épuisant, la Société de Vedrin introduit une demande de concession pour les mines de fer de Vedrin, Cognelée, Emines, Rhisnes, Saint-Marc et Saint-Servais.

La révolution de 1830 n'arrangea guère les affaires de la Société de Vedrin qui se vit forcée de réduire sa production au strict minimum et à licencier plus de 100 ouvriers.

En 1835, la Société de Vedrin fut dissoute au profit du Duc d'Arenberg qui poursuivit seul l'exploitation.

Mais bientôt, ce sera la faillite.

En 1864, une nouvelle société est fondée sous l'appellation de "Société Anonyme des Mines et Produits Chimiques de Vedrin". Elle poursuivra intensivement l'exploitation jusqu'en 1877, (1885 selon d'autres sources).

Hélas, en 1879, et malgré l'installation d'un nouveau système d'épuisement, l'eau mettait à nouveau fin à l'exploitation de la mine.

Ouvrons une parenthèse pour signaler en 1870 l'éclatement spontané d'un important incendie, entre -90 et -112 mètres, dû à une réaction chimique dans les remblais.

En effet, les terres pyriteuses inexploitablees étaient entreposées dans les galeries abandonnées.

La décomposition par l'air des particules sulfureuses entraîna un échauffement de la masse encore accentué par la pression due aux éboulements.

Cet échauffement finit par provoquer la combustion spontanée des boisages encore en place et des houilles contenues dans les schistes. Tout porte à croire que cet incendie couva pendant plusieurs mois avant de se déclarer.

Des rapports font état du fait que les mineurs étaient obligés de travailler nus, face à l'inexplicable augmentation de la température à certains niveaux.

En 1910, la Compagnie Intercommunale Bruxelloise des Eaux est autorisée par Arrêté Royal à capter les eaux de la mine à raison de 18.000 m³ par jour.

En 1926, la S.A. des Mines et Produits Chimiques de Vedrin tombe en déchéance de concession.

En mars 1928, une nouvelle société est constituée en vue de reprendre une fois de plus l'exploitation de la mine sous la dénomination de "Concession Nouvelle de Vedrin Saint-Marc".

Selon certains documents, il s'agirait de la "S.A. des Mines de Pyrite de Vedrin" constituée à Bruxelles.

Selon d'autres sources (Administration des Mines à Namur), il s'agirait de la "S.A. Les Mines Métalliques" constituée à Liège à l'instigation notamment de la banque Nagelmackers et Fils.

Quoi qu'il en soit, cette nouvelle société dénoya le siège Sainte-Barbe, remit la mine et l'areine de Saint-Servais en état et poursuivit fructueusement l'exploitation jusqu'en 1946, année où les conditions économiques la conduisirent à la faillite.

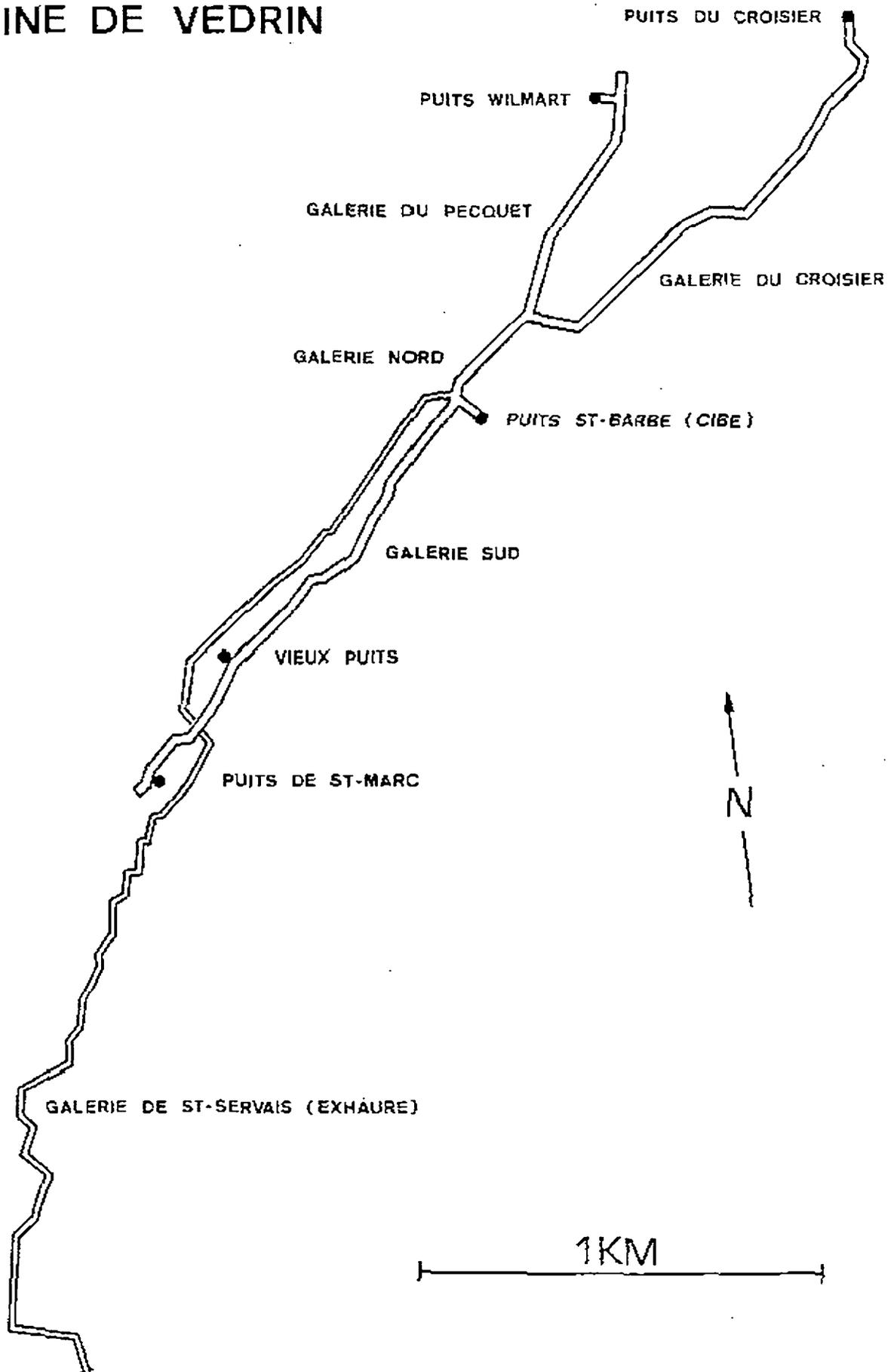
Notons, pour la petite histoire, que pour les Allemands, la mine de Vedrin était une mine de fer.

Ils ne furent jamais mis au courant du fait que des tonnes de galène restèrent toute la guerre dans les hangars de la mine échappant ainsi à leur convoitise.

En 1947, la Société de Vedrin fusionna avec la Compagnie Intercommunale Bruxelloise des Eaux qui construisit sur le siège Sainte-Barbe une installation de pompage et d'épuration des eaux des plus perfectionnées.

Ainsi l'eau, après avoir été pendant des siècles la hantise des mineurs, devenait la richesse principale de la mine de Vedrin.

MINE DE VEDRIN



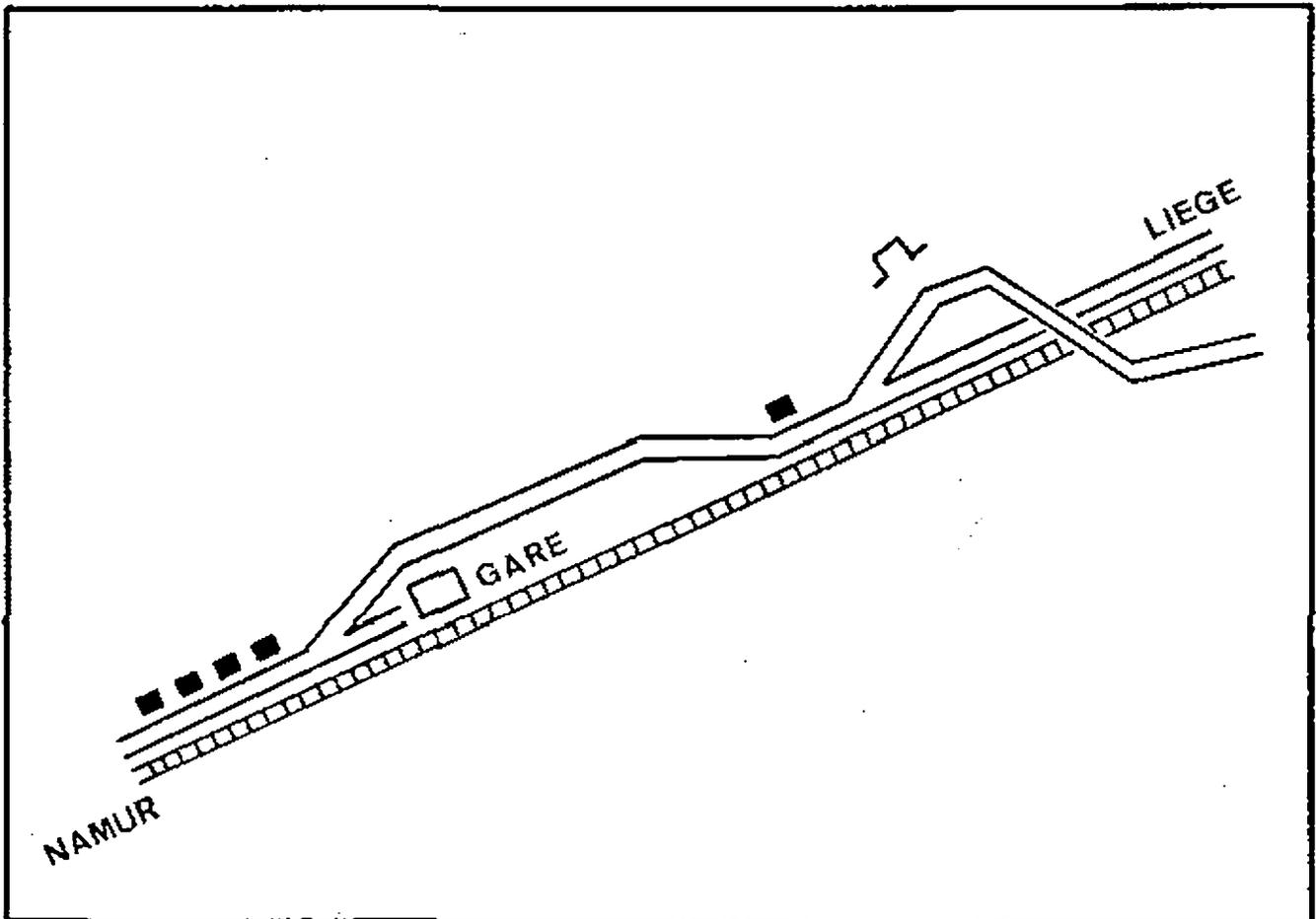
MINE DE FERRAUCHE

Province de Namur.
Entité de Namur.
Commune de Marche-les-Dames.
Carte IGN 1:25.000 N° 47/3-4

C'est un travers-banc absolument rectiligne de 568 mètres de long se terminant sur bouchon de glaise.

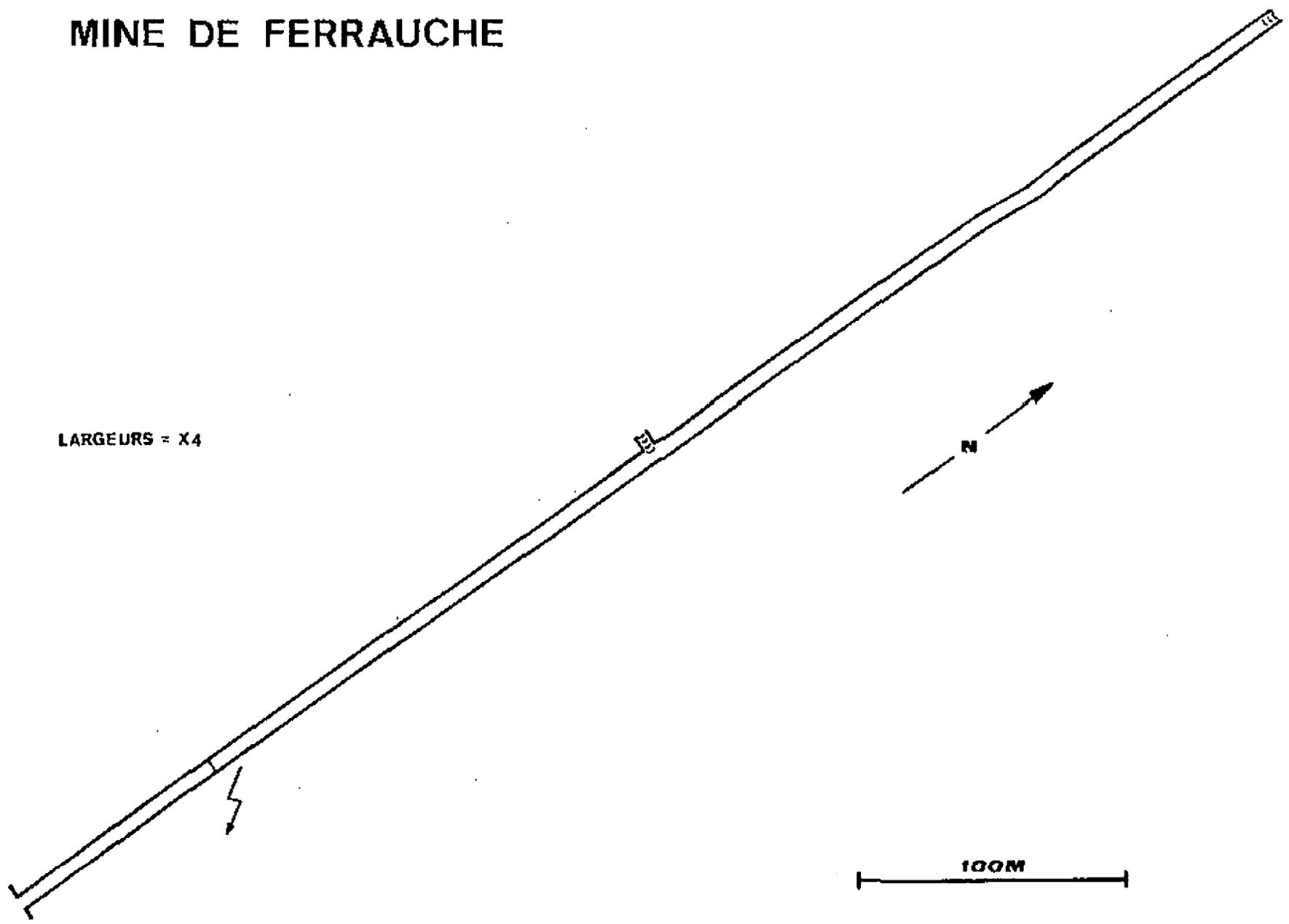
Il est parcouru par une importante venue d'eau.
Un trottoir permet de circuler à pieds secs jusqu'à 88 mètres de l'entrée.
A 288 mètres, on remarque à gauche une amorce de galerie effondrée.

En 1863, cette galerie avait un développement de 1000 mètres et se trouvait reliée à la surface au moyen de deux puits.



MINE DE FERRAUCHE

LARGEURS = X4



100M

MINE SAINTE-BARBE

Province de Namur.
 Entité d'Andenne.
 Commune de Vezin.
 Hameau de Sclaigieux.
 Carte IGN 1:25.000 N° 48/1-2

En rive droite du ruisseau de Somme, derrière les bâtiments d'une carrière.

C'est un travers-banc d'environ 800 mètres de développement se terminant sur éboulis.

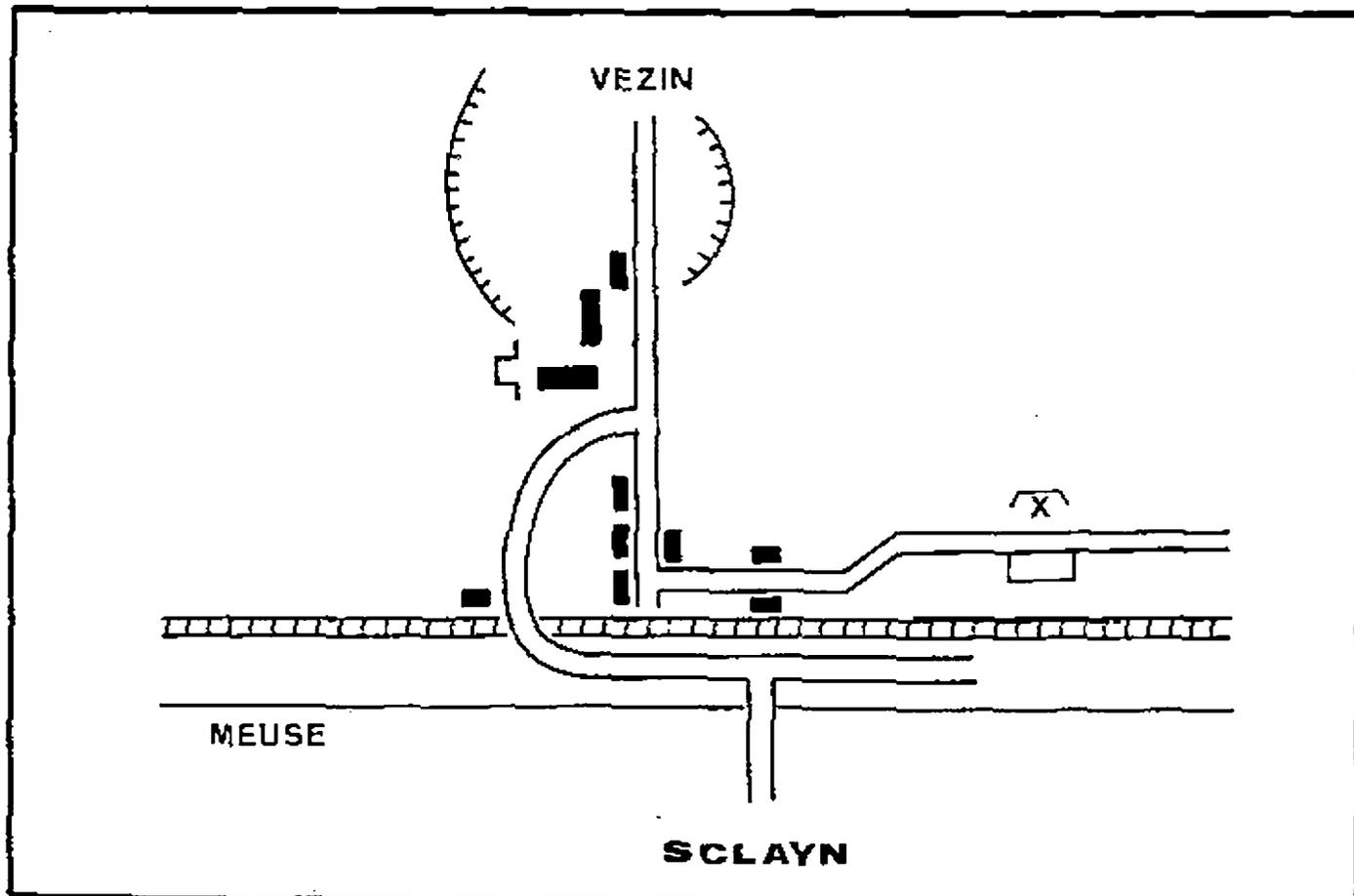
On note la présence de quatre amorces de galeries latérales effondrées. Cette cavité est fermée par une grille.

Pour en obtenir l'accès, il faut s'adresser à l'Observatoire Royal de Belgique à Bruxelles, qui y poursuit des recherches relatives aux marées terrestres.

On pourrait se trouver en présence de la galerie d'exhaure des bures Bodson et autres, signalées sur la carte au Sud-Ouest de Vezin.

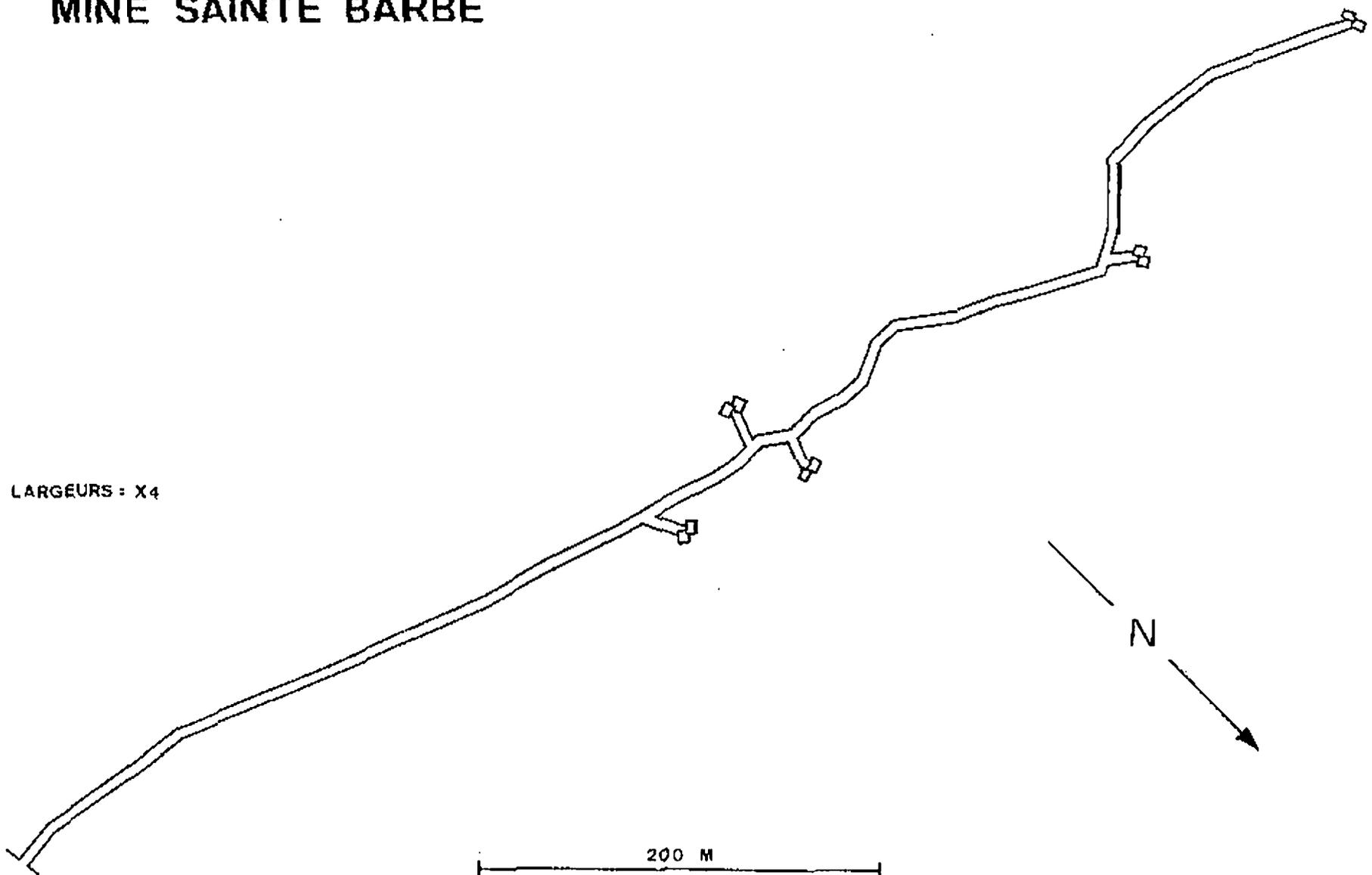
Tout ce que nous savons historiquement, c'est qu'une concession de 201 hectares sur Vezin, Namèche et Marche-les-Dames, fut accordée en 1859 à la S.A. Cockerill et Ougrée Réunies.

À hauteur des anciennes voies de triage de la gare de Sclaigieux (Point X sur le croquis) on remarque un mur suspect qui pourrait bien obturer une galerie du même type.



MINE SAINTE BARBE

LARGEURS : X4



200 M

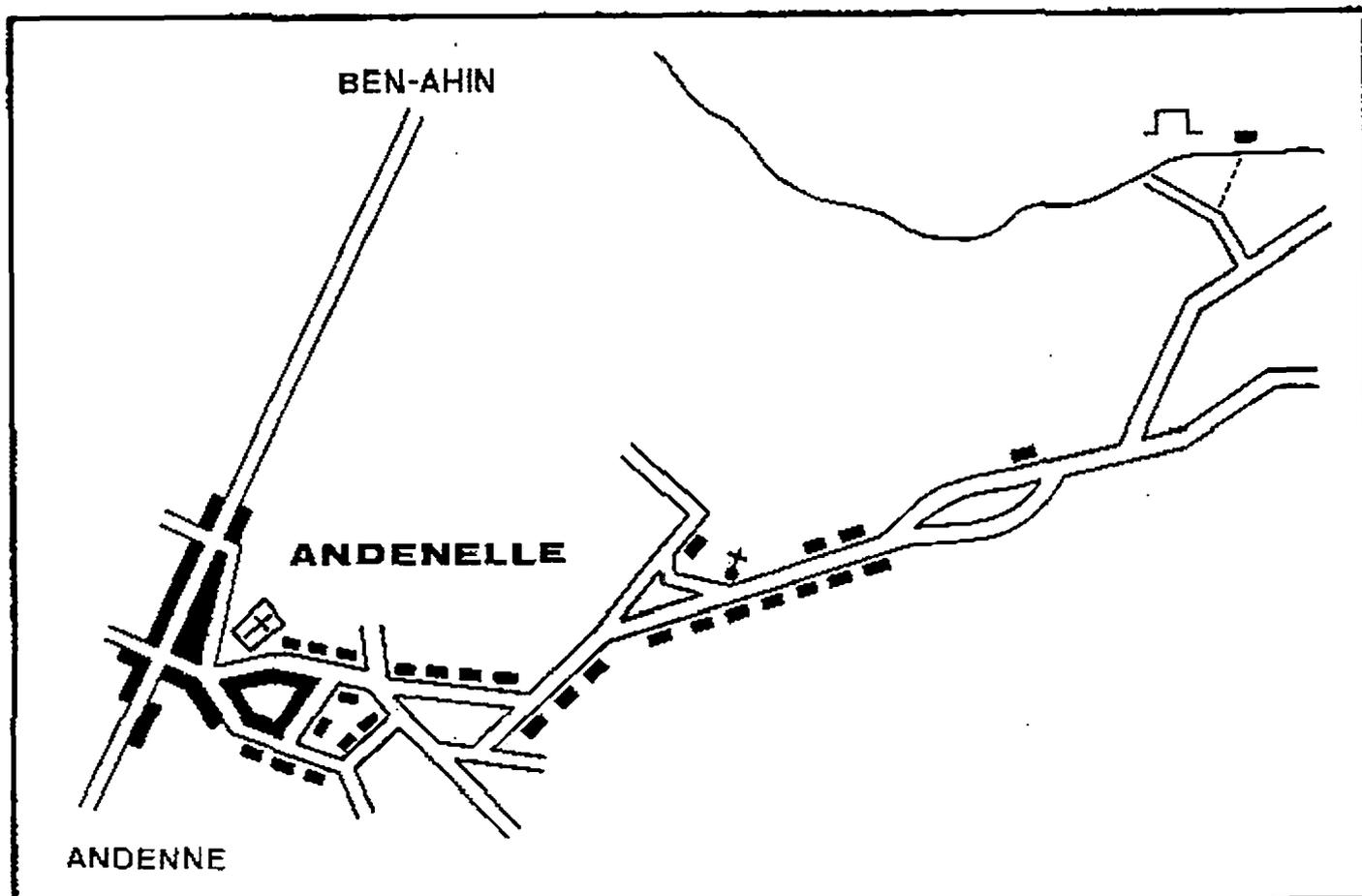
N

MINE DE FOND GORDIEN

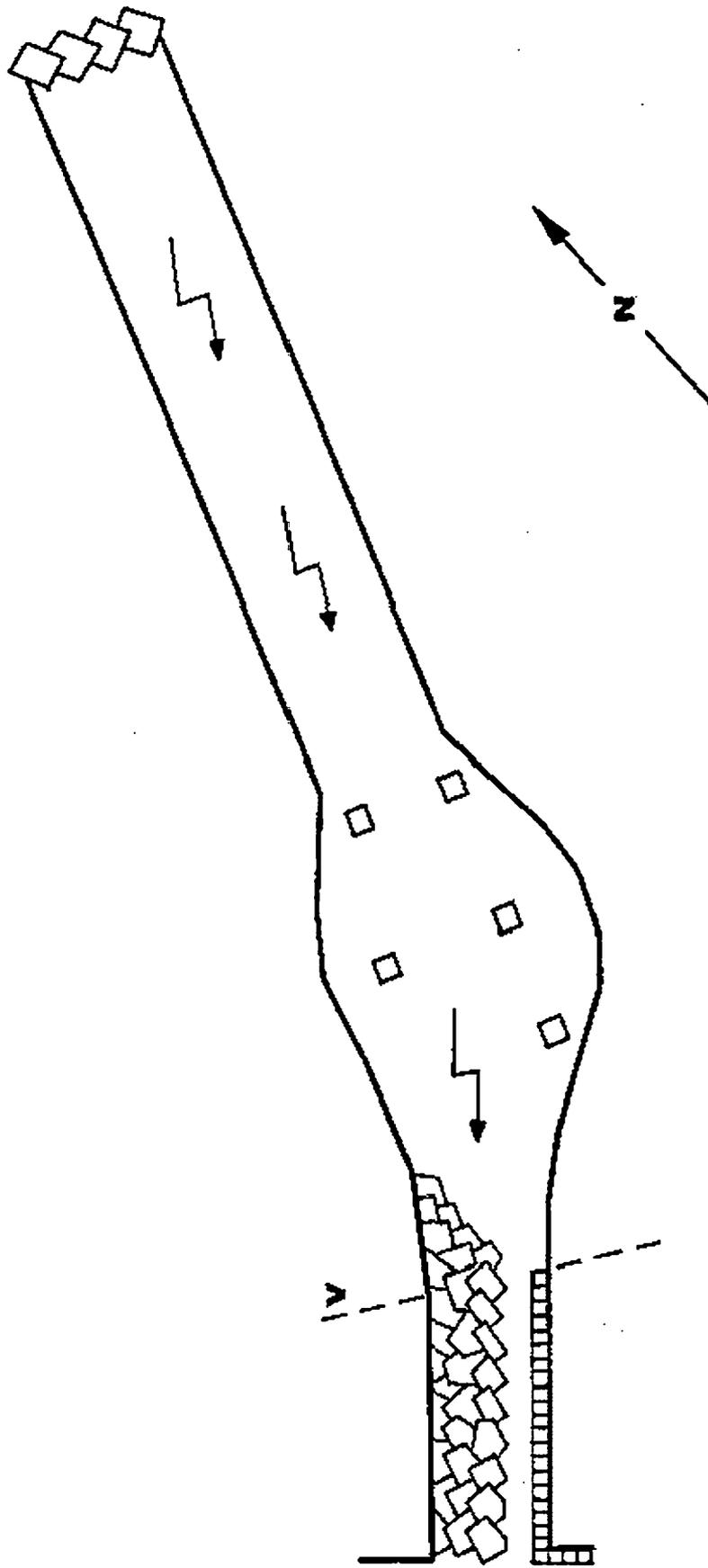
Province de Liège.
Entité de Huy.
Commune de Ben-Ahin.
Hameau de Gives.
Lieu-dit:Thier Maréchal.
Carte IGN 1:25.000 N° 48/1-2

A gauche de la route Andenelle-Solières.
En rive droite et au niveau du ruisseau de Bousalle, à 1900 mètres en amont de son confluent avec la Meuse.
A noter que sur la carte actuelle, le Fond Gordien est bizarrement devenu le Fond Gorgin.

Lorsque nous avons retrouvé cette mine, son entrée effondrée était barrée par un éboulis long de 5 mètres et haut de 2 mètres environ. Au-delà, se voyait le départ d'une galerie complètement noyée. Décision fut prise de creuser une tranchée de plus en plus profonde à travers toute la longueur de l'éboulis, jusqu'à atteindre le niveau primitif du sol de la galerie.
Ces travaux avaient pour but de provoquer un dénoyage progressif de la mine afin de la rendre pénétrable.
Ce fut chose faite en quelques week-ends de dur labeur ou chacun dut s'employer à fond.
Hélas, 20 mètres plus loin, un nouvel éboulis stoppait définitivement notre progression.
Et là, plus question de travaux!
Ces quelques mètres de galerie sont dans un tel état de dégradation que s'y attarder quelque temps serait absolument suicidaire.



MINE DE FOND GORDIEN



3 M

MINE DE JAVA

Province de Liège.

Entité de Wanze.

Commune de Bas-Oha.

Hameau de Java.

Carte IGN 1:25.000 N° 48/1-2

A l'origine, cette galerie presque rectiligne bien que légèrement courbe avait un développement de 7 Km 500.

Le puits terminal se trouvait en rive droite du ruisseau de Lavoir, à environ 1 Km en aval de ce village.

De nos jours, on peut encore y pénétrer sur 3 Km 500.

C'est le plus long parcours minier que l'on puisse faire en Belgique.

La progression se fait dans une forte venue d'eau. Les galeries latérales sont peu nombreuses et toujours très courtes.

L'une d'entre elles donne accès à la base d'un puits remontant, fortement aspirant.

Au fond, au-delà d'un éboulis formant barrage, la galerie se poursuit complètement noyée.

Réduite au Din A4, la topographie de cette cavité se serait limitée à un simple trait. C'est pourquoi nous y avons momentanément renoncé.

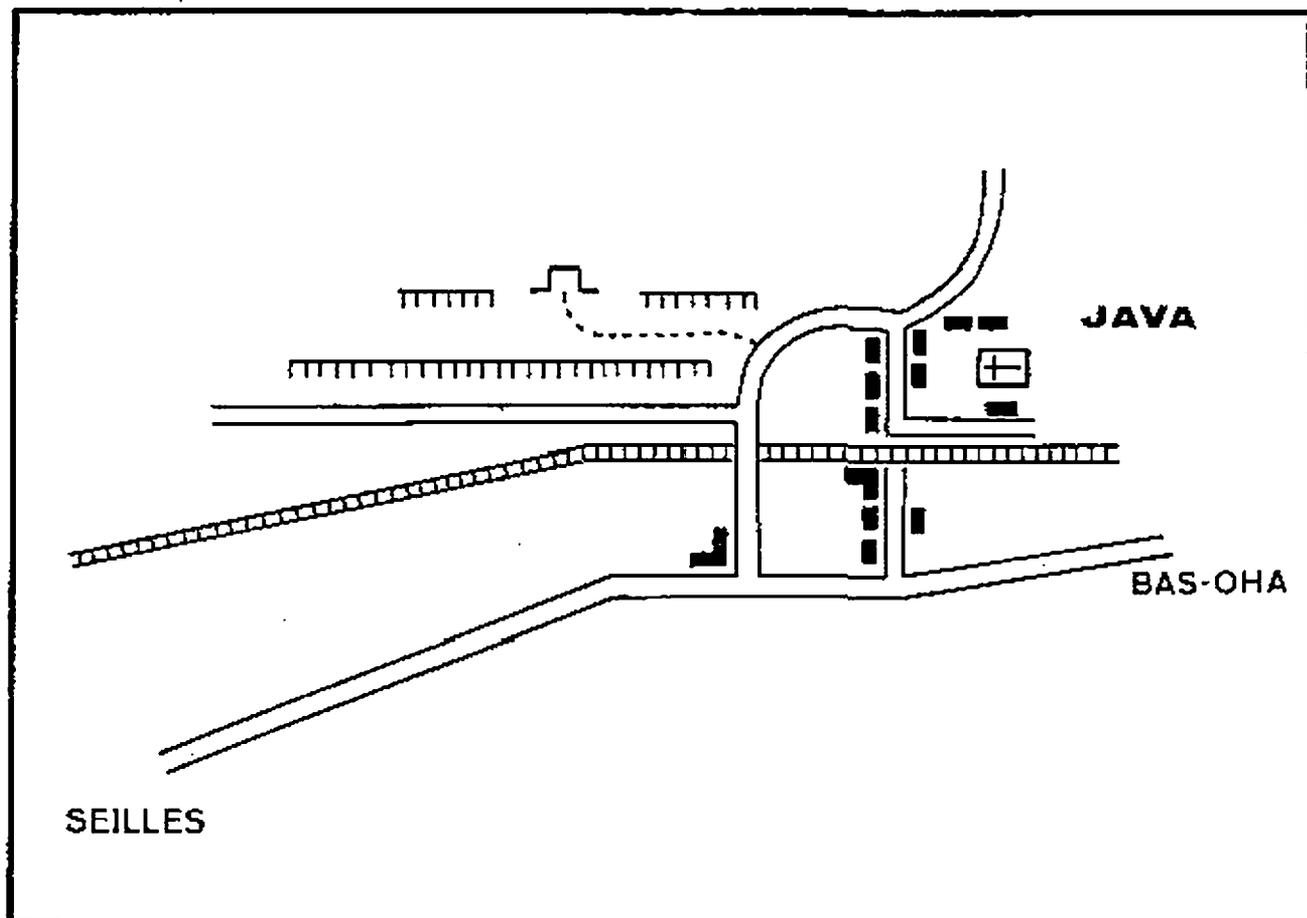
Pour certains, la mine de Java est la galerie d'exhaure des immenses mines de Couthuin situées jadis sur le plateau et dont il ne reste plus que quelques haldes.

Une concession pour le fer fut accordée à la Société des Maîtres de Forges de Couthuin en 1830.

Elle fut étendue au plomb et au zinc en 1866.

Pour d'autres, la galerie de Java est une mine à part entière.

On y signale en 1922, 170 ouvriers dont 30 abatteurs pour une production



De 90.000 à 120.000 tonnes de fer oligiste par an.
 La galerie, qui avait alors une longueur de 3 Km, aurait été creusée en 10 ans.
 Peut-être s'agit-il en fait de deux cavités distinctes.

MINE D'AMPSIN

Province de Liège.
 Entité de Wanze.
 Commune d'Antheit.
 Lieu-dit: Rochers de Corphalie.
 Carte IGN 1:25.000 N° 48/3-4

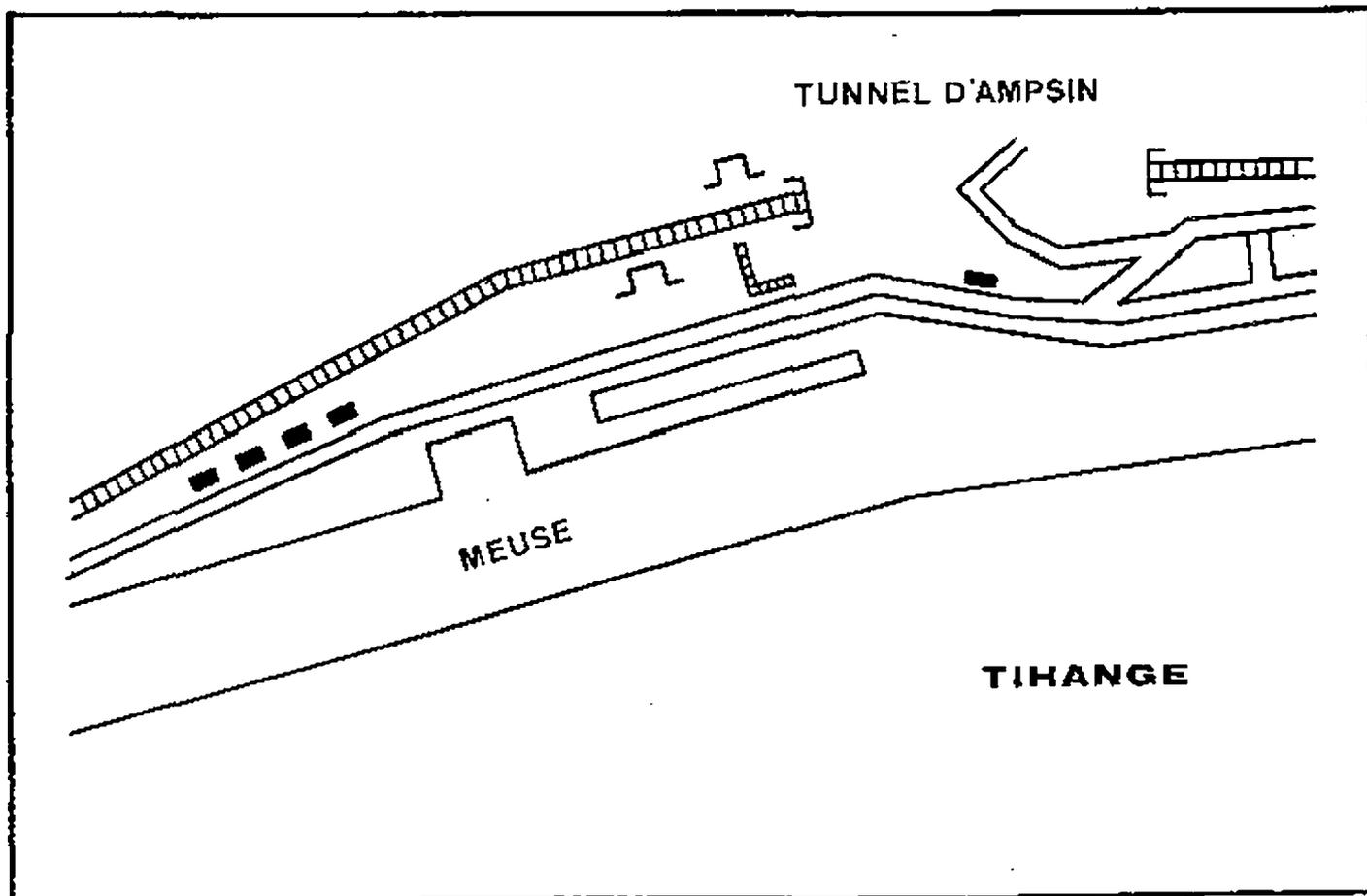
Sous le talus de la voie de chemin de fer, 80 mètres en amont du tunnel d'Ampsin

Ici aussi, nous nous trouvons en présence de la galerie d'exhaure d'un très grand réseau.

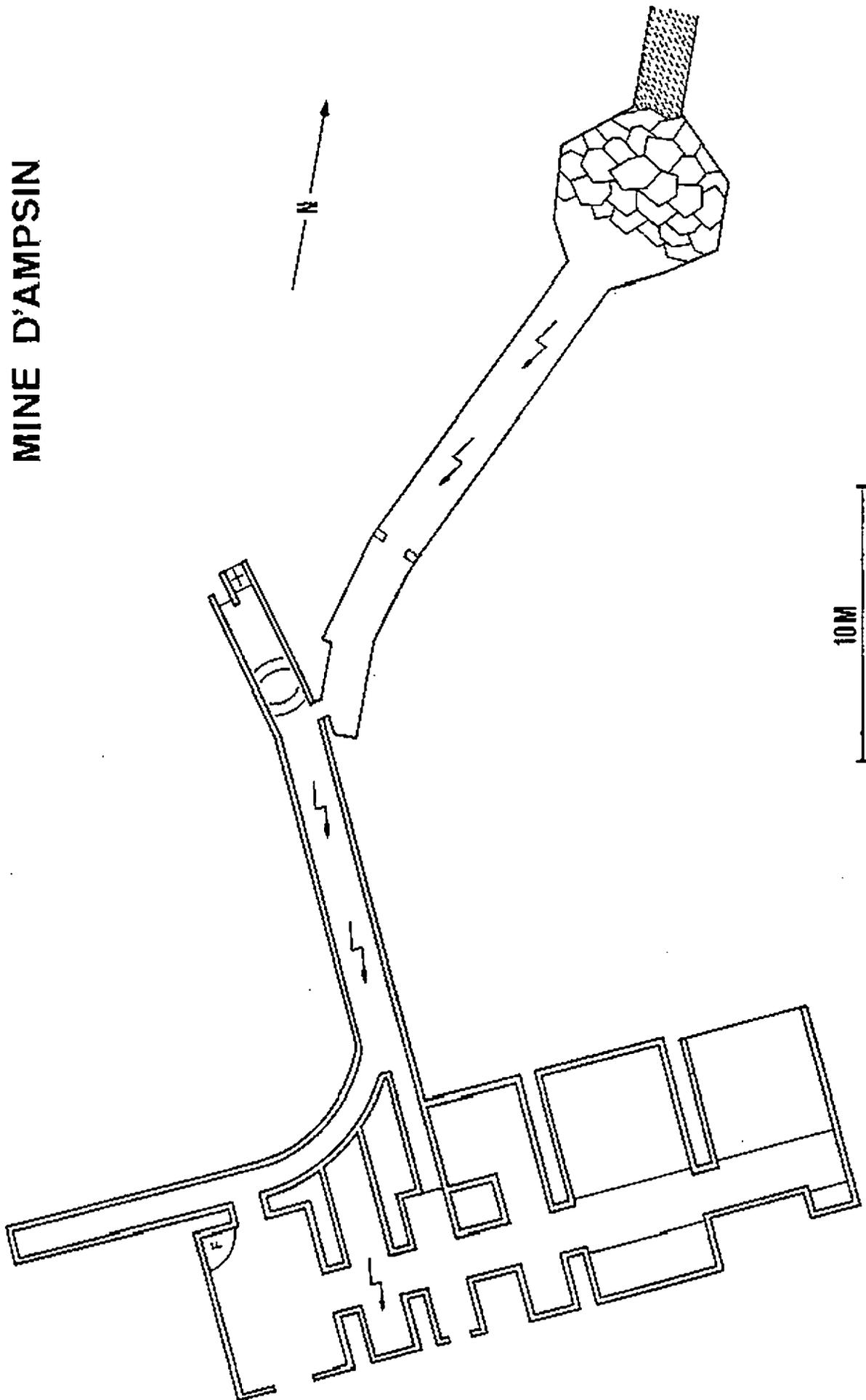
Après quelques dizaines de mètres, elle est interrompue par un effondrement important au-delà duquel elle se poursuit, complètement noyée. Ce qui est très curieux, c'est que la galerie proprement dite est précédée de toute une infrastructure souterraine construite en briques sur l'usage de laquelle on n'a pas fini de se poser des questions.

Dans les rochers à hauteur du tunnel, on trouve une autre galerie elle aussi éboulée.

La première demande de concession à lieu en 1818.
 Elle est accordée en 1829 au Sieur Laminne de Liège, pour la calamine, le fer et le plomb.
 Elle fera l'objet d'une extension en 1848 et 1857.



MINE D'AMPSIN



MINE DE LA MALLIEUE

Province de Liège.

Entité de Saint-Georges-sur-Meuse.

Commune de Saint-Georges-sur-Meuse.

Lieu-dit: La Mallieue (Sur la carte actuelle: La Mallieule).

Carte IGN 1:25.000 N° 41/7-8

Derrière l'ancienne usine à zinc de La Vieille Montagne, 1 Km en aval de l'Abbaye de Flône.

A noter que de vieux documents topographiques retrouvés à l'Administration des Mines à Liège situent cette mine beaucoup plus en aval, sur le territoire de la commune d'Engis, en rive gauche du ruisseau du Vieux Logis.

Un endroit où plus personne ne se souvient de quoi que ce soit.

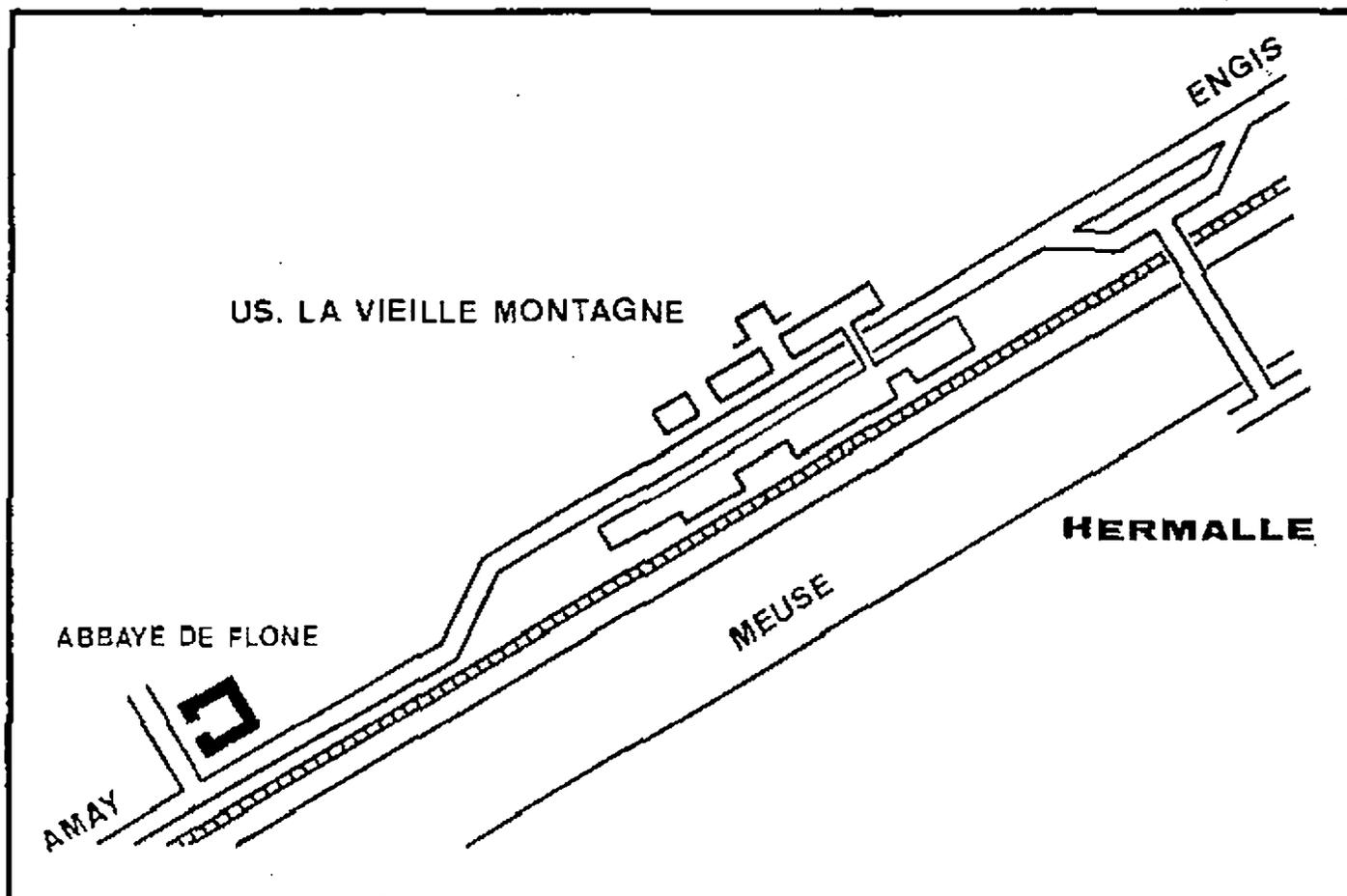
La galerie est pénétrable sur une longueur de 115 mètres.

Elle se termine sur un mur de serrement, au pied duquel se voit la vanne d'un ancien pompage.

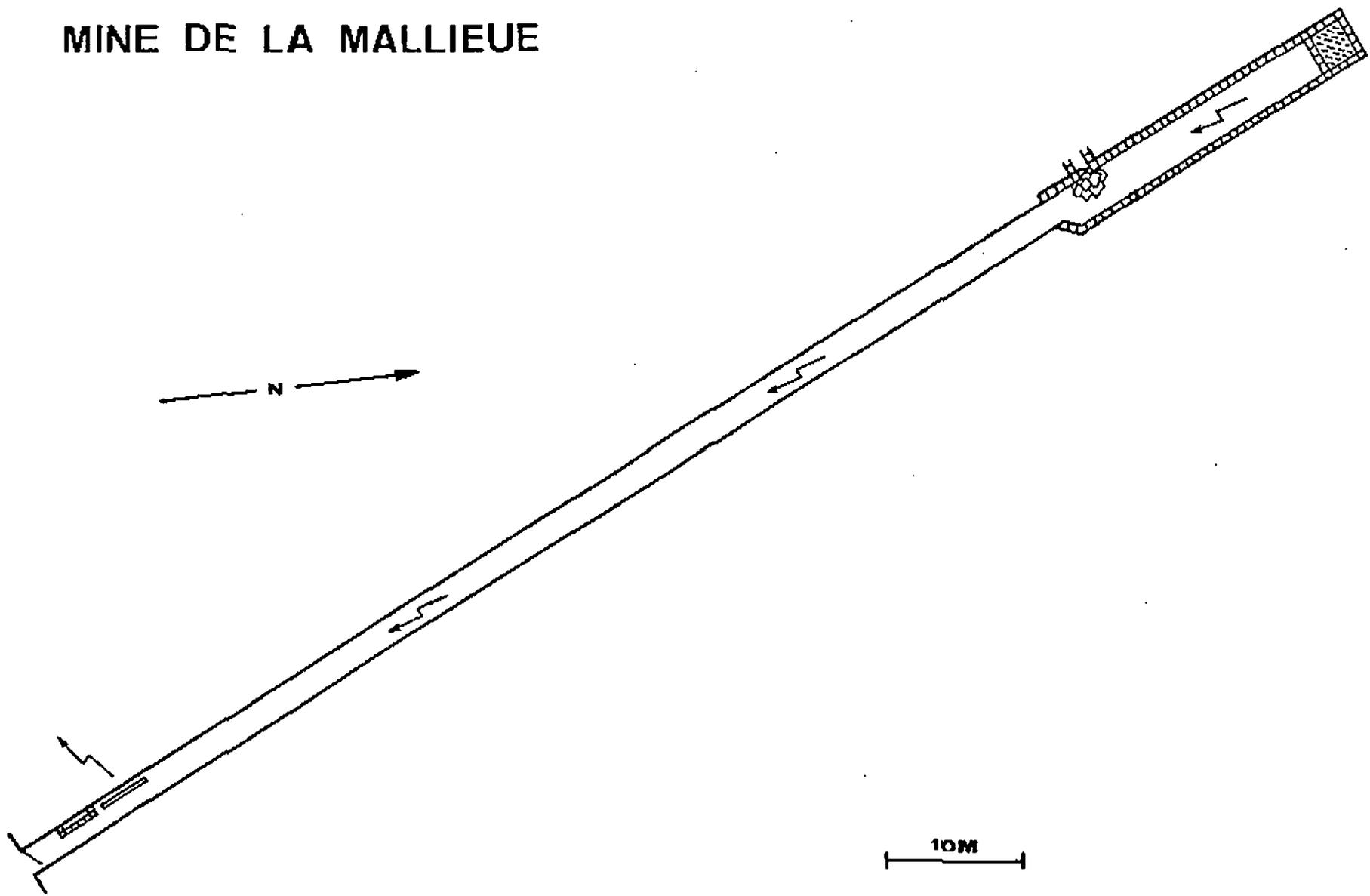
Il est probable qu'une fois la mine abandonnée, cette galerie servit de réserve d'eau pour l'usine.

Elle servit également de refuge aux ouvriers pendant la dernière guerre, comme l'atteste l'épais mur de béton marqué "Abri" qui en masque l'entrée.

Nous n'avons retrouvé aucun renseignement historique relatif à cette mine.



MINE DE LA MALLIEUE



GRANDES MINES METALLIQUES SITUEES MAIS NON PENETRABLES

MINES D'HALANZY ET DE MUSSON

Province de Luxembourg.
Entité d'Aubange.
Commune d'Halanzey.
Carte IGN 1:25.000 N° 71/7-8

Ces deux galeries, dont le développement atteint plusieurs kilomètres, sont soigneusement murées, tandis que les puits d'aération disséminés dans le bois ont été obstrués par de solides grilles.

Une concession pour le fer est accordée en 1919 à la Société des Hauts Fourneaux et Mines d'Halanzey.

Il semble que ce ne soit pas la première, puisque certains documents font déjà état d'une Société d'Halanzey en 1881.

On retrouve une demande de concession pour Musson en 1928.

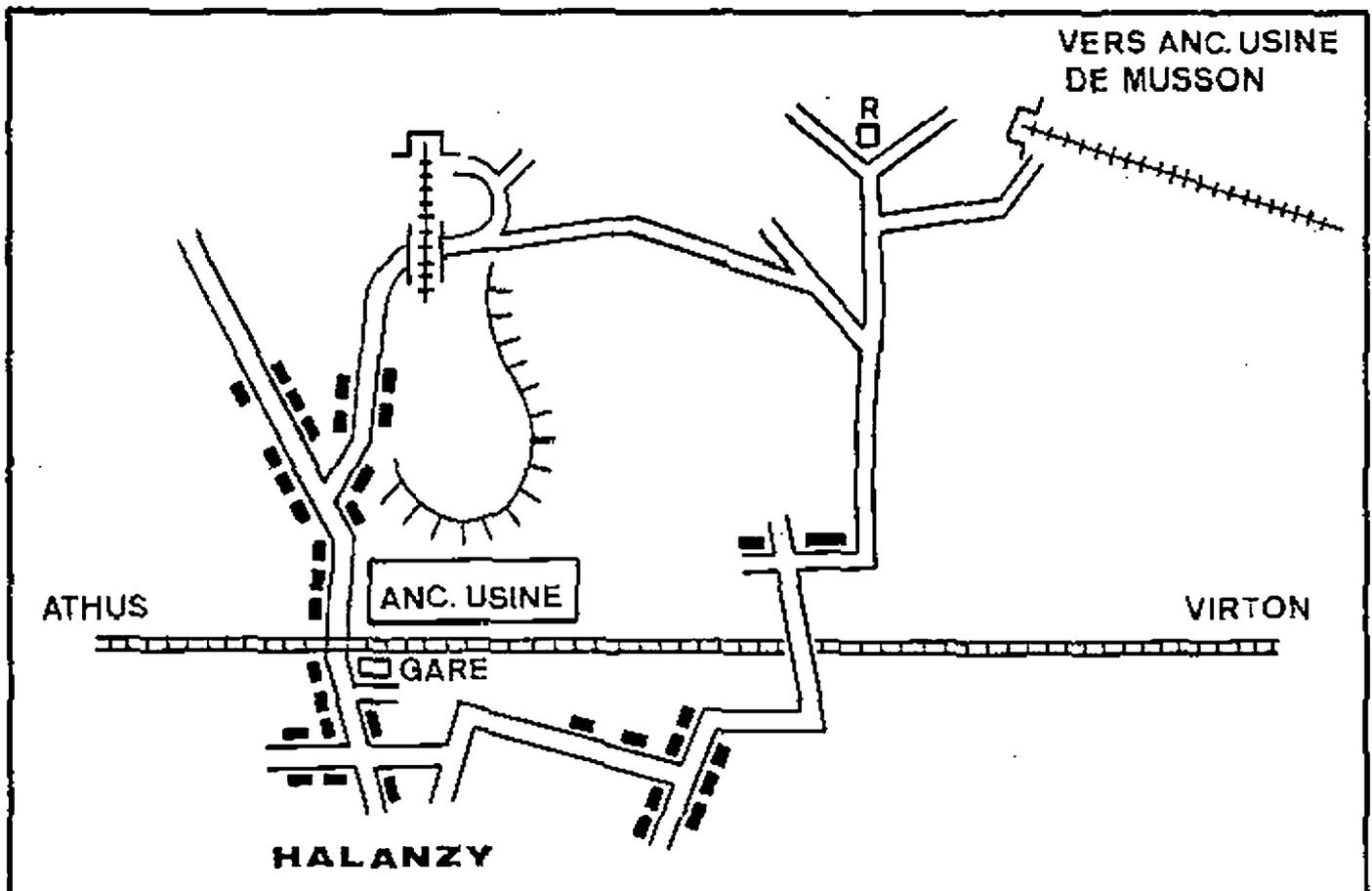
En 1941, la S.A. Minière et Métallurgique de Musson et Halanzey, déjà propriétaire de la mine de Musson, fait l'acquisition de la mine d'Halanzey.

Les deux exploitations sont fusionnées en 1948.

La mine de Musson est abandonnée en 1963.

Celle d'Halanzey est définitivement fermée en 1978.

C'était la dernière mine métallique exploitée en Wallonie.



MINE DE LONGWILLY

Province de Luxembourg.
 Entité de Bastogne.
 Commune de Longwilly (Actuellement Longwilly).
 Lieu-dit: La Mine.
 Carte IGN 1:25.000 N° 60/7-8

A gauche de la route Bastogne-Clerveaux, entre le poste de la douane belge et la frontière luxembourgeoise.
 Il reste quelques petites haldes dans le bois, dont deux sont pointées sur la carte.
 La sortie de la galerie d'exhaure se situait à 1 Km 700 au Sud-Cuest, en rive gauche du Lingserbaach.
 Soit en territoire belge, où la Société Luxembourgeoise de Distribution d'Eau a établi un captage qui recoupe peut-être la galerie, soit en territoire luxembourgeois où nous avons localisé un effondrement anormal encombré de buissons et de carcasses de voitures.

Une concession pour le plomb, la blende et la pyrite est accordée en 1826 à la Société de Longwilly.
 Elle fera l'objet d'une extension en 1886.
 La mine sera exploitée jusqu'en 1901 avec une production annuelle de 100 tonnes de minerai.
 La déchéance de concession est prononcée en 1922.
 A ce moment la mine était propriété des familles d'Arenberg et de Croy.

MINE DE TOHOGNE

Province de Luxembourg.
 Entité de Durbuy.
 Commune de Tohogne.
 Cartes IGN 1:25.000 N° 49/5-6 et 55/1-2

En rive gauche de l'Ourthe, à 2 kilomètres en amont de Barvaux.
 A cet endroit, une prairie en pente douce, la première depuis Barvaux, longe la rivière.
 Dans le bois derrière cette prairie, le remblai d'une ancienne voie Decauville, perdu dans la végétation, conduit à un effondrement caractéristique dans le flanc du coteau.
 Seul un petit mur de moellons à peine visible permet d'affirmer que là se trouvait l'entrée de la mine, à 17 mètres au-dessus du niveau de la rivière.

La voie Decauville conduisait le minerai jusqu'à la rive de l'Ourthe où, après triage, il était acheminé en barques vers Barvaux.
 En 1950, on trouvait encore à cet endroit, tant dans la rivière que sur la rive, des morceaux de pyrite blendo-galèneuse, témoins de ces manipulations.

Cette galerie, dite Galerie de Rinzée, avait un développement de quelque 600 mètres.
 A 470 mètres de l'entrée, elle communiquait avec la surface par un puits de 69 mètres débouchant au lieu-dit: Les Vieilles Minières.
 Deux tailles descendaient à 20 mètres sous le niveau de la galerie.
 L'extrémité Nord du filon, dit Filon de Warre, était exploitée par une galerie de 200 mètres, creusée au lieu-dit: Fond des Godinettes.
 Les Vieilles Minières ont disparu des mémoires et des cartes.
 Le Fond des Godinettes quant à lui, bien que soigneusement prospecté,

ne nous a livré aucun vestige.

C'est en 1827 que la Compagnie du Luxembourg entreprit le creusement de la Galerie de Rinzée, après une première tentative menée à 4 mètres au-dessus de l'Ourthe.

En 1838 les travaux sont abandonnés aux 125 mètres.

En 1845, suite à un arrangement avec la compagnie concessionnaire, c'est la Société de Sclessin qui reprend l'exploitation, et ce, jusqu'en 1873.

En 1874, l'Etat belge reprend les biens de la Compagnie du Luxembourg et la mine devient propriété domaniale.

En 1878, l'exploitation est abandonnée.

De 1827 à 1878, la Galerie de Rinzée aurait produit principalement 20.000 tonnes de pyrite.

Notons pour la petite histoire que la commune de Tohogne, puis celle de Durbuy, caressèrent le projet d'aménager cette mine pour le tourisme.

Un projet auquel nous aurions été heureux d'être associés.

Nous avons entretenu à ce sujet une nombreuse correspondance avec un conseiller communal de Durbuy qui se faisait fort de retrouver et de déblayer la galerie en deux coups de cuillère à pot.

Après nous avoir soutiré un maximum de renseignements, cet intéressant personnage ne nous donna plus jamais le moindre signe de vie, tandis que sur le terrain, rien ne bougeait.

Il est un fait que, pour autant qu'ils soient arrivés à localiser la galerie, ce qui n'est déjà pas évident, deux ou trois ouvriers communaux munis de pelles et de pioches ne pouvaient suffire à la désobstruer valablement.

Un projet qui faute de moyens est probablement tombé à l'eau et c'est dommage.

MINE DE SCHMALGRAF

Province de Liège.

Entité de Kelmis (La Calamine).

Commune de Neu-Moresnet.

Hameau de Hirtz.

Carte IGN 1:25.000 N° 43/1-2

En rive gauche du Hohnbach.

Cette mine faisait partie du groupe de Moresnet dont nous parlerons plus loin.

Elle se compose d'une galerie principale longue de 1 Kilomètre, et d'une galerie latérale de 500 mètres, conduisant à la base d'un puits foncé jadis au lieu-dit: Eschbruch.

Actuellement, il ne reste plus trace du puits d'Eschbruch, tandis que la galerie a été murée au moyen de poutres en béton.

Face à elle, on voit encore le tracé de la voie de chemin de fer qui conduisait le minerai à La Calamine.

L'exploitation a débuté en 1862.

Le puits d'Eschbruch fut foncé en 1880.

L'abandon se situe vers 1931.

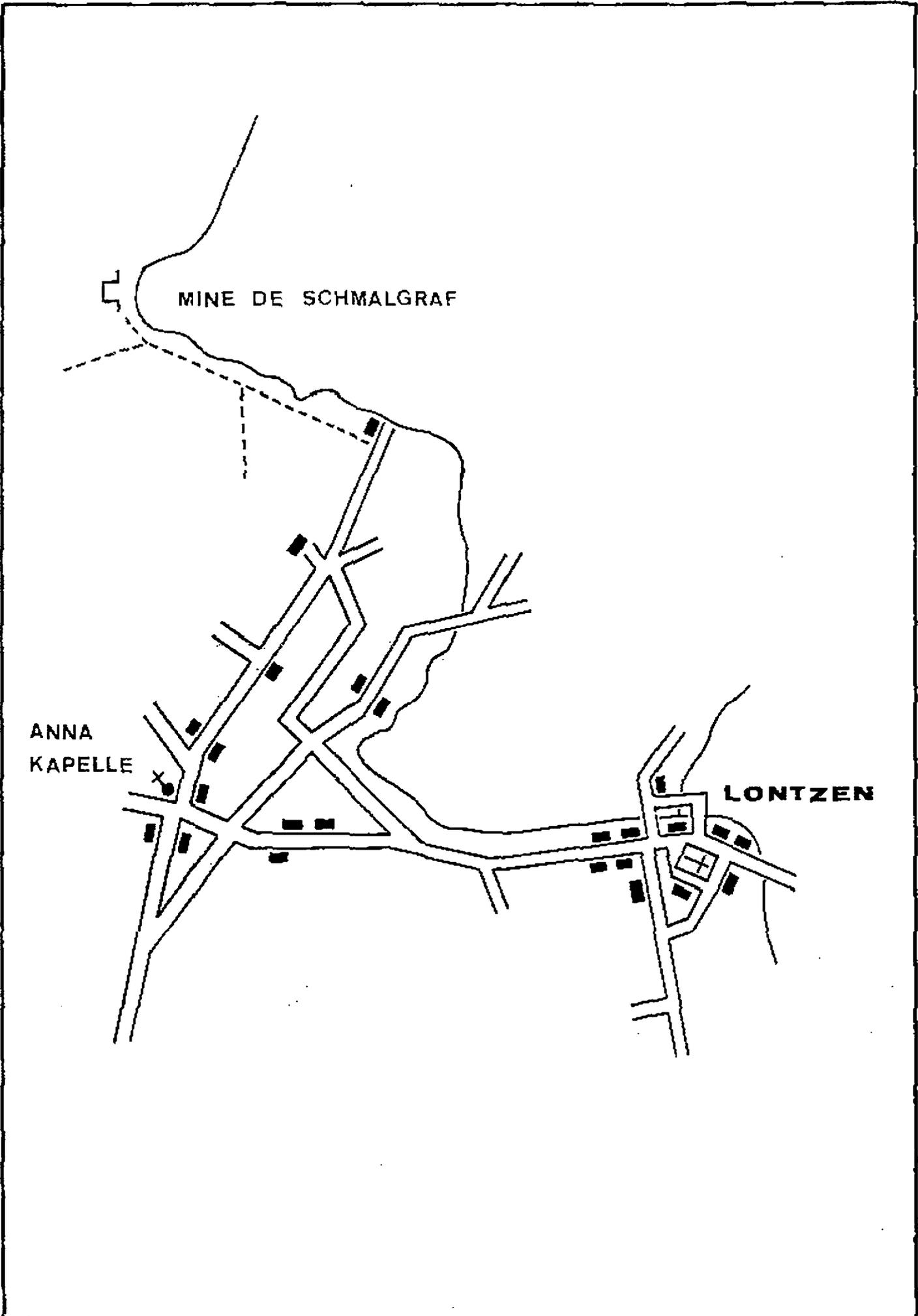
Nous avons retrouvé des chiffres de production qui, s'ils sont exacts, laissent absolument rêveur.

43.300 tonnes de pyrite.

58.041 tonnes de calamine.

403.654 tonnes de blende.

26.155 tonnes de galène.



MINE DE SCHMALGRAF

ANNA
KAPELLE

LONTZEN

MINE DU ROCHEUX

Province de Liège.

Entités de Theux et Pépinster.

Communes de Theux et Pépinster.

Hameau de Oneux.

Lieux-dits: Le Rocheux - Bois des Nids d'Aguesses.

Cartes IGN 1:25.000 N° 49/3-4 et 42/7-8

A 1 KM 250 au Nord-Est de Theux et à droite de la route Theux-Verviers, on retrouve actuellement une zone de haldes de plusieurs hectares devenue d'ailleurs réserve naturelle.

C'est à cet endroit que se situaient les deux puits d'extraction de la mine.

A 2 KM 500 de là, sur Pépinster et dans le Bois des Nids d'Aguesses, on retrouve, accroché au flanc abrupt de la Vallée de la Hogne, un petit bâtiment appartenant à la Société Nationale de Distribution d'eau.

Ce bâtiment est construit sur l'oeil de la galerie d'exhaure de la mine du Rocheux.

200 mètres de progression conduisent au mur de serrement où se fait le captage.

(Pour visiter, s'adresser à la S.N.D.E - Direction de Liège).

La concession, dite Concession de Juslenville, pour le plomb, le zinc, le soufre et la pyrite, fut accordée en 1856 à la S.A. du Rocheux-Oneux. Des extensions ont lieu en 1859, 1861 et 1862.

La S.A. du Rocheux-Oneux est dissoute en 1875, mais la mine ne sera abandonnée qu'en 1882.

La déchéance de concession est prononcée en 1928.

MINE DE LA DIGUETTE

Province de Liège.

Entité de Liège.

Commune d'Angleur.

Lieu-dit: Streupas.

Carte IGN 1:25.000 N° 42/5-6

L'entrée de la mine, murée comme il se doit, se trouve à droite de la route Angleur-Tilff, au fond d'une ancienne plaine de jeux, située à hauteur de l'ancienne usine à zinc de la Vieille Montagne.

Sur le côté droit et à mi-hauteur de la prairie en forte pente qui surplombe la galerie, on peut encore voir un puits, probablement d'aération, de 20 mètres de profondeur et se terminant sur éboulis.

On y accède par le sentier qui prolonge la rue Triolet.

Le seul renseignement historique que nous ayons retrouvé situe la découverte du gisement vers 1625.

Topographie: Archives de l'Université du Sart-Tilman.

MINE DE KINKENPOIS

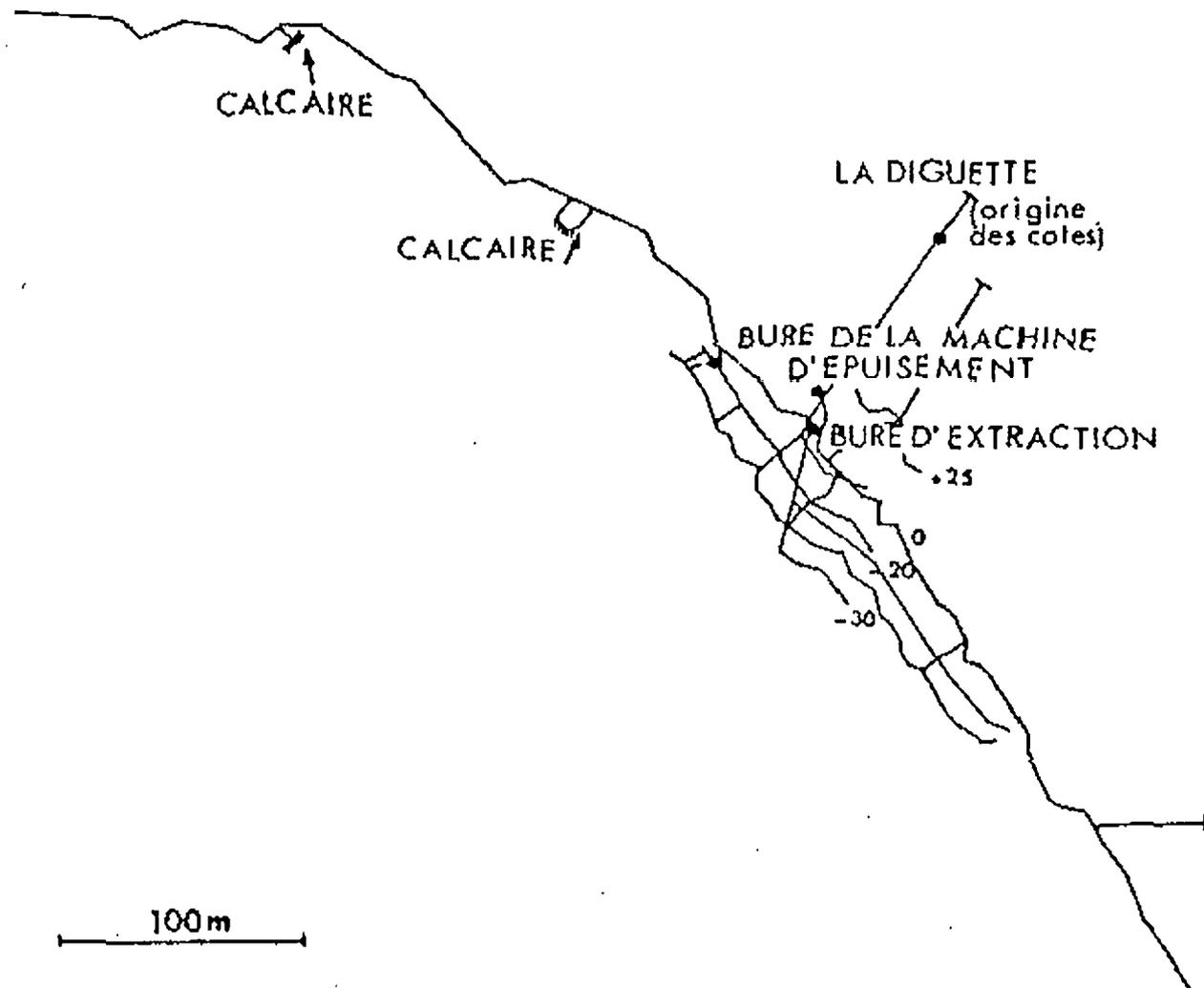
Province de Liège.

Entité de Liège.

Commune d'Angleur.

Carte IGN 1:25.000 N° 42/5-6

MINE DE LA DIGUETTE



MINE DE KINKEMPOIS

ORIFICE DE LA
GALERIE INF.

ORIFICE DE LA
GALERIE SUP.
HOULLER
FAMENNIEN
HOULLER

-50

PUITS D'AIR

-60

PUITS DES SARTS
(origine des cotes)

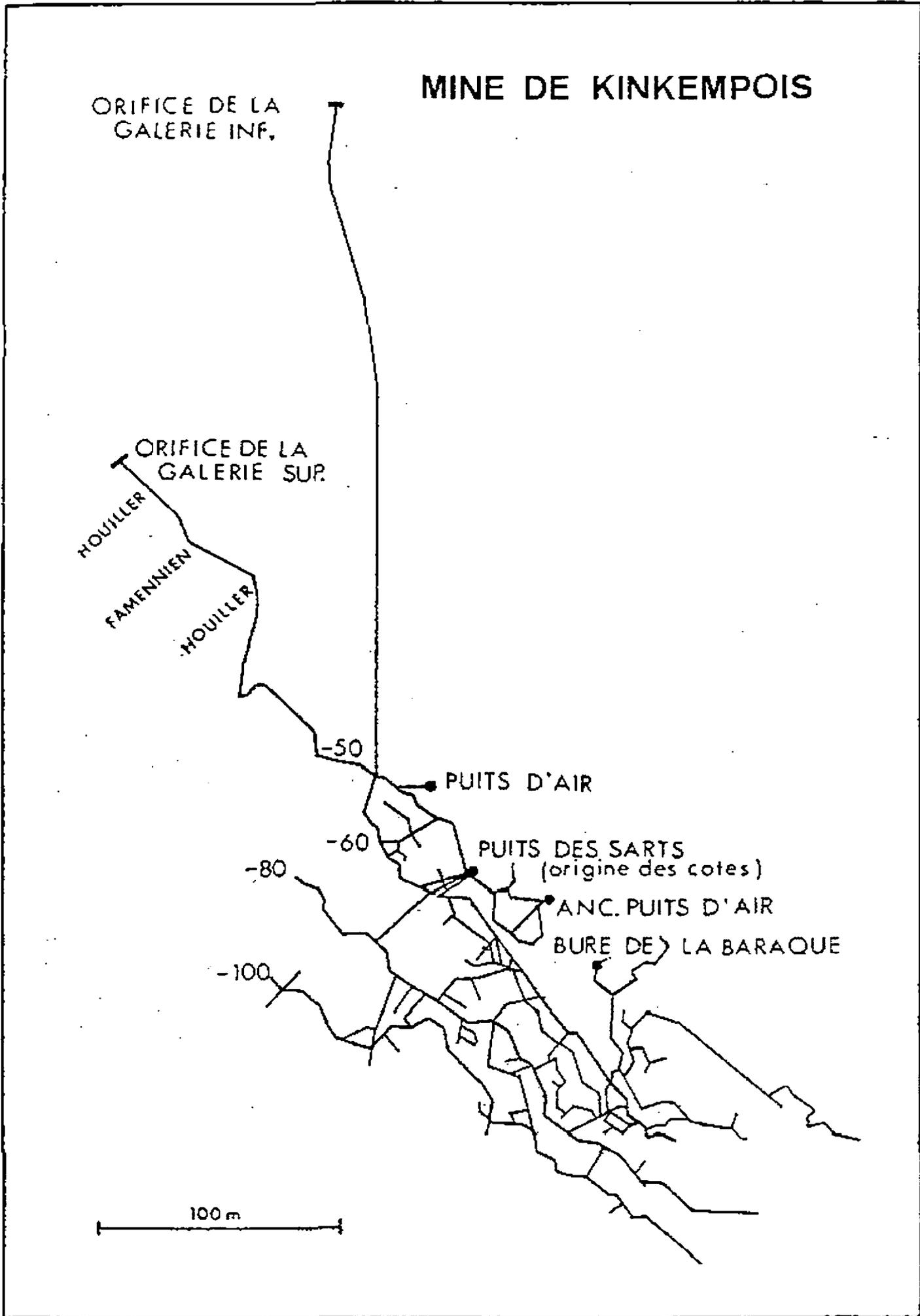
-80

ANC. PUIITS D'AIR

BURE DE LA BARAQUE

-100

100 m



La galerie principale, dite galerie inférieure, débouchait au bas de la rue de la Belle Jardinière à Angleur.

Les puits se trouvaient sur le plateau, de part et d'autre de la route du Condroz.

Certains de ceux-ci, situés dans des propriétés privées, seraient encore pénétrables.

Faute de temps, nous n'avons pas été sonner à toutes les portes.

Ici aussi la découverte du gisement remonte à 1625.

La concession est attribuée en 1851 au Sieur Ferdinand Desoer à Liège.

On note une extension de la concession en 1861.

En 1872, la société qui exploite la mine de Kinkenpois fusionne avec la S.A. d'Angleur.

La mine est abandonnée en 1882.

La déchéance de concession est prononcée en 1932.

Topographie: Archives de l'Université du Sart-Tilman.

ANCIENNE BURE SAINT-REMY

Province de Namur.

Entité d'Andenne.

Commune de Landenne.

Carte IGN 1:25.000 N° 48/1-2

En rive droite du ruisseau de Loyisse,
1 Km en amont de son confluent avec la Meuse.

Une grande cheminée d'usine perdue au milieu des bois surmonte probablement le puits d'aération de la mine. (Pointée sur la carte).

Le puits d'extraction encombré d'éboulis, mais dont on distingue encore les fers de guidage, se situe en bordure de la vallée.

Nous n'avons retrouvé aucun renseignement historique relatif à cette mine.

MINE DE BEN

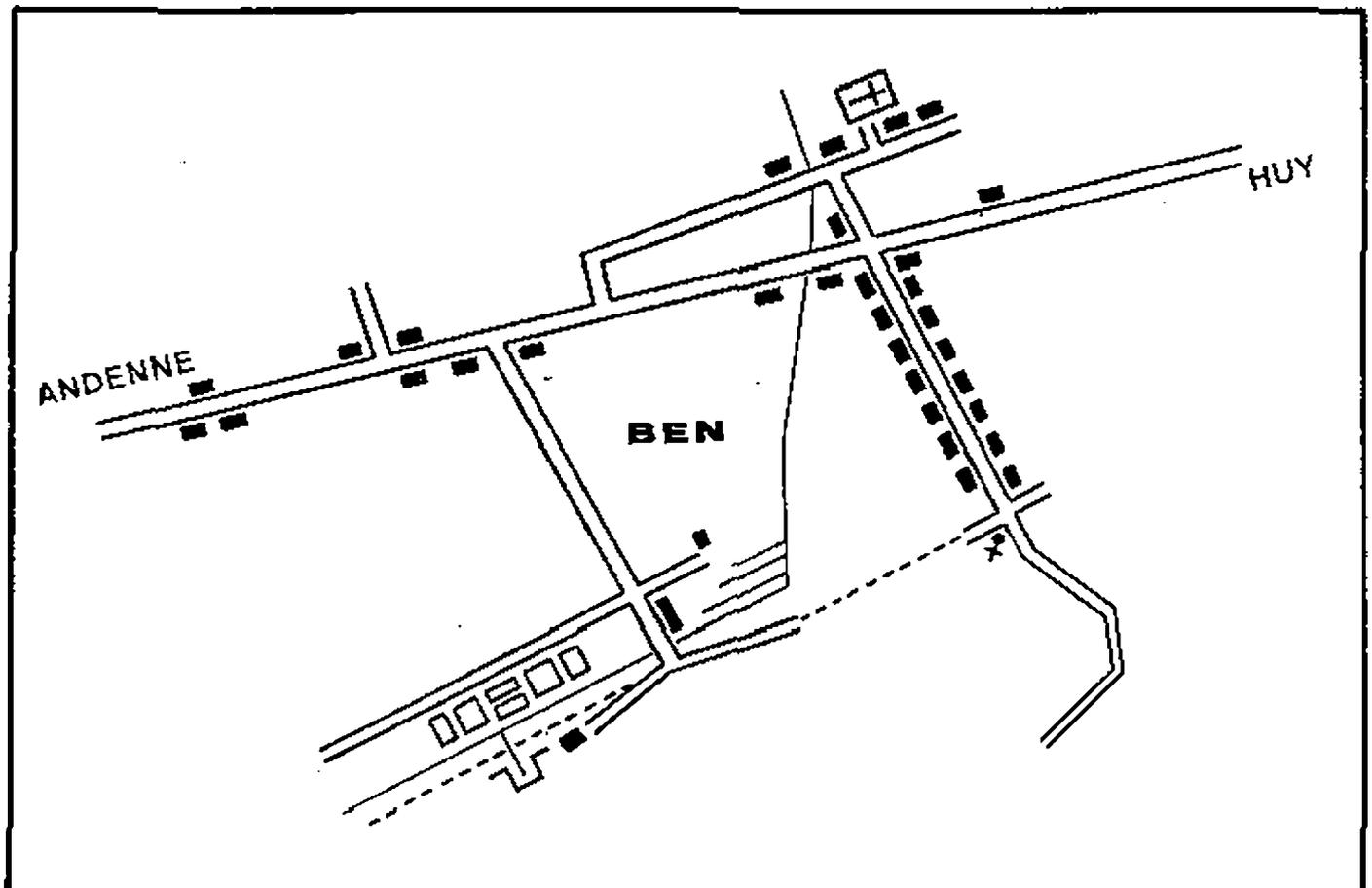
Province de Liège.
 Entité de Huy.
 Commune de Ben-Ahin.
 Hameau de Ben.
 Lieu-dit: Mont de Goesnes.
 Carte IGN 1:25.000 N° 48/1-2

Pointée comme "source" sur la carte, la mine de Ben est actuellement complètement noyée.

Une concession pour le plomb et le zinc est accordée en 1849 à la compagnie concessionnaire du charbonnage de Ben.
 Elle fait l'objet d'une extension en 1858.

En 1860, la société exploitant la mine de Ben fusionne avec la Société de Lovegnée.

Les deux cavités connaîtrons dès lors un destin commun.
 (Voir ci-après).



MINE DE LOVEGNÉE

Province de Liège.
 Entité de Huy.
 Commune de Ben-Ahin,
 Hameau de Lovegnée.
 Carte IGN 1:25.000 N° 48/1-2

En rive gauche du Vallon de Solières, environ 100 mètres en aval de l'ancienne poudrière, en contrebas du chemin forestier carrossable menant au Trou Manto,

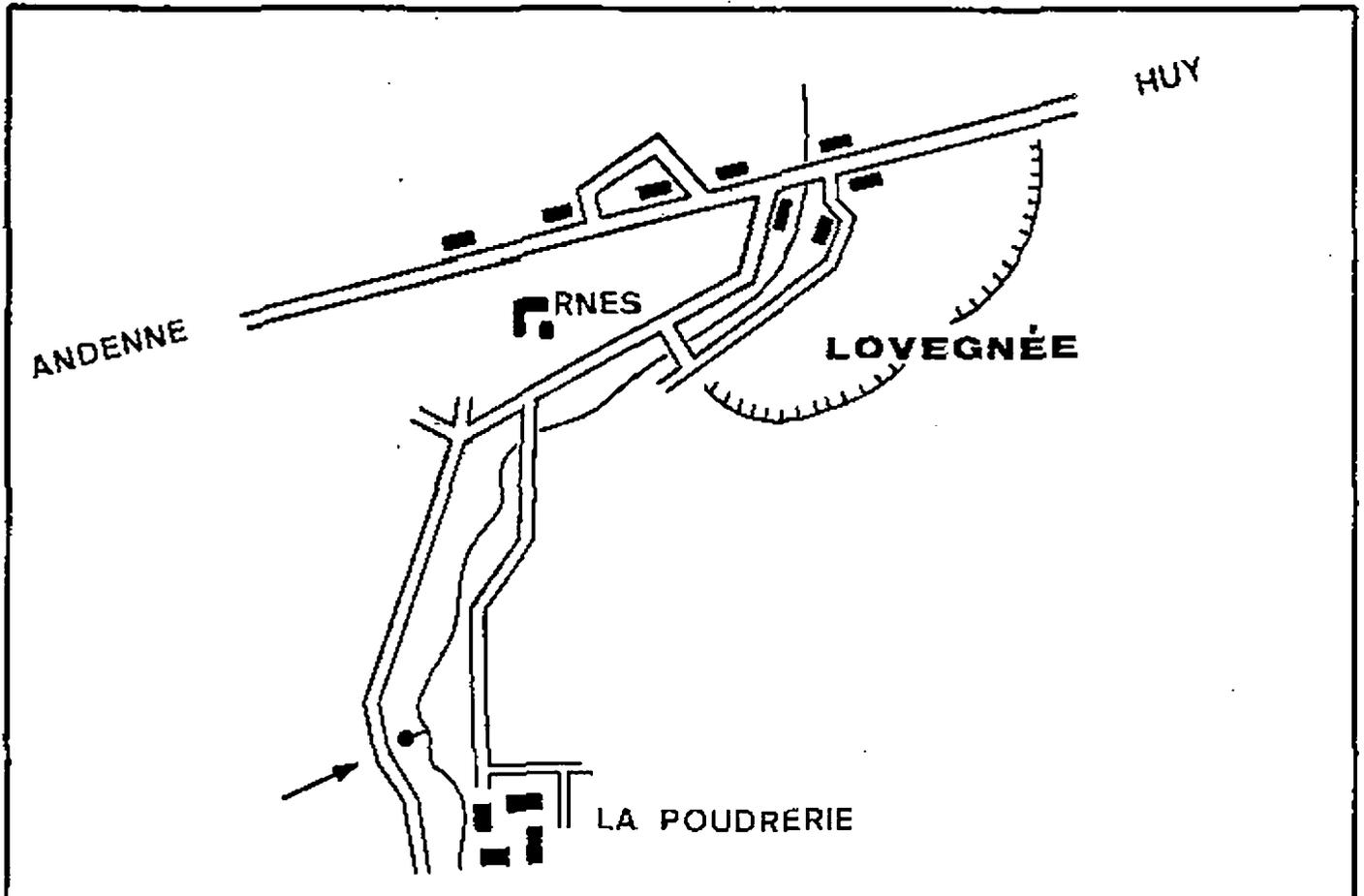
Ce chemin est d'ailleurs le tracé de l'ancien chemin de fer de la mine, comme nous l'ont appris de vieilles topographies retrouvées à Liège.

Tout ce qu'on peut encore voir de nos jours se limite à une grosse venue d'eau sortant d'un tuyau métallique enfoncé verticalement dans le sol.

Malgré de multiples recherches sur le terrain, il ne nous a pas été possible de localiser l'entrée de la galerie.

Les milliers de spéléologues, dont nous sommes, qui hantent ces lieux depuis des dizaines d'années ont toujours été loin de se douter que la rive gauche du Solières était aussi creuse que sa rive droite. C'est pourtant le cas.

Une concession pour la pyrite de fer et la calamine est accordée le 1 juin 1857 à Monsieur le Vicomte de Baré de Comagne, Moncheur et consort, composant la Société de Lovegnée.



Elle fait l'objet d'une extension pour le plomb en 1860.
C'est à ce moment qu'intervient la fusion avec la mine de Ben.

On note en 1879 une extension pour la blende.

L'exploitation est abandonnée en 1881.

En 1921, la Société Anonyme des Mines de Lovegnée et de Ben est sommée par Arrêté Royal de reprendre l'exploitation sous peine de déchéance.

Celle-ci est prononcée en 1924.

GRANDES MINES METALLIQUES DONT IL NE RESTE PLUS TRACE SUR LE TERRAIN

MINE DE SAINT-SERVAIS

Province de Namur.

Entité de Namur.

Commune de Saint-Servais.

Carte IGN 1:25.000 N° 47/3-4

Grâce à un plan de 1866, établi suite à une demande d'extension de la concession vers Flawinne, nous pouvons situer le siège d'extraction de cette mine à l'emplacement de l'actuel abattoir de Namur.

Bien que les renseignements historiques fassent défaut, il semble que l'évolution de cette mine soit fort comparable à celle de la mine de Vedrin.

MINE DE BOUGE

Province de Namur.

Entité de Namur.

Commune de Bouge.

Carte IGN 1:25.000 N° 47/3-4

Cette mine se trouvait à proximité du cimetière de Bouge.

En 1958, le puits était encore ouvert et surmonté de ses superstructures. Le 12 juillet de cette année-là, une équipe de la Société Spéléologique de Namur en fit la descente aux échelles jusqu'à -90 mètres.

Un fameux exploit pour l'époque mais qui semble être resté très confidentiel.

De la base du puits partaient deux galeries appareillées en briques et se terminant sur effondrement, l'une après 50 mètres, l'autre après 150 mètres.

Actuellement, il n'en reste plus rien.

MINE DE GELBRESSEE

Province de Namur.

Entité de Namur.

Commune de Gelbressée.

Carte IGN 1:25.000 N° 47/3-4

A proximité du lieu-dit: Les Six Tilleuls, au Nord de l'église de Gelbressée, la Société de Châtelineau fit creuser un puits de 72 mètres de profondeur en 1868.

Ces travaux ne semblent pas avoir eu de suite.

MINE DE BONINNE

Province de Namur.
Entité de Namur.
Commune de Boninne.
Carte IGN 1:25.000 N° 47/3-4

Dans la concession de Boninne, à l'Ouest du Ruisseau de Gelbressée, on creusa de 1862 à 1865, trois puits dont un seul atteignit, à 48 mètres de profondeur, une couche d'oligiste inexploitable.

ANCIENNE BURE BODSON

Province de Namur.
Entité d'Andenne.
Commune de Namêche.
Carte IGN 1:25.000 N° 48/1-2

Pointée sur la carte à 3 Km au Nord de Namêche, entre le château de Melroi et la ferme de Montigni.
Il ne reste plus que quelques haldes perdues au milieu des champs.

GALERIE PASPAU

Province de Namur.
Entité d'Andenne.
Commune d'Andenne.
Lieu-dit: Bois Paspau.
Carte IGN 1:25.000 N° 48/1-2

A 1.700 mètres au Sud d'Andenelle, au bord de la route Andenelle-Coutisse, en rive droite du Ruisseau d'Andenelle, dans le Bois Paspau.

Cette galerie minière est pointée sur les anciennes cartes au 1:20.000 de 1945.
Actuellement il n'en reste plus trace.

MINE D'AHIN

Province de Liège.
Entité de Huy.
Commune de Ben-Ahin.
Hameau de Ahin.
Carte IGN 1:25.000 N° 48/1-2

Sous les terres du château d'Ahin, avec sortie au niveau de la Meuse.
Plus de trace.

Certains documents font état d'une exploitation d'oligiste entre 1862 et 1878.

MINE DE FLONE

Province de Liège.
Entité de Amay.
Commune de Flône.
Lieu-dit: Abbaye de Flône.
Carte IGN 1:25.000 N° 41/7-8

Au vu des croquis anciens que nous avons retrouvés à l'Administration des Mines à Liège, une première galerie avec bures se situait à gauche de l'Abbaye, sous la route de Jehay-Bodegnée.
Une seconde galerie débouchait au niveau du halage de la Meuse, à 250 mètres en aval du couvent.

Nous avons rencontré la soeur archiviste qui, bien que travaillant à une histoire très fouillée de l'Abbaye, nous a affirmé n'avoir jamais entendu parler de cette mine.
Et pourtant...

Une concession pour la calamine, le fer et le plomb est accordée en 1829 à Monsieur Paquo de Flône et au Comte de Gelaes.
En 1847 et 1850, la S.A. Grande Montagne obtient des extensions pour la pyrite, le soufre et les sulfures métalliques.
Le 21 juin 1852, la S.A. Grande Montagne en faillite, vend toutes ses installations de Flône à la S.A. La Vieille Montagne pour 467.000 Frs.

LES MINES DE MORESNET

Province de Liège.
Entité de Kelmis (La Calamine) et Plombières.
Communes de Neu-Moresnet et Plombières.
Cartes IGN 1:25.000 N° 35/5-6 et 43/1-2

Au niveau des grandes mines métalliques, la région de La Calamine - Moresnet était de loin la plus riche de Wallonie.
On y comptait une quinzaine de sièges d'extraction, dont certains descendaient à une profondeur de 200 mètres.
La richesse de ce gisement était telle, que lors de l'indépendance de la Belgique en 1830, les grandes puissances de l'époque ne voulurent pas qu'elle échoie à l'un ou l'autre des pays limitrophes, Belgique, Hollande ou Prusse.
C'est ainsi que fut constitué pour un temps, au-delà de 1886 en tout cas, un territoire neutre appelé "Kelmiser Neutralis Gebiet von Moresnet".
C'est cette richesse également qui fut à l'origine de la puissance de la Société Anonyme de La Vieille Montagne qui de nos jours encore travaille le zinc. (Première productrice mondiale aux dernières nouvelles).

De ces 15 mines, seule subsiste la mine de Schmalgraf dont nous avons parlé ci-avant.
Pour les autres, il ne reste que quelques haldes, parfois très importantes comme à Plombières, mais le plus souvent modestes ou carrément inexistantes.
Nous n'avons retrouvé que fort peu de renseignements historiques relatifs à ces anciennes mines.

En 1464, les comptes du Duché de Limbourg font déjà mention de la Vieille Montagne.
(Il s'agit bien sur du Duché de Dolhain-Limbourg sur Vesdre et non pas de la province du même nom).

En 1806, un décret de Napoléon Ier accordait la concession des mines de la Vieille Montagne à un certain abbé Dony, pour une durée de 50 ans et une superficie de 8500 hectares.
L'abbé Dony, chimiste liégeois, était l'inventeur de la distillation du zinc par un mélange de charbon et de calamine, procédé encore en usage aujourd'hui.
L'abbé Dony se ruina à remettre en état les anciennes exploitations.
Le banquier Mosselman pris la relève, et il semble que ce soient les héritiers de celui-ci qui créèrent en 1833 la Nouvelle Société

Anonyme des Mines et Fonderies de la Vieille Montagne. .

Pour le siège de Plombières, on signale un abandon sur venue d'eau en 1881.

Le siège de Moresnet est abandonné en 1884.

Il a produit à ce moment et depuis 1837, 1.414.328 tonnes de calamine.

Le siège de Fossey, ouvert en 1875 est abandonné en 1900.

Le siège de Mutzhagen est exploité de 1897 à 1927.

Le siège de Lontzen est exploité de 1911 à 1935.

Celui de Roer est exploité de 1924 à 1936.

Pour les autres nous ne savons rien.

Les techniques actuelles permettant de récupérer les métaux et les terres rares contenus dans les minerais de zinc et de plomb, il serait fort question aujourd'hui de reprendre l'exploitation de certains sièges.

Une étude serait en cours à ce sujet.

CHAPITRE 4

LES EXPLOITATIONS DE BARYTE

La baryte était employée jadis dans la fabrication de certains verres. Transformée, par grillage avec du charbon, en sulfure de baryum, elle servait à l'extraction de l'aluminium et jouait également un rôle dans la séparation du sucre et des mélasses. Qui ne connaît de plus en médecine les fameux lavements barytés. De nos jours, la baryte est encore exploitée par carrières à ciel ouvert dans la région de Fleurus. Il existait cependant des exploitations anciennes que nous avons retrouvées à Ave-et-Auffe, à Vierves, ainsi qu'à Roly.

LES MINES DE BARYTE D'AVE-ET-AUFFE

Province de Namur.
Entité de Rochefort.
Commune d'Ave-et-Auffe.
Lieu-dit: Bois du Roptai.
Carte IGN 1:25.000 N° 59/1-2

C'est le 28 décembre 1829 que la Société du Luxembourg introduisait une première demande de concession pour la baryte d'Ave-et-Auffe. Des travaux de recherches par puits et galeries furent immédiatement entrepris.

Un document daté de 1846 fait état de 5 bures, avec galeries de traverses et d'allongement, dont la profondeur variait de 7 à 52 mètres.

Deux de ces bures auraient fourni 20.000 kilos de baryte au cours de ces travaux.

Nous ne savons pas si l'extraction de la baryte nécessitait la mise en oeuvre de techniques particulières.

Ce que nous savons par contre c'est que les mines d'Ave-et-Auffe produisirent en moyenne 920 tonnes de minerai par an de 1865 à 1869. Ce minerai était broyé par un moulin à vent situé au sommet de massif.

En 1908, c'est un certain Jules Henin, directeur des charbonnages d'Aiseau-Prezles, qui reprit les travaux à Ave-et-Auffe. On crut alors à la possibilité de donner un grand développement à l'exploitation car on établit un atelier de broyage capable de traiter 12.000 tonnes de minerai par an, et une centrale électrique actionnée par un moteur à gaz de 200 chevaux.

Enfin en 1944, l'exploitation de l'extrémité orientale du gisement d'Ave-et-Auffe est reprise à petite échelle.

En 1947, on signale un puits de 67 mètres incliné à 52°, avec roulage à l'étage 52 mètres.

La production journalière était de l'ordre de 6 à 7 tonnes de baryte. Cette exploitation sera poursuivie jusqu'en 1951.

Le puits atteignait alors 100 mètres de profondeur.

C'est le fameux P.100 d'Ave-et-Auffe que certains spéléologues ont pu visiter immédiatement après son abandon.

Un P.100 que nous avons personnellement trouvé noyé à -30, et dont nous n'avons pu réaliser la topographie, suite aux agissements d'un amateur de minéraux local qui se chargea d'en obturer soigneusement l'entrée après notre premier passage.

Il est vrai que la baryte du P.100 d'Ave-et-Auffe contient d'importants filons de fluorine que cet intéressant personnage considère comme sa propriété.

Nous n'avons pas voulu entamer une inutile polémique à ce sujet.

SECTEUR DU P.100

A noter que, situé au bord du chemin à droite, le P.100 est surmonté d'un bâtiment en bois facilement repérable.

A & A P.13

A quelques dizaines de mètres au-delà du P.100, prendre un sentier montant à droite vers le sommet du massif.

Au premier croisement, tourner à droite sur un autre sentier, peu marqué, qui passe juste à côté de la cavité.

C'est un puits rectangulaire de 1M80 sur 2M50.

Incliné à 67°, sa profondeur est de 13 mètres. Il donne accès à 2 galeries d'exploitation se terminant sur front de taille, et ayant un développement, l'une de 27M50 et l'autre de 19M60.

La hauteur moyenne de ces galeries est de 1M60.

A & A P.45

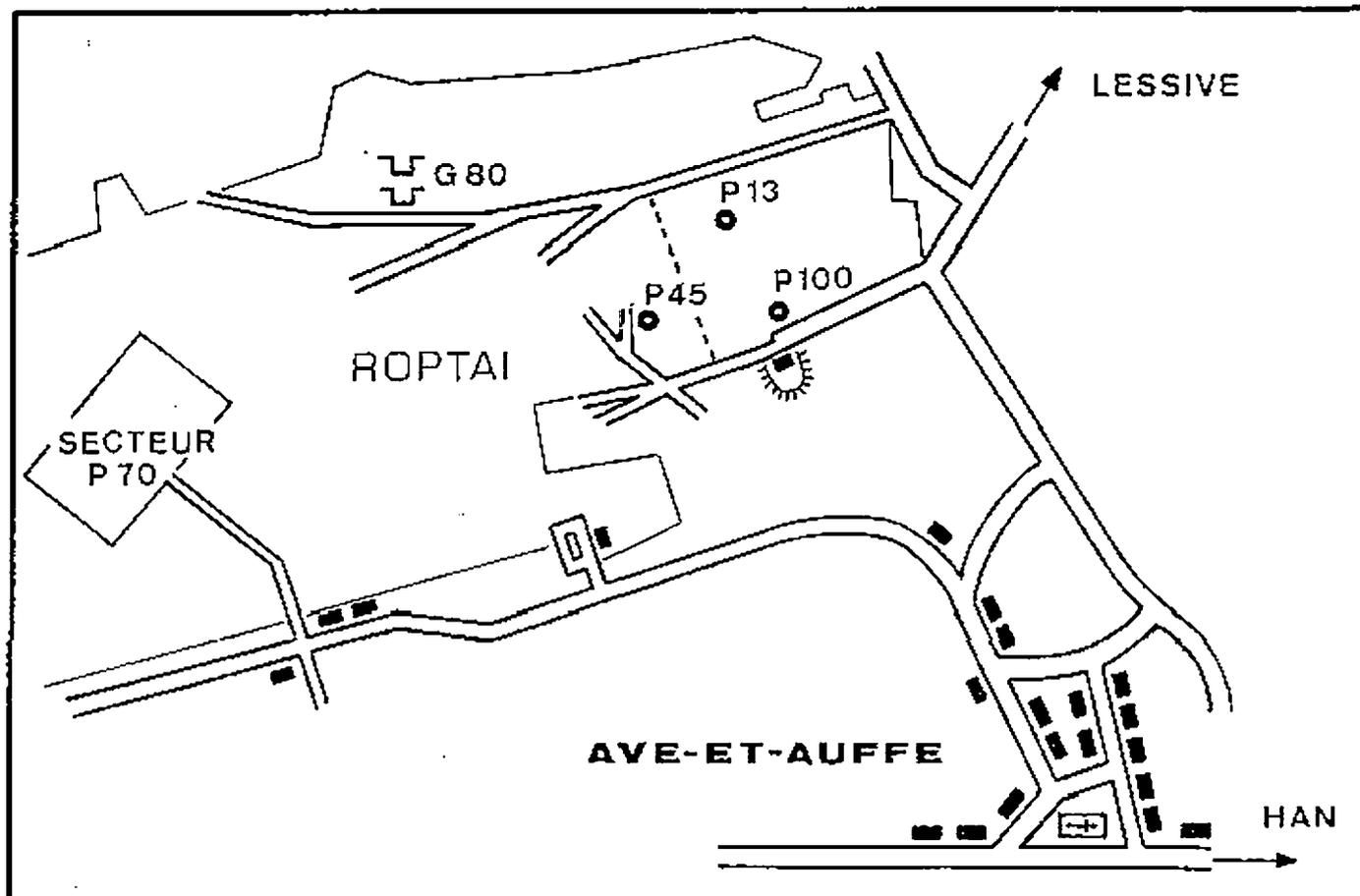
Au-delà du sentier menant au P.13, prendre le premier chemin forestier à droite. La cavité se situe à droite de celui-ci, à hauteur du premier embranchement.

C'est un puits rectangulaire de 1M80 sur 2 mètres. Incliné à 70°, sa profondeur est de 45 mètres.

Il se termine sur éboulis. Il n'y a pas de galeries latérales, à moins que celles-ci ne soient situées à un niveau inférieur.

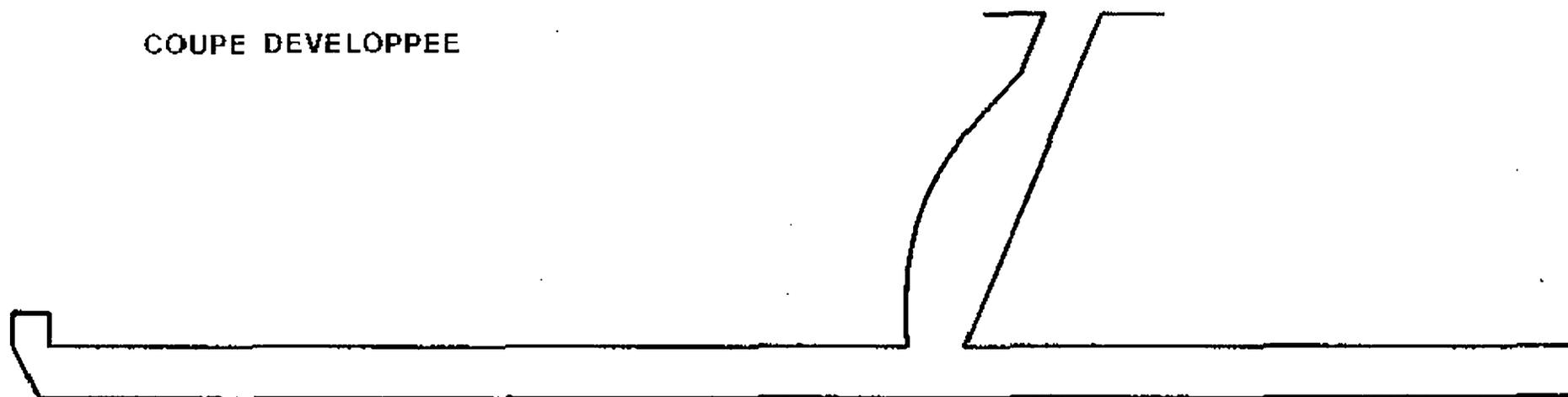
A & A G.80

Sur le versant Nord du massif, face à la station RTT de Lessive, et en contrebas du chemin forestier, on remarque les entrées de deux galeries. La première est effondrée, tandis que la seconde à un développement de 80 mètres. A quelques mètres de l'entrée, le franchissement d'un P.5 n'est pas sans poser quelques problèmes.

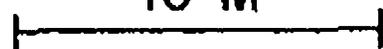


A & A P 13

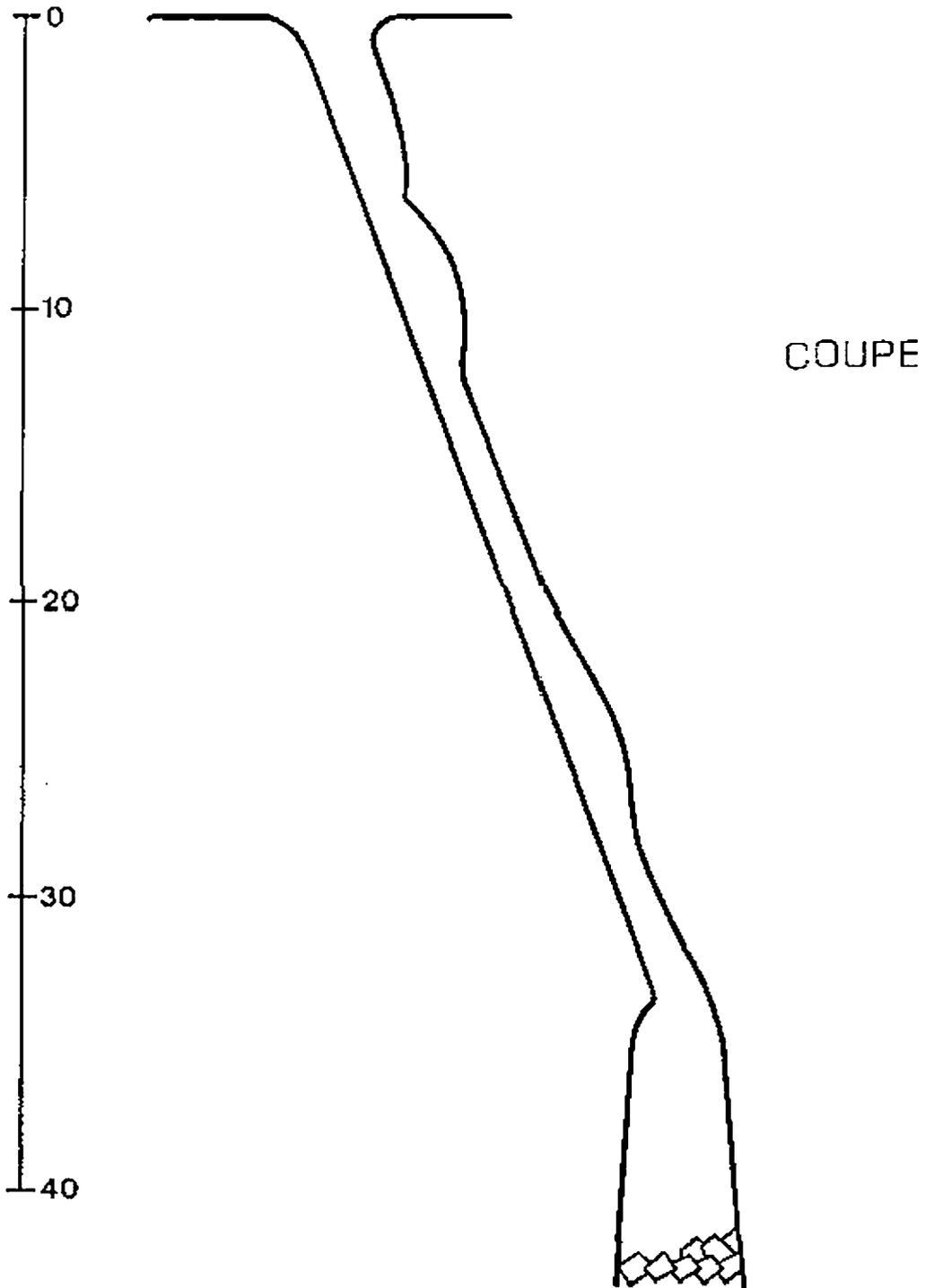
COUPE DEVELOPPEE



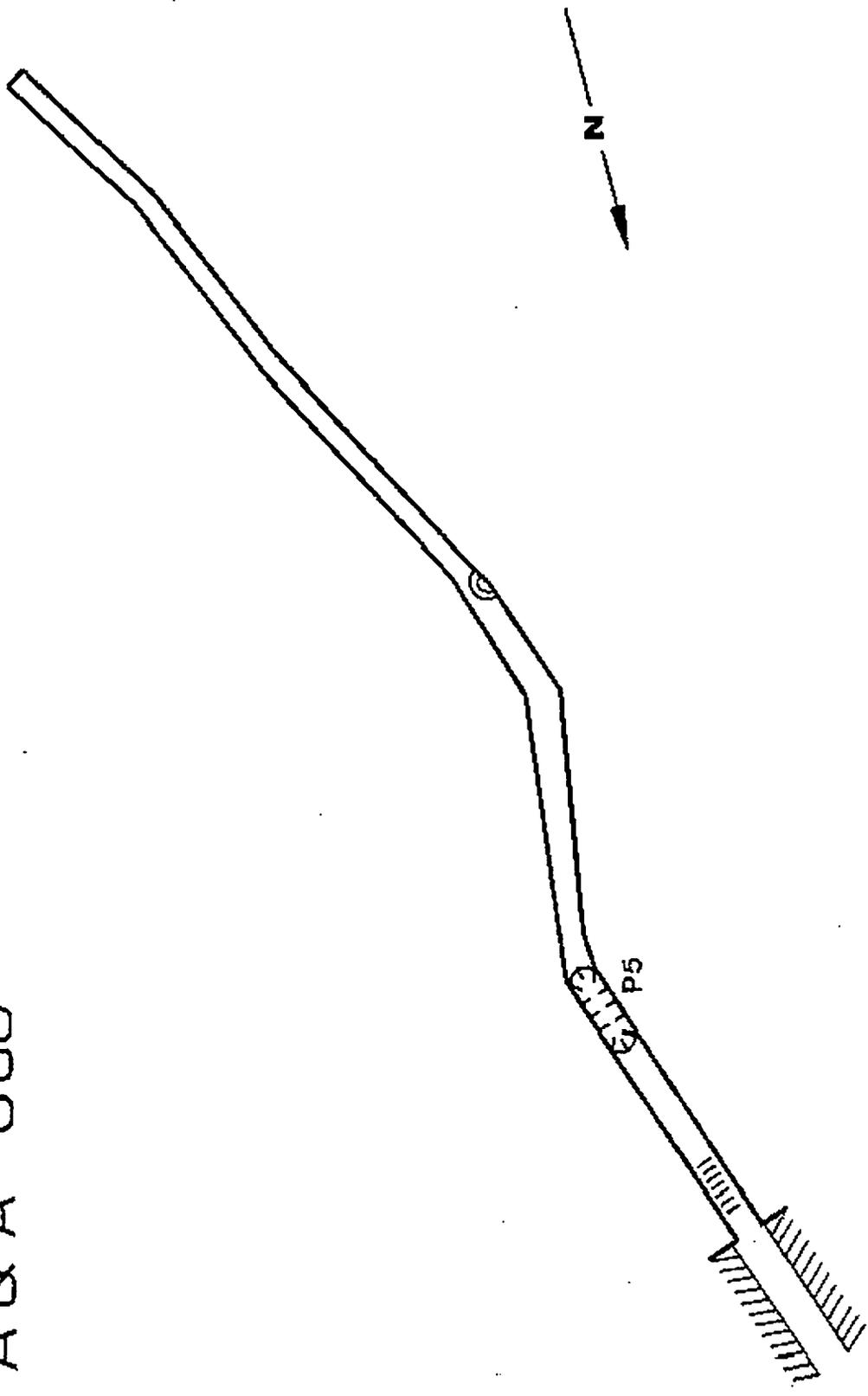
10 M



A & A P.45



A & A G80



N

10 M

P5

5

SECTEUR DU P.70A & A P.70

Le chemin forestier d'accès mène tout droit sur le P.70.

C'est un puits rectangulaire de 2M50 sur 3 mètres.

Incliné à 70°, sa profondeur est de 70 mètres.

On note la présence de galeries latérales à -20 (Longueur 30 mètres), à -40 (Longueur 50 mètres), et à -70 (Longueur 50 mètres).

La hauteur de ces galeries varie de 1M50 à 1M80.

A & A P.23

C'est un puits profond de 23 mètres, incliné à 55°, et menant à une galerie d'exploitation de 17 mètres de développement total.

A & A P.35

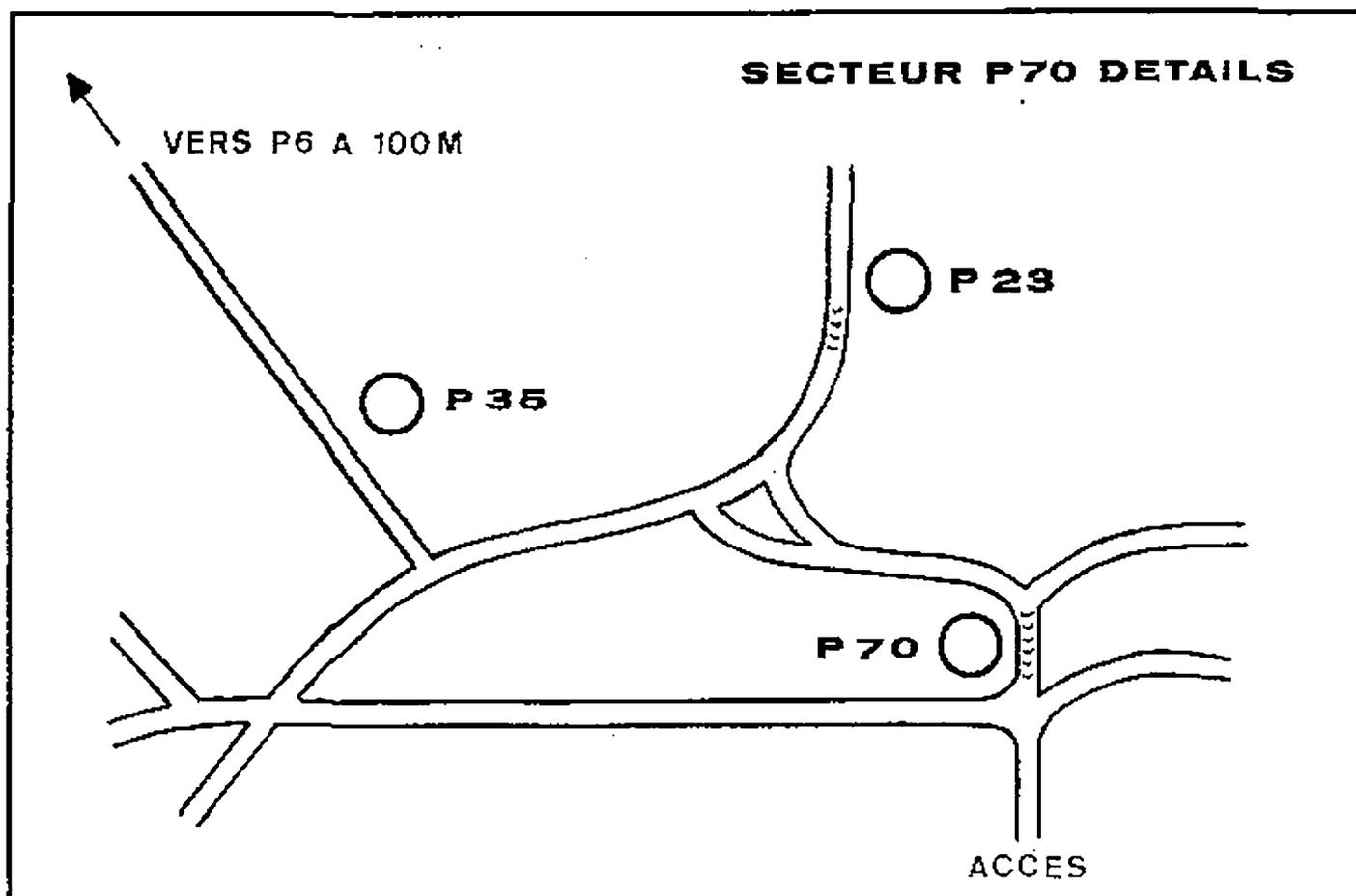
Lors de notre première visite à cette cavité, nos échelles étaient trop courtes pour en atteindre le fond. Faute de temps, nous n'y sommes jamais retournés. Ce puits a donc été sondé (-35), mais non topographié.

A & A P.6

Ce puits de 6 mètres de profondeur est situé à une centaine de mètres des trois précédents, à 10 mètres et à droite du sentier, à hauteur d'un sapin mort.

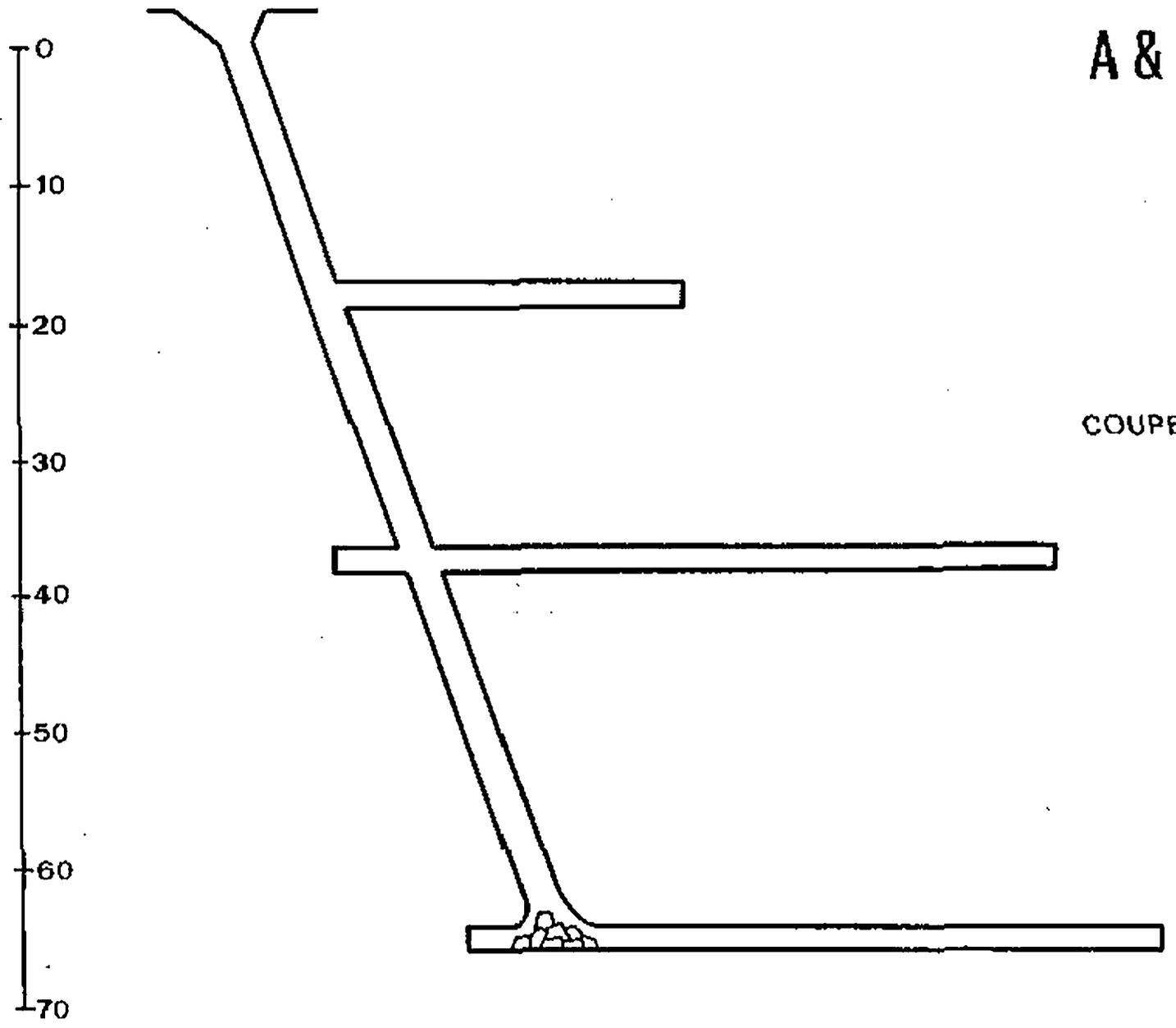
Il se prolonge par deux petites galeries d'exploitation longues de quelques mètres.

Il est à noter que pour toutes les cavités d'Ave-et-Auffe, si les puits sont relativement sains, les galeries latérales présentent toutes de

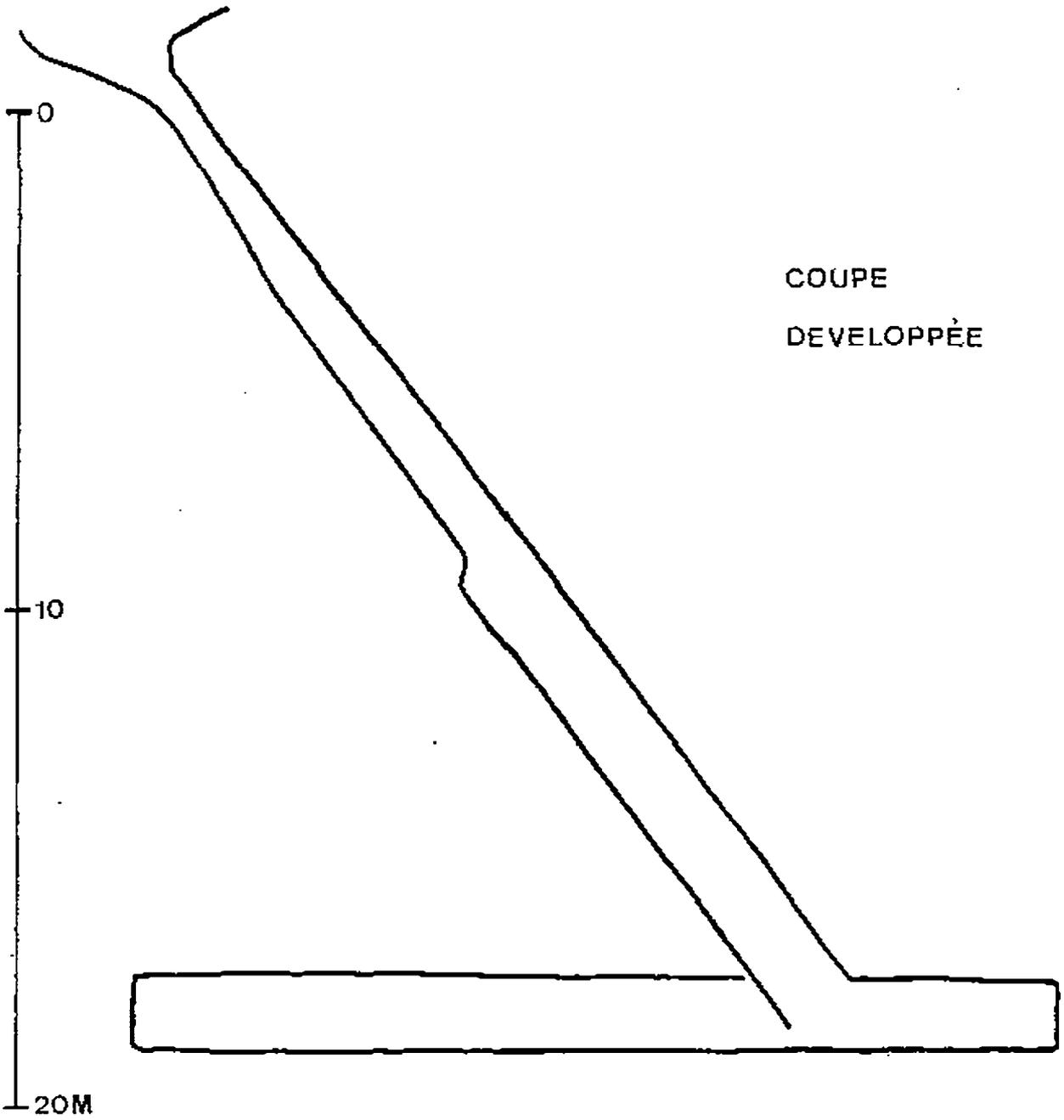


A & A P.70

COUPE DEVELOPPEE

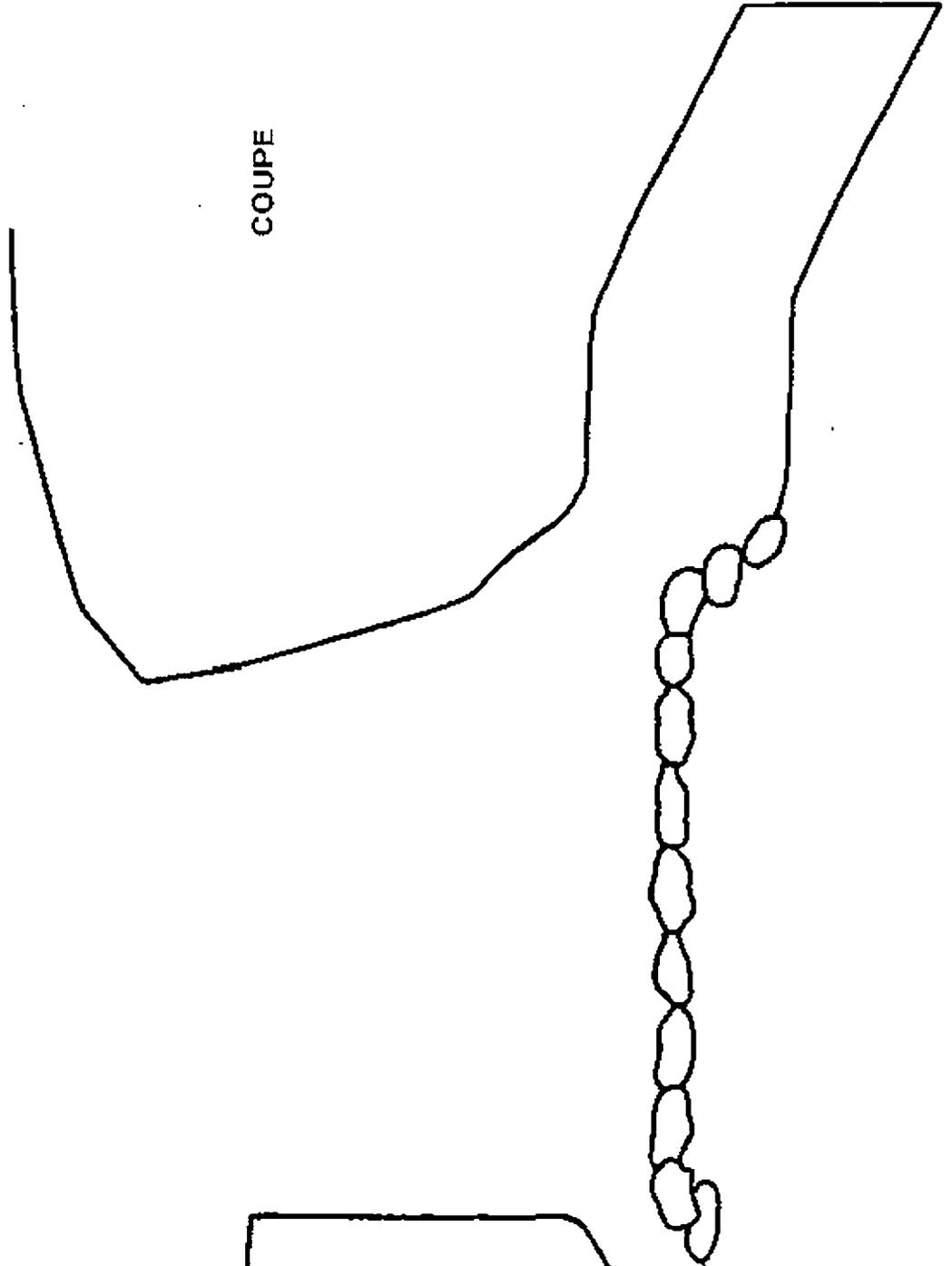
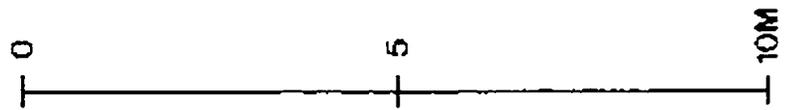


10 M



A&A P.6

COUPE



graves dangers d'effondrements.

D'autre part, de nombreux affaissements de terrain de forme caractéristique, laissent supposer la présence dans le massif de multiples autres cavités comblées.

Un ratissage et un pointage systématique seraient à faire à l'occasion.

LA MINE DE BARYTE DE ROLY

Province de Namur.

Entité de Philippeville.

Commune de Roly.

Lieu-dit: Bois dit Cumont.

Carte IGN 1:25.000 N° 58/1-2

A 650 mètres au Nord-Est de l'église de Roly, à droite de la route Roly - Villers-en-Fagne.

On trouve au pied du massif une galerie de travers-banc de quelques 35 mètres de développement.

Elle se termine sur un bouchon de terre qui, bizarrement, semble avoir été mis en place artificiellement, alors que ce genre d'obstacle provient toujours d'un effondrement de voûte.

Après notre passage, cette galerie a été fermée par l'I.R.S.N. en vue de la protection des chauves-souris. Une trentaine de mètres plus haut, à l'aplomb de la galerie et à quelques mètres du bord du versant, on trouve un puits profond de 9 mètres se terminant sur éboulis.

Y eut-il jamais communication entre ces deux cavités? Nous n'en savons rien.

De même, nous n'avons retrouvé aucun renseignement historique relatif à cette exploitation.

LA MINE DE BARYTE DE VIERVES

Province de Namur.

Entité de Viroinval.

Commune de Vierves.

Carte IGN 1:25.000 N° 58/5-6

En rive droite du Viroin, à 550 mètres à l'Est de l'église de Vierves. Les puits sont situés à mi-hauteur du massif, à gauche du chemin allant vers la source Saint-Joseph.

La galerie d'exhaure se situe au pied du massif au niveau du Viroin.

A quelques mètres et au niveau du chemin, caché par des broussailles et recouvert de madriers pourris, on trouve d'abord le puits Sainte Marie.

C'est un puits carré de 2M30 sur 2M30.

Boisé sur 1M50, il se termine à 13 mètres de profondeur sur un mélange d'éboulis et de carcasses de voitures.

La tradition lui accorde plus de 100 mètres de profondeur, ce qui est peu probable puisqu'il descendrait alors sous le niveau du Viroin.

A 28 mètres de distance vers la gauche et 5 mètres plus haut, on trouve le puits Saint-Joseph.

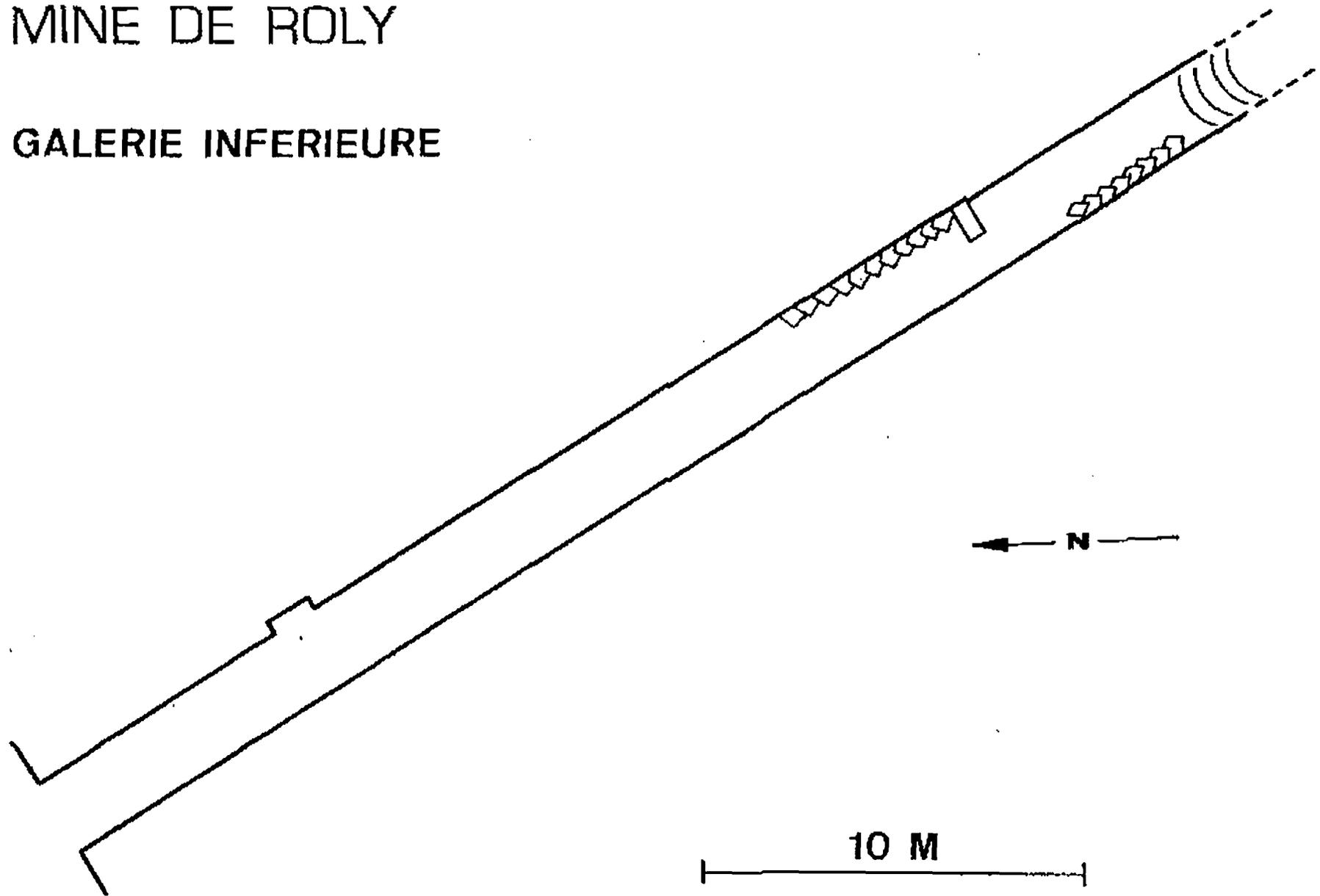
C'est un puits de 2M85 sur 2M85 et accessible sur une profondeur de 49 mètres.

Sur le côté droit du puits, les échelles métalliques permettant la descente et la remontée du personnel sont encore en place.

On note la présence de courtes galeries latérales aux niveaux -10, -35, et -49 mètres.

MINE DE ROLY

GALERIE INFERIEURE

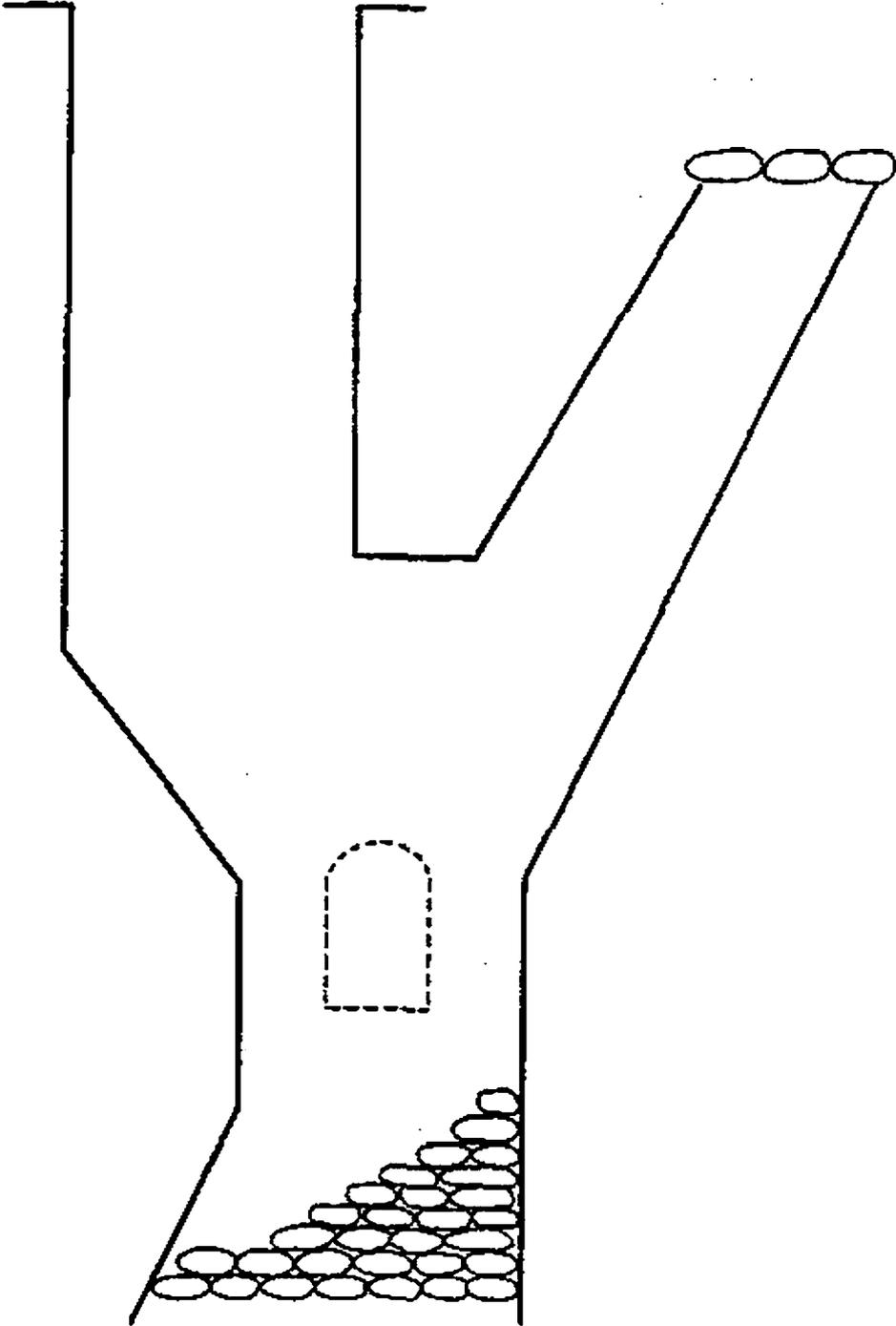


← N →

10 M

MINE DE ROLY

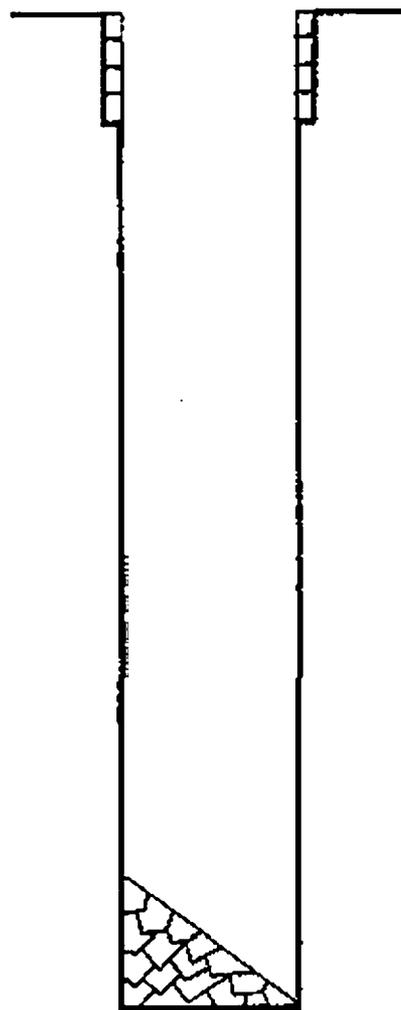
LE PUIITS



2 M

MINE DE VIERVES

PUITS SAINTE MARIE



5M

A horizontal scale bar with vertical end caps, indicating a length of 5 meters.

La galerie du fond, se terminant sur éboulis, devait avoir un développement beaucoup plus important que ce qu'il en reste aujourd'hui. La partie accessible du puits se termine en fait sur un plancher de bois, sous lequel le puits continue, complètement noyé.

En mai 1985, une équipe de spéléologues-plongeurs, dirigée par Roland Gillet, devait y entreprendre une dangereuse pénétration, entre poutrelles, échelles et madriers pourris, jusqu'à la profondeur de -70 mètres, où elle fut arrêtée par un nouveau plancher.

La galerie d'exhaure située au pied du massif est quant à elle soigneusement murée suite à un captage d'eau communal.

Lors de notre première visite en ces lieux au début des années 80, le puits Saint-Joseph s'ouvrait encore au milieu d'un vaste atelier de traitement, en ruines et partiellement incendié, prouvant que l'exploitation s'est encore poursuivie pendant quelques années après la dernière guerre.

Actuellement, le terrain a été racheté par un Bruxellois qui a fait raser les ruines de l'atelier afin d'y construire sa seconde résidence

Par chance exceptionnelle, ce nouveau propriétaire s'est pris de passion pour sa mine.

Il a donc pris soin de préserver l'entrée du puits par un petit bâtiment adossé à sa maison, et, jusqu'à l'inévitable indécrottable à laquelle on peut s'attendre en la matière, il autorise toute personne intéressée à y descendre.

Son rêve le plus cher serait d'ailleurs de créer sur place, avec la collaboration des autorités communales, un musée de la baryte.

(S'adresser à Monsieur Simon Masson, Rue Gillon 21, 1030 - Bruxelles, Tél: 02/218.08.65).

Nous avons rencontré ce Monsieur Masson, tant à Vierves lors de la topographie du puits, qu'à son domicile bruxellois.

Pendant des heures nous avons parlé avec lui de sa mine et de ses projets.

Jamais nous n'avons pu lui soutirer le moindre renseignement historique concret.

Aux dernières nouvelles (Début 1988) le dossier complet se trouvait aux mains du Spéléo Club de Schaerbeek pour publication.

Depuis lors, plus aucune information ne nous est parvenue à ce sujet.

Il est à noter qu'à 1 Km 100 au Nord du puits Saint-Joseph, au lieu-dit: Derrière Transoi, les anciennes cartes IGM portent la mention d'un énigmatique Trou à Charognes, dont il ne reste actuellement plus de trace.

Ce trou disparu occupe le centre d'une ancienne demande de concession pour le plomb et le zinc.

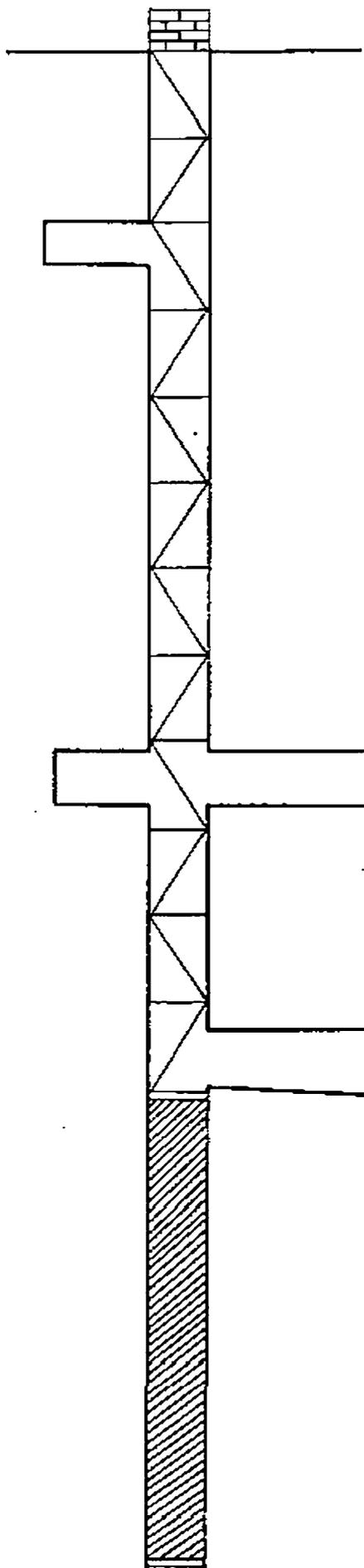
S'agit-il d'une ancienne exploitation métallique indépendante?

S'agit-il d'un éventuel puits d'aération du réseau Saint-Joseph?

Nous n'en saurons probablement jamais rien, tant il est vrai qu'une fois de plus les documents font cruellement défaut.

p-
e
d
s

0
10
20
30
40
50
60
70



PUITS
SAINT
JOSEPH

CHAPITRE 5

LES ARDOISIÈRES

Les schistes proviennent de la métamorphisation d'anciens dépôts d'argiles sous l'action de pressions et de hautes températures d'origine tectonique.

Le caractère essentiel des roches schisteuses est précisément leur schistosité, c'est-à-dire leur propriété de se diviser en feuilles parallèles.

C'est de ces feuilles que sont faites les ardoises, mais tous les schistes ne conviennent pas.

Seul les phyllades, dont la structure microcristalline est très nette, présentent les qualités de solidité requises.

On les trouve réparties dans le Salmien de la région de Vielsalm, dans le Devillien du massif de Rocroi et dans le Siegenien de la Semois.

Connue depuis la plus haute antiquité, l'exploitation de l'ardoise fut pendant plusieurs siècles une des principales ressources économiques de nos Ardennes.

Malheureusement, face aux frais d'exploitation, face à la concurrence étrangère et à l'introduction sur le marché de matériaux moins chers, elle n'a pas réussi à se maintenir.

Aujourd'hui, à Martelange et à Warmifontaine, deux exploitations tentent encore de survivre.

L'EXTRACTION DE L'ARDOISE

L'exploitation du schiste ardoisier commence évidemment par la recherche de la veine exploitable.

La roche proche de la surface ayant subi diverses altérations, il faut donc pénétrer à une certaine profondeur sous terre.

C'est le pendage parfois important des bancs de schiste qui déterminera la forme générale de la cavité.

On trouvera ainsi:

soit une simple galerie horizontale avec chambres d'exploitation, soit plusieurs galeries horizontales étagées à flanc de vallée et communiquant parfois par des puits obliques, soit enfin une exploitation par puits menant à différents niveaux de galeries.

L'ECLAIRAGE

Au début, l'éclairage souterrain se faisait au moyen de chandelles de suif collées à la roche avec une motte d'argile.

Plus tard, l'usage des lampes au carbure se généralisera, et persistera dans les chambres d'exploitation, même après l'électrification des galeries.

LES OUTILS

L'ardoisier mineur dispose d'un outillage fort réduit.

Le pic est utilisé pour creuser les curnures, c'est à dire les entailles en forme de V destinées à fendre les blocs.

La barre à mine aux multiples usages à une longueur qui varie de 15 centimètres à 2 mètres.

Le racagnac est un vilebrequin à rallonge permettant d'actionner une barre à mine par rotation.

Il est utilisé pour le creusement des trous verticaux.

La malice est un gros coin de fer à angle fort ouvert, utilisé pour partager les gros blocs de schiste abattus en sportons plus petits. La platine est un coin mince mais très large qui permet de refendre le sporton en blocs correspondant à l'épaisseur de 32 ardoises soit 12 à 13 centimètres. Les platines s'utilisent deux par deux.

LE CRABOTAGE

Ce terme semble désigner tous les travaux préliminaires nécessaires au dégagement de la veine exploitable: creusement de la galerie principale, creusement des galeries de recherches et ébauche des chambres d'exploitation. Ce travail, effectué par dynamitage, ne donne que des déchets qui sont évacués à dos d'homme au moyen d'un bac en bois appelé wajaf.

LE COUPAGE ET L'ABATTAGE

Le crabotage ayant délimité la veine exploitable, le coupage va dégager la partie à extraire.

Ce travail s'effectue au pic.

Au bas de l'épaisseur à exploiter va se pratiquer le coupage "Derrière", au sommet de celle-ci se fera le coupage "Devant".

Ces coupages sont prolongés jusqu'à la rencontre de joints naturels de la roche tant en profondeur qu'en largeur.

Le bloc ainsi délimité est ensuite percé de trous verticaux et abattu à la dynamite.

C'est le sporton.

Ces sportons pouvaient atteindre une longueur de 3 à 9 mètres, pour une épaisseur de 50 centimètres à 1M50.

Face à ces dimensions, on comprend que certaines chambres d'exploitation aient laissé des vides impressionnants.

Mais le plus souvent, après leur abandon, elles étaient bourrées de remblais destinés à soutenir les voûtes.

LE DEBITAGE

Une fois abattu, le sporton doit être débité en blocs plus petits et transportables.

A l'aide de pics, les carriers creusent dans le sporton de grandes entailles en V, ce sont les curnures.

Les curnures servent de guide à la malice, gros coin de fer que l'on fait glisser le long de celles-ci en le frappant à la masse jusqu'à ce qu'apparaisse la cassure voulue.

Pour éviter au maximum toute perte de pierre, le débitage du sporton en blocs plus petits doit tenir compte de la surface des ardoises que le fendeur pourra en tirer en surface.

De même, pour préparer ce travail, les petits sportons sont refendus à l'épaisseur de 16 ou 32 ardoises.

C'est le travail à la platine.

On enfonce deux de ces coins minces et larges dans le bloc et on les écarte en y plantant un gros burin pour provoquer la cassure de la pierre.

LA REMONTEE

Les blocs ainsi obtenus après débitage se présentaient sous forme de dalles mesurant plus ou moins 40 centimètres de large, pour une longueur de 1M50 et une épaisseur de 12 à 13 centimètres.

Leur poids variait de 200 à 300 kilos.

Pendant très longtemps ces charges incroyables seront remontées à dos d'homme.

Pour ce faire, deux ouvriers plaçaient le bloc, sans la moindre attache, sur le dos du porteur, simplement protégé par un petit sac matelassé de paille et fixé par deux bretelles.

Se fiant à sa seule force et à son sens de l'équilibre, celui-ci entreprenait alors l'ascension des dizaines de mètres d'échelles le séparant de la surface.

Plus tard, l'installation de wagonnets dans les galeries principales facilitera quelque peu ce travail.

LE TRAVAIL EN SURFACE

LE FENDAGE

Les fendeurs étaient payés à la pièce, c'est à dire suivant le modèle et le nombre d'ardoises produites.

C'est pourquoi, afin d'éviter les rivalités, les lots de pierres extraits de l'ardoisière leur étaient attribués par tirage au sort. L'intelligence, le coup d'oeil et le coup de main du fendeur avaient une importance primordiale dans le rendement de celui-ci.

Chaque fendeur avait son apprenti, et il fallait trois ans d'apprentissage pour faire un bon fendeur.

Le fendeur examine chaque bloc extrait de l'ardoisière en fonction des défauts qu'il peut contenir et des formes d'ardoises qu'il peut en tirer.

Avec un gros burin et un gros maillet, il va les débiter en blocs plus petits et pointus, donnant à chacun la surface de deux ardoises, un sommet en pointe facilitant le clivage.

Ensuite, avec des burins de plus en plus fins et des maillets de plus en plus légers, ces blocs sont clivés autant de fois que nécessaire pour arriver à des feuillets de 4 millimètres d'épaisseur.

LE FACONNAGE

Sur les feuillets résultant du fendage, on traçait le contour exact des ardoises à obtenir au moyen d'une forme en tôle.

Ensuite, sur un banc de bois appelé stô, et au moyen du rebatret, fenderet à double tranchant en fer forgé, l'ardoise était entièrement façonnée à la main.

Plus tard, on utilisera une machine à découper, comportant une lame d'acier montée sur ressort et actionnée au pied.

Les ardoises façonnées étaient alors vérifiées, comptées et enmagasinées selon leurs formes et leurs dimensions.

Toutes ces opérations entraînaient bien sur la production d'énormément de déchets qu'il fallait évacuer aux alentours.

Le rendement était d'environ 16%.

Autrement dit, 1 tonne de roche extraite donnait 160 kilos d'ardoises finies.

On comprend dès lors les hectares de déblais qui permettent de localiser les anciennes ardoisières.

ARDOISIÈRES DE OIGNIES-EN-THIÉRACHE

Province de Namur.
Entité de Viroinval.
Commune de Oignies-en-Thiérache.
Carte IGN 1:25.000 N° 63/1-2

Bien que situées en Belgique, les ardoisières de Oignies font partie du groupe de Fumay.
Fumay, capitale de l'ardoise des Ardennes françaises, où les anciennes exploitations se comptaient par dizaines.
Une légende locale fait d'ailleurs mention d'une communication, bien entendu mystérieuse, entre les ardoisières belges et françaises.
C'est faire peu de cas des quelques 6 kilomètres qui les séparent.

ARDOISIÈRE DE L'HAMÉRIAINE (1)

Située à 1.800 mètres au Sud-Sud-Ouest de l'église de Oignies, l'ardoisière de l'Hamériaine ne comporte plus actuellement qu'une descenderie inclinée à 30° menant, après une trentaine de mètres, à un réseau noyé.
La finesse de l'appareillage en moellons de cette descenderie, tant au niveau des parois que de la voûte, vaut à elle seule le déplacement et justifierait le classement du site.

ARDOISIÈRE DE OIGNIES (2)

A 4 kilomètres au Sud-Sud-Ouest de l'église de Oignies, en rive gauche et au niveau de la rivière Alise qui à cet endroit fait la frontière entre la Belgique et la France.

C'est une galerie de 120 mètres de développement se terminant sur un réseau plongeant et noyé.
Un réseau dont l'étendue ne doit pas être négligeable si l'on en juge par l'importance des déblais recouvrant le versant.

Nous n'avons retrouvé aucun renseignement historique relatif aux anciennes ardoisières de Oignies.

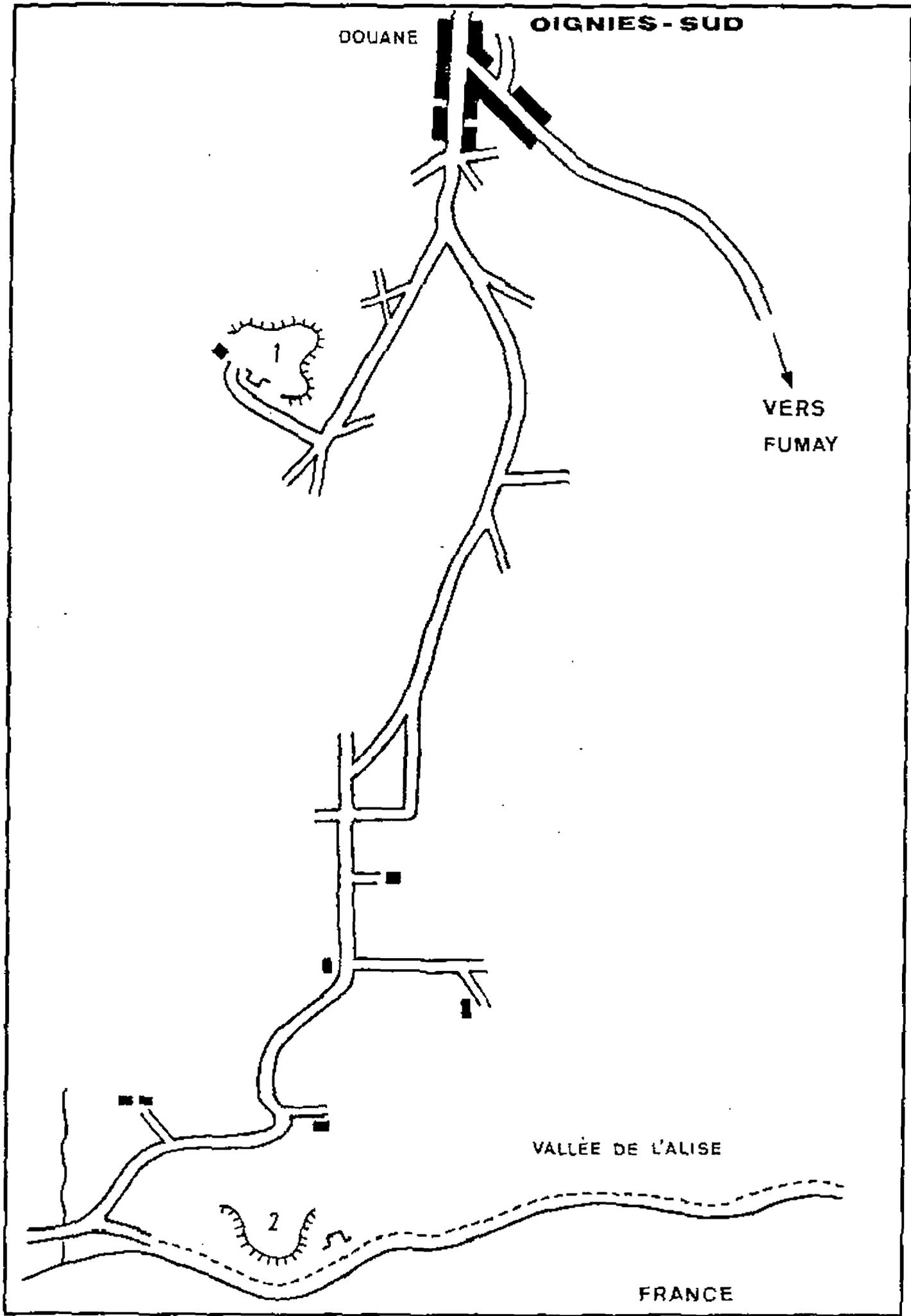
DOUANE

OIGNIES-SUD

VERS
FUMAY

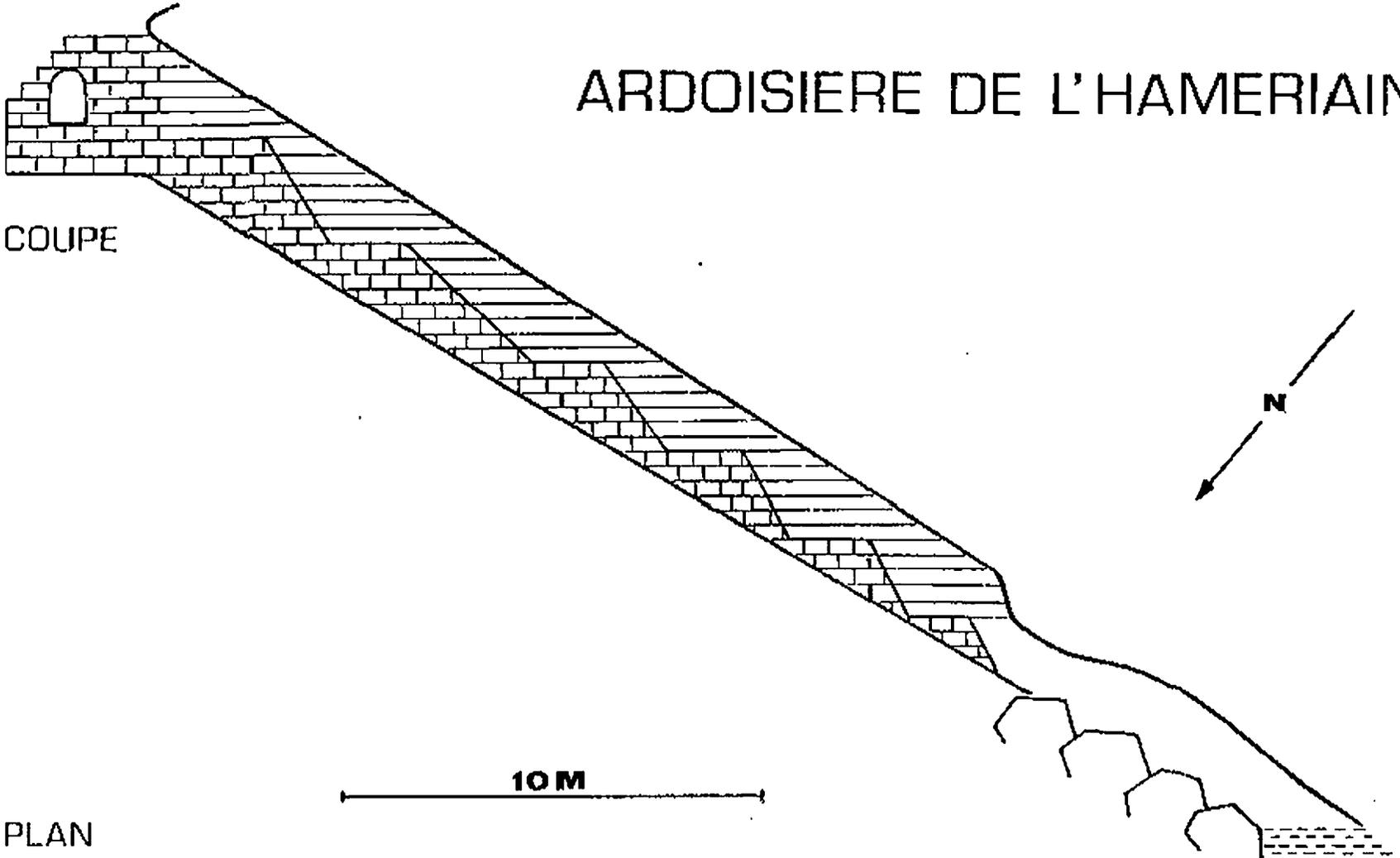
VALLÉE DE L'ALISE

FRANCE

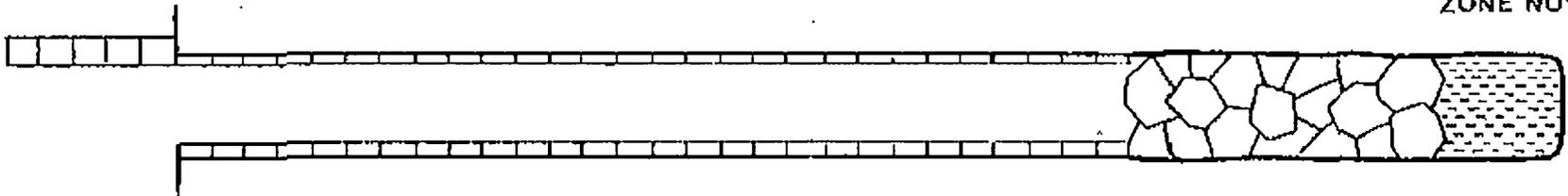


ARDOISIÈRE DE L'HAMERIAINE

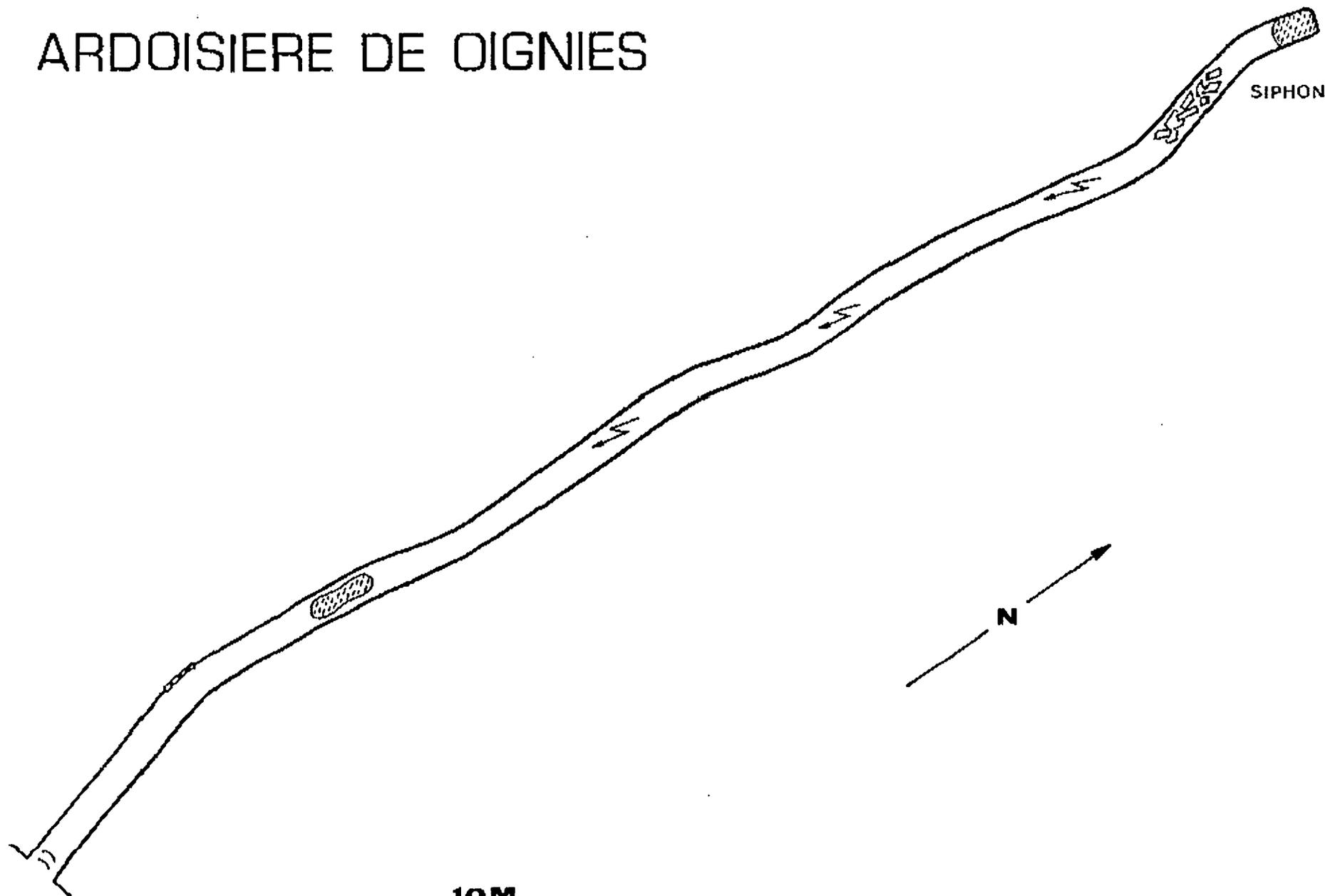
COUPE



PLAN



ARDOISIÈRE DE OIGNIES



SIPHON

10M

N

LES ARDOISIÈRES SOUTERRAINES DE LA SEMOIS

De nos jours, et à quelques exceptions près, les anciennes ardoisières souterraines de la Semois encore accessibles, ont été fermées par les soins de l'Institut Royal des Sciences Naturelles, afin d'assurer la protection hautement nécessaire des chauves-souris.

On pourrait donc s'étonner dès lors que nous soyons en mesure d'en publier les topographies.

En fait, ces topographies ont été réalisées en 1965 dans le cadre d'un inventaire spéléologique de la Semois qui ne fut jamais publié ni même terminé.

Cette mise au point nous a paru nécessaire dans la mesure où nous ne tenons pas à être impliqués dans les inqualifiables actes de vandalisme dont ces fermetures font régulièrement l'objet.

(Pour une éventuelle autorisation de visite, s'adresser à Monsieur Fairon, I.R.S.N.B. - Bruxelles).

ARDOISIÈRE SOUTERRAINE DE LAFORET

Province de Namur.

Entité de Vresse-sur-Semois.

Commune de Vresse-sur-Semois.

Hameau de Laforêt.

Carte IGN 1:25.000 N° 63/7-8

A 1.700 mètres au Sud du village de Laforêt, en rive gauche du ruisseau de Rebaix, affluent gauche de la Semois.

Deux entrées parallèles conduisent à une galerie unique de 100 mètres de développement, traversant deux chambres d'exploitation.

Aux 30 mètres, un trou d'eau à gauche laisse supposer l'existence d'un étage inférieur noyé.

Cette cavité fut exploitée de 1872 à 1877 par la Société Ardoisière de Rebaix.

Selon certains documents elle était encore en activité en 1885.

Un document de 1924 signale les vestiges de trois galeries et non de deux.

Cavité actuellement fermée par l'I.R.S.N.B.

ARDOISIÈRES SOUTERRAINES DE LAVIOT

Province de Luxembourg.

Entité de Bouillon.

Commune de Rochehaut.

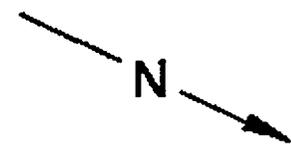
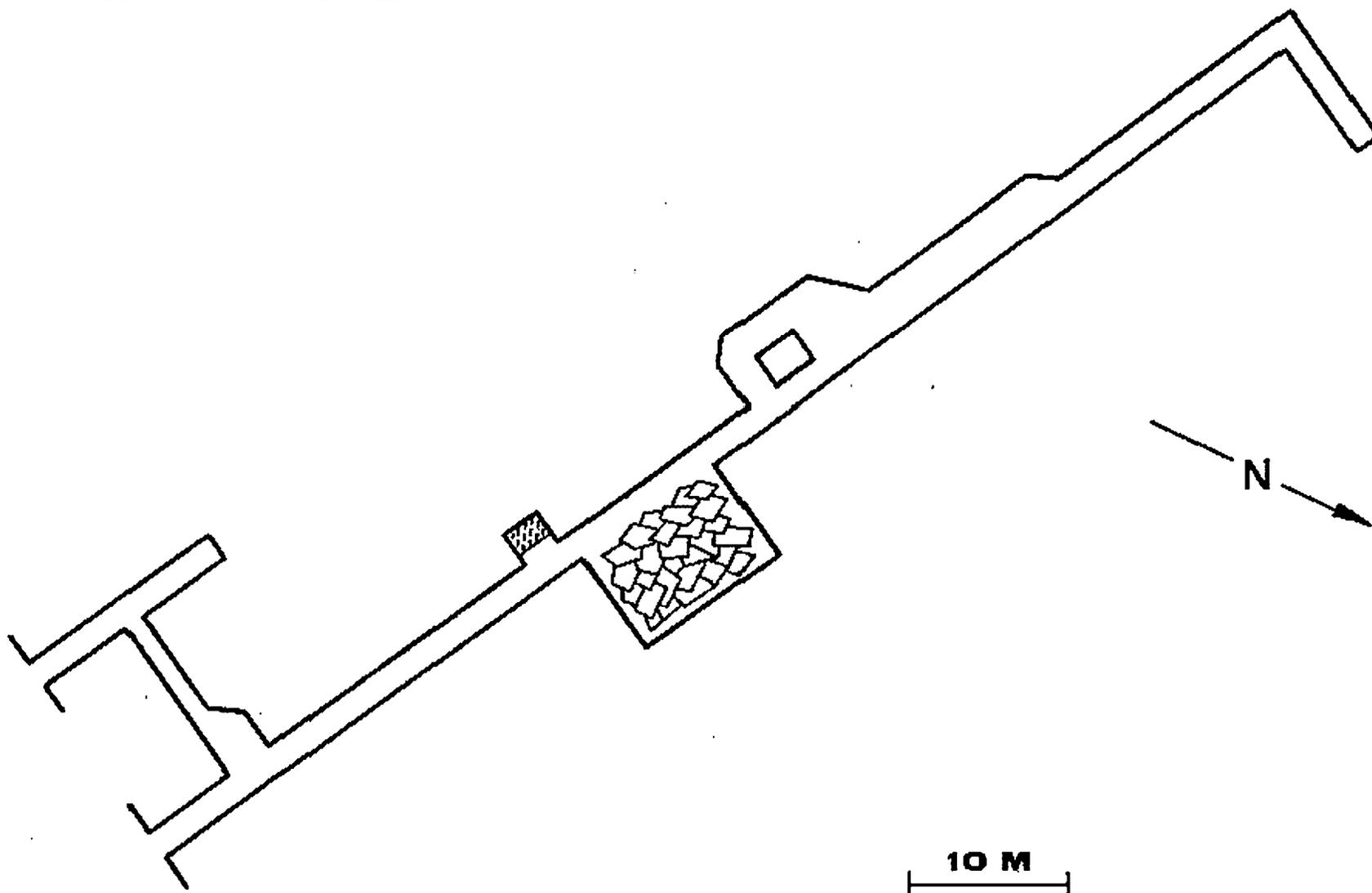
Hameau de Laviot.

Carte IGN 1:25.000 N° 64/5-6

En rive droite de la Semois, à 1 kilomètre au Sud-Ouest de l'église de Rochehaut.

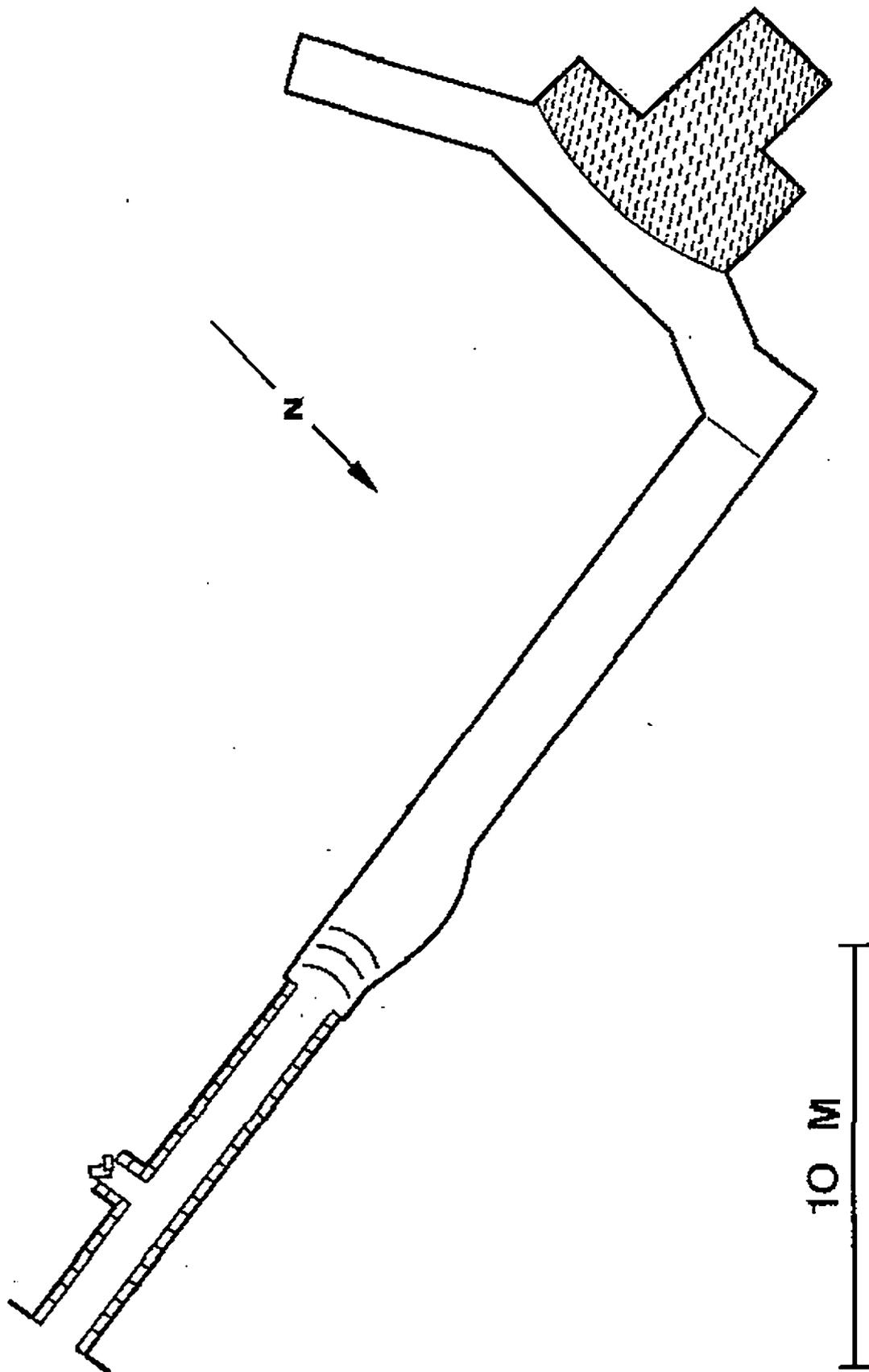
Sous le point de vue de Rochehaut, à la sortie de la boucle de Frahan. Entre les lieux-dit: Les Mazi et La Roche des Corbeaux, au bout du chemin carrossable qui, au niveau de la Semois, fait le tour du méandre de Laviot (Actuellement Laviô).

A.S. LAFORET

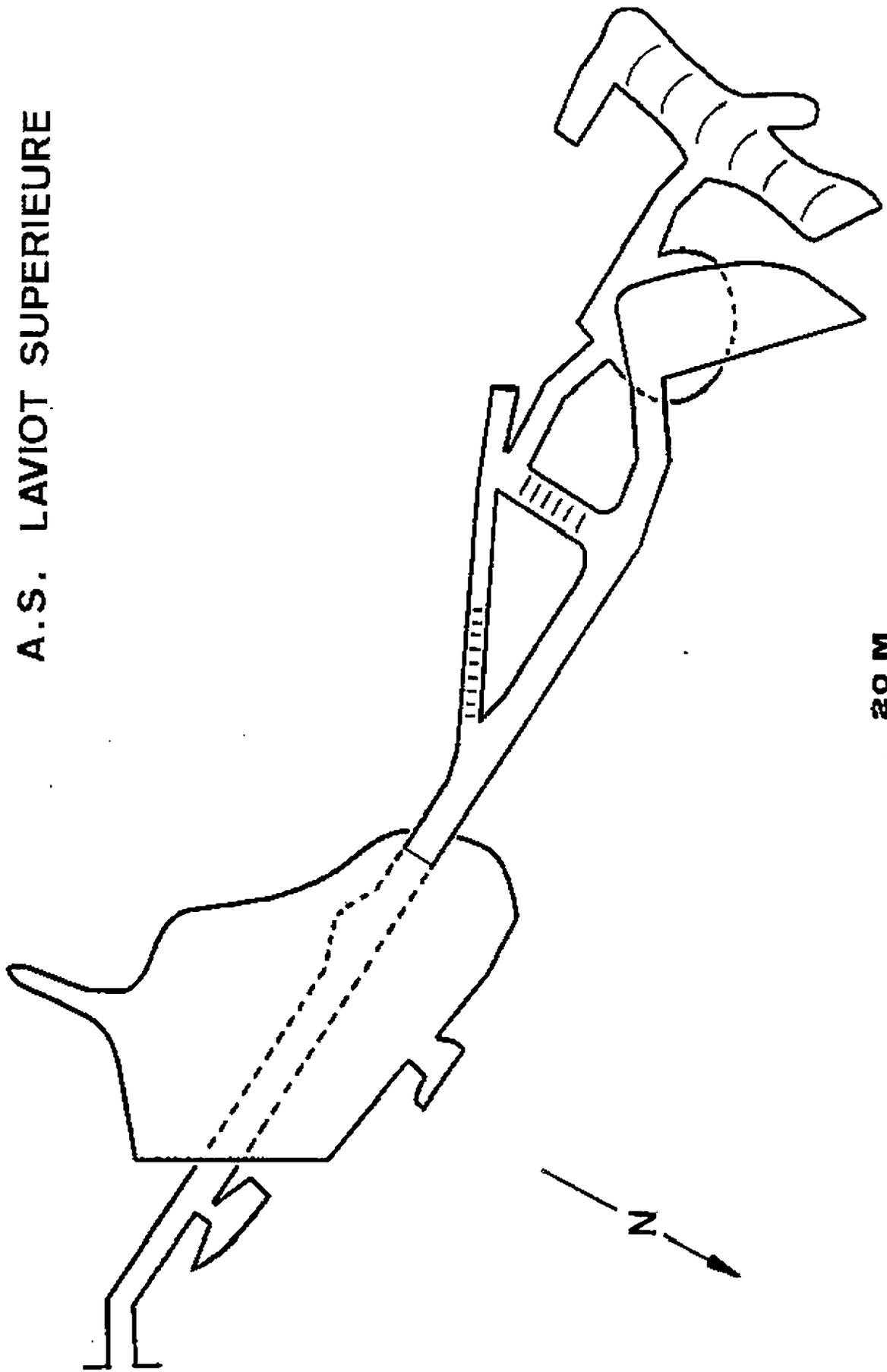


10 M

A.S. LAVIOT INFERIEURE



A.S. LAVIOT SUPERIEURE



20 M

A.S. LAVIOT INFÉRIEURE

C'est une galerie coudée à angle droit de quelques 40 mètres de développement, donnant accès sur la droite à une chambre d'exploitation complètement noyée.

A.S. LAVIOT SUPÉRIEURE

La galerie principale a 140 mètres de long. Elle conduit, ainsi que son embranchement inférieur gauche, à trois petites chambres d'exploitation. A quelques mètres de l'entrée, cette galerie passe en tunnel sous les éboulis d'une chambre d'exploitation supérieure de plus de 2.000 M². Cavité actuellement fermée par l'I.R.S.N.B.

Selon certains documents, l'ardoise était déjà extraite à Laviot en 1810.

L'exploitation intensive débuta en 1826 pour atteindre le plein rendement en 1830.

Les ardoises de Laviot étaient expédiées par la Semois et la Meuse française au moyen de bateaux spéciaux appelés "Naques", et pouvant transporter 20.000 ardoises.

En 1886, l'ardoisière de Laviot occupe 50 ouvriers.

Après la guerre de 1914-1918, on note une relance de l'exploitation, mais en 1924 il ne reste plus que 13 ouvriers au travail.

ARDOISIÈRE SOUTERRAINE DE GERARDFOSSE

Province de Luxembourg.

Entité de Bouillon.

Commune de Rochehaut.

Carte IGN 1:25.000 N° 64/5-6

A 1.250 mètres à l'Est de l'église de Rochehaut, en rive droite de la vallée de la Liresse.

A cet endroit, entre les lieux-dits: Virée de Pidj'rû en haut, et Les Grandes Faloijes en bas, la Liresse reçoit trois petits affluents droits.

L'ardoisière de Gérardfosse s'ouvre en rive gauche de l'affluent central, à quelques mètres sous le chemin forestier.

C'est une galerie d'une centaine de mètres de long, avec deux chambres d'exploitation au fond, et deux trous d'eau conduisant à un niveau inférieur.

Cavité actuellement fermée par l'I.R.S.N.B.

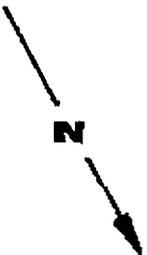
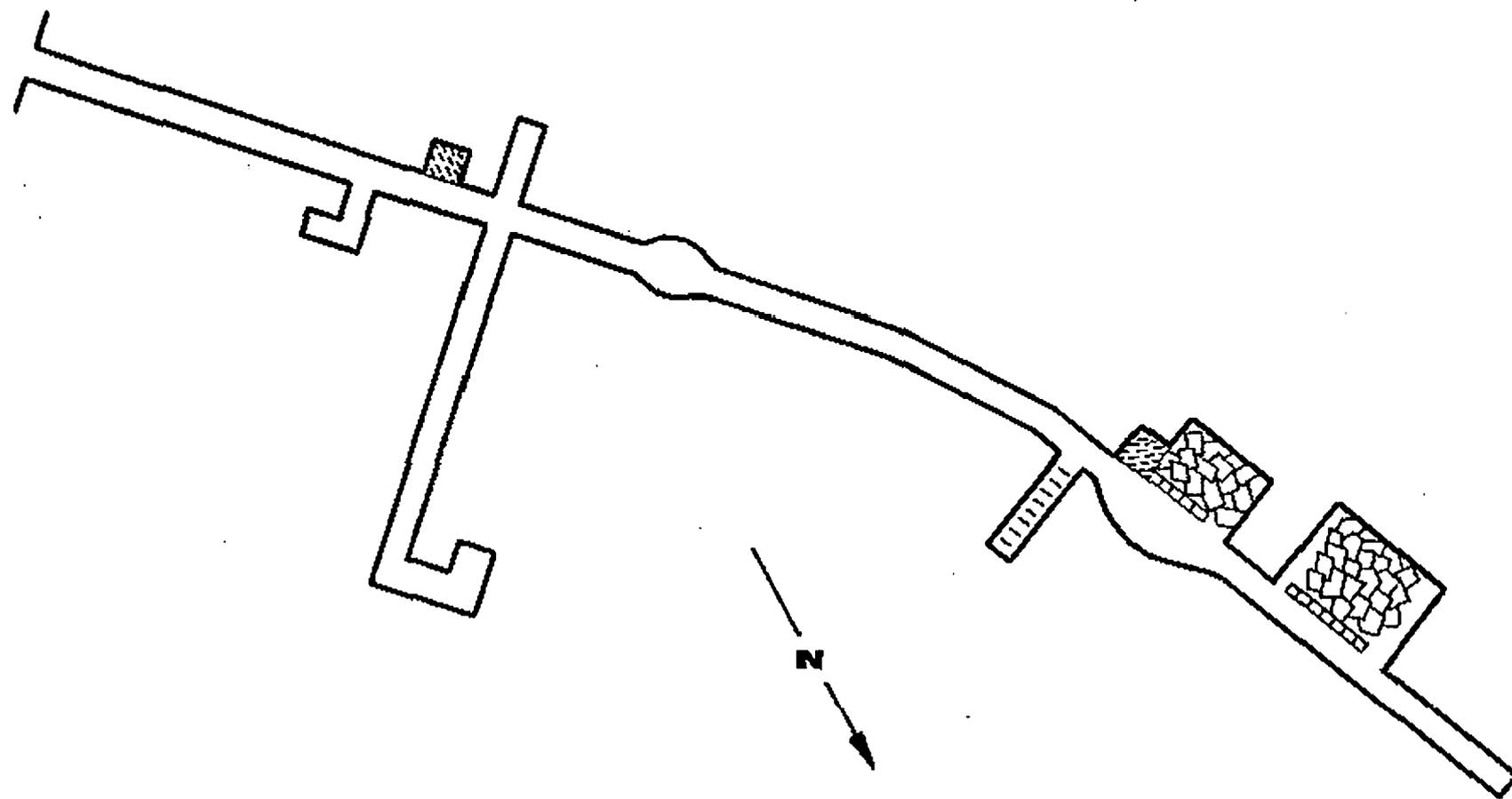
En 1862, un certain Hoffmann, entreprend l'exploitation de différents gîtes situés sur la commune de Rochehaut, et parmi ceux-ci, Gérardfosse jusqu'en 1874.

Le 2 mars 1913, un certain Degrelle, brasseur à Bouillon, demande une concession, qui lui sera accordée, pour l'ardoisière abandonnée de Gérardfosse.

C'est tout ce que nous en savons.



A.S. GERARDFOSSE



20 M

ARDOISIERE SOUTERRAINE DE PONT LE PRETRE

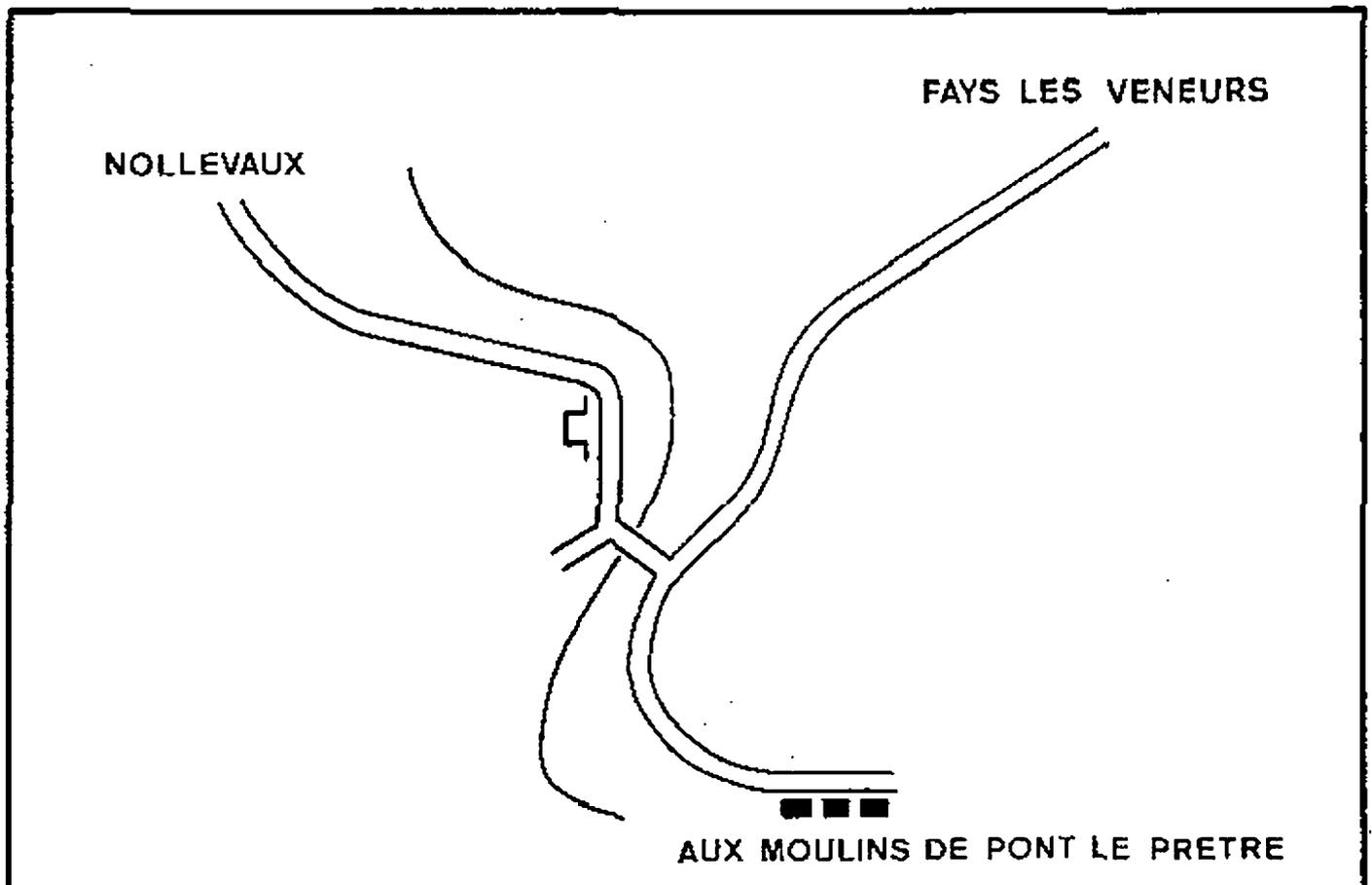
Province de Luxembourg.
 Entité de Paliseul.
 Commune de Nollevaux.
 Lieu-dit: Aux Moulins de Pont le Prêtre.
 Carte IGN 1:25.000 N° 64/5-6

En rive droite du ruisseau de Pont le Prêtre.

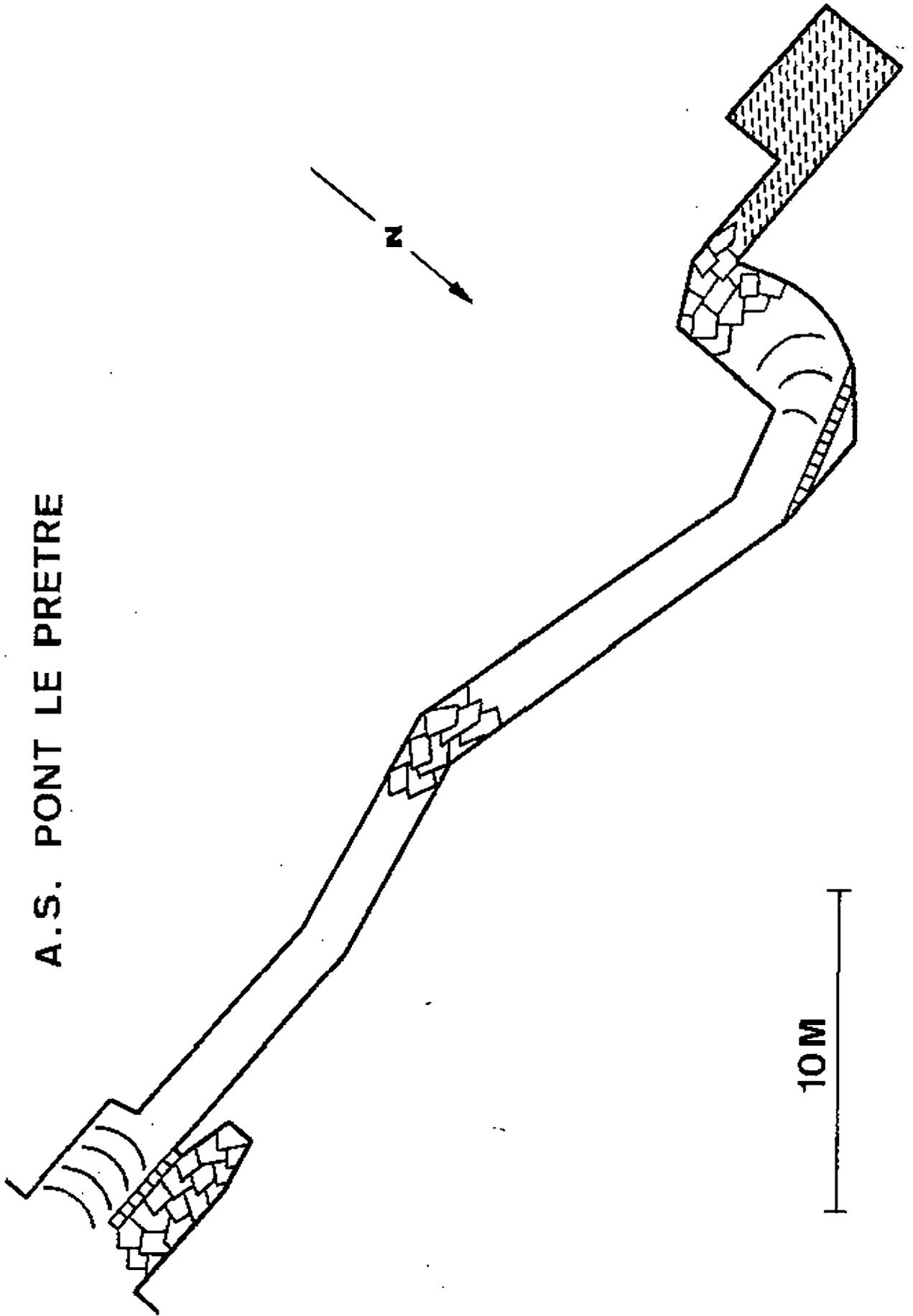
C'est une galerie unique en pente douce, d'une cinquantaine de mètres de long, noyée au niveau de la nappe phréatique, mais se prolongeant sûrement sous l'eau.

Les archives nous apprennent qu'une première ardoisière a été ouverte en rive droite du ruisseau de Pont le Prêtre en 1836.

Rien ne permet de dire qu'il s'agit de celle que nous avons retrouvée, car il semble qu'il y eut au moins trois exploitations le long de ce ruisseau.



A.S. PONT LE PRETRE



ARDOISIÈRES SOUTERRAINES DE SAINTE ADELE

Province de Luxembourg.
 Entité de Paliseul.
 Commune de Fays-les-Veneurs.
 Lieu-dit: Entre les Deux Roches.
 Carte IGN 1:25.000 N° 64/5-6

A 3 Km 700 au Sud-Sud-Est du village de Fays-les-Veneurs.
 En rive droite du ruisseau des Alleines, 150 mètres en amont de son confluent avec le ruisseau de Fays-les-Veneurs.
 En bordure et au niveau du chemin forestier.
 Ces trois cavités sont espacées de quelques dizaines de mètres.

A.S.SAINTE ADELE 1

C'est un couloir de 10 mètres de long, orienté à 135°.
 Sa largeur est de 1M50 et sa hauteur est de 2 mètres.
 C'est probablement une galerie de recherches.

A.S.SAINTE ADELE 2

C'est un couloir de 60 mètres de long, avec chambres d'exploitation à l'entrée et au fond.
 Deux trous d'eau situés à gauche conduisent probablement vers un niveau inférieur.

A.S.SAINTE ADELE 3

C'est un couloir de 30 mètres de long, avec descenderie noyée à gauche et chambre d'exploitation au fond.
 Les cavités 2 et 3 sont actuellement fermées par l'I.R.S.N.B.
 L'exploitation de ces ardoisières se situerait entre 1900 et 1920.

ARDOISIÈRES SOUTERRAINES DE LINGLE

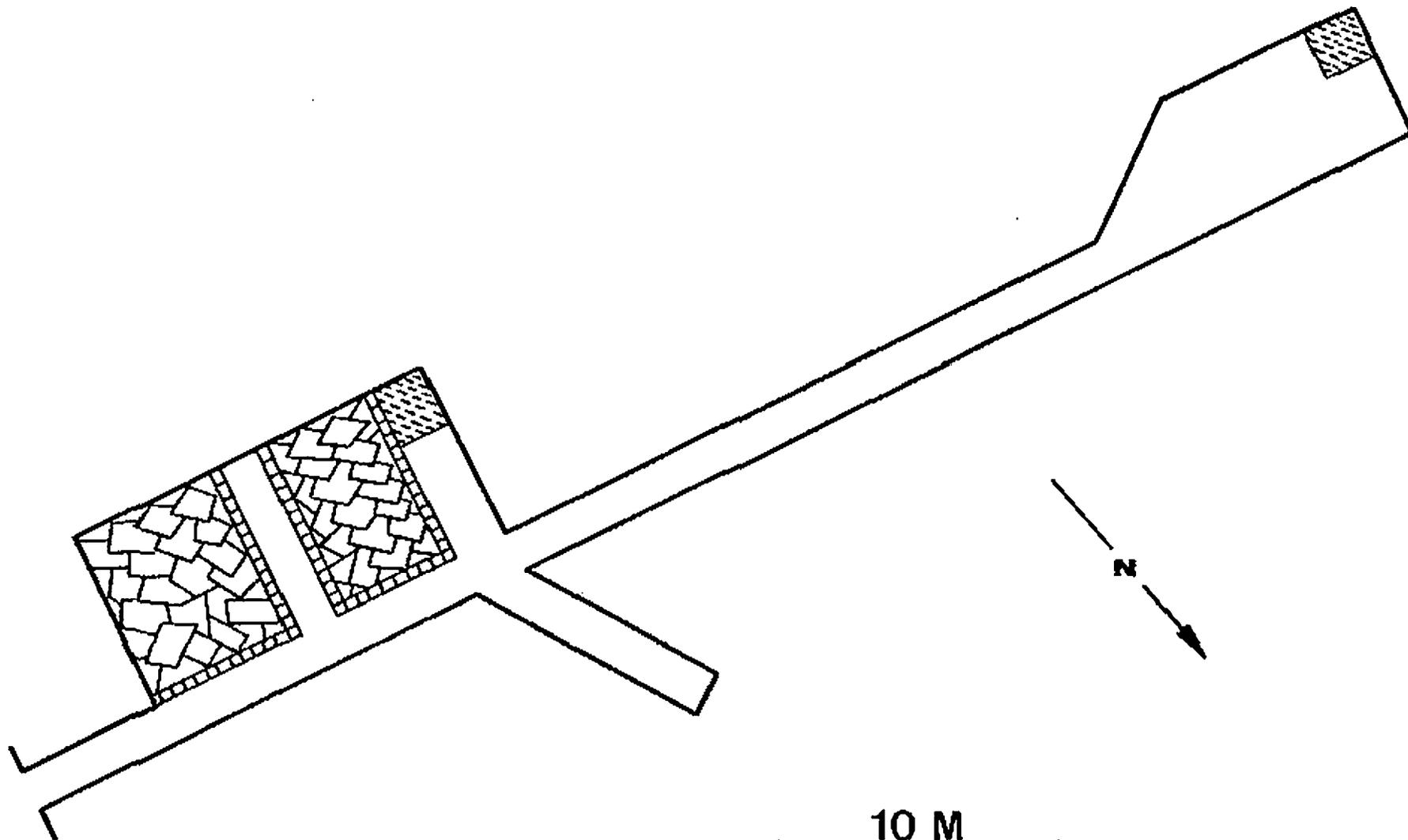
Province de Luxembourg.
 Entité de Bertrix.
 Commune de Bertrix.
 Lieu-dit: Lingle.
 Carte IGN 1:25.000 N° 67/3-4

En rive droite du ruisseau d'Aise, affluent droit de la Semois.
 Dans le versant Ouest du Bois du Cul du Mont, face au pont de Mortehan.
 Les ardoisières souterraines de Lingle sont de loin les plus vastes de toutes les ardoisières de la Semois. Leur développement total dépasse le kilomètre.
 Elles se composent de 4 cavités, étagées suivant le pendage de la colline.

A.S. LINGLE INFÉRIEURE

C'est un réseau assez complexe de deux, puis de trois galeries, inclinées à 45°, et reliant entre elles une multitude de petites chambres d'exploitation.

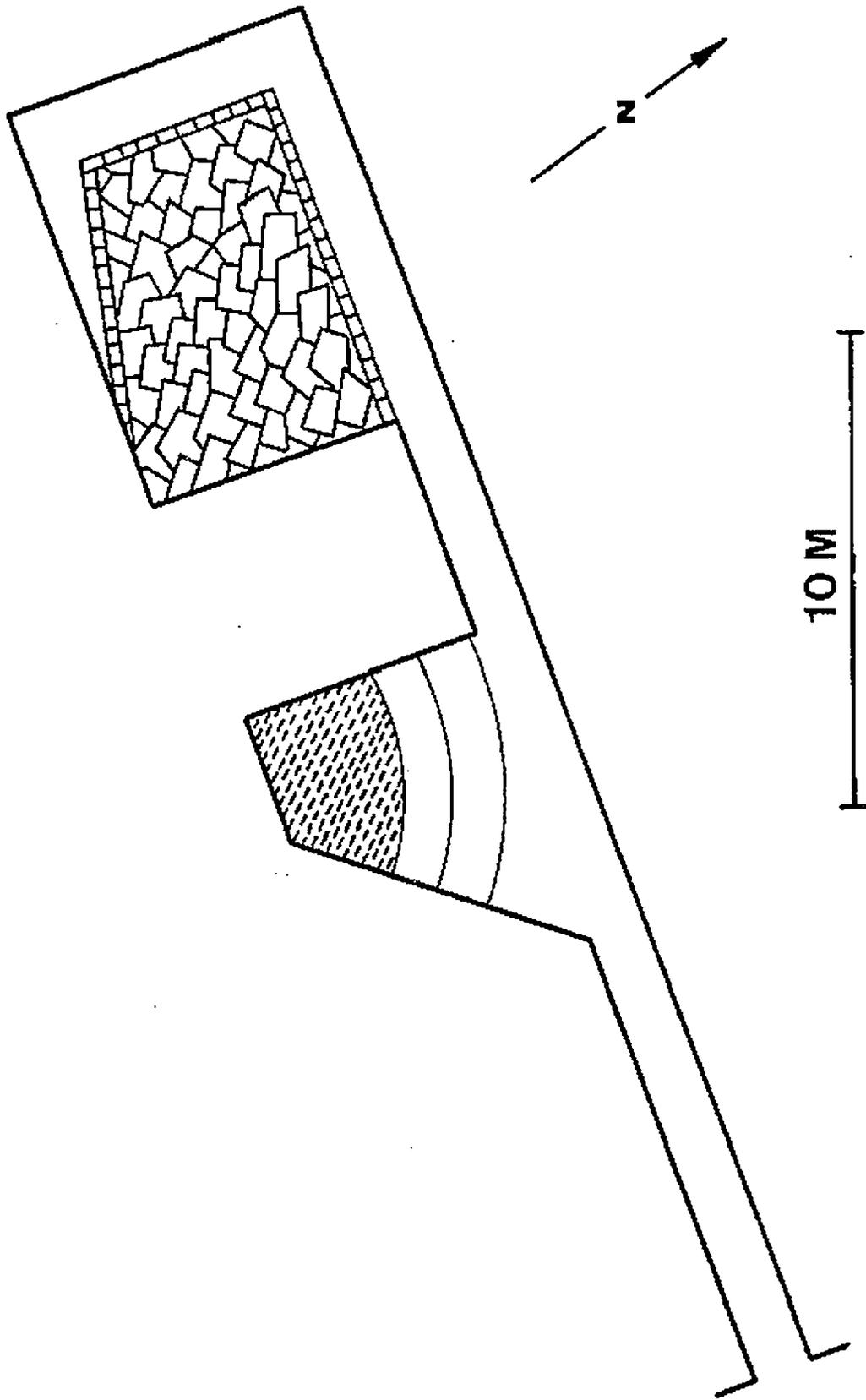
A.S. SAINTE ADELE 2



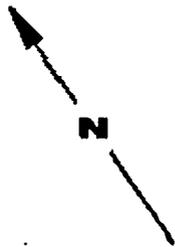
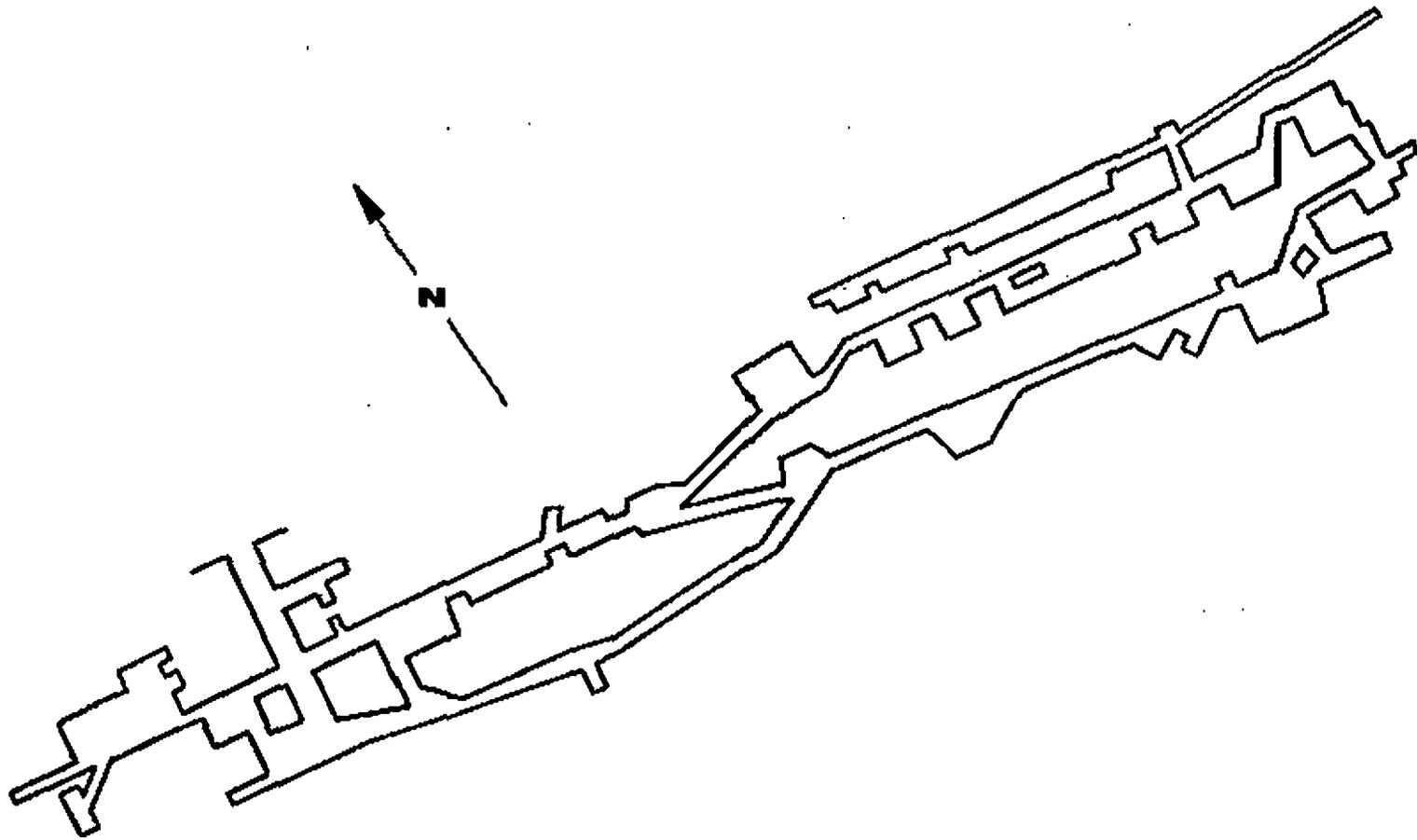
10 M

N

A.S. SAINTE ADELE 3

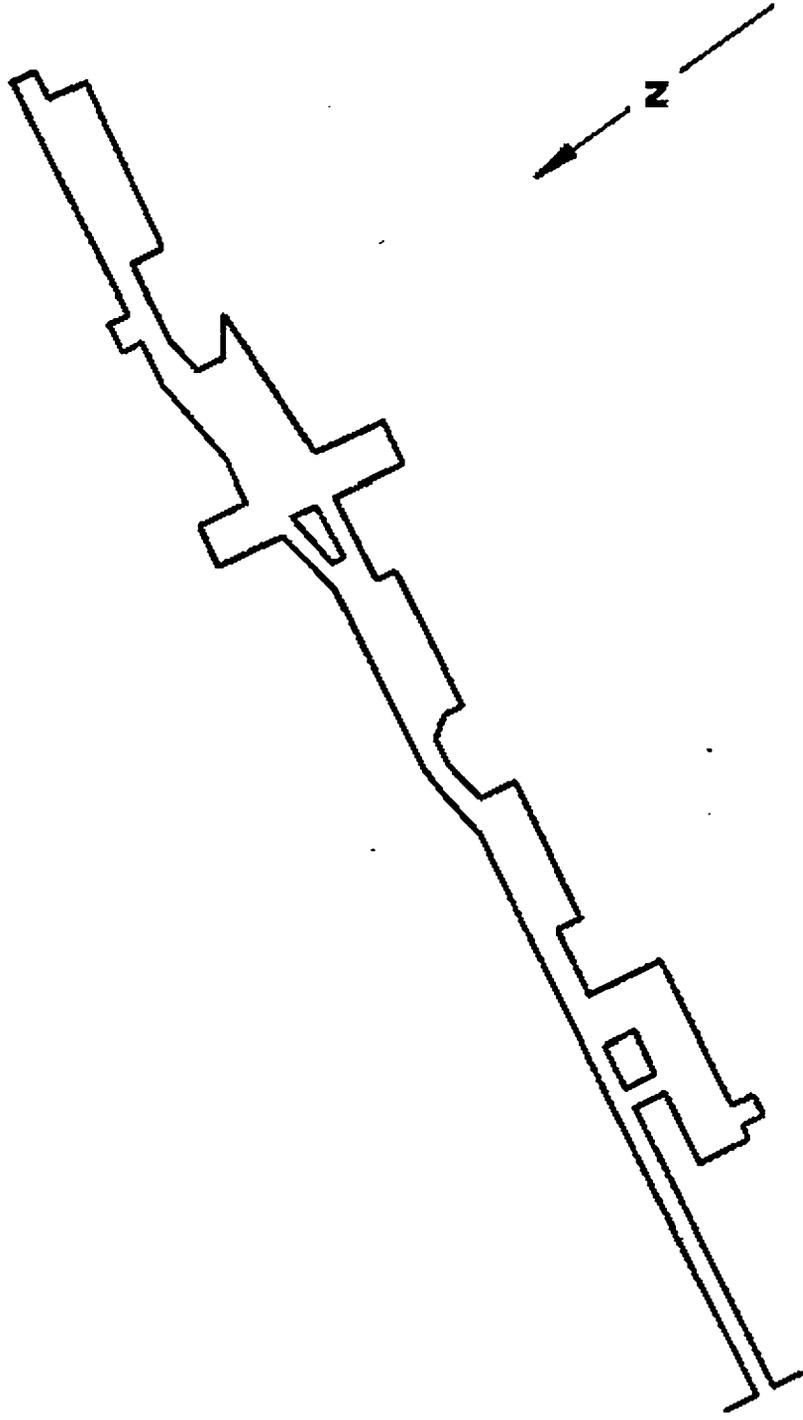


A. S. LINGLE INFERIEURE

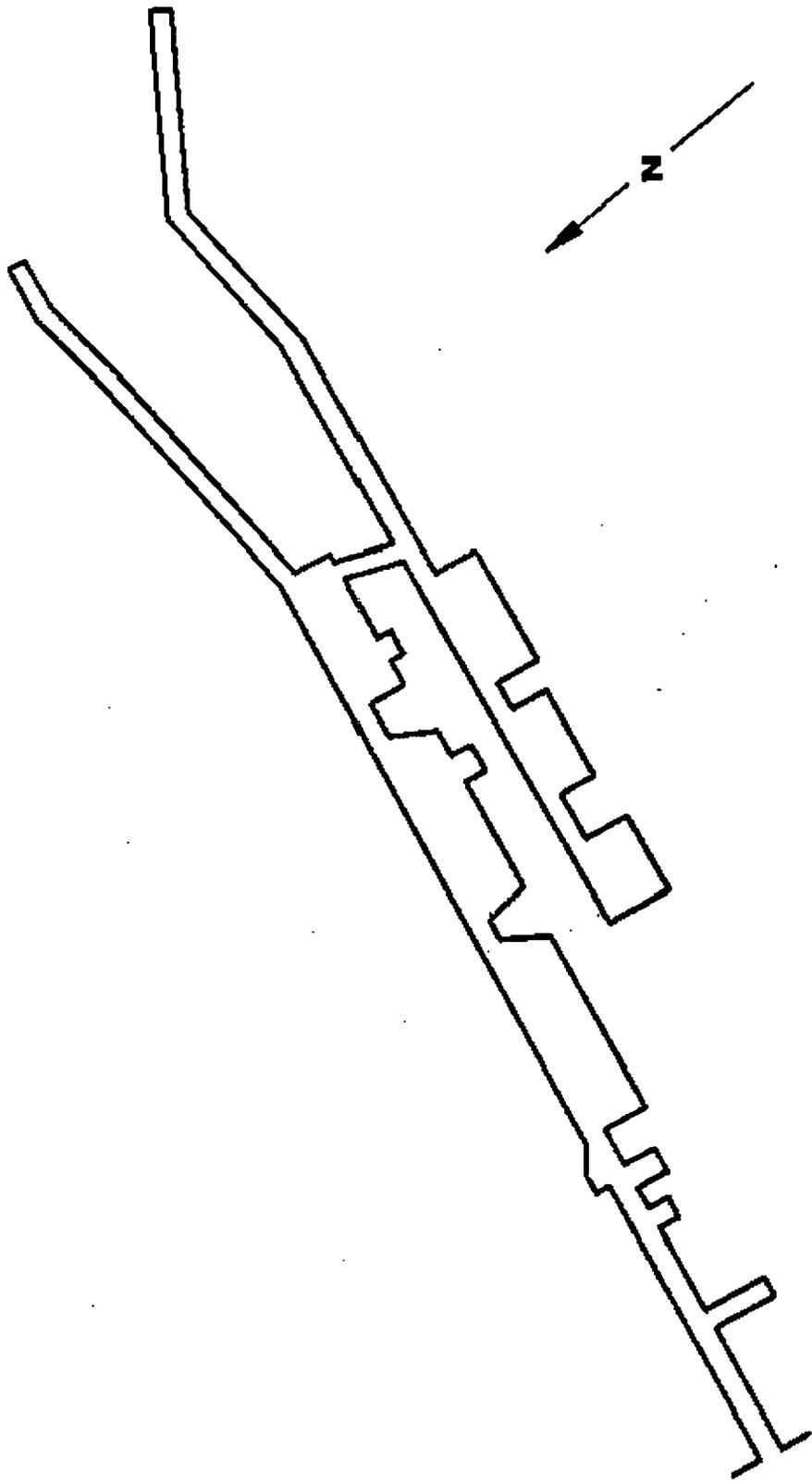


40M

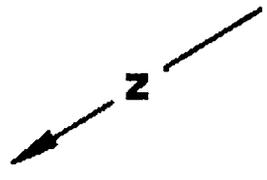
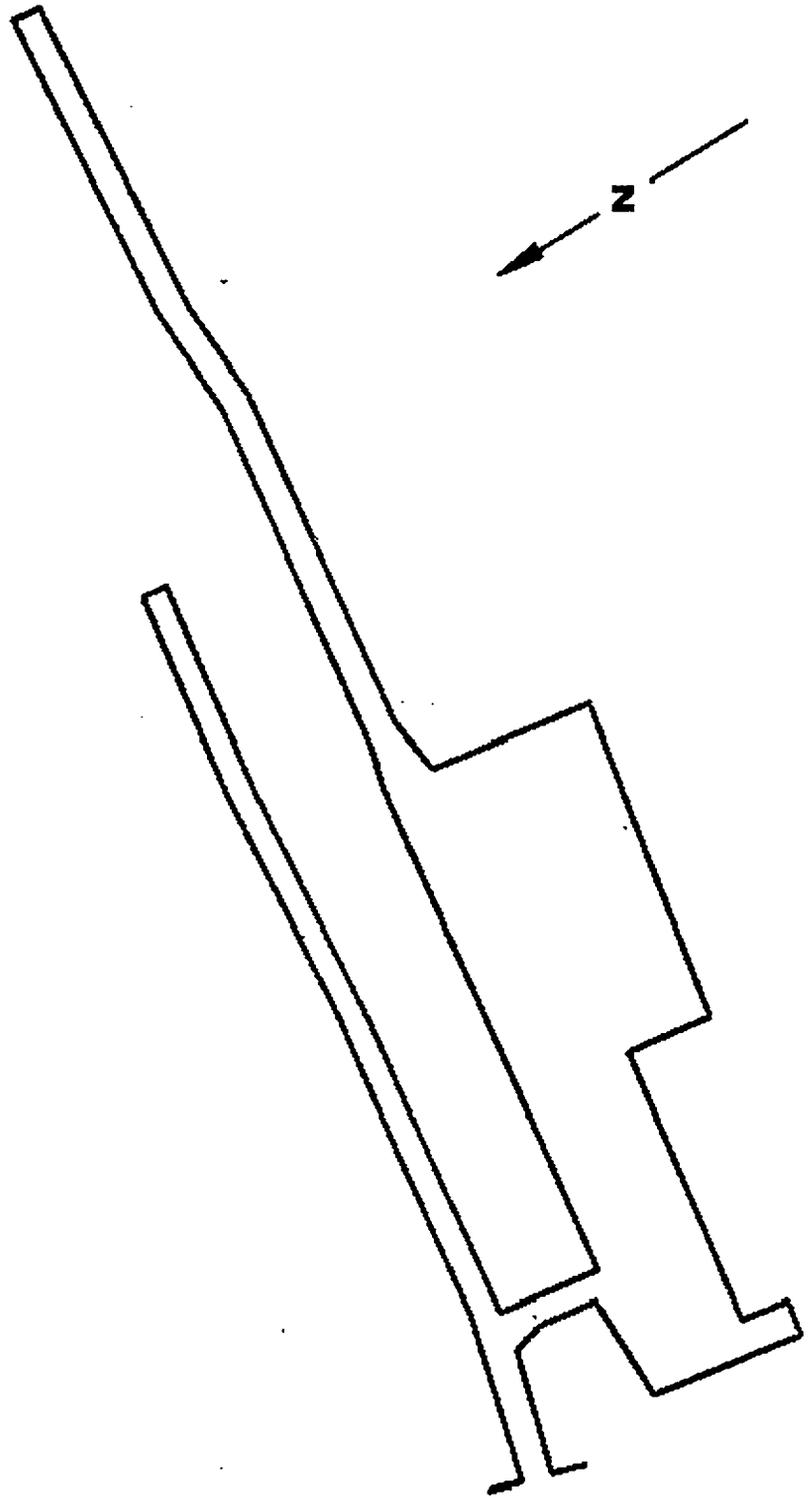
A.S. LINGLE MOYENNE



A.S. LINGLE SUPERIEURE 1



A.S. LINGLE SUPERIEURE 2



10M

D'Ouest en Est, la longueur moyenne du réseau est de 240 mètres.

A.S. LINGLE MOYENNE

Cette galerie s'ouvre au niveau du sol de la carrière. Sa longueur atteint les 100 mètres, et elle relie entre elles cinq chambres d'exploitation.

A.S. LINGLE SUPERIEURE 1

D'un développement total proche des 200 mètres, ce réseau se compose de deux niveaux de galeries comportant six chambres d'exploitation.

A.S. LINGLE SUPERIEURE 2

D'un développement total de 120 mètres, ce réseau comporte deux galeries parallèles et une chambre d'exploitation de 300 M².

Ces quatre cavités sont actuellement fermées par l'I.R.S.N.B.

C'est un certain Bonnardeaux de Bouillon qui commença l'exploitation en 1869.

En 1888, ces ardoisières occupaient 35 ouvriers, pour une production annuelle de 2.112.000 ardoises.

Leur abandon se situe vers 1920.

ARDOISIERE SCUTERRAINE DE NIEDER-EMMELS

Province de Liège.

Entité de Saint-Vith.

Commune de Saint-Vith.

Hameau de Nieder-Emmels.

Lieu-dit: Hinter den Sandgruben.

Carte IGN 1:25.000 N° 56/1-2

Pour trouver cette cavité, il est plus facile de partir de Recht que de Nieder-Emmels (Voir croquis).

Une première galerie, de 40 mètres de long, conduit à une zone de grandes chambres d'exploitation s'étendant vers la gauche.

La dernière, complètement noyée, semble se prolonger à grande profondeur. On se demande comment un tel volume d'eau ne trouve pas sa voie vers l'étage inférieur qu'il surplombe.

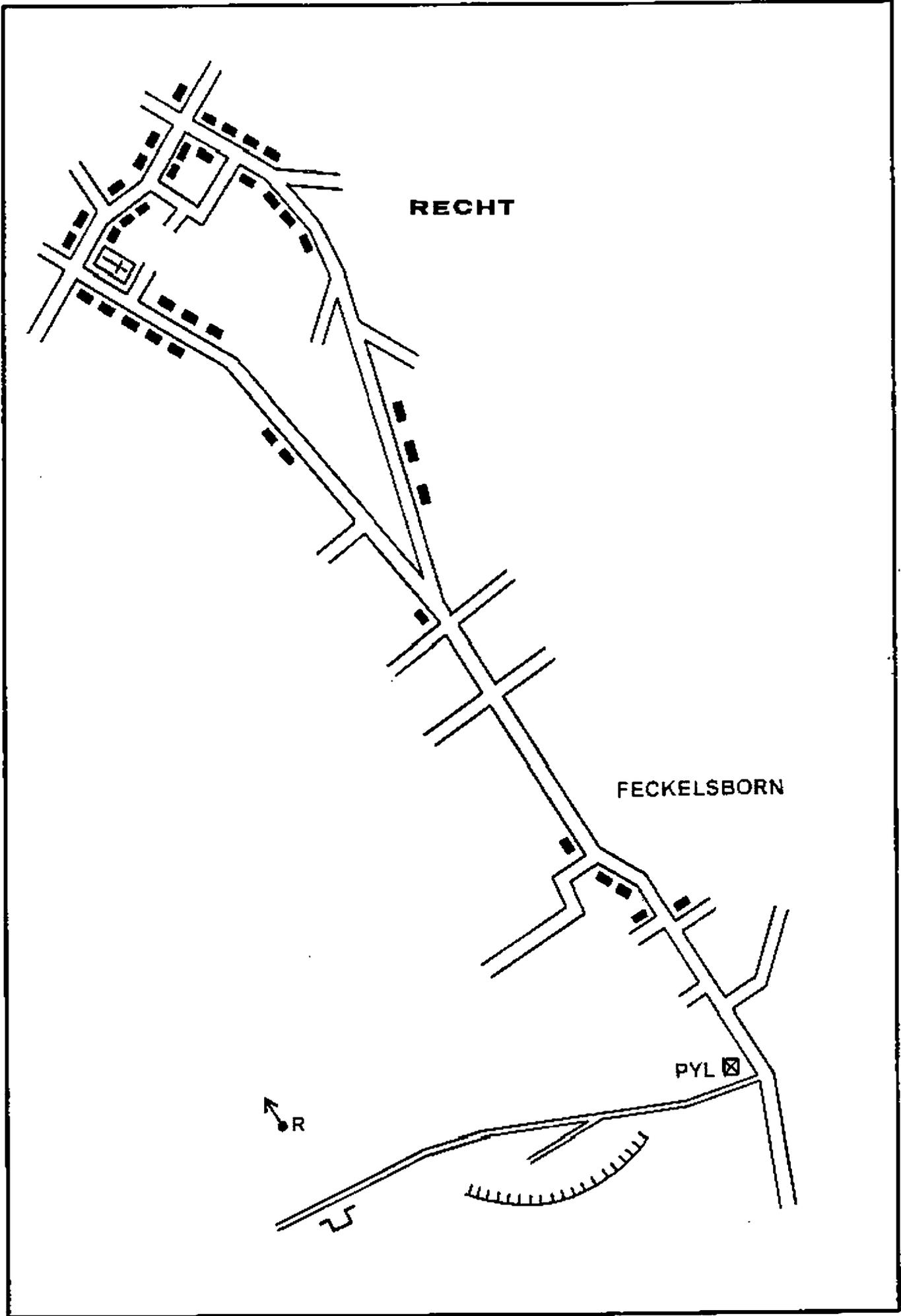
Au-delà de cette zone, on trouve vers la droite, une galerie de 75 mètres creusée dans l'arkose qui y fut exploitée à petite échelle comme pierre de taille, tandis que vers la gauche, deux puits obliques de 15 mètres chacun conduisent aux grandes chambres d'exploitation de l'étage inférieur.

Des encoches dans les parois témoignent des vertigineuses échelles de bois qui les équipaient.

Au point le plus bas de ce réseau inférieur, une galerie d'exhaure de quelques 200 mètres débouchait jadis au pied du versant.

Actuellement, elle est en partie noyée, suite au mur de serrage nécessaire au captage d'eau qui a été établi sur son oeil.

Nous ne disposons d'aucun renseignement historique relatif à cette



RECHT

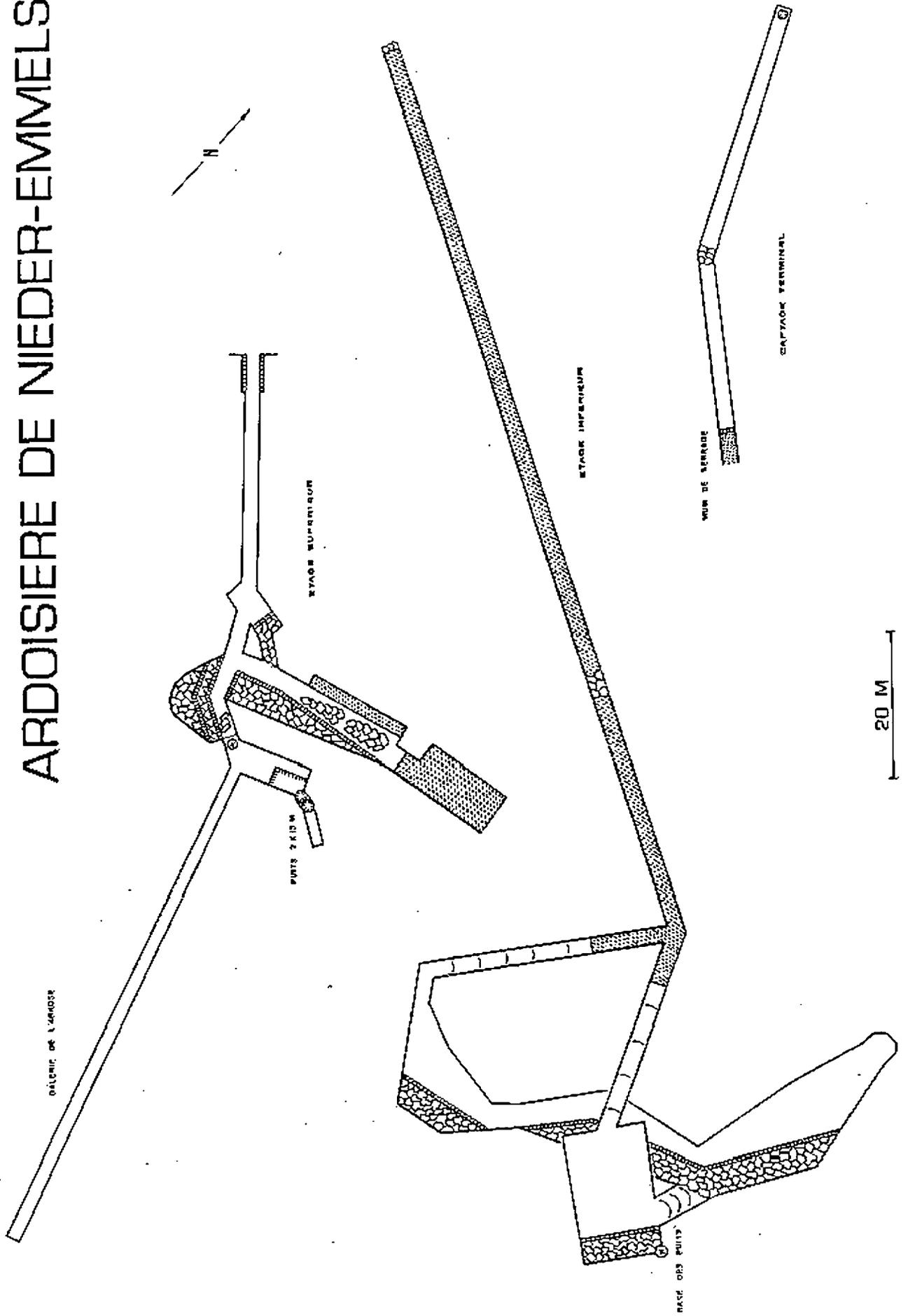
FECKELSBORN

PYL

R

ARDOISIÈRE DE NIEDER-EMMELS

plan de l'ardoisère



ardoisière, si ce n'est la date de 1886 gravée dans la clé de voûte de l'entrée.

Cette cavité est fermée par une grille.
On peut en obtenir la clé chez Monsieur Bourguignon, garde-chasse à Nieder.

ARDOISIÈRES SOUTERRAINES SITUÉES MAIS NON PÉNÉTRABLES

ARDOISIÈRE SOUTERRAINE DE L'ESCAILLÈRE

Province du Hainaut.
Entité de Chimay.
Commune de L'Escaillère.
Carte IGN 1:25.000 N° 62/3-4

A noter que "Escaillère" est un terme ancien qui signifie ardoisière. Pour avoir donné son nom au village, l'origine de cette exploitation doit remonter fort loin dans le temps.

A 500 mètres à l'Ouest de l'église, on trouve une zone de haldes au milieu de laquelle, aux dires des habitants, s'ouvrait jadis un puits d'extraction de 100 mètres de profondeur.
50 mètres plus loin vers l'Ouest-Nord-Ouest, dans un petit bois, on trouve une descenderie oblique complètement noyée.

ARDOISIÈRE SOUTERRAINE DE ROUGEBAU

Province de Luxembourg.
Entité de Paliseul.
Commune de Fays-les-Veneurs.
Carte IGN 1:25.000 N° 64/5-6

A 2 Km 800 au Sud-Est du village, en rive gauche du ruisseau de Fays-les-Veneurs.

Un effondrement, qui suivant la tradition fit plusieurs victimes, en aurait fait disparaître l'entrée.
Il ne reste plus que quelques haldes perdues au fond des bois.
Curieusement, aucun ouvrage relatif aux ardoisières de la Semois ne fait mention d'une telle catastrophe.

ARDOISIÈRE SOUTERRAINE NANQUETTE

Province du Luxembourg.
Entité de Martelange.
Commune de Martelange.
Carte IGN 1:25.000 N° 65/7-8

A 1.250 mètres au Sud-Ouest du tristement célèbre pont de Martelange, en rive gauche du ruisseau de Mühlenbach.

Les haldes, surmontées de quelques bâtiments anciens, barrent toute la vallée.

La descenderie oblique est fermée par une dalle de béton.

Pour rappel, c'est à Martelange que se trouve une des deux ardoisières souterraines encore exploitées de nos jours en Wallonie.

Elle se situe au pied et à droite de la grande côte menant de Martelange à Bastogne.

Nous avons envoyé de nombreuses lettres à la direction de cette

entreprise qui aurait pu nous fournir pas mal de renseignements tant sur l'histoire ancienne des ardoisières de Martelange que sur les méthodes actuelles d'exploitation.

Nous n'avons jamais obtenu l'élémentaire politesse d'une réponse.

Signalons enfin qu'en territoire luxembourgeois, et sortant donc du cadre de cet ouvrage, il existe encore à Martelange une ardoisière en activité et trois ardoisières abandonnées.

Certains ouvrages leur attribuent une profondeur de 200 mètres et plus.

ARDOISIÈRES SOUTERRAINES DE REGNE

Province de Luxembourg.

Entité de Vielsalm.

Commune de Bihain.

Hameau de Regné.

Carte IGN 1:25.000 N° 55/7-8

A droite de la route Baraque Fraiture - Vielsalm.

Parmi des hectares de haldes étagées à flanc de coteau, on retrouve deux descenderies obliques de très grandes dimensions et complètement noyées.

ARDOISIÈRES SOUTERRAINES DONT IL NE RESTE PLUS TRACE SUR LE TERRAIN

ARDOISIÈRE SOUTERRAINE DE COUVIN

Province de Namur.

Entité de Couvin.

Commune de Couvin.

Carte IGN 1:25.000 N° 57/7-8

A 4 Km 400 au Sud-Sud-Est de Couvin, en rive droite du ruisseau de la Forge du Prince.

La carte IGN fait clairement mention d'une ardoisière.

Nous avons prospecté la zone en question sur plusieurs hectares.

Nous n'y avons pas trouvé trace de quoi que ce soit.

ARDOISIÈRE SOUTERRAINE DE JONET

Province de Luxembourg.

Entité de Paliseul.

Commune de Fays-les-Veneurs.

Carte IGN 1:25.000 N° 64/5-6

En rive gauche du ruisseau de Fays-les-Veneurs, en aval de l'ardoisière de Rougebau.

Aucune trace, et de plus les habitants ne connaissent pas.

Il s'agit peut-être d'une autre dénomination des ardoisières de Sainte Adèle situées dans le même secteur (Voir ci-avant).

ARDOISIÈRES SOUTERRAINES D'HERBEUMONT

Province de Luxembourg.

Entité d'Herbeumont.

Commune d'Herbeumont.
Carte IGN 1:25.000 N° 67/3-4

La tradition et une certaine littérature régionale font état d'ardoisières souterraines à Herbeumont, avec même exploitation par puits.

Une minutieuse prospection sur le terrain nous permet d'affirmer avec un maximum de certitude qu'il n'y a jamais eu d'ardoisières souterraines sur le territoire d'Herbeumont.

Comment expliquer ce mystère?

Herbeumont étant le plus gros village de la région, il est probable que beaucoup d'ardoisiers y résidaient, et chacun sait que pour nos grands-pères, faire 5, 10 ou même 15 kilomètres à pied pour gagner les lieux de travail était une chose tout à fait courante.

De même, en dehors des élections, les limites des communes ne devaient pas les préoccuper très fort.

Les ardoisières souterraines d'Herbeumont pourraient donc être:

1 - Les ardoisières de Lingle dont nous avons parlé ci-avant, sur Bertrix

2 - Un puits noyé situé au confluent du ruisseau d'Aise et de la Goutelle de Duni, également sur Bertrix.

Tout comme elles pourraient se situer:

3 - Au lieu-dit: Les Ardoisières, sous le Bois de Babinaye, dans l'enclave d'Orgéo, entre Herbeumont et Saint-Médard, en rive gauche du ruisseau d'Aise et en amont de 2,

4 - Au lieu-dit: Les Ardoisières, sur le territoire de Saint-Gérard, en rive gauche du ruisseau de l'Ardoisière et en amont de 3.

On ne saurait être plus confus, mais terrain oblige.

Signalons qu'en 3 et 4, s'il subsiste d'importantes zones de haldes, nous n'avons trouvé aucun vestige de puits ou de galerie. .

ARDOISIÈRES SOUTERRAINES DE VIELSALM

Province de Liège.

Entité de Vielsalm.

Commune de Vielsalm.

Lieu-dit: Thier des Carrières.

Carte IGN 1:25.000 N° 56/1-2

Sur les crêtes au Sud de la ville.

Actuellement, les entrées ont été comblées, et le terrain, soigneusement nivelé, a été loti et bâti.

Il ne reste donc plus trace de ces ardoisières.

Du moins, plus trace des entrées, parce que les haldes quant à elles, occupent plusieurs Km², formant un paysage et un biotope tout à fait typiques qu'il serait primordial de préserver.

Au vu de ces haldes, on peut d'ailleurs se demander si les ardoisières de Vielsalm ne furent pas les plus grandes de Wallonie, soit par l'étendue de leurs galeries, soit par l'importance du volume extrait.

CHAPITRE 6

LE COTICULE DE VIELSALM

Aux confins de nos Ardennes, et plus précisément dans la région de Vielsalm, existe une roche unique au monde.

C'est le coticule.

Les qualités abrasives de cette roche ont permis d'en tirer des pierres à aiguiser qui ont atteint une renommée mondiale.

Cette industrie particulière a marqué fortement pendant plusieurs siècles l'économie du Pays de Salm avant de disparaître complètement.

Mais fait unique en la matière, bien que disparue, cette industrie n'a pas été oubliée.

Quelques jeunes tentent actuellement de manière artisanale une recommercialisation des déchets.

D'autre part, l'A.S.B.L. Val de Glain, Terre de Salm, a mis sur pied un musée particulièrement intéressant relatif à l'extraction et à la manutention du coticule.

Enfin, quelques érudits locaux ont publié un certain nombre d'ouvrages historiques ou techniques traitant de la pierre à rasoir.

Une fois n'est pas coutume, nous nous sommes trouvés là devant une documentation riche et abondante à laquelle il manquait cependant l'essentiel: les cavités elles-mêmes.

En effet, toutes les études relatives au coticule de Vielsalm ont toujours été réalisées sans que personne ne se soucie jamais d'aller voir ce qui restait exactement sur le terrain de ces anciennes exploitations.

C'est dire que nos topographies ont été particulièrement bien accueillies par les responsables du musée.

LA GEOLOGIE DU COTICULE

On trouve le coticule dans le schiste ardoisier situé à la limite du Gedinien et du Salmien supérieur.

C'est une roche sédimentaire s'étant métamorphisée lors du plissement Calédonien.

De teinte blanchâtre ou jaunâtre, on la trouve fixée au schiste violacé.

Elle se compose d'un mélange de différents minéraux:

la séricite ou mica blanc formant la masse,

la spessartine ou grenats manganésifères,

la chlorite, le carbonate de manganèse et l'andalousite.

Son poids spécifique est de 3,22 Gr/Cm³ et sa dureté est de 3.

C'est l'abondance des grains très fins de spessartine (5 microns) qui donne au coticule ses extraordinaires qualités abrasives.

HISTOIRE DES EXPLOITATIONS

C'est dans une chronique datée de 1625 que nous trouvons une première mention relative à l'exploitation de la pierre à rasoir à Salmchâteau. Bien que de peu d'importance, cette industrie exportait déjà ses produits jusqu'à Francfort et Venise.

Elle n'était donc pas tout à fait récente à ce moment.

En 1656, le dénombrement des chefs de ménage du Comté de Salm ne signale que trois ouvriers occupés aux pierres à rasoir.

Des documents de 1686 nous apprennent que de nombreux marchands étrangers, notamment Arméniens, sont venus à Salmchâteau pour s'occuper directement de leurs achats de pierres.

C'est dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle que l'industrie de la pierre à rasoir a commencé à prendre de l'ampleur.

En 1766, on signale à Salmchâteau 6 maîtres d'oeuvre travaillant avec 28 ouvriers et produisant annuellement 18.000 pièces.

En 1792, les exploitations s'étendent hors de Salmchâteau pour gagner les communes avoisinantes.

En 1800, la famille Lamberty ouvre la carrière dite Vieille Roche à Vielsalm.

Reprise en 1922 par la Société des Nouvelles Carrières Old Rock, et acquise en 1955 par la firme Offergeld, elle sera exploitée jusqu'en 1970.

Sous Napoléon, suite au blocus continental, l'exportation des pierres à rasoir est prohibée et les carrières sont momentanément abandonnées. 1815 entraîna la reprise des activités.

Entre 1834 et 1837, Jean Antoine Guillaume, originaire de Namur, ouvre 4 carrières entre Vielsalm et Salmchâteau.

En 1842, Pierre Joseph Offergeld de Vielsalm fonde son entreprise qui subsistera, sous la direction de son petit-fils Pierre jusqu'en 1970.

Quelques lignes extraites d'une statistique générale de la Belgique, donnent ces quelques renseignements intéressants à propos des pierres à rasoir vers 1860.

...Le coticule des carrières de Salmchâteau est employé pour la fabrication des pierres à repasser la coutellerie fine, et spécialement les rasoirs.

Plusieurs carrières souterraines pour l'exploitation de cette roche sont ouvertes à Salmchâteau, Ottré, Sart et Hébronval.

Les principaux ateliers, pour la confection des pierres à repasser, sont établis dans les communes de Vielsalm et de Bihain.

Les produits de cette industrie sont très recherchés, particulièrement par les couteliers anglais.

La préparation des pierres à rasoir occupe, en moyenne, une cinquantaine d'ouvriers, qui produisent de 50.000 à 75.000 pièces par an, d'une valeur de 30.000 à 50.000 francs.

En 1872, la famille Archambeau commença l'exploitation à Salmchâteau, à Hébronval et finalement à Regné.

Elle mit fin à ses activités en 1956.

En 1902, il existait dans la région de Vielsalm 22 sièges d'exploitation du coticule en activité, dont 15 sur les territoires de Regné et d'Hébronval.

260 ouvriers y travaillaient tant au fond qu'en surface.

Après la dernière guerre le coticule de Vielsalm a connu un rapide déclin.

On a évoqué la fermeture des marchés, les barrières douanières, l'incidence des lois sociales et la création de pierres artificielles moins bonnes mais surtout moins chères.

Il y a sans doute de tout cela, mais, dans la région, de mauvaises langues nous ont laissé entendre que la première cause de ce déclin serait l'impitoyable rivalité qui opposait les familles productrices.

Le dernier atelier de taille ferma ses portes en 1982.

L'EXTRACTION DU COTICULE

Dans les premiers temps, l'extraction du coticule s'effectuait de façon plus que rudimentaire.

Un document de 1806 nous dit:

...Le travail d'exploitation est très malsain et engendre fréquemment

chez les travailleurs des maladies de poitrine.
 Il s'effectue dans des trous dans lesquels un homme ne peut s'introduire qu'en rampant.
 Chaque trou constitue une carrière de pierres à rasoir.
 Il en est qui s'enfoncent jusqu'à 50 mètres dans le flanc de la montagne...

Ces galeries suivaient le filon principal.
 Les carriers travaillaient au pic et s'éclairaient avec des lampes à huile.

La récolte journalière était ramenée à l'atelier de taille dans de grandes toiles nouées autour des épaules des carriers.

Sur les plateaux, on suivait le filon au moyen de petits puits successifs de 1 mètre de côté pour une profondeur de 5 à 6 mètres.

Plus tard, lors de l'industrialisation, les galeries creusées à flanc de coteau atteignent des dimensions moyennes de 2 mètres sur 2. Taillés en pleine roche, parfois boisés ou étançonnés de loin en loin, ces couloirs dépassent rarement la centaine de mètres de développement et les embranchements sont peu nombreux.

Cà et là, on trouve de vastes chambres d'exploitation mais ce n'est pas le cas partout.

Pierres et déchets sont évacués par wagonnets plats ou à benne.

Sur les plateaux, on travaille par puits reliant entre eux plusieurs niveaux de galeries.

Les règles de sécurité exigeaient la présence minimum de deux puits par exploitation.

Le premier puits servait à la descente, à l'extraction et à l'évacuation des eaux.

Celle-ci se fit d'abord au moyen de seaux ou de tonneaux puis avec des pompes de plus en plus perfectionnées.

Le second puits servait à l'aération du chantier, et, muni d'échelles, il devait également être utilisé comme sortie de secours en cas d'éboulement.

Dans ce type d'exploitation, il arrive souvent que deux niveaux de galeries ne soient pas séparés par une couche de roche en place. En effet, après avoir descendu le sol de la galerie jusqu'à la profondeur désirée, on creusait des encoches dans les parois et on y coinçait des rondins de 30 en 30 centimètres.

On y plaçait alors de grandes plaques de schiste sur lesquelles on empilait tous les déchets provenant de la reprise du travail au niveau inférieur.

C'est cette disposition qui actuellement rend particulièrement dangereuse la visite de certains secteurs de ces carrières.

Au front de taille, où les lampes à huile ont fait place à l'éclairage au carbure, on attaque les petites veines de coticule au pic, à la pointerolle, à la barre à mine et à la massette.

Plus tard, l'apparition des marteaux pneumatiques facilitera grandement ce travail.

Dans les couches stériles on creusait à la dynamite.

Les grandes veines de coticule étaient dégagées à la poudre noire suivant une technique bien particulière.

On employait de la poudre noire car il s'agit d'un explosif non brisant.

Il fallait d'abord creuser un trou de mine de plus ou moins 30 Cm de long.

On utilisait pour ce faire une barre à mine hexagonale de 16 à 18 millimètres de diamètre.

Deux ouvriers étaient nécessaires pour cette opération.

Le premier frappait la barre avec une massette de 2 kilos, tandis que le second la maintenait en place en la faisant légèrement tourner à chaque coup.

Le trou fait, on plaçait la poudre et la mèche, et on bourrait l'orifice avec un bourreur en cuivre ou en bois pour donner plus de force à l'explosion.

On attaquait ainsi le schiste longeant le filon de coticule ou celui situé entre deux de ceux-ci.

Ensuite, au moyen de coins de bois enfoncés dans les fissures, on rabattait les bonnes roches vers le vide ainsi créé.

Parfois, les bancs de coticule extraits étaient trop longs pour passer dans les galeries et trop lourds pour être remontés.

On les retaillait donc tous les mètres avec un pic à une ou deux pointes avant de les sortir ou de les amener à la base des puits.

Les puits étaient surmontés d'une chèvre pyramidale en troncs de sapins, soutenant une poulie dans laquelle passait un câble muni d'un crochet, et actionné par un cabestan d'abord manuel puis mécanique.

Les blocs de coticule étaient entourés d'une chaîne pourvue d'un anneau qui se fixait au crochet du câble.

Les petites pierres et les déchets étaient remontés au moyen d'un tonneau ferré appelé cuffat.

Les blocs extraits de la carrière se présentent généralement sous forme de grandes dalles.

Ces dalles comportent soit deux épaisseurs de coticule séparées par une couche de schiste de plusieurs centimètres, soit une couche de coticule attenante à la couverture de schiste.

Pour faciliter le transport des blocs vers l'atelier de taille, il est obligatoire d'effectuer un dégrossissage destiné à éliminer tout le schiste superflu, tout en conservant la couche nécessaire au support du coticule.

Ce travail très minutieux et qui exige beaucoup d'adresse s'effectue avec un burin étroit et un maillet.

C'est le réhabillage.

LE TRAVAIL EN ATELIER

Entre son extraction et sa commercialisation sous forme de pierres à rasoir, le coticule devait subir une longue manutention destinée à lui donner des formes et des dimensions normalisées.

Cette manutention se composait de plusieurs opérations parfois très complexes.

LE TRIAGE

Dès leur arrivée à l'atelier les pierres sont triées suivant leur qualité et leur provenance.

Elles sont classées en plusieurs catégories elles-mêmes subdivisées en séries suivant leurs dimensions de façon à obtenir un minimum de déchets.

LE DEBITAGE

Les pierres sont découpées en longueur et en largeur suivant les besoins.

Au début cette opération se faisait manuellement.

Deux ouvriers, assis aux extrémités d'un long banc, manoeuvraient une scie à deux mains, le plus souvent constituée d'une vieille lame de faux aux extrémités redressées vers le haut et munie de deux poignées. A l'époque industrielle, on utilise l'armure. C'est un cadre horizontal actionné mécaniquement et supportant plusieurs lames en acier. Le sciage se fait par un mouvement de va-et-vient, sous arrosage de sable et d'eau. Vers 1950, l'armure sera remplacée par des scies à diamants.

LE DRESSAGE DE LA FACE DU COTICULE

Il se fait sur le lapidaire.

C'est un plateau rond en fonte, épais de 5 à 6 centimètres et d'un diamètre de 1M50, traversé en son centre par un arbre vertical lui donnant un mouvement de rotation de 120 tours par minute.

Le coticule posé sur le plateau en mouvement est usé par un mélange de sable et d'eau.

Il faut deux minutes pour enlever des irrégularités de 50 millimètres d'épaisseur.

C'est donc une opération très rapide.

LE COLLAGE DE LA SEMELLE

Lorsque le morceau de coticule est dépourvu de sa semelle naturelle de phyllade, on en confectionne une de la même dimension, et on la colle à chaud avec un mélange de collophane et de cire d'abeille. Cette opération peut se faire pour plusieurs couches de schiste et de coticule qui seront ensuite rescisées.

LE DRESSAGE DE TOUTES LES FACES

Les pierres, collées ou non, repassent au lapidaire où elles sont mises aux dimensions commerciales.

RAFFERMISSEMENT OU DEUXIEME COLLAGE

Les pierres renfermant des fissures ou présentant des éclats sont corrigées à la colle au moyen d'un fer chaud appelé brasseur.

DOUCISSAGE

Cette opération s'effectue au moyen du même type de lapidaire que celui employé pour le dressage.

Elle sert à rendre toutes les faces de la pierre aussi douces que possible.

Au cours de cette opération, les griffes produites par le sable rugueux du dressage doivent disparaître complètement.

Il est fait appel à du sable blanc de Rocourt(?), toujours arrosé d'eau, mais en quantité moindre que pour le dressage.

LE GLACAGE

Afin de lui donner le poli définitif, on frotte le coticule, à la main, sur une autre pierre abrasive.
Soit de la pierre de Lorraine, soit du carborundum (Carbure de silicium).

EMMAGASINAGE

Lavées à grande eau puis séchées, les pierres sont rassemblées dans le magasin où elles sont classées suivant leur qualité et leurs grandeurs. On distinguait 20 qualités différentes réparties en 12 dimensions standard.

CAVITÉS DU THIER DES CARRIÈRES VERSANT NORD (TCVN)

Province de Luxembourg.
Entité de Vielsalm.
Commune de Vielsalm.
Lieu-dit: Thier des Carrières.
Carte IGN 1:25.000 N° 56/5-6 et 56/1-2

A gauche de la route Vielsalm - Salmchâteau, le long d'un chemin forestier montant vers le sommet du thier, on trouve d'abord:

TCVN 1

C'est une cavité dont l'entrée effondrée ne se distingue plus que par un creux caractéristique dans le talus et quelques déblais en contrebas du chemin.

TCVN 2 Idem que TCVN 1.

TCVN 3

C'est une petite galerie de 9 mètres de longueur.
Probablement une galerie de recherches.

TCVN 4

C'est une galerie de 18 mètres de longueur pour une largeur de 2 mètres.
Un ancien carrier nous a affirmé que c'est de cette modeste cavité que fut sorti le plus gros bloc de coticule jamais extrait à Vielsalm.

Au pied du massif, derrière un dépôt du Fond des Routes, on trouve:

TCVN 5

Pour avoir accès à cette cavité, nous avons dû déblayer le sommet du cône d'éboullis qui en bouchait l'entrée.
C'est une galerie de quelque 100 mètres de développement comprenant deux chambres d'exploitation.
La dernière de celles-ci est particulièrement dangereuse.
Elle est manifestement en train de se refermer par décollements successifs de sa voûte.

RENCHÉUX

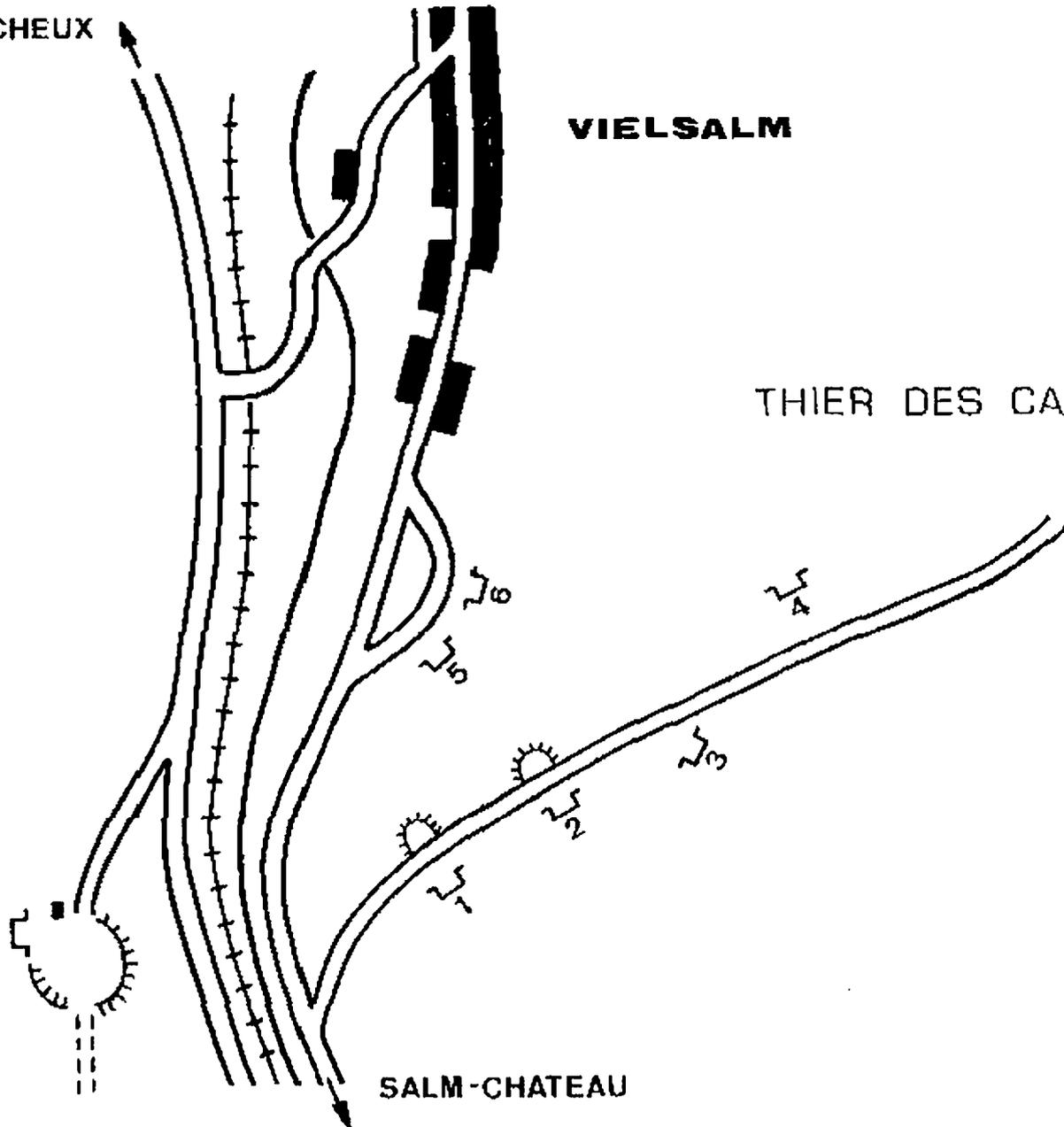
TCVN

VIELSALM

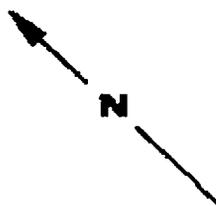
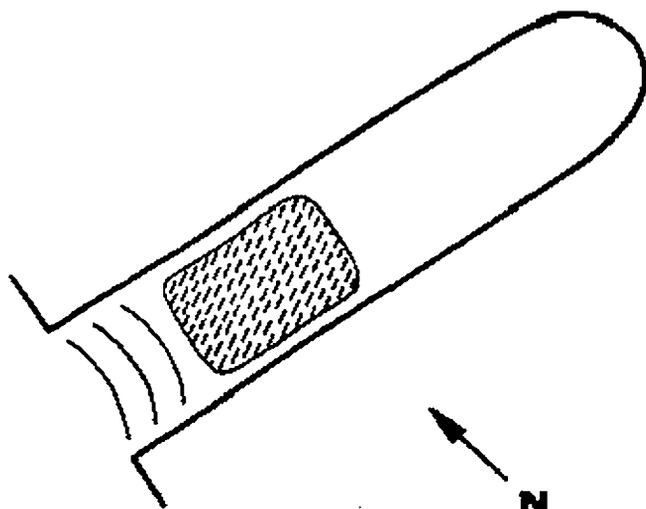
THIER DES CARRIERES

C.S. OLD ROCK

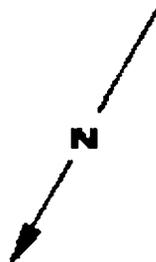
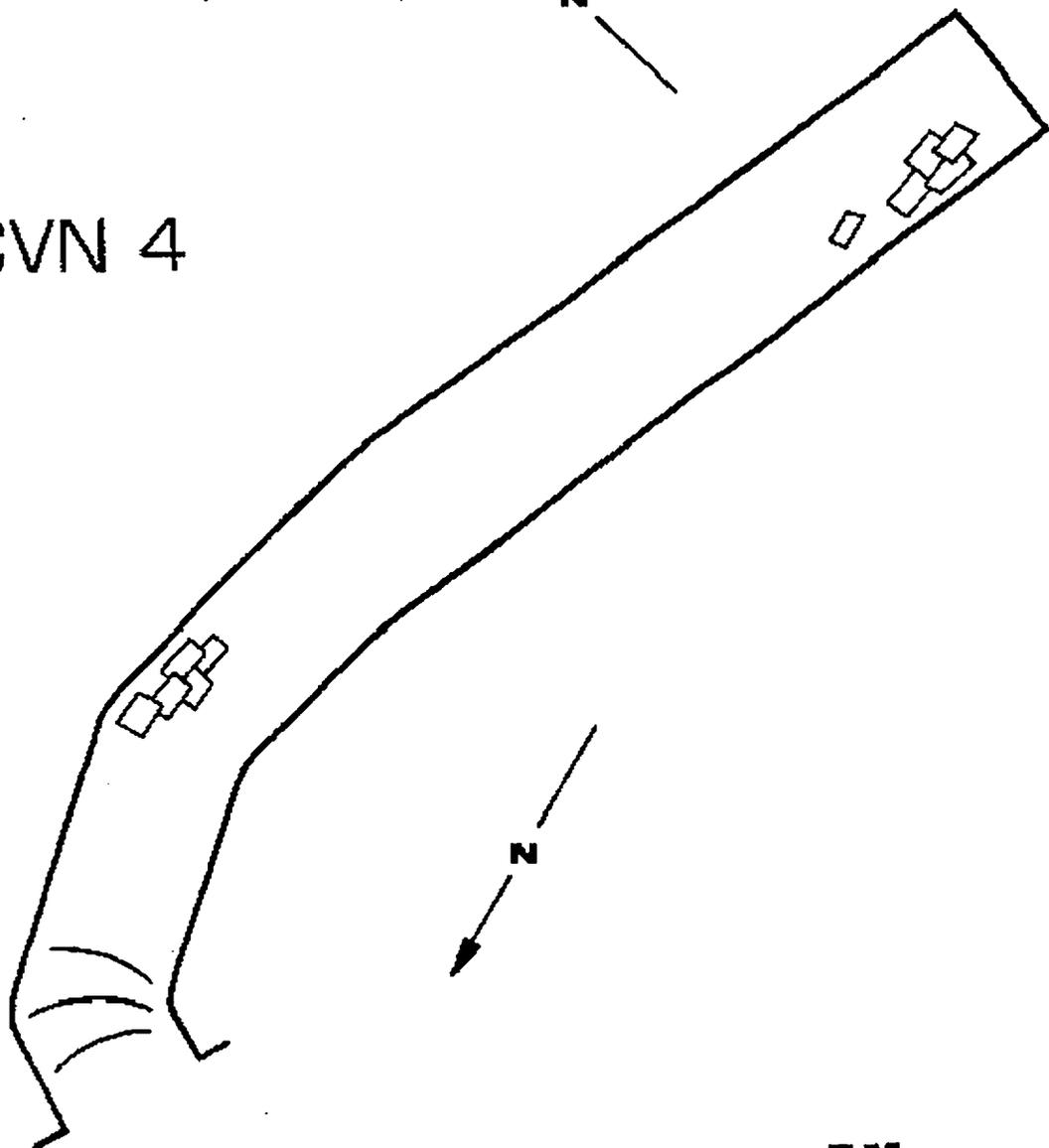
SALM-CHATEAU



TCVN 3

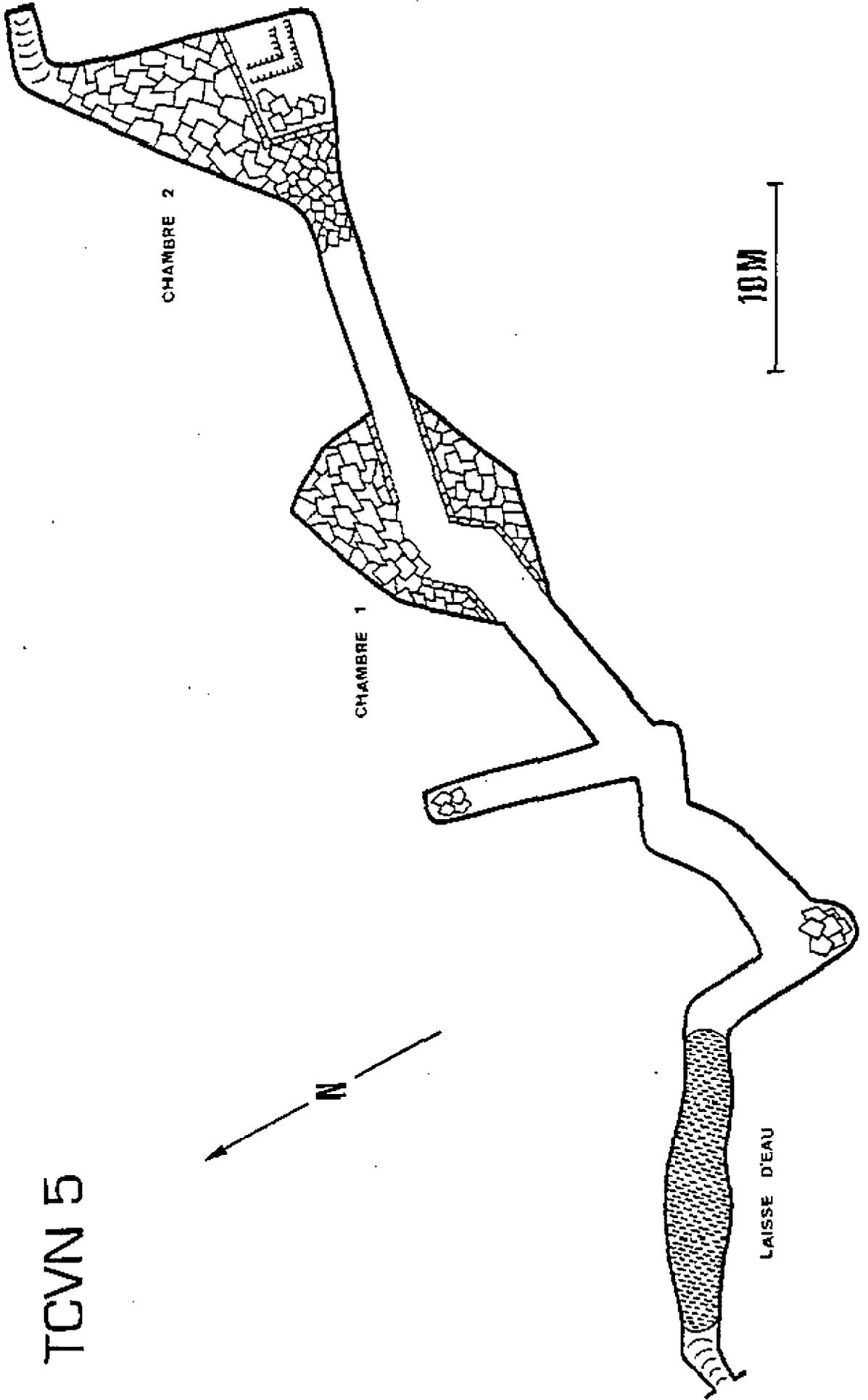


TCVN 4

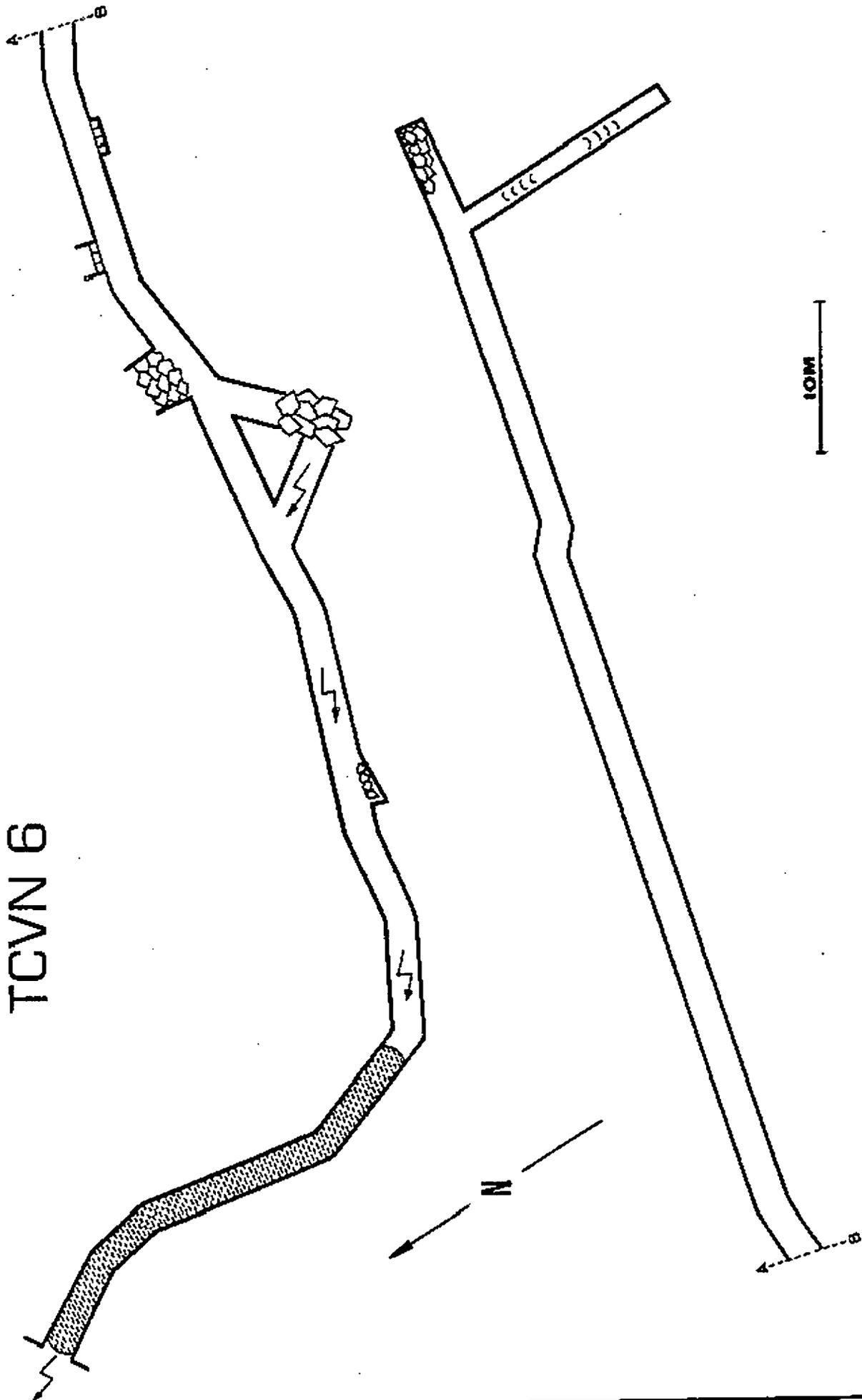


5 M

TCVN 5



TCVN 6



TCVN 6

C'est un travers-banc de 185 mètres de développement.
 Ses 70 premiers mètres sont parcourus par une importante venue d'eau
 provenant d'un embranchement droit effondré.
 Il est presque certain qu'en ce point, il y avait communication avec
 TCVN 5.

CARRIERE SOUTERRAINE OLD ROCK

Province de Luxembourg.
 Entité de Vielsalm.
 Commune de Vielsalm.
 Carte IGN 1:25.000 N° 56/5-6

En rive gauche de la Salm, entre Vielsalm et Salmchâteau, sous le
 lieu-dit: Le Bonâfa.
 C'est la seule carrière souterraine de la région à être pointée sur
 la carte.

Une descenderie très raide, longue de 90 mètres, conduit à un réseau
 de galeries d'un développement total de quelques 300 mètres.
 Par endroits, les voies Decauville sont encore en place.
 Le réseau de droite, parcouru par une venue d'eau, débouchait jadis en
 surface à un niveau inférieur à l'entrée actuelle.
 Le réseau de gauche comporte une chambre d'exploitation d'une hauteur
 inestimable.

Nous y avons situé de façon tout à fait arbitraire la base de l'ancien
 puits d'extraction.

Car en effet, au départ et bien avant le percement des entrées à flanc
 de coteau, la carrière souterraine Old Rock était exploitée depuis le
 sommet du versant par un puits de 80 mètres.

80 mètres que les carriers descendaient et remontaient chaque jour
 à l'échelle et sans la moindre sécurité.

Puits dont l'ancien exploitant Monsieur Offergeld nous a appris
 l'existence, mais que nous n'avons jamais retrouvé sur le terrain.

Au pied et à gauche de la descenderie, on remarque une amorce de
 galerie partiellement obstruée par deux gros murs de moellons disposés
 en chicane.

Un coffre de maçonnerie est accolé à la paroi droite du réduit ainsi
 formé.

Il s'agit plus que probablement de la Sainte-Barbe, c'est-à-dire de
 l'endroit où étaient entreposés poudres et explosifs.

Un dispositif que nous n'avons retrouvée nulle part ailleurs.

(A noter que "La Sainte-Barbe" est un terme de marine. Nous ne savons
 pas s'il était utilisé en carrières et d'autant plus à Vielsalm, où
 la Sainte en question ne faisait l'objet d'aucun culte).

Exploitée jusqu'en 1970, la carrière souterraine Old Rock est bien sûr
 la mieux conservée de la région.

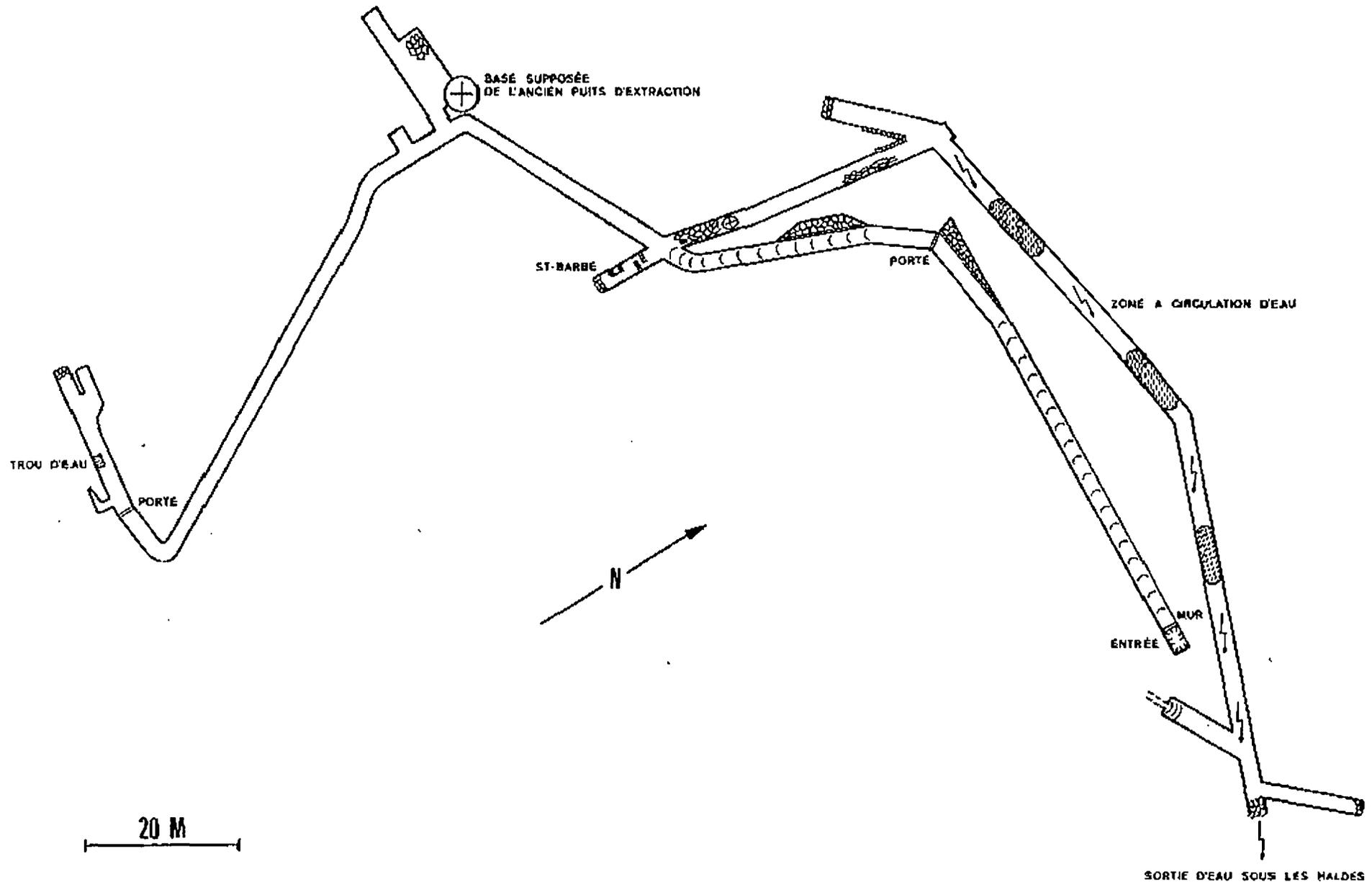
De plus, son accès est relativement facile.

C'est ce qui a poussé l'ASBL Val de Glain, Terre de Salm, fondatrice du
 Musée du Coticule, à envisager son aménagement pour les touristes.

Un projet fort intéressant mais qui risque bien de ne jamais voir le
 jour.

En effet, rien que pour satisfaire aux normes de sécurité imposées par
 l'Administration des Mines, la première facture se chifferrait déjà
 à plusieurs millions.

C.S. OLD ROCK



CAVITES DU THIER DES CARRIERES VERSANT SUD (TCVS)

Province de Luxembourg.
Entité de Vielsalm.
Commune de Vielsalm.
Hameau de Salmchâteau.
Lieu-dit: Thier des Carrieres.
Carte IGN 1:25.000 N° 56/5-6

Partant du cimetière de Salmchâteau, un vague sentier mène au sommet du massif.

A cet endroit la crête est coupée par une petite falaise verticale surplombant le hameau de Bèche.

Au pied de cette falaise on trouve:

TCVS 1

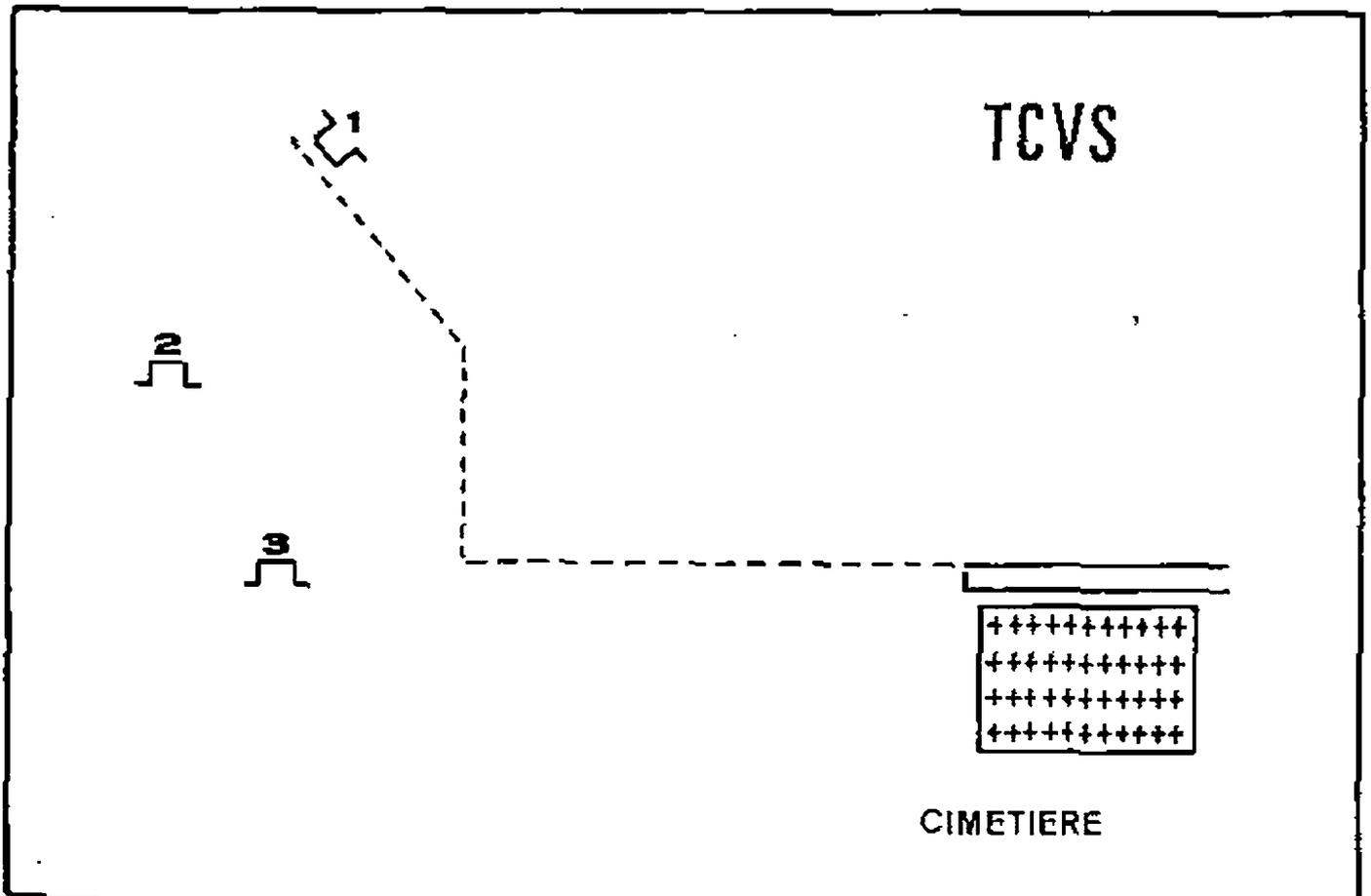
C'est un travers-banc en Y d'un développement total de 180 mètres.

En redescendant presque en droite ligne vers la route Vielsalm - Salmchâteau, on trouve à la limite droite d'une sapinière:

TCVS 2

C'est un travers-banc avec quelques courtes ramifications d'un développement total de quelques 80 mètres.
A 15 mètres de l'entrée, sur le côté gauche de la galerie, s'ouvre au ras du sol une chambre d'exploitation de grande profondeur complètement noyée et émissive en période de hautes eaux.

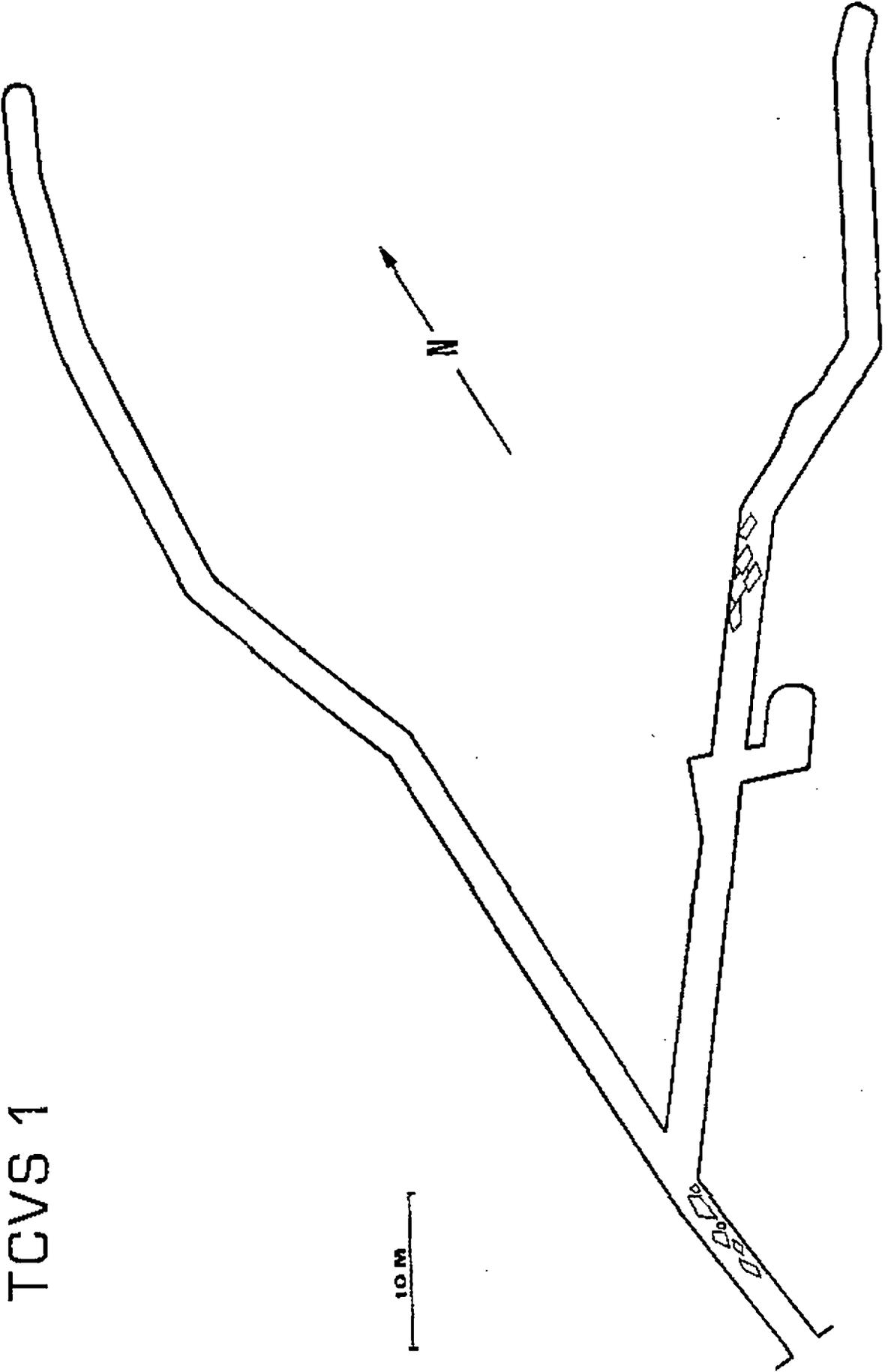
Une vingtaine de mètres en contrebas, mais dans la sapinière cette fois, on trouve:



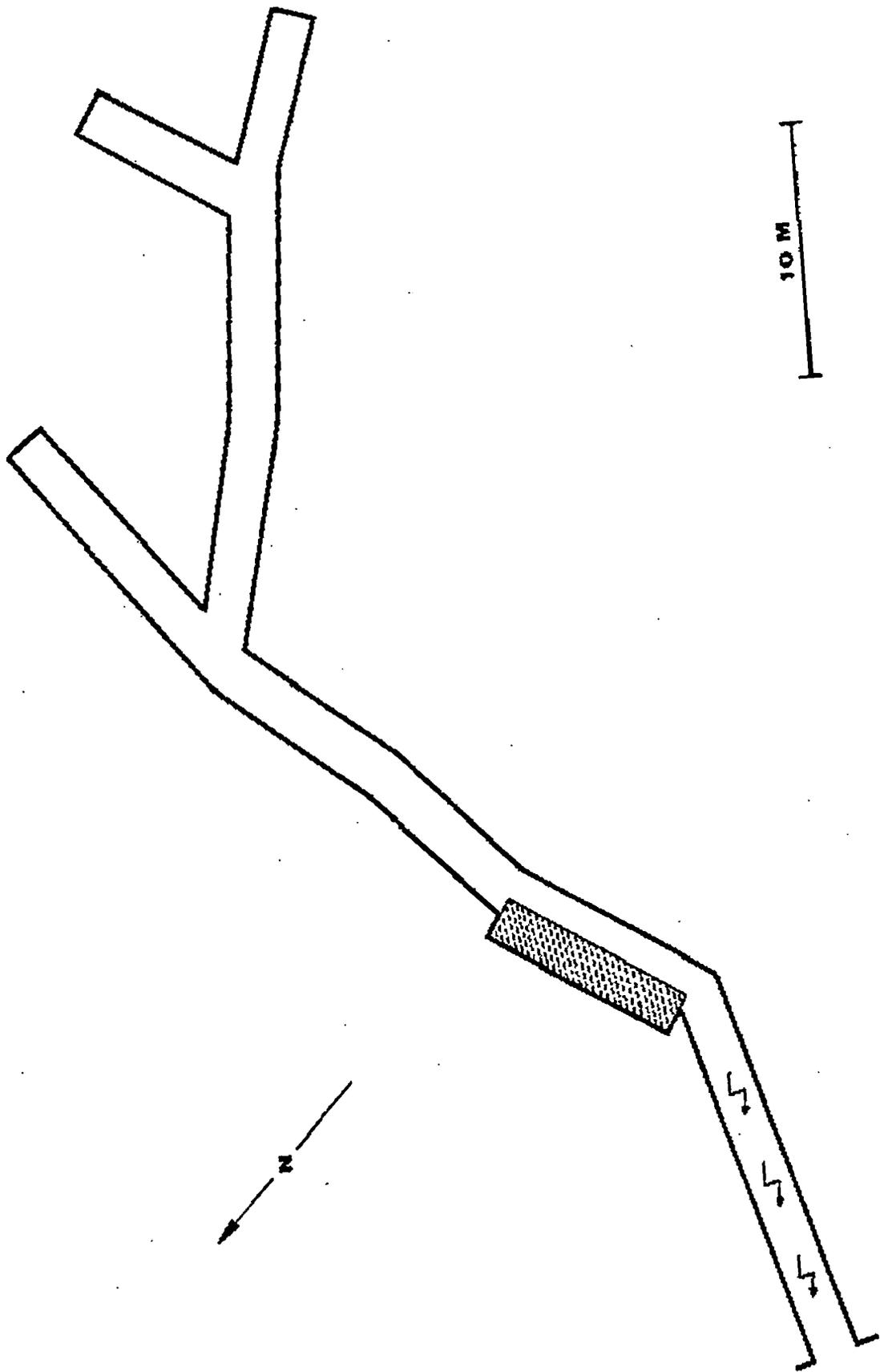
TCVS 1

10M

N



TCVS 2



TCVS 3

Cette cavité est complètement noyée derrière le traditionnel effondrement de l'entrée.

Nous avons envisagé un moment la possibilité de dénoyer cette galerie au moyen de travaux adéquats.

Heureusement, nous avons vu le danger à temps.

En effet, toute l'eau sortant de cette galerie ne peut manquer de dévaler en droite ligne vers la route située en contrebas, en entrainant avec elle tout ce qui se trouve sur le versant, particulièrement raide à cet endroit.

A revoir un jour avec le temps et les moyens.

A noter que ces trois cavités sont très difficiles à localiser même en connaissant les lieux.

CAVITES DU THIER DU MONT (TDM)

Province de Luxembourg.

Entité de Vielsalm.

Commune de Vielsalm.

Hameau de Salmchâteau.

Lieu-dit: Thier du Mont.

Carte IGN 1:25.000 N° 56/5-6

Prendre la route qui conduit au château de Salmchâteau.

En fait ce château n'est qu'une grosse villa romantique déguisée extérieurement en forteresse moyenâgeuse.

Après avoir contourné celui-ci, la route se poursuit à flanc de coteau, tandis qu'un chemin forestier monte à droite vers le sommet du thier. La zone à cavité commence au coin du bois, là où le chemin oblique vers la gauche et se transforme en sentier.

A droite du sentier, on trouve d'abord un puits de 11 mètres de profondeur (P11).

Nous avons cru un moment qu'il s'agissait du puits d'extraction de la carrière Old Rock, mais ce n'est pas le cas.

Un peu plus loin on trouve:

TDM 1

C'est un travers-banc, coudé à angle droit, de 120 mètres de développement et se terminant sur front de taille.

Plus loin, on trouve un P7, curieusement creusé dans un ancien fond de cabane, et un P12.

A cet endroit, le sentier se divise en deux.

A droite de la branche inférieure se situe TDM 2, tandis qu'à droite de la branche supérieure s'ouvre TDM 3.

Il n'est pas impossible que ces deux cavités communiquent entre elles, et si on en juge par la violence du courant d'air qui en sort en toute saison, leurs dimensions ne doivent pas être négligeables.

Nous ne pouvons malheureusement en dire plus.

En effet, au vu de l'état des voûtes, et après avoir pesé le pour et le contre à plusieurs reprises, nous avons considéré comme folie pure de pénétrer dans ces deux cavités.

Au delà de TDM 3, le sentier se perd dans une vaste zone de haldes. C'est à ce niveau que s'ouvre presque au sommet du massif:

TDM 4

Cette cavité, très difficile à trouver, se compose d'une descenderie très inclinée, et même coupée par une verticale de 4 mètres, conduisant à une zone de très grandes chambres d'exploitation s'étendant sur quelque 1600 M².

En prenant une hauteur de voûte moyenne de 5 mètres, ce qui en pas mal d'endroits est inférieur à la réalité, on obtient un vide de quelque 8000 M³.

De ces chambres d'exploitation partent deux galeries se terminant par effondrement et qui devaient déboucher jadis au niveau du sentier. Tout au fond de la carrière, un réduit a été muré et fermé d'une porte. Il s'agit probablement d'une espèce de réfectoire où les carriers pouvaient casser la croûte dans une ambiance plus humaine et plus chaude que dans les grands vides du chantier.

Bien que le Thier du Mont soit avec certitude un terrain à coticule, il n'est pas impossible, vu sa morphologie, que TDM 4 soit en fait une ardoisière, ou que les deux roches y étaient exploitées conjointement.

Après la zone de haldes, et en contrebas du sentier qui à cet endroit n'est plus qu'une vague trace, on trouve:

TDM 5

C'est un travers-banc unique de 105 mètres de développement, coudé à droite vers le fond.

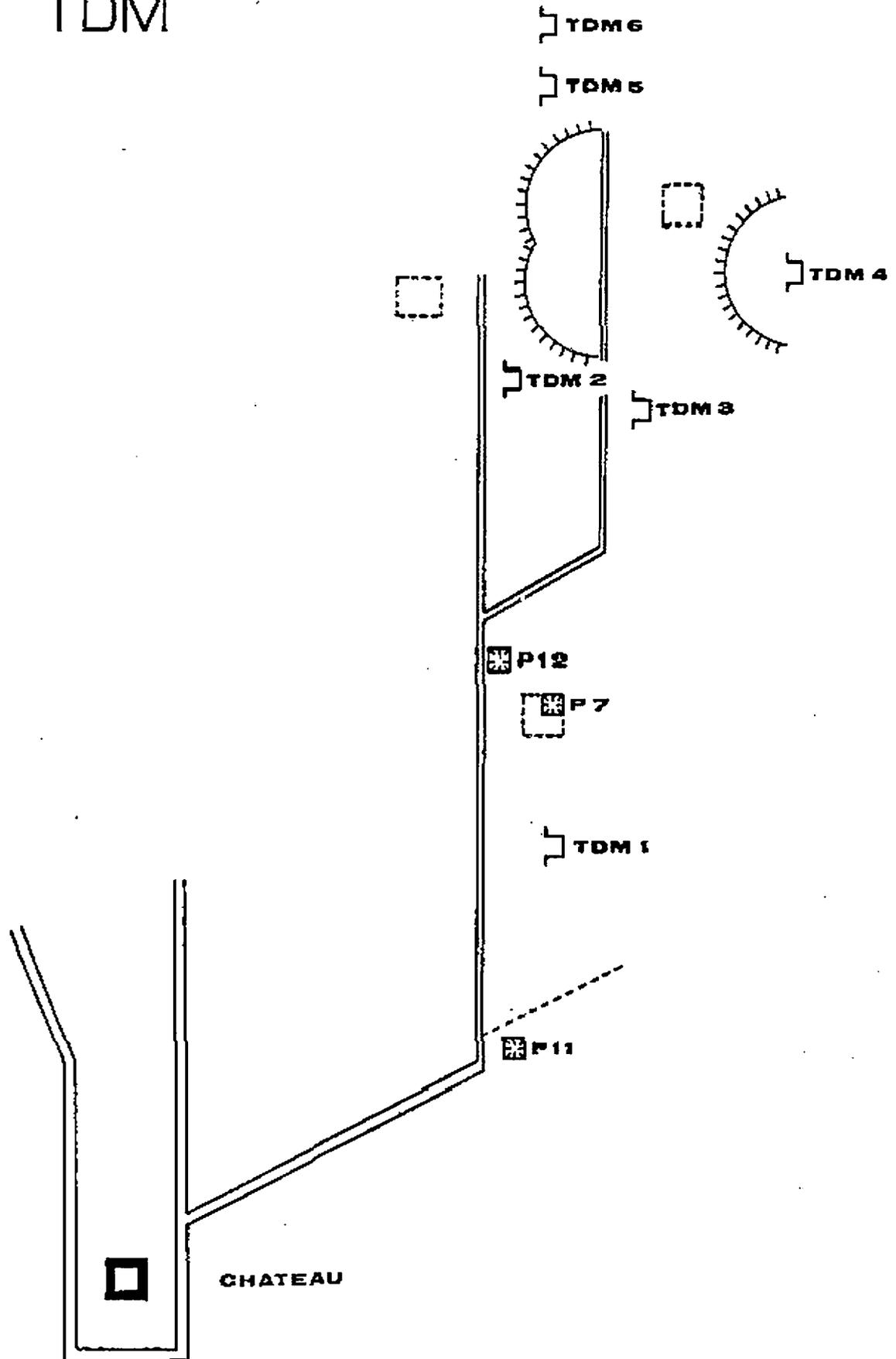
TDM 6

C'est un travers-banc comportant deux petites chambres d'exploitation. La chambre de gauche, se poursuivant en profondeur, est complètement noyée.

Elle est prolongée par une petite galerie de recherches. Le développement total n'excède pas les 50 mètres.

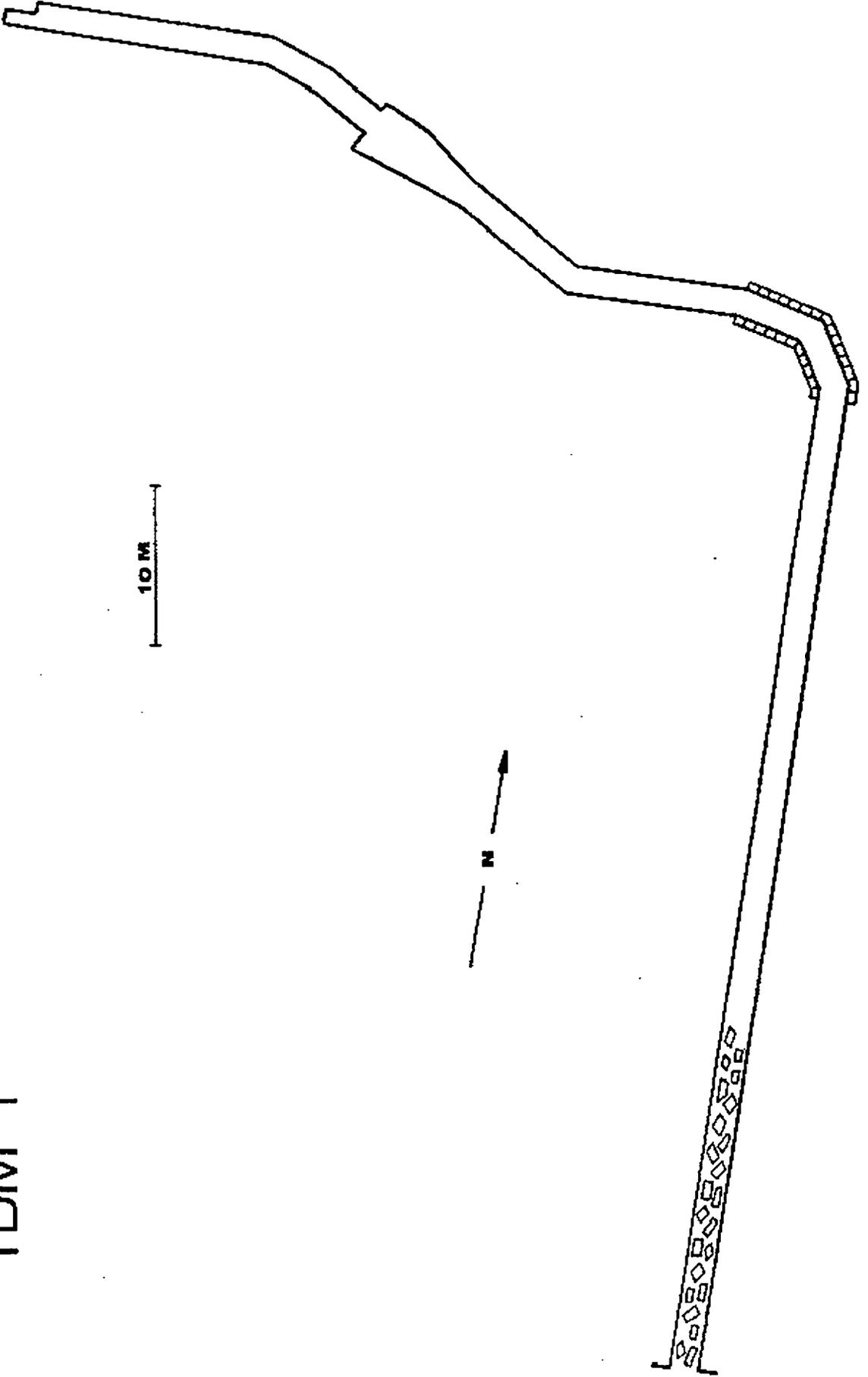
Ces deux dernières cavités ne peuvent se repérer que par la tranchée qui les précède.

TDM

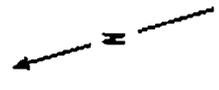
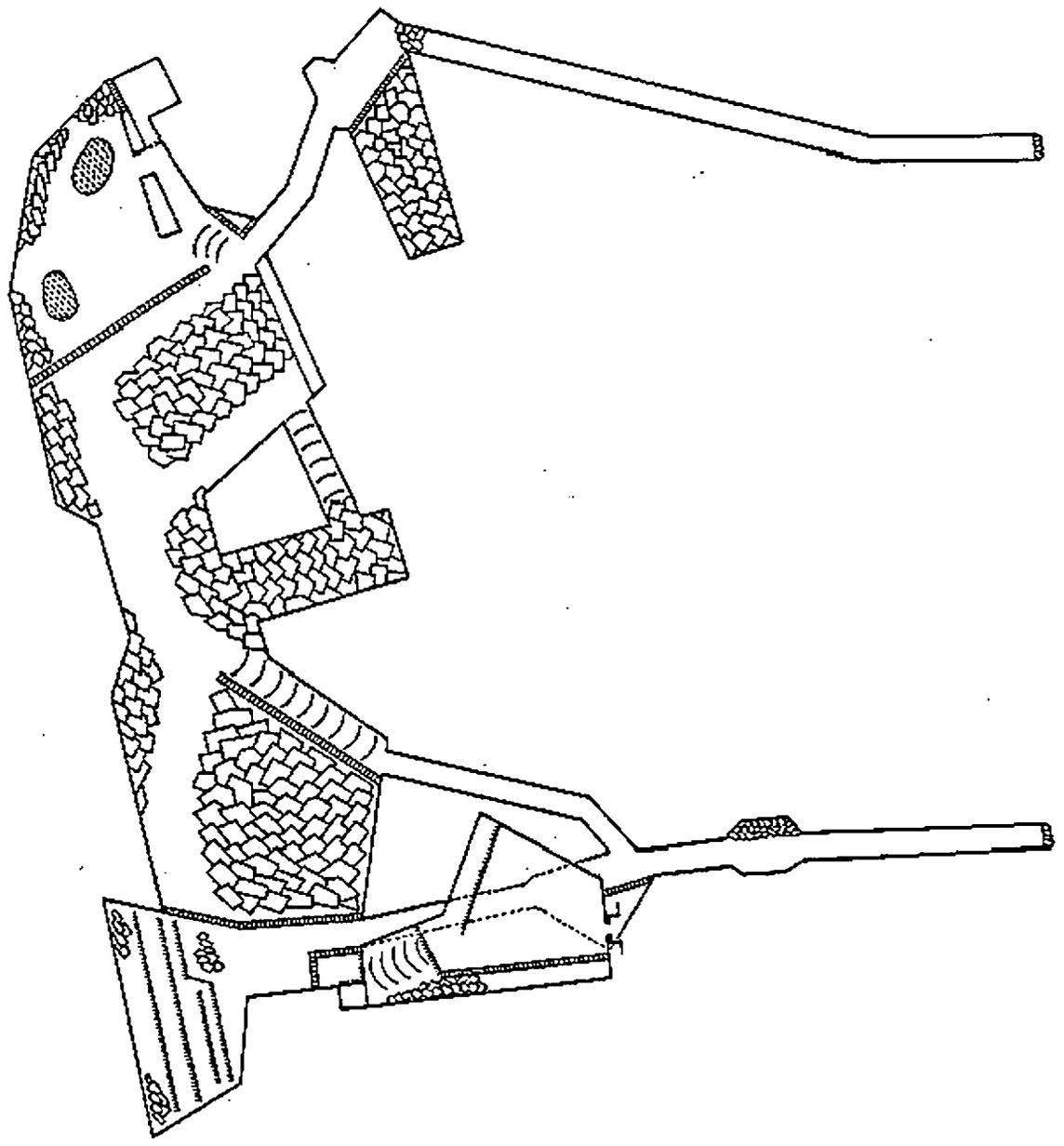


TDM 1

10 M

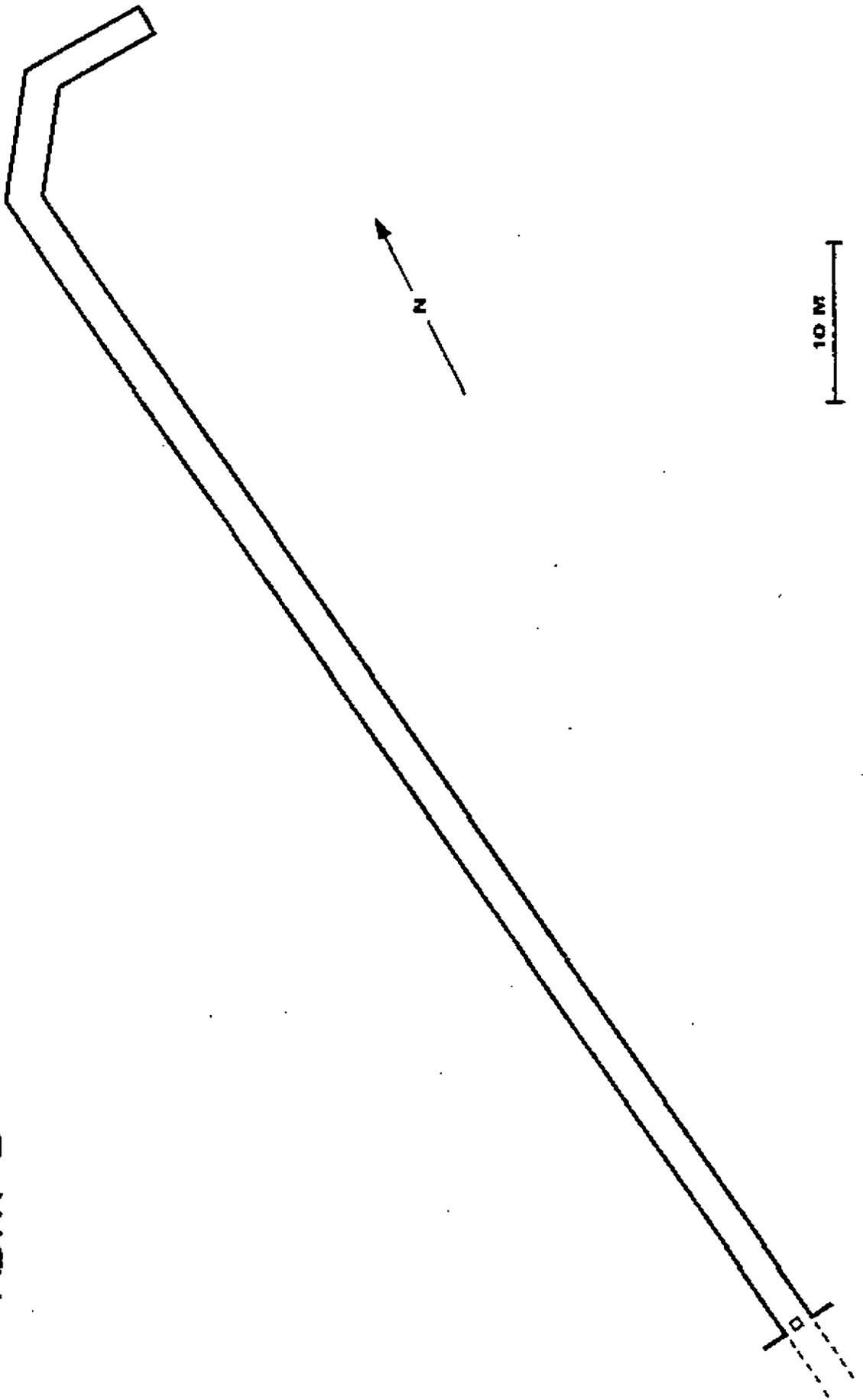


TDM 4

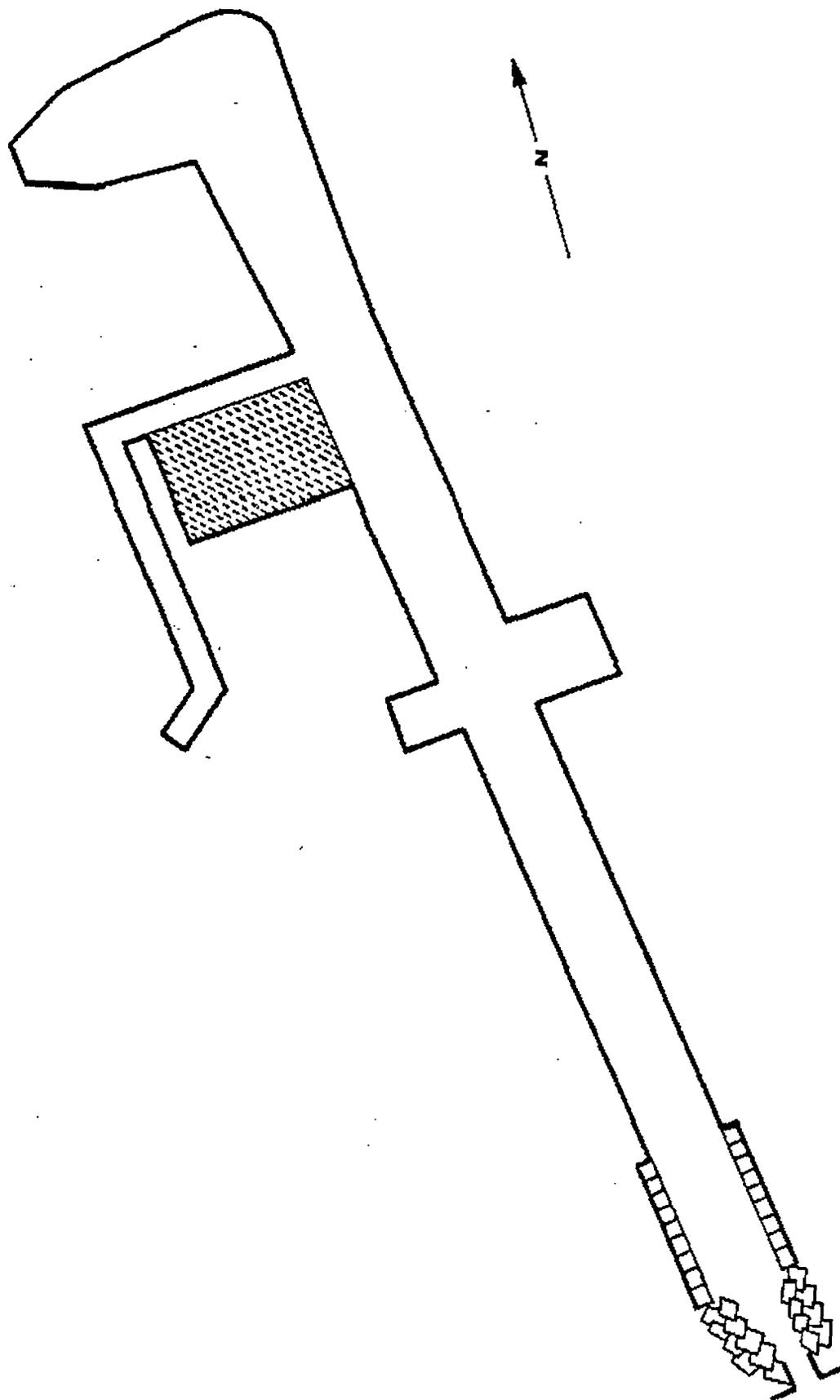


20 M

TDM 5



TDM 6



CAVITES DU THIER DE REGNE (TR)

Province de Luxembourg.
Entité de Vielsalm.
Commune de Bihain.
Hameau de Regné.
Carte IGN 1:25.000 N° 55/7-8

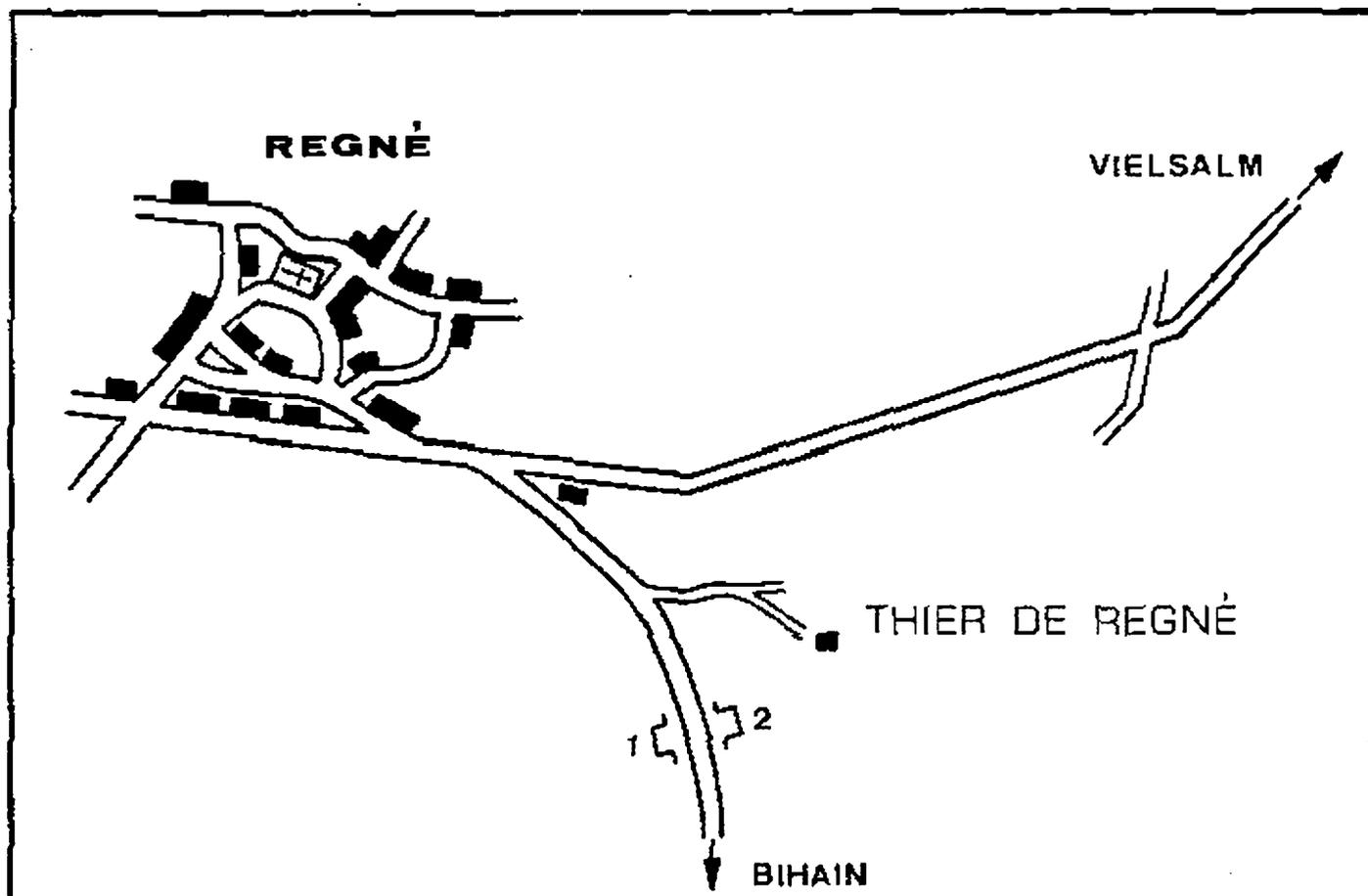
A droite de la route Baraque Fraiture - Vielsalm.
A gauche et à droite de la route Regné - Bihain.
Au bas de cette route, on remarque une statue de Saint-Clément.
C'était le Saint Patron des ouvriers de la pierre dans la région de Vielsalm, alors que partout ailleurs c'était Sainte-Barbe qui était invoquée en la matière.

TR 1

C'est un puits de 17 mètres de profondeur, menant à un réseau de galeries d'un développement total de 70 mètres et ne comportant qu'une seule chambre d'exploitation.
Selon Monsieur Bidonnet, l'ancien exploitant que nous avons rencontré, le puits atteignait jadis la profondeur de 70 mètres et donnait accès à plusieurs niveaux d'exploitation.

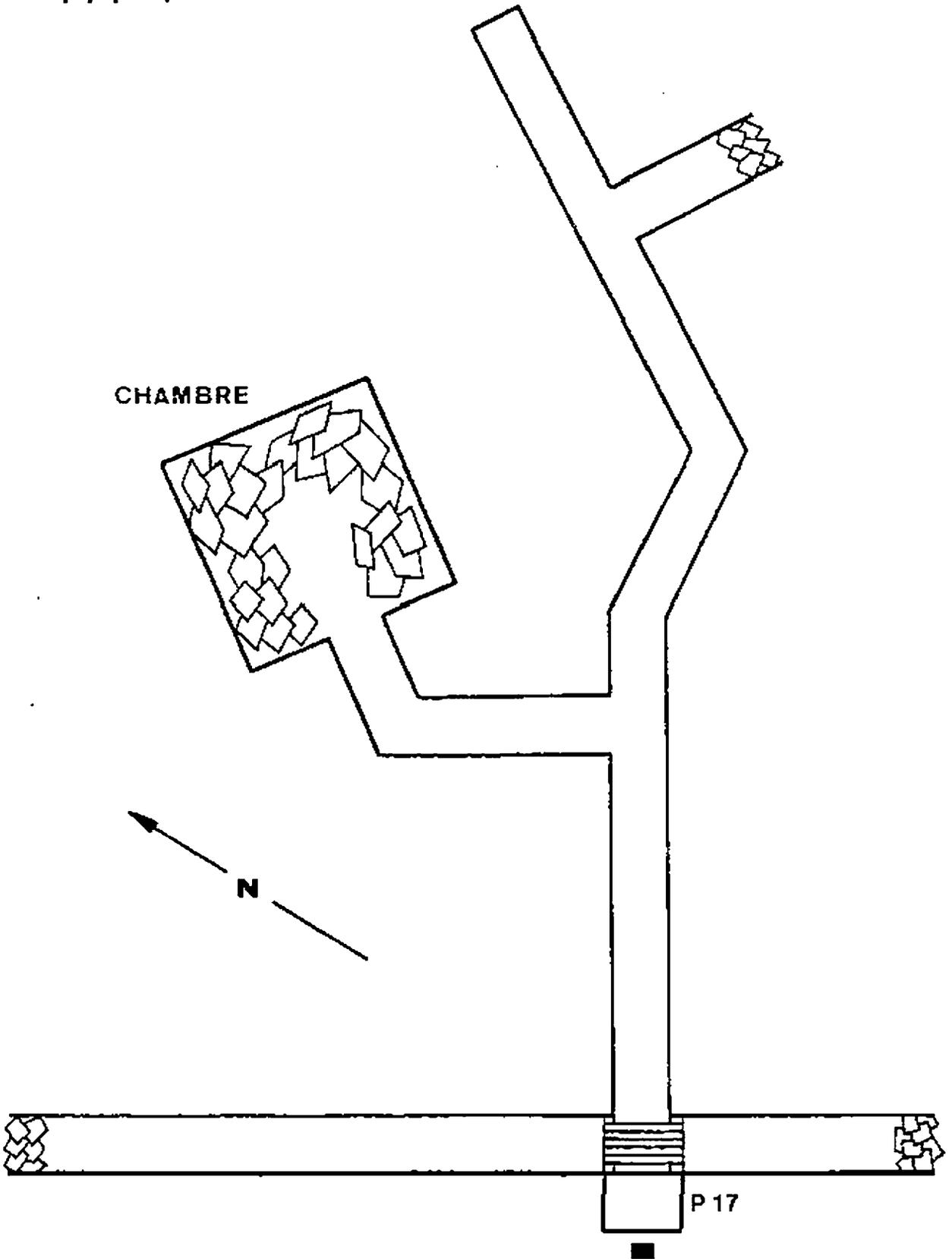
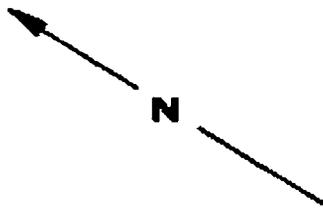
TR 2

Cette cavité comporte deux puits.
Le puits d'extraction, encore surmonté de son chevalement en bois, et le puits de secours encore muni de ses échelles de fer.
Ces puits mènent, à 29 mètres de profondeur, à un petit réseau de galeries dont le développement total est de 75 mètres.
Le couloir principal se termine à ses deux extrémités par des descenderies obliques complètement noyées.



TR 1

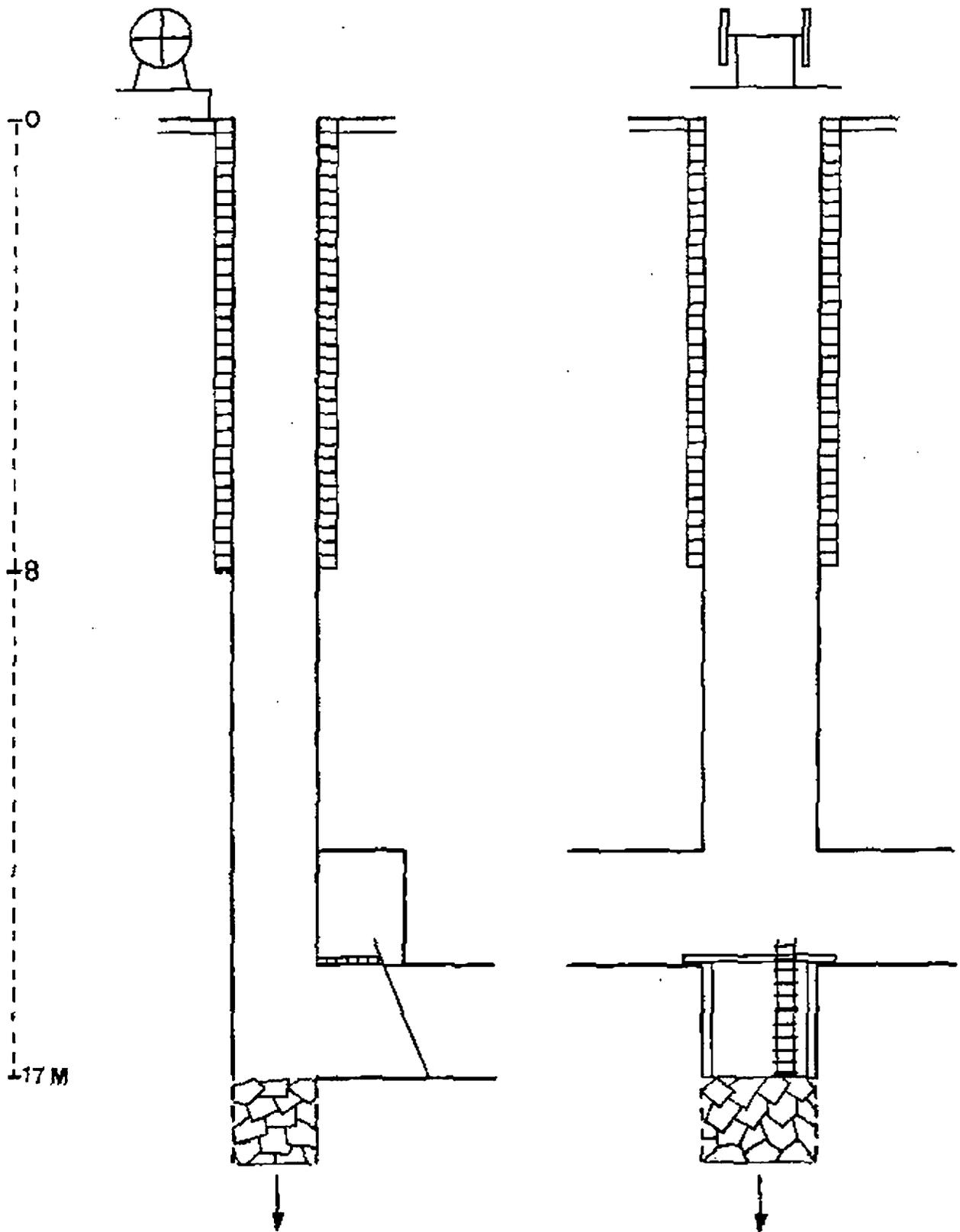
CHAMBRE



10 M

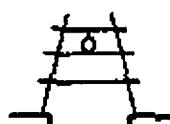
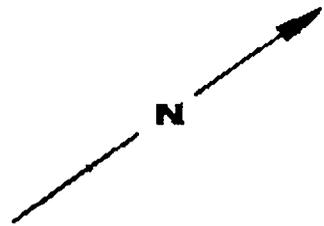
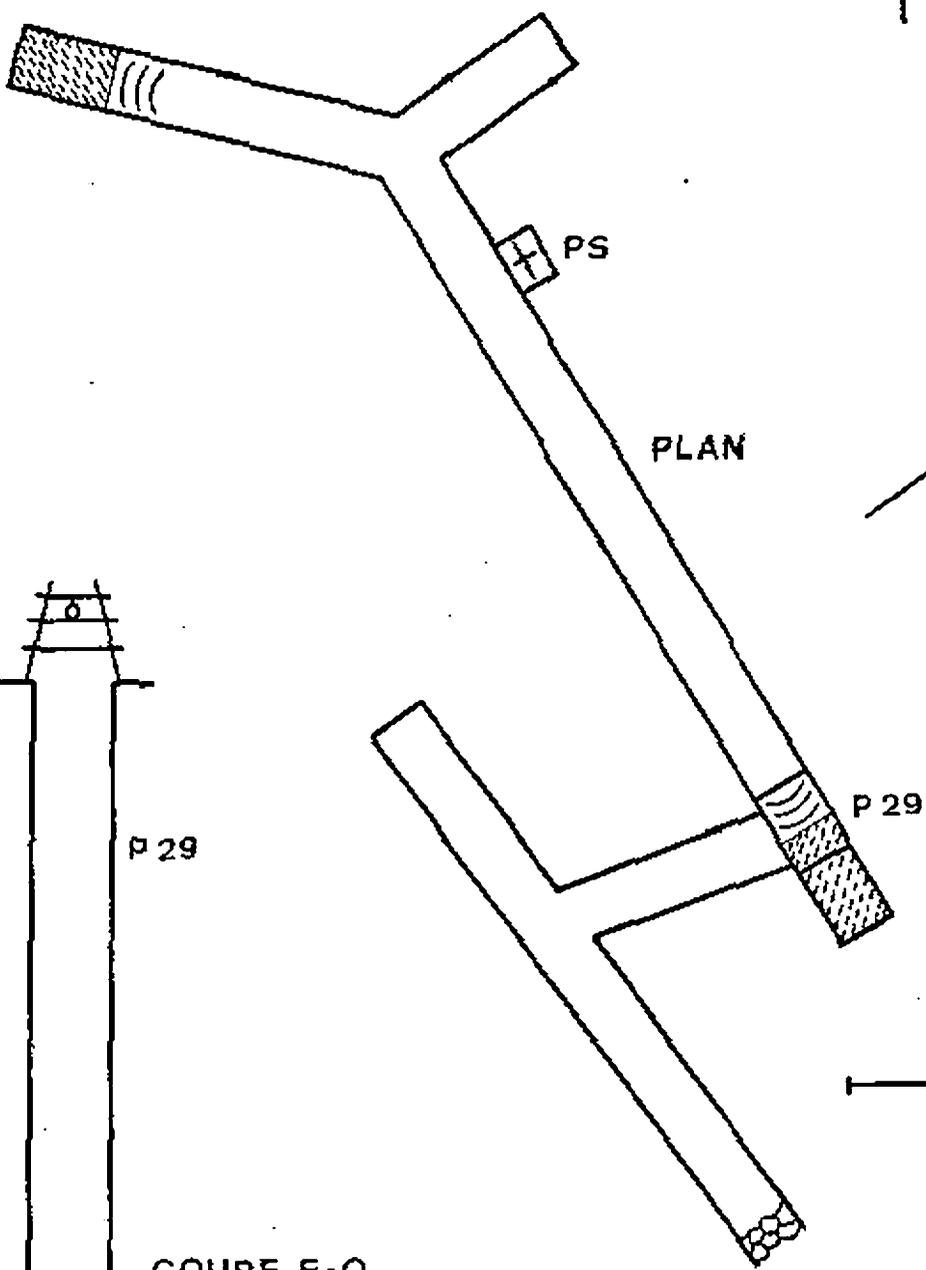
TR 1

COUPES



FOND DU Puits A -70 ?

TR 2



P 29

COUPE E-O



PS



Derniers vestiges de l'exploitation du coticule par puits, TR 1 et surtout TR 2, mériteraient incontestablement des mesures de conservation et de classement.

Malheureusement, il semble plutôt que le seul souci des indigènes soit de les faire disparaître au plus vite.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, c'est peut-être chose faite.

Vous comprenez Monsieur.... Avec les risques d'accident....

Et c'est ainsi que se perd, au nom d'un confort d'esprit simpliste, le patrimoine de la Wallonie.

CHAPITRE 7

LES CARRIERES DE GRES

Exploité principalement dans la vallée de l'Ourthe entre Esneux et Comblain-au-Pont, le grès n'a jamais été l'objet de travaux souterrains importants.
En effet, pavés et moellons ne nécessitent pas de suivre loin sous terre un banc ou une qualité particulière de roche.
Cette règle comporte cependant, et comme nous allons le voir, de bien curieuses exceptions.

LES BAUMES LIEGEOISES

En fait, nous savons fort peu de choses sur les baumes liégeoises. Ce sont d'anciennes carrières souterraines de grès houiller, dont l'exploitation remonte probablement au moyen-âge.

Plus tard, certaines ont été reconverties en caves à vin lorsque la treille abondait sur les versants mosans.

Elles sont creusées en rive gauche de la Meuse, dans la partie inférieure des coteaux, et se répartissent à peu près du pied Ouest de la Citadelle jusqu'à Herstal.

C'est-à-dire dans des quartiers totalement urbanisés, avec une population composée principalement d'immigrés, et où, sur cinq petits vieux interrogés, trois sont Italiens et les deux autres Yougoslaves, ce qui n'est pas l'idéal pour reconstituer l'histoire du vieux Liège. On comprendra que dans ces conditions nos recherches ne furent pas souvent couronnées du succès espéré.

Heureusement, elles ne furent pas tout à fait vaines non plus.

LES BAUMES DE VIVEGNIS

Province de Liège.
Entité de Liège.
Commune de Liège.
Faubourg de Vivegnis.
Carte IGN 1:25.000 N° 42/1-2

Les baumes de Vivegnis sont situées sur le territoire de l'ancienne gare de marchandises de Vivegnis, sur la ligne Liège-Hasselt. Elles s'ouvrent dans le grand mur qui, au Nord, soutient l'impasse Macors.

Nous les avons numérotées 1-2-3-4, d'Ouest en Est.
Dans l'axe des entrées, nous avons 8M54 entre les baumes 1 et 2, 10M60 entre les baumes 2 et 3, et 4M16 entre les baumes 3 et 4.

Au pied du mur se trouve un fossé d'irrigation profond de 40 Cm, avec sortie d'eau perceptible à gauche et à droite de la baume 2, et à gauche de la baume 4.

Il est bien évident que l'aspect et l'emplacement de ces entrées ont été modifiés lors de la construction du mur qui correspond à la création de la gare aujourd'hui abandonnée.

BAUME VIVEGNIS 1

L'entrée est située à 2M90 du sol.
Un couloir, large de 66 centimètres pour une hauteur de 1M90, et appareillé en moellons sur la moitié de sa longueur, conduit à une

première salle fortement éboulée.
 Au-delà de cette salle, la hauteur des galeries n'excède plus le mètre, et le parcours des quelque 130 mètres de développement que comporte cette cavité, doit se faire à genoux ou en rampant, entre des strates d'aspect fort peu engageant.
 De loin en loin, des murs de moellons, ou un boisage de type minier dans un état lamentable, ne peuvent faire reculer le spectre toujours présent de l'effondrement possible.
 De plus, une poussière noire, due probablement à l'altération des grès, flotte dans l'air et recouvre tout, accentuant l'aspect sinistre de cette cavité.

BAUME VIVEGNIS 2

L'entrée est située à 2M30 du sol.
 Le couloir d'accès, appareillé en moellons sur un peu plus de 2 mètres, mesure 64 Cm de large pour une hauteur de 1M93.
 Au-delà de l'appareillage, il s'élargit quelque peu, et se termine après 8 mètres sur un effondrement récent.
 En effet, dans les archives de l'Université du Sart-Tilman, nous avons retrouvé un croquis des baumes de Vivegnis qui attribue à cette cavité un développement dix fois supérieur à sa longueur actuelle.

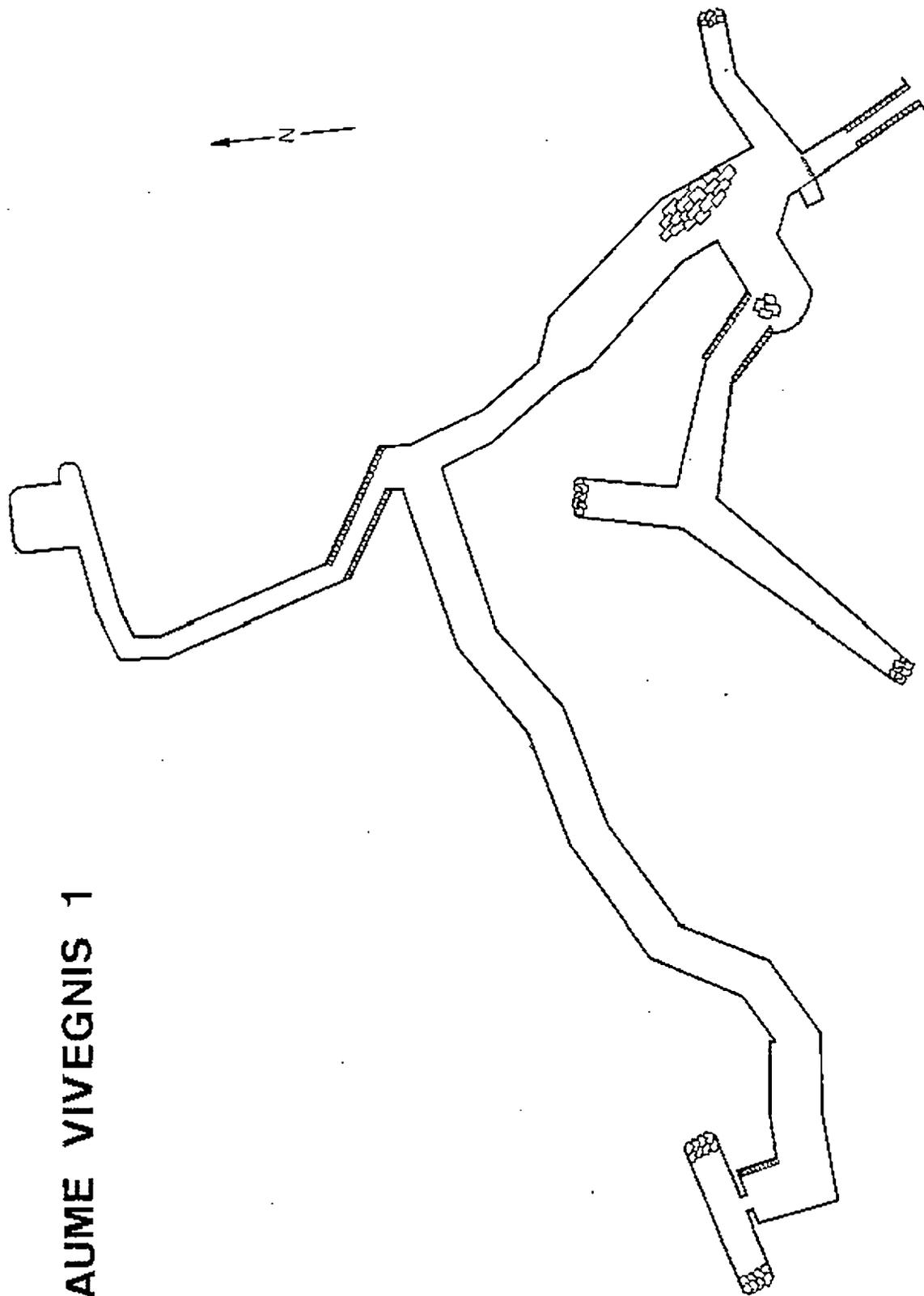
BAUME VIVEGNIS 3

L'entrée est située à 2M80 du sol.
 Le premier couloir, également appareillé sur 2 mètres, mesure 70 Cm de largeur pour une hauteur de 1M90.
 Il se termine après 10 mètres sur éboulis.
 À gauche, un couloir de 5 mètres conduit à une petite salle de 4 mètres sur 3, à laquelle fait suite un diverticule obstrué.
 Contrairement à la baume 1, la hauteur des voûtes, qui avoisine ici les 2 mètres, permet de circuler dans une position humaine.

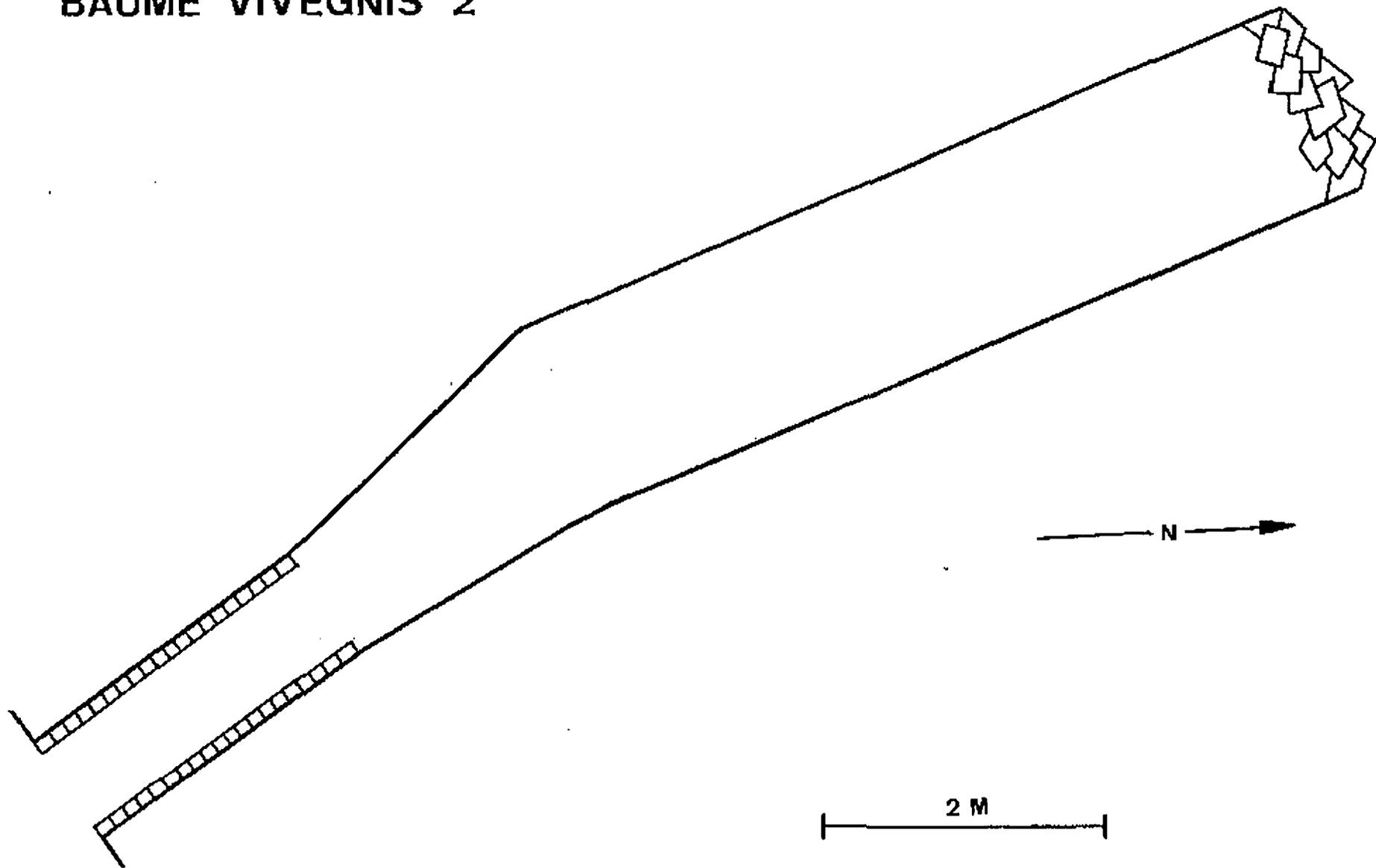
BAUME VIVEGNIS 4

L'entrée est située au niveau du sol.
 C'est un simple trou de 1 mètre de long, pour une largeur de 65 Cm et une hauteur de 1M45.
 C'est probablement un cul de galerie dont on s'explique mal la conservation lors de la construction du mur.
 Peut-être pour éviter une accumulation d'eau derrière celui-ci?

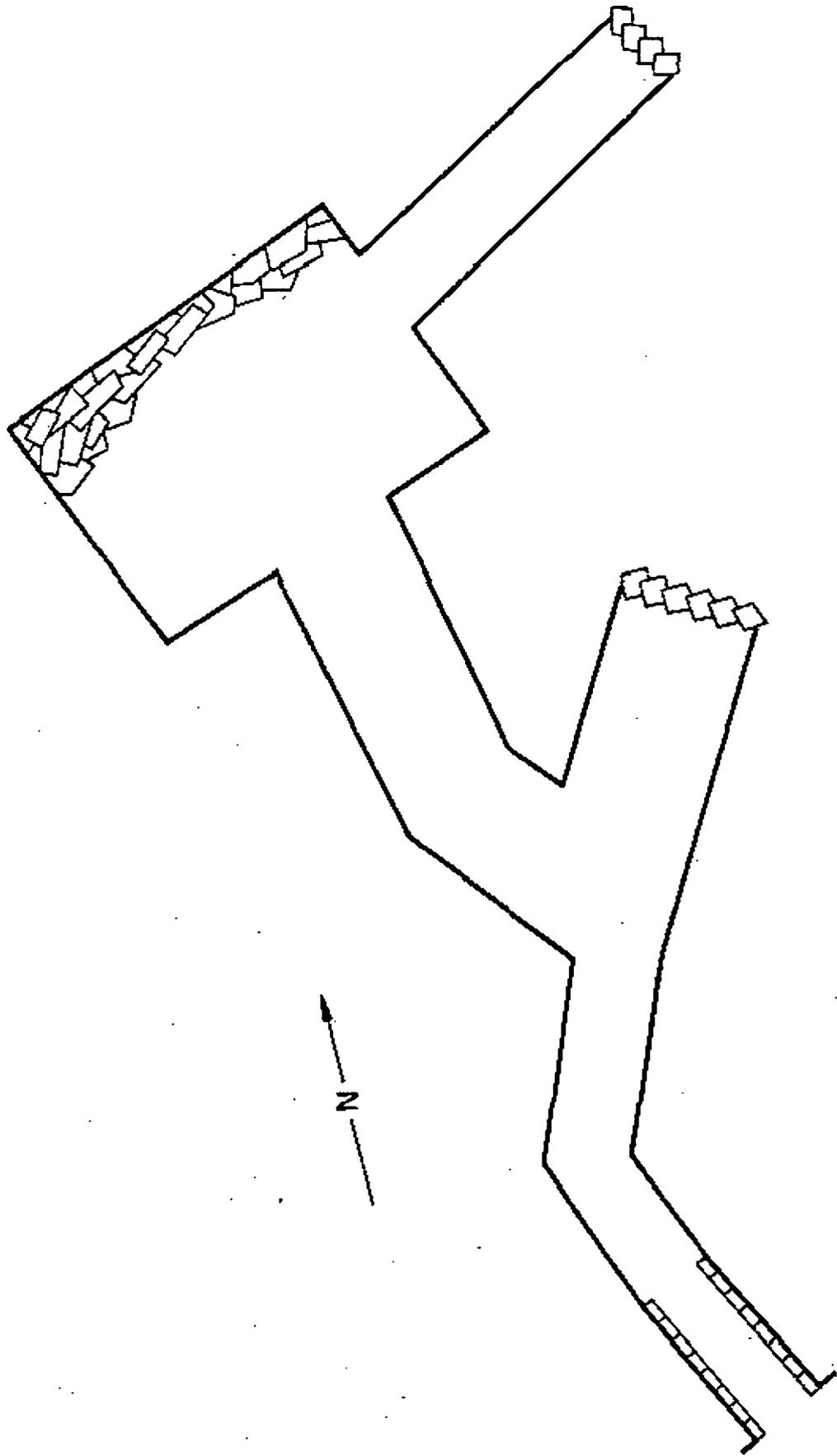
BAUME VIVEGNIS 1



BAUME VIVEGNIS 2



BAUME VIVEGNIS 3



LES BAUMES DE HERSTALBAUME BARE

Province de Liège.
Entité de Herstal.
Commune de Vottem.
Lieu-dit:Thier des Vignes.
Carte IGN 1:25.000 N° 42/1-2

Chez Monsieur Baré, 53 rue Joseph Truffaut, 4410-Vottem.

D'un développement total de quelques 80 mètres, la baume Baré se présente sous la forme d'une carrière souterraine type. Des couloirs d'une hauteur moyenne de 2 mètres, pour une largeur variant de 2 à 4 mètres, relie entre eux élargissements et chambres d'exploitation.

L'état des lieux cependant démontre leur ancienneté.

On y voit en effet des éboulis importants et nombreux, tandis que les voûtes présentent, en plusieurs endroits, des strates décollées et fracturées qui pourraient s'effondrer au moindre contact.

De plus, ici aussi une poussière noire recouvre tout, et une certaine oppression, ajoutée à une transpiration anormalement abondante, semble révéler une présence fort élevée de CO₂.

BAUME LOCIGNO

Province de Liège.
Entité de Herstal.
Commune de Herstal.
Carte IGN 1:25.000 N° 42/1-2

Chez Monsieur Locigno, 46 rue Bois l'Evêque, 4400-Herstal.

L'entrée de la baume Locigno se présente sous la forme d'un couloir oblique incliné à 23°, long de 15 mètres, appareillé en briques sur SM60, et fortement encombré de détritrus divers.

Sa largeur est de 1 mètre entre les murs, et de 1M80 plus loin.

Dans l'axe de l'entrée, un couloir bas conduit à une zone noyée.

A droite nous trouvons une galerie ascendante fortement éboulée, et à gauche, une galerie descendante très vite obstruée.

Le développement total de la carrière avoisine les 50 mètres.

BAUME BOIS L'EVEQUE 6

Province de Liège.
Entité de Herstal.
Commune de Herstal.
Carte IGN 1:25.000 N° 42/1-2

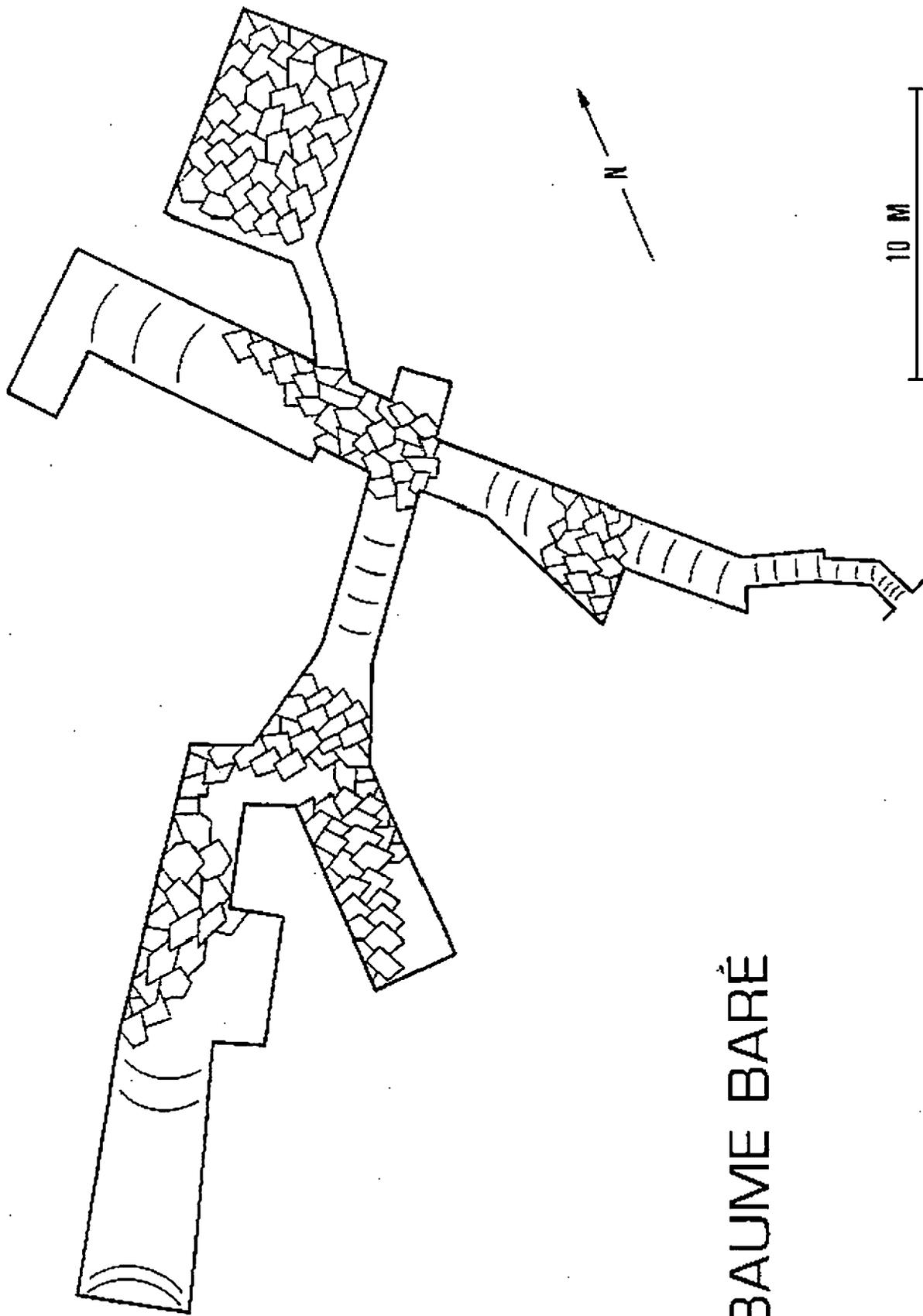
La baume Bois l'Evêque 6 s'ouvre au pied du mur de soutènement qui borde le terrain de la maison portant le N° 6 de la rue Bois l'Evêque. Une rue qui curieusement, ici, n'est plus qu'un vague sentier que ne désavoueraient pas les chèvres pyrénéennes.

C'est un couloir horizontal et unique, en T brisé, orienté à 340°, et long de 12 mètres.

Il est appareillé en briques sur les quatre premiers mètres.

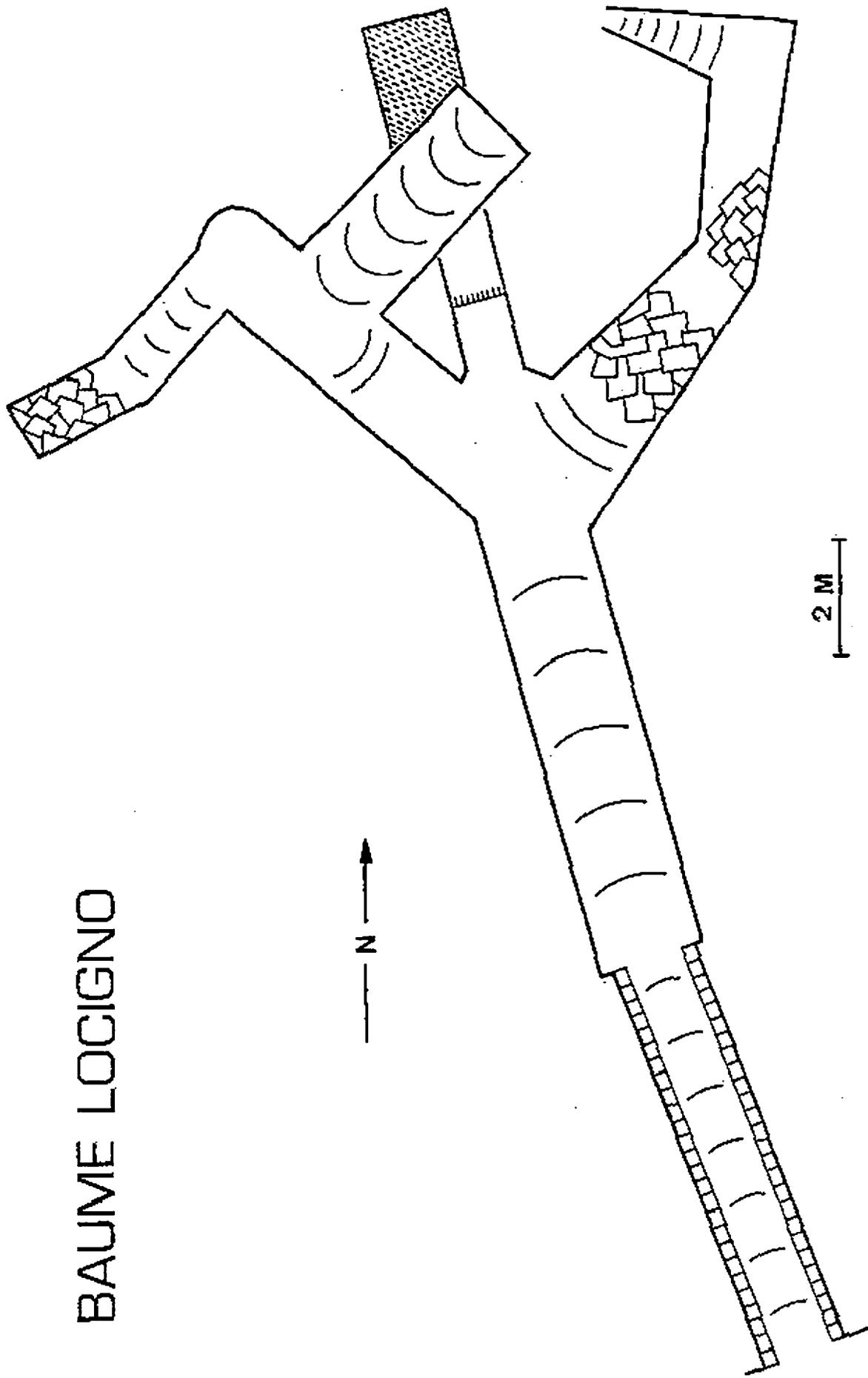
Sa largeur est de 75 Cm entre les murs et de 1M08 au-delà.

Il se termine sur front de taille.



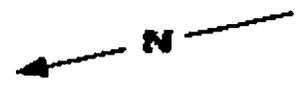
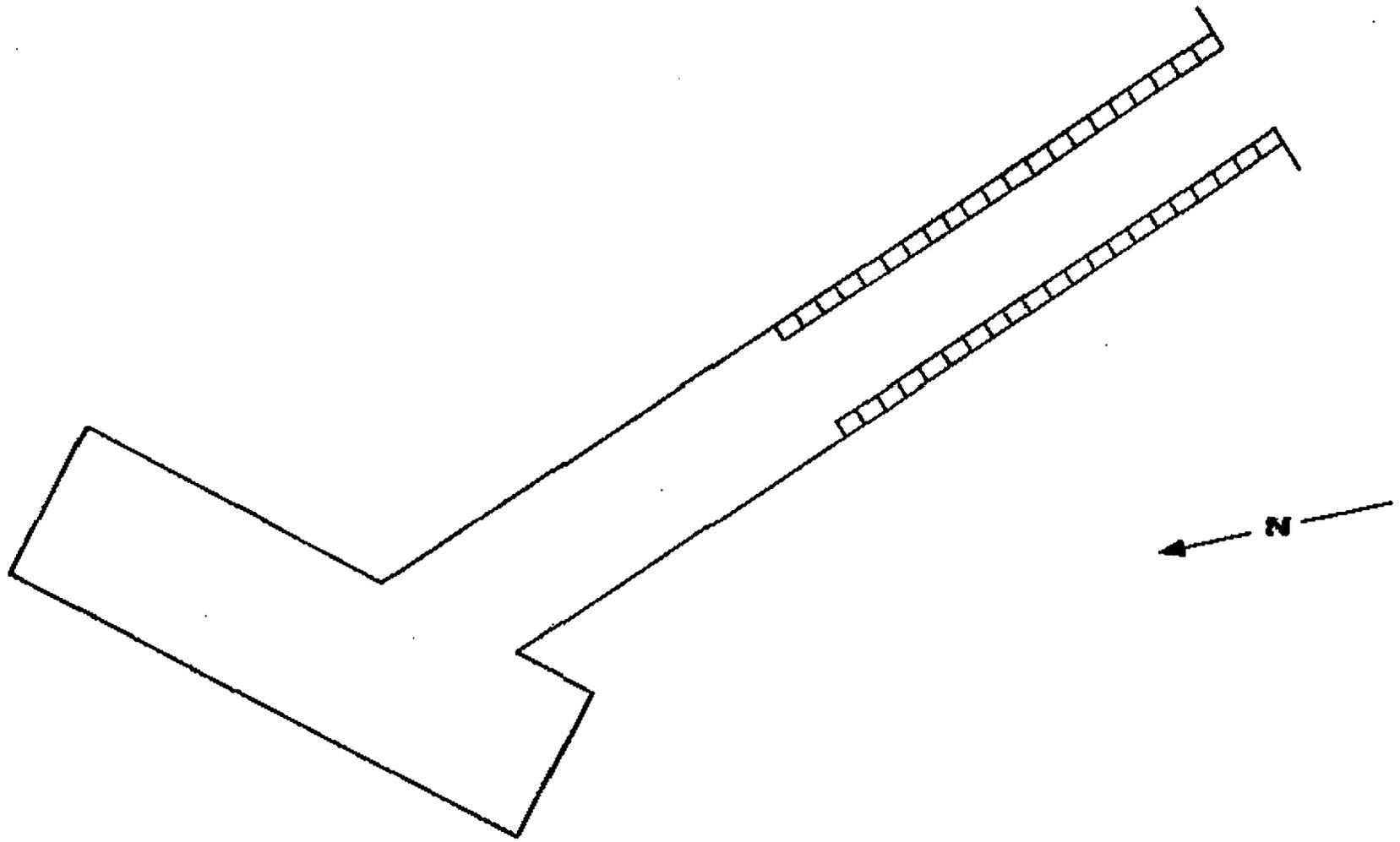
BAUME BARÉ

BAUME LOCIGNO



2 M

BAUME BOIS L'EVEQUE 6



CARRIÈRES SOUTERRAINES DE GRÈS DONT IL NE RESTE PLUS TRACE SUR LE TERRAIN

CARRIÈRE SOUTERRAINE DE PLAINEVAUX

Province de Liège.
Entité de Neupré.
Commune de Plainevaux.
Lieu-dit: Rosière.
Carte IGN 1:25.000 N° 49/1-2

Entre 2 Km et 2 Km 500 au Nord-Ouest d'Esneux.

Il s'agit d'une ancienne exploitation de pierres meulières, la seule d'ailleurs dont nous ayons connaissance.

C'est dans le livre "Environs de Liège, 60 et quelques promenades faciles", édité en 1918 par le Touring Club de Belgique, que nous avons trouvé mention de cette exploitation de pierres meulières. A cette époque, il restait une galerie longue de 15 mètres. Un habitant du lieu nous a affirmé y avoir joué dans son enfance. Malgré de nombreuses recherches, nous n'avons jamais retrouvé cette galerie.

CARRIÈRES SOUTERRAINES DE GOBERTANGE

Province de Brabant.
Entité de Jodoigne.
Communes de Mélin et Saint-Remy-Geest.
Hameau de Gobertange.
Carte IGN 1:25.000 N° 32/7-8

Dans les régions pauvres en pierre à bâtir, il fallait bien aller la chercher là où elle se trouvait. Ce fut le cas à Gobertange, où de minces couches de grès de haute qualité, se trouvent enfouies en profondeur dans les sables bruxelliens.

L'exploitation de la pierre blanche de Gobertange remonte au moyen-âge. Les historiens nous apprenent qu'outre les habitations de la région, de nombreux édifices médiévaux, tant à Louvain qu'à Tirlemont et à Bruxelles, ont été construits en pierre de Gobertange.

(En ce qui concerne Bruxelles, nous verrons plus loin qu'il y a peut-être lieu de reconsidérer certaines positions).

Du moyen-âge à 1950, année où fut abandonnée la dernière exploitation, il ne semble pas que l'extraction de la pierre de Gobertange ait subi une évolution notable, exception faite de l'éclairage et de l'outillage.

Après avoir passé un accord avec le propriétaire d'un terrain, les mineurs (ou carriers) creusaient un puits circulaire de 2 mètres de diamètre et de 15 à 20 mètres de profondeur, jusqu'à la couche de grès convoitée.

Ils suivaient alors celle-ci au moyen de galeries creusées en étoile autour de la base du puits.

Le travail se faisait au pic et à la barre à mine, et dans des conditions particulièrement dangereuses vu l'instabilité du terrain.

Une autre technique consistait à percer une galerie unique qui était ensuite élargie vers la droite ou la gauche, tandis que les déblais étaient entassés contre la paroi opposée pour soutenir la voûte.

On faisait ainsi un balayage de 360° autour de la base du puits. Les blocs de grès étaient remontés à la surface au moyen d'un treuil rudimentaire à manivelle, installé à cheval au-dessus du puits, et

appelé "Bourrinet".

On creusait généralement 8 à 10 puits à l'hectare. Les galeries ne dépassaient que rarement les 25 mètres de développement depuis la base des puits, et ne débordaient jamais des limites du terrain exploité.

L'exploitation terminée, les puits étaient comblés et le terrain rendu à sa destination première, le plus souvent agricole.

Notons pour la petite histoire que nous avons rencontré à Gobertange un ancien carrier qui nous a longuement parlé de ces anciennes exploitations.

Nous n'en avons malheureusement pas compris ni retenu grand-chose. En effet, ce brave homme ne parlait que le Wallon de son village.

De nos jours, une société locale tente de reprendre l'exploitation du grès de Gobertange par carrière à ciel ouvert.

Réussira-t-elle dans son entreprise? Nous le souhaitons.

Mais il faut bien reconnaître que le volume de pierre exploitable est dérisoire par rapport au volume de mort-terrain à déplacer.

CARRIERES SOUTERRAINES DE BRUXELLES

Nous voyons d'ici bondir les sceptiques, et pourtant c'est vrai! Une partie du sous-sol bruxellois est véritablement truffée d'anciennes carrières souterraines.

Dans son livre "Bruxelles Mystérieux", Paul de Saint-Hilaire nous laisse habilement entrevoir d'énigmatiques cités souterraines d'origine celtique.

La simple vérité eut été plus belle à dire.

Estimant qu'il n'y a pas de fumée sans feu, nous avons décidé en la matière, de mener une enquête approfondie afin de faire la part du réel et de l'imaginaire.

Une enquête que nous pensions longue et ardue faute de la moindre référence bibliographique, mais qui après quelques démarches, nous mena d'une part au Service Géologique de Belgique, et d'autre part au Ministère des Travaux Publics, où on nous communiqua fort aimablement tous les éléments nécessaires à la constitution d'un dossier complet relatif à ces "Mystérieuses cavités".

Un dossier qui nous permet d'affirmer qu'il existait bien jadis, de Woluwé-Saint-Lambert à Uccle, en passant par Schaerbeek, Etterbeek, Auderghem, Boisfort, Ixelles et Saint-Gilles, un réseau de carrières souterraines identiques à celles de Gobertange, exploitées depuis aussi longtemps et de la même façon que celles-ci, et recherchant à des profondeurs presque égales un grès fort semblable.

Ce qui nous amène à dire d'autre part que les bâtiments historiques bruxellois soi-disant édifiés en pierres de Gobertange ont peut-être été construits en pierres de Bruxelles.

Une confusion qui s'explique par le fait que ces anciennes carrières souterraines n'ont été redécouvertes que très récemment, d'une part en 1954, lorsque des travaux d'extension de l'Université Libre de Bruxelles recoupèrent une vingtaine de cavités, et d'autre part en 1971, lorsque le creusement d'un tunnel de l'échangeur urbain de l'E5, révéla la présence de 6 cavités sous, et à proximité, de la Place de Jamblinne de Meux.

C'est à la suite de ces redécouvertes fortuites que des recherches bibliographiques et autres furent enfin entreprises et que les anciennes carrières souterraines de Bruxelles sortirent enfin de la légende.

On pourrait à ce jour y consacrer tout un ouvrage.
(Voir bibliographie).

CHAPITRE 8

LES CAVITES DU CALCAIRE

CARRIERES DE PIERRES DE TAILLE

CARRIERES DE MARBRE

En 1928, on recensait en Wallonie l'existence de 230 carrières souterraines de calcaire ou de marbre, occupant quelques 2600 ouvriers. Comme on pourra facilement s'en rendre compte ci-après, nous n'en avons pas retrouvé grand-chose.

A cela, il y a plusieurs explications.

A l'ère du concassé-enrobé, de vastes carrières à ciel ouvert ont dévoré les massifs où, à l'époque de la pierre de taille, on s'obstinait à suivre sous terre les seuls bancs convoités.

Un bon exemple nous est fourni par Lives, où il ne reste plus qu'une seule carrière souterraine, sur un groupe de six encore pénétrables en 1956.

Autre cause de la disparition de ces carrières: la pollution à grande échelle.

A quelques exceptions près, comme Noire-Terre à Bioul, la plupart des carrières souterraines présentant une entrée verticale ou oblique, ont été, ou sont encore, transformées en dépôts d'immondices clandestins ou officiels, puis comblées et nivelées, sécurité oblige.

C'est particulièrement flagrant dans la région de Dinant-Maredsous, et c'est malheureusement une pratique en pleine expansion.

C'est ainsi qu'au cours de nos dix années d'investigations en la matière, nous avons vu disparaître, pratiquement sous nos yeux, trois carrières souterraines particulièrement intéressantes.

Et disparaître à un point tel, qu'actuellement, nous ne serions plus nous-mêmes en mesure d'en désigner l'emplacement avec certitude.

Enfin, comme toujours sous terre, l'ennemi principal reste l'eau.

Nous avons retrouvé un certain nombre de carrières souterraines inondées dont le porche, ou la descenderie, donne accès à un lac souterrain noyant les prolongements inférieurs.

D'autres carrières souterraines se présentaient sous forme d'un cratère à ciel ouvert, du fond duquel partaient des galeries.

Ces cratères étant actuellement noyés, il n'est plus toujours possible de savoir si on a affaire à des carrières souterraines ou non.

Faute de documents, nous ne savons rien de l'histoire de ces carrières souterraines.

De même, nous sommes dans l'ignorance la plus complète en ce qui concerne les techniques d'exploitation.

Ce n'est pourtant pas faute d'avoir frappé à la bonne porte.

Lassés de vaines recherches en bibliothèque, nous nous sommes adressés à la S.A. Merbes-Sprimont qui a exploité jadis la moitié, si non les trois quarts de ces carrières, et notamment celles de Mazy.

Il nous a fallu des dizaines de lettres et de coups de téléphone pour qu'enfin, après six mois, nous soyons mis en présence d'un responsable.

Celui-ci nous affirma sans ambage que la S.A. Merbes-Sprimont ne possédait aucun document historique, aucune documentation technique et pas le moindre travail topographique relatif à ses anciennes exploitations souterraines.

Difficile à croire!

A l'heure actuelle, nous nous interrogeons toujours sur l'attitude totalement négative de cette société.

LA WELL FRA HAUS

Province de Luxembourg.

Entité de Arlon.

Commune de Bonnert.

Carte IGN 1:25.000 N° 68/7-8.

Face à l'église de Bonnert, prendre à droite la route d'Oberpallen(G-D). La cavité se trouve environ 300 mètres plus loin, à droite et à 10 mètres de la route, au début d'une grande descente sous bois.

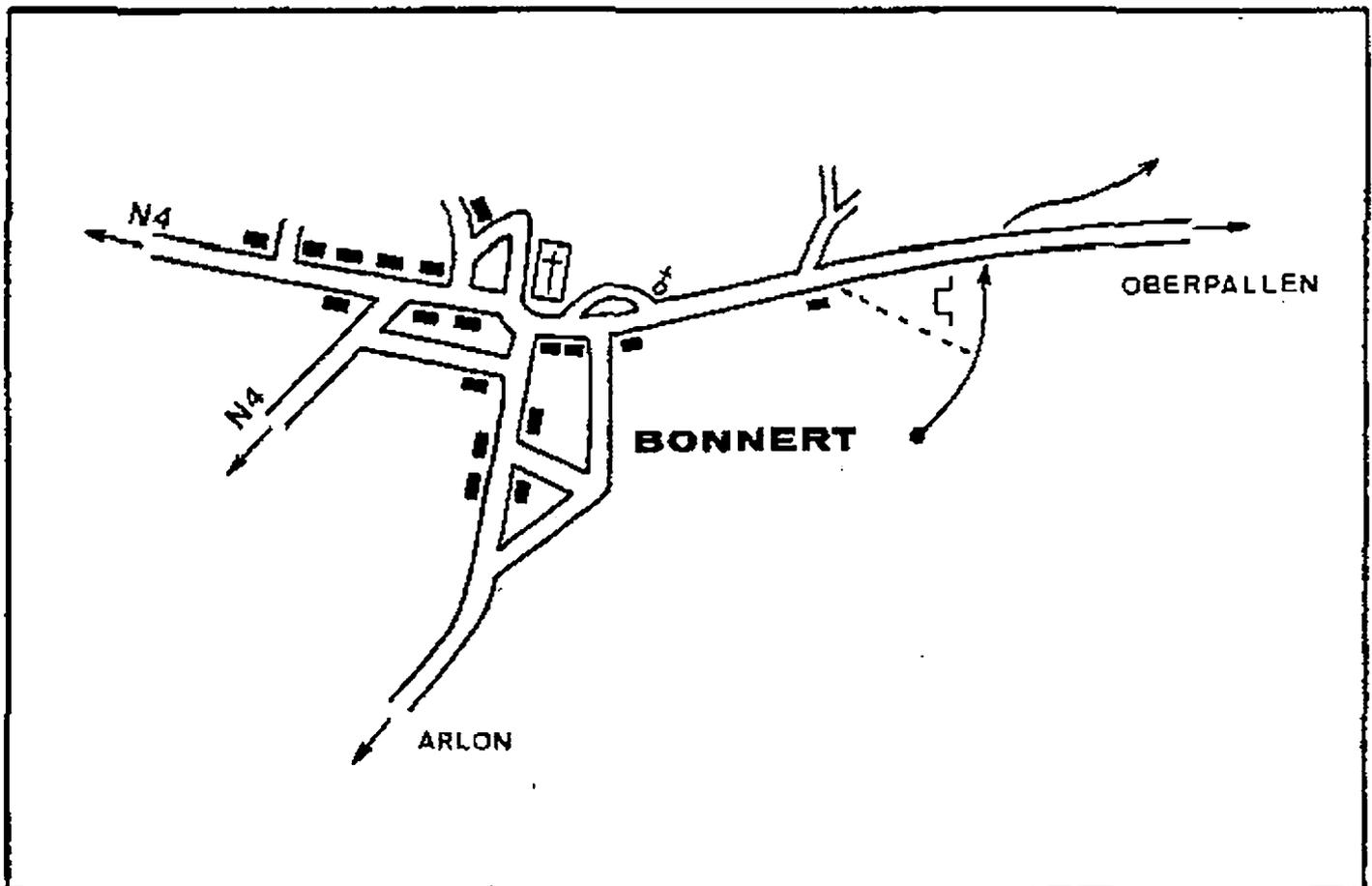
Well Fra Haus voudrait dire: Maison de la Femme Sauvage.

Cette toponymie laisse à penser que cette cavité a servi de refuge aux temps jadis à l'une ou l'autre soi-disant sorcière.

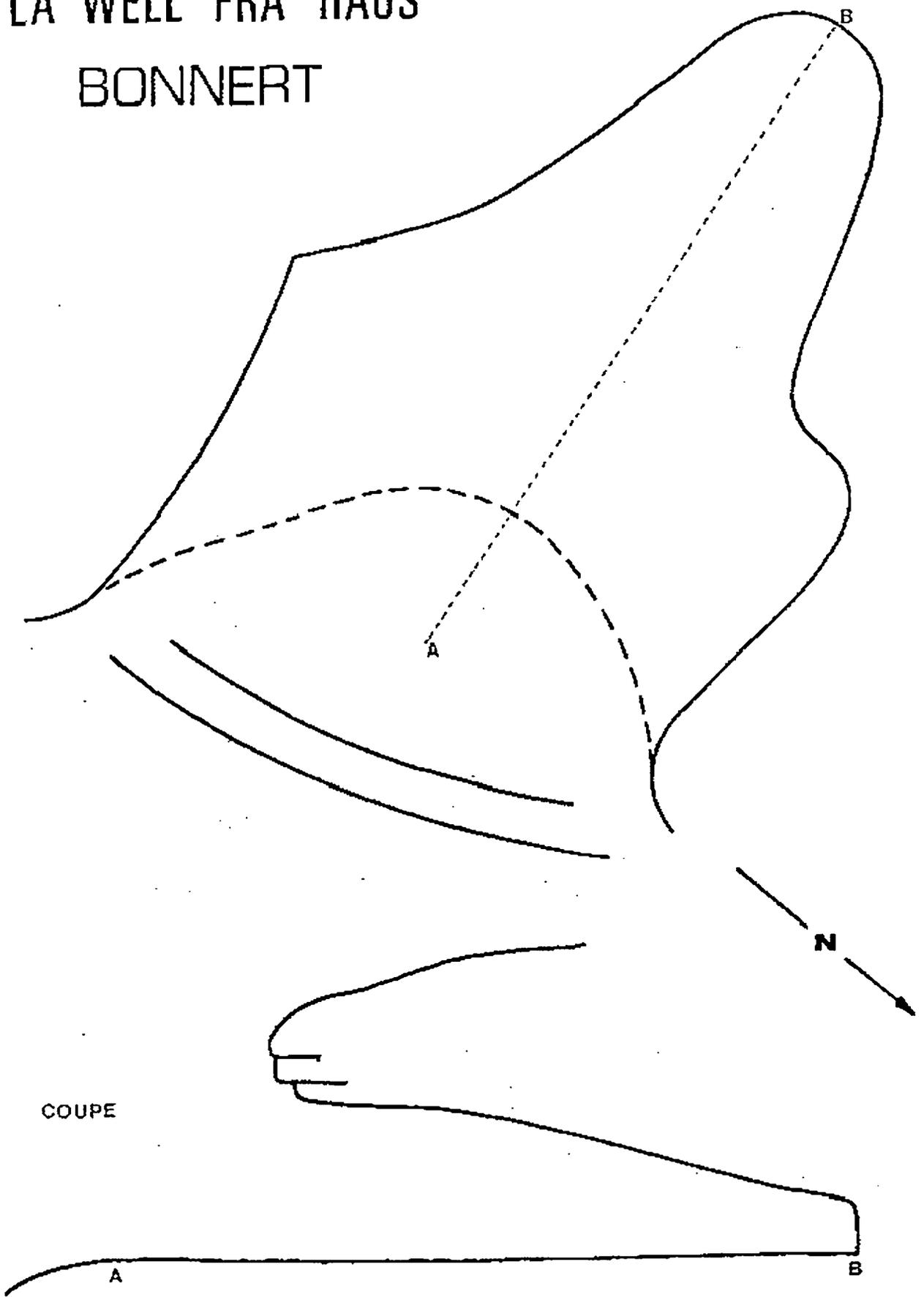
Nous l'avons reprise dans cet ouvrage dans la mesure où elle est notée comme "Carrière souterraine" dans la plupart des inventaires spéléologiques publiés à ce jour: Anciaux, Doemen etc...

On y aurait exploité le grès de Luxembourg pour la pierre de taille.

Pour nous, il s'agit d'un abri sous roche parfaitement naturel.



LA WELL FRA HAUS
BONNERT



1M

CARRIERE SOUTERRAINE DE COMBLAIN-AU-PONT

Province de Liège.
Entité de Comblain-au-Pont.
Commune de Comblain-au-Pont.
Carte IGN 1:25.000 N° 49/1-2.

A droite de la route Comblain-au-Pont - Comblain-la-Tour.
À 1 kilomètre en amont du pont de Comblain.
Entrée visible de la route, derrière un bâtiment.
C'est un vaste couloir de 8 à 10 mètres de large et de haut, pour une longueur de +/- 80 mètres.
On remarque sur la gauche deux énormes trémies d'éboulis semblant provenir d'un étage supérieur effondré.
Aucun renseignement historique.

CARRIERE SOUTERRAINE DU BOIS DE LAMSOUL

Province de Namur.
Entité de Rochefort.
Commune de Jemelle.
Carte IGN 1:25.000 N° 59/3-4.

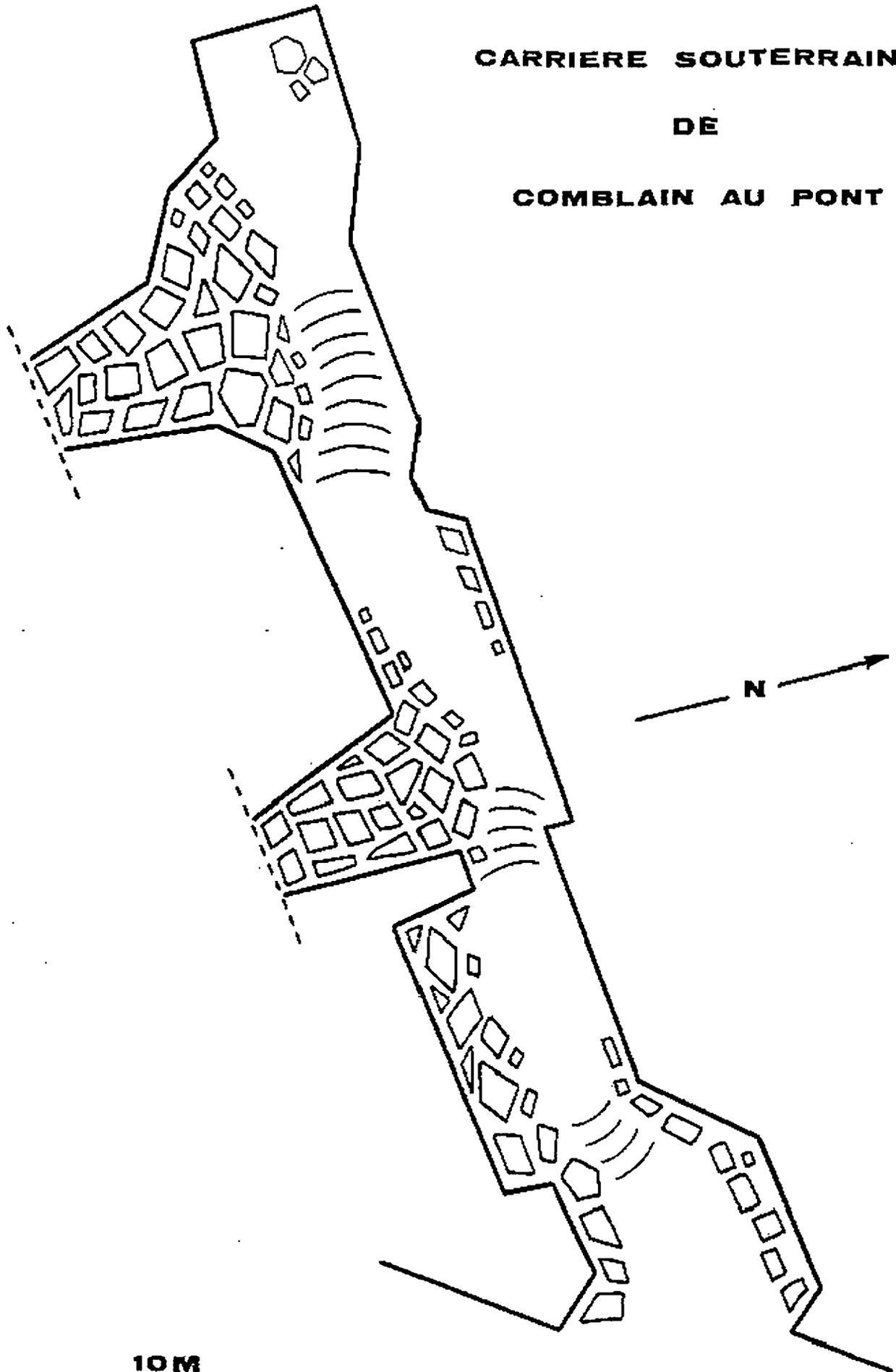
Cette carrière s'ouvre au Sud du Bois de Lamsoul, à gauche de la route Jemelle-Forrières, à mi-distance de ces deux localités.
Le sentier menant au carreau de la carrière démarre dans les premiers mètres de la petite route montant vers Ambly.
On y exploitait jadis une pierre de taille appelée Petit Grain ou Petit Gris, suivant les témoignages.
C'est une vaste cavité à cinq entrées, d'un développement total de quelque 400 mètres, et composée de quatre galeries principales reliées entre elles par des couloirs secondaires.

CARRIERES SOUTERRAINES DE GEMECHENNE

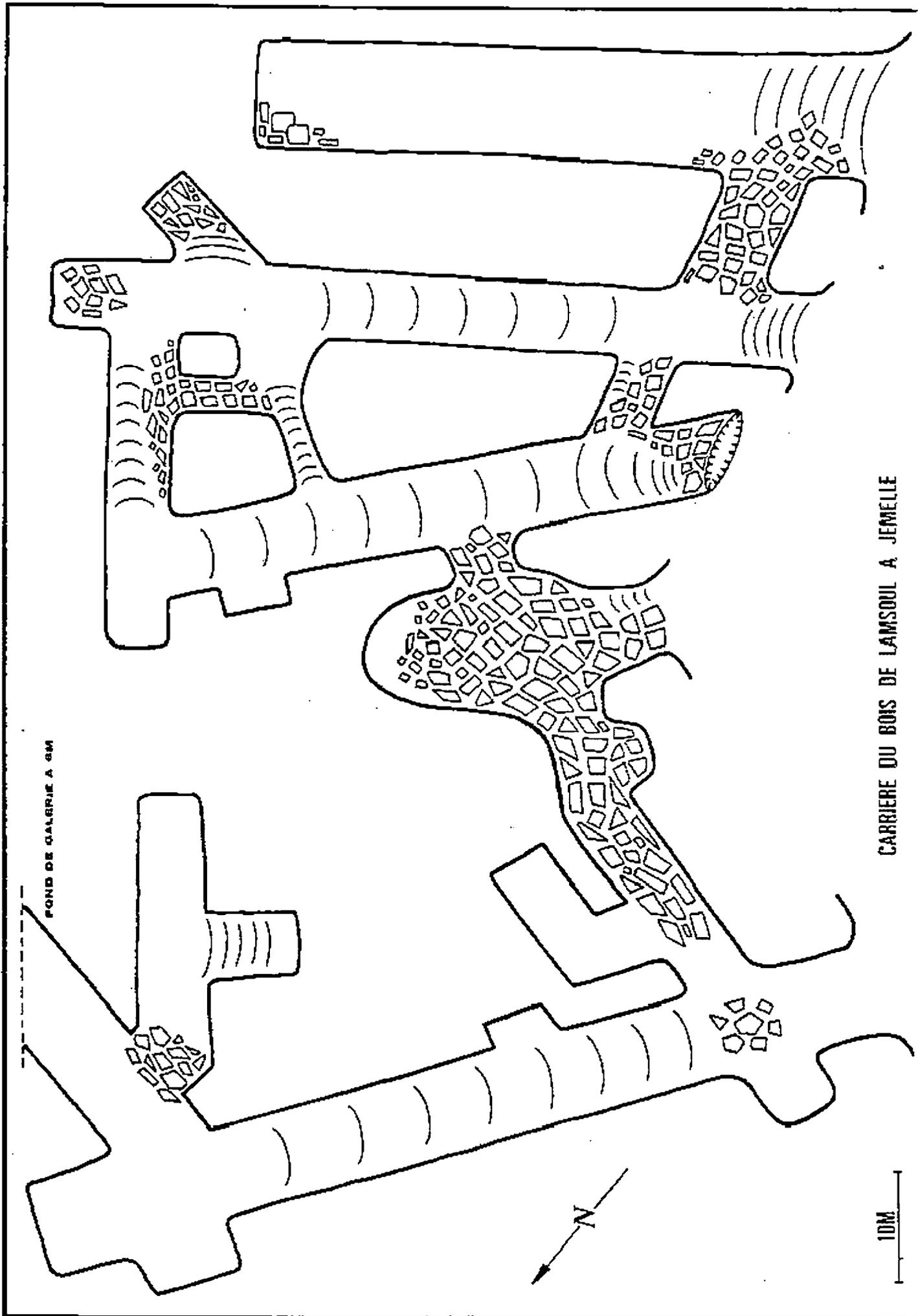
Province de Namur.
Entité de Dinant.
Commune de Dinant.
Hameau de Gemechenne (Gêmechène, sur la carte actuelle).
Carte IGN 1:25.000 N° 53/7-8.

Situées à droite et à 300 mètres de la route Dinant-Ciney, les anciennes carrières de marbre noir de Gemechenne s'étendent sur plusieurs centaines de mètres carrés.
On y exploitait le marbre en surface, mais aussi au moyen de cinq puits d'une profondeur moyenne de 20 mètres.
L'exploitation aurait été abandonnée à la fin des années 30, ou juste après la dernière guerre.
Lors de notre première visite sur le site en 1981, seuls deux de ces puits étaient encore accessibles: Gemechenne 1 et Gemechenne 2.
La descenderie de Gemechenne 1 était comblée au 3/4 par des immondices provenant principalement du nouvel hôpital de Dinant tout proche.
Quelques années plus tard, désireux de compléter nos topos, nous sommes retournés sur le site.
Bourrés de crasses et nivelés, les deux puits avaient totalement disparu.
Si vous allez à Dinant, un bon conseil, buvez tout sauf de l'eau!

**CARRIERE SOUTERRAINE
DE
COMBLAIN AU PONT**



10M



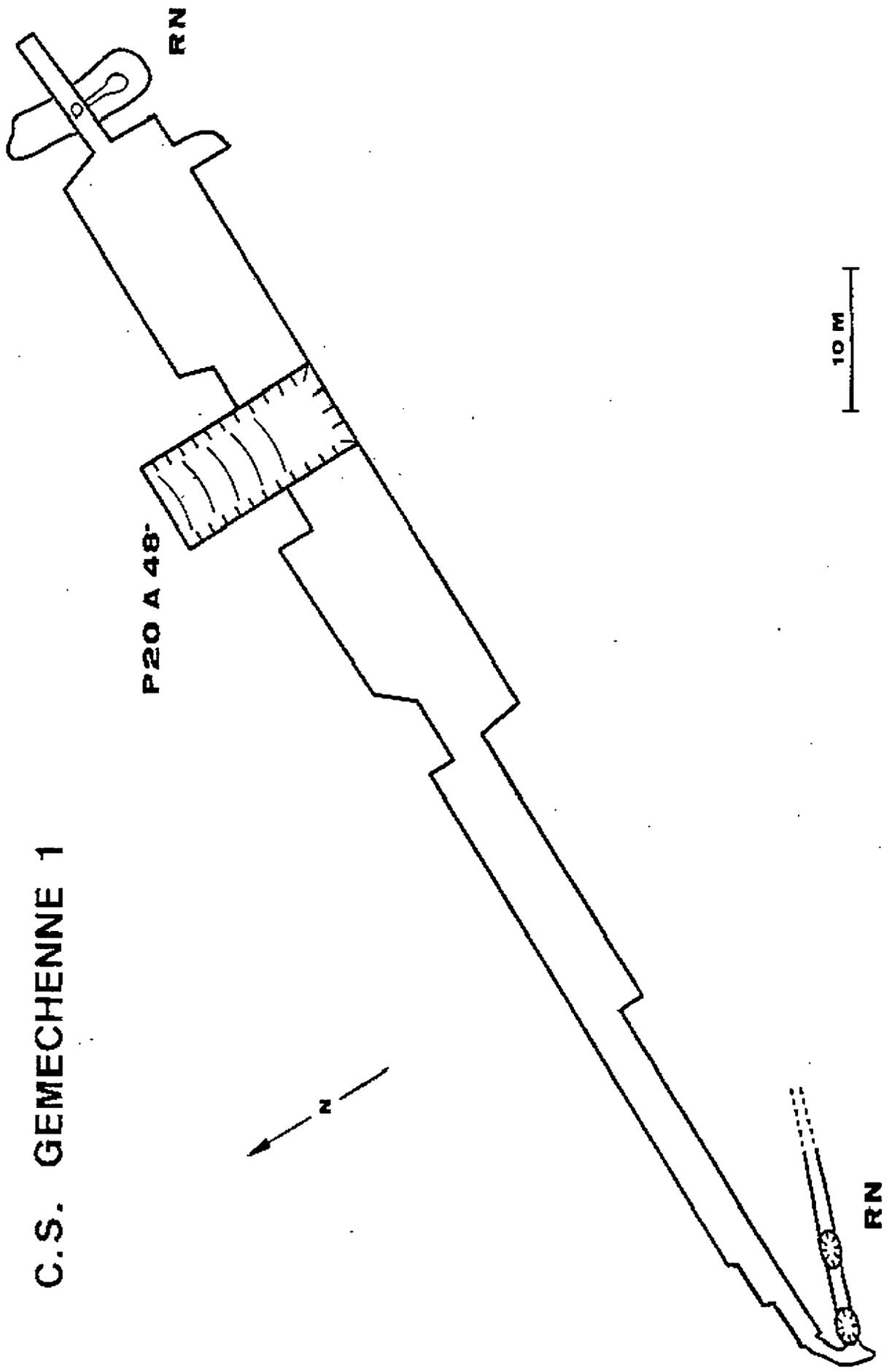
FOND DE GALERIE A 6M

CARRIERE DU BOIS DE LAMSOUL A JEMELLE

10M



C.S. GEMECHENNE 1



RN

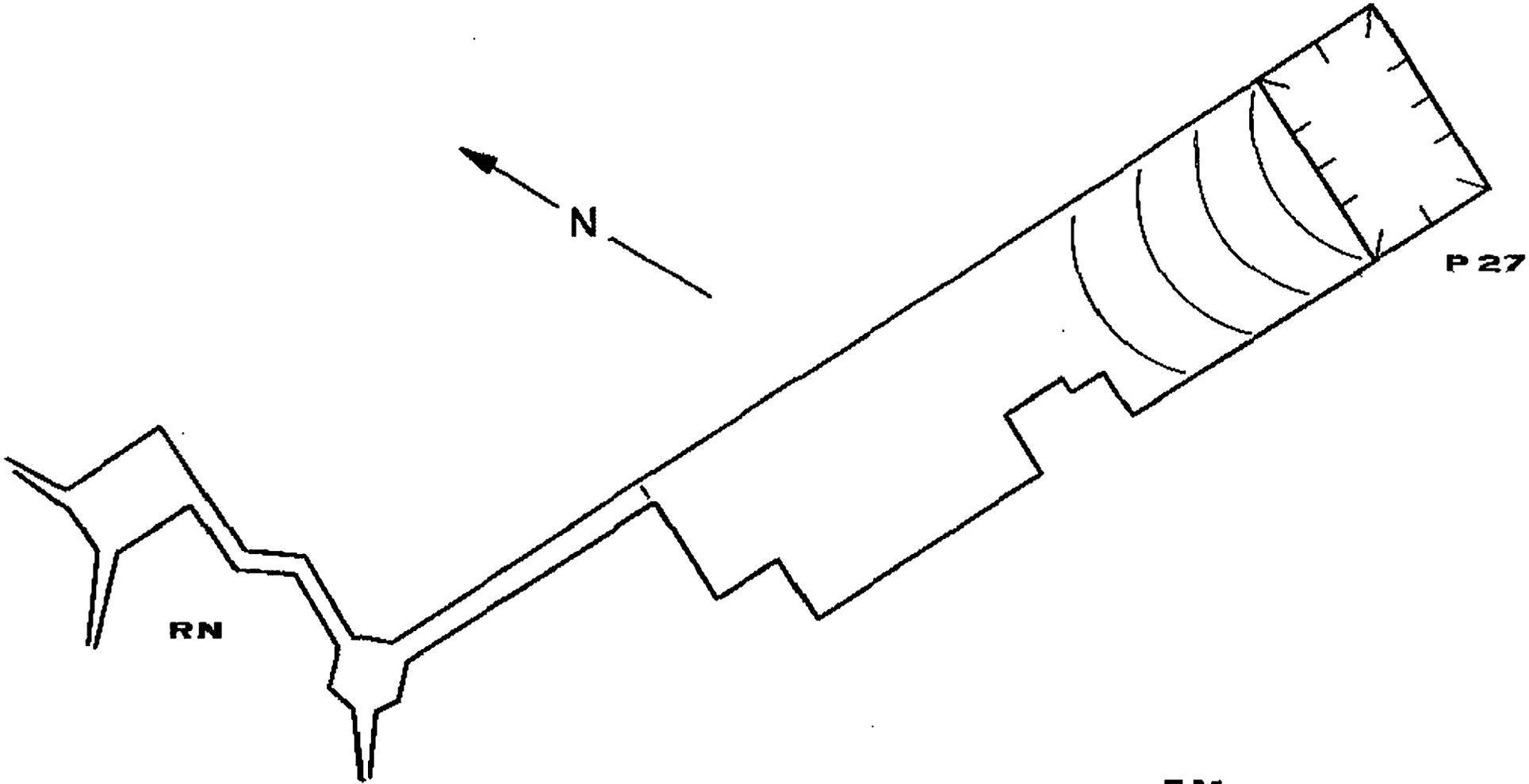
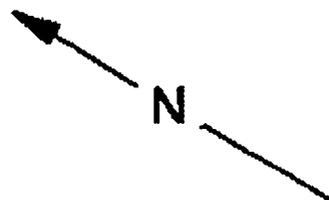
P20 A 48

10 M

RN

N

C.S. GEMECHENNE 2



P27

RN

5M

CARRIERES SOUTERRAINES DU FOND DE LEFFE

Province de Namur.

Entité de Dinant.

Commune de Dinant.

Hameau de Leffe - Lieu-dit : Fond de Leffe.

Carte IGN 1:25.000 N° 53/7-8.

C.S. FOND DE LEFFE 1

A gauche et dans le fossé de la route Leffe - Lisogne, 10 mètres avant un ancien four à chaux.

A ne pas confondre avec un grand abri sous roche situé juste à côté. Une étroite entrée verticale débouche dans la voûte d'une incontestable galerie de carrière longue de 18 mètres, pour une largeur de 4 mètres et une hauteur moyenne de 6 mètres.

Elle se termine d'un côté sur front de taille, et de l'autre sur cône d'éboullis.

L'entrée actuelle, due visiblement à un effondrement, n'est évidemment pas celle d'origine.

C.S. FOND DE LEFFE 2

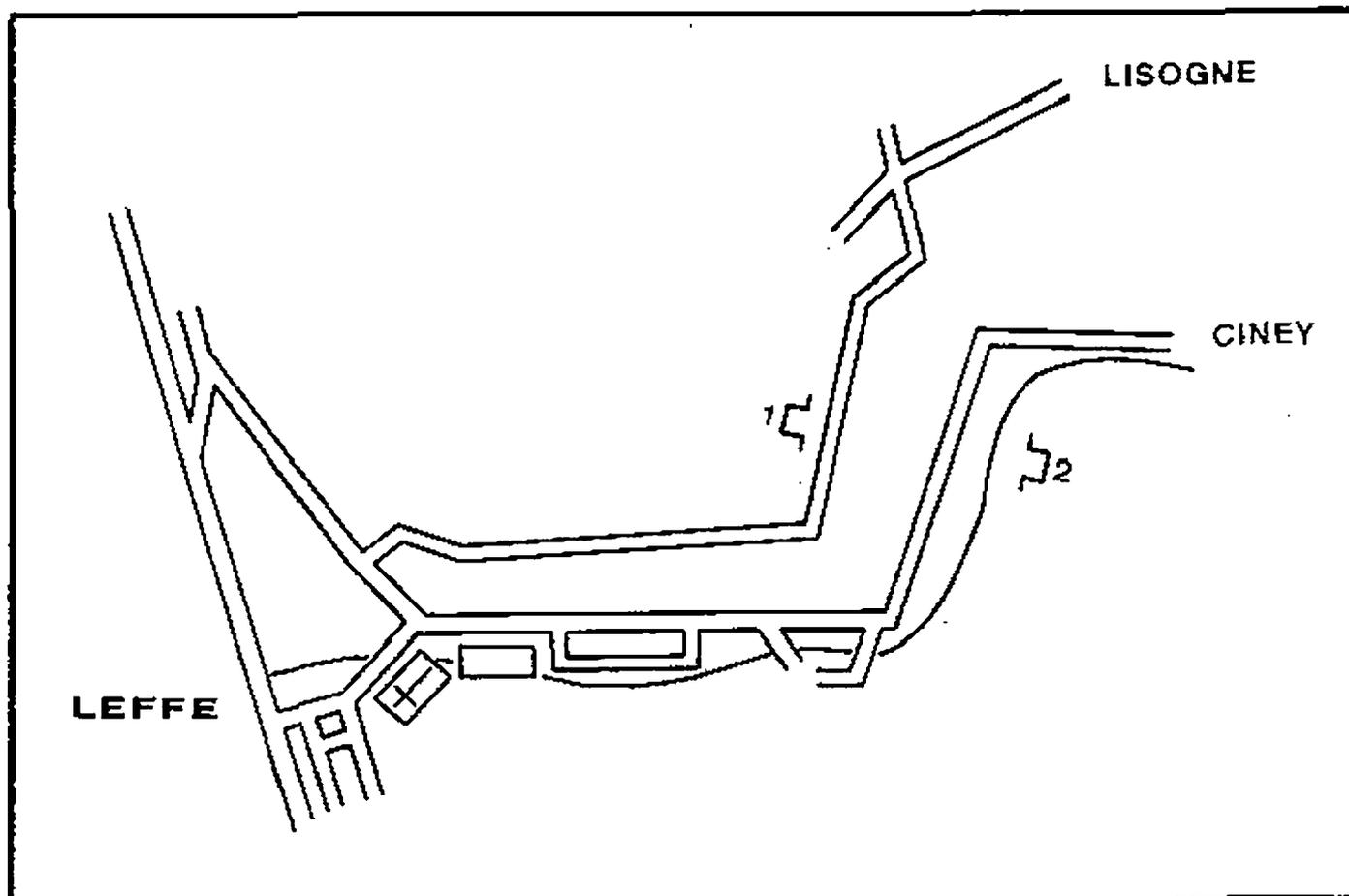
Cette cavité se situe juste en face de la précédente, sur l'autre versant de la vallée.

Perdue au milieu des bois, elle n'est repérable qu'en hiver.

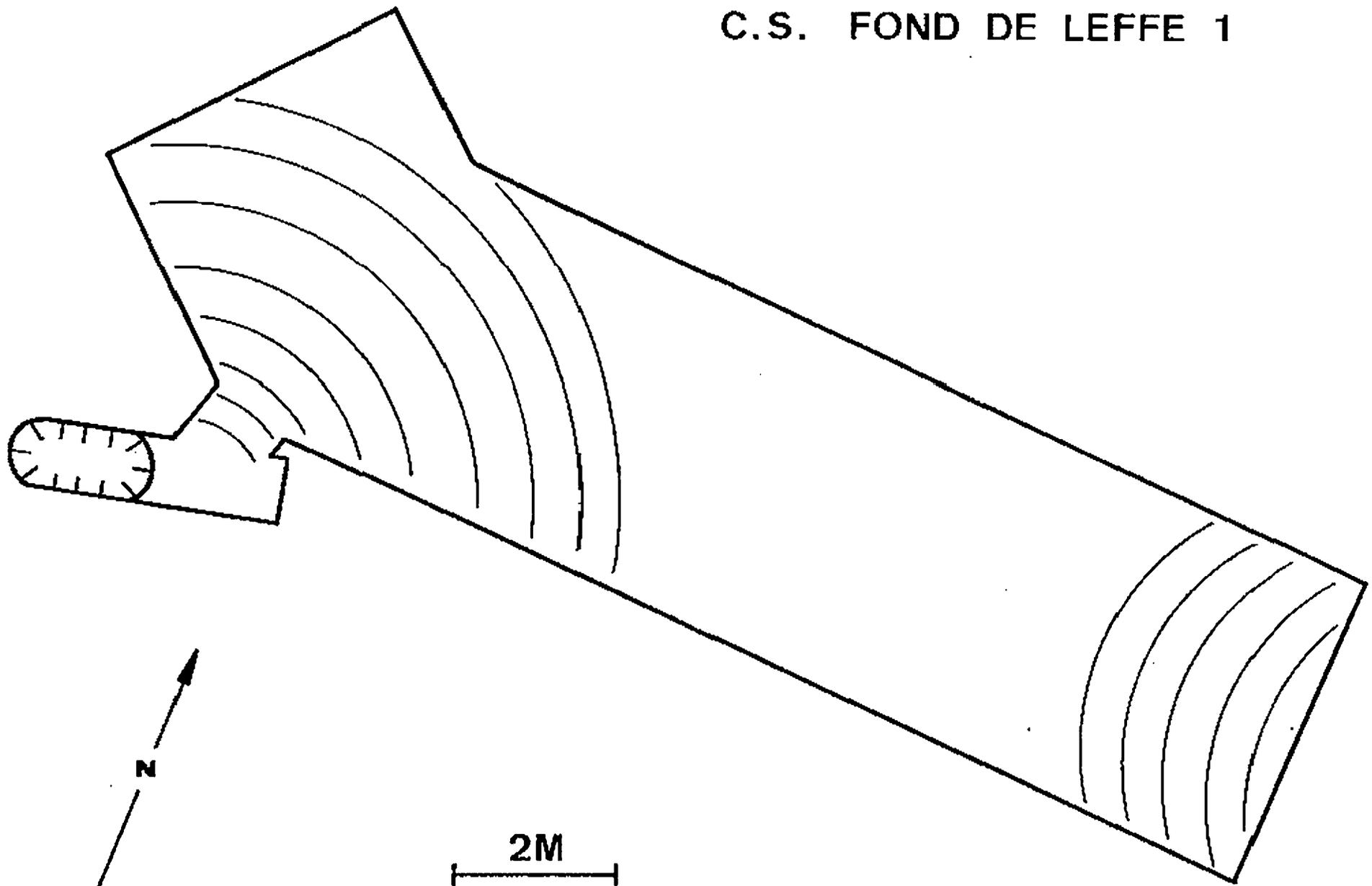
Son accès est indescriptible (Pas de sentier, pas de trace).

Il faut passer la rivière, trouver une faille entre les propriétés, et monter à travers tout.

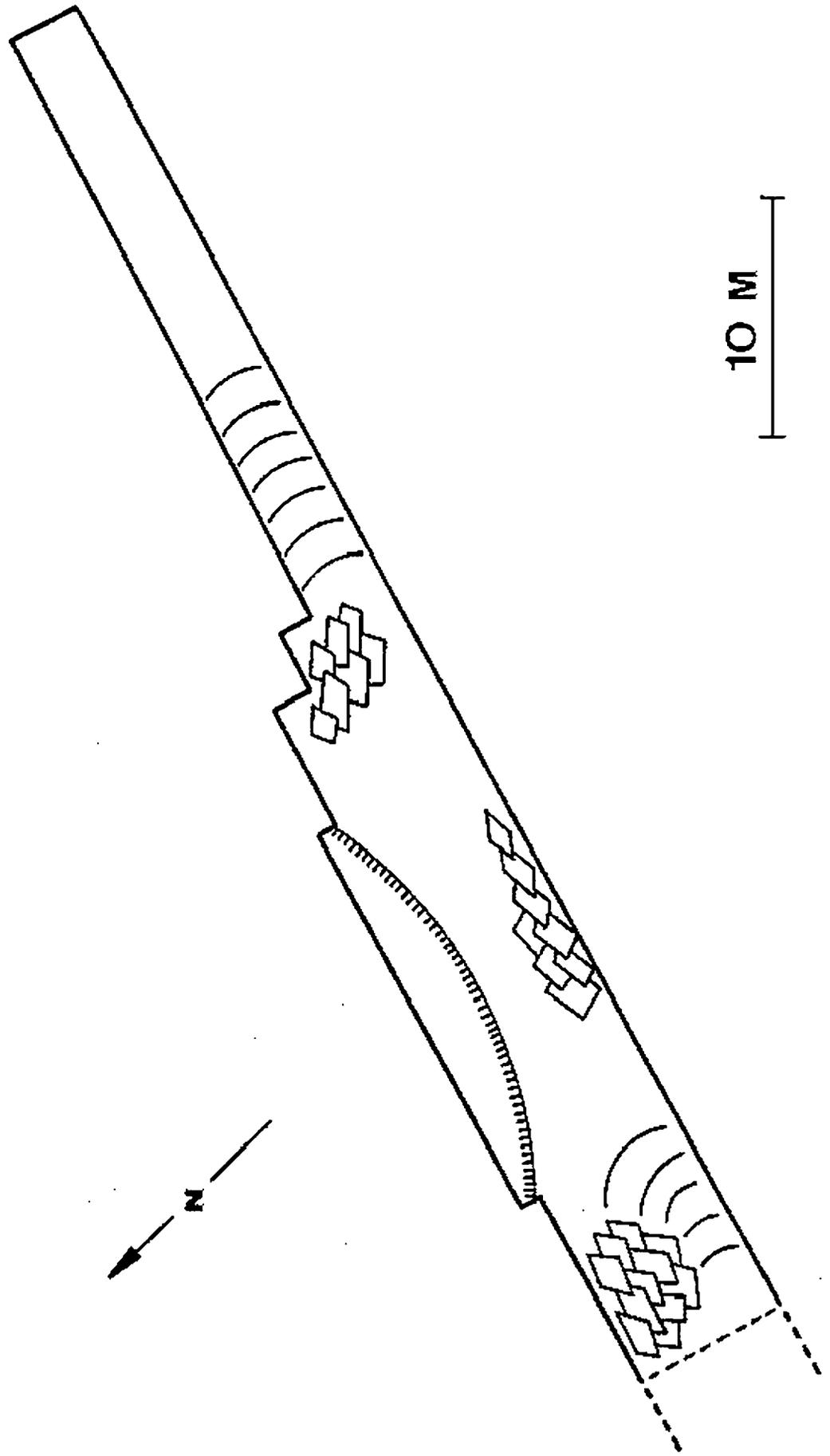
C'est une galerie unique de 70 mètres de long, pour une hauteur de 10 à 15 mètres et une largeur de 3 à 7 mètres.



C.S. FOND DE LEFFE 1



C.S. FOND DE LEFFE 2



10 M

Il est à noter que dans "Les Cavernes et les Rivières Souterraines de la Belgique", Martel signale et pointe même sur ses cartes, plusieurs puits d'aération de carrières souterraines sur les deux versants du Fond de Leffe.

Nous n'avons retrouvé aucun de ces puits, de même qu'il n'existe aux flancs de la vallée aucune cavité justifiant leur existence.

Un mystère à éclaircir!

CARRIERE SOUTERRAINE SAINTE-ANNE

Province de Namur.

Entité de Dinant.

Commune de Dinant.

Hameau de Leffe.

Carte IGN 1:25.000 N° 53/3-4.

En rive droite de la Meuse, à droite et au-dessus de la route Dinant-Namur, à 1800 mètres en aval du Fond de Leffe.

Située en paroi, au fond d'une vaste exploitation à ciel ouvert, la double entrée de la carrière souterraine Sainte-Anne se voit de loin. Elle donne accès à une salle unique de quelque 2.000 mètres carrés, inclinée vers la droite à 35°, et dont la voûte est soutenue par un certain nombre de piliers abandonnés ou tournés.

Le fond est noyé, mais il ne semble pas que la cavité se prolonge très loin de ce côté.

Située en hauteur, l'exploitation souterraine est-elle antérieure à l'exploitation à ciel ouvert?

L'exploitation à ciel ouvert a-t-elle détruit la plus grande partie de la carrière souterraine?

Autant de questions auxquelles il nous est impossible de répondre actuellement.

CARRIERE SOUTERRAINE DE LIVES (TROU DE L'EAU)

Province de Namur.

Entité de Namur.

Commune de Lives-sur-Meuse.

Lieu-dit : Bois du Chetoi.

Carte IGN 1:25.000 N° 47/3-4.

Située à gauche de la route Lives-Loyers, cette cavité s'ouvre au fond d'une dépression bien visible à la limite des bois et des champs.

C'est une galerie plongeante de 70 mètres de long, terminée par un lac souterrain au niveau très variable, probablement alimenté par un chantoir tout proche.

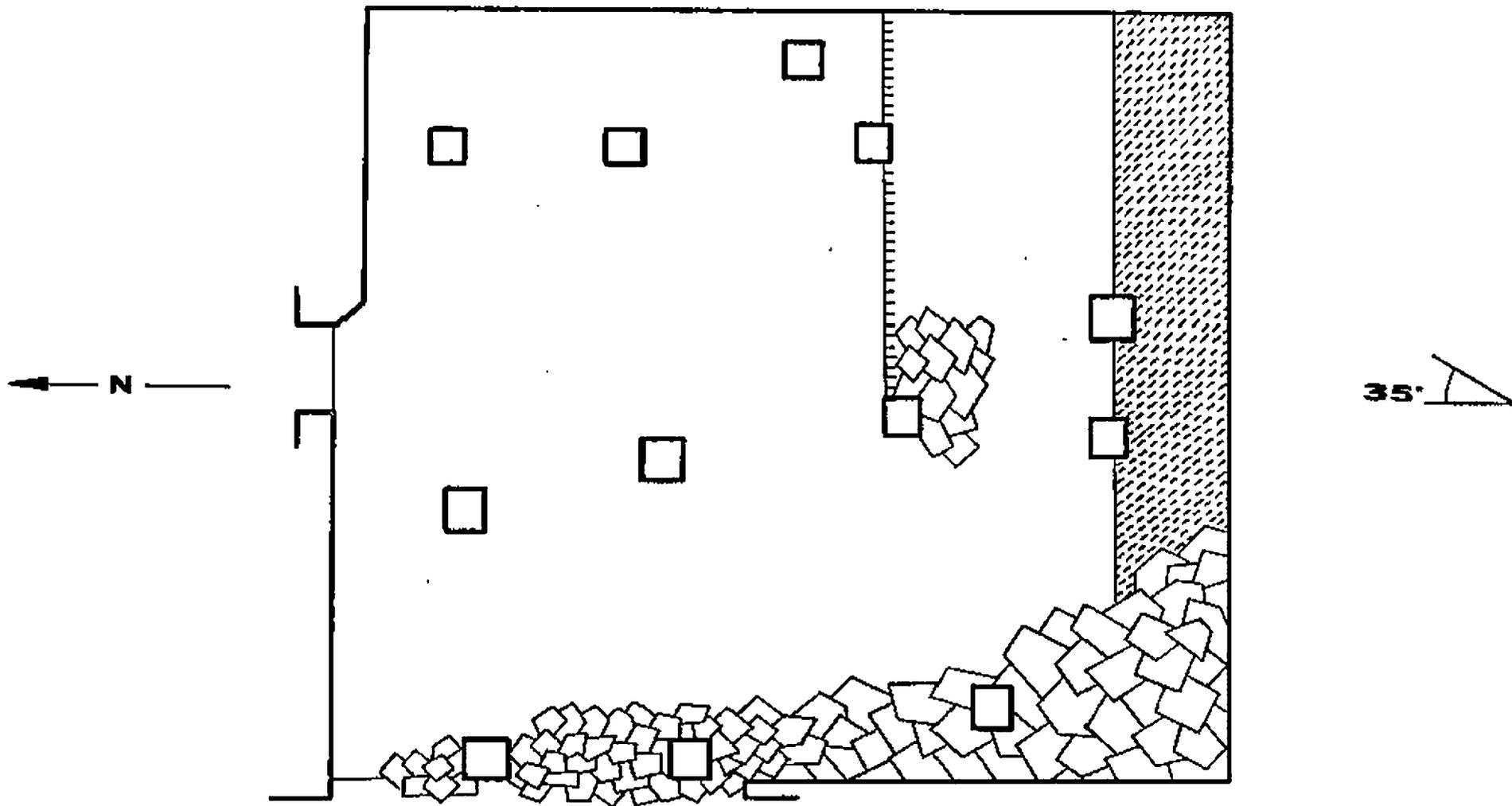
Cette cavité faisait partie d'un ensemble de six carrières souterraines dont cinq ont été détruites depuis 1956 par l'actuelle carrière à ciel ouvert.

(La topographie de ces cavités détruites a été réalisée en 1956 par l'Equipe Spéléo de Bruxelles).

CARRIERE SOUTERRAINE DE THON

Province de Namur.

C.S. SAINTE ANNE



35°

10M

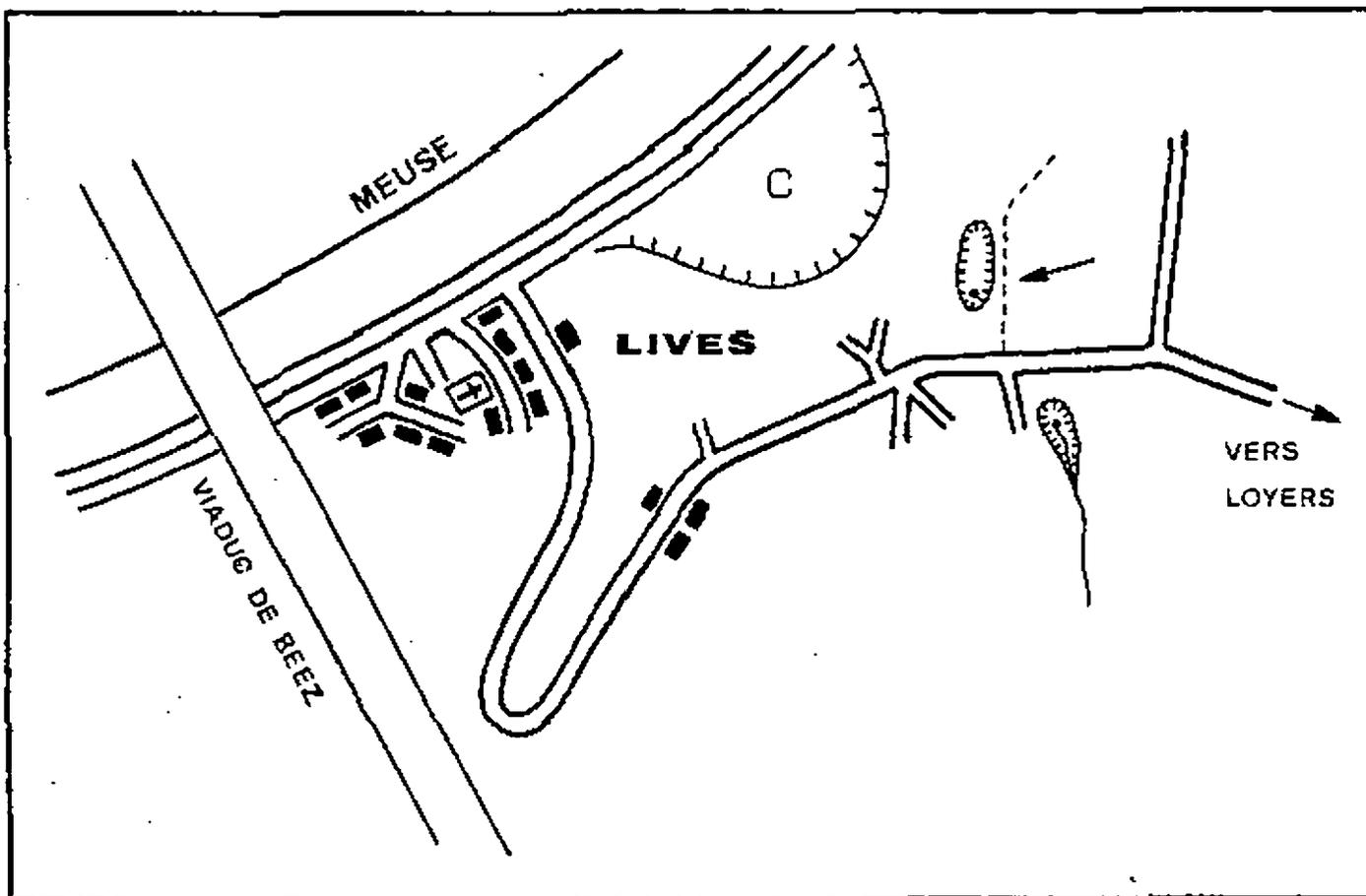
Entité de Andenne.
 Commune de Thon.
 Lieu-dit : Rochers de Samson.
 Carte IGN 1:25.000 N° 48/1-2.

En rive droite de la Meuse, au pied des Rochers de Samson, à droite de la route Namur-Huy, face à la sortie vers Huy du pont de Namèche.
 Un grand porche donne accès à une salle unique de quelques 300 M2.

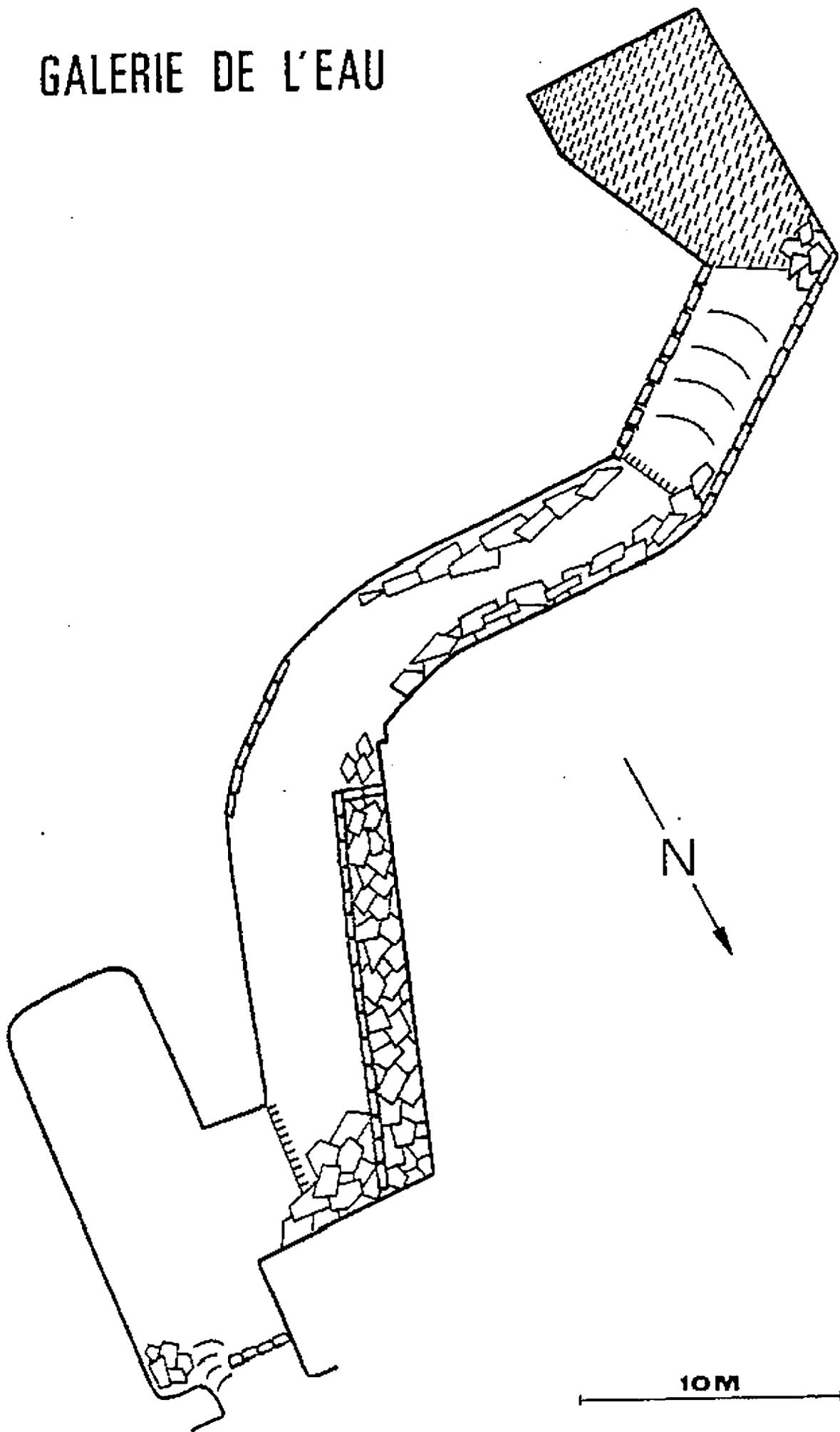
CARRIERE SOUTERRAINE DE ANHEE

Province de Namur.
 Entité de Anhée.
 Commune de Anhée.
 Carte IGN 1:25.000 N° 53/3-4.

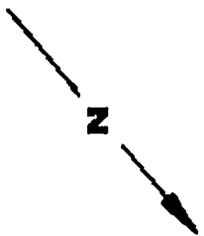
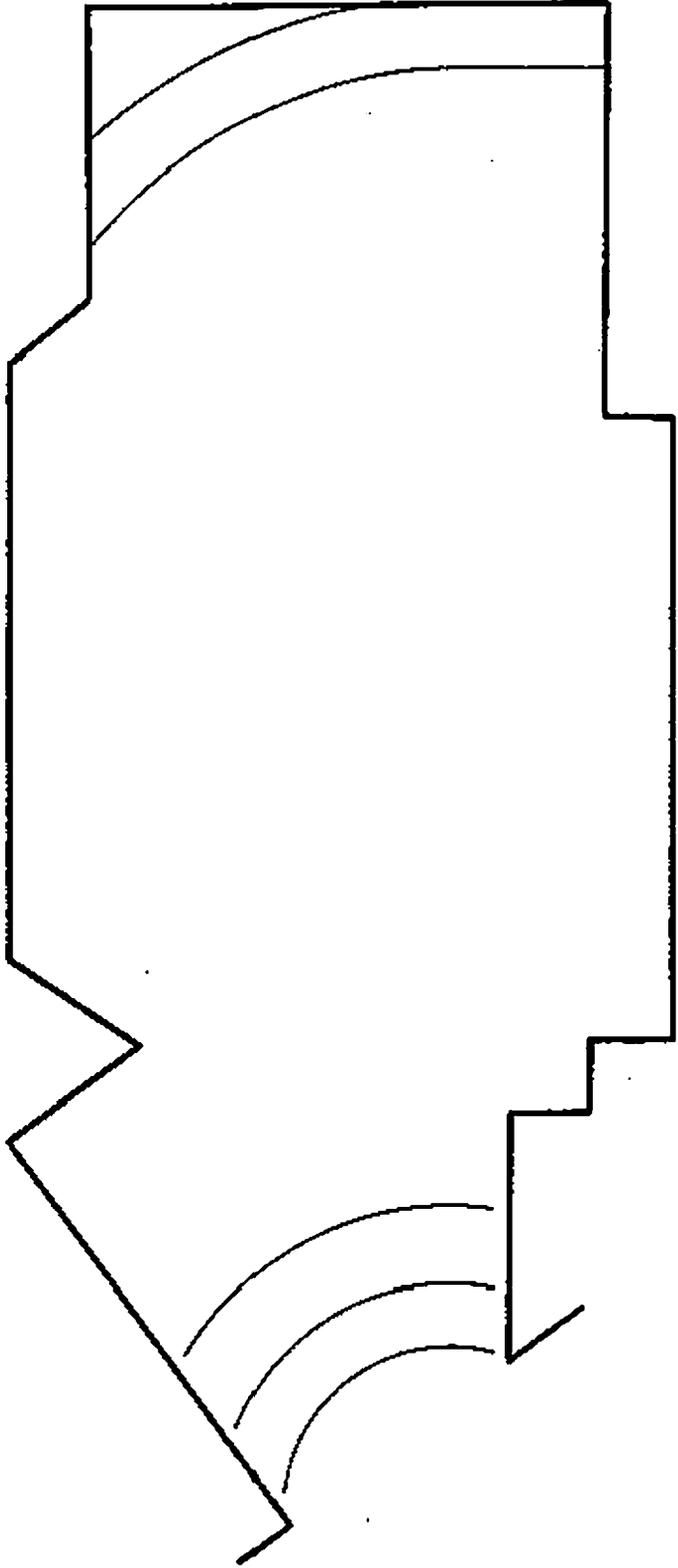
En rive gauche de la Meuse, à 2 Km 100 au Sud de l'église de Anhée, à droite et au bord de la route Namur-Dinant.
 C'est une vaste salle d'extraction longue de 50 mètres, et inclinée à 55° vers la droite en fonction du pendage des strates.
 La voûte avoisine les 30 mètres de hauteur et présente une entrée supérieure de section carrée.
 Au fond, un réseau noyé se prolonge sur quelques dizaines de mètres. Suite à des effondrements récents, l'accès à cette cavité est devenu dangereux.



GALERIE DE L'EAU



C.S. THON



C.S. ANHÉE

ZONE NOYÉE

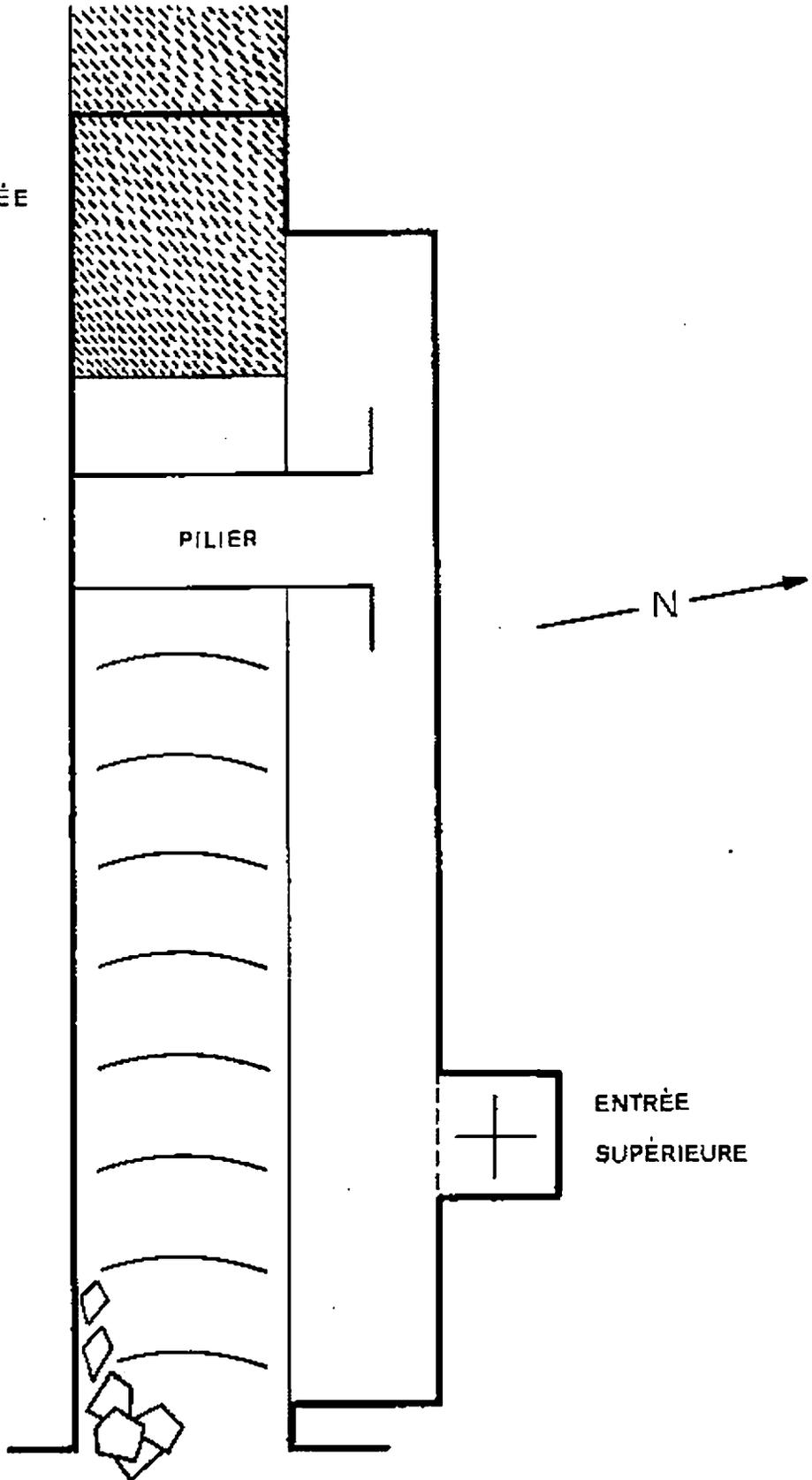
PILIER

N

55°

ENTRÉE
SUPÉRIEURE

10M



CARRIERES SOUTERRAINES DE SALET

Province de Namur.
Entité de Anhée.
Commune de Anhée.
Hameau de Salet.
Carte IGN 1:25.000 N° 53/3-4.

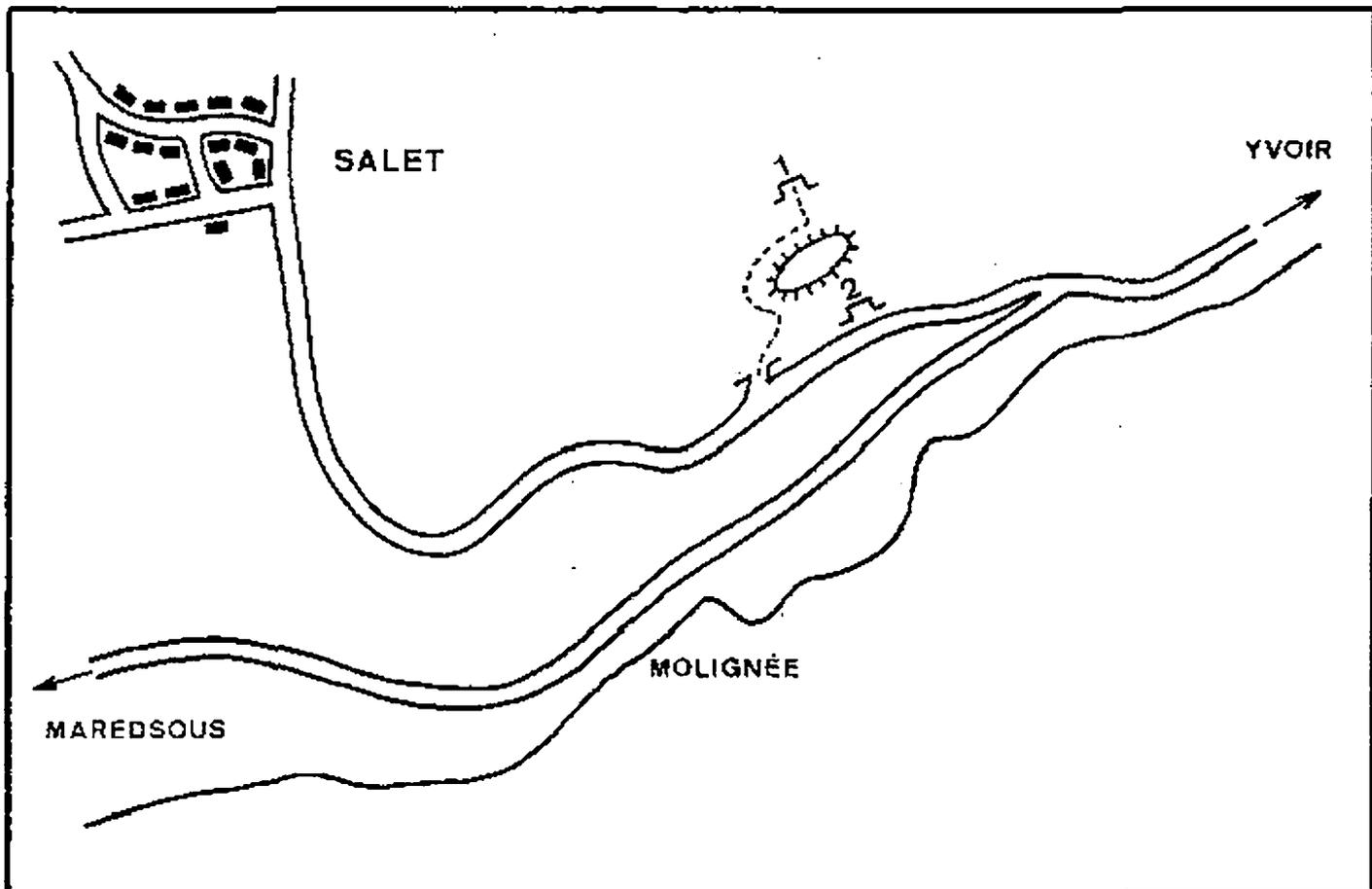
A droite de la route Yvoir-Maredsous, prendre la petite route montant vers Salet.
Salet 2 s'ouvre immédiatement au bord de celle-ci.
Salet 1 se situe plus haut dans les bois derrière une zone de haldes.
Renseignées sur la carte en tant que "Cavernes", ces deux carrières souterraines se composent chacune d'une salle unique de dimensions modestes.

CARRIERE SOUTERRAINE DE LA NOIRE-TERRE

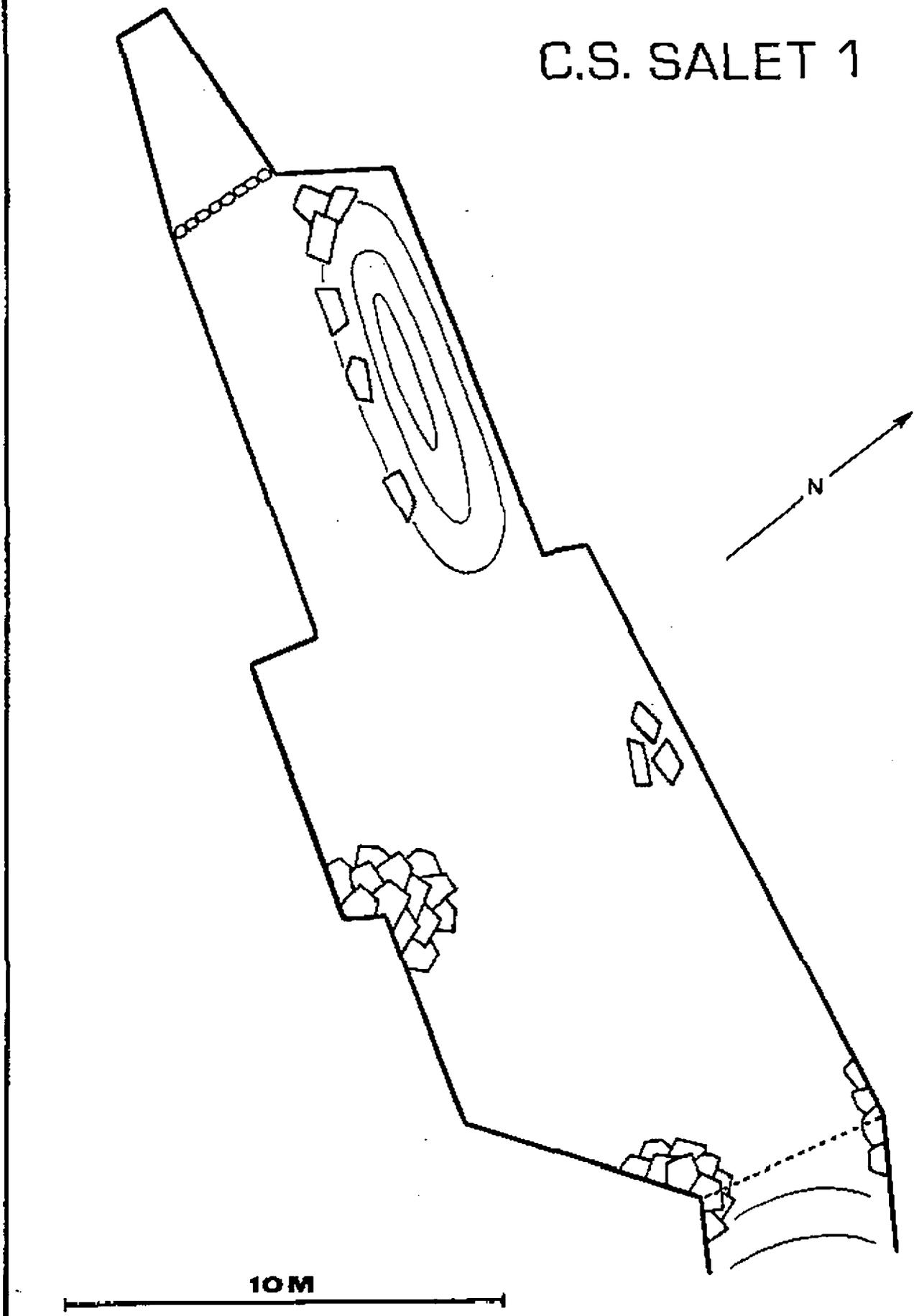
Province de Namur.
Entité de Anhée.
Commune de Bioul.
Carte IGN 1:25.000 N° 53/3-4.

A 600 mètres au Sud-Est de l'église de Bioul.

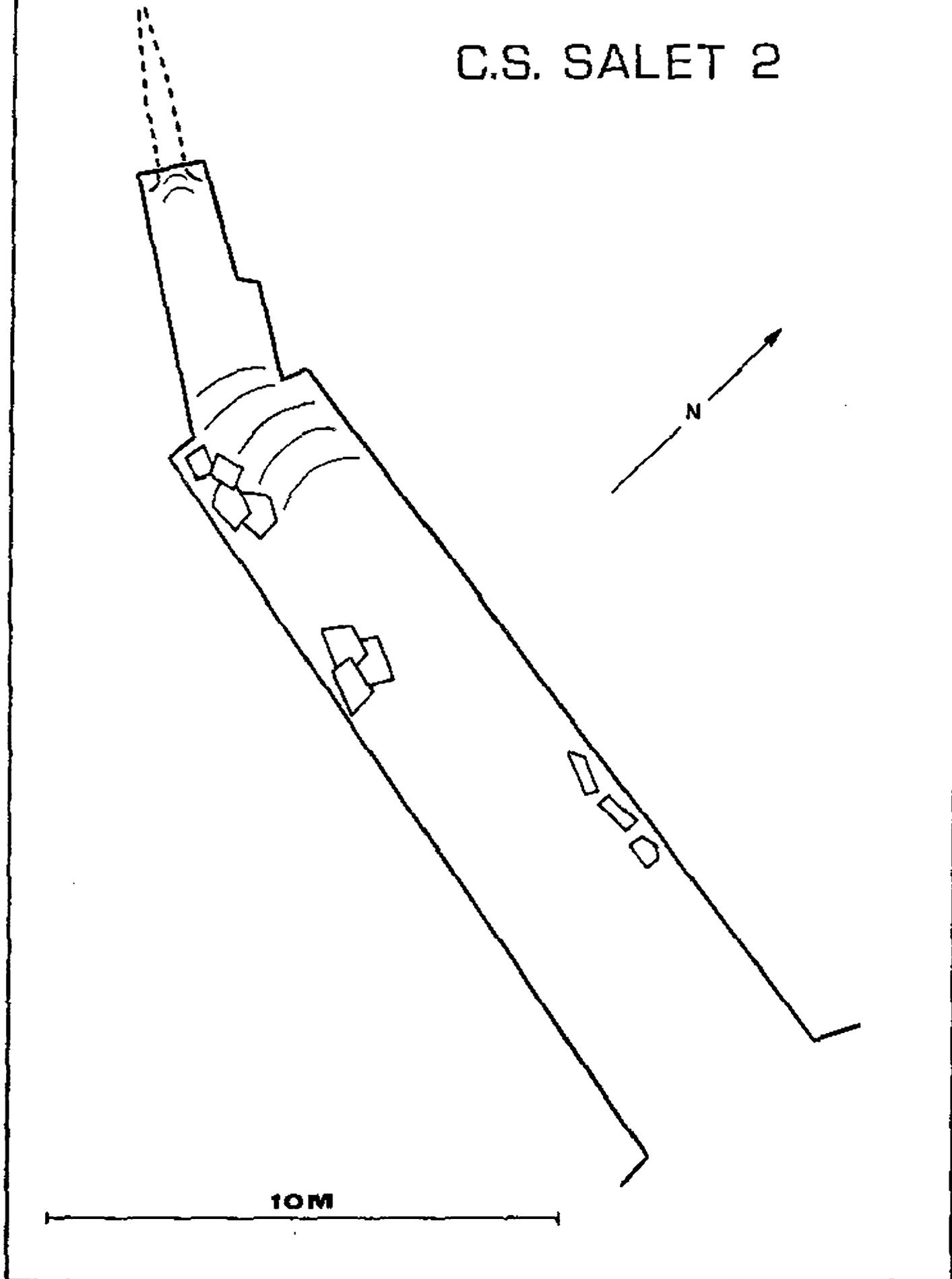
Située au centre d'une vaste zone de haldes, cette carrière souterraine se distingue par ses proportions impressionnantes.
A 80 mètres l'une de l'autre, deux descenderies parallèles, inclinées à 45° et équipées d'escaliers métalliques arachnéens, conduisent à deux niveaux d'exploitation superposés, situés respectivement à -30 et -40 mètres de profondeur.



C.S. SALET 1



C.S. SALET 2



Inclinées dans le sens du pendage, ces galeries ont une section carrée de 10 mètres sur 10 en moyenne.

Siège d'un captage de la part de la Société Nationale des Distributions d'Eau, la carrière de la Noire-Terre n'en est que plus écrasante.

Réseau noyé suspendu, bruit de torrent, tuyaux en tous sens et rythme quasi cardiaque des pompes s'ajoutent à l'ampleur du site.

Claustrophobes s'abstenir! Absolument!

Lors de notre première visite des lieux, l'équipe se réduisait à deux personnes.

Dans des conditions extrêmement difficiles, nous avons cependant réalisé un relevé topographique plus ou moins correct des réseaux accessibles sans matériel.

Plus tard, lorsque nous sommes revenus en force, nous avons trouvé le site entièrement clôturé par les soins de la S.N.D.E., et c'est tant mieux!

Contrairement à des dizaines d'autres carrières exploitées jadis au Nord-Ouest de Dinant, Noire-Terre ne disparaîtra pas sous les immondices. Un site à classer pour ceux qui en ont le pouvoir!

CARRIÈRE SOUTERRAINE DE BIESMERÉE

Province de Namur.

Entité de Mettet.

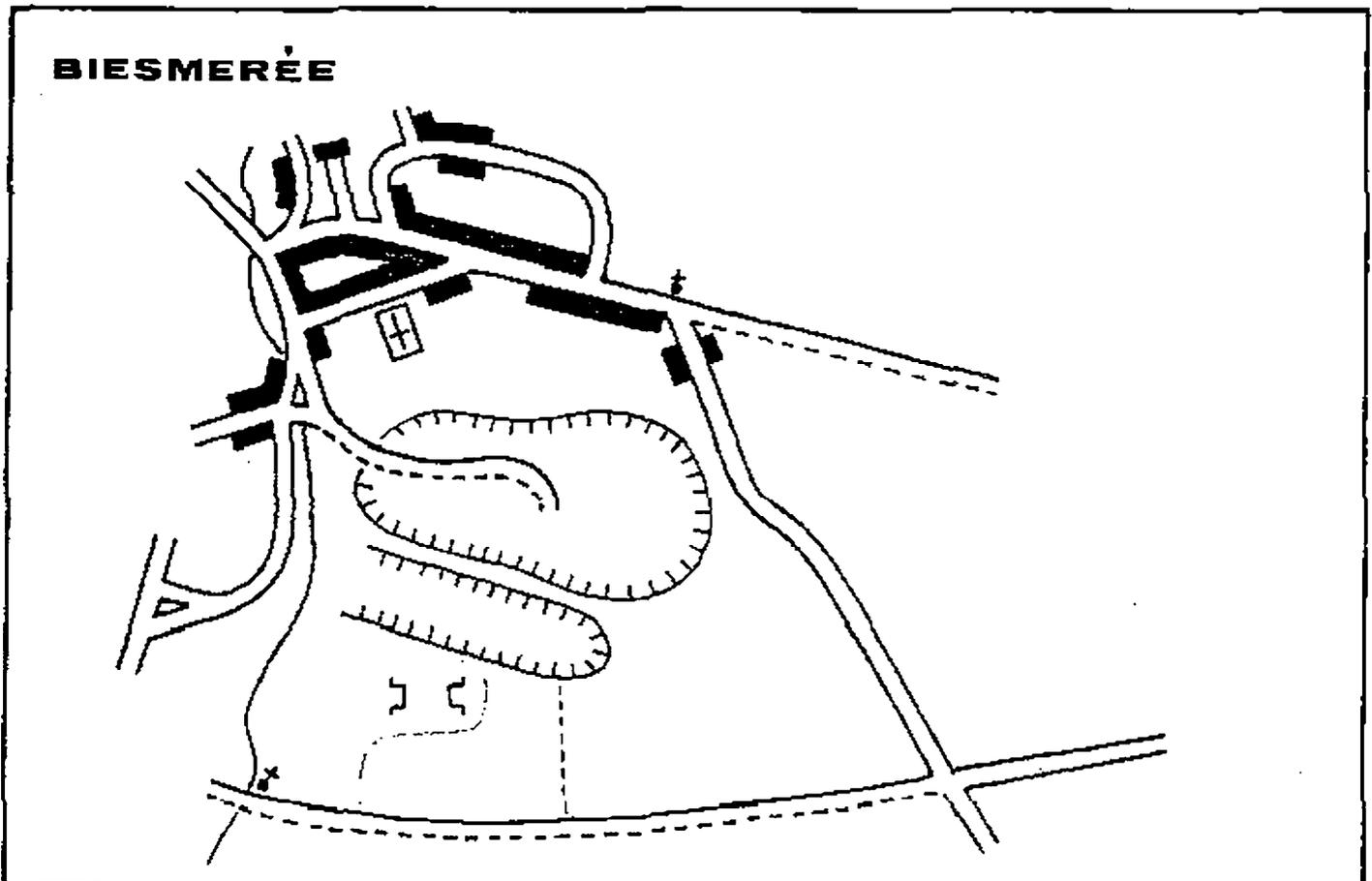
Commune de Biesmerée.

Carte IGN 1:25.000 N° 53/1-2.

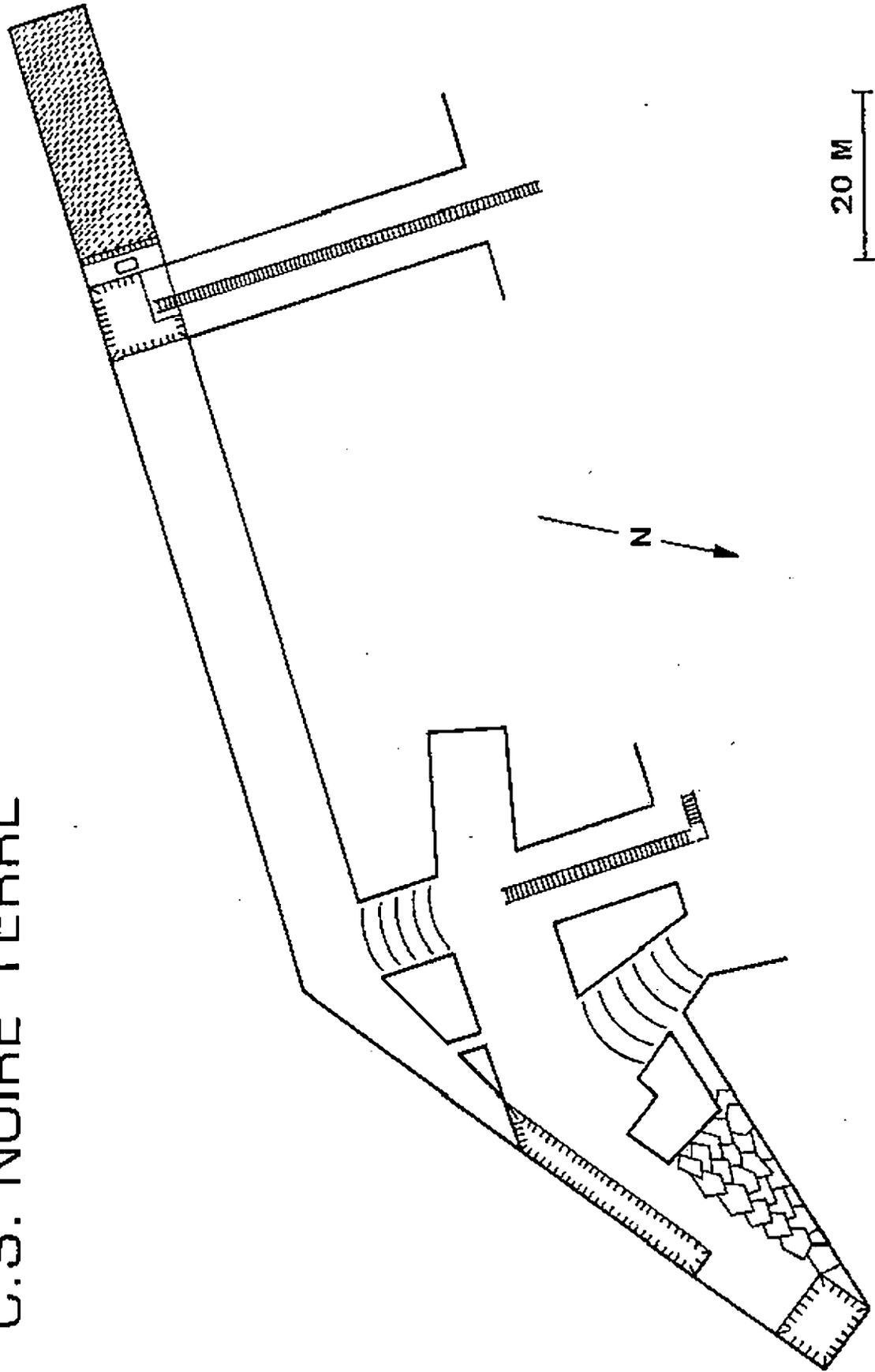
Située sur le plateau au Sud du village, cette cavité est pour le moins bizarre.

Si on excepte un petit réseau latéral, elle se compose de deux descendries opposées et en pente douce, conduisant à une galerie souterraine dont le développement ne dépasse pas les 20 mètres.

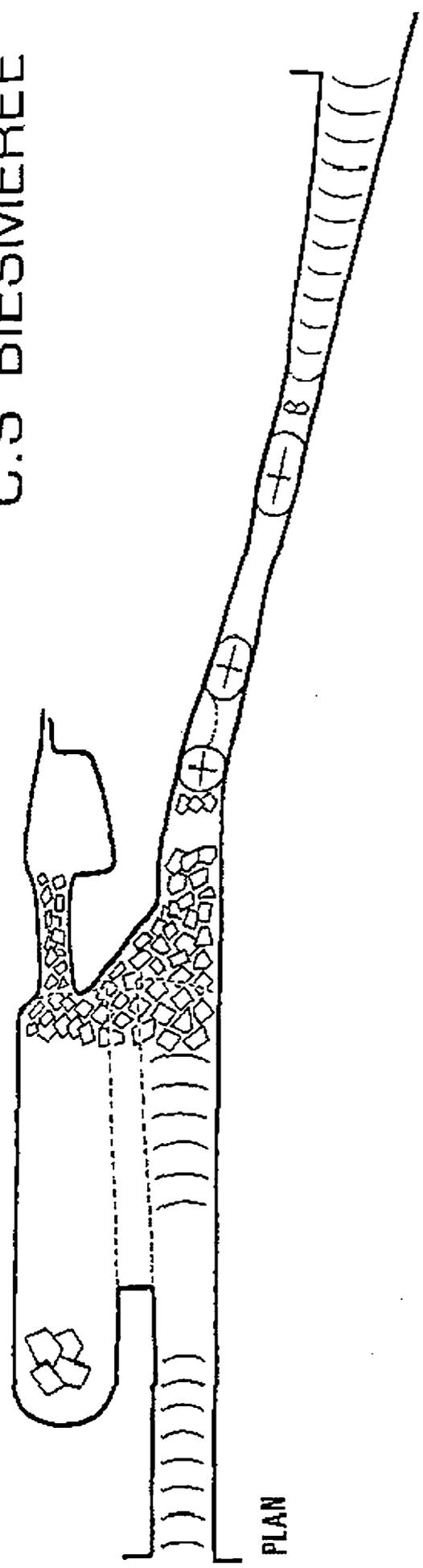
Il ne fait aucun doute que cette cavité est artificielle.



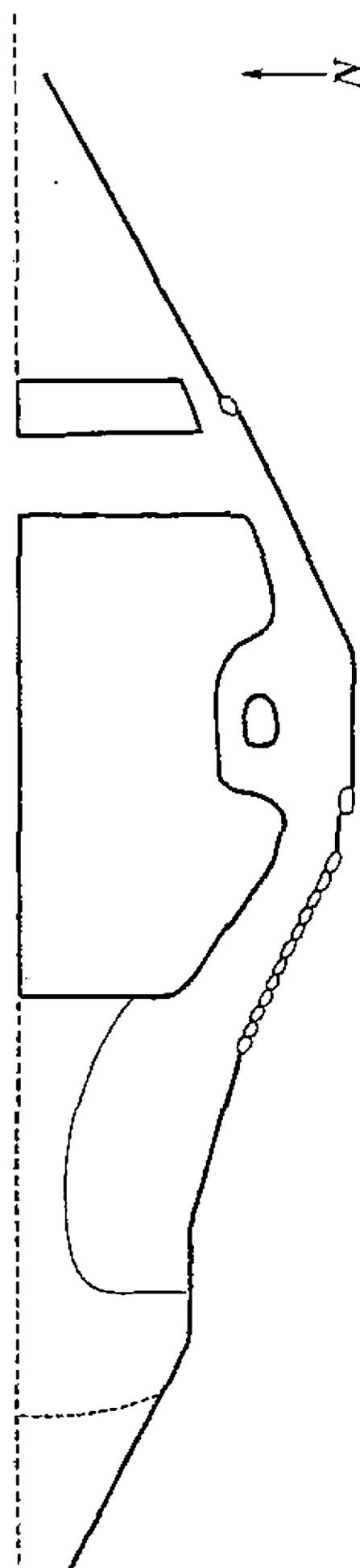
C.S. NOIRE TERRE



C.S BIESMERÉE



PLAN



COUPE

10M

Comme il ne s'agit évidemment pas d'un souterrain, ce ne peut être qu'une carrière.
 Petite carrière artisanale, exploitation privée, ou encore galerie de recherche d'une exploitation plus vaste, aujourd'hui détruite par les carrières à ciel ouvert voisines?
 Nous ne le saurons probablement jamais.

CARRIERES SOUTERRAINES DE SAINT-MARTIN-VILLERET

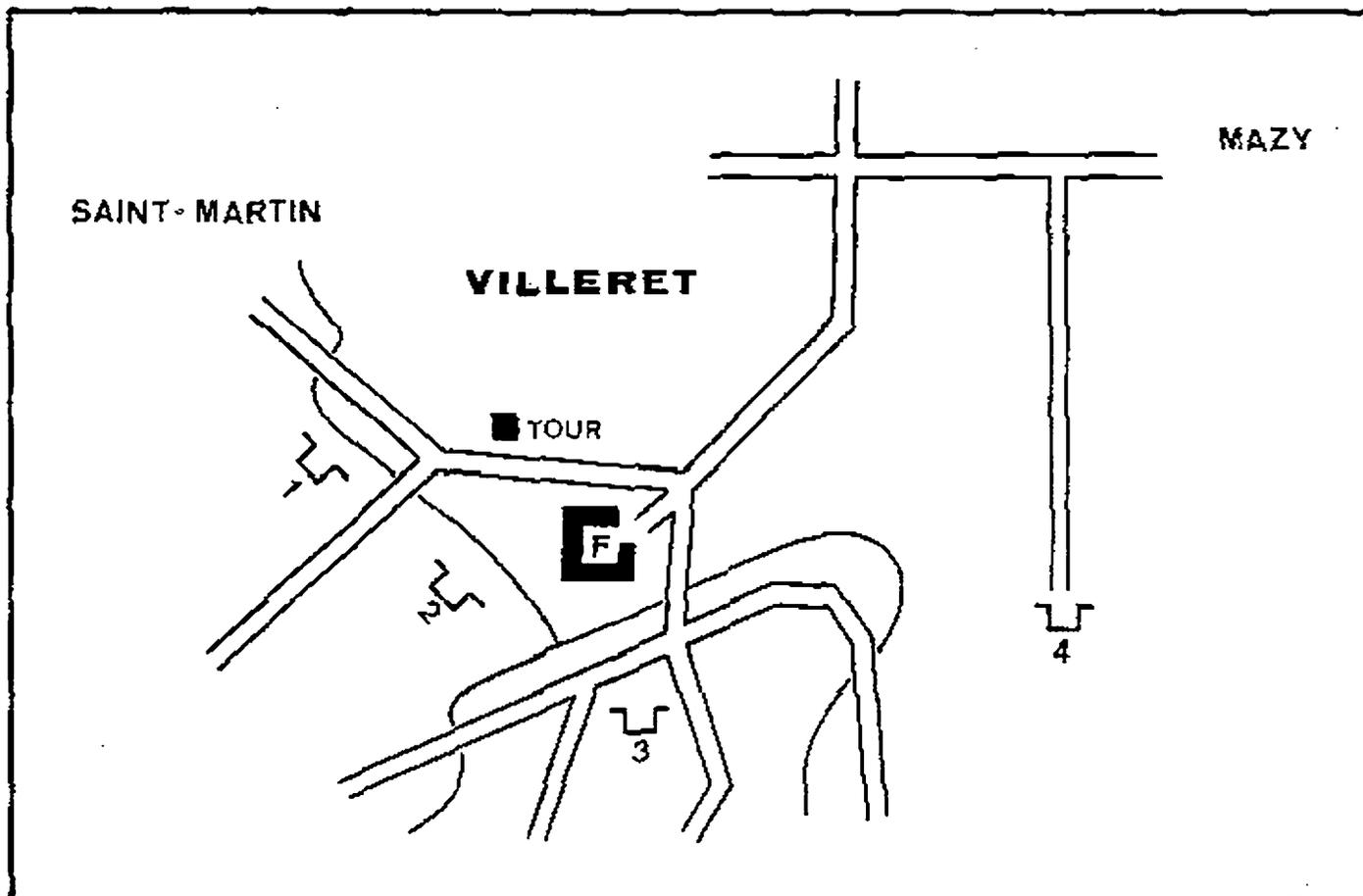
Province de Namur.
 Entité de Jemeppe-sur-Sambre.
 Commune de Saint-Martin.
 Hameau de Villeret.
 Carte IGN 1:25.000 N° 47/1-2.

On comptait à Saint-Martin-Villeret quatre exploitations voisines.

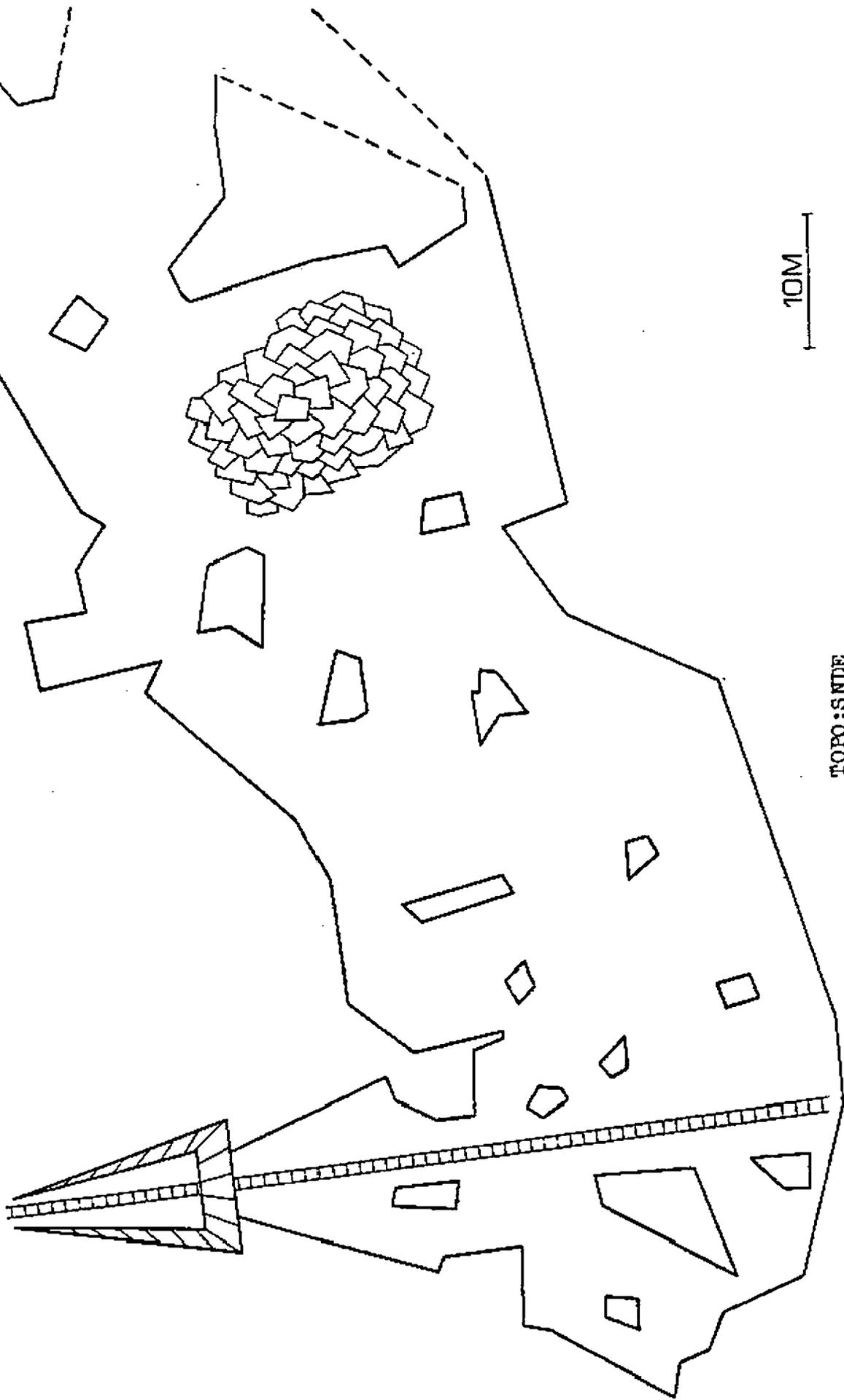
- 1 - La carrière Dubay ou Deveux N°1.
- 2 - La carrière Sainte-Barbe ou Deveux N°2.
- 3 - La carrière Cartier.
- 4 - La carrière Lemens.

Il semble que les carrières Deveux N° 1 et 2 communiquaient entre elles.
 Ces anciennes carrières souterraines sont actuellement totalement noyées et font l'objet d'un captage à grande échelle de la part de la Société Nationale des Distributions d'Eau.

Un ingénieur responsable de cette société a bien voulu nous communiquer les topographies complètes ou partielles de ces cavités, ce qui nous permet d'appréhender leur configuration générale, à savoir des descentes inclinées suivant le pendage des strates, et menant à des vides

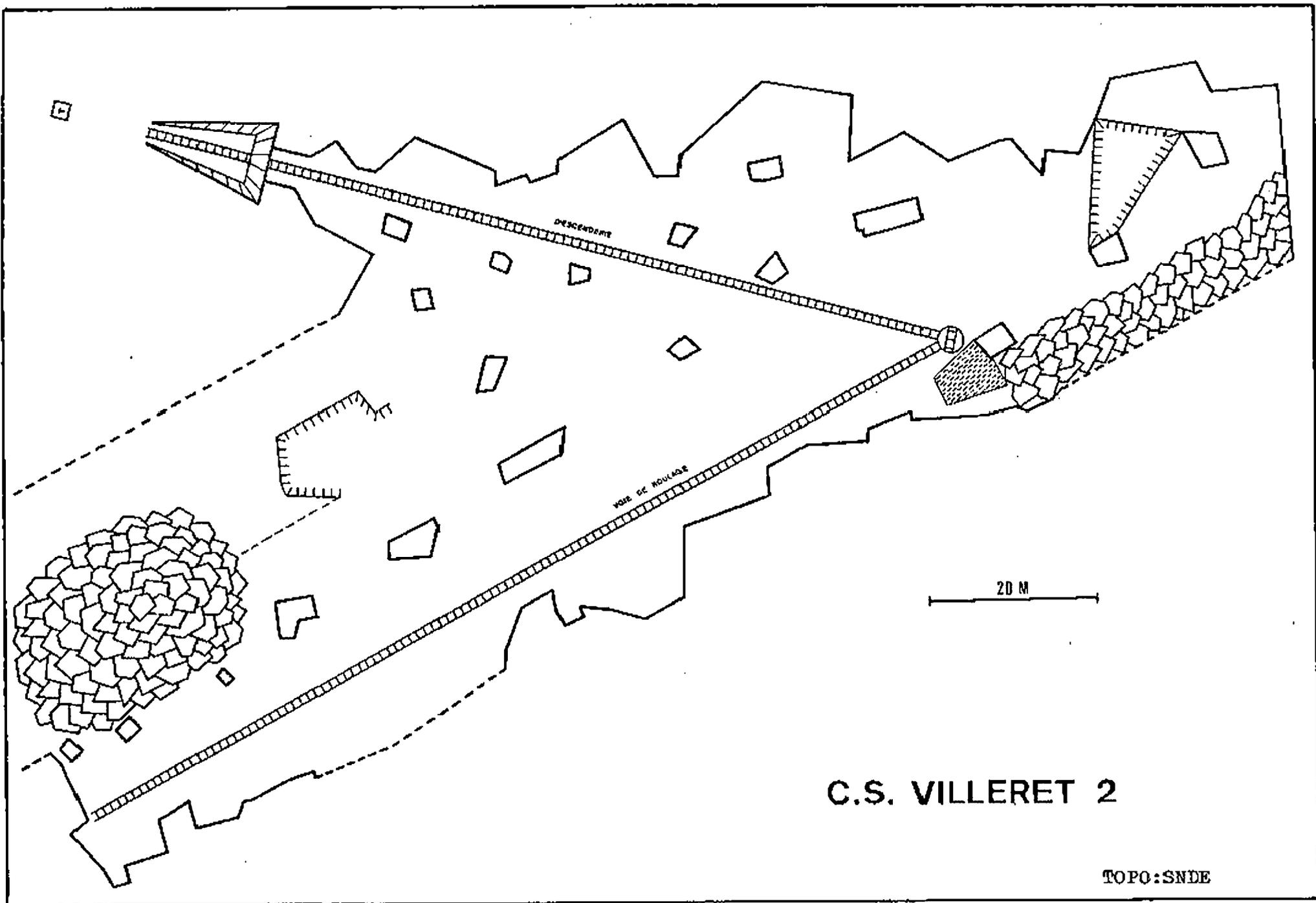


C.S. VILLERET 1



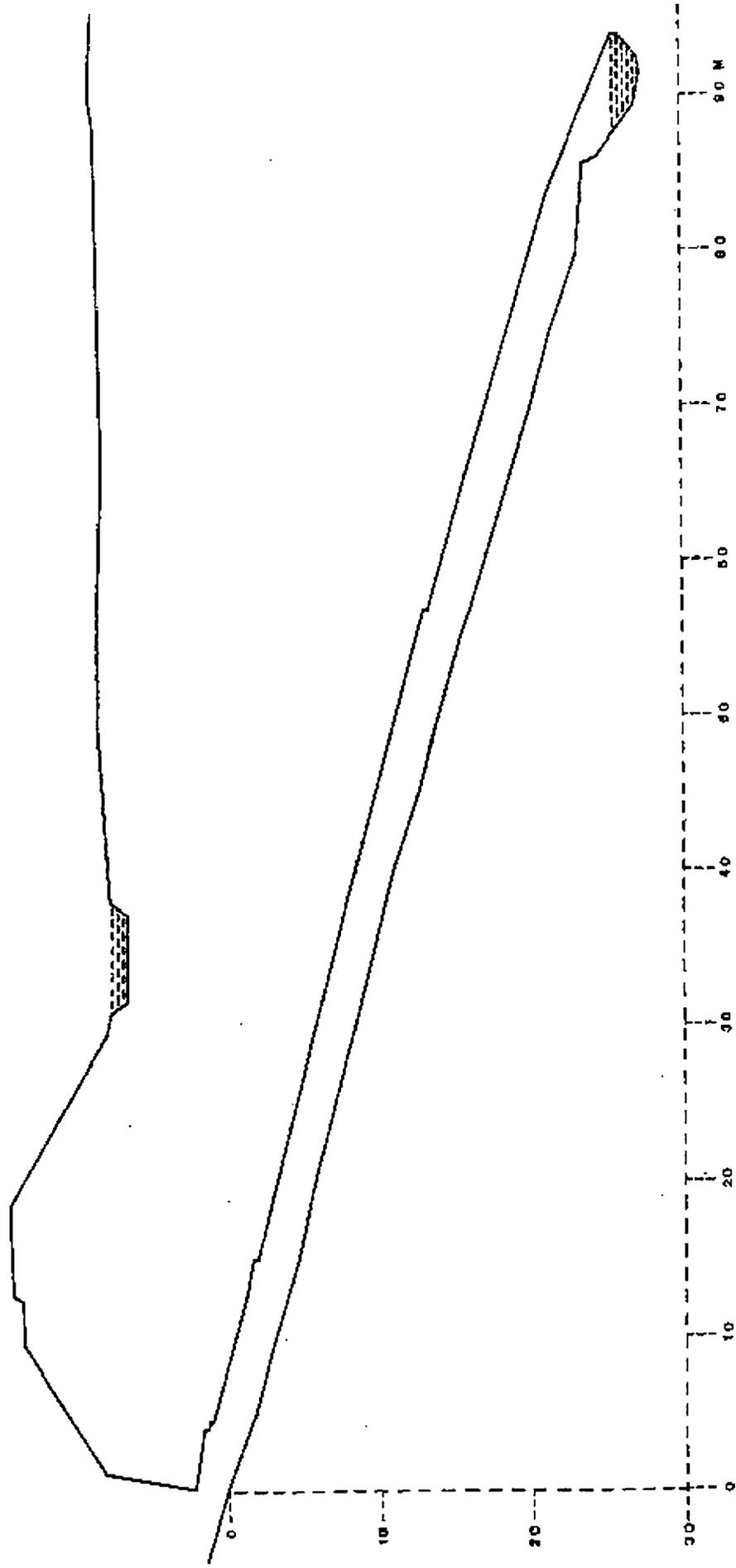
10M

TOPO:SNIDE



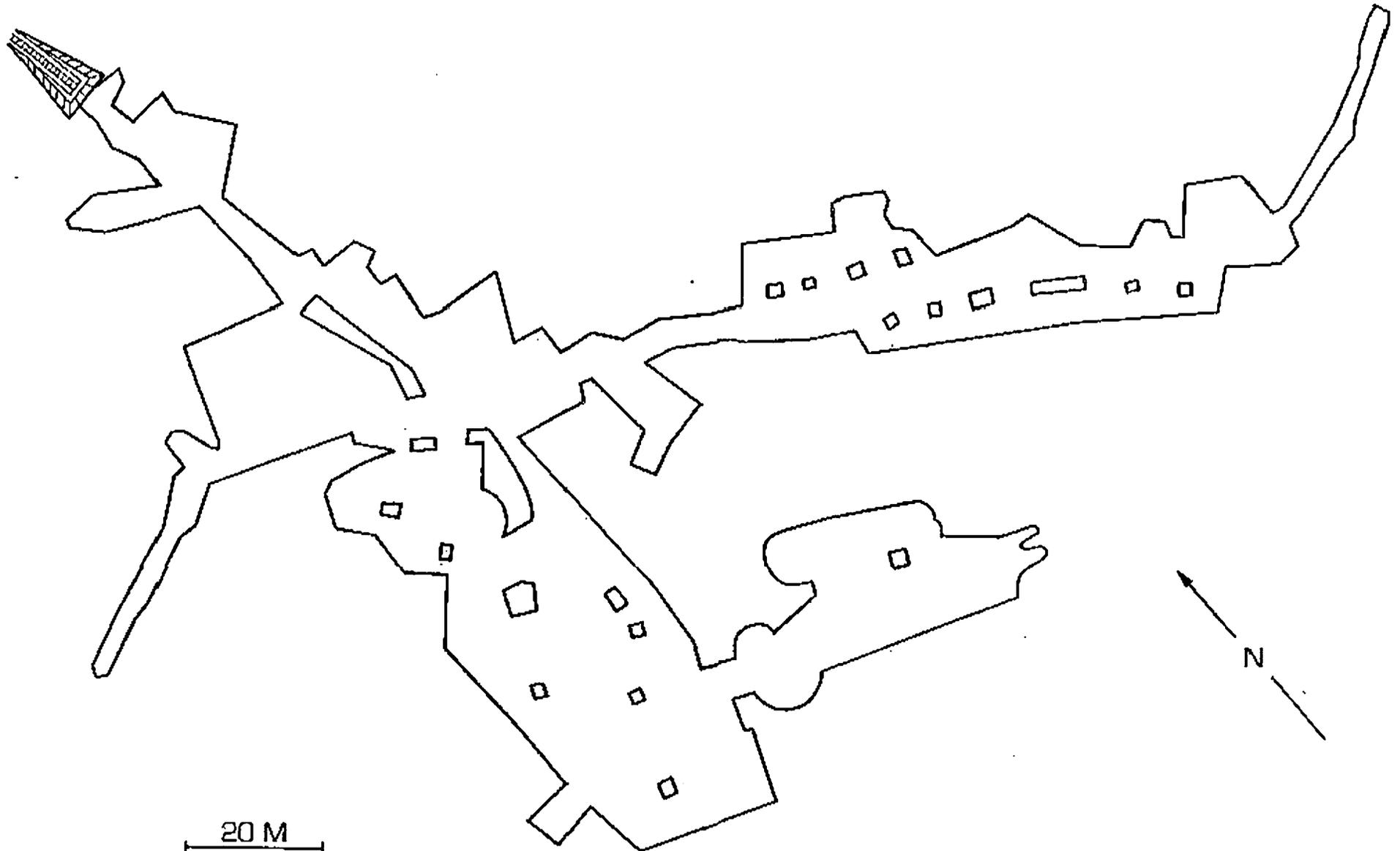
C.S. VILLERET 2

TOPO:SNDE



C.S. ST-BARBE PROFIL SUIVANT L'AXE DE LA DESCENDERIE

C.S. VILLERET 4



20 M

TOPO:SNDR

souterrains absolument énormes, de 8.000 à 19.000 M³, soutenus par quelques piliers abandonnés dont le rôle semble plus que symbolique. Il est à noter que ces carrières sont périodiquement vidées pour permettre à un spécialiste de vérifier l'état des voûtes, et de faire procéder si besoin est, à des travaux de consolidation.

CARRIÈRES SOUTERRAINES DE MAZY-BOSSIÈRE

Province de Namur.
Entité de Gembloux-en-Orneau.
Communes de Mazy et Bossière.
Carte IGN 1:25.000 N° 47/1-2.

C.S. MAZY 1

Jeune
Située sur les terres du château d'Hermye, propriété de Monsieur de Kerkhove d'Exaerde, cette carrière dite "De la Tranchée" se distingue par une vaste descenderie à ciel ouvert, passant même sous le chemin d'accès, et où devait fonctionner jadis un système de treuillage assez complexe.

Elle se compose principalement de deux immenses chambres d'exploitation superposées.

La chambre inférieure noyée est inaccessible sans bateau et n'a donc pas été topographiée.

C.S. MAZY 2

Une galerie principale inclinée à 15° conduit à une première zone de chambres d'exploitation horizontales, soutenues par de solides piliers abandonnés.

Au-delà et vers la droite, la carrière s'incline notablement et plonge sous les eaux.

C.S. MAZY 3

proche au pied du ferril
Située en fait sur Bossière, cette carrière est de loin la plus vaste de la série.

Une brève et raide descenderie encombrée d'éboulis conduit à une immense chambre d'exploitation comportant trois niveaux dont le dernier est noyé. Sans tenir compte des réseaux annexes, sa superficie avoisine les 4500 M². Bien que comportant de nombreux piliers abandonnés, cette carrière présente aussi des piliers à bras, c'est à dire des piliers construits au moyen de blocs empilés par les carriers.

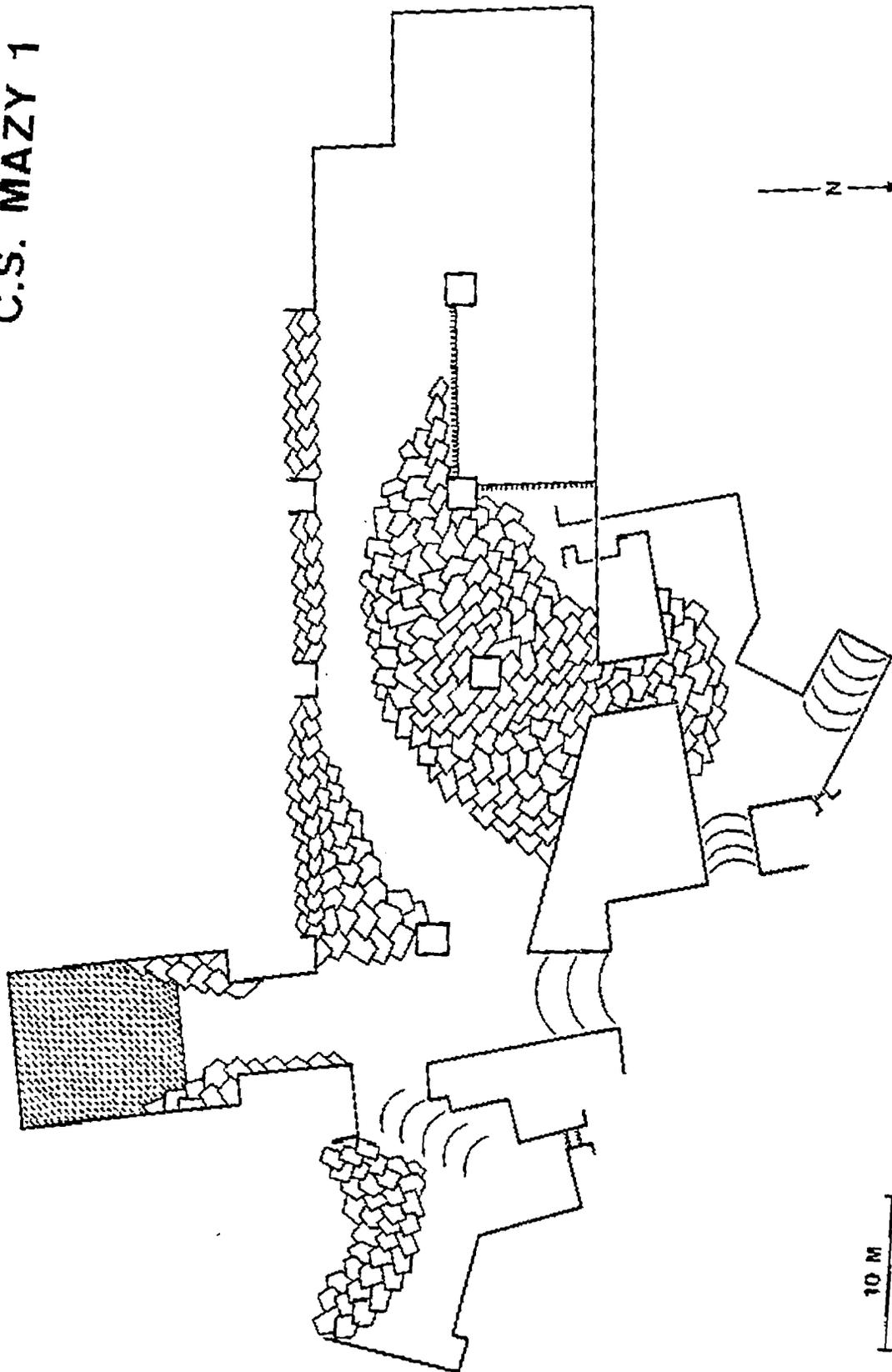
Le fait vaut la peine d'être souligné car en effet, de toutes les carrières souterraines que nous avons visitées dans le cadre de la réalisation de cet ouvrage, MAZY 3 est la seule en Belgique où cette technique a été utilisée, alors qu'elle est largement répandue ailleurs et surtout en France dans les carrières souterraines de Paris et du Nord.

C.S. MAZY 4

Cette trouée en premier ??
Egalement située sur Bossière, cette carrière est probablement la plus récente des carrières de Mazy.

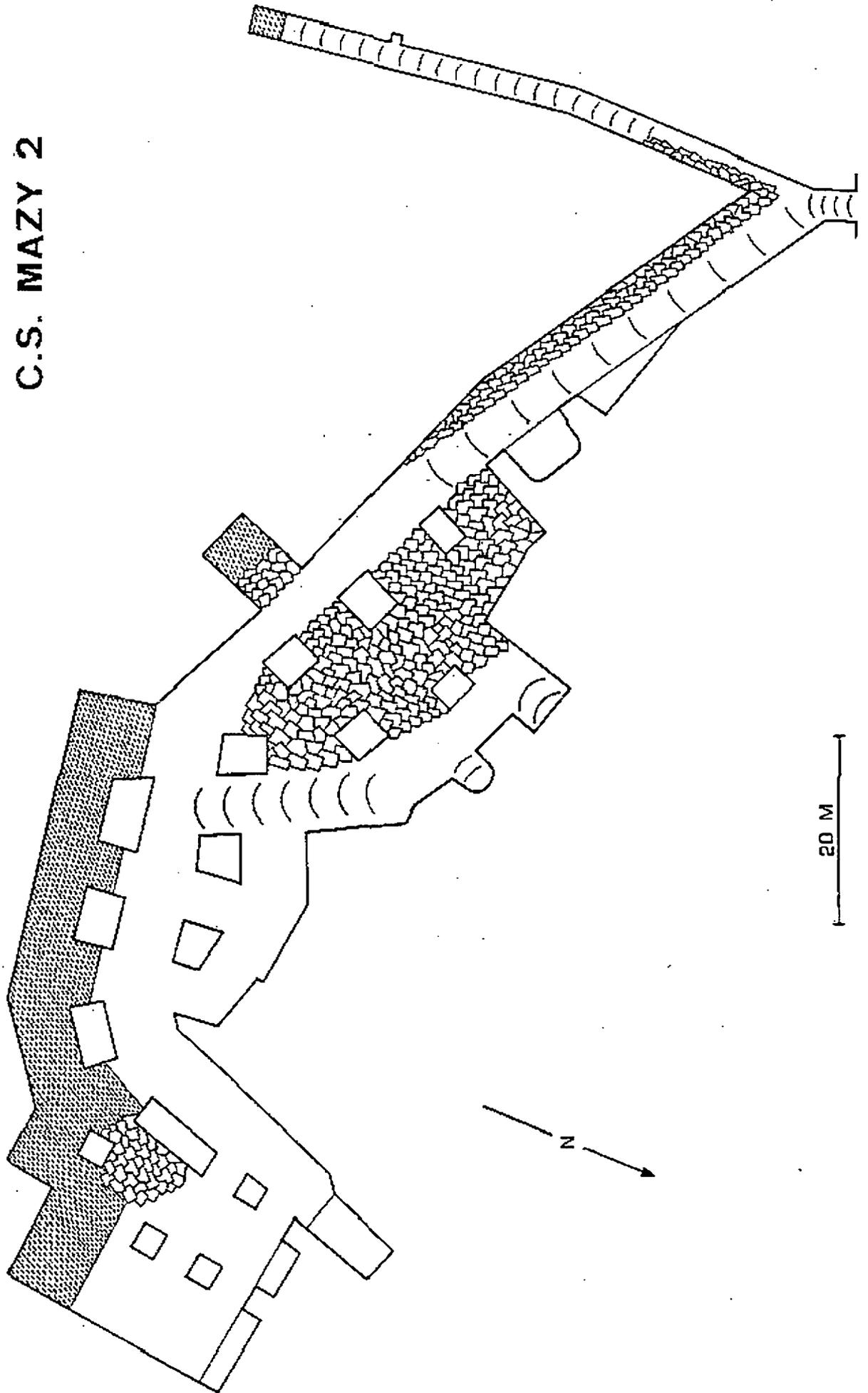
Nous en voulons pour preuve ses faibles dimensions relativement aux autres, et aussi le fait que sa pente à 13° ne la conduit pas sous le niveau de la nappe phréatique.

C.S. MAZY 1



10 M

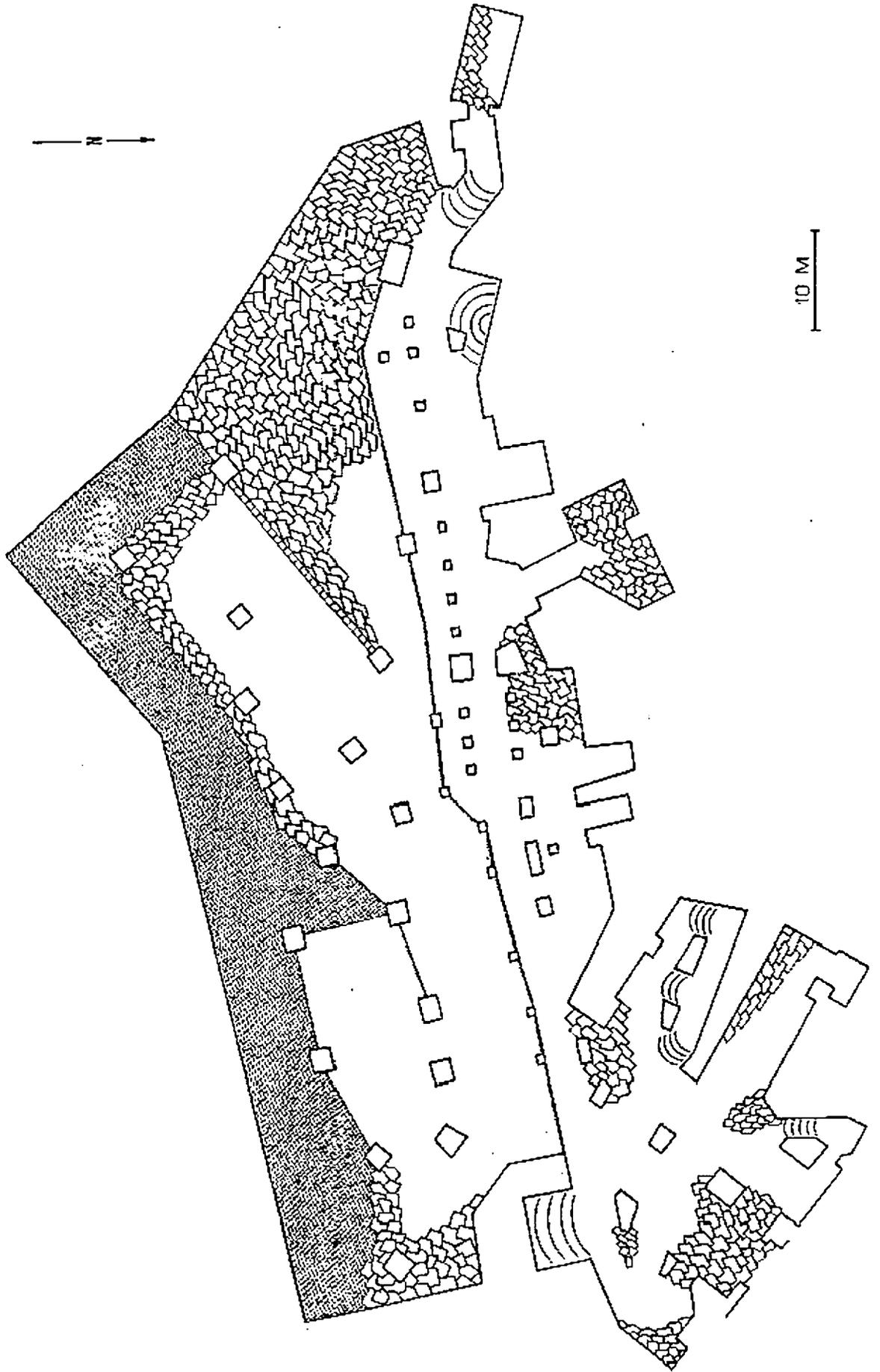
C.S. MAZY 2



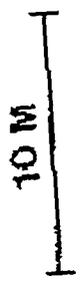
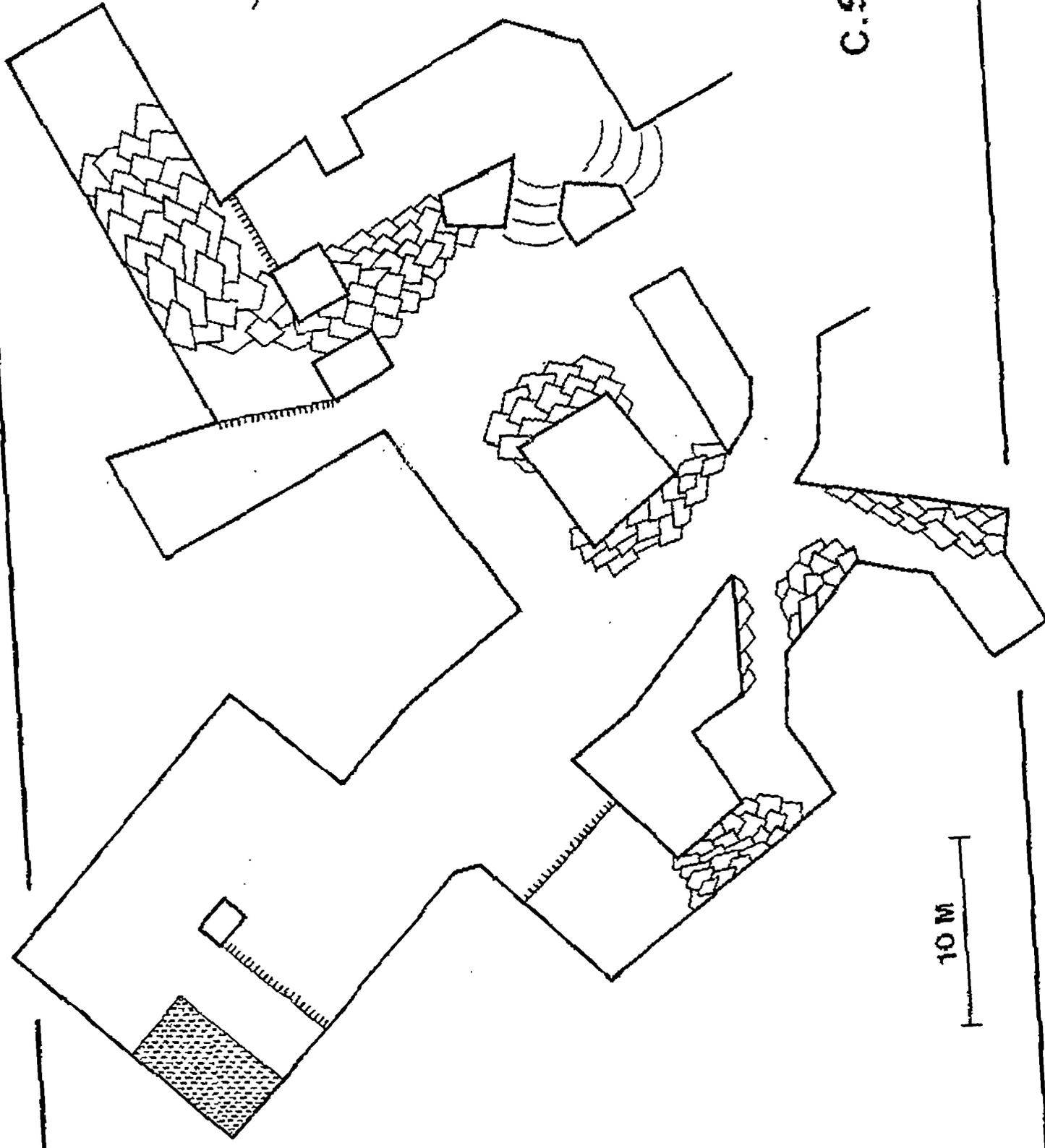
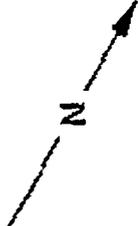
20 M

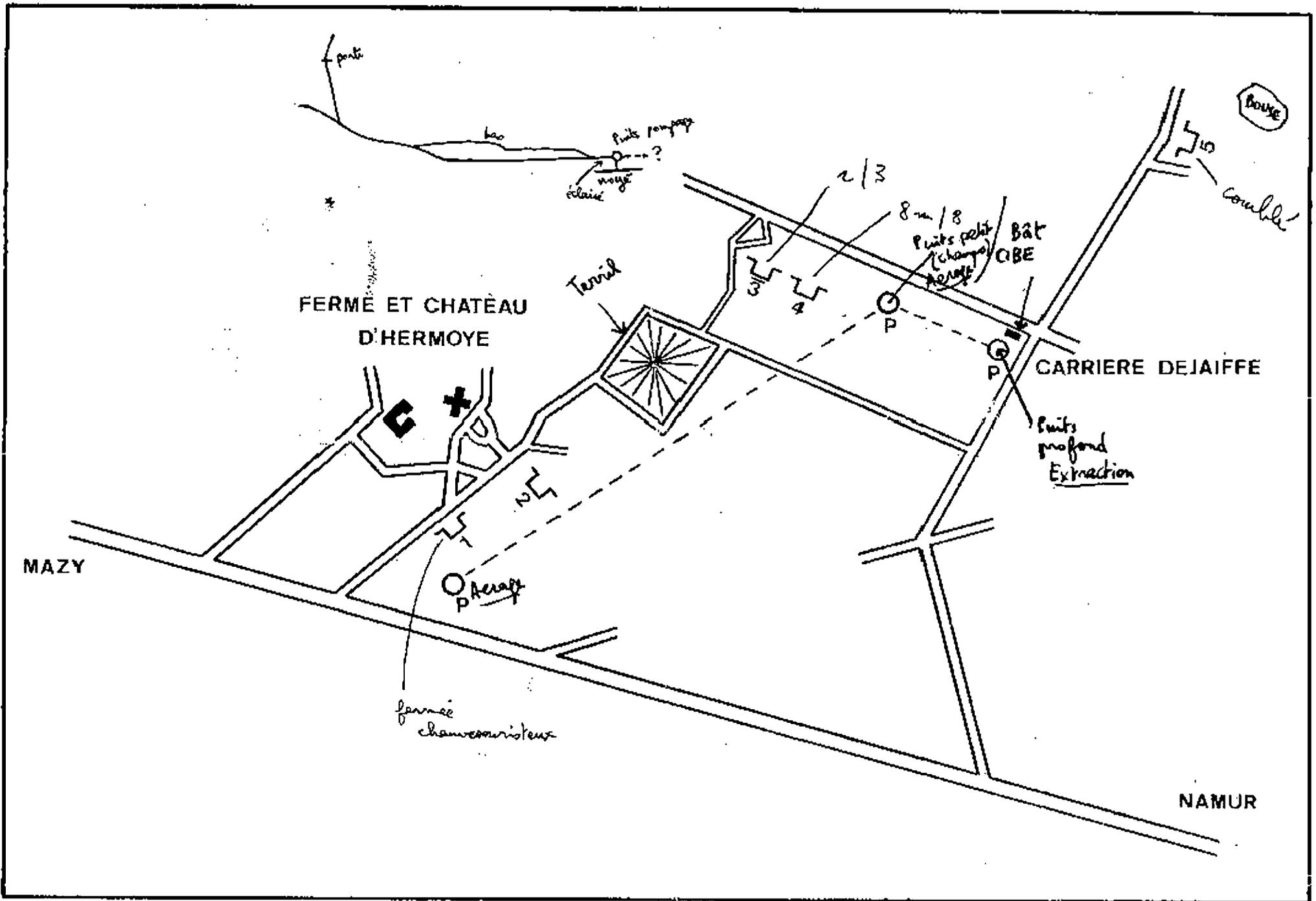
N

C.S. MAZY 3



C.S MAZY 4





C.S. MAZY 5*dans les failles.*

Un cas malheureux parmi beaucoup d'autres!

Lors de notre première visite sur les lieux en 1983, cette carrière était encore accessible à condition de parcourir la descenderie à ciel ouvert, noyé jusqu'à la taille dans les détritiques.

Dépotoir officiel en fait, cette carrière est actuellement comblée et nivelée, et d'ici quelques années plus personne ne se souviendra de son existence.

Il semble d'ailleurs que ce soit là le sort futur de toutes les carrières de la région, ce qui n'est pas sans conséquences comme nous le verrons ci-après.

C.S. DEJAIFFE

Toute la partie Sud-Est du massif de Mazy est occupée par une énorme carrière souterraine encore en cours d'exploitation.

Elle est figurée sur le croquis de situation par la ligne P-P-P figurant respectivement le puits d'extraction et deux cheminées d'aération.

On y exploite le calcaire à très grande profondeur (60 à 80 mètres suivant les sources), c'est-à-dire très loin sous le niveau des anciennes carrières et forcément très loin sous le niveau de la nappe phréatique noyant leurs parties basses.

La carrière Dejaiffe ne peut fonctionner que grâce à un important captage de la Société Nationale des Distributions d'Eau.

Or, si les anciennes carrières souterraines sont transformées en dépotoirs, les infiltrations pluviales ne peuvent manquer de polluer cette nappe, et par là même, le captage.

Une situation dont, bien sur, personne ne se soucie!

ANCIENNES CARRIERES SOUTERRAINES SITUEES MAIS NON PENETRABLESCARRIERE SOUTERRAINE DE LONGUEGNE

Province de Liège.

Entité de Aywaille.

Commune de Aywaille.

Hameau de Awans (Awans sur les cartes actuelles).

Carte IGN 1:25.000 N° 49/1-2.

A 1 Km 300 au Nord-Ouest d'Awans.

En rive gauche du ruisseau de Longuegne.

Un grand porche carré donne accès à une vaste galerie plongeant directement sous les eaux.

Bien que les lieux servent régulièrement de terrain d'entraînement aux spéléo-plongeurs liégeois, nous n'avons pas connaissance de l'existence d'une éventuelle topographie.

CARRIERE SOUTERRAINE DES GRANDS MALADES

Province de Namur.

Entité de Namur.

Communes de Namur, Bouge et Beez.

Carte IGN 1:25.000 N° 47/3-4.

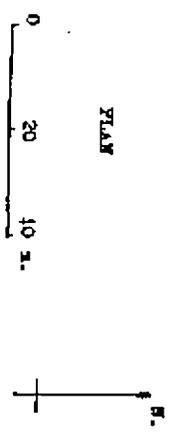
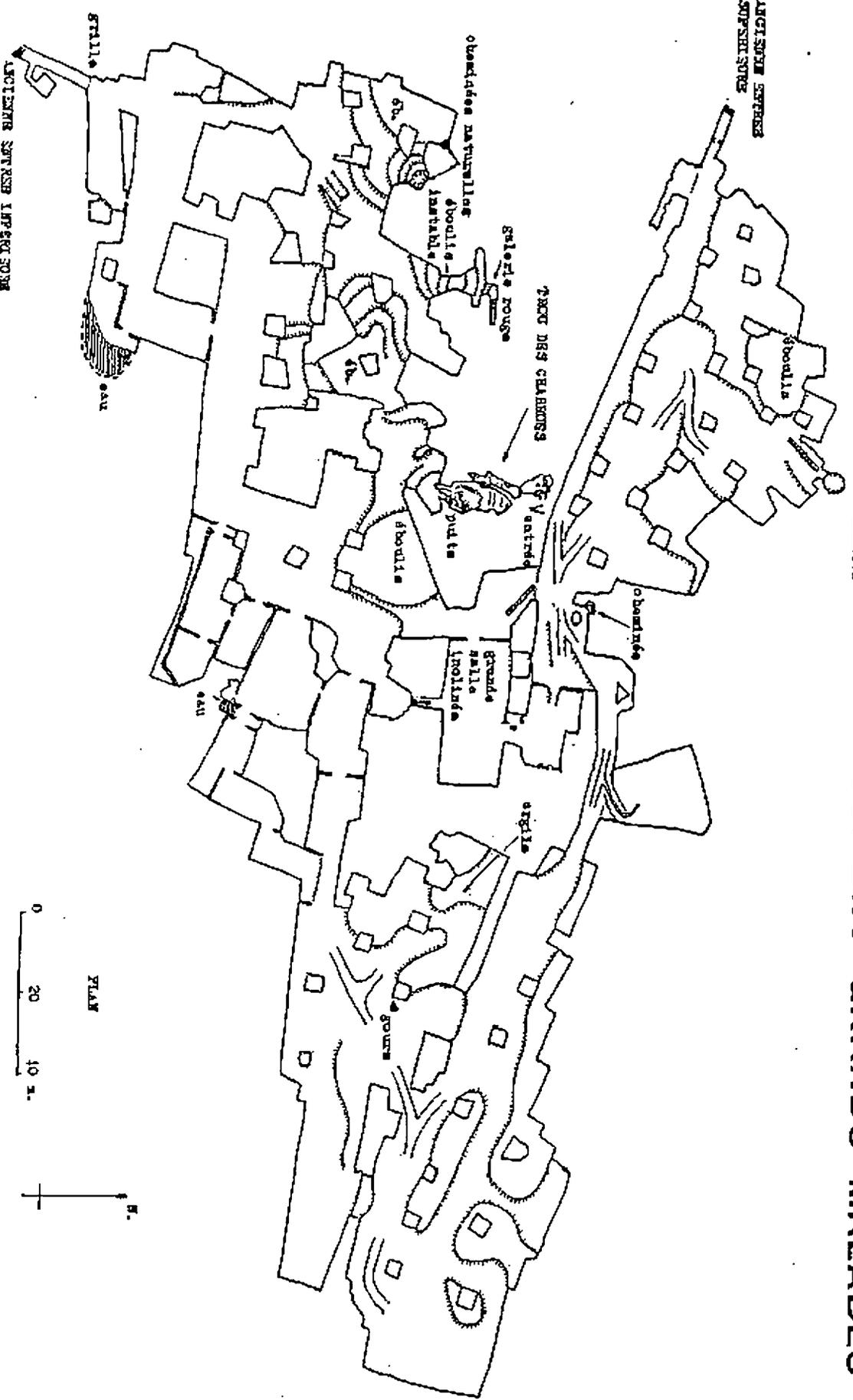
En rive gauche de la Meuse.

Les récents et importants travaux routiers et hydrauliques de Beez,

FOURS D'YBRATTOX

C.S. DES GRANDS MALADES

ANCIENNE ENTREE
SOUTERRAINE



NOPO : Société Spéléologique de Namur (SSN) G. Pannuel

ont entraîné la disparition des entrées de cette ancienne carrière souterraine exploitée jadis par la SA. Carrières et Pours à Chaux des Grands Malades.

S'étendant sur quelque 71.000 M², c'est probablement une des plus grandes carrières souterraines du calcaire.

Bien que nous l'ayons classée dans les non pénétrables, il est encore possible d'y accéder par une cavité naturelle située sur le plateau. Pour une éventuelle visite, s'adresser à la Société Spéléologique de Namur qui gère le site.

CARRIERE SOUTERRAINE DE WARNANT

Province de Namur.

Entité de Anhée.

Commune de Warnant.

Carte IGN 1:25.000 N° 53/3-4.

A 550 mètres au Sud-Sud-Ouest de Warnant.

Pointée comme caverne sur la carte, cette carrière souterraine est complètement noyée au niveau de la salle d'entrée.

La visite des réseaux d'exploitation situés à -70 mètres a déjà coûté la vie, jusqu'à présent, à cinq spéléo-plongeurs.

CARRIERE SOUTERRAINE SAINT-LAURENT

Province de Namur.

Entité de Yvoir.

Commune de Evrehailles.

Hameau de Bauche.

Carte IGN 1:25.000 N° 53/3-4.

Au bord de la route, en rive gauche du Bocq, 200 mètres en aval de son confluent avec le ruisseau de Crupet.

Au fond d'une dépression noyée, on peut encore voir des rails s'enfonçant dans des galeries.

Monsieur Balthazar, de Dinant, fils de l'ancien exploitant de la carrière Saint-Laurent, a pu nous fournir quelques vagues renseignements.

La carrière aurait été ouverte en 1926, dans le but de découvrir du marbre sous les couches de calcaire en place, ce qui fut le cas.

Ce marbre a été exporté parait-il jusqu'aux Etats-Unis, tandis que le calcaire était envoyé en Hollande pour le comblement du Zuyderzee.

Devenue société anonyme, la carrière fait faillite vers 1930.

Faillite qui ne fut pas entraînée par une mauvaise gestion, mais qui fut due au fait que l'Administration des Mines aurait fait stopper l'exploitation vu les dangers qu'elle présentait.

CARRIERES SOUTERRAINES DE LA REGION DE DENEË-FURNAUX

Cartes IGN 1:25.000 N° 53/1-2 et 53/3-4.

Sur le plateau au Nord-Ouest de Dinant.

Tant Anciaux, dans "Explorons nos Cavernes", que Lambert dans "La Belgique Souterraine", signalent dans cette région de nombreuses carrières souterraines de marbre noir, bien repérables dans le paysage grâce aux haldes voisines des puits d'extraction.

La situation a actuellement bien changé.

Récupérées pour diverses utilisations, ces haldes ont pratiquement disparu.

D'autre part, sur 16 sites visités, nous avons trouvé la situation suivante:

4 sites effondrés où il ne reste plus qu'une doline boisée.
 4 sites noyés.
 4 dépotoirs en cours de versement.
 4 sites complètement comblés et en cours de nivellement.
 Seule subsiste, et c'est heureux, la Noire-Terre à Bioul dont nous avons parlé ci-avant.

CARRIERES SOUTERRAINES INTROUVABLES OU DISPARUES

Toutes les cavités dont nous parlons dans ce paragraphe sont signalées par Anciaux dans son livre "Explorons nos cavernes".
 Ses sources qu'il serait trop long de détailler remontent à 1880-1900.

CARRIERE SOUTERRAINE DE BOUVIGNES

Province de Namur.
 Entité de Dinant.
 Commune de Bouvignes.
 Carte IGN 1:25.000 N° 53/7-8.

Bien que le versant mosan situé à l'Ouest de la ville soit couvert de haldes et de déblais, nous n'y avons trouvé aucune trace de puits ou de galerie.

CARRIERE SOUTERRAINE DE RHISNES

Province de Namur.
 Entité de La Bruyère.
 Commune de Rhisnes.
 Carte IGN 1:25.000 N° 47/3-4.

A droite de la ligne de chemin de fer Bruxelles-Namur existe une vaste carrière à ciel ouvert dont le fond est complètement noyé.
 Comportait-elle des galeries souterraines?
 C'est possible mais nullement prouvé.

CARRIERE SOUTERRAINE SAINTE-ALDEGONDE

Province de Namur.
 Entité de Jemeppe-sur-Meuse.
 Commune de Balâtre.
 Carte IGN 1:25.000 N° 47/1-2.

Nous avons effectivement trouvé une Chapelle Sainte-Aldegonde, et au lieu-dit : Le Trou, une carrière effondrée et habitée.
 A la connaissance des habitants, il n'y aurait jamais eu de prolongements souterrains.

CARRIERE SOUTERRAINE DE LIGNY

Province de Namur.
 Entité de Sombreffe.
 Commune de Ligny.
 Carte IGN 1:25.000 N° 47/1-2.

Au lieu-dit : Ligny-Carrière, on remarque une grande butte boisée qui pourrait être des haldes.
 Elle est entourée de trois lacs dont un fait l'objet d'un captage d'eau de la part de la C.I.B.E.
 Il s'agit probablement d'anciennes carrières noyées, mais rien ne permet

de dire si elles étaient souterraines ou non.

CARRIERE SOUTERRAINE DE LABUISSIERE

Province du Hainaut.
Entité de Merbes-le-Château.
Commune de Labuissière.
Carte IGN 1:25.000 N° 52/1-2.

Nous n'y avons trouvé que des exploitations à ciel ouvert.

CARRIERE SOUTERRAINE D'ANGRE

Province du Hainaut.
Entité de Honnelles.
Commune de Angre.
Carte IGN 1:25.000 N° 51/1-2.

Nous avons soigneusement quadrillé la région sans y trouver la moindre trace de carrière ni souterraine ni autre.



CHAPITRE 9

LES CAVITES DE LA CRAIE

CARRIERES DE SILEX

CARRIERES DE CRAIE

CARRIERES DE TUFFEAU

CARRIERES DE PHOSPHATES

Les terrains crétacés occupent une partie importante du sous-sol wallon.

Partant de la frontière hollandaise à l'Est, dans la région d'Eben-Emael, passant au Nord de Liège, on les retrouve à Mons, via le Sud du Brabant wallon à Folx-les-Caves et à Wavre.

De tous temps ces terrains ont fait l'objet d'une exploitation intensive de leurs ressources.

C'est ce qui explique qu'on y retrouve un grand nombre de cavités souterraines artificielles dont certaines atteignent un développement qui laisse rêveur.

On y distingue quatre types d'extractions:

Le silex, exploité depuis la préhistoire, la craie proprement dite, utilisée depuis les Romains, pour la fabrication de la chaux, le tuffeau, employé comme pierre de taille depuis le moyen-âge, et enfin les phosphates dont on découvrit les qualités pour l'amendement des sols vers 1800.

On retrouve ces différents types d'extractions soit isolément, soit voisins dans un même massif, soit interpénétrés dans une même cavité. Seule la configuration des galeries permet de déterminer sans trop d'erreurs avec quelle forme d'exploitation on se trouve confronté.

Les carrières de silex se présentent le plus souvent sous forme de galeries à voûtes en plein cintre.

Bien que ce soit vrai dans la plupart des cas, les plus étroites ne sont pas forcément les plus anciennes.

Les carrières de tuffeau quant à elles ont des galeries de section carrée ou rectangulaire, avec traces de sciage évidentes, et des bancs de roche en escaliers dans les coins.

Les carrières de phosphates sont formées généralement de galeries trapézoïdales dépassant souvent les dix mètres de hauteur.

N'ayant retrouvé aucune carrière de craie, nous ne savons pas si leur configuration permet de les intégrer dans ce système qui n'est d'ailleurs pas sans failles.

Après leur abandon, certaines de ces cavités ont subi des aménagements notoires qui constituent d'ailleurs un autre domaine de nos recherches. C'est ainsi qu'à Bassenge, des carrières souterraines de silex remontant probablement aux Romains, ont été transformées au moyen-âge en souterrains-refuges, avec creusement de niches et de banquettes. C'est ainsi aussi que la carrière du Romont à Eben-Emael a été transformée à une certaine époque en ferme souterraine, comme le prouve le creusement de nombreuses auges dans les parois, auxquelles s'ajoutent l'établissement des portes et de murailles.

Plusieurs cavités de Lanaye ont servi de bergerie au siècle dernier comme l'atteste la présence de nombreux abreuvoirs.

Enfin, à une époque plus récente, la plupart de ces carrières souterraines ont été utilisées comme champignonnières, ce qui a encore nécessité des aménagements particuliers.

Actuellement, les massifs crétacés de Wallonie sont l'objet d'un nouveau type d'exploitation.

On y creuse de grandes carrières à ciel ouvert destinées à alimenter les cimenteries.

Des carrières qui détruisent les unes après les autres les cavités souterraines avec tout leur patrimoine ancien, tant industriel qu'humain. Un patrimoine qu'il serait pourtant essentiel de préserver.

L'EXPLOITATION DU SILEX

L'extraction du silex en Wallonie remonte à la préhistoire, et plus précisément au néolithique.

Qui n'a entendu parler de Spiennes, haut lieu de notre passé?

Pour introduire ce chapitre relatif au silex, nous ne pouvions faire mieux que de parler de ces anciennes exploitations, non pas sur le plan de la préhistoire, où de nombreuses études ont été publiées, mais tout simplement sur le plan minier objet de cet ouvrage.

Il y a 5000 ans, les mineurs néolithiques recherchaient à Spiennes deux bancs de silex principaux, situés à une profondeur moyenne de 15 M. Cette exploitation se faisait par puits et galeries.

On commençait par creuser un avant-puits en entonnoir, d'environ 3 M de profondeur, pour un diamètre variant de 2 à 3 mètres.

Cette disposition avait pour but d'éviter au maximum les effondrements du mort-terrain de surface.

La craie saine une fois dégagée, on fonçait le puits proprement dit, vertical, de forme circulaire, et d'un diamètre d'environ 1 mètre.

La première couche de silex atteinte, on perçait celle-ci afin de la conserver comme toit à l'ensemble de la minière.

Au-dessous, le puits s'élargissait pour former une salle en cloche relativement basse, au départ de laquelle on exploitait la couche inférieure par galeries rayonnantes.

On ne sait pas comment les mineurs descendaient dans le puits.

Certains ouvrages parlent d'encoches dans les parois, destinées à recevoir des poutres transversales, ce qui n'est absolument pas prouvé et parfois même contesté.

L'usage de cordes est l'explication la plus plausible.

On n'a pas retrouvé non plus la moindre trace de lampe.

Il semble que les travaux d'extraction se faisaient à la faible lueur du jour issue du puits, ce qui explique leur petit développement, 8 mètres maximum depuis la base du puits.

L'exploitation de la couche inférieure de silex se faisait par havage et foudroyage.

En position couchée, et armés de différents modèles de pics en silex emmanchés de bois ou d'os, les mineurs néolithiques excavaient la couche de craie située sous les rognons et sur les côtés.

Au fur et à mesure de l'avancement, le bloc était soutenu par des étaçons en bois.

Au moment opportun, on retirait les étaçons pour provoquer l'effondrement contrôlé du bloc, qui était alors remonté en surface.

L'usage d'un treuil n'est pas à exclure.

Cà et là, la craie stérile laissée en place forme des piliers qui n'avaient absolument pas pour but de soutenir une voûte particulièrement stable.

Lorsqu'on avait atteint la limite du banc, ou le plus souvent la limite de la lumière, on abandonnait le puits pour en foncer un autre tout à côté.

Pour des raisons de sécurité, ou pour d'autres raisons qui nous échappent, les puits abandonnés étaient systématiquement remblayés. Ce n'est qu'en les vidant complètement que les préhistoriens ont eu accès aux minières de Spiennes.

Taillés en surface dans des ateliers dont les déchets couvrent des hectares, les silex de Spiennes, extraits au moyen d'une technique minière sans faille, étaient exportés dans l'Europe entière.

Bien que n'ayant jamais atteint la renommée de Spiennes, on retrouve ce type d'exploitation néolithique dans tous les terrains crétacés de Wallonie, notamment à Jandrin (Brabant) et dans les Fourons, aux confins du Limbourg Hollandais.

Les Romains quant à eux employaient le silex comme pierre de taille. Les enceintes romaines de Tongres de même que les fondations de plusieurs villas romaines de la région sont en moellons de silex.

Plus tard, le silex fut utilisé pour fabriquer des pierres à fusil et des pierres à briquet, une industrie qui prospéra jusqu'en 1809, date de l'invention des allumettes chimiques.

En 1850, une carrière souterraine de Maisières près de Mons produisait des pavés de silex.

Le silex réduit en poudre était également ajouté aux argiles dans la fabrication de la faïence.

Enfin, soigneusement taillé et ajusté, le silex fut utilisé pour le revêtement intérieur de certains broyeurs industriels. C'était d'ailleurs là le principal débouché des carrières souterraines de la vallée du Geer qui furent exploitées jusqu'en 1935.

L'EXTRACTION

Nous n'avons retrouvé aucun document traitant de l'extraction moderne du silex.

Au dire d'un témoin, fils d'un ancien carrier d'Eben-Emael, on creusait au pic, à la barre à mine et à l'explosif.

Déchets et rognons étaient amenés en surface au moyen de wagonnets poussés à la main.

Il est pourtant certain qu'il existait toute une technique, ne fut-ce que pour déterminer les couches et les qualités du silex exploitable.

En saurons-nous plus un jour?

Ce n'est pas impossible.

L'EXPLOITATION DE LA CRAIE

Les Romains utilisaient la craie pour produire la chaux nécessaire à la confection de leur mortier.

On leur doit probablement l'introduction sinon l'invention du four à chaux.

Au XIX^{ème} siècle, la partie crayeuse de la Wallonie comptait autant de fours à chaux que la partie calcaire.

Mais là n'était pas la seule utilisation de la craie.

Elle servira à faire des bâtons destinés aux écoles, elle fournira de l'acide carbonique pour les sucreries, elle sera taillée en dalles d'assèchement pour les amidonneries, elle servira dans l'industrie pour neutraliser l'acide sulfurique, et enfin, finement broyée, elle sera employée en miroiterie ainsi que pour la fabrication d'une peinture grossière appelée "Blanc d'Espagne".

Un document de 1850, nous apprend que le Hainaut comptait à cette époque 42 carrières de craie dont 19 souterraines.

Nous n'en avons pas retrouvé une seule.

Par contre, nous savons de source sûre qu'il n'y eut jamais de carrière souterraine de craie dans la vallée du Geer, sauf peut-être à l'époque romaine.

L'EXPLOITATION DU TUFFEAU

Nous savons que le tuffeau était employé comme pierre de taille depuis le moyen-âge et même avant.
 L'église de Tongres est construite en moellons de tuffeau.
 Plus proche dans le temps et à l'opposé géographique, les fortifications de Mons sont également en tuffeau, un matériau que Vauban jugeait plus apte à amortir les coups de canon.
 Enfin, d'un bout à l'autre de la zone crayeuse de Wallonie, de nombreux bâtiments construits ou parés en tuffeau attestent de la large utilisation qui en fut faite aux cours des âges.
 Le nombre et le développement des carrières souterraines de tuffeau en est une autre preuve.
 Pourtant, nous n'avons rien retrouvé en ce qui concerne le tuffeau.
 Pas de document historique.
 Aucune information technique.
 Aucun témoignage.
 Les recherches continuent.

LES PHOSPHATES

L'amendement des sols, par épandage de craie en poudre ou de chaux, était connu et pratiqué depuis l'époque romaine.
 Avec la révolution industrielle s'imposa la nécessité de produire plus, face à l'augmentation de la population et la diminution des terrains agricoles.
 Les progrès de la chimie vont permettre la découverte de nouveaux procédés de fertilisation.
 En France, au XVIII^{ème} siècle, on utilise les cendres obtenues par calcination des os.
 Vers 1800, le français Robin-Mohéry pris un brevet d'invention pour l'exploitation des phosphates de chaux naturels.
 Ce projet resta sans suite, mais en 1848, l'idée fut reprise en Angleterre.
 1856 voit l'ouverture, dans les Ardennes françaises, de la première exploitation de phosphates.
 En 1860, la recherche des phosphates de chaux prend de l'extension en Belgique.
 En 1874, on crée la première exploitation à Ciply.
 En 1876, l'exploitation débute à Cuesmes.
 En 1888, on s'attaque aux gisements de la Hesbaye et de la vallée du Geer.
 L'extraction des phosphates en Wallonie va se poursuivre intensément jusqu'aux environs de 1930.
 A ce moment, face à la concurrence des phosphates étrangers, la dernière entreprise wallonne fermera ses portes, et la plupart de ces cavités seront transformées en champignonnières.

L'EXTRACTION

L'extraction se fait par piliers abandonnés.
 On creuse d'abord une galerie préparatoire dans l'axe du massif à exploiter.
 A partir de celle-ci, on creuse à gauche et à droite des voies perpendiculaires de 4 mètres de large, en laissant entre elles des piliers d'une largeur de 12 mètres.
 Ces voies latérales sont poussées jusqu'à la limite de la concession où elles sont reliées entre elles par des galeries parallèles à la

galerie préparatoire.

On reprend alors les piliers par le milieu en y creusant des galeries parallèles aux voies, et tous les 4 mètres, à gauche et à droite, on rejoint les voies, pour ne laisser finalement en place que des piliers de 4 mètres sur 4.

Il va sans dire que cette disposition symétrique des galeries et des piliers, bien visible à Ciply, n'était pas toujours possible et devait s'adapter aux accidents du terrain.

Au front de taille, l'abattage se fait au pic et à la poudre noire. La hauteur de craie à exploiter est divisée en trois bancs: le banc du toit en haut, le banc du milieu, et enfin le banc du mur en bas.

On excave d'abord le banc du milieu, puis, en se tenant sur le banc du mur, on attaque le banc du toit, et enfin, en dernier lieu, on abat le banc du mur.

La grande hauteur de certaines galeries laisse supposer que cette dernière opération devait se répéter plusieurs fois en profondeur sur toute la superficie de la carrière.

La craie abattue était évacuée vers la surface au moyen de wagonnets poussés à la main ou tractés par un cheval.

Dans les carrières souterraines de Maastricht, on nous a montré des galeries dont les coins ont été écornés à plusieurs niveaux par le moyen des charrettes utilisées.

L'aérage des travaux était assuré par plusieurs puits débouchant en surface.

Cette reconstitution des techniques d'extraction, bien que présentant des lacunes, est valable pour les carrières souterraines exploitées par galeries à flanc de coteau, comme dans la région de Mons ou dans la vallée du Geer.

Lorsque l'exploitation se faisait uniquement par puits, comme en Hesbaye, il est probable que d'autres techniques étaient mises en oeuvre, mais nous n'avons retrouvé aucun document permettant de les reconstituer, de même que nous n'avons retrouvé aucune de ces cavités.

LE TRAITEMENT EN SURFACE

La craie extraite des carrières devait subir diverses préparations avant sa commercialisation.

Leur but était d'accroître la teneur en phosphates du produit fini. Diverses techniques seront mises au point et se sophistiqueront au cours du temps, mais les principes de base resteront toujours les mêmes.

La craie était broyée le plus finement possible, puis calcinée. Par cette opération le carbonate de chaux englobant les granules phosphatés de la craie se transformait en chaux vive. Celle-ci était alors dissoute et éliminée par différents modes de lavages mécaniques.

Le produit ainsi obtenu était ensuite séché, tamisé et mis en sacs. Il contenait de 60 à 65 % de phosphates et pouvait être utilisé tel quel, ou transformé en usine en engrais assimilables.

CAVITES DE LA MONTAGNE SAINT-PIERRE - THIER DES VIGNES - THIER DE LANAYE

Province de Liège.

Entité de Visé.

Commune de Lanaye.

Lieux-dits :Thier des Vignes et Thier de Lanaye.

Carte IGN 1:25.000 N° 34/7-8.

En rive gauche de la Meuse et du Canal Albert, à environ 40 mètres au-dessus de celui-ci, à droite (Thier des Vignes) et à gauche (Thier de Lanaye) de la route Lanaye - Eben-Emael. Toutes ces cavités s'ouvrent au niveau d'un sentier tracé à mi-hauteur du versant.

Le Thier des Vignes comporte 13 entrées que nous avons numérotées: MSP 1 à MSP 13.

Le Thier de Lanaye en comporte 17, à savoir: MSP 14 à MSP 31.

Ces cavités sont soit isolées, soit communicantes entre elles.

(MSP 8-9-10, MSP 11-12-13, et surtout MSP 19 à MSP 31).

Curieusement, bien que largement étalées, ces galeries ne pénètrent jamais à plus de 50 mètres au coeur du massif, ce qui n'est pas le cas, comme nous le verrons plus loin, des autres cavités de la région.

Y a-t-il à cela des raisons géologiques ou techniques?

Nous n'en savons rien!

La morphologie des lieux démontre que nous sommes principalement en présence ici d'anciennes exploitations de silex, à l'exception de MSP 4 inférieure et supérieure, qui sont incontestablement des carrières de tuffeau.

Une exploitation peut-être postérieure à celle du silex.

Au siècle dernier, certaines de ces cavités ont été utilisées comme bergerie pour les multiples ovins qui paissaient sur le site constitué alors d'une pelouse calcaire type, presque dépourvue de végétation arbustive.

Portes, citernes et abreuvoirs nombreux en témoignent.

En même temps ou plus tard, d'autres cavités ont servi à l'exploitation artisanale du champignon, comme le montre les couches encore en place.

A noter que:

MSP 1 est complètement effondrée,

MSP 3 se compose d'une salle unique de 3 mètres sur 6,

MSP 5 est un couloir de 15 mètres de long sur 2 mètres de large,

MSP 7 est une petite salle de 2 mètres sur 5,

MSP 17 est complètement effondrée.

Ces cinq cavités n'ont pas été topographiées.

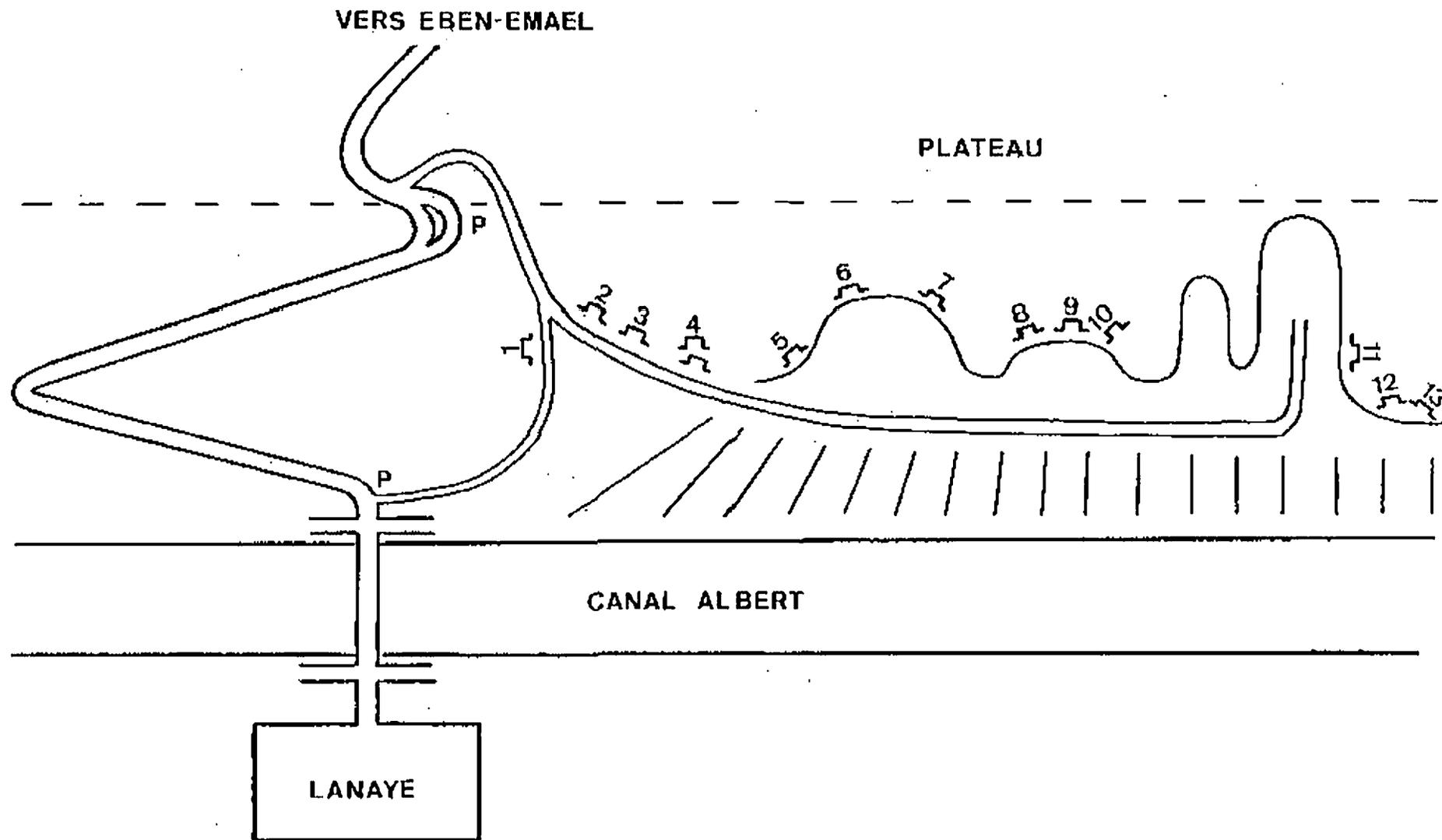
Le Thier des Vignes et le Thier de Lanaye sont actuellement des réserves naturelles gérées par les R.N.O.B. et la ville de Visé. L'accès aux anciennes carrières souterraines est interdit sauf autorisation spéciale.

Ceci afin d'assurer la tranquillité des chauves-souris, mais aussi pour des raisons évidentes de sécurité.

Voûtes à la limite de la rupture et pipes karstiques prêtes à se vider n'attendent que l'occasion de provoquer une catastrophe.

La plus grande prudence est de rigueur lors de la visite de ces cavités.

CAVITES DE LA MONTAGNE SAINT PIERRE THIER DES VIGNES



CAVITES DE LA MONTAGNE SAINT-PIERRE THIER DE LANAYE

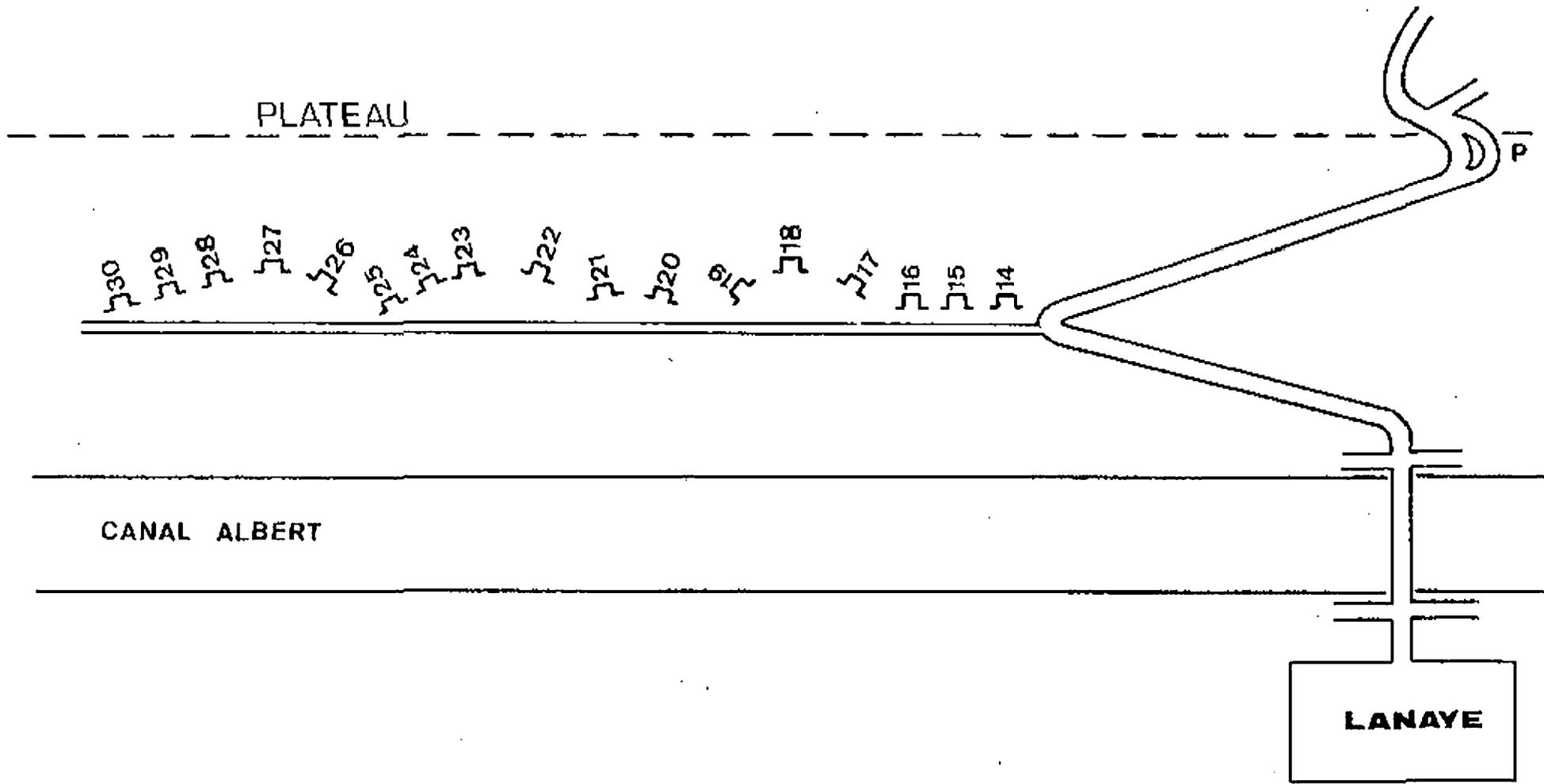
EBEN-EMAEL

PLATEAU

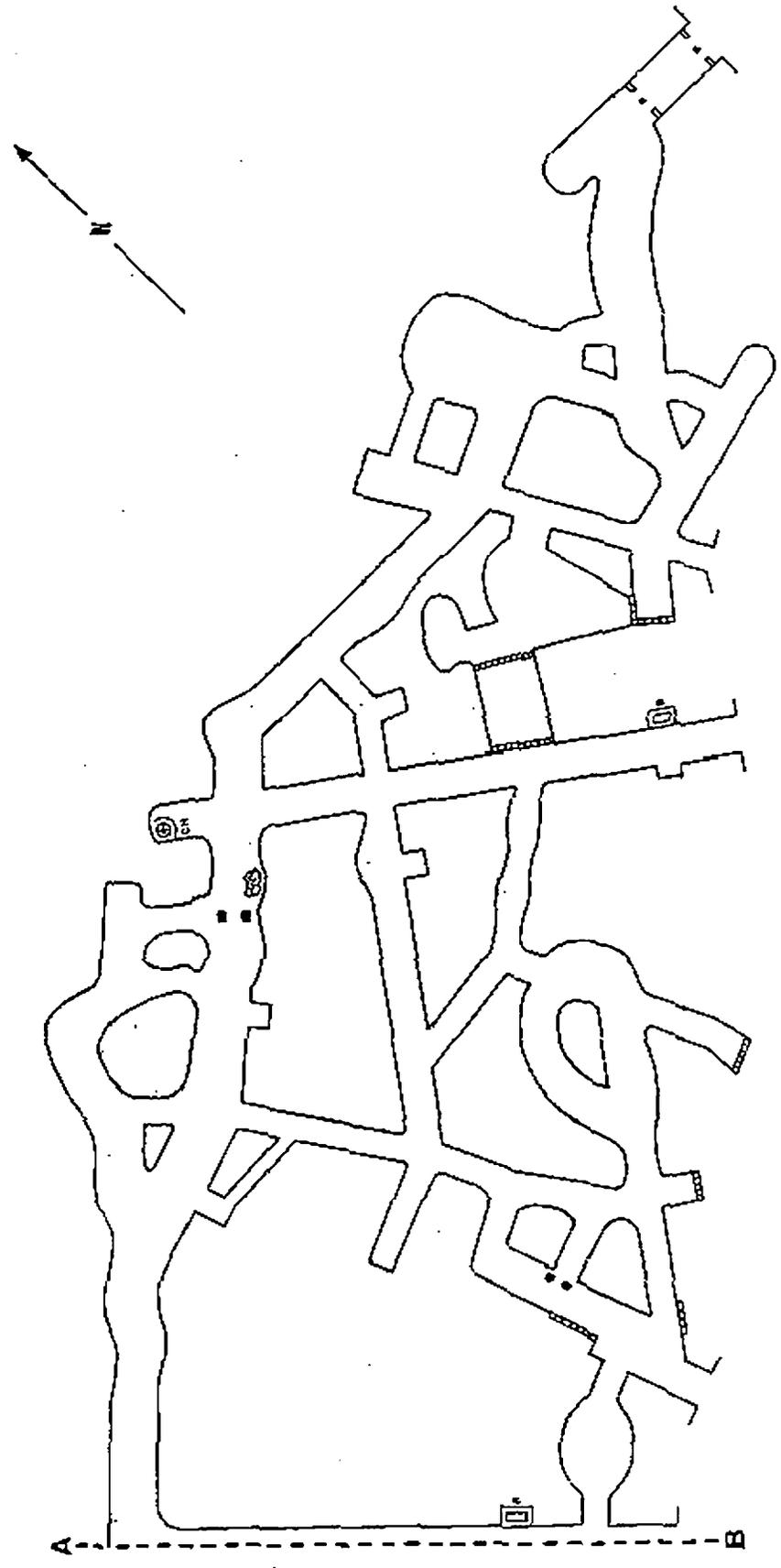
130
129
128
127
126
125
124
123
122
121
120
119
118
117
116
115
114

CANAL ALBERT

LANAYE



MSP 19 A 23

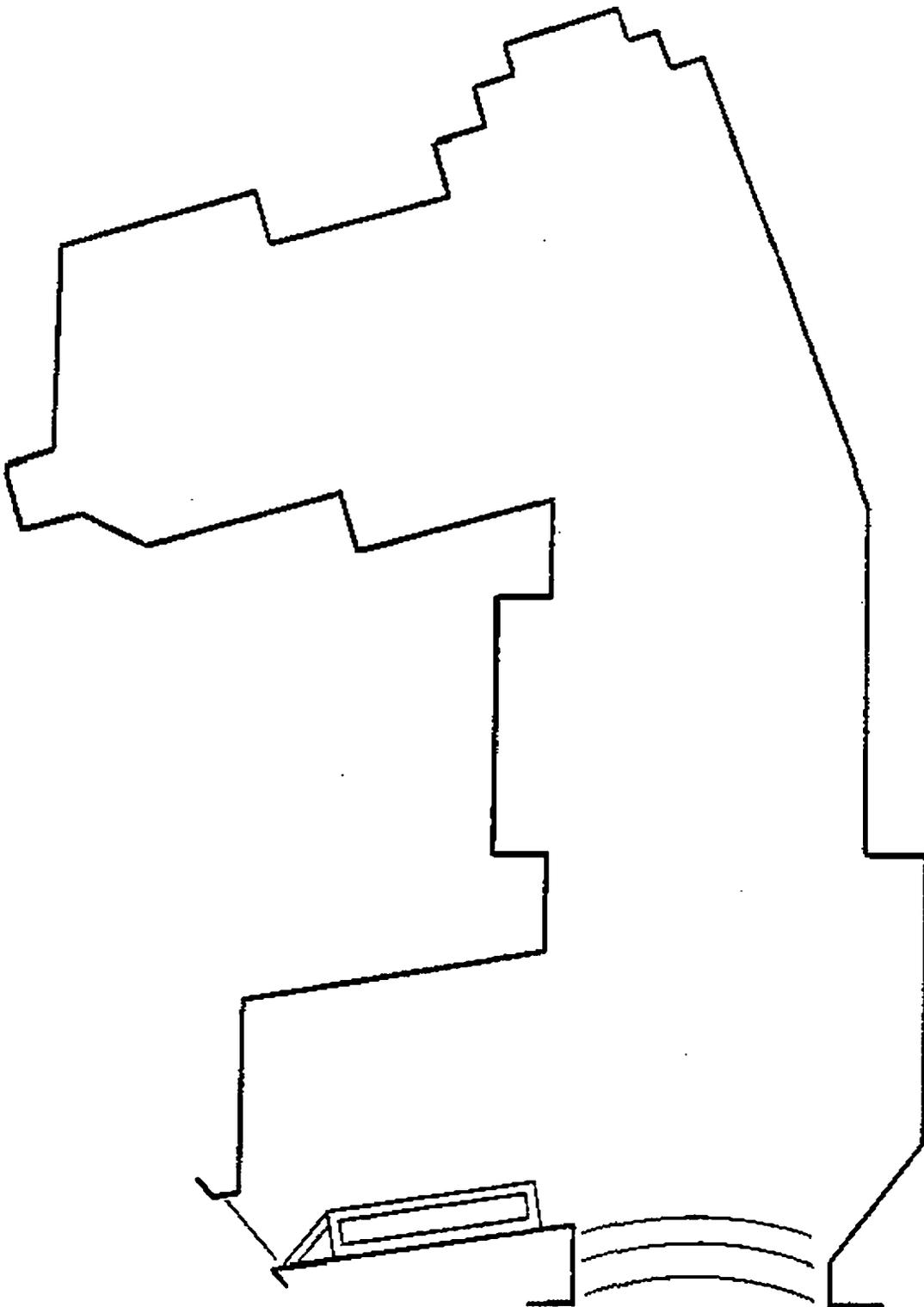


MSP 23 A 31



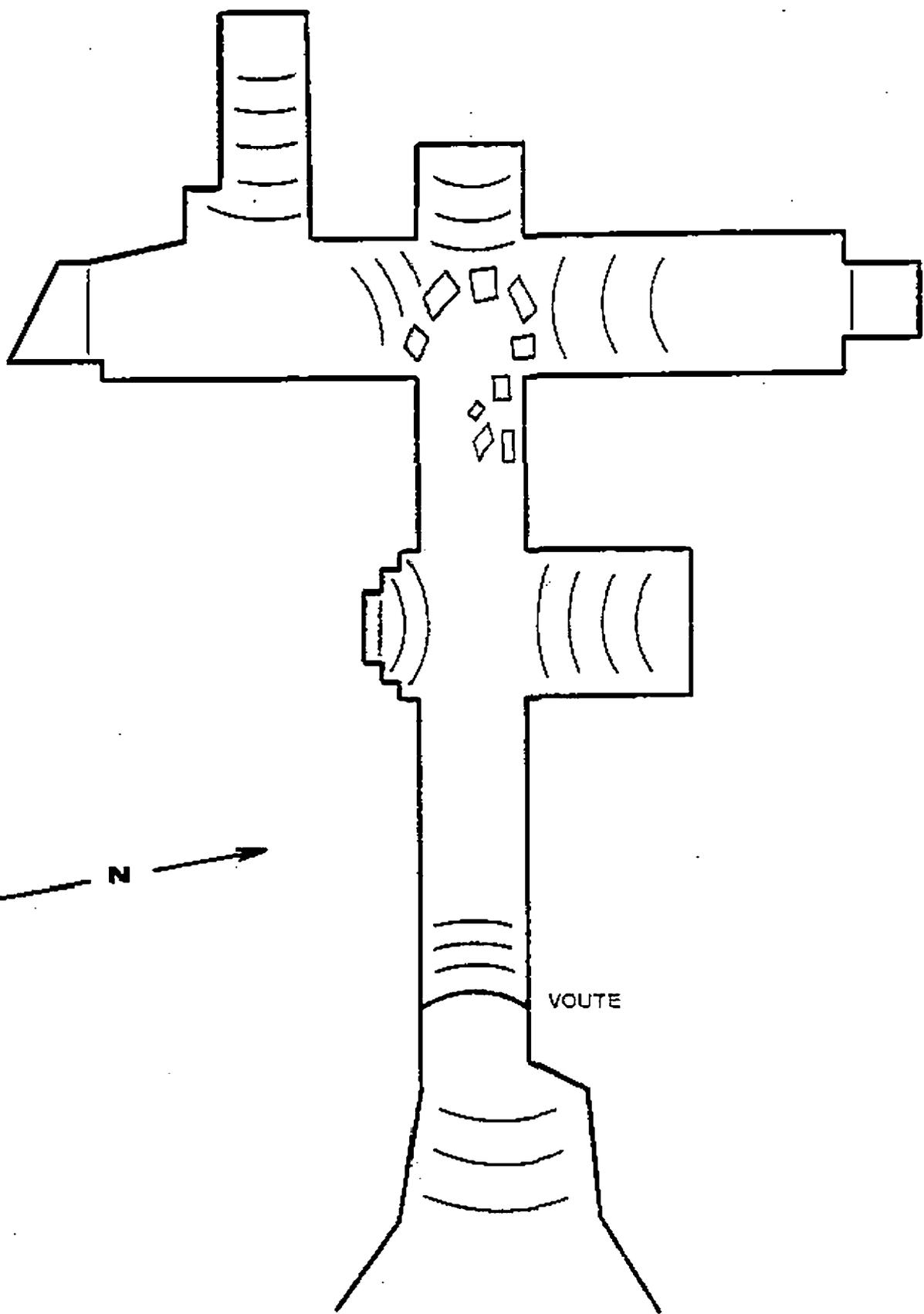
20 M

MSP 2



3M

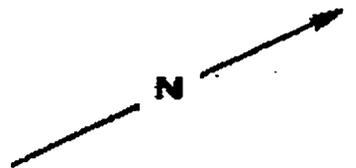
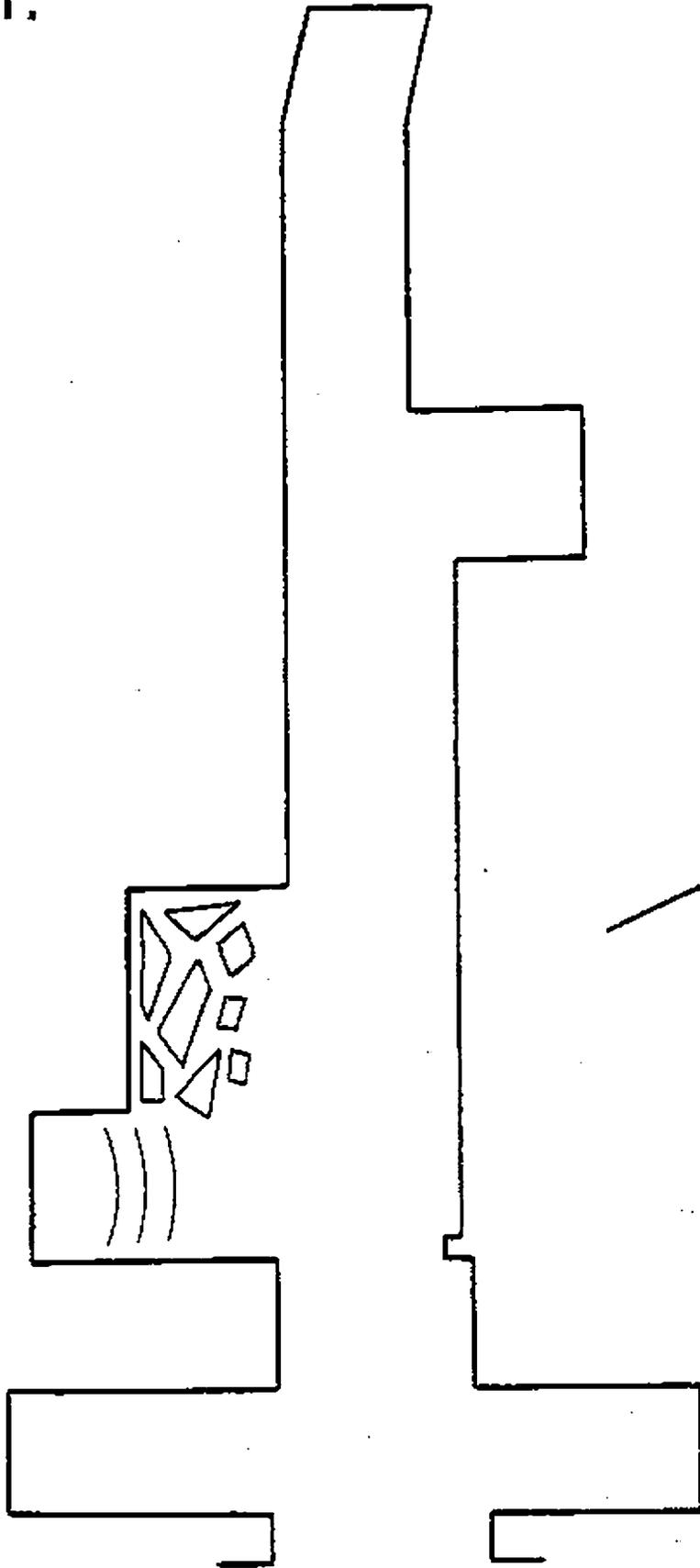
MSP 4 SUP.



5 M

VOUTE

MSP 4 INF.



5 M

A horizontal scale bar with a double line and a vertical tick mark at each end, indicating a length of 5 meters.

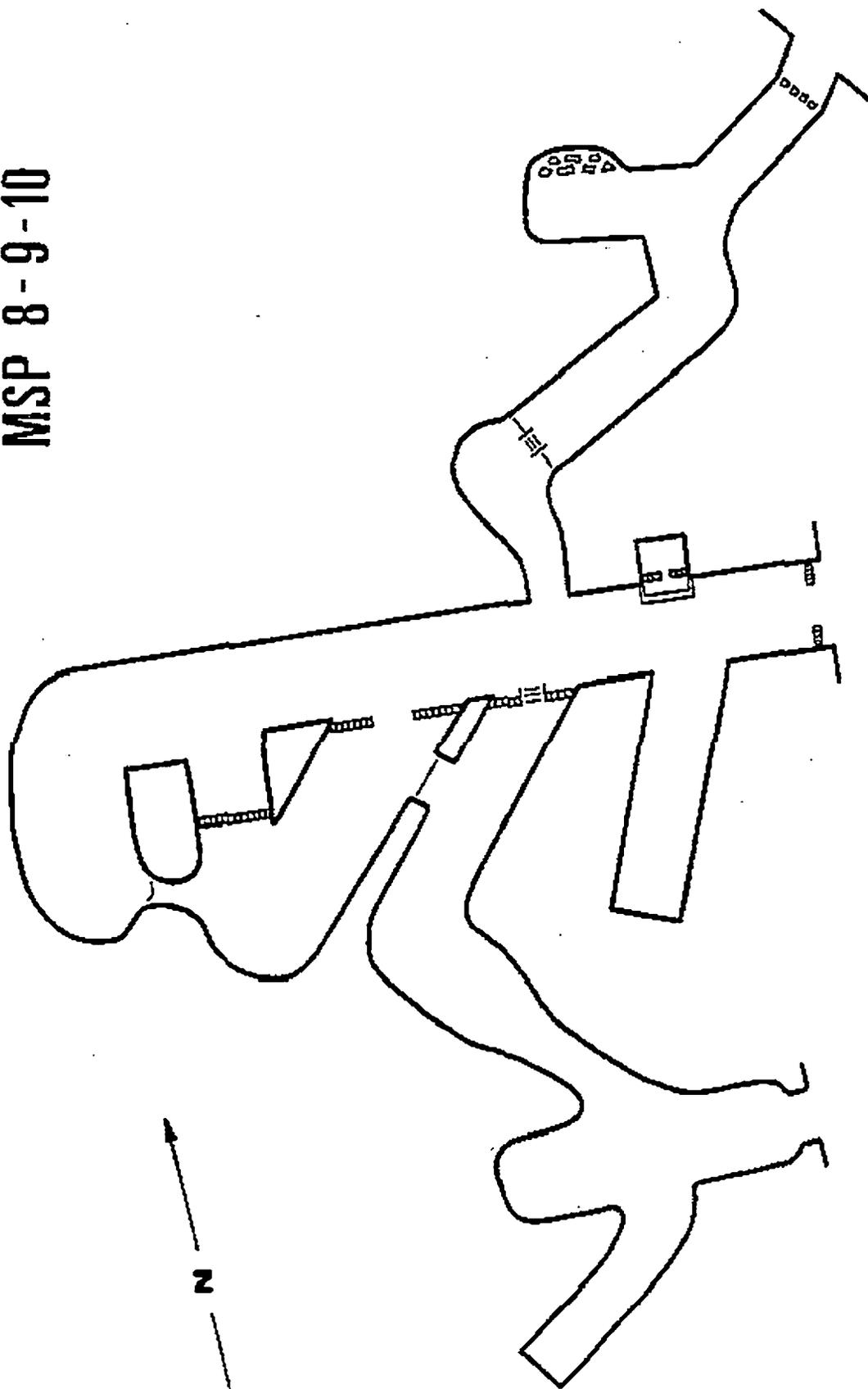
MSP 6



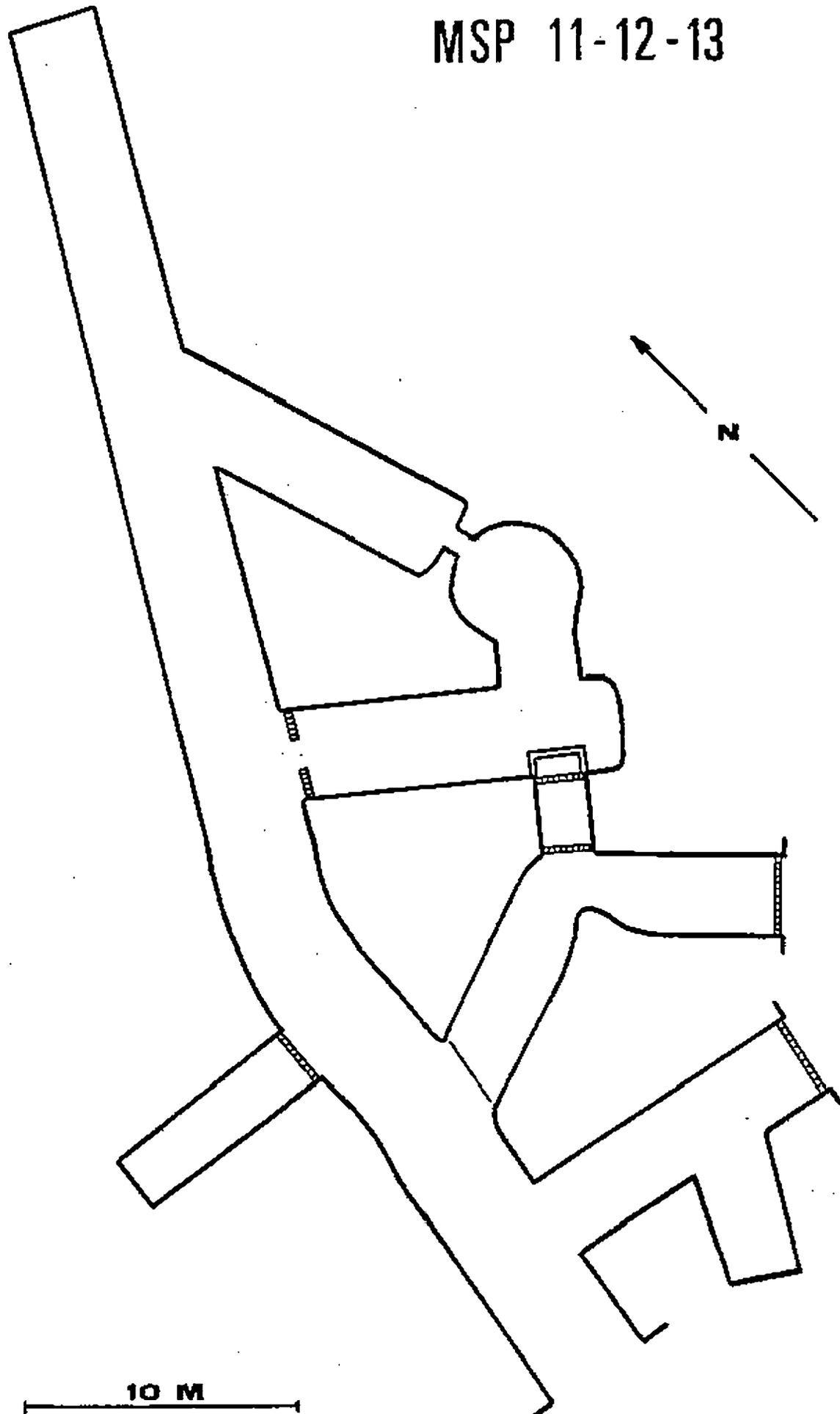
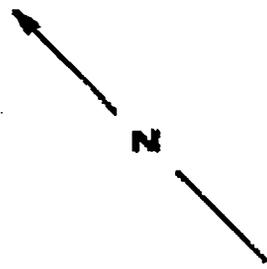
4 M



MSP 8-9-10

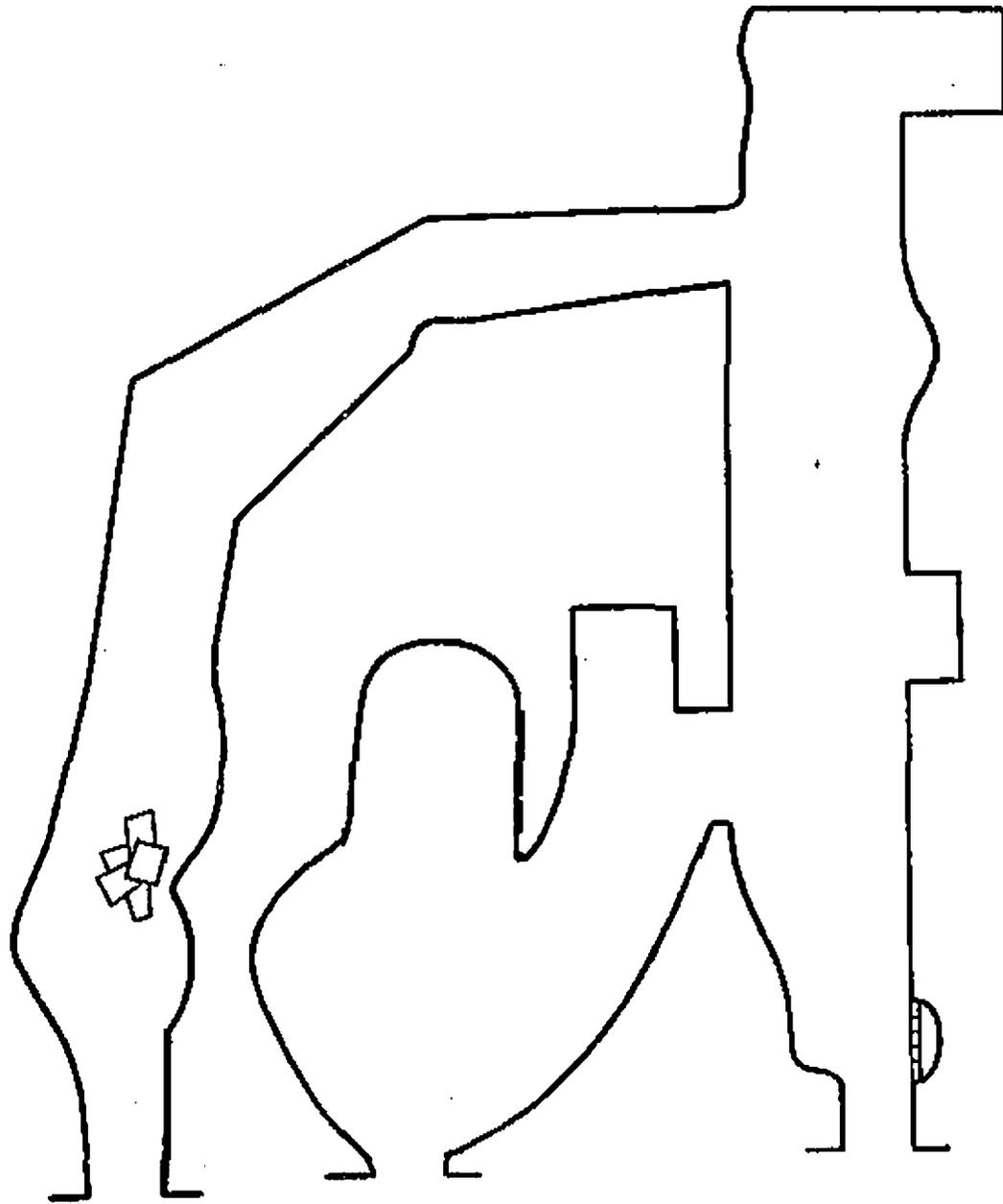
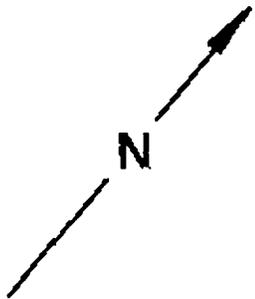


MSP 11-12-13

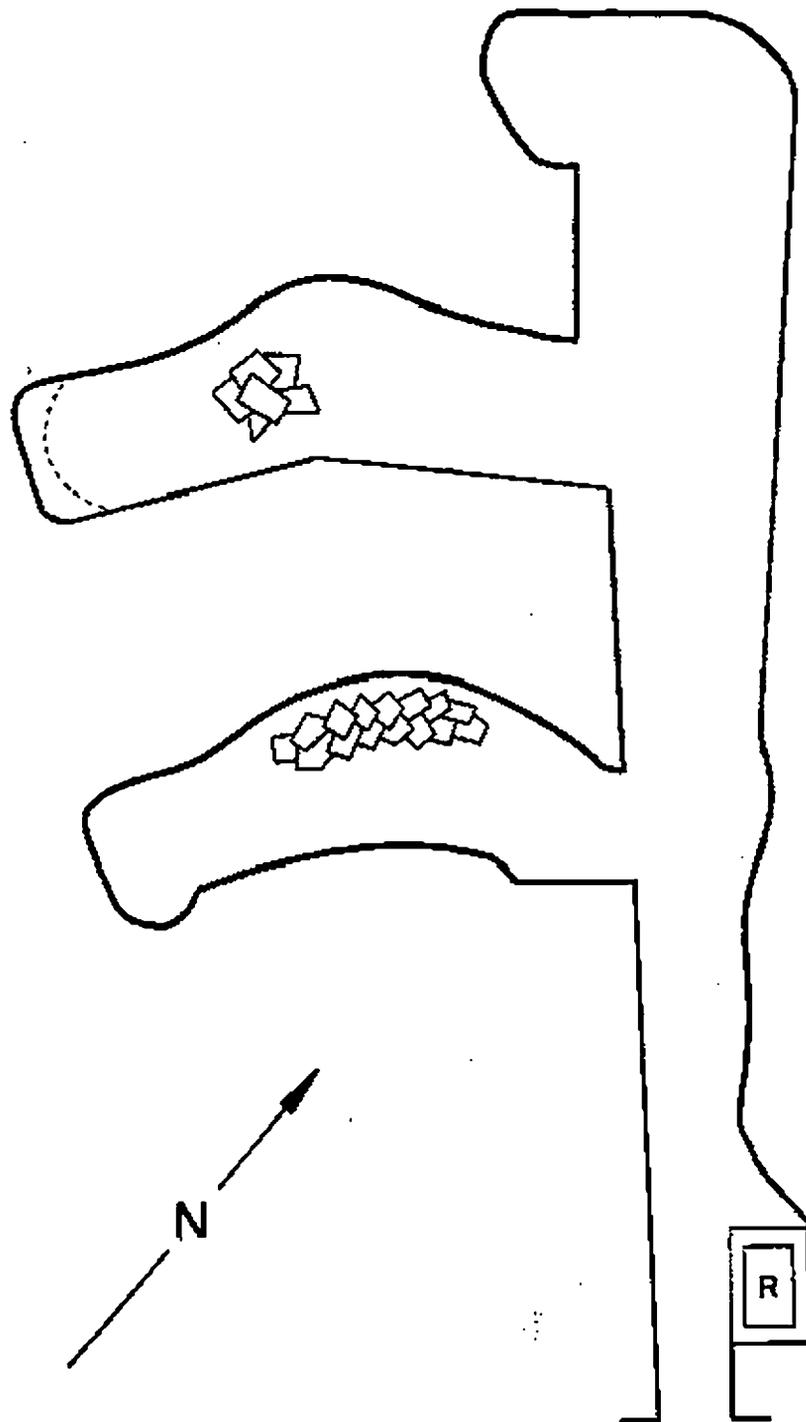


10 M

MSP 14-15-16



MSP 18



10 M

CAVITES DE LA MONTAGNE SAINT-PIERRE - THIER DE CASTER

Province de Liège.

Entité de Visé.

Commune de Lanaye.

Lieux-dits: Petit Lanaye - Thier de Caster.

(A noter que dans certains ouvrages et sur certaines cartes, on trouve la mention "Castert").

Carte IGN 1:25.000 N° 34/7-8.

En rive gauche de la Meuse.

Ici aussi, un sentier tracé à mi-pente du versant relie entre elles les nombreuses entrées de trois réseaux de carrières souterraines: la carrière de Lanaye inférieure, la carrière de Lanaye supérieure, et la carrière de Caster.

Nous sommes en présence ici de vastes carrières souterraines de tuffeau dont l'exploitation s'étend de l'époque romaine au XIX^{ème} siècle. Ensuite, l'exploitation du champignon a remplacé celle de la pierre de taille.

Larges de 3 à 5 mètres et hautes de 10 à 15 mètres, les galeries de ces trois réseaux atteignent un développement de plusieurs dizaines de kilomètres.

La carrière de Caster se prolonge en Hollande où elle communique avec les carrières de Maastricht.

L'ensemble des réseaux belgo-hollandais comporte quelques 300 kilomètres de galeries.

Se recoupant en tous sens, ces couloirs forment d'impressionnants labyrinthes dans lesquels il n'est pas toujours facile de s'y retrouver. Prudence et sang-froid sont plus que nécessaires.

Récemment, dans une carrière souterraine du même type située près de Valkenburg, nos confrères archéologues-miniers hollandais ont retrouvé le squelette d'un champignoniste disparu en 1950.

Il était portant propriétaire et exploitant des lieux.

C'est tout dire!

En Touraine, région de France également riche en cavités de ce type, on nous a livré un petit truc pour se faire sans danger une première idée d'un réseau inconnu.

Considérant qu'une carrière souterraine est un milieu fermé, si on y progresse toujours "Paroi à main droite", on doit finir, soit par en faire le tour complet, soit par tomber sur une autre entrée.

On peut aussi, à tout moment, faire demi-tour et revenir sans problème "Paroi à main gauche" vers la sortie.

Une technique qui demande cependant attention et concentration.

Qu'on franchisse un embranchement que l'on croit en cul-de-sac et qui ne l'est pas, qu'on se précipite vers une gravure ou un fossile à un endroit stratégique... Et c'est le drame.

Reste l'utilisation systématique du fil d'Ariane, chère à nos collègues hollandais.

Bref, il n'est pas difficile de comprendre qu'avec nos faibles moyens, nous ne pouvions envisager de procéder aux relevés topographiques de ces cavités.

Cela nous aurait pris des années, et pour rien.

Pour rien puisque nos collègues hollandais avaient déjà fait le travail,

et ce ma foi, avec une rare perfection.
 Nous nous permettons donc de reproduire ici les topographies réalisées par Degrood, Sluiter, Bezem, Van Heerdt et Breuls, publiées dans le remarquable ouvrage "De Sint-Pietersberg" dû à la plume de D.C. Van Schaik et édité à Maastricht en 1983.

Bien que chez nous certains en pensent tout le contraire, nous tenons à rendre hommage au remarquable travail d'archéologie minière qu'ont réalisé nos collègues hollandais sur le site de la Montagne Saint-Pierre.

Il suffit pour s'en convaincre de visiter le Musée des Sciences Naturelles de Maastricht.

Une salle entière de ce musée présente au public les objets les plus représentatifs de ceux retrouvés dans les carrières.

Une topographie géante surchargée de chiffres et de lettres occupe tout un mur de cette salle.

Ces chiffres et ces lettres renvoient à une impressionnante série de classeurs dans lesquels chaque sculpture, chaque peinture, chaque gravure et jusqu'au moindre graffiti, chaque objet, chaque outil, chaque bijou, chaque pièce de monnaie et jusqu'au moindre bouton de culotte retrouvés dans les carrières sont, inventoriés, situés, photographiés, mesurés, décrits et replacés dans le contexte historique de ces exploitations.

On pourrait difficilement faire mieux!

Pendant ce temps-là, côté belge, les défenseurs de la Montagne Saint-Pierre fulminent contre le vandalisme batave.

Il nous a semblé nécessaire de remettre les montres à l'heure, c'est chose faite!

Actuellement, le Thier de Caster est gravement menacé, comme toute la Montagne Saint-Pierre d'ailleurs.

Tant en Belgique qu'en Hollande, de grosses cimenteries en convoitent la pierre.

Ca et là, le massacre a déjà commencé.

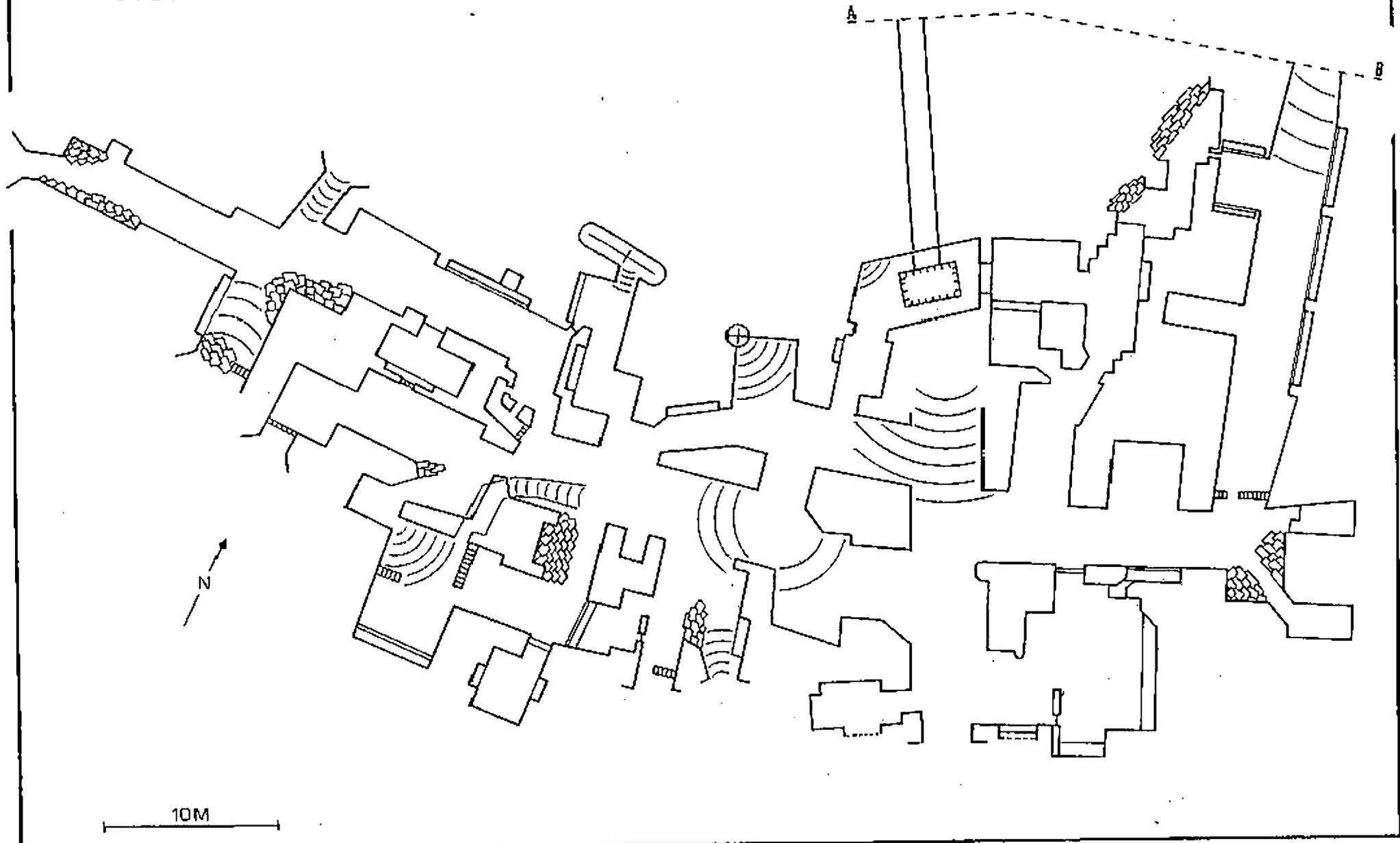
Il serait pourtant primordial de préserver ce patrimoine, véritable monument d'archéologie industrielle et même d'archéologie tout court.

Malheureusement, chez nous, alors qu'en la matière l'union de toutes les forces serait nécessaire, les protecteurs des chauves-souris, sourds à toute avance et s'estimant seuls dépositaires du site, sont également seuls à monter aux créneaux.

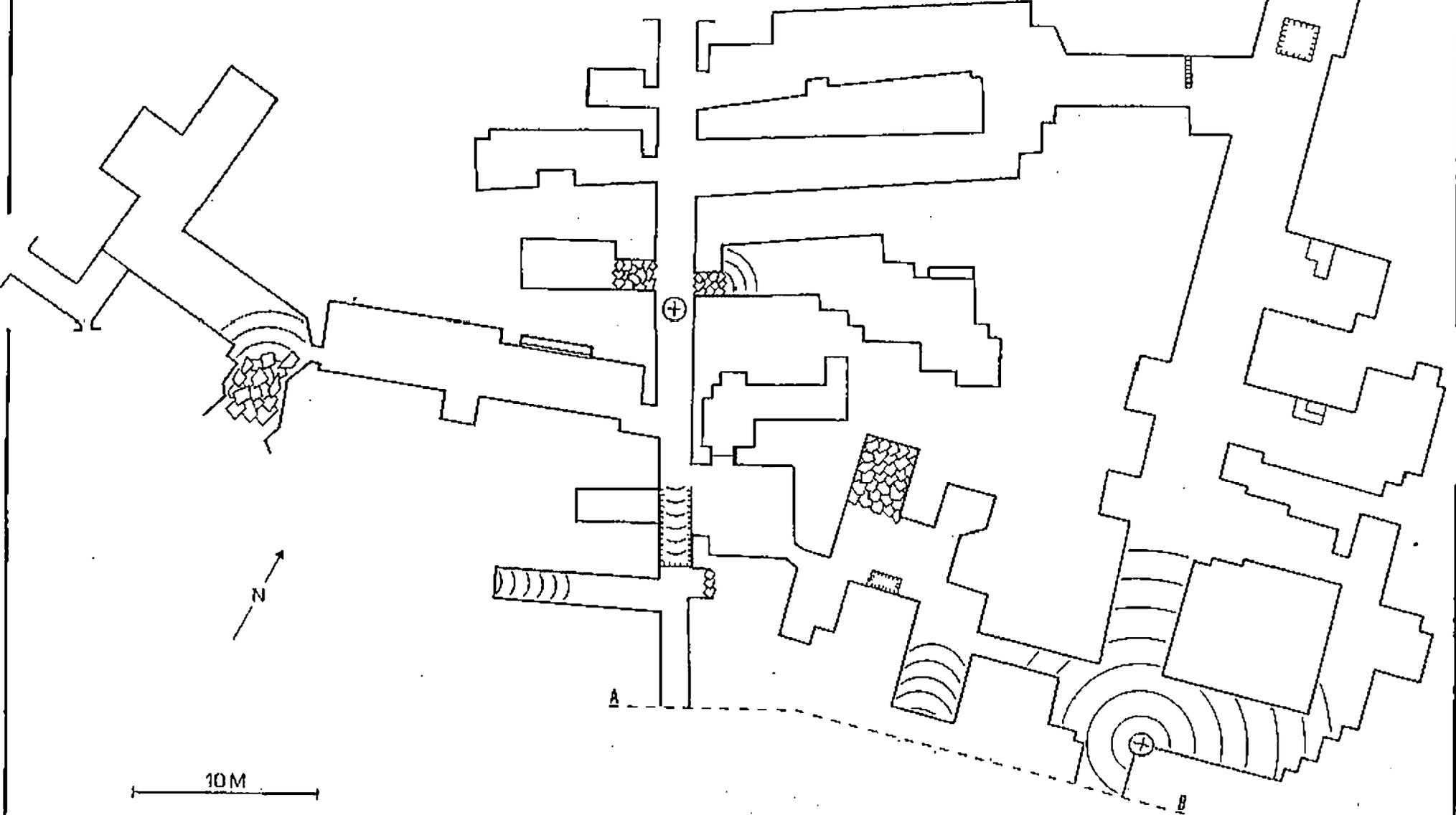
Dans ces déplorables conditions, il est certain qu'un jour nous serons tous unis.

Tous unis pour pleurer ensemble la disparition définitive de ce site exceptionnel.

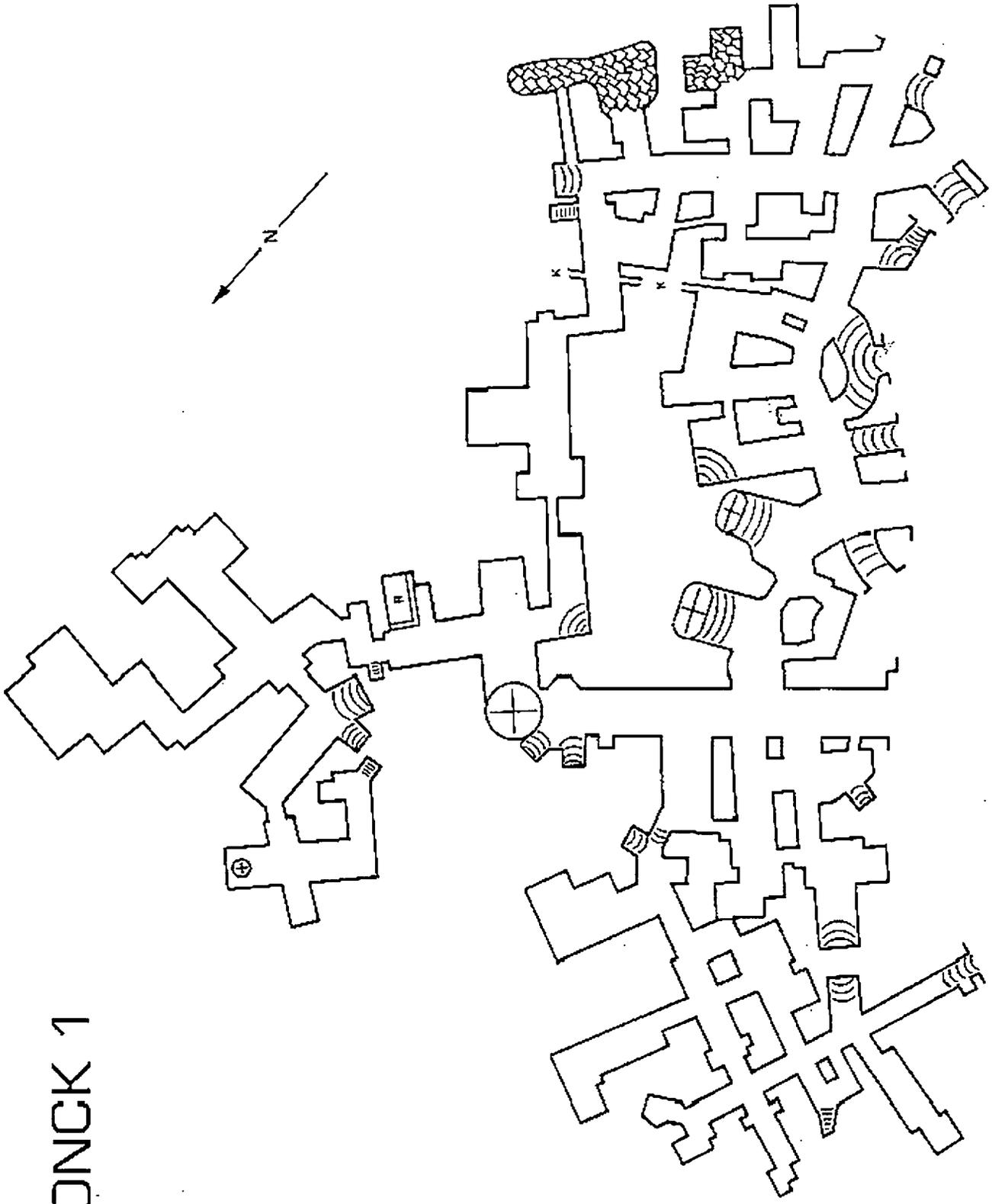
C.S. ROMONT RESEAU AVANT



C.S. ROMONT RESEAU ARRIERE



C.S. WONCK 1



10 M

seront publiées ailleurs.

Mais un travail de première importance dans la mesure où, quelques mois après notre passage, la carrière souterraine du Romont disparaissait définitivement, complètement "Bouffée" par la carrière à ciel ouvert qui la jouxtait.

Un crime incontestable, perpétré dans l'indifférence générale, et auquel nous n'avions pas les moyens de nous opposer.

CARRIERES SOUTERRAINES DE WONCK

Province de Liège.

Entité de Bassenge.

Commune de Wonck.

Carte IGN 1:25.000 N° 34/5-6.

En rive gauche du Geer, en bordure du plateau situé au Nord du village.

Il y a six carrières souterraines sur le territoire de Wonck.

Nous les avons répertoriées : C.S. Wonck 1 à 6.

Située à l'écart des autres, C.S. Wonck 1, que les habitants appellent curieusement "Grotte des Goffettes", est une ancienne exploitation de silex reprise ensuite en exploitation de tuffeau.

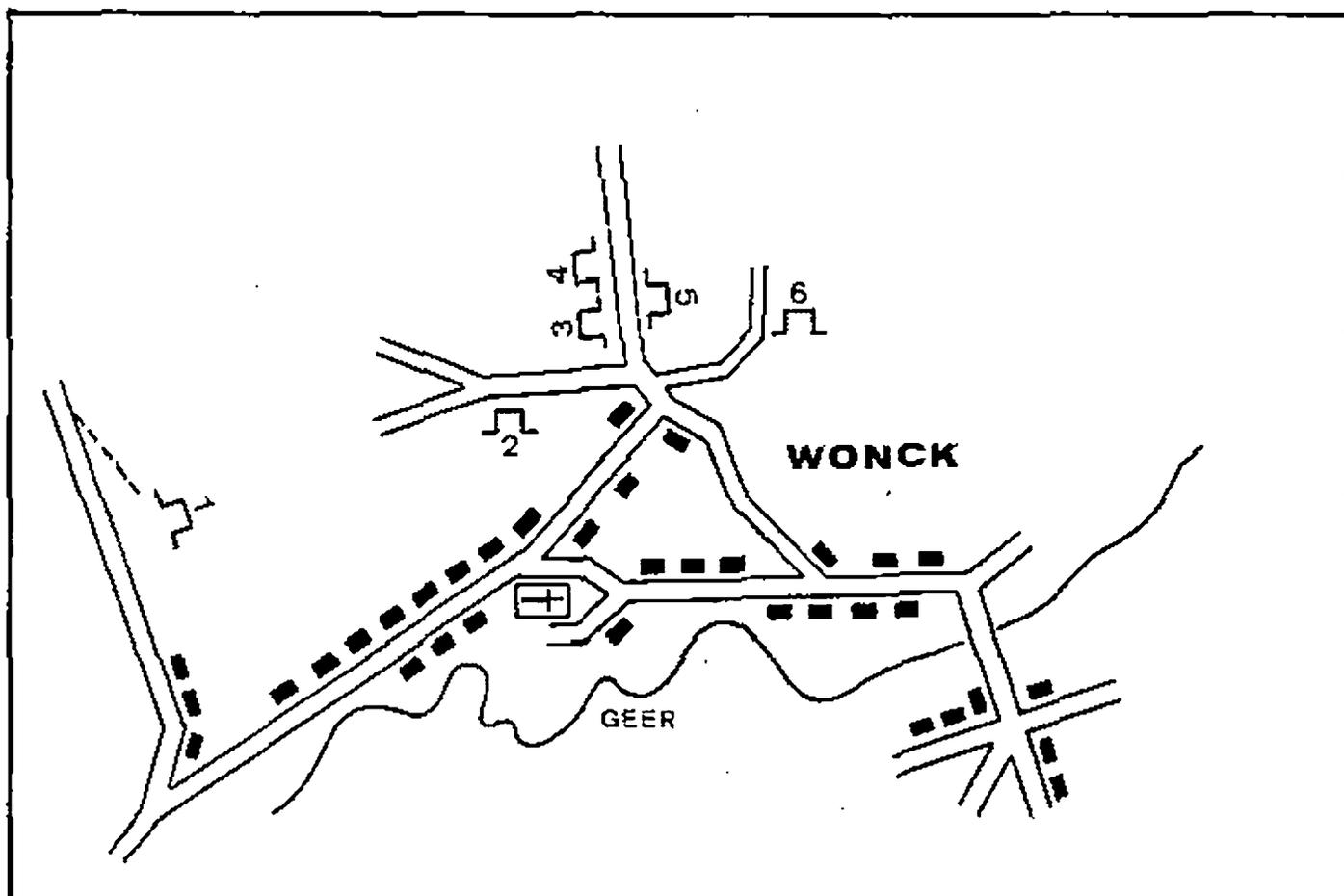
C.S. Wonck 2 à 5 sont incontestablement d'anciennes exploitations de tuffeau.

Curieusement, C.S. Wonck 2, dite aussi carrière du Presbytère, plus modeste en dimensions que ses voisines, exploitait aussi un banc inférieur à celui chassé dans celles-ci.

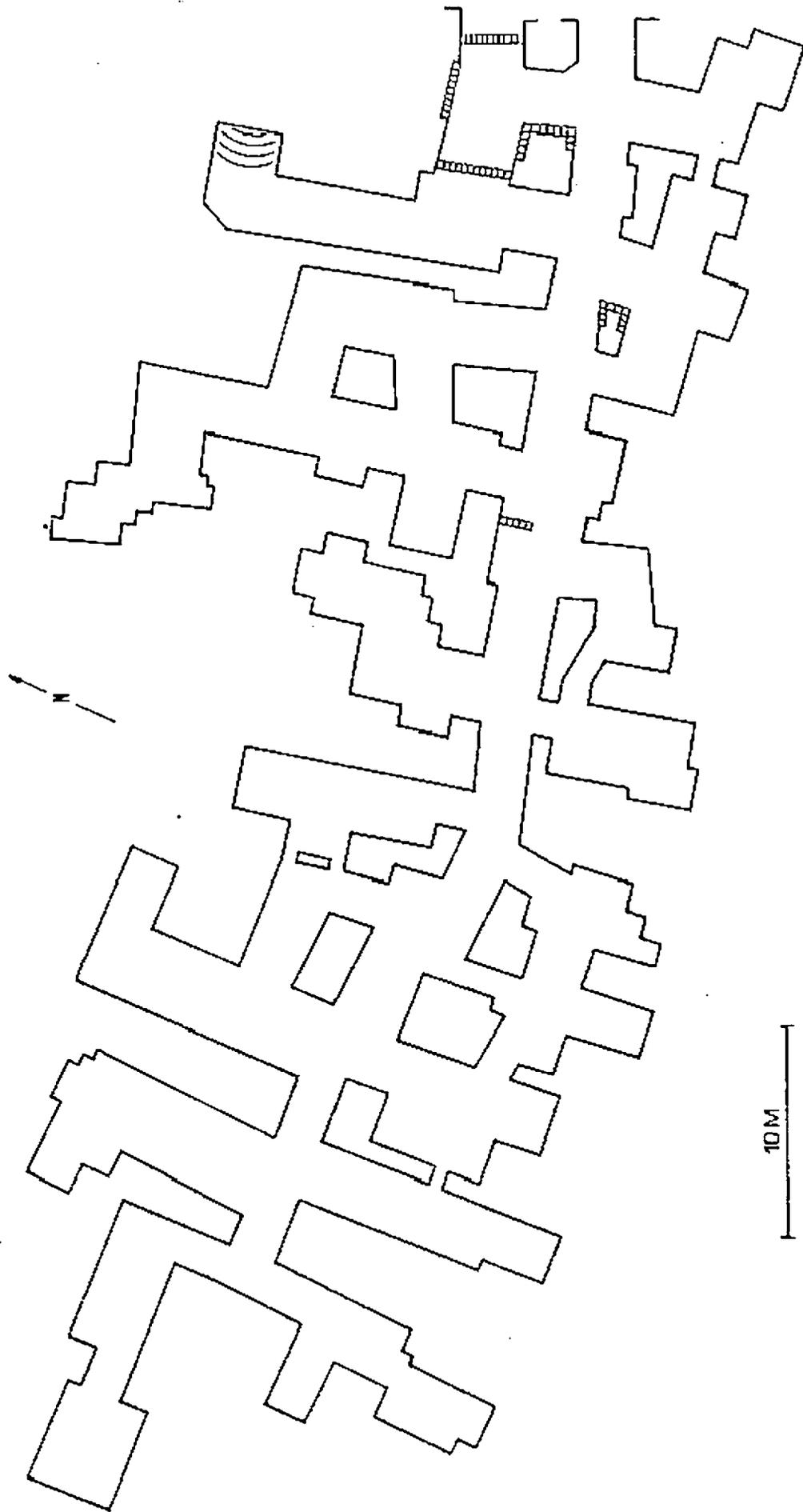
Il est possible que C.S. Wonck 3-4 et 5 ne formaient qu'un seul réseau avant la construction de la route Wonck-Zichen.

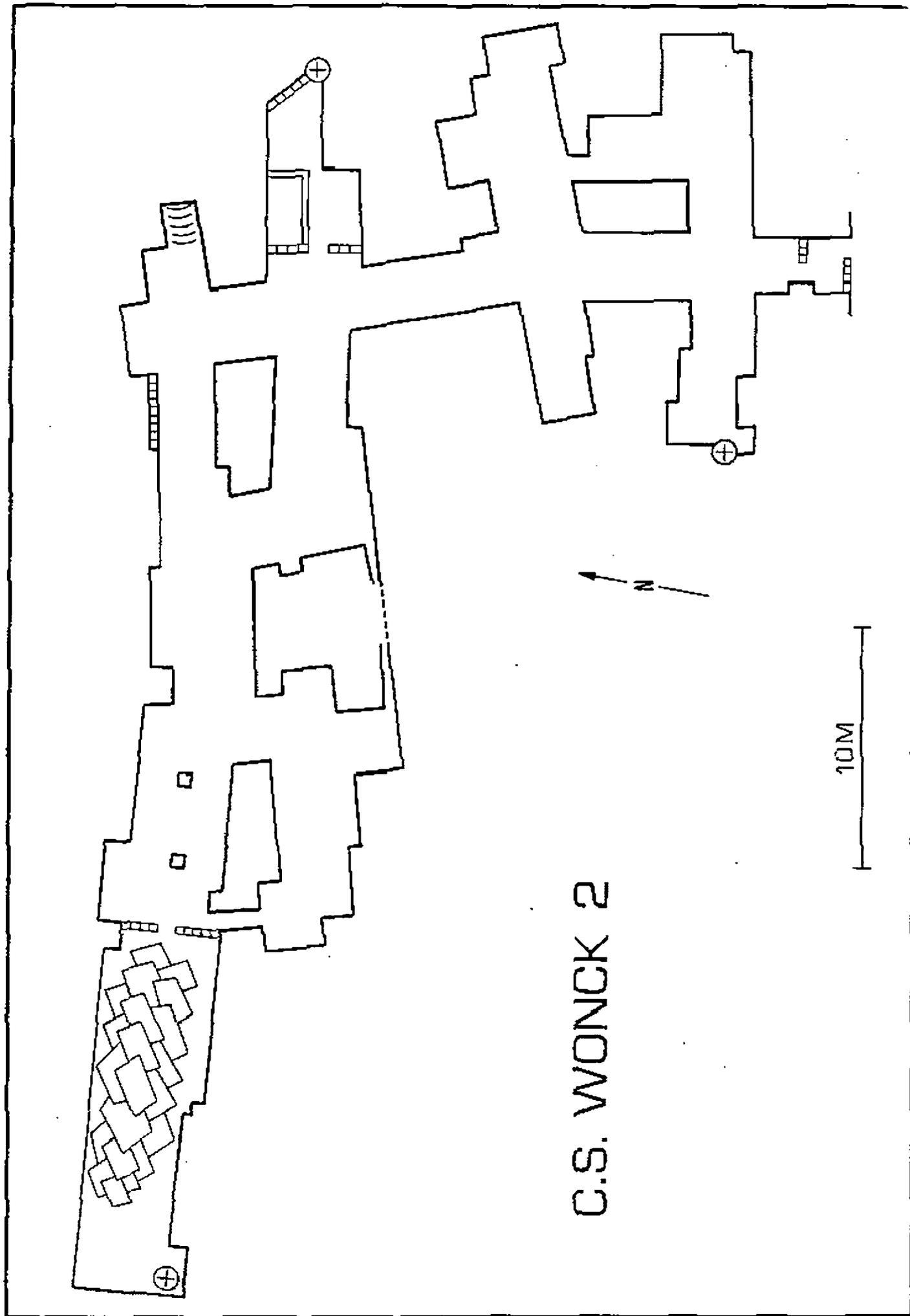
C.S. Wonck 3 et 4 sont actuellement des champignonnières.

Pour une éventuelle visite, d'adresser au producteur: Mr Peters Willy, Piepestraat 15, 3788 - Zichen-Zussen-Bolder. (Tél: 012/45.14.09).



C.S. WONCK 3

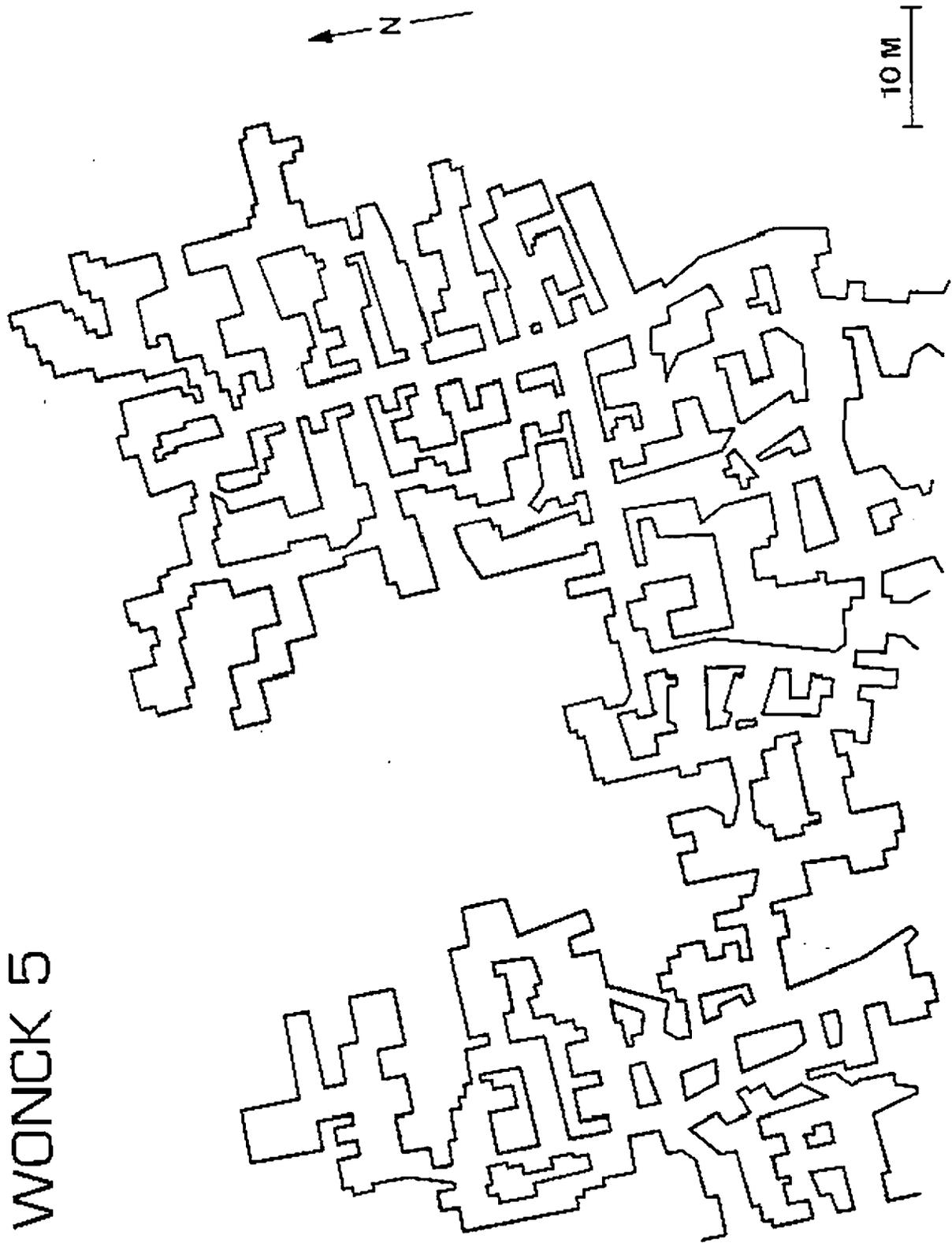




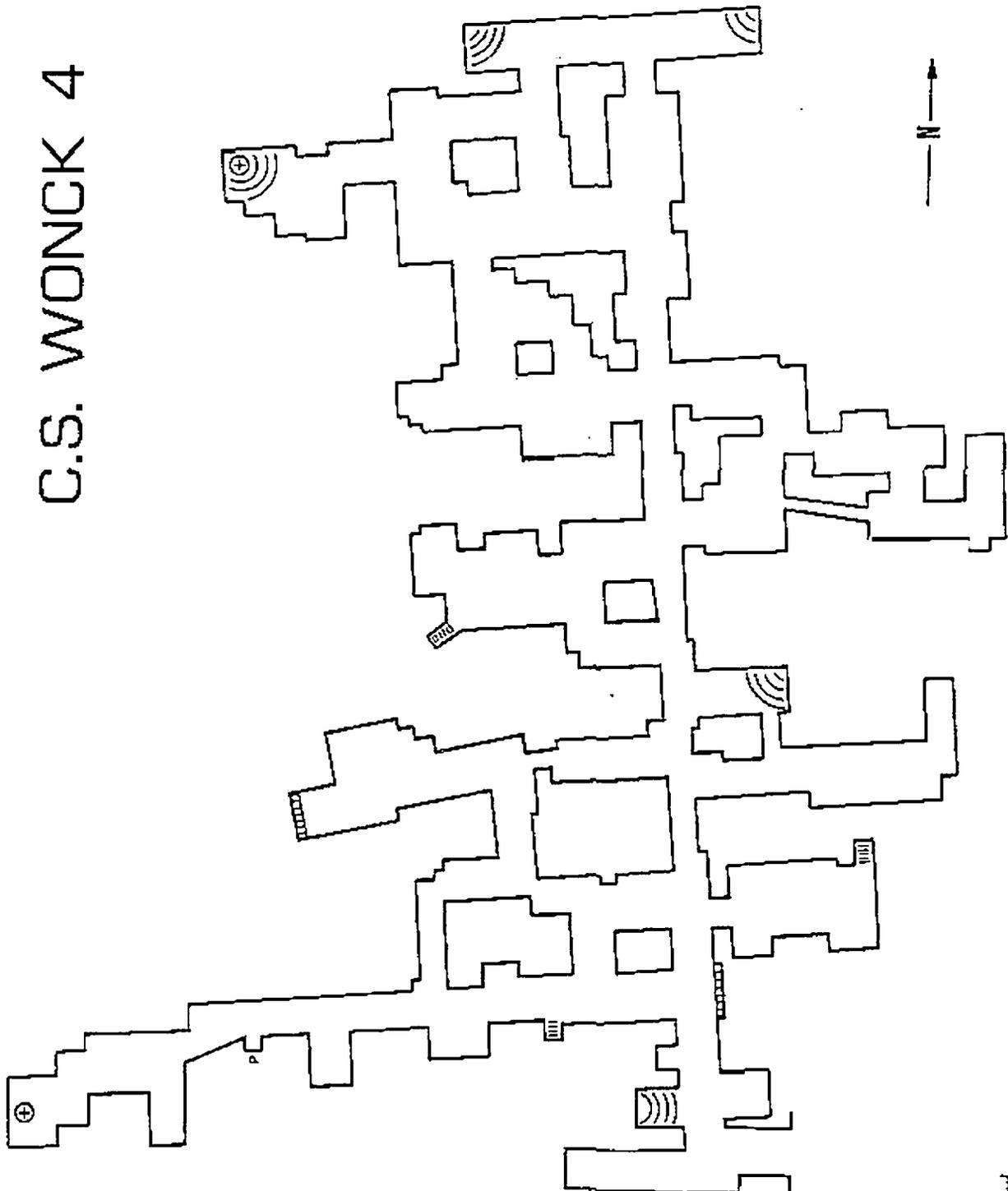
C.S. WONCK 2

10M

C.S. WONCK 5

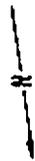


C.S. WONCK 4

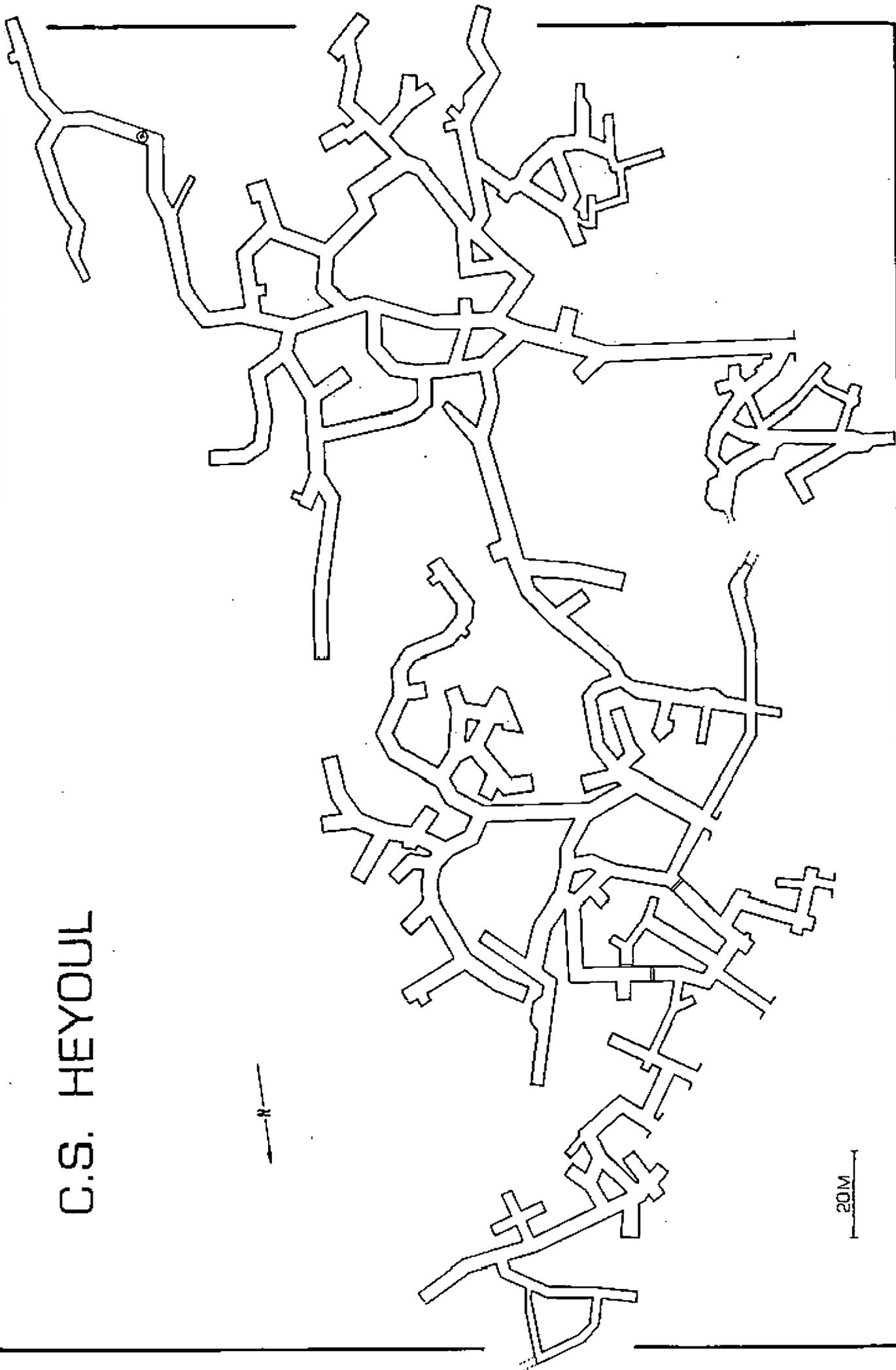


10 M

C.S. HEYOUL



20M



CARRIÈRE SOUTERRAINE DU ROMONT

Province de Liège.
Entité de Bassenge.
Commune d'Eben-Emael.
Lieu-dit : Le Romont.
Carte IGN 1:25.000 N° 34/5-6.

D'un développement avoisinant les 500 mètres, la carrière souterraine du Romont présentait deux réseaux distincts.

D'une part un réseau avant, creusé parallèlement au flanc de la colline, et d'autre part un réseau arrière, creusé plus profondément sous le sommet du massif.

De par sa configuration et sa vétusté, le réseau avant était manifestement une très ancienne exploitation de silex.

Le réseau arrière, plus vaste, plus rectiligne, et présentant partout des traces de débitage et de sciage, était incontestablement une exploitation de tuffeau visiblement plus récente.

Mais ce qui faisait surtout l'intérêt de la carrière du Romont, c'étaient les aménagements de son réseau avant.

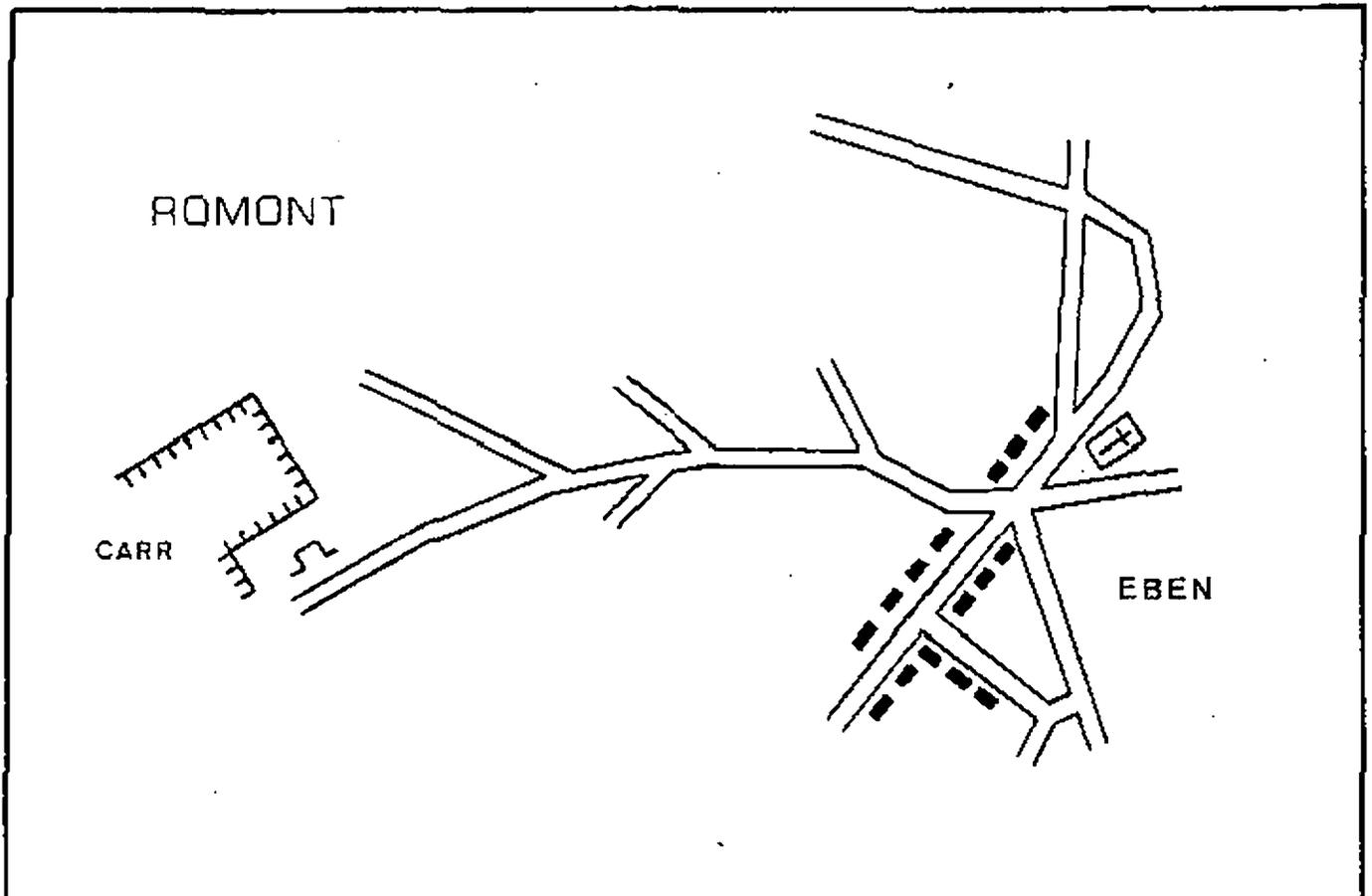
On y trouvait des murs, des portes, des escaliers, et creusés en paroi, des niches, des banquettes, des auges, des anneaux d'attache, des trous de visée et de nombreuses gravures typiques.

Bref, des aménagements rappelant furieusement les souterrains-refuges moyenâgeux de la France.

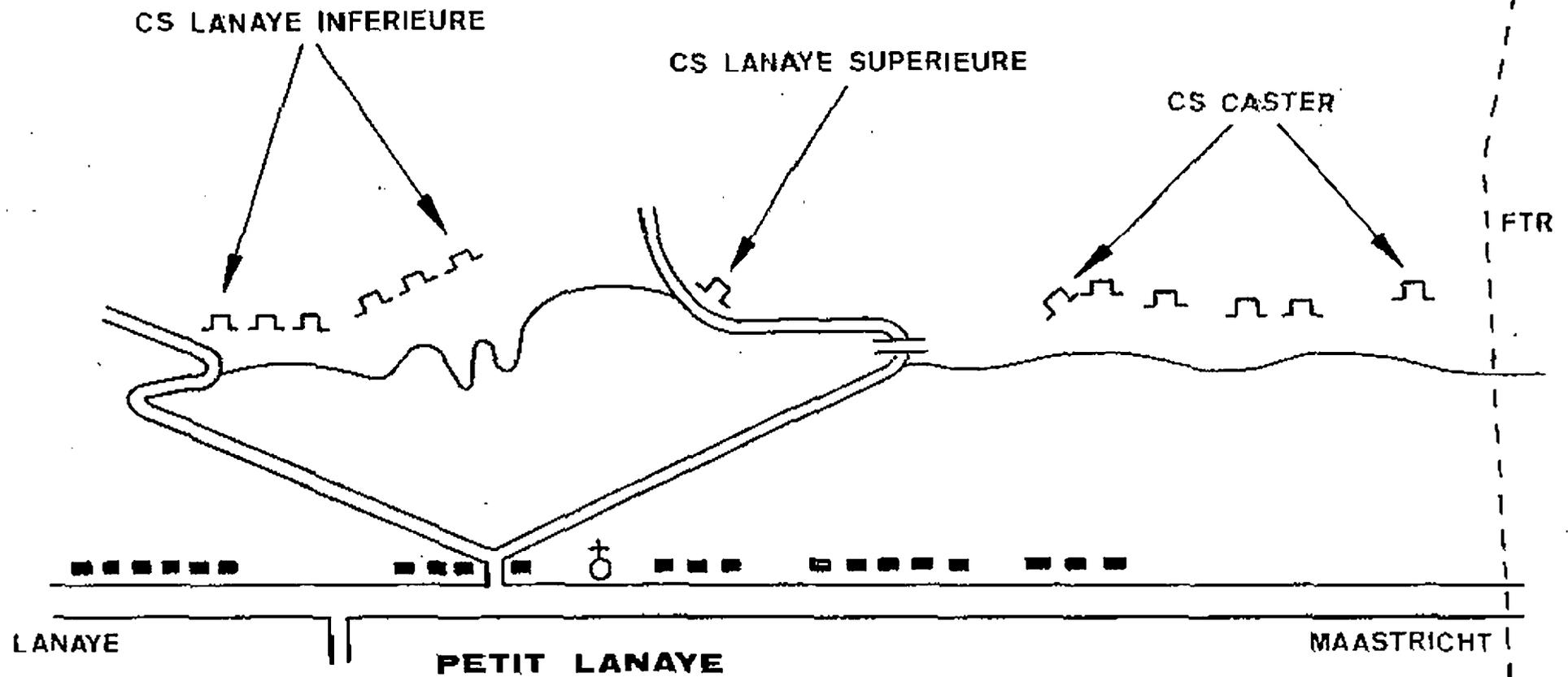
Sentant qu'il y avait là quelque chose, nous avons délaissé un moment l'archéologie minière en faveur de l'archéologie pure.

Pas moins de 42 points d'aménagements remarquables ont été ainsi pointés sur la topo, photographiés, mesurés et décrits.

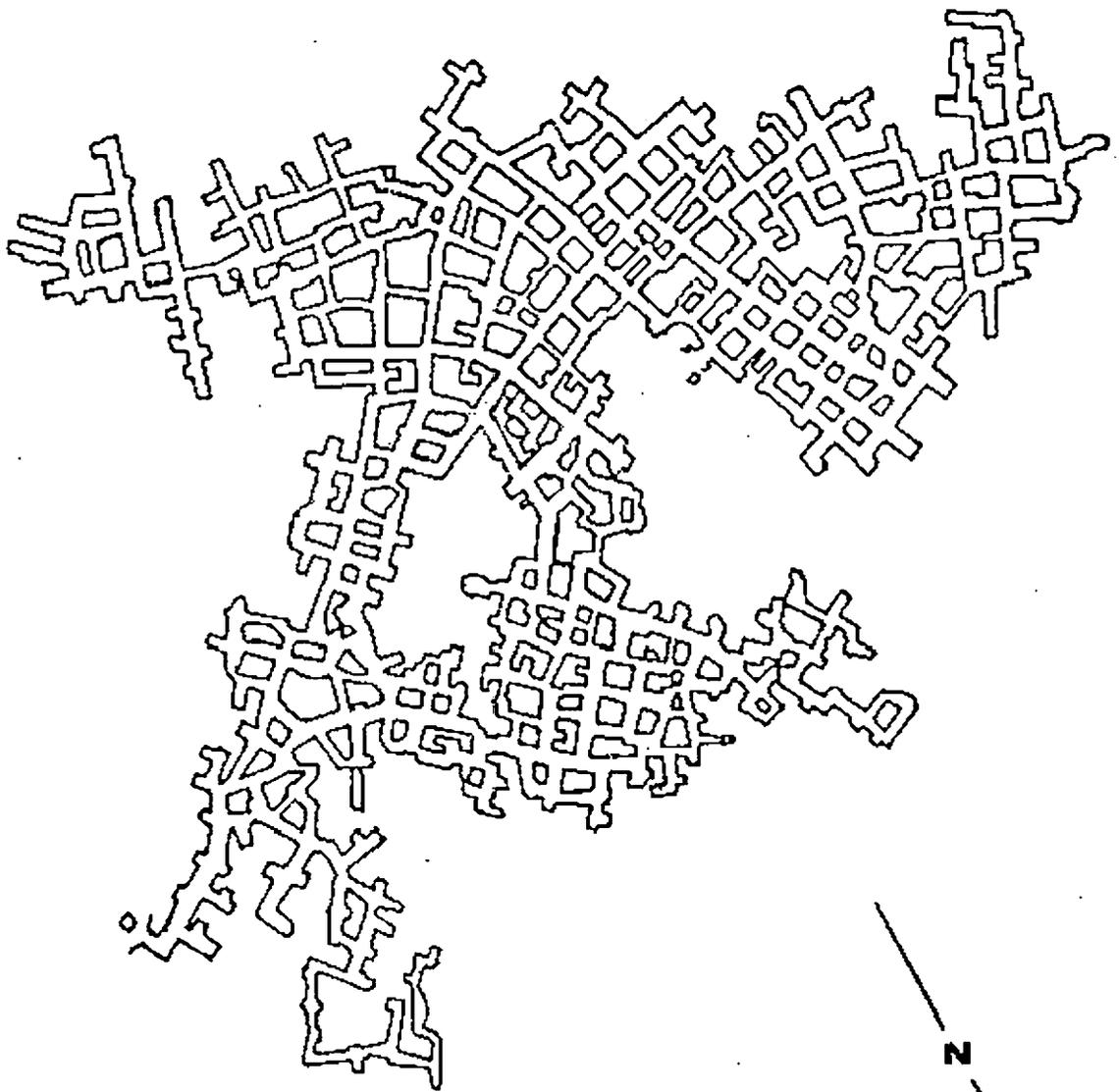
Un travail dont les conclusions sortant du cadre du présent ouvrage



CAVITES DE LA MONTAGNE SAINT-PIERRE THIER DE CASTER



C.S. LANAYE SUPERIEURE



100 M

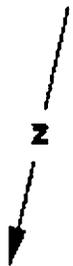
C.S. CASTER PARTIE BELGE



C.S. LANAYE INFERIEURE



100 M



TOPO: Degroot-1967-1983

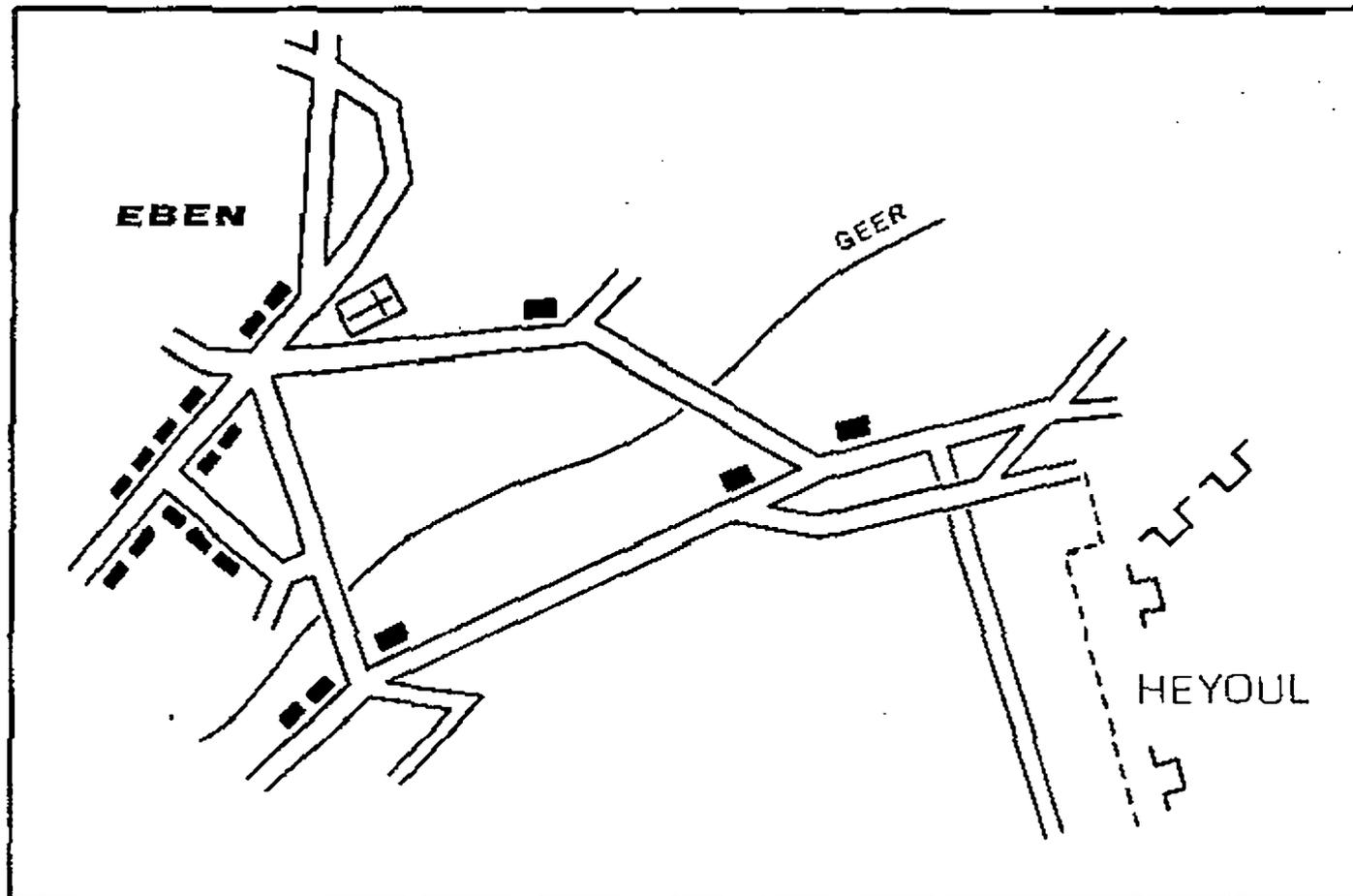
CARRIERE SOUTERRAINE DE HEYOUL

Province de Liège.
Entité de Bassenge.
Commune d'Eben-Emael.
Lieu-dit : Heyoul.
Carte IGN 1:25.000 N° 34/5-6.

En rive droite du Geer, à 500 mètres à l'Est du village d'Eben-Emael.
Comportant cinq entrées, la carrière souterraine de Heyoul se présente sous la forme d'un ensemble labyrinthique de quelques 2000 mètres de développement.
Au fond du réseau, une cheminée débouchant sur le plateau assure l'aération de l'ensemble.

Nous sommes ici en présence d'une ancienne carrière de silex.
Elle fut exploitée comme champignonnière au moins jusqu'en 1981, comme en témoigne une facture rongée par les rats que nous avons retrouvée au fond d'une galerie.

Une grande partie du matériel est d'ailleurs toujours en place et pourrait servir à la création d'un musée du champignon.



Si on a extrait quelques blocs de tuffeau dans C.S. Wonck 6, ses faibles dimensions et l'arrondi de ses couloirs, font plutôt penser à une très vieille carrière souterraine de silex.

On y note la présence de plusieurs banquettes, ce qui laisse supposer un aménagement probable en refuge souterrain à une époque impossible à déterminer.

Mais ici, contrairement au Romont et à Bassenge 3 dont nous parlons ci-après, ce n'est pas flagrant.

CARRIERES SOUTERRAINES DE BASSENAGE

Province de Liège.

Entité de Bassenge.

Commune de Bassenge.

Carte IGN 1:25.000 N° 34/5-6.

Au flanc gauche d'un chemin creux montant derrière l'église.

Bassenge 1 ne correspond en rien aux autres cavités de la région.

Nous serions même tentés d'affirmer qu'il ne s'agit pas d'une carrière. Ses couloirs de section rectangulaire, à voûte plate, et dont la largeur dépasse rarement le mètre, ne correspondent en rien avec ce que nous connaissons en la matière.

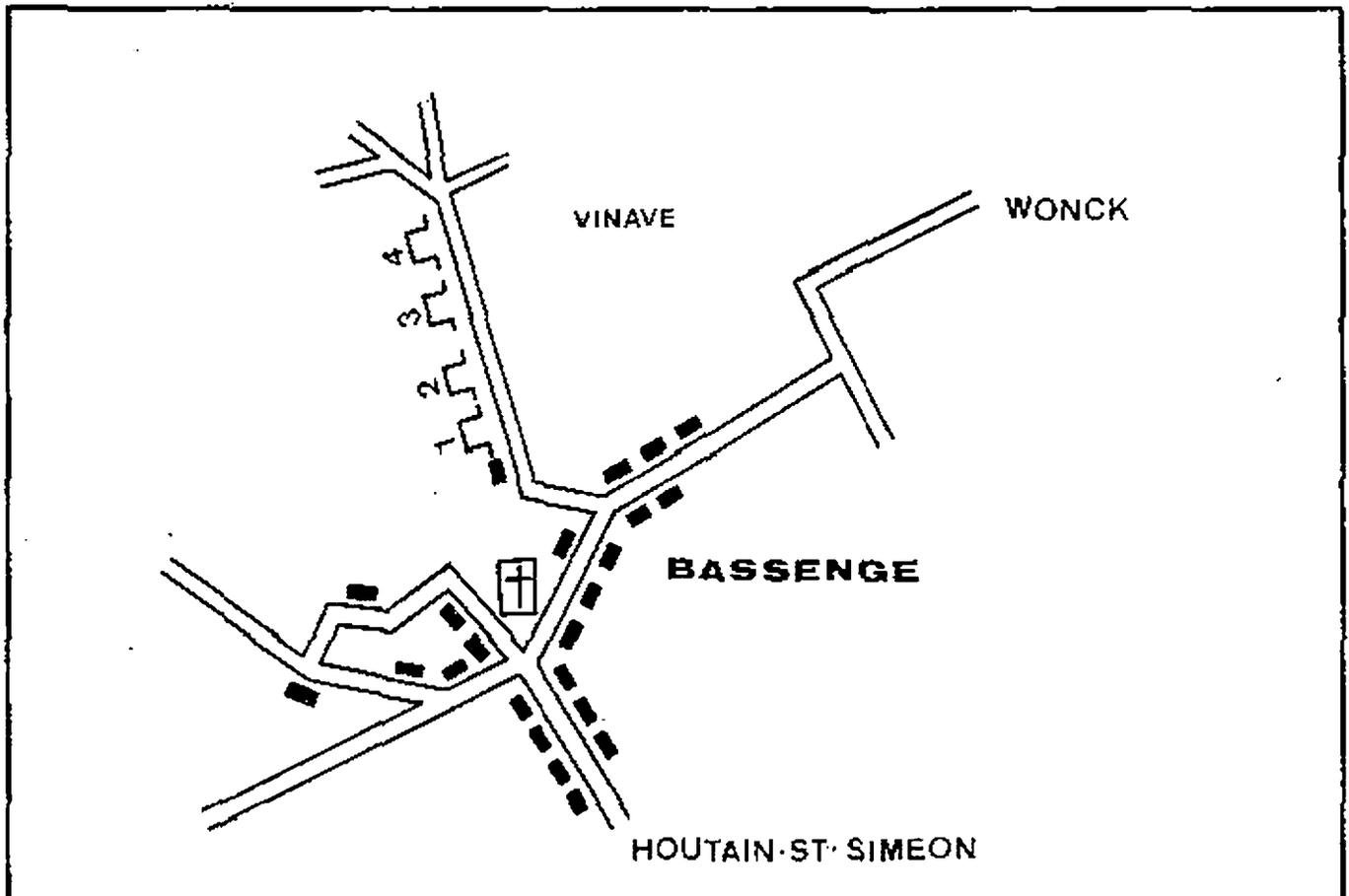
Des trous de boulin dans la paroi extérieure montrent qu'une construction ancienne recouvrait en partie cette cavité.

Dès lors, était-elle "la cave" ou "le souterrain" de cette construction?

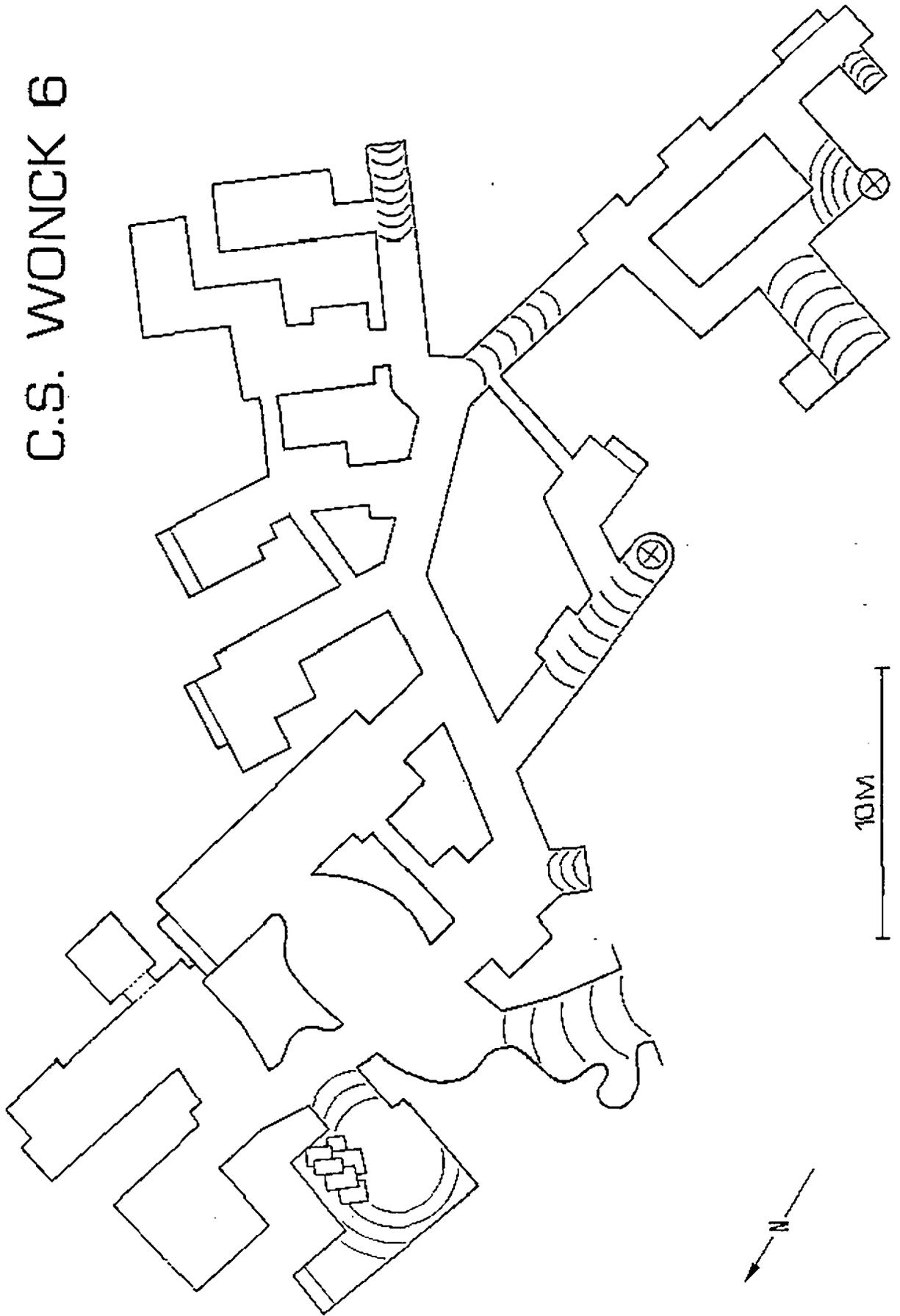
Une fois de plus, rien ne permet d'avancer la moindre affirmation.

Bassenge 2 est une très ancienne exploitation de silex,

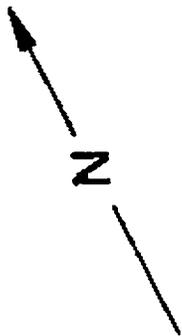
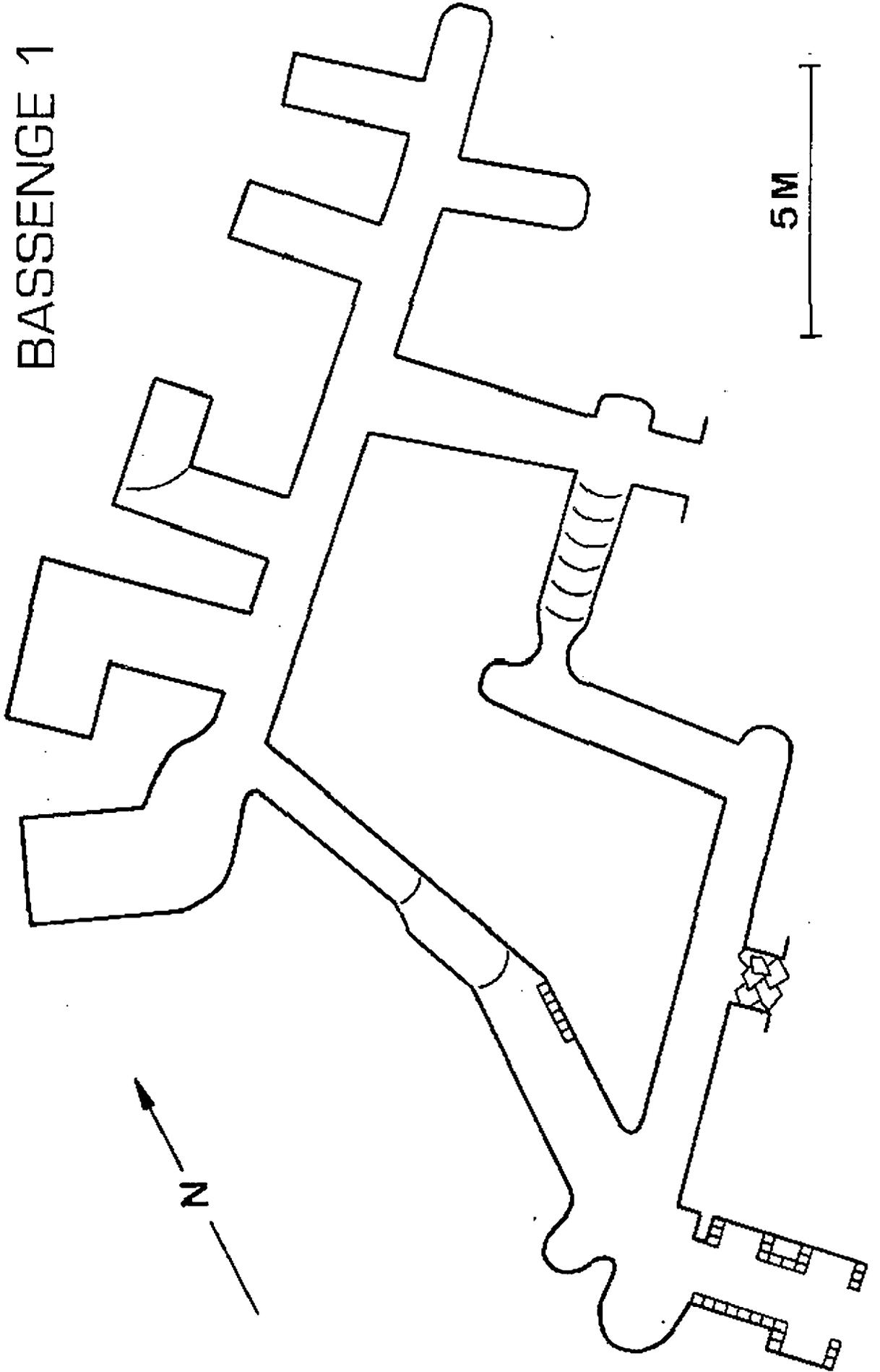
Bassenge 3 également, mais elle présente d'incontestables traces d'aménagement en refuge souterrain.



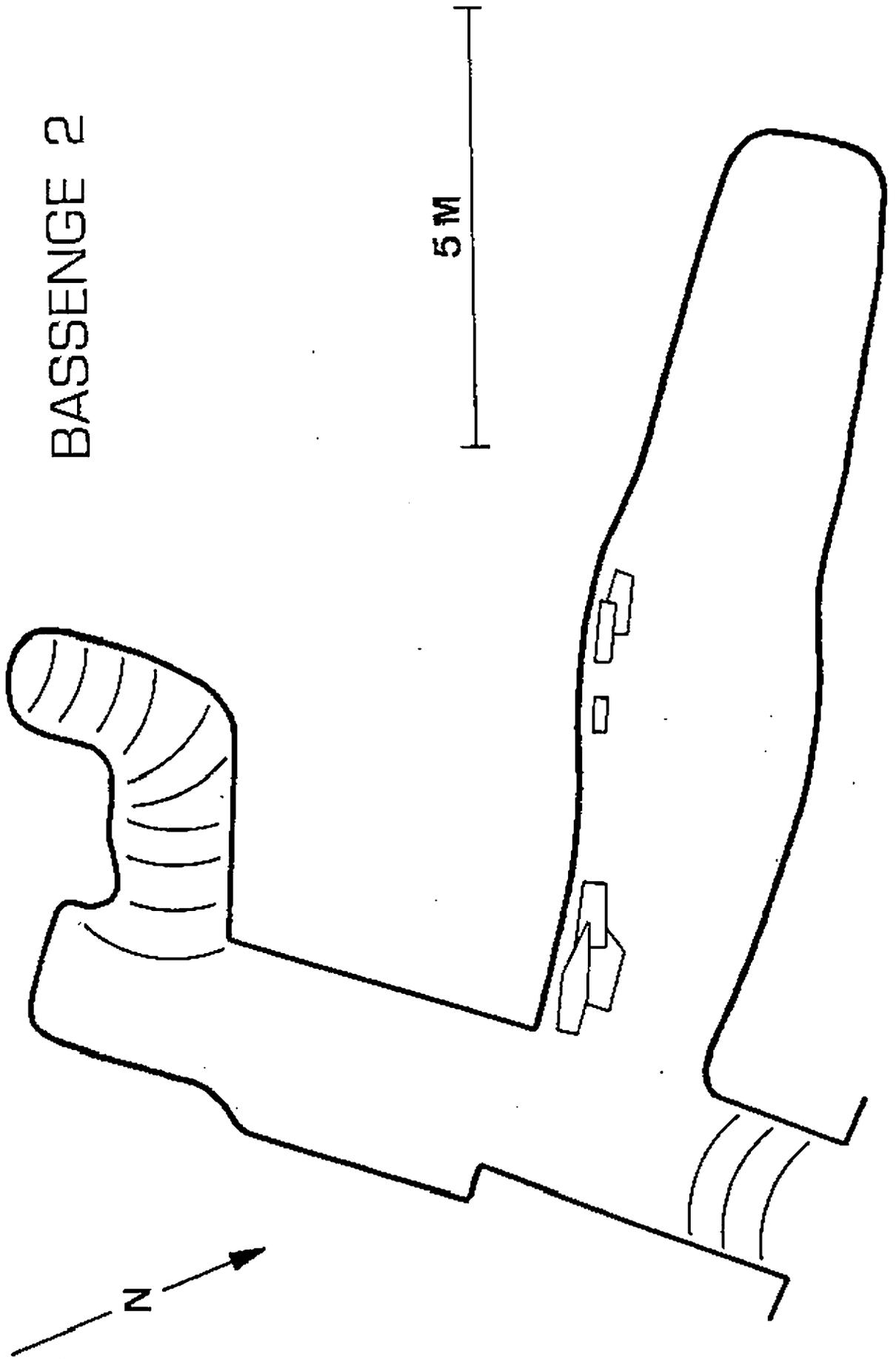
C.S. WONCK 6



BASSENGE 1



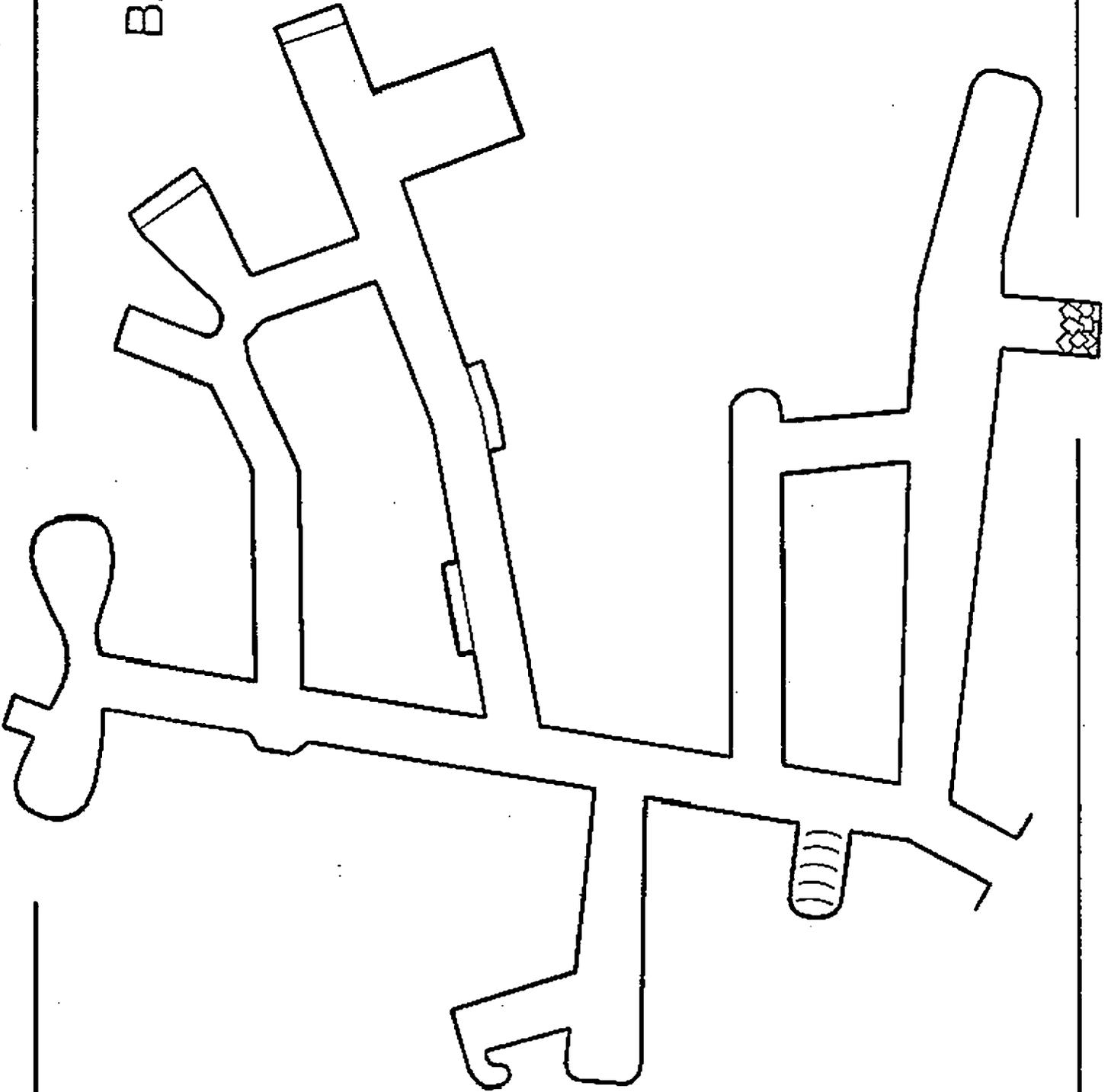
BASSENGE 2



BASSENGE 3

N

5M



Banquettes, niches, trous à lumière, gravures, entrée de galerie à linteau roman, et enfin cheminée d'aération au fond de la galerie principale, sont autant de signes.

Comme au Romont, nous avons pointé, photographié, mesuré et décrit chacun de ces aménagements.

Les résultats de ce travail feront l'objet d'une publication séparée. Bassenge 4 quant à elle, est complètement effondrée.

CARRIERE SOUTERRAINE DE GLONS

Province de Liège.

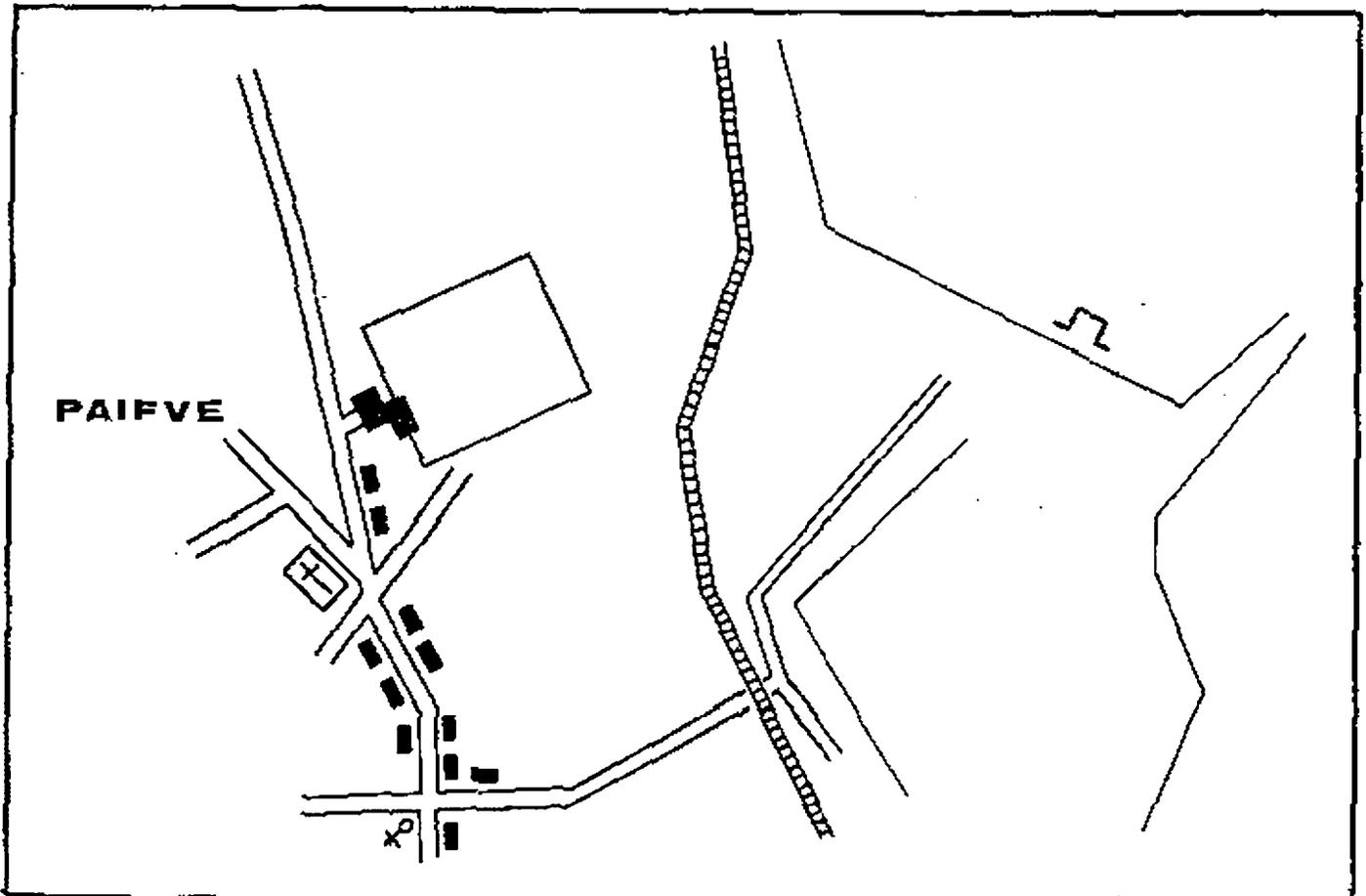
Entité de Bassenge.

Commune de Glons.

Cartes IGN 1:25.000 N° 34/5-6 et 42/1-2 pour l'accès.

Cette cavité de dimensions modestes semble être une exploitation pirate de phosphates, mise en oeuvre par l'un ou l'autre agriculteur local. On n'y voit pas de silex, pas de trace de sciage, et sa morphologie n'a rien à voir avec les grandes exploitations de phosphates dont nous parlerons plus loin.

A noter que le cône d'éboulis qui en obstrue partiellement l'entrée ne peut s'expliquer que par un effondrement de la paroi, probablement postérieur à l'exploitation.



CARRIERE SOUTERRAINE DE WANSIN

Province de Liège.
Entité de Grand-Hallet.
Commune de Wansin.
Carte IGN 1:25.000 N° 41/1-2.

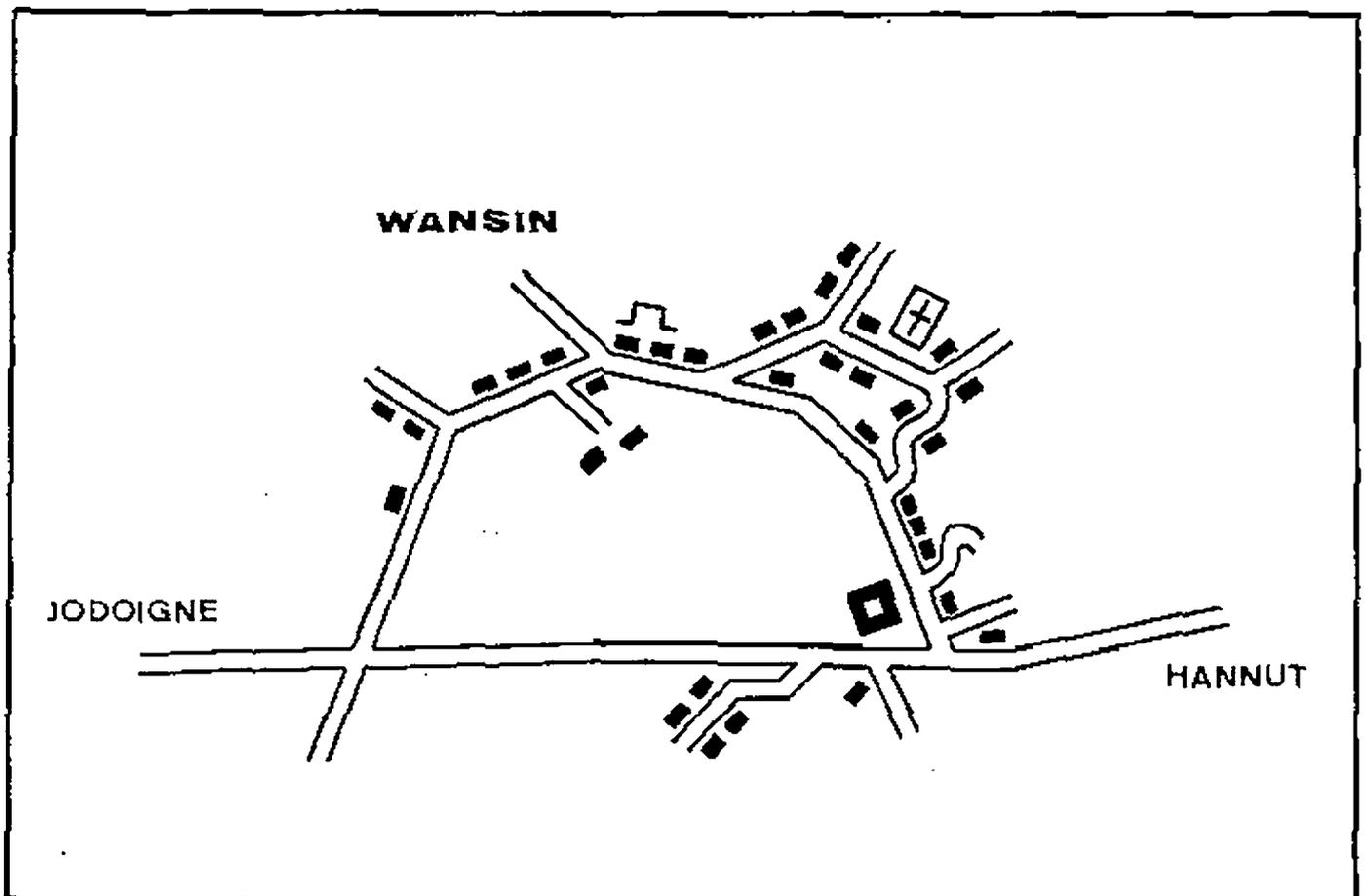
Selon la tradition populaire, tout le massif en rive droite du ruisseau de Wansin serait percé de carrières souterraines s'étendant vers l'Est, jusque Grand-Hallet et même jusque Hannut.

Comme par hasard, toutes les entrées de ce fabuleux réseau sont actuellement effondrées.
Seule subsiste la cavité qui nous intéresse.

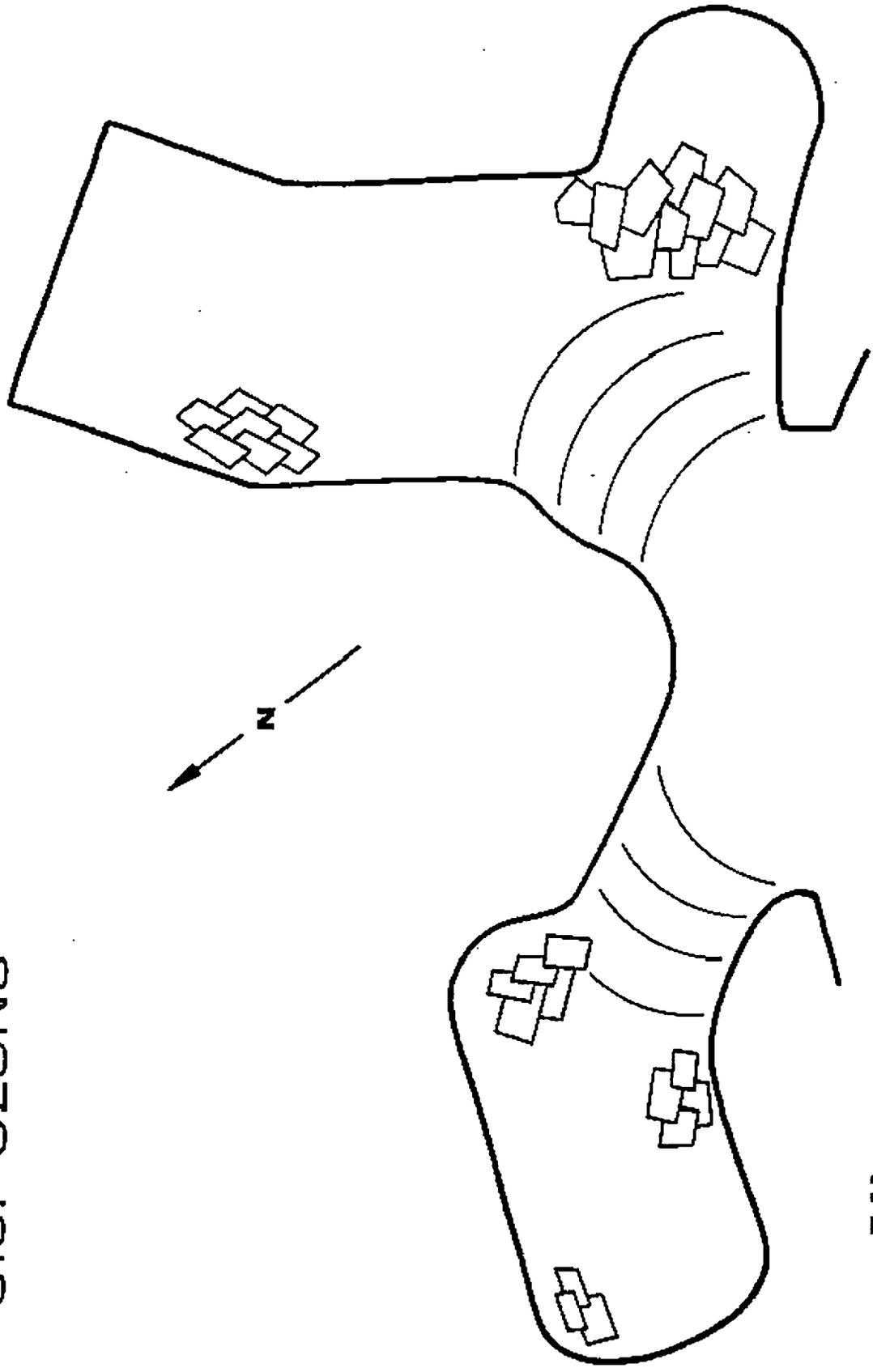
Si nos renseignements sont exacts, on y exploita les phosphates jusqu'en 1951, et ensuite le champignon.

Il est probable que cette carrière appartenait au même propriétaire ou à la même société que celle qui exploitait la carrière souterraine d'Orp-le-Petit dont nous parlons ci-après.

La carrière souterraine de Wansin est propriété privée.
Pour une éventuelle visite, téléphoner au 019/63.39.62.

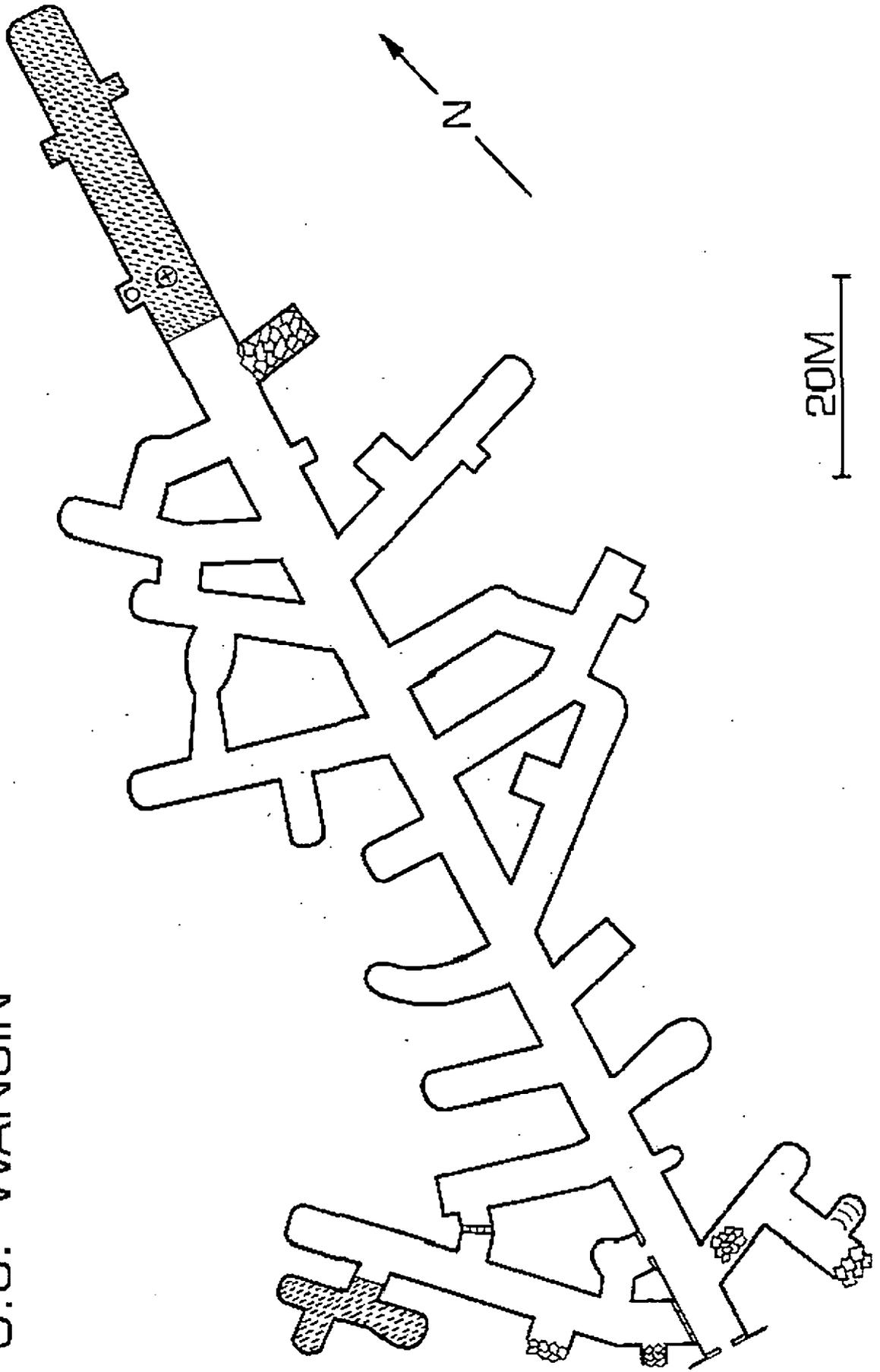


C.S. GLONS



5M

C.S. WANSIN



CARRIÈRE SOUTERRAINE DE ORP-LE-PETIT

Province du Brabant.
Entité de Orp-Jauche.
Commune de Orp-le-Grand.
Hameau de Orp-le-Petit.
Carte IGN 1:25.000 N° 40/3-4 et 41/1-2.

A flanc de coteau, en rive droite du ruisseau de Henri-Fontaine, affluent droit de la Petite Gette.

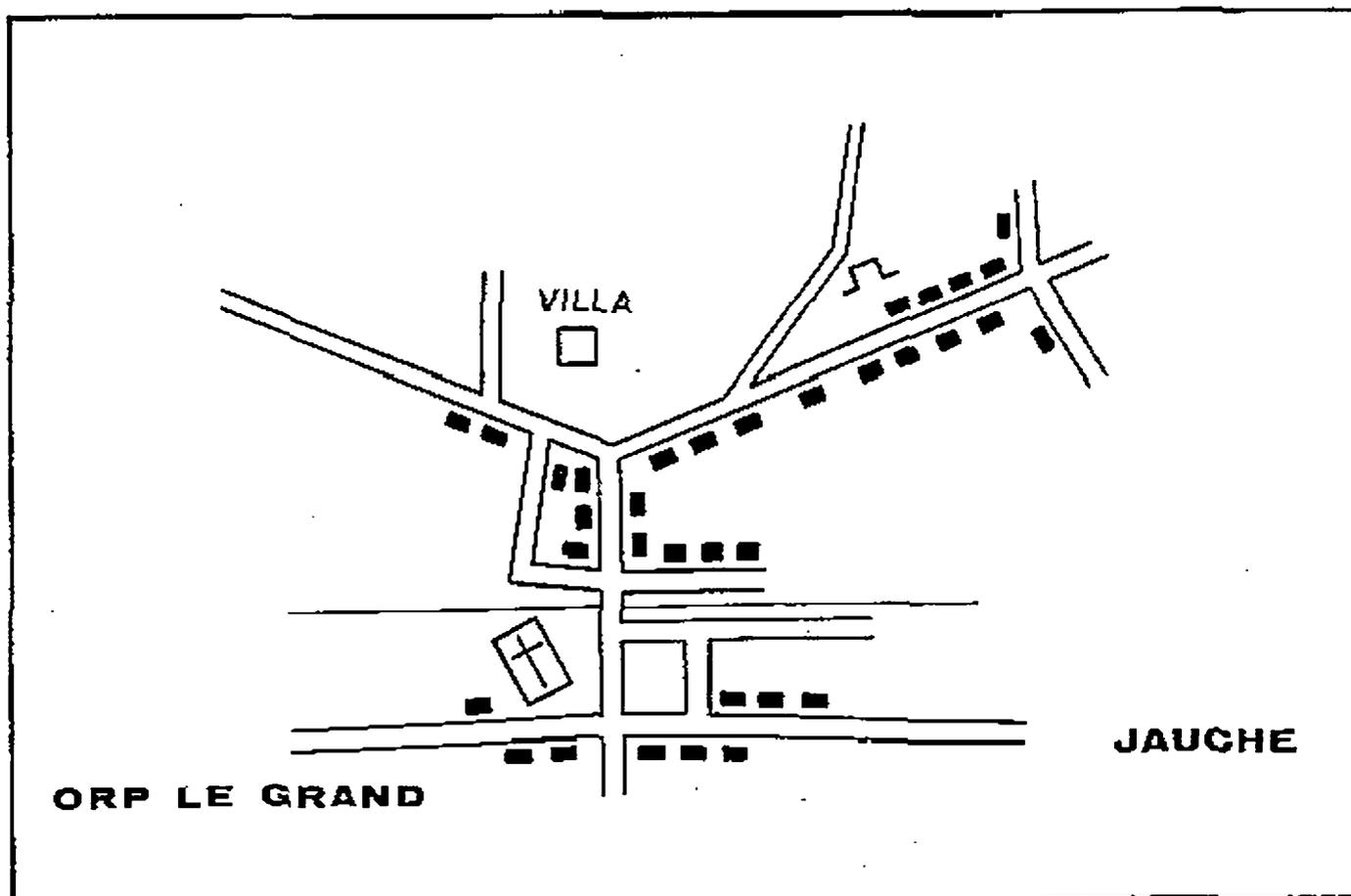
Cette cavité aux galeries hautes et larges a un développement qui dépasse le kilomètre.

Son état de conservation est remarquable.

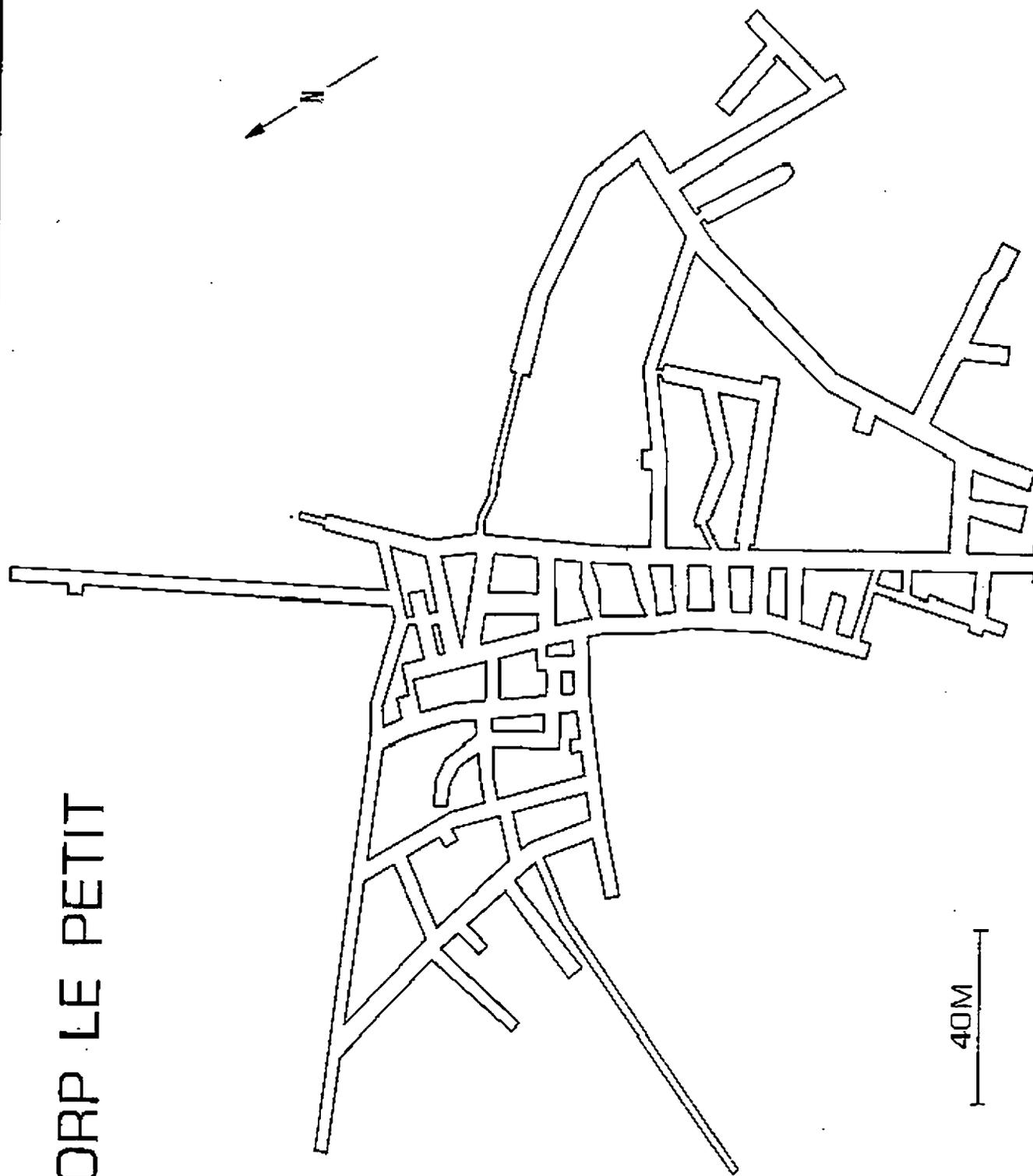
Connue aussi sous le nom de champignonnière Pahau, c'est incontestablement une ancienne exploitation de phosphates, comme en témoignent les ruines de l'usine de traitement qui la précède sur le terrain.

Malgré que, comme Wansin, elle fut probablement exploitée jusque 1951 et peut-être même plus tard, nous n'avons retrouvé aucun témoin de cette époque.

Une trentaine d'années ont suffi à plonger cette importante exploitation dans les oubliettes de l'Histoire.



C.S. ORP LE PETIT



40M

LES SOUTERRAINS DE FOLX-LES-CAVES

Province du Brabant.

Entité de Orp-Jauche.

Commune de Folx-les-Caves.

Lieu-dit : Aux Caves ou Bois des Caves.

Carte IGN 1:25.000 N° 40/3-4.

S'étendant sous quelque 40 hectares de plateau, en rive droite de la Petite Gette, les souterrains de Folx-les-Caves se composent de deux réseaux distincts, ne communiquant entre eux que par un seul passage actuellement muré (Point MM sur les topos).

Ce sont les Caves Bodart et les Caves Racourt.

A l'origine, ces deux réseaux ne faisaient qu'un, dont les Caves Bodart constituent probablement l'accès primitif.

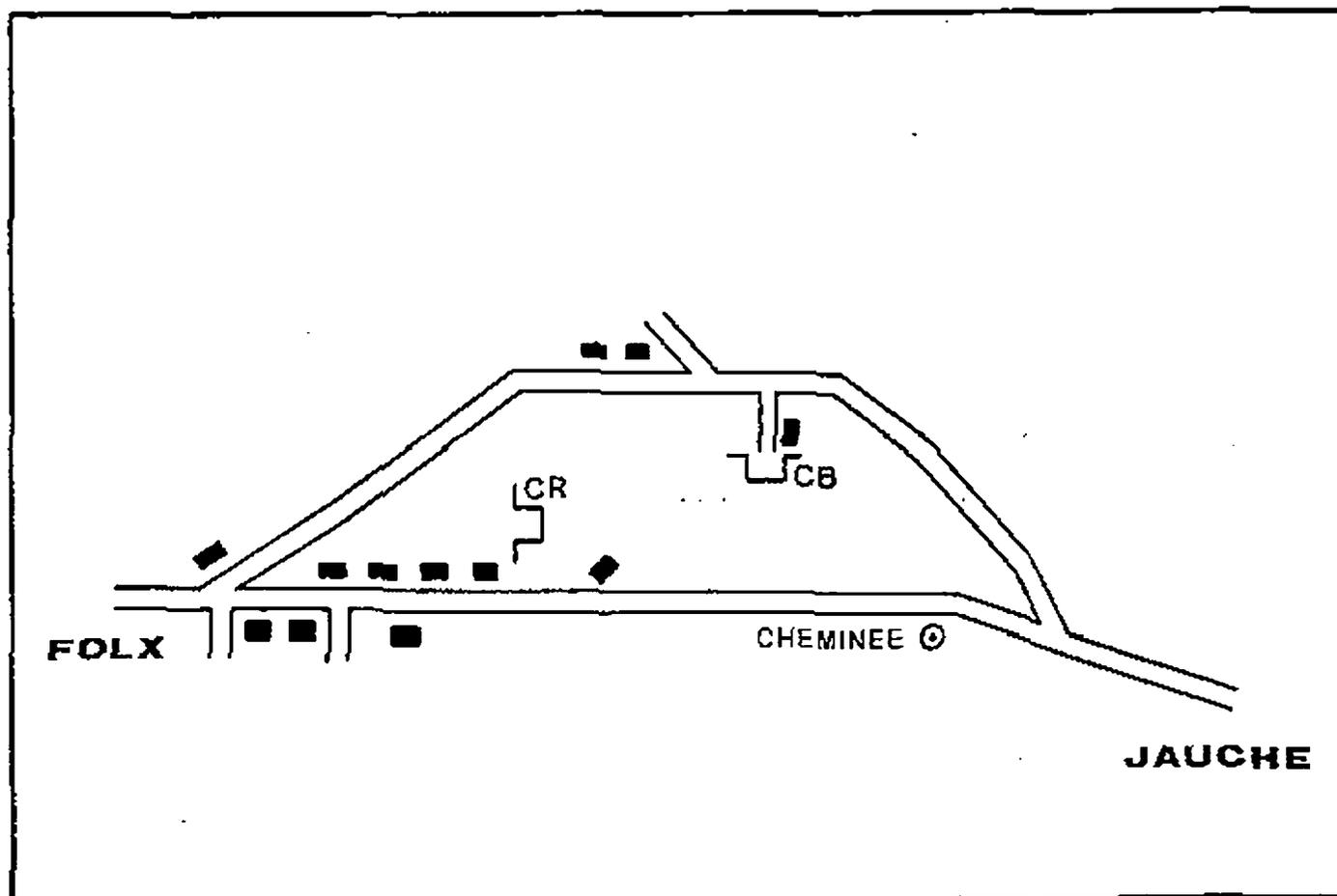
En effet, l'entrée de celles-ci est constituée d'un porche s'ouvrant à flanc de coteau, tandis qu'on accède aux Caves Racourt par une doline d'effondrement manifestement plus récente.

Ce sont deux réseaux labyrinthiques de galeries le plus souvent larges et hautes.

Les largeurs varient de 2 à 8 mètres, tandis que les voûtes, plates, en plein cintre ou en ogives, plafonnent entre 2 et 4 mètres, parfois 6 dans les Caves Racourt.

Dans chaque réseau nous trouvons une cheminée d'aération débouchant en surface.

De nombreux couloirs sont obstrués par d'importants effondrements, conséquences d'un tremblement de terre qui se serait produit en 1828.



Il arrive que des cavités artificielles creusées dans la craie recourent, à l'occasion, l'un ou l'autre micro-karst.

Ce n'est vraiment pas rare.

Fait unique en Belgique, les Caves Bodart recourent un micro-karst actif. C'est ce ruisseau, fortuitement découvert et soigneusement canalisé, qu'on appelle "La mystérieuse rivière souterraine de Folx-les-Caves".

Les Caves Racourt s'étendent sur une longueur totale de 90 mètres pour une largeur maximale de 130 mètres.

Les Caves Bodart font 110 mètres sur 160.

Comme on le voit, nous sommes loin de l'étendue fabuleuse et intopographique que la tradition et certains ouvrages attribuent à ces réseaux.

Il est également faux de prétendre, comme certains l'ont fait, que les propriétaires n'ont jamais voulu autoriser le relevé topographique de leurs caves.

Nous n'avons rencontré aucune opposition de ce côté, bien au contraire. Signalons encore que les cavités de Folx-les-Caves présentent de nombreuses traces d'aménagements en rapport avec leurs diverses utilisations à travers les âges.

Toponymie

Si nous parlons ici des "Souterrains de Folx-les-Caves", c'est parce que c'est sous ce vocable que sont désignées ces cavités dans la plupart des ouvrages qui en font mention.

Mais comme on le verra plus loin, le problème est complexe, et rien ne prouve que ces souterrains en furent vraiment au sens archéologique du terme.

Des carrières souterraines alors, objet de cet ouvrage?

C'est fort possible, surtout si les Romains y exploitèrent la pierre et le silex, mais cela non plus n'est pas prouvé.

Des caves?

Caves Bodart, Caves Racourt, Folx-les-Caves.

Il est évident que ces cavités servirent de caves à l'un ou l'autre moment de leur existence, mais quand et comment, nous n'en savons rien.

Alors, faut-il parler de souterraine, de carrières souterraines ou de caves? Mystère!

Les habitants de la région quant à eux ont résolu le problème.

Ils appellent ces cavités...des grottes, tout simplement.

Géologie

Les souterrains de Folx-les-Caves sont creusés dans un banc de tuffeau sableux de plus ou moins deux mètres d'épaisseur.

Ce tuffeau est grossier vers le sommet du banc et homogène à sa base.

Il contient des blocs arrondis de grès siliceux (Exploités jadis comme pierre à pavés dans le secteur de la rivière souterraine des Caves Bodart), ou des silex gris très durs (Exploités peut-être à la préhistoire ou par les Romains).

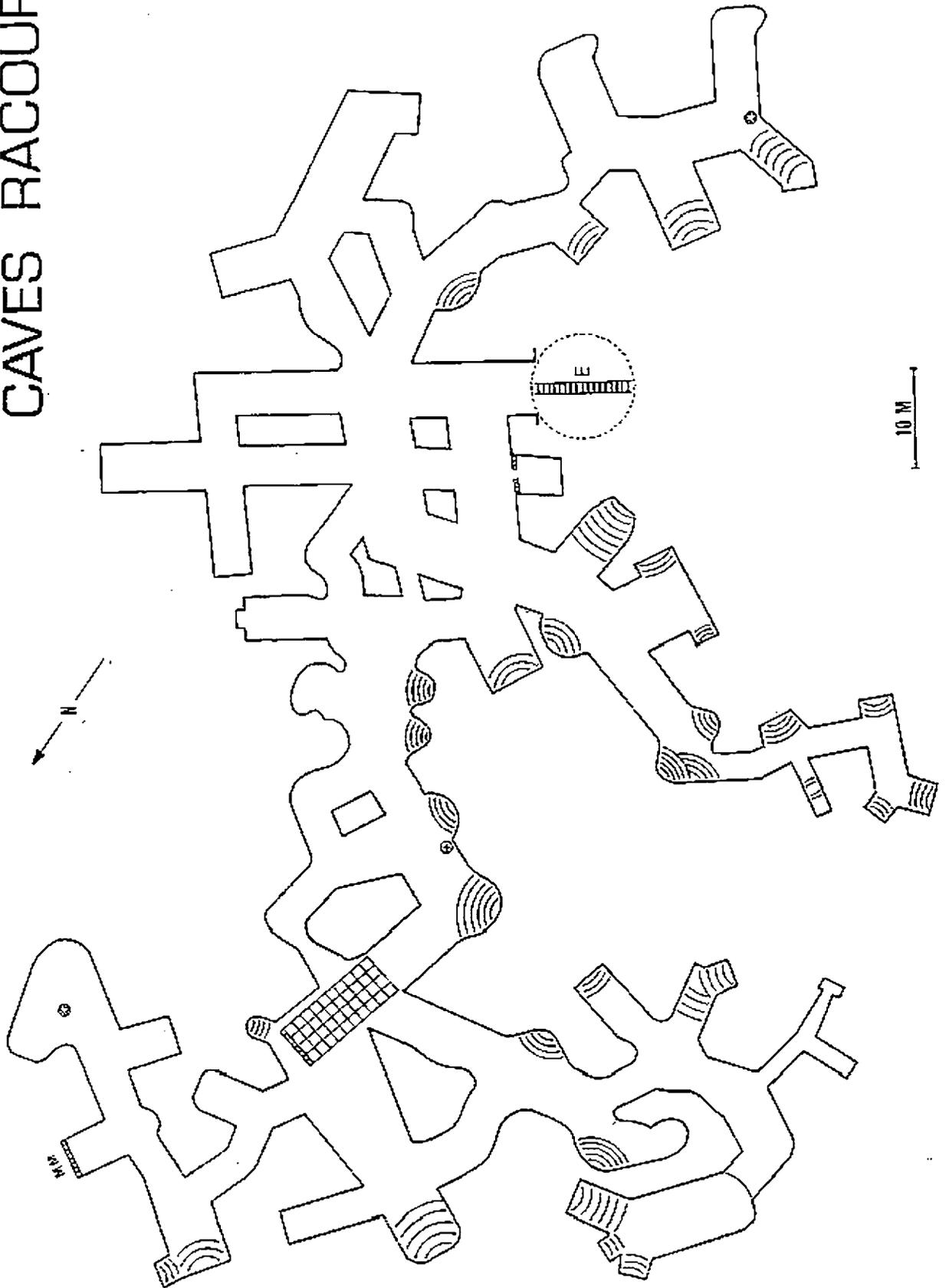
De nombreux auteurs attribuent ce banc au maastrichtien.

Ce n'est pas l'avis du géologue E. Van Den Broeck, qui dans un ouvrage relatif au créacé de la vallée de la Petite Gette, démontre l'existence de deux bancs distincts dans le massif de Folx.

Un banc supérieur effectivement maastrichtien et extrêmement fossilifère et, séparé de celui-ci par une couche de galets roulés noirs, un banc inférieur, très pauvre en fossiles, et ne renfermant aucune trace de la faune caractéristique du maastrichtien.

Seules les voûtes des galeries entament le banc maastrichtien, ce qui explique que les fossiles que l'on peut encore voir de nos jours à Folx-les-Caves se trouvent au plafond.

CAVES RACOURT



10 M

Origine, histoire et petite histoire des souterrains de Folx-les-Caves

L'origine des souterrains de Folx-les-Caves est pour le moins mystérieuse, et de nombreuses théories s'affrontent à ce sujet.

Origine néolithique

Les parois des cavités de Folx-les-Caves sont couvertes, en de nombreux endroits, de multiples traces de coups de pic.

D'aucuns prétendent, ce qui n'est pas évident à l'examen, que ces traces de pic présentent un profil semi-circulaire et un point de choc rond, preuve qu'ils ont été faits au moyen d'outils en os et non en métal.

À notre avis, c'est peu probable.

Comme nous l'avons vu ci-avant, il existe en Belgique de nombreuses exploitations néolithiques de silex, notamment à Spiennes, qui ont toutes la même morphologie, à savoir des puits très proches les uns des autres, du fond desquels partent des galeries très étroites suivant les bancs de silex.

Une morphologie qui n'a vraiment rien à voir avec celle des cavités de Folx-les-Caves.

Origine celtique ou germane

In Germ XVI(?), l'historien latin Tacite nous dit... Les Germains et les Gaulois creusaient sous terre des cavernes profondes qui leur servaient à la fois d'asile pour l'hiver et de grenier pour leurs récoltes.

Voilà qui justifierait amplement l'appellation de souterrains ou de caves.

L'idée a son importance.

En effet, s'il existe en France, et notamment à Naours, de nombreux grands souterrains-refuges, ils se caractérisent tous par des formes géométriques régulières auxquelles on ne peut comparer les labyrinthes de Folx-les-Caves.

De plus, on les date au plus tard de la fin du moyen-âge.

Plus rustiques et plus anciens, les souterrains de Folx-les-Caves, sont peut-être les seuls souterrains-refuges gaulois ou germanes subsistant en Europe.

Origine romaine

La plupart des auteurs dit "Sérieux" attribuent une origine romaine aux souterrains de Folx-les-Caves.

Ils y auraient exploité le grès et le silex.

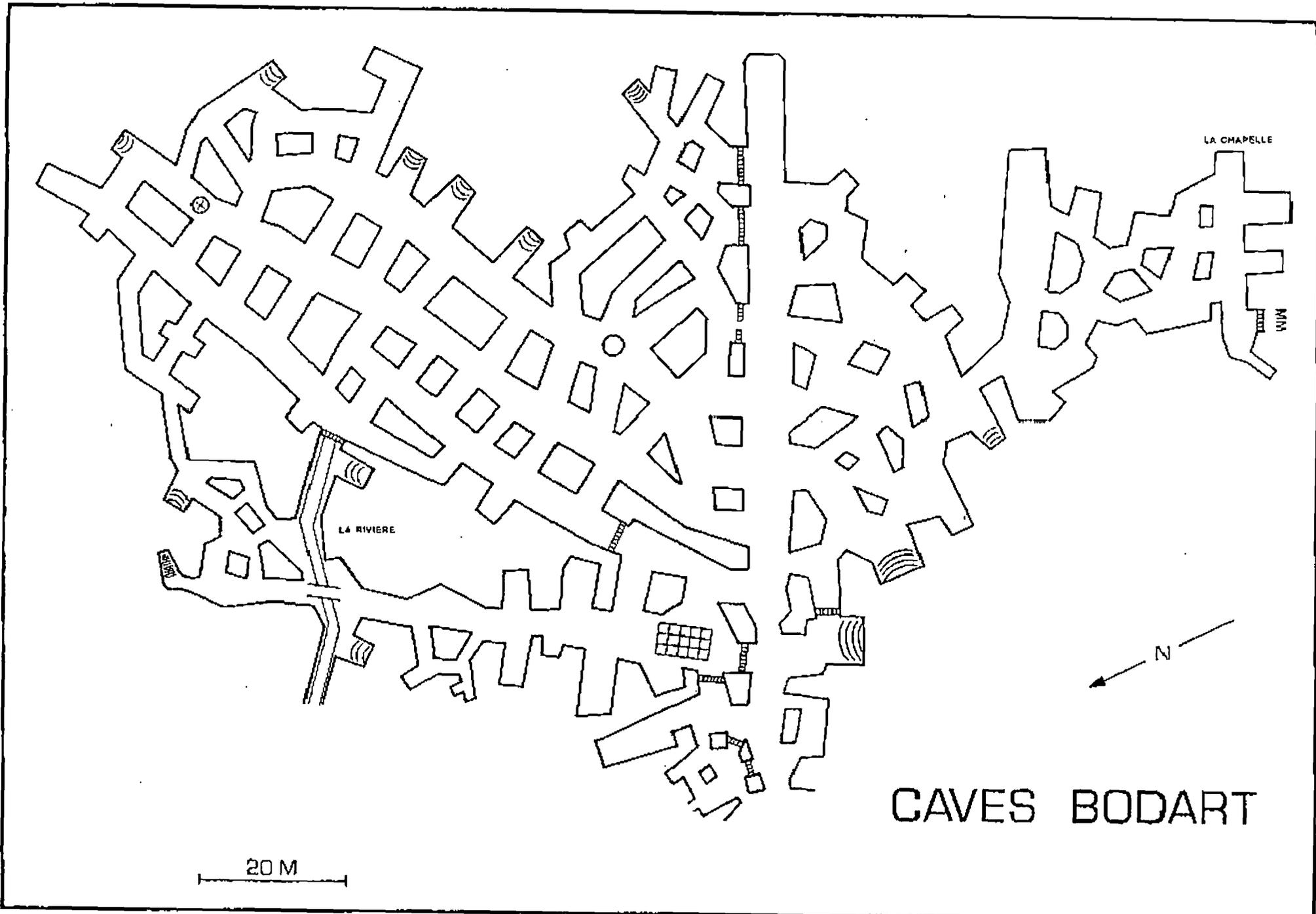
C'est une hypothèse fort plausible, encore qu'aucun document ne la démontre.

Mais en effet, de nombreuses fouilles l'ont prouvé, les Romains occupèrent longtemps la région, et il leur fallait bien des pierres pour leurs diverses constructions.

D'autre part, la morphologie des cavités de Folx-les-Caves est fort semblable à celle des grandes carrières souterraines de silex ou de tuffeau que nous connaissons à Vechmael, à Tongres, ainsi que dans la vallée du Geer, et dont l'origine romaine est prouvée.

Il faut remarquer cependant que toutes les cavités du Limbourg ou du Geer que nous avons visitées, ne présentent nulle part ces parois couvertes de coups de pic qui sont la caractéristique des souterrains de Folx-les-Caves.

Il est vrai que ces carrières ont été réexploitées à des périodes plus récentes, ce qui a pu faire disparaître tout vestige archéologique.



Et à propos d'archéologie, une étude sérieuse du site de Folx-les-Caves a-t-elle jamais été réalisée?
A notre connaissance, non!

Moyen-âge

Au moyen-âge, il existait à Folx-les-Caves une forteresse rudimentaire de type motte féodale.
Le seigneur des lieux fut partie prenante dans la longue guerre des Awans qui ensanglanta à l'époque le Pays de Liège.
Pouvons-nous pour autant établir un parallélisme entre les souterrains de Folx-les-Caves et les souterrains-refuges de Hesbaye?
Il s'agit en fait d'un domaine où rien encore ne nous permet de sortir de l'extrapolation, pour ne pas dire du rêve.
Nous ne trouvons pas non plus à Folx-les-Caves des traces d'aménagements telles que niches, auges et banquettes, comme nous en voyons dans certaines cavités de la vallée du Geer, à Bassenge notamment.

De 1750 à 1769, les souterrains de Folx-les-Caves servirent de refuge à un célèbre bandit local nommé Colon.
Le récit de ses exploits, dont le souvenir est encore vif dans la région, pourrait remplir plusieurs pages.

Les souterrains de Folx-les-Caves servirent également de refuge sous la Révolution Française.
On y célébra le culte au lieu-dit: La Chapelle, à l'extrémité Sud des Caves Bodart.

Vers 1850, (1836 selon d'autres sources), le sieur Géronchal, bourgmestre de Jauche, entreprit à Folx-les-Caves l'exploitation du grès comme pierre à pavés.

C'est ce qui fait dire à certains auteurs que les souterrains de Folx-les-Caves sont creusés dans le grès landenien.

C'est faux!

Gobertange n'est pas très loin, mais la confusion n'est pas admissible.

C'est vers cette époque qu'on installa une brasserie dans les Caves Bodart et que l'on construisit, tant dans le réseau Bodart que dans le réseau Racourt, les deux pistes de danse qui servent encore de nos jours aux réjouissances populaires du pays de Folx.

C'est probablement au même moment que des artistes amateurs prirent l'habitude de graver dans les parois des caves de nombreux bas-reliefs dont certains ne manquent d'ailleurs pas de cachet.

C'est en 1886 que débuta dans les souterrains de Folx-les-Caves la culture intensive du champignon de couche.

Une activité qui aujourd'hui n'est plus qu'un vague artisanat.

Signalons enfin que les Caves Racourt sont accessibles aux touristes.
Il faut s'adresser à Monsieur M. Racourt au 081/87.73.66.

Il en était de même pour les Caves Bodart jusqu'en 1985.

Actuellement, le père Bodard a disparu, et la propriété, probablement vendue, est à l'abandon.

Comme nous avons pu le constater lors d'une dernière visite sur place, maison et caves sont livrées au pillage.

CARRIERES SOUTERRAINES DE CIPLY

Province du Hainaut.

Entité de Mons.

Communes de Cibly et Mesvin.

Carte IGN 1:25.000 N° 45/7-8.

Ouvertes en 1874, et s'étendant sur plusieurs kilomètres au Sud et à l'Ouest du village, les carrières souterraines de phosphates de Cibly devaient atteindre un développement comparable à celui des carrières de la Malogne à Cuesmes, dont elles sont d'ailleurs le prolongement logique.

Plus tard, à une époque que nous ignorons, l'exploitation du site fut reprise à ciel ouvert, ce qui explique que les deux cavités qu'on y retrouve, ne sont en fait que de bien maigres vestiges des réseaux anciens.

La carrière encore en activité sur le site, retraite quant à elle les déchets des exploitations antérieures.

Inutile donc d'y rechercher le moindre fossile.

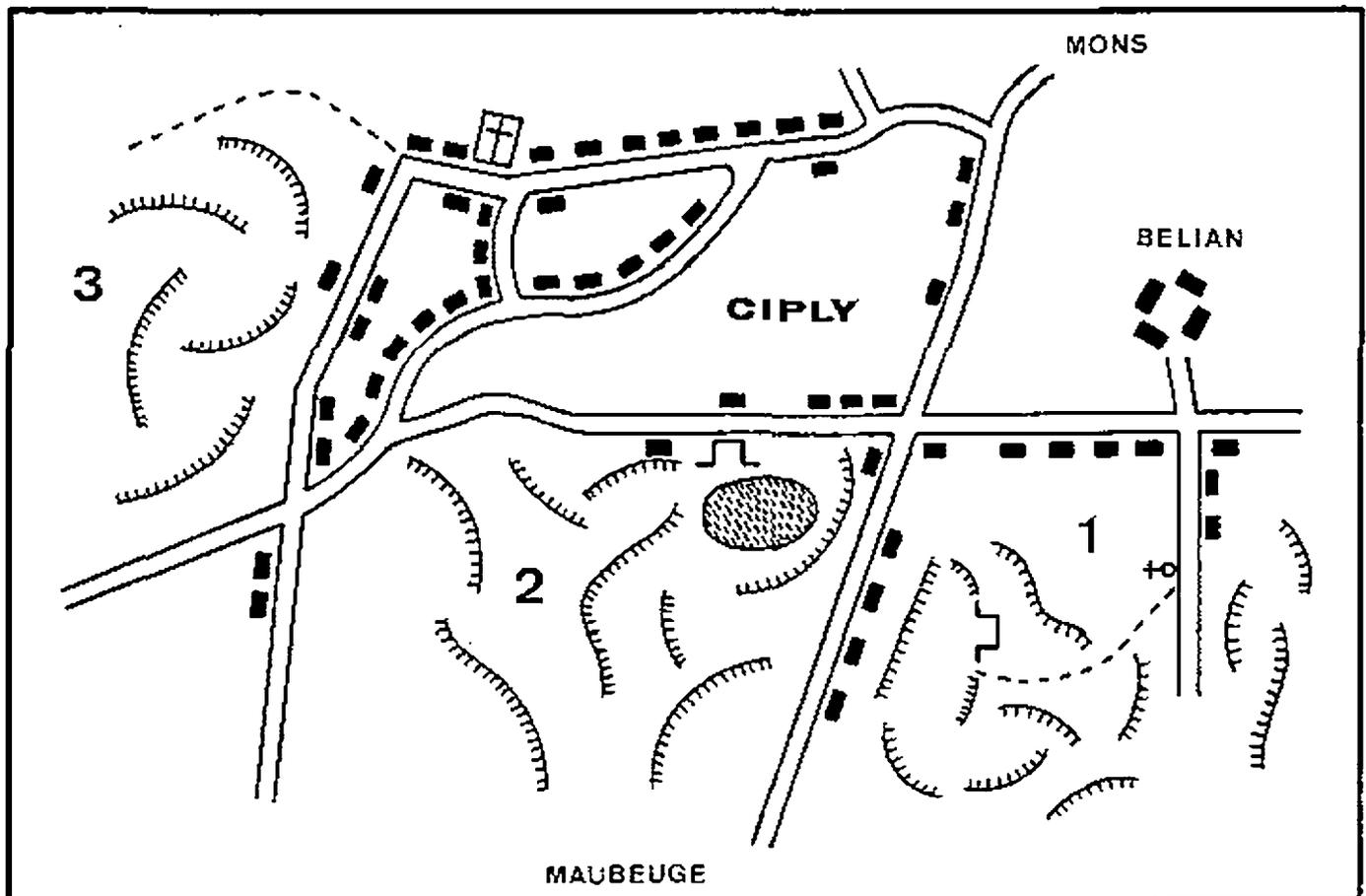
G.S.CIPLY 1

Dite aussi "Trou Bélian", cette cavité, d'un développement de quelque 200 mètres, s'ouvre au fond d'une vaste doline transformée en dépotoir. Sa disparition complète n'est plus qu'une question de mois.

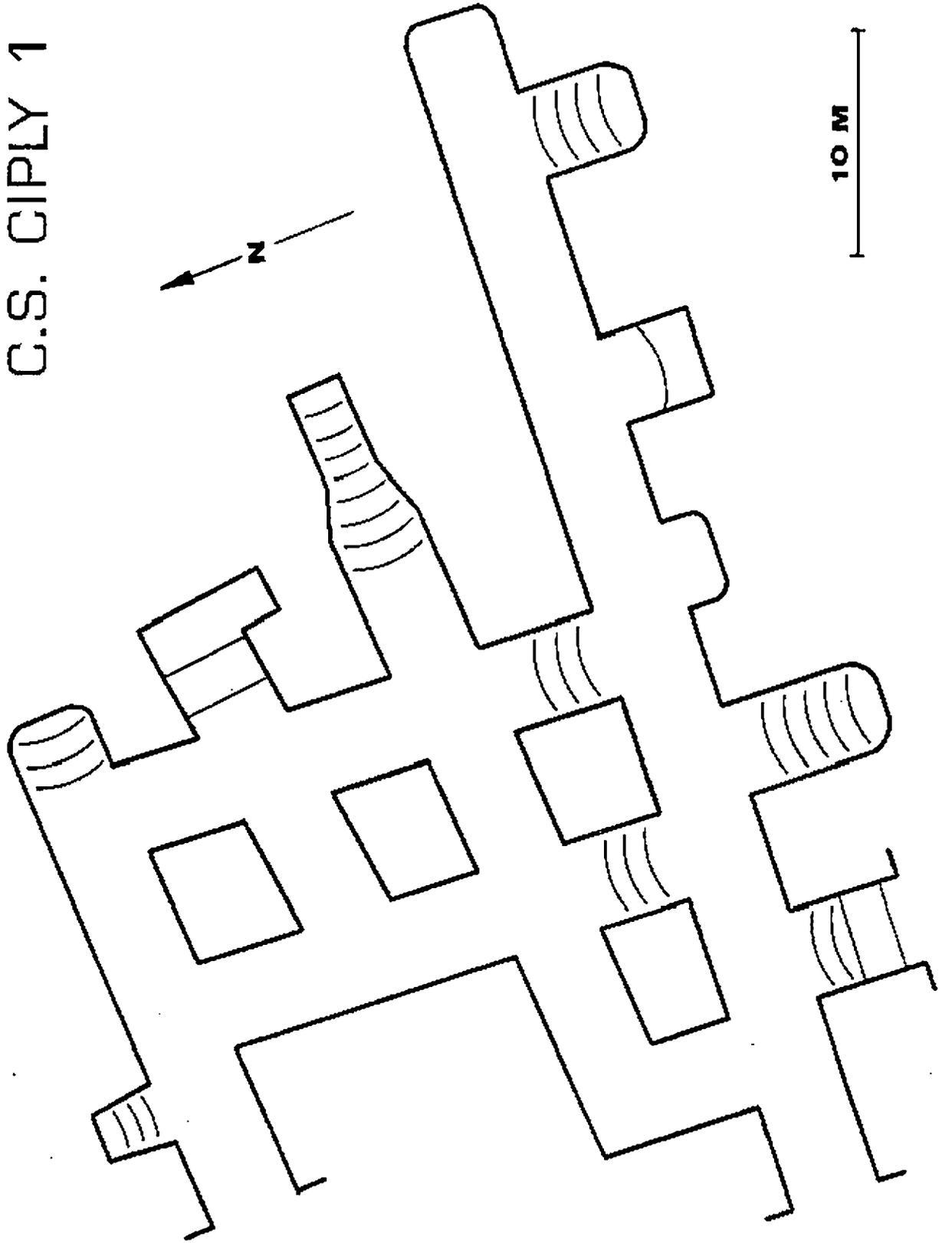
G.S.CIPLY 2

Dite aussi "Carrière de la Garenne ou Champignonnière Vienne", cette cavité est quant à elle très représentative de l'exploitation souterraine de phosphates type.

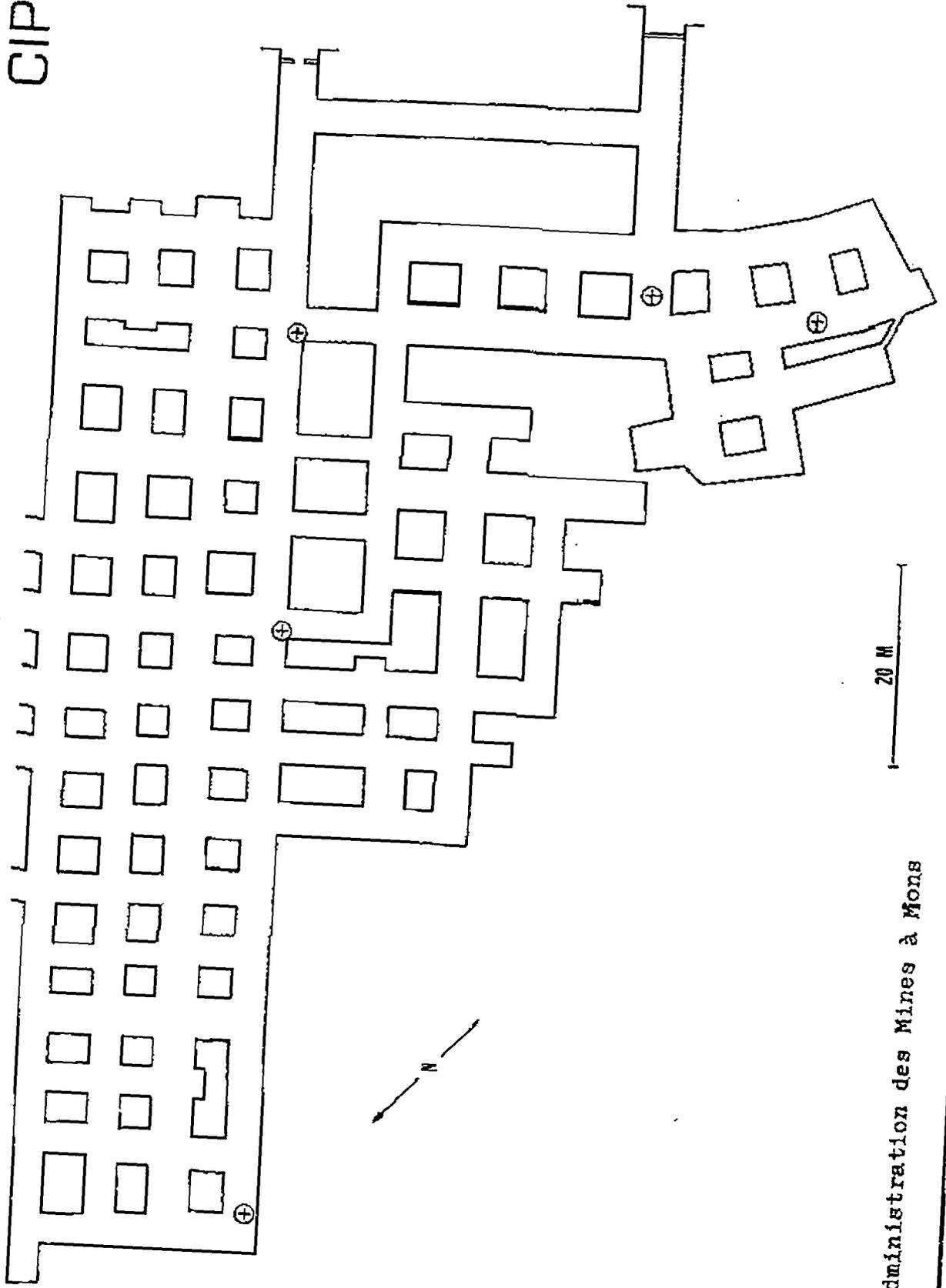
Dans un état de conservation impeccable, d'un développement de plusieurs



C.S. CIPLY 1



CIPLY 2



20 M

TOPO: Administration des Mines à Mons

centaines de mètres, elle montre très bien la régularité des galeries tant en largeur qu'en hauteur et la symétrie presque parfaite de l'extraction en carrés, typiques de ce genre de cavités. Monsieur Vienne, actuel propriétaire du site, et qui y exploite le champignon, nous a aimablement fait les honneurs de ses installations. Il nous a initié de A à Z aux techniques de la culture artisanale du champignon, mais, victime du vandalisme et de la malveillance de ses voisins, il ne nous a pas permis de faire le relevé topographique de sa carrière, et on le comprend. Finalement, c'est à l'Administration des Mines à Mons que nous avons retrouvé la topographie partielle qui illustre cet ouvrage.

En zone CIPLY 3, au lieu-dit: Les Rogneaux, il ne subsiste plus que quelques culs de galerie et deux petits tunnels perdus dans un site naturel grandiose.

CARRIERES. SOUTERRAINES DE CUESMES

Province du Hainaut.

Entité de Mons.

Commune de Cuesmes.

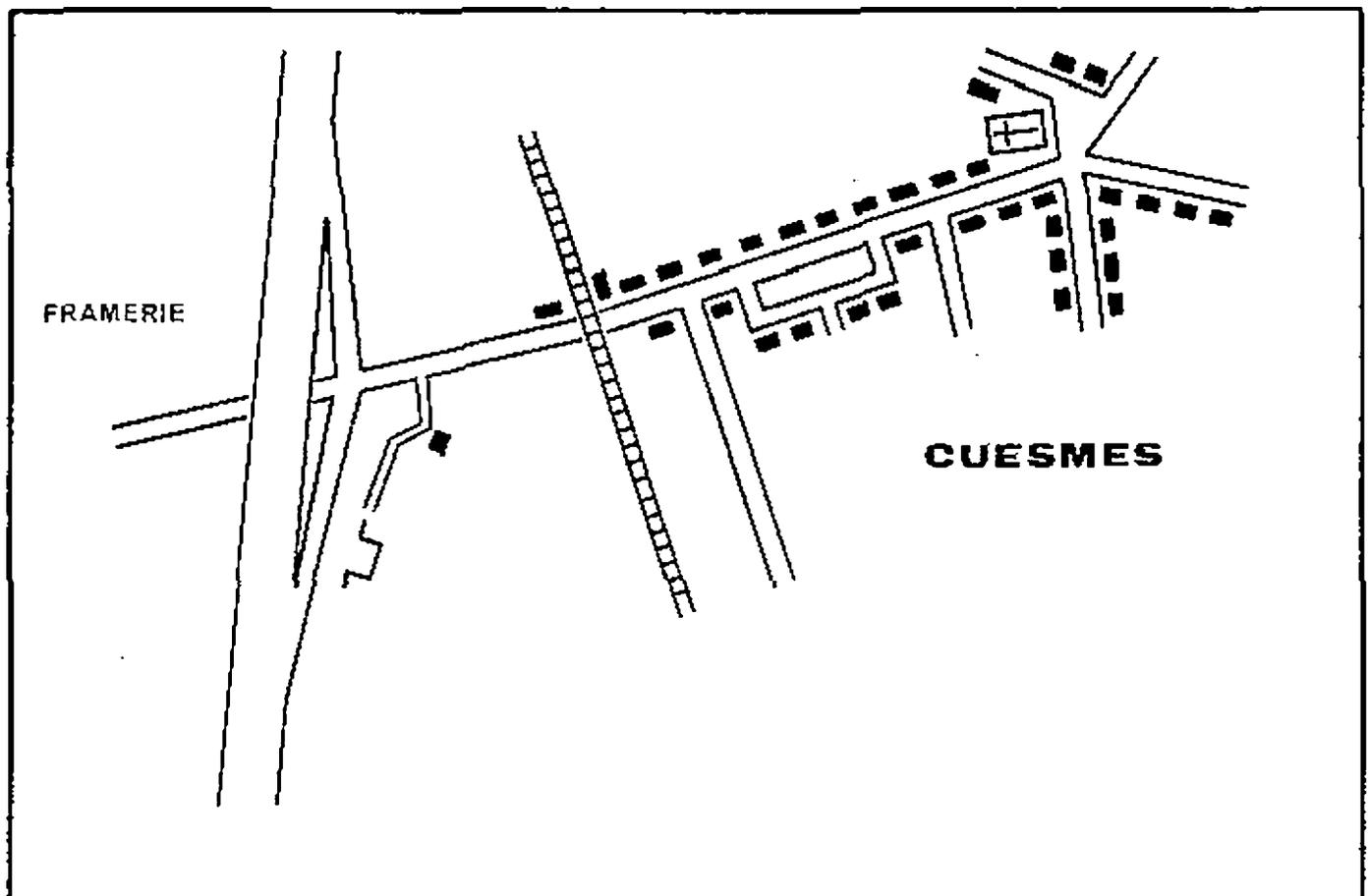
Lieux-dits : La Malogne et Grands-Champs.

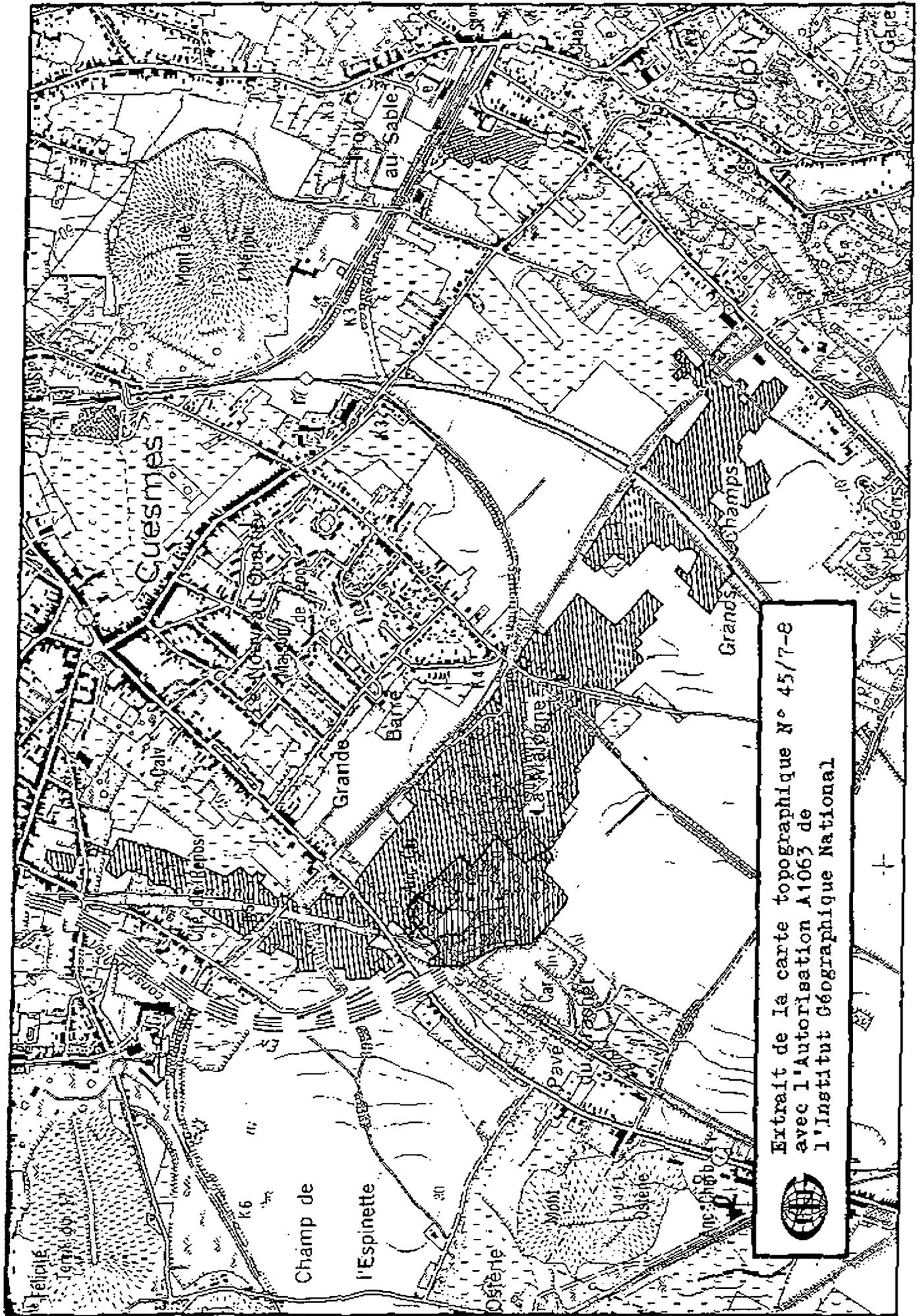
Carte IGN 1:25.000 N° 45/7-8.

Après les cavités du Thier de Caster à Lanaye, les carrières souterraines de phosphates de La Malogne à Cuesmes sont assurément les plus vastes de Wallonie.

Elles s'étendent au Sud-Ouest de cette dernière commune sous quelque 900 hectares de terrain.

Nous avons retrouvé à l'Administration des Mines à Mons d'anciens plans de concession dont les repères cadastraux et autres nous ont permis de





Extrait de la carte topographique N° 45/7-E
avec l'Autorisation A1063 de
l'Institut Géographique National



C.S. LA MALOGNE



TOPO: Faculté Polytechnique de Mons

reconstituer l'étendue des carrières sur la carte IGN actuelle.

Au fil du temps, le réseau s'est bien sur fortement dégradé.

La branche Nord, est complètement noyée.

Des injections de béton ont été faites pour soutenir la ligne de chemin de fer Mons - Maubeuge au lieu-dit: Grands-Champe.

La construction du ring de Mons enfin, a également porté préjudice au site en faisant disparaître un certain nombre d'entrées.

Une seule subsiste actuellement et semble heureusement protégée.

Nous avons également trouvé à l'Administration des Mines à Mons, une topographie très très partielle des carrières, dressée par la Faculté Polytechnique de Mons.

Cette topo faisant 3 mètres sur 5, il a fallu passer des heures pour la calquer morceau par morceau, réduire plusieurs fois chaque morceau, et enfin, recoller le tout ensemble et refaire le trait, en vue de la dernière réduction au Din A4.

C'est ce qui explique quelques légères différences entre la topo que nous publions ci-contre et l'original.

Mais cela n'explique pas qu'utilisée "In Situ" cette topo ne correspond que très vaguement à la réalité.

Pour une éventuelle autorisation de visite, s'adresser à l'administration communale de Cuesmes.

C'est en 1876 qu'a lieu l'installation de la première usine cuesmoise. De 1880 à 1890, pas moins de dix sociétés se partagent les concessions établies sur le site de La Malogne.

En 1891 la puissante société anonyme des Phosphates de La Malogne les supplantera toutes pour exploiter le gisement jusqu'en 1930 environ, avec des fortunes diverses.

De 1892 à 1910 le personnel occupé varie suivant les années de 24 à 80 ouvriers, pour une production journalière allant de 200 à 300 tonnes.

De 1911 à 1920 on compte de 4 à 18 ouvriers pour une production de 50 à 200 tonnes.

On constate que la production et le nombre d'ouvriers varient fortement probablement en fonction de la demande de matière.

On passe également d'un travail de 24 heures sur 24, à un travail de 3 jours par semaine.

On note aussi des périodes où l'exploitation est complètement arrêtée.

On ne possède pas de chiffres pour la période de 1920 à 1930, mais tout laisse supposer que l'exploitation allait lentement vers son total déclin.

CAVITES DE LA CRAIE SITUEES MAIS NON ACCESSIBLES OU DISPARUES

CARRIERES SOUTERRAINES DE HEYOUL

Province de Liège.

Entité de Bassenge.

Commune d'Eben-Emael.

Lieu-dit: Heyoul.

Carte IGN 1:25.000 N° 34/5-6.

Dans un opuscule relatif à la protection des chauves-souris, publié il y a quelques années par l'Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique, il est fait mention de trois anciennes carrières souterraines de silice, exploitées jusqu'en 1974, dans le périmètre de la réserve naturelle de Heyoul.

Des réseaux ayant respectivement 850, 250 et 60 mètres de développement.

Une prospection sur place nous a montré que :

- 1 - La réserve naturelle en question n'est absolument pas signalée sur le terrain.
- 2 - Une décharge d'immondices en occupe le coeur.
- 3 - S'il existe bien quelques entrées de cavités dans ce secteur, toutes sont obstruées après quelques mètres par des effondrements.

A noter que ces cavités n'ont rien à voir avec la carrière souterraine de Heyoul dont nous avons parlé ci-avant.

Plusieurs centaines de mètres séparent les deux sites.

CARRIERE SOUTERRAINE D'EBEN-EZER

Province de Liège.

Entité de Bassenge.

Commune d'Eben-Emael.

Lieu-dit: Eben-Ezer.

Carte IGN 1:25.000 N° 34/5-6.

Il existe une ancienne carrière souterraine de silex s'ouvrant dans les caves-mêmes de la fameuse Tour Garcet.

Celui-ci y a installé son Musée du Silex.

Si nous avons eu droit à une visite guidée de cette cavité, dont le développement ne dépasse pas quelques dizaines de mètres, nous n'avons pas été autorisés à en faire la topographie.

Nous nous devons de signaler ici l'aimable accueil que nous a réservé le fameux "Mage" d'Eben-Ezer.

Quoi qu'en pensent certains, Monsieur Garcet est une personnalité très attachante qui vaut la peine d'être rencontrée.

Malheureusement, perdu dans ses théories, ses méditations et ses recherches, il n'a pas pu, ni voulu, nous fournir le moindre renseignement sur l'exploitation du silex, alors que pendant quarante ans, il en a extrait de presque toutes les carrières de la région.

LES EXPLOITATIONS DE PHOSPHATES AU NORD DE LIEGE

Cartes IGN 1:25.000 N° 42/1-2 et 41/3-4.

Les plateaux au Nord de Liège furent le siège d'une intense exploitation des phosphates de chaux.

Au vu des quelques documents que nous avons retrouvés, on peut définir trois zones principales d'extraction.

La première, s'appuyant sur le quartier Sainte Walburge à Liège, englobait les communes de Rocourt, Milmort et Vottem, pour se prolonger au Nord jusque Fexhe-Slins.

La seconde se situait dans un vaste périmètre autour de Xhendremael.

La troisième enfin, s'étendait sur Bierset, Awans, Hognoul et Remicourt.

Il semble que ces exploitations débutèrent longtemps après celles de la région de Mons.

L'extraction se faisait uniquement par puits à des profondeurs variant de 15 à 20 mètres.

Une topographie que nous avons eu sous les yeux nous apprend que l'extraction symétrique et rectiligne propre à la région montoise n'était pas de mise ici.

A Liège, on exploitait dans tous les sens en laissant un minimum de roche en place, ce qui devait multiplier les risques d'éboulement, et multiplier aujourd'hui les risques de glissement de terrain.

Si de nombreuses exploitations étaient voisines, il semble qu'elles ne communiquaient pas entre elles.

Les réseaux kilométriques sont donc exclus ici.

Peut-être n'ont-ils pas eu le temps de le devenir.

A Fexhe-Slins, on nous a parlé d'une carrière tout à fait particulière. Un premier puits donnait accès à une chambre d'exploitation complètement circulaire.

Dans le plancher de cette salle, un second puits donnait accès à une seconde chambre d'exploitation également circulaire, et ainsi de suite, jusqu'à une profondeur, variant suivant les témoignages, de 20 à 60 M.

Aujourd'hui, il ne reste aucune trace de ces carrières souterraines. Dans une région où foisonnent noeuds autoroutiers, zonings industriels et urbanisation intense, c'est un peu normal.

Il reste à espérer que le nécessaire a été fait pour qu'elles ne se rappellent pas à notre bon souvenir en provoquant l'une ou l'autre catastrophe.

LES CHAMPIGNONNIERES DE WAREMME

Cartes IGN 1:25.000 N° 41/1-2 et 41/3-4.

Dans son livre "La Belgique Souterraine", Fernand Lambert affirme en page 200 "Signalons en passant que les champignonnières de Waremmé, connues dans toute la région hesbignonne, sont installées dans d'anciennes marnières.

Les terrils, hauts parfois de quelques mètres, que l'on aperçoit épars dans la campagne ne sont autres que les déblais extraits de ces exploitations...."

Renseignements pris auprès de la gendarmerie locale, nous n'avons trouvé qu'une seule champignonnière à Waremmé.

En surface et sous hangars!

Le propriétaire est formel, son exploitation est la seule de la région.

Quant aux fameux terrils, nous en avons retrouvé quatre, alignés sur 1 Km au lieu-dit: Al Markise, à gauche de la ligne de chemin de fer Bruxelles - Liège, entre Rémicourt et Momalle.

Selon les habitants, il s'agit des vestiges de travaux de la Société Nationale de Distribution des Eaux effectués dans les années 60.

Plutôt que d'éventrer les champs sur des kilomètres, et la nature du sol s'y prêtant, on y a creusé des galeries souterraines pour faire passer les conduites.

Maintenant, si Fernand Lambert considère que la Hesbaye entière, d'Eben-Emael à Wansin, constitue les faubourgs de Waremmé....

On peut comprendre.

CARRIERES SOUTERRAINES DE SAINTE-MARIE-ETALLE

Province de Luxembourg.

Entité d'Etalle-sur-Semois.

Commune de Sainte-Marie.

Carte IGN 1:25.000 N° 71/1-2.

A gauche de la N475 Etalle-Virton, à environ deux kilomètres après la sortie d'Etalle.

Dans son livre "Explorons nos Cavernes", Dom Félix Anciaux signale à cet endroit des carrières souterraines de craie jurassique(?).

Un ancien nous a effectivement confirmé le fait.

Mais, actuellement, une vaste carrière à ciel ouvert a complètement excavé le site, et il ne reste plus qu'un minuscule cul de galerie perdu en paroi pour témoigner de l'exploitation ancienne.

LES MARNIERES DE BIEZ-COCROU

Province du Brabant.
Entité de Grez-Doiceau.
Commune de Biez.
Lieu-dit: Cocrou.
Cartes IGN 1:25.000 N° 32/5-6 et 40/1-2.

Au kilomètre 9 et à gauche de la route Wavre - Jodoigne.

Il y a là un vaste réseau de carrières souterraines s'étendant, selon certains auteurs, sous quelque 36 hectares de terrain, entre Chaumont-Gistoux au Sud et Bossut-Gottechain au Nord.

Il y aurait plusieurs étages distincts se développant entre 12 et 35 mètres de profondeur, les niveaux inférieurs étant noyés.

On y accède par puits, et il ne semble pas y avoir la moindre galerie s'ouvrant quelque part à flanc de coteau, soit qu'elles n'ont jamais existé, soit qu'elles se sont effondrées.

Si on peut émettre quelques doutes quant au développement total attribué à ce réseau, il est certain qu'il existe là d'anciennes carrières souterraines de phosphates tout à fait comparables tant par la forme que par l'étendue aux cavités de La Malogne à Guesmes.

Nous aurions été très heureux de pouvoir effectuer la topographie de ce fabuleux réseau souterrain pratiquement ignoré de tous, bien que situé à moins de 30 kilomètres de Bruxelles.

C'est malheureusement devenu impossible.

En effet, exploitées jusqu'en 1950 comme champignonnières, ces carrières appartiennent actuellement à la Société Nationale de Distribution des Eaux - Direction de Louvain, qui s'oppose formellement à tout relevé topographique....Et pour cause.

La Flandre capte là en terre wallonne, et sous des terrains qui ne lui sont sûrement pas tous concédés, un solide pactole.

Cependant, tout espoir n'est pas perdu.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, les recherches continuent.

Il n'est en effet pas pensable que le puits contrôlé par la S.N.D.E soit le seul accès à ce réseau.

En ce qui concerne l'appellation de "marnières" donnée à ces carrières, notons qu'en Brabant wallon on semble confondre allègrement marnes et phosphates dont l'usage était il est vrai identique.

Les marnières proprement dites se situaient plus à l'Ouest, entre Ottignies et Nivelles.

De ces dernières exploitations, nous ne savons rien, si ce n'est qu'elles se composaient d'un simple puits menant à une, deux ou trois chambres d'extraction latérales.

Elles se localisent aujourd'hui par les effondrements de terrain que provoquent les puits mal rebouchés.

CHAPITRE 10

BIBLIOGRAPHIE

RENSEIGNEMENTS GENERAUX

REMARQUES

La bibliographie que nous publions ici ne se veut absolument pas exhaustive.

Il est certain que de nombreux ouvrages ont échappé à nos recherches, parfois faute de savoir où les chercher.

Si quelques-unes de ces publications nous ont parfois grandement aidés dans la poursuite de nos investigations, d'autres, abordant le sujet d'une façon trop confuse, ou trop axée sur un thème précis comme la géologie ou l'économie, n'ont servi qu'à approfondir nos connaissances générales en la matière.

Les ouvrages français que nous avons ajoutés à notre liste sont destinés à ceux qui voudraient en savoir plus sur l'archéologie minière, une activité qui en France a déjà conquis ses lettres de noblesse.

OUVRAGES SPELEOLOGIQUES TRAITANT OCCASIONNELLEMENT DES MINES ET DES CARRIERES SOUTERRAINES

Les Cavernes et les Rivières Souterraines de la Belgique.

E. Van Den Broeck - E.A. Martel - Ed. Rahir.

Tomes I et II (1910).

Explorons nos Cavernes.

R.P. Dom Félix Anciaux.

Editions du Guide de la Nature.

Dinant 1950.

Inventaire Spéléologique de la Belgique.

Province de Luxembourg.

A. Doemen - Société Spéléologique de Wallonie.

La Belgique Souterraine.

A. De Martynoff - F. Lambert.

Guides Vokaer.

Les Phénomènes Karstiques des Régions Han-Rochefort.

Robert Delbrouck.

Editions Electron S.C.S.

OUVRAGES MINIERS ANCIENS

La Question du Minerai de Fer en Belgique.

A. Delmer.

Annales des Mines de Belgique.

1912 Tome XVII.

1913 Tome XVIII.

Exploitation des Ardoisières dans le Comté de Salm avant 1625.

G. Fraipont.

Annales de la Société Géologique de Belgique.

Tome XXXVIII - Liège 1910 - 1911.

A noter que, sauf en période de guerre, les annales de ces deux sociétés ont continué à être publiées jusqu'à nos jours.

A condition de les retrouver, elles peuvent encore être la source de nombreux renseignements.

Géologie et Industrie Minérale du Pays de Liège.

P. Fourmarier et Denoël - Liège 1930.

Patria Belgica - Encyclopédie Nationale (1873).

Tome I - Belgique Physique.

PP 193-240 - Mines et Carrieres.

F.L. Cornet - Ingénieur des Mines.

L'Extraction du Minerai de Fer à Géromont(Comblain-au-Pont).
Em. Detaille.
Bulletin de la Société Belge d'Etudes Géologiques et Archéologiques
Les Chercheurs de la Wallonie.
Tome XIII - 1939.

Les Mines Métalliques et la Métallurgie au Pays de Liège.
J.L. D'Argent.
Les Chercheurs de la Wallonie.
Tome XIV - 1949.

La Sidérurgie et les Wallons au XVIIème siècle.
Albert Lovegnée.
Editeur Louis Musin.

L'Industrie du Fer dans les Localités du Comté de Namur et de l'Entre
Sambre et Meuse de 1345 à 1600.
Alphonse Gillard.
Pro-Civitate - Collection Histoire - 1971.

Les Mines du Pays de Franchimont.
Pierre Den Doven.
Editeur inconnu.

PUBLICATIONS ACTUELLES

Chez l'auteur : Monsieur Jean-Louis Van De Roy
14 rue Robertson
4020 - LIEGE Tél:041/42.55.57
Membre de Groupe de Recherches Souterraines en Milieu
Artificiel (G.R.S.M.A.)

Dans la série : Les Mines et les Recherches Minières en Famenne
Le Trou Saint-Nicolas à Auffe.

La Baryte d'Ave-et-Auffe.

Lomppez - Halma - Chanly - Resteigne.

Bure et Grupont.

La Mine de Plomb de Tellin.

Les Recherches Minières en Famenne.

Forrières.

La Mine de Revogne.

Dans la série : Les Archives d'Alexandre Armand, Maître des Forges à
Bouvignes

L'Exploitation du Minerai de Fer à Lisogne (1836-1839).

Le Minerai de Fer de Onhaye.

Dans la série : Les Cahiers d'Archéologie Industrielle

Le Gisement de Limonite de la Ferme de Bure.

Le Minerai de Fer à Sossoye et à Furnaux.

Dans la série : Les Mines et les Recherches Minières dans la Vallée
de la Meuse

La Concession de Boninne (1820-1859).

Dans la série : Les Mines et les Recherches Minières en Condroz

Wierde et Mozet.

Du même auteur, dans le bulletin N° 15 - Décembre 1981, de l'ASBL Val de Glain, Terre de Salm.

Recherches de Minerai de Manganèse au Sud du Plateau des Tailles, (Bihain-Lierneux-Arbrefontaine) vers 1850-1860.

Chez l'auteur : Monsieur Dominique Daoust
Rue des 4 Arbres
5170 - LUSTIN

Histoire de l'Industrie du Fer à Lustin.

Le District Métallifère à Pb, Zn, Fe de Vedrin Province de Namur, Belgique - 1981.

Collection Wallonie, Art et Histoire - Duculot - Gembloux

L'Industrie du Fer du XVIe Siècle à 1815.
A.M. Bogaert-Damin.

L'Industrie de la Pierre en Wallonie, XVIe - XVIIIe Siècle.
Jean-Louis Van Belle.

Les Guides Scientifiques du Sart Tilman

N° 1 - Géologie.
Université de Liège.

La Mine de Plomb de Longvilly.
Robert Moërynck.
Cercle d'Histoire de Bastogne.

C'étaient des Scailtons, des Fendeurs de Pierre.
Albert Monin.

Série Ardennes d'Hier.

Editions Jean Petitpas - Bomal-sur-Ourthe.

Un ouvrage remarquable relatif aux anciennes ardoisières.

L'Industrie de la Pierre à Rasoir dans la Région de Sart-Lierneux.
Charles Gaspar.

Enquêtes du Musée de la vie Wallonne.

Tome XIV (N° 157-160).(x).

L'Industrie de la Pierre à Rasoir dans la Région de Bihain - Lierneux Vielsalm.

Extraction - Fabrication - Commercialisation - Documents.

Bulletin Glain et Salm, Haute Ardenne N° 20 - Vielsalm 1984.

Publications du Musée du Coticule à Salmchâteau-Vielsalm,

N° 2 - Technique d'Exploitation de la Pierre à Rasoir dans la Région de Bihain-Lierneux-Vielsalm.

René Briol.

N° 3 - Sur la Structure et la Composition Minéralogique du Coticule et ses Rapports avec le Phyllade Oligistifère.

A. Renard.

N° 4 - La Géologie de la Région de Vielsalm.

P.G. Liégeois.

N° 5 - Pour Servir à l'Histoire de la Pierre à Rasoir.

Collectif.

L'Extraction de la Terre Plastique dans le Condroz.

Jean Dernoncourt.

Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne.

Tome XIV - N° 157-160.(x).

(x) C'est par un pur hasard que nous sommes entrés en possession de ces deux ouvrages publiés par le Musée de la Vie Wallonne, et tout laisse supposer qu'il y en a d'autres.

Malheureusement, bien que dûment contacté au début de nos travaux, le Musée de la Vie Wallonne n'a jamais jugé utile de nous tenir au courant de quoi que ce soit.

Sans commentaires!

La Pierre de Gobertange, Légendes et Réalités.

Chez l'Auteur - A. Lefevre à Jodoigne.

Le Marbre Noir de Mazy.

Victor Tonnard.

Office Gembloutois du Tourisme.

Un Site Préhistorique d'Exploitation du Silex à Spiennes(Hainaut) au lieu-dit Petit Spiennes.

Françoise Gosselin.

Vie Archéologique, Bulletin d'Information de la Fédération des Archéologues de Wallonie N°22 - Septembre 1986.

La Malogne.

Freddy Leclercq et Philippe Bouko.

Chez le Professeur J.M. Charlet, bd. Albert-Elisabeth 34, 7000-Mons.

EN CE QUI CONCERNE L'OR

L'Or en Ardenne.

H. De Rauw.

Extrait des Annales de la Société Géologique de Belgique.

Tome XL - Liège 1913.

Les Alluvions Aurifères de la Haute Ardenne.

H. De Rauw,

Extrait des Annales de la Société Géologique de Belgique.

Tome XLIII - Liège 1921.

Anciennes Mines d'Or dans l'Ardenne Septentrionale.

Abbé Joseph Bastin.

Editions J'ose - SPA 1942.

Les Chercheurs d'Or en Ardenne.

Jean-Claude Gillet.

Editions Duculot - Gembloux.

Or et Orpaillage.

J.M. Teissandier.

Magazine du Cercle des Géologues de Belgique.

N° 3-4-5 1980.

PUBLICATIONS FRANÇAISES

Mines et Minéraux de la Provence Cristalline.

Mines et Minéraux des Alpes Maritimes.

La Minière de Vallauria (Alpes Maritimes).

Danielle et Gilbert Mari.

Editions Serre - Nice.

Histoire des Anciennes Mines et Gites de l'Oisans.

Centre minier de l'Isère.

Anne et Michel Legros.

Les Cabannes - F-81170-Cordes.

Spéléologie et Histoire Minière.

P. Abraham-J.P. Bardin-J.C. Delhomme.

Musée Géologique Auxerrois - Auxerre.

Catacombes et Carrières de Paris.

René Suttel.

Éditions SEHDACS.

Les Vieilles Mines Basques.

Georges Vié.

Revue Monde et Minéraux.

N° 33 - Décembre 1979 - N° 34 - Février 1980 - N° 35 - Avril 1980.

Quelques Exploitations Minières de la Région des Cevennes.

Généralités sur les Exploitations des Gites Sulfurés de Lozère.

M. Maigrot.

Revue Minéraux et Fossiles.

Subterranea - Bulletin de la Société Française d'Etude des Souterrains

N° 42 - 1982.

N° spécial entièrement consacré aux anciennes carrières souterraines.

Signalons enfin qu'il existe en France de nombreuses associations d'archéologie minière avec lesquelles nous avons noué de fructueux contacts au fil des années.

Toutes ces associations publient des bulletins plus intéressants les uns que les autres.

Il serait fastidieux d'en énumérer ici le contenu.

Qu'il nous suffise de leur rendre hommage en reconnaissant que ces gens sont vraiment nos maîtres dans le domaine de l'archéologie minière.

QUELQUES ADRESSES UTILES

Bibliothèque de l'Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique.

Rue Vautier 31

1040 - Bruxelles.

Bibliothèque du Service Géologique de Belgique.

Rue Jenner 13

1040 - Bruxelles

Bibliothèque des Chiroux.

Place des Carmes 8

4000 - Liège.

Ouvrons ici une parenthèse pour déplorer que dans certaines bibliothèques, et non des moindres, la lourdeur des règlements et l'incompétence totale du personnel, rendent toute recherche valable impossible, à moins d'y sacrifier la totalité de ses congés annuels.

Les Archives de la Ville de Bruxelles sont un monument en la matière.

Institut National des Industries Extractives (I.N.I.E.X.)

Rue Grande 60

7200 - Paturages-Colfontaines.

Administration des Mines - Division de Liège.

Boulevard de La Sauvenière 73

4000 - Liège.

Administration des Mines - Division de Namur.
Rue du Collège 16
5000 - Namur.

Administration des Mines - Division de Mons.
Place du Parc 32
7000 - Mons.

Nous tenons à remercier vivement ici les agents de ces divisions régionales de l'Administration des Mines. Partout nous avons été l'objet d'un accueil chaleureux, et chaque fois toute l'aide possible, quoique parfois bien mince, nous a été fournie. On ne peut malheureusement pas en dire autant de la Direction Générale à Bruxelles. Pour connaître l'adresse de Mons, nous avons dû faire appel à Liège, car à Bruxelles le fonctionnaire de service n'a pas été en mesure d'éclairer notre lanterne.

LES MUSEES

Cà et là, d'actives associations locales ont tenté de sauver de l'oubli le patrimoine minier qui fut, sinon toujours la richesse, du moins le gagne-pain assuré de parfois plusieurs générations d'habitants de la région.

L'archéologie minière formant un tout, nous ne craignons pas d'affirmer que leur visite constitue le complément obligatoire à toute prospection souterraine.

Musée du Fer et du Charbon.
Section du Musée de la Vie Wallonne.
Boulevard Poincaré 17
4020 - Liège.

Musée National des Mines (De fer).
Rumelange.
Grand-Duché de Luxembourg.

Musée du Coticule - Salmchâteau.
c/o J. Clesse
Chars à Boeufs 27
6690 - Vielsalm.

Musée de l'Ardoise de Fumay.
c/o M. Paradon
Quai Port au Blé 17
F - 08170 - Fumay (France).

Musée du Marbre.
Société d'Histoire Régionale de Beaumont-Chimay.
6470 - Rance.

Musée de la Pierre à Sprimont.
Rue du Centre 1
4140 - Sprimont.

Les anciennes houillères n'étant pas l'objet de cet ouvrage, nous n'avons évidemment pas à faire mention ici des multiples musées qui, tant en Belgique que dans le Nord de la France, ont été consacrés à l'histoire du charbon, à son exploitation et à ses drames. Tous bien sûr valent la visite.

En ce qui concerne les musées relatifs aux anciennes mines métalliques et aux anciennes carrières, ce qui frappe, ce qui est pour nous désolant, c'est qu'à part le Musée de Rumelange au Luxembourg, tous

sont situés en surface, et le plus souvent dans des bâtiments qui n'appartenaient même pas à une ancienne exploitation. Ils sont donc totalement coupés du contexte souterrain qui est pourtant leur raison d'être.

On y rassemble des documents, des archives, des photos, des échantillons de pierre ou de minerai, des outils et des machines. Parfois même on y reconstitue une fausse galerie d'exploitation. Un travail de titan dont les exécutants méritent notre admiration et notre soutien.

Mais il n'empêche que pendant ce temps, les sites souterrains voisins ont été définitivement perdus, ou ce qui est plus grave, sont en voie de l'être, pour diverses raisons dont les dénominateurs communs sont l'ignorance, l'indifférence, l'immobilisme, et malheureusement pour ceux qui en veulent... Le manque de moyens. En effet, l'aménagement touristique d'une ancienne mine nécessite, rien que pour répondre aux normes de sécurité, un investissement de plusieurs millions.

C'est à ce niveau qu'il convient de se battre. Ce qui reste des anciennes mines et carrières souterraines de Wallonie doit absolument être sauvé et protégé pour les générations futures. Nous sommes tous concernés!

Si cet ouvrage pouvait susciter l'éveil de quelques consciences, il aurait déjà atteint un premier but.

Java-Andenne, Mai 1979.
Bruxelles, Août 1990.

L'archéologie souterraine vous intéresse ?

L'archéologie minière vous passionne ?

Faites-vous membre du G.R.S.M.A.

Groupe de Recherches Souterraines en Milieu Artificiel

Siège Social : 15 square Van Lindt - 1160-BRUXELLES

SOMMAIRE DE NOS PUBLICATIONS.

Bulletin 1 1991

Les divagations souterraines du canal de Charleroi.
Les vestiges souterrains de l'abbaye de Cambron.
Le trou des Fées à Chassepierre-sur-Semois.

Bulletin 2 1991

La Belgique n'est plus « Terra Incognita » sur la carte européenne des souterrains moyenâgeux.
La carrière souterraine dite « Temple Zabay » à Eben-Emael.

Bulletin 3 1991

Bassenge 3, carrière souterraine ou souterrain - refuge ?
Les glacières de Spa.

Bulletin 4 1991

→ Les souterrains de Folx-les-Caves.
Le Trou du Coq à la Gleize.
Les baumes liégeoises.

Bulletin 5 1992

La culture du champignon en carrière souterraine abandonnée.
Les souterrains découverts lors de la construction du : métro bruxellois.
La glacière de Bgillonville.
Histoire d'un échec : tentative de fouilles au souterrain de Fexhe-Slins.
→ Les carrières souterraines de Mazy-Bossière.

Bulletin 6 1992

→ Les anciennes carrières souterraines de Bruxelles.
→ Souterrains sarrasins en Brabant Wallon, légendes et réalités.
L'ardoisière souterraine de Nieder-Emmels.

Bulletin 7 1992

→ Les souterrains de Bruxelles.
Le souterrain de la Grand-Place.
Le souterrain de la rue des Alexiens.
Le souterrain de la Porte de Hal.
Les souterrains de la place Royale.

Nombres à commander

en priorité : 5, 6, 7, 9, 11, 28

après : 20, 29, 30, 8

Claudio Novak

18 rue de la Glacière

→ Bulletin 8 1992

- Histoire d'un souterrain perdu, Boetendael.
- Le tunnel des Apparitions à Ham-sur-Sambre.
- Le souterrain de Maizeret.
- Le souterrain des Vignats à Ahin.
- L'ermitage de Saint-Remacle à Cugnon.
- Les abris allemands de Spa.
- x Les carrières souterraines de Wonck.

Bulletin 9 1993

- Les anciennes glacières de la région bruxelloise.
La source de Comagnes.

Bulletin 10 1993

- Les glacières de Liège.
- Les souterrains d'Estaimbourg.
- La mine de plomb de Villers-en-Fagne.

+ Bulletin 11 1993

- Un souterrain-refuge à Chassepierre-sur-Semois.
- Les souterrains du château d'Enghien.
- Les souterrains de l'abbaye du Rouge-Cloître.
- Le réservoir de la ferme des Croisiers.
- La glacière de l'ancienne maison seigneuriale de Goé.

Bulletin 12 1993

- Le secteur fortifié des Alpes-Maritimes.
- Le souterrain de l'abbaye de Val-Dieu.
- Les souterrains de Mons.
- La source troglodytique de Targnon.

Bulletin 13 1994

- L'ancienne mine de plomb de Vedrin.
- Rapport sur les mines de plomb de Vedrin.
- Le souterrain de Mont-fat à Dinant.

Bulletin 14 1994

- Les souterrains de Philippeville.

Bulletin 15 1994

- Les souterrains de Charleroi.

Bulletin 16 1994

Le souterrain de Barbençon.
Les anciennes mines du Comté de Chimay.

Bulletin 17 1995

Les anciennes mines métalliques de Dison, Andrimont et Petit-Rechain.
Notes à propos des souterrains de Bruxelles, de Dinant et Philippeville et des glaciers de Philippeville et de Namur.

Bulletin 18 1995

Y a-t-il un cadavre dans l'ancienne mine d'Hafanzy ?
Une cave troglodytique à Bassenge.
Du nouveau au Mambourg.
Un mystérieux souterrain à Herstal.
L'ancienne mine de plomb de la Roche.

Bulletin 19 1995

L'ancienne mine de la Rochette à Chaudfontaine.
Les souterrains de Hesbaye, suite et probablement fin.
Les carrières souterraines de Géromont à Cornblain-au-pont.

Bulletin 20 1995

→ La glacière de Tervuren.
L'ancienne mine d'Auffe dite Galerie Saint-Nicolas.
Le souterrain-refuge de Naours.
Les souterrains de Ath.

Bulletin 21 1996

La mine métallifère de Membach, histoire, et promenade sur le site 115 ans après.

Bulletin 22 1996

Réflexions à propos d'une tragédie.
La glacière de Château de Ennaburg (Eyneburg).
Un aspect peu connu du conflit vietnamien ; la guerre souterraine.
Une cave du XVI^e siècle à Namur.

→ Bulletin 23 1996

Les caves et les souterrains de l'Abbaye d'Orval.
Aperçu sommaire des carrières souterraines de Bourgogne.

Bulletin 24 1996

Les casemates de Luxembourg, première approche.
Le captage d'eau de l'ancienne mine de Vedrin.
La galerie de en Fond-d'écri.
La crypte de Brissac-Quince.

Bulletin 25 1997

Les captages d'eau par galerie drainantes, exemple : Modave.
Présentation des mines métalliques de Welkenraedt.
Un souterrain en Haute-Provence.
La Chapelle troglodytique de Saint-Quirin à Luxembourg.

Bulletin 26 1997

Les moulins souterrains du Col-des-Roches (Suisse).
L'ancienne mine de cuivre du Cerisier. (Alpes-Maritimes).
La cave glacière de Leuze-en-Hainaut.
La mine de Koschlag. (Welkenraedt).
La glacière du château de Fléron.

Bulletin 27 1997

Les vestiges souterrains du Fort Rouge à Huy.
Souterrains Liégeois.
L'ancienne ardoisière souterraine de la Morepire à Bertrix.
La mine de Witter.
Bref aperçu du monde souterrain de la Cappadoce.
Montérolier ... suite, voyage en eau trouble.
La Chapelle troglodytique de Saint-Quirin à Luxembourg.

Bulletin 28 1997

Les araines Liégeoises.
Les anciennes ardoisières souterraines d'Alle-Sur-Semois.
La mine de Pandour.
Les mines d'argent du Fournel.
Les soldats contaminés de Cannerberg.

Bulletin 29 1998

Les fausses grottes du château d'Attre.
Les Catacombes de Paris.
→ Quatre petits abris de carrière, Est de la Wallonie.
→ Les souterrains sarrasins de Houdain-Les-Bavais.
Les Chauves-souris dorment en paix à Comblain.
→ Une découverte extraordinaire à Lanaye.

→ Bulletin 30 1998

Les anciennes carrières souterraines de la Malogne à Cuesmes.
Le tunnel de la Honnelle à Autreppe.
La mine de Heggelsbruck (Welkenraedt).
L'enfumage des grottes du Dahra ; (Algérie).
Le drame de Monterolier, suite et fin ... pour nous.
La glacière du château des Mazures. (Pepinster).
Fantasmes ou réalités.

Bulletin 31 1998

Les fausses grottes du Château d'Herimez à Brugelette.
Souterrains et gastronomie, les Caves de Roquefort.
Quelques souterrains-refuges du Lot-et-Garonne.
→ Ras le bol à Caster.

Bulletin 32 1998

Une petite concession minière peu connue les Hayettes. (Dolhain-Limbourg).
L'aqueduc de Fléron une servitude militaire non élucidé.
Quelques souterrains-refuges de la Gironde
L'ancienne mine de Cap Garonne.

Bulletin 33 1999

Histoire d'un tunnel oublié Lanaye
Les Habitats troglodytique du Cros Lepine à Loupiac (Gironde).

Bulletin 34 1999

Recherches minières à Bayau.
Anciennes mines de fer du Luxembourg.
Le souterrain-refuge de Moirax (Lot et Garonne).
Mélusine et sa chapelle troglodytique.
Lugdunum de profundis.

SITUATION

Province de Namur.
Entité de Namur.
Communes de Vedrin, Saint-Marc et Saint-Servais.
Carte IGN 1:25.000 N° 47/3-4.
A environ 5 kilomètres au Nord de Namur ville.
Sur le plateau, en rive droite du ruisseau de Frizet.

La mine de Vedrin est actuellement la propriété de la Compagnie Intercommunale Bruxelloise des Eaux qui y exploite une station de captage et d'épuration.
Il est un fait que cette station de pompage est une exploitation tournant à plein rendement.
Elle ne saurait donc s'accommoder d'un tourisme anghissant et inutile.
Les personnes motivées ont cependant une chance de pouvoir visiter les lieux, mais uniquement en semaine pendant les heures de travail.
Il faut solliciter l'autorisation de visite à la Direction de la C.I.B.E., rue aux Laines 70, 1000 - Bruxelles.

NOTE SUR LA TOPOGRAPHIE

La topographie illustrant cet article a été établie d'après les plans de la C.I.B.E. Ce croquis ne reprend que les galeries actuellement accessibles au niveau de la cote +80.
Il ne tient pas compte des anciens réseaux intermédiaires.
Il ne tient pas compte non plus des réseaux noyés situés entre -80 et -120.

HISTOIRE DE LA MINE

C'est en 1612 que commence officiellement l'histoire de la mine de Vedrin.

C'est en effet cette année là que des mineurs travaillant sur un gisement de fer alluvionnaire pour le compte de Jean Moniot, découvrent des veines de galène au lieu-dit "La Houzée".
En 1624, d'autres veines sont découvertes "Aux Keutures", dans le village même.

Dès lors, Jean Moniot, qui depuis le 25 mars 1612 a obtenu la concession de Vedrin, pourra entamer l'exploitation intensive du filon.

Peu après, celui-ci a la malencontreuse idée d'étendre son exploitation vers le filon de fer hydraté de Frizet exploité par sa belle-sœur Anne de Ruplémont.
C'est inmanquablement le conflit de famille!

Anne de Ruplémont s'estimant lésée prend pour arbitre le Duc d'Arenberg, gouverneur de la province de Namur, en lui cédant la moitié de son entreprise.
Celui-ci, s'intéressant subitement à l'exploitation minière, se fit accorder la concession de la "Haye-aux-Fecquets" et fit construire une usine de plomb sur les terres de la "Table des Pauvres" à Frizet.

Les querelles reprennent de plus belle et la situation devient à ce point intenable qu'en 1630, les exploitants décident d'unir leur travail en formant une société : l'Association à la Traite des Plombs de Vedrin.
Cette association étendait son territoire sur les communes de Vedrin, Frizet, Saint-Marc, Gelbressée, Cognelée, Daussoulx, Esinos et Bouge.

L'Etat recevait à titre de redevance un dixième du plomb récolté.

Les actions étaient divisées en trois parts égales : un tiers au Duc et à ses descendants, un tiers à Anne de Ruplémont, transmis par testament au Collège des Jésuites, aux Annonciades et à l'École Dominicaine de Namur, et enfin un tiers à Jean Moniot.

Mais depuis quelques temps un grave problème menaçait la mine : l'eau!
Suite à l'approfondissement des fosses,

L'eau commença à envahir dangereusement les galeries.
On essaya d'abord de puiser cette eau avec des bacs, puis, les infiltrations devenant plus importantes, on entreprit, vers -40, le creusement d'une galerie d'exhaure pour mener les eaux de la mine au flanc du puitsseau de Frizet.
De 1662 à 1664, la mine s'approfondissant toujours, on essaya d'installer deux pompes sur le puits.
Ce fut un échec!

Vers 1667, Renkin Sualem, entre l'installation de la machine de Modave et l'invention de la machine de Marly, tenta sa chance à Vedrin... En pure perte.

Le 2 octobre 1697, devant de nouvelles et abondantes venues d'eau, l'extraction est abandonnée.
En 1723, une nouvelle machine d'épuisement est mise en place et l'exploitation reprend.
Entre 1735 et 1738, l'installation d'une deuxième puis d'une troisième machine permettra l'extraction de 15 tonnes d'eau à la minute.
Ce n'était pas encore suffisant!

En 1766, la nécessité d'installer de nouvelles pompes se faisant à nouveau sentir, les associés passèrent un accord avec Martin Rasé, curé de Frizet, afin de mettre au point la construction d'une machine d'exhaure adaptée au gisement.
Ce projet n'eut jamais de suite.
Restait la solution minière classique, c'est-à-dire le creusement à la côte -80, d'une nouvelle galerie d'exhaure de +/- 3 kilomètres de long, destinée à conduire les eaux de la mine aux rives du Mouyoux à Saint-Servais.
Selon les ouvrages, le creusement de cette galerie se fit en 30 ou 50 ans.
Une histoire dans l'histoire, et dont nous ne savons rien.

En 1792, selon certaines sources, la révolution française mit fin à l'exploitation de la mine.
Ce qui dément le rapport de 1794 que nous publions ci-après.
Ce qui dément également un autre document faisant état en 1794 d'une grande grève à Vedrin, suite aux réquisitions, à l'Édit du Maximum, à la montée des prix et à l'imposition des assignats.
Peut-être la première grève sociale de notre pays.

En 1804, suite à un décret impérial, les associés sont déchués de leurs droits et en 1806, une nouvelle société est fondée sous le nom de "Société des Mines de Plomb de Vedrin".
On y retrouve les noms de Carbonnel, Tederghien, d'Arenberg et Honoré.
En 1825, la concession est étendue aux mines de Marché-les-Dames, Flavina et Temploux.

En 1829, les veines de plomb s'épuisant, la Société de Vedrin introduit une demande de concession pour les mines de fer de Vedrin, Cognelée, Emine, Rhisnes, Saint-Marc et

Saint-Servais.

La révolution de 1830 n'arrangea guère les affaires de la Société de Vedrin qui se vit forcée de réduire sa production au strict minimum et à licencier plus de 100 ouvriers.

En 1835, la Société de Vedrin fut dissoute au profit du Duc d'Arenberg qui poursuivit seul l'exploitation.
Mais bientôt, ce sera la faillite.

En 1864, une nouvelle société est fondée sous l'appellation de "Société Anonyme des Mines et Produits Chimiques de Vedrin". Elle poursuivra intensivement l'exploitation jusqu'en 1877, 1885 selon d'autres sources.

Mélas, En 1879, et malgré l'installation d'un nouveau système d'épuisement, l'eau mettait à nouveau fin à l'exploitation de la mine.

Ouvrons une parenthèse pour signaler en 1870 l'éclatement spontané d'un important incendie, entre -90 et -112 mètres, dû à une réaction chimique dans les remblais. En effet, les terres pyriteuses inexploitable étaient entreposées dans les galeries abandonnées.

La décomposition par l'air des particules sulfureuses entraîna un chauffage de la masse encore accentué par la pression due aux éboulements.

Cet chauffage finit par provoquer la combustion spontanée des boisages encore en place et des houilles contenues dans les schistes.

Tout porta à croire que cet incendie couva pendant plusieurs mois avant de se déclarer.

Des rapports font état du fait que les mineurs étaient obligés de travailler nus, face à l'insupportable augmentation de la température à certains niveaux.

En 1910, la Compagnie intercommunale Bruxelloise des Eaux est autorisée par Arrêté Royal à capter les eaux de la mine à raison de 18.000 m³ par jour.

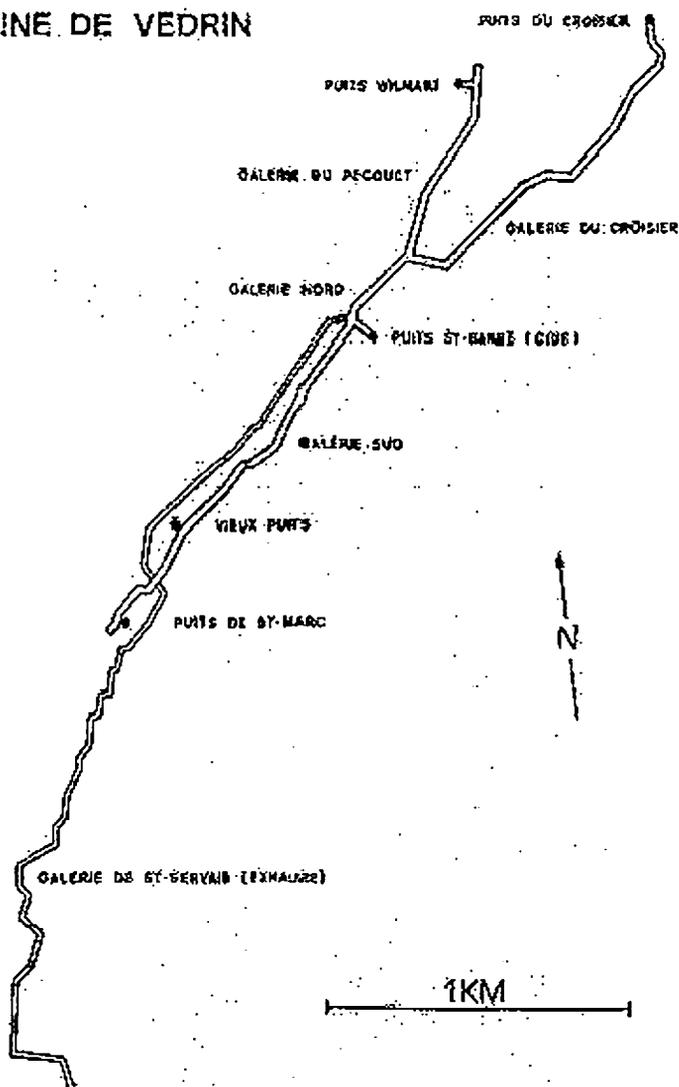
En 1926, la S.A. des Mines et Produits Chimiques de Vedrin tombe en déchéance de concession.

En mars 1928, une nouvelle société est constituée en vue de reprendre une fois de plus l'exploitation de la mine sous la dénomination de "Concession Nouvelle de Vedrin-Saint-Marc".

Selon certains documents, il s'agirait de la "S.A. des Mines de Pyrite de Vedrin", constituée à Bruxelles.
Selon d'autres sources (Administration des Mines à Namur), il s'agirait de la "S.A. Les Mines Métalliques", constituée à Liège à l'instigation notamment de la banque Nagelmackers et Fils.

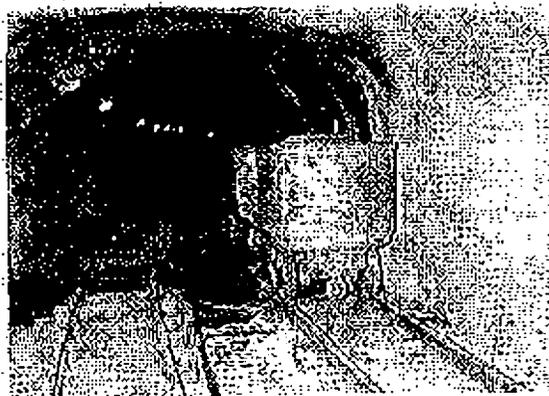
Quoi qu'il en soit, cette nouvelle société dénoya le siège Sainte-Barbe, remit la mine et l'arène de Saint-Servais en état et poursuivit fructueusement l'exploitation jusqu'en 1946, année où les conditions économiques la conduisirent à la faillite.

MINE DE VEDRIN

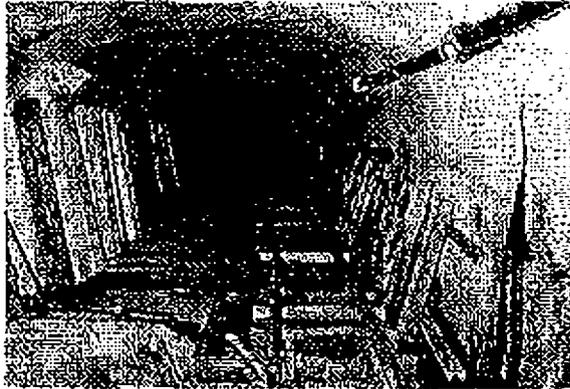




Le chevalement du puits Sainte-Barbe



La recette du puits Sainte-Barbe



la grande-galerie du niveau - 80



Sous la conduite de l'ingénieur
Bodart



Dans une galerie souterraine



Etat des galeries non entretenues
par la CISE

Selon, pour la petite histoire, que portent les Allemands, la mine de Vedrin était une mine de fer. Ils ne furent jamais avertis au courant de fait que dès temps de Galène cessèrent toute la goèche dans les montagnes de la mine, échappant ainsi à leur convoitise.

En 1947, la Société de Vedrin fusionna avec la Compagnie Internationale Bruxelles-

Joies des Eaux qui construisait sur le site de Sainte-Barbe une installation de pompage et d'épuration des eaux des plus perfectionnées.

Ainsi, l'eau, après avoir été pompée des puits de la hauteur des mines, débouche la échouée principale de la mine de Vedrin.

Rapport sur les mines de plomb de Vedrin.

JOURNAL DES MINES, FRUCTIDOR, AN III (PARIS-1794)

PAR LE CITOYEN BAILLET, INSPECTEUR DES MINES.

Les renseignements que j'ai recueillis sur les mines de Vedrin, et nos observations propres, ont rapport, tant à l'histoire de ces mines, qu'à leur administration, à leur exploitation, et au traitement du minerai. Je les ai divisés en 14 articles séparés, pour les présenter avec plus d'ordre, et j'y ai joint le plan topographique de la surface, avec une explication de la marche du filon et de la position des fosses.

DECOUVERTE ET SITUATION

La mine de Vedrin est située sur le village du même nom, commune de Felsée, à une lieue et 1/4 au Nord de Namur. Sa découverte remonte au commencement du dix-septième siècle. Ce fut en l'année 1612 que les ouvriers, exploitant un filon de mine de fer entre Vedrin et Felsée, trouvaient des grains et des morceaux de galène à 12 toises de profondeur. En 1624, on trouva la suite du même filon au-dessus de Vedrin, et l'exploitation commença alors à se faire avec une grande activité.

RÉSUMÉ ET CONDITIONS DE LA CONCESSION

Une société demanda depuis la concession de ces mines, et elle l'obtint tant sur la commune de Felsée qu'aux villages qui en dépendent, Vedrin, Saint-Mère, Saint-Sexvain, et c. qu'au-dessus de Cognolet, Champier, et autres lieux circonvoisins.

Elle s'est obligée à payer au souverain 1/3 du produit des mines de pure mine extraite sur Felsée, Vedrin et c.

1/3 du produit des mines provenant des mines qu'anciennement mines levées des mêmes lieux.

Et 1/10 sur les mines de Champier, Cognolet, et c.

Le souverain de son côté s'est engagé à fournir gratis à la société les bois nécessaires à la traite du plomb, de même que la moitié des bois pour l'équilibre du galeries d'écoulement.

ÉNUMÉRATION DES SOCIÉTAIRES ET DES ACTIONS

APPARTENANT À LA RÉPUBLIQUE

1/3 des actions appartenant au Duc d'Anjou, saisi.

1/3 au gouvernement autrichien représentant les canons, supprimés.

1/3 au même gouvernement représentant les Annonciades, supprimées.

1/3 à l'école domestique de Namur (encore existante) et représentée par le magistrat.

1/3 à divers particuliers dont plusieurs sont décédés.

La République est donc aujourd'hui propriétaire de la presque totalité de cette mine contre les droits qu'elle a sur la fonte, selon l'article précédent.

ETAT ACTIF ET PASSIF DE LA SOCIÉTÉ

La société des mines de Vedin a en propriété:

1^o Une maison dite la "Maison sur Vedin", un jardin et le petit bois y attaché.

2^o Les deux emplacements des fourneaux de Vedin et de Fribes, les halles de ces fourneaux, les fours des lavoirs, et c.

3^o Les outils et ustensiles de la mine et des usines, une machine à feu et c.

Elle doit le capital d'environ 10,000 florins de Brabant, ou 22,000 livres de France, dont elle paye la rente à 4 et 5 %.

INDENNITÉS D'USAGE POUR LES CHEMINS, LES EAUX ET LES FONDS DES TERREINS.

La société paye annuellement 20 florins annuels pour indemnité de divers chemins de traverse.

Elle paye en outre, 110 florins au seigneur de Hille, pour la sène et le tort que lui cause la retenue des eaux du ruisseau des Fonderies.

Enfin elle paye aux propriétaires des fonds le tit du plomb tiré sur leur terrain, à raison de 38 florins de Brabant la mille.

Ce usage est ancien, et il a toujours fait loi pour tous les propriétaires. Cependant il y a quelques années, on a voulu se faire aux nouveaux propriétaires avec lesquels on n'avait passé aucune convention.

ADMINISTRATION ET REGIE DE LA MINE.

Le citoyen Mazure, représentant le Sud d'Acandegg, dirigeait et dirige encore l'exploitation.

Le citoyen Sartot, négociant à Namur, est receveur.

Trois comités à Vedin, sont chargés de surveiller les travaux intérieurs et ceux de la fonderie.

La société, soit par elle-même, soit par ses agents, s'assemblait tous les ans pour arrêter les comptes et régler les objets majeurs, tels qu'achat de charbon, marchés avec les voituriers, et c.

Tous les quinze jours les états de journées, présentés par les trois comités, étaient arrêtés par le directeur ou quel qu'autre associé, et soldés par le receveur.

NOMBRE DES OUVRIERS ET EMPLOYÉS

Le nombre des employés varie suivant le plus ou le moins d'activité des travaux. Aujourd'hui, et depuis l'entrée des Français, ce nombre est comme il suit: 1 maître ou maître ouvrier, 1 maître-chargé de faire et raccomoder

les outils,
3 charpentiers,
2 scieurs de longs,
1 voiturier,
4 fondeurs,
3 laveurs,
2 colporteurs,
2 briseurs,
85 mineurs.

Les charrois (pour mener la mine à la fonderie, conduire le plomb à Namur, et en ramener la chandon de terre) se donnaient à l'entreprise et au rabais.

CONSUMATION DE CHARBON, MOUILLE ET AUTRES MATIÈRES.

On consomme environ 150 livres de chandelle par semaine, on emploie pour 8 à 900 florins de cordages par année.

La machine à vapeur et la fournaise de grillage exigent annuellement 500 charbonnées de houille de 5,000 livres chacune, soit 25,000 quintaux, et les deux fourneaux consomment 450 tonnes de charbon de bois, pesant chacune 1,500 livres anglaises, et contenant 27 vons, soit 6,750 quintaux. On achète ces charbons 40 florins et 10 sous de Brabant la tonne, conduite comprise.

On les tire de bois de Marlagne, à 2 et 3 lieues de Namur, du midi.

La consommation du fer, des cuirs et autres objets est inconnue.

MATIÈRES D'ENTRÉE ET ACCIDENTS DU FILON.

Le filon de plomb de Vedin est un filon d'oxide jaune de fer plus ou moins compacte, mais de zélène à larges facettes, et souvent aussi de sulfure de fer, appelé par les ouvriers quinzette au kisse.

La tête ou effleurage de ce filon se présente au-delà de Vedin, qu'une mine de fer on graine, qu'on exploitait autrefois pour les fourneaux de pays.

C'est à la profondeur de 12 toises qu'on a trouvé les premiers grains de galène. La richesse du filon a augmenté de 30 à 40 toises du jour, et surtout au midi de Vedin.

Ce filon se dirige du Nord-Est au Sud-Ouest, en travers des bancs calcaires presque verticaux qui composent le montagné.

Il est presque à plomb, mais néanmoins incline un peu au Sud-Est.

Sa puissance s'est montrée souvent très irrégulière, et a varié de 15 à 4 pieds, donnant tantôt de la galène massive, tantôt seulement quelques grains de galène mêlés d'ore, souvent en mélange de galène et de pyrites, et quelques fois une masse uniforme de pyrites ferrugineuses sans aucune trace de galène.

Parfois et large parfois près du jour, et se rétrécissant dans les parties inférieures, parfois, au contraire, étroit dans le haut et s'élargissant au-dessous,

et en général distaient de richesse dans la profondeur.

On rapporte que dans la terre du Mayenc en deçà de Vadrin, sur une longueur étendue et sur le plan, le filon n'existait pas dans la hauteur, ou du moins était rempli de rocs tendres, poreux et purses, et qu'à 42 toises de profondeur il s'était trouvé très productif.

Ce filon est connu depuis Saint-Marc jusqu'à La Nouzée, sur une longueur d'une demi lieue.

A 150 toises de La Nouzée, dans une petite fosse descendue d'après le plan, on n'a trouvé que des pyrites ferrugineuses et peu de sulfure.

200 toises au-delà on a couché de même de fer en roche, dirigé de l'Est à l'Ouest, et inclinant au Sud.

Le coupe de cette couche est représentée par y y' elle coupe ainsi la direction du filon de plomb qui se termine avant d'arriver à cette couche.

Enfin, le filon de Vadrin, entre Saint-Marc et le village de Vadrin, est accompagné à distance de quelques toises à l'Ouest, d'un second filon de même qui a été exploité et qui a produit beaucoup. Il est représenté sous les lettres z-z', dans le plan.

TRAVAUX ANCIENS - PARTIES EXPLOITÉES

Toute la crête du filon fut en grande partie exploitée, depuis la profondeur de 19 toises jusqu'à celle de 50. C'est par le haut que cette exploitation a été commencée, et elle ne continua de la même façon en descendant toujours successivement et par degrés.

L'échouage de cette exploitation ancienne, au-dessous de laquelle se fait l'exploitation actuelle, est d'une demi-lieue de longueur, depuis Saint-Marc jusqu'à La Nouzée.

Un grand nombre de petites fosses a été ouvert sur cette longueur, plusieurs subsistent encore, d'autres sont creusées de 30 toises de diamètre, et creusées en cercleaux de bois.

L'usage ancien que l'on a conçu, est de placer deux de ces fosses à 12 pieds de distance, elles se servent mutuellement de fosses d'échouage et sont ainsi fosses d'extraction.

AQUEDUCS ET MACHINES

Dès l'origine de l'exploitation de cette mine, en 1630, on avait reconnu l'avantage qui résulterait d'une galerie d'écoulement qui atteindrait la mine, et on avait creusé un aqueduc à 25 toises de profondeur long de 300 toises environ, et qui venait déboucher au niveau du ruisseau, près de la fonderie de Priéde.

L'exploitation ayant été approfondie par suite, cet aqueduc est devenu insuffisant, et en 1751 on entreprit d'en ouvrir un à

50 toises de profondeur.

Ce nouvel aqueduc, auquel deux ouvertures ont été faites sans discontinuité depuis 54 ans, commence à Saint-Servain, où il verse les eaux dans le coléseau près du moulin de Grand-Pierre, à 1/4 d'heure de Mayenc, se dirige vers Saint-Marc, distant de 3/4 d'heure, où il coupe le filon, et d'où il continue par Vadrin, jusqu'à La Nouzée, on suit une ligne parallèle au filon, à 3 ou 4 toises de distance.

Cet aqueduc a ainsi 5/4 de lieu de longueur.

On travailla constamment pour l'allonger vers La Nouzée.

Il resta encore à peu près 250 toises à percer pour le mener jusqu'au bout des ouvertures.

Enfin les travaux ne sont approfondis de plus en plus; on a été contraint de porter l'exploitation au-dessous du niveau de l'aqueduc, et l'on a établi une machine à feu.

Cette machine a été construite en 1780, on l'a placée sur une fosse approfondie de 52 pieds au-dessous de l'aqueduc. Le projet était d'enfoncer cette fosse jusqu'à 60 pieds, mais le darsin du roc a été forcé de s'arrêter à 52 pieds.

On a alors pratiqué un deuxième aqueduc à quelques toises sous le premier, pour verser les eaux sur la machine à vapeur, et on l'a poussé jusqu'à 100 toises au Nord.

La machine élève les eaux de 52 pieds de profondeur, sur l'aqueduc, par des pompes de 11 pouces.

Pour élever la chaudière, il faut qu'elle élève l'eau de 15 pieds de profondeur de 300 pieds, ou, depuis l'aqueduc jusqu'au jour, par une pompe de 5 pouces.

FOSSÉS D'EXTRACTION TANT EN ACTIVITÉ

QU'ABANDONNÉS

Aujourd'hui, et depuis un an, les eaux coulent la mine à la hauteur de l'aqueduc, et on ne peut travailler qu'au-dessous de ce niveau.

La machine à feu est inactive, et on n'en a plus besoin pour la faire jouer.

On ne travaille aujourd'hui qu'aux fosses suivantes :

1° Sur Vadrin près de La Nouzée, deux fosses au pied des Saules "d". Dans l'une on travaille à l'aqueduc qui est prolongé de 30 toises plus au Nord, dans l'autre, on extrait de la mine à 37 toises du jour.

2° Dans le ruisseau, 60 toises au Sud des précédentes, deux fosses "e". On tire de la mine dans l'une au niveau de 40 toises, et dans l'autre on fait des recherches dans le filon.

3° Sur Saint-Marc, des fosses de 50 toises "f", à 30 toises au Nord de l'ancien chemin de Mayenc. On les répare pour pouvoir y remettre sous peu de temps l'extraction en activité.

4^e - Sur Saint-Narc, à 270 toises au sud des précédentes, deux petites fosses de 50 toises, dans lesquelles on extrait de la mine à 47 toises du jour. "g".

5^e - Enfin, 50 toises plus au sud, deux autres fosses "h-h", dans le verger de Lemoine, où on tire de la mine à 48 toises de profondeur.

Il existe d'autres fosses abandonnées qu'il sera important de reproduire; telles sont celles dites "Les Harféales", "j", situées à 170 toises Nord du chemin ancien de Louvain, qui n'ont pas encore été approfondies jusqu'à l'aqueduc. Tel est encore le grand heurg quarré "k", creusé près et sur le bord de l'ancien chemin de Louvain, profond de 50 toises. Il n'est pas encore complètement dépouillé, mais il demande de grandes réparations. Tel est enfin le heurg de la machine à feu "l", quoiqu'on dise qu'il soit dépouillé au Nord, et qu'il ne contienne point de plomb au sud.

TRAITEMENT DES DIVERSES ESPÈCES DE MINE

Les minerais de Vadrin étant souvent de nature différente, tantôt en graine massive, tantôt mêlés de pyrites, tantôt sans pyrites, exigent quelques changements dans le traitement.

La mine pyriteuse est grillée au four à réverbère et lavée ensuite. Les schistes qui en résultent, donnent 30 à 60 livres de plomb par 100.

La mine sulfurée est lavée et donne 1/3 de son volume en mine pure, riche de 60 à 70 livres par 100.

Les 2/3 de résidu demeurent en tas exposés à l'air, la terre grasse s'en détache, et au bout de quelques temps on les relève; on en retire 1/4 en volume de mine agressive donnant 30 livres au quintal.

Ces diverses mines ainsi préparées, sont fondues, ainsi que la mine pure, dans un petit fourneau à manche haut de 4 pieds environ, ayant une forme évasée par le haut, et d'ailleurs assez bien construit.

Quand on fond de la mine pure, on est dans l'usage d'y ajouter ou de l'ocre ou de la mine de fer de plomb, pour "réchauffer" le fourneau.

Quand on fond les schistes, c'est-à-dire les anciennes mines, qu'on lave pour la deuxième ou la troisième fois, on ajoute les crasses ou cratots provenant de la fonte des mines pures.

Les charges à ce petit fourneau se composent toutes les quatre ou trois quarts d'heure, et consistent en une botte de charbon du poids de 36 livres, et d'environ 60 livres de mine.

Les deux fourneaux de Vadrin et de Frisée sont placés sur la même ruisseau. Ils peuvent travailler toute l'année, excepté dans les fortes gelées.

Des très immenses d'anciennes mines ocresseux contiennent encore quelque peu de plomb qu'on a négligé quand la mine précé-

dit beaucoup.

On tire parti aujourd'hui de ces terres déjà lavées une ou deux fois; on les lave de nouveau et elles donnent encore des schistes riches de 15, 20 et 25 livres.

PRODUIT ACTUEL COMPARÉ A CE QU'IL A ÉTÉ

AUTREFOIS

On a fondu autrefois, aux fonderies de Vadrin, jusqu'à 12.000 saumons de 150 livres par an, ou 18.000 quintaux.

Ce produit a toujours été en diminuant depuis vingt ans, et dans les années dernières il ne s'élevait qu'à 1.700 ou 2000 saumons, c'est-à-dire au plus à 3.000 quintaux de plomb.

Aujourd'hui on ne travaille qu'à un fourneau, et comme on n'extrait par année de mine pour l'antimoine, on y fond directement de la mine avec du soufre. Ces schistes ou anciennes terres ocresseux déjà lavés, ne rendent que 11 à 12 saumons de 150 livres par quintal. La mine pure en rend 60 lorsque elle est pure, et jusqu'à 120 quand elle est riche.

Enne l'état actuel, on comptait sur six semaines de production par année, et étant six semaines, le produit annuel pour un fourneau serait donc de 1.200 saumons environ.

Le second fourneau, supposé en activité, mais ne pouvant travailler qu'en schistes, produirait environ 650 saumons. Au total, 1950 saumons soit 2925 quintaux de plomb.

BALANCE DES RECETTES ET DÉPENSES DE LA

DERNIÈRE ANNÉE

Les derniers comptes qui ont été arrêtés, sont ceux de 1792, reçus le 7 octobre 1793.

Le dépenses pour cette année a été de 50.276 florins et 4 sous.

La recette ne s'est élevée qu'à 50.514 florins, 10 sous et 12d.

D'où on déduit qu'il y a eu un excès de dépenses de 21 florins, 14 sous et 12d.

Un tel résultat n'annonce pas, au premier coup d'œil, une mine avantageuse et lucrative.

Mais si on se rappelle le droit du lit que la société paye aux propriétaires des fonds, et le droit ancien du 1/3 et du 10 qu'elle paye au souverain, on verra que beaucoup de mine sont inexploitées, qui cependant rapportent moins que celle-ci, même dans son état actuel.

VITRIOL ET SOUFRE

On a essayé, il y a quinze à vingt ans, de fabriquer du sulfate de fer et du soufre, avec les pyrites que cette mine fournit et abondamment, mais l'expérience a prouvé que le soufre qu'on voulait extraire

était trop dépendieux.
On a trouvé plus de bénéfices à faire le vitriol ou sulfate de fer, mais on n'a pas pu en avoir de débit, ce qui a fait abandonner cette fabrication.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR L'EXPLOITATION

1°-Les petites fosses profondes de 30 toises, ayant 30 pouces de diamètre, bouchées avec des cercueils de bois, ne résistent pas à une longue pression des terrains, d'ailleurs l'ouvrier qui descend sur la corde au fond de ces puits étroits, n'est sans cesse contre les cercueils, ce est un danger de s'accrocher.

2°-La multiplicité des petites fosses ne peut qu'être nuisible.
L'aqueduc doit procurer l'airage à toutes les fosses, et il n'y a pas de raison suffisante pour placer celles-ci deux à deux à la distance de 10 pieds.

3°-Pourquoi se servir, pour une aussi grande profondeur que celle de 30 toises, de tours à bras, et ne pas employer, avec plus d'économie, de petites machines à rotelles à un seul cheval.
Par ce moyen on pourrait augmenter l'extraction, en faisant travailler dans le fond de la mine tous les tournoyeurs ou ouvriers du jour.

4°-Aucun plan d'exploitation n'est suivi dans cette mine.
Les ouvriers paraissent exploiter à leur gré et, comme les machines à feu ne jouent pas, on ne fait que glaner dans les anciens ouvrages supérieurs à l'aqueduc.

5°-On ne grille que les mines pyriteuses, pourquoi ne grillerait-on pas aussi les sulfures purs au fourneau à réverbère, ce n'est pour ainsi dire pas à leur fondre ou pas.
Les fourneaux actuels, divisés par le haut, consomment une grande quantité de charbon qui se brûle inutilement à leur surface supérieure.

6°-La machine à feu n'a à éléver l'eau que de 52 pieds, et il faut que pour alimenter la chaudière, elle en élève une partie à la hauteur de 300 pieds, c'est-à-dire, depuis l'aqueduc jusqu'au jour.
Une grande partie de sa force est donc employée à son propre entretien.

La machine à feu n'est pas celle qu'il convenait d'établir à Vedrin.
Le côté de Prisée proposait avec raison, il y a deux ans, de construire une machine à colonne d'eau.

Une autre cause et qui n'est encore que de l'air, le ruisseau qui fait mouvoir les roues des fonderies, passé sur le filon à Vedrin, se jette au-dessus de l'aqueduc.
Il n'y aurait plus de difficulté de l'employer une partie, comme colonne d'eau de 30 toises, pour élever les eaux inférieures à l'aqueduc.

D'ailleurs, ce même ruisseau passe à la fonderie de Prisée, et là il est au niveau de l'ancien aqueduc, c'est-à-dire, 25 toises au-dessus du grand aqueduc.
On pourrait ainsi introduire dans la mine les eaux du ruisseau par cet aqueduc, et

les faire agir comme colonne d'eau de 25 toises.

MINE DE VEDRIN ET DES ENVI-
RONS

1. Fosse verticale bleue de la montagne que traverse le filon.
2. Cerc compacte du filon.
3. Cerc poreux et léger du filon.
4. Galène à petits grains au niveau supérieur.
5. Galène à facettes, aussi au niveau supérieur.
6. Cerc friable mouchoir de galène.
7. Pyrite du filon.
8. Mine de fer de Doyssoult et Champlan, inclinée au sud, et dirigée de l'est à l'ouest en travers du filon de Vedrin et de celui de Champlan.

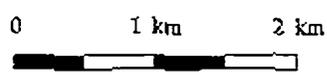
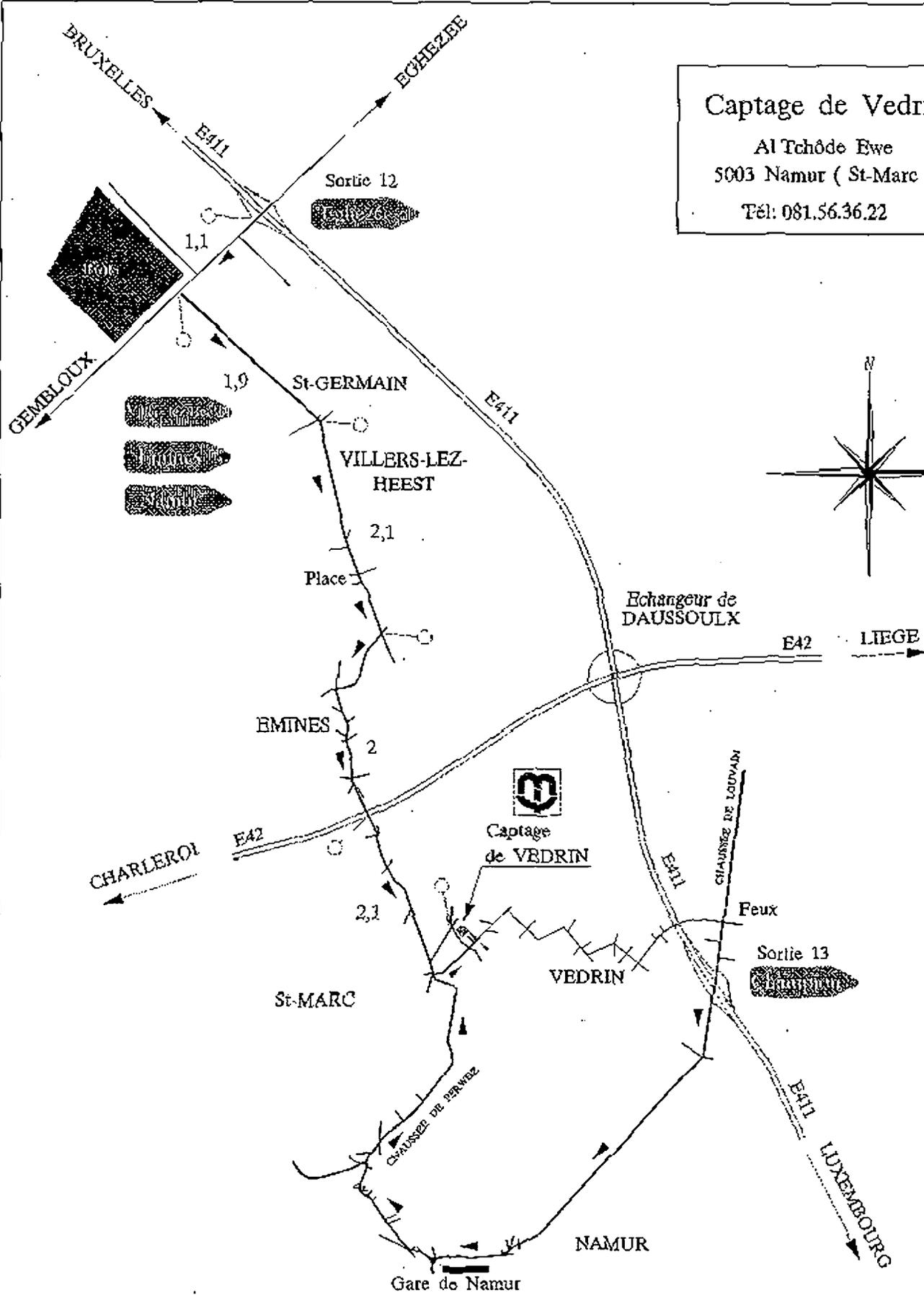
EXPLICATION DU PLAN

- p-q-r-s-t-v-x : Filon exploité depuis Saint-Maxime en p, jusqu'à la Nouvelle en x.
s-t : Partie du filon qui n'a été trouvée productive qu'à 42 toises de profondeur.
u-v-w : Deuxième vein ou branche accompagnée.
n-n : Ancien aqueduc à la profondeur de 25 toises.
o-o-o : Grand aqueduc au niveau de 30 toises.
k-k : Deuxième aqueduc, au niveau de 56 toises, au fond du bourg de la machine à feu.
a : Cabinet du bureau des mines.
b : Fosses d'extraction abandonnées.
c : Diverses fosses au Nord, aussi abandonnées.
d-e-f-g-h : Fosses d'extraction actuelles.
j : Fosses dites Les Harçables, abandonnées, et qu'il faudrait reprendre.
k : Grand bourg du chemin de Louvain, abandonné et à réparer.
l : Machine à vapeur.
r-r-r : Ruisseau de Vedrin.
s-s : Fonderie de Vedrin.
t-t-t : Fonderie de Prisée.
v-v : Ancien chemin de Louvain.

Captage de Vedrin

Al Tchôte Ewe
5003 Namur (St-Marc)

Tél: 081.56.36.22



COMPAGNIE INTERCOMMUNALE
BRUXELLOISE DES EAUX



CVE.01/011.01
02/2002

Les carrières souterraines de Géromont.

CAUBERGS M.

SITUATION

Province de Liège.
Entité de Comblain-au-Pont.
Commune de Comblain-au-Pont.
Hameau de Géromont.
Carte IGN 1:25.000 N° 49/1-2.

Les carrières souterraines de Géromont s'ouvrent en rive gauche de l'Ourthe, en amont de Comblain-au-Pont, sous le bord même du plateau supportant le hameau de Géromont. Ce sont d'anciennes exploitations de grès creusées dans l'étage dévonien du famennien supérieur, une roche appelée aussi "Psammites du Condroz".

Par rapport au chemin d'accès, on trouve à droite, C.S. Géromont Ouest, et à gauche, C.S. Géromont Est D1 à D3 et C.S. Géromont Est D4 à D6, ces appellations tout à fait arbitraires étant destinées avant tout à s'y retrouver.

C.S. GEROMONT OUEST

La carrière souterraine Géromont Ouest est formée d'une galerie pratiquement horizontale de quelque 240 mètres de longueur, pour une hauteur et une largeur moyennes de 2 à 3 mètres.

De loin en loin, des couloirs latéraux conduisent à d'anciennes chambres d'exploitation, seuls endroits où la roche est visible. Partout ailleurs on circule entre des murailles de pierres sèches retenant manifestement des remblais.

Il est tout à fait possible que ces murailles cachent l'accès à des couloirs ou à des chambres d'exploitation actuellement remblayés au moyen de déchets de taille.

Tout au bout de la galerie, dans la dernière chambre d'exploitation on trouve l'unique pilier abandonné de cette carrière.

Des rails et un treuil encore en bon état témoignent du convoyage des roches.

C'est en 1935 que l'exploitation souterraine succéda à une exploitation à ciel ouvert remontant à 1900.

Pour avoir une idée du travail réalisé, il faut savoir que la première année, les ouvriers avaient percé la galerie principale sur 86 mètres de long et avaient pour ce faire sorti 894 mètres cubes de grès et 107 mètres cubes de schiste, ce qui donne environ 2.400 tonnes de pierre à travailler.

C'est la famille Russel qui a géré l'exploitation en continu de

1935 à 1966, année où la carrière fut progressivement abandonnée.

Depuis 1994, C.S. Géromont Ouest a été aménagée pour les touristes. Des scènes animées permettent aux visiteurs de découvrir le travail des anciens carriers.

N'ayant pas revisité les lieux, nous ne sommes pas en mesure de vous dire ce que valent ces aménagements.

TOPOGRAPHIE

Septembre 1992.

Caubergs Michel - Mercier Claude.

C.S. GEROMONT EST D1 A D3

Les carrières souterraines Géromont Est sont très différentes de la carrière Ouest.

Elles se présentent sous forme de grandes descenderies obliques se rejoignant sous terre.

Leurs dimensions laissent rêveur.

Ainsi la carrière souterraine Géromont Est, descenderie 1 à descenderie 3, qui s'étend sous quelque 30.000 mètres carrés de terrain. Les descenderies quant à elles accusent respectivement 150, 150 et 110 mètres de longueur.

Elles sont inclinées à 20°.

L'action du gel sur les parois surplombantes a provoqué des effondrements qui obstruent D1 et D3.

On ne peut pénétrer dans la carrière que par D2, protégée par un long couloir voûté appareillé en moellons sur plus de 30 mètres.

Royaume incontesté du pilier abandonné, la morphologie de la C.S. Géromont Est D1 à D3 est d'une complexité incroyable.

C'est ce qui nous a obligé à limiter nos relevés topographiques à l'axe des descenderies.

Nous ne pouvions raisonnablement y passer des mois.

À l'échelle utilisée, nous avons même dû schématiser quelque peu.

AVIS aux amateurs! Il reste là un beau travail topo à terminer.

Dans l'axe de chacune de ces descenderies, les rails destinés au convoyage des roches sont encore en place en beaucoup d'endroits, mais c'est surtout dans D1 qu'il est possible de reconstituer la technique de ce convoyage.

Les wagonnets chargés de pierres utilisables étaient treuillés vers la surface dans l'axe de la descenderie.

Les wagonnets chargés de déblais, qu'ils proviennent du fond ou de la surface, étaient treuillés dans l'axe de la descenderie jusqu'à hauteur des galeries latérales à remblayer.

Là, un aiguillage, situé un peu plus haut que la galerie concernée, permettait de faire redescendre le wagonnet sur une plaque tournante située au niveau de la galerie en question.

De là, le wagonnet était poussé à la main, soit directement dans la partie droite de la galerie, soit dans sa partie gauche au moyen d'un pont passant au-dessus de la voie principale.

Cet ingénieux dispositif est encore visible en plusieurs endroits (Voir croquis).

En surface, dans l'axe de D1 obstruée, une baraque en bois qui abrite de pourrir, abrite encore le treuil qui orchestrait ces manœuvres.

TOPOGRAPHIE

Mai 1995 - Caubergs Michel - Mercier Claude - Van Roy Micheline.

C.S. GEROMONT EST D4 A D6

La carrière souterraine Géromont Est, descenderie 4 à descenderie 6, est située au même niveau et à proximité immédiate de C.S. Géromont Est D1 à D3.

Bien qu'aussi grande que celle-ci, sa morphologie est très différente et bien moins compliquée.

L'extraction par piliers abandonnés ne se retrouve que dans la partie supérieure de D4.

Dès l'abord de D5, qui en est l'accès le plus sûr et le plus facile, cette carrière présente des galeries beaucoup plus vastes, séparées par de grands massifs rocheux.

A noter dans le bas de D5 la présence de murailles en pierres sèches de 4 à 5 mètres de hauteur séparant remblais et voie ferrée. Ces murailles d'une rare perfection que le temps n'a pu altérer témoignent elles aussi d'un savoir faire à jamais perdu.

Enfin, dans D6 obstruée en surface, on trouve des galeries atteignant sans problème les 10 mètres sur 10.

Nous sommes tentés d'y voir un réseau plus moderne exploité suivant d'autres techniques.

Mais ceci n'est qu'une hypothèse, les archives en la matière faisant totalement défaut.

TOPOGRAPHIE

Avril 1993

Caubergs Michel - Mercier Claude - Waroquet J.Louis.

PHOTOGRAPHIE

Septembre 1995

Caubergs Michel - Mercier Claude - Van Roy Micheline.

MONTAGE VIDEO

Avril 1993

Johan Leemans.

C.S. GEROMONT INFÉRIEURE

La carrière souterraine Géromont inférieure s'ouvre au niveau de la route Comblain-au-pont - Comblain-la-Tour, à 1 kilomètre en amont du pont de Comblain.

Son entrée est visible de la route, derrière un bâtiment qui sert actuellement de magasin de motos.

C'est une vaste galerie horizontale large et haute de 8 à 10 mètres, pour une longueur de 80 mètres.

On remarque sur la gauche deux énormes trémies d'éboulis semblant provenir d'un étage supérieur effondré.

De prime abord, on pourrait croire que cette galerie était destinée à rejoindre à grande profondeur le banc de grès exploité dans les carrières supérieures.

Rien n'est plus faux!

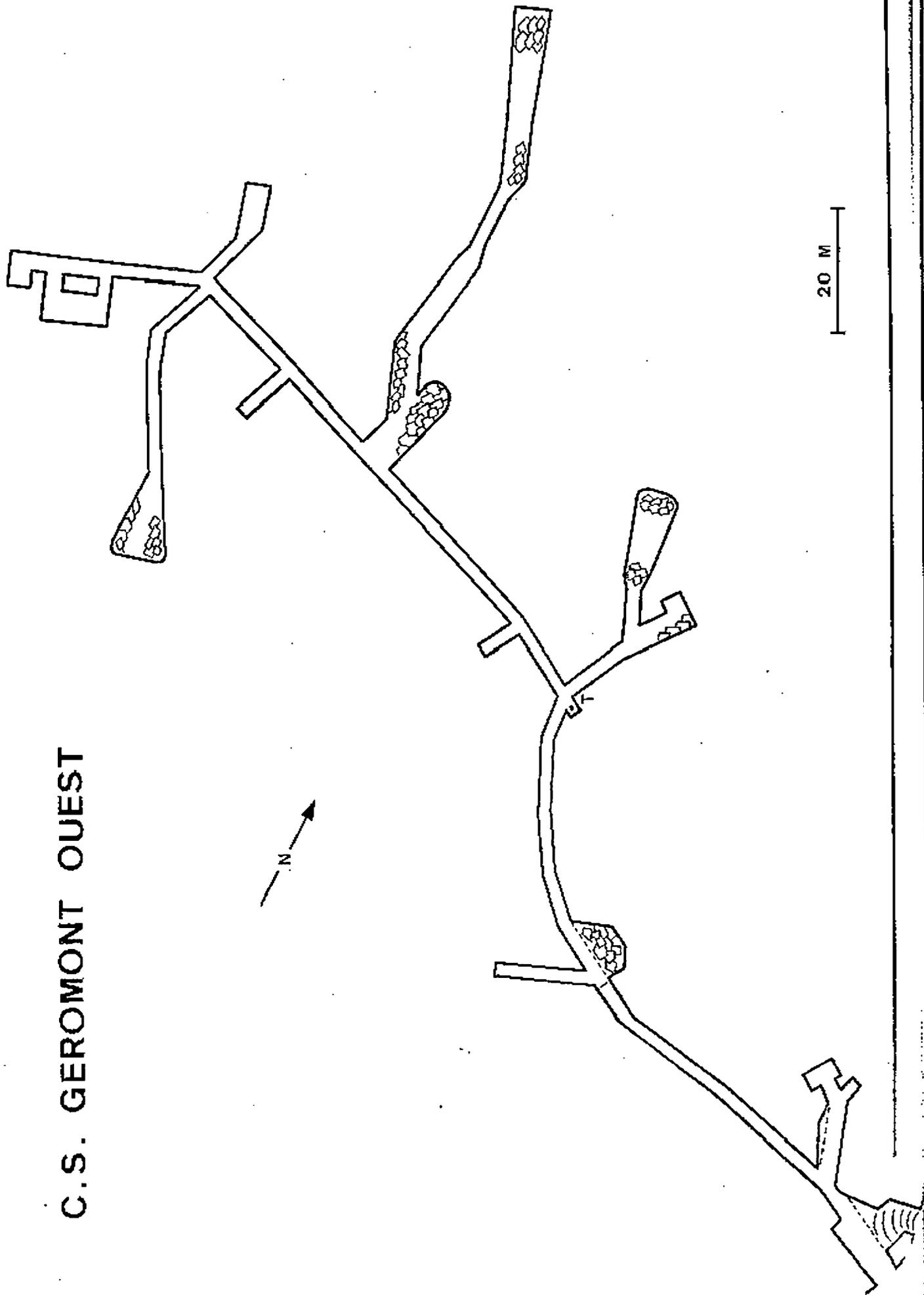
Creusée d'Est en Ouest, C.S. Géromont inférieure chassait manifestement un autre banc.

TOPOGRAPHIE

Septembre 1983.

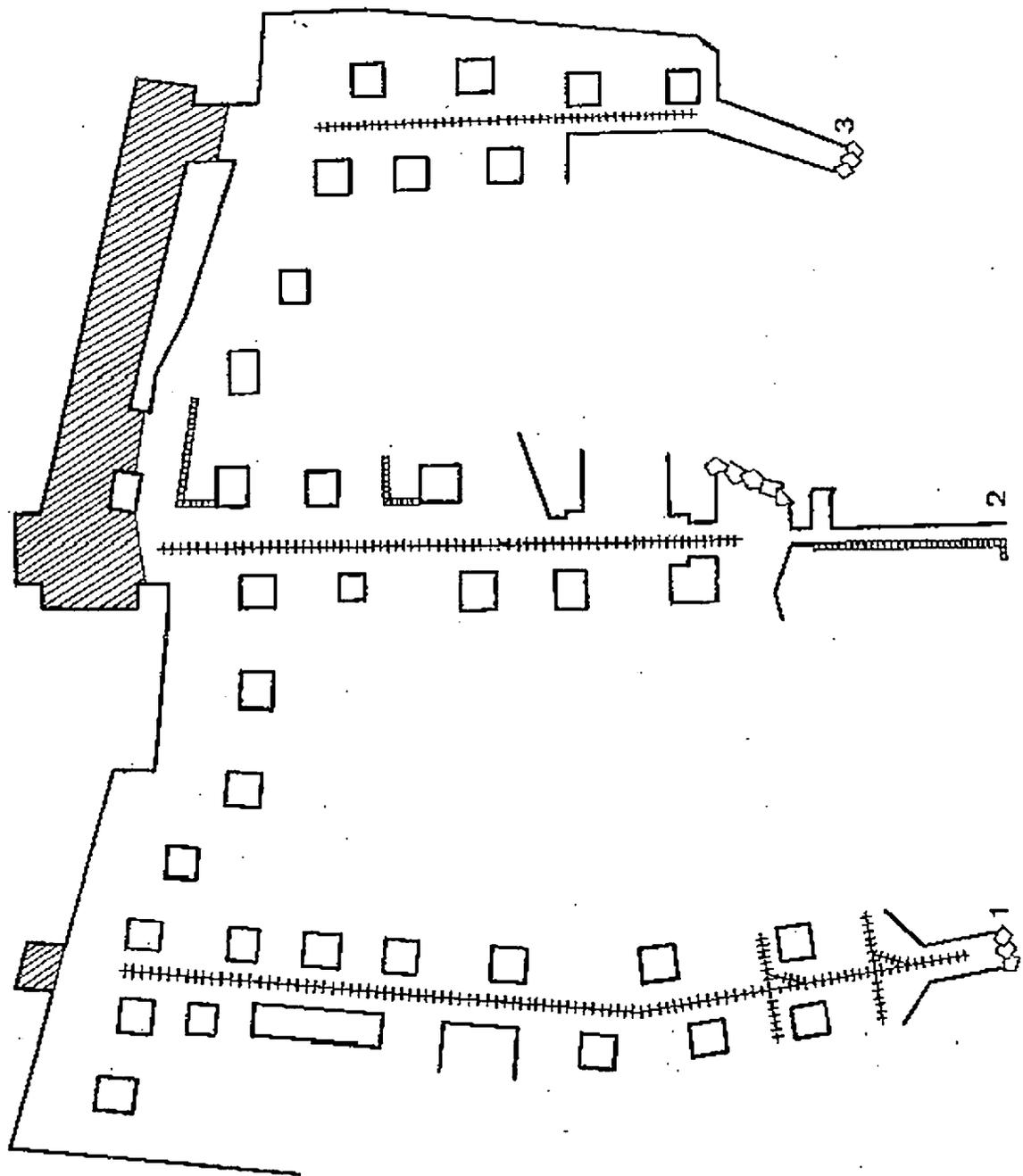
Caubergs Michel - Romeyer Francis.

C.S. GEROMONT OUEST

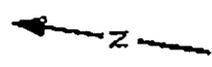


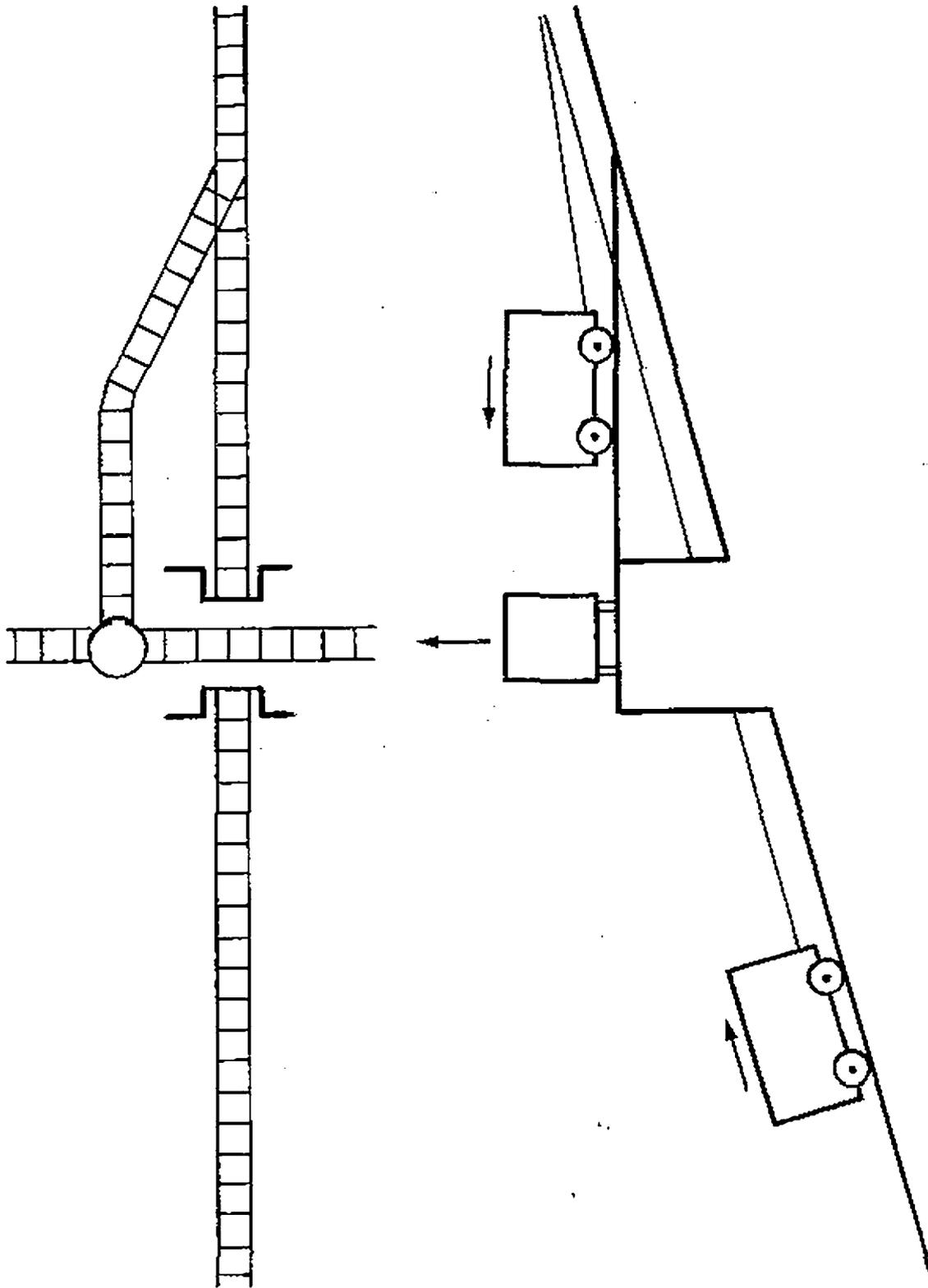
20 M

C.S. GEROMONT EST D1-D2-D3



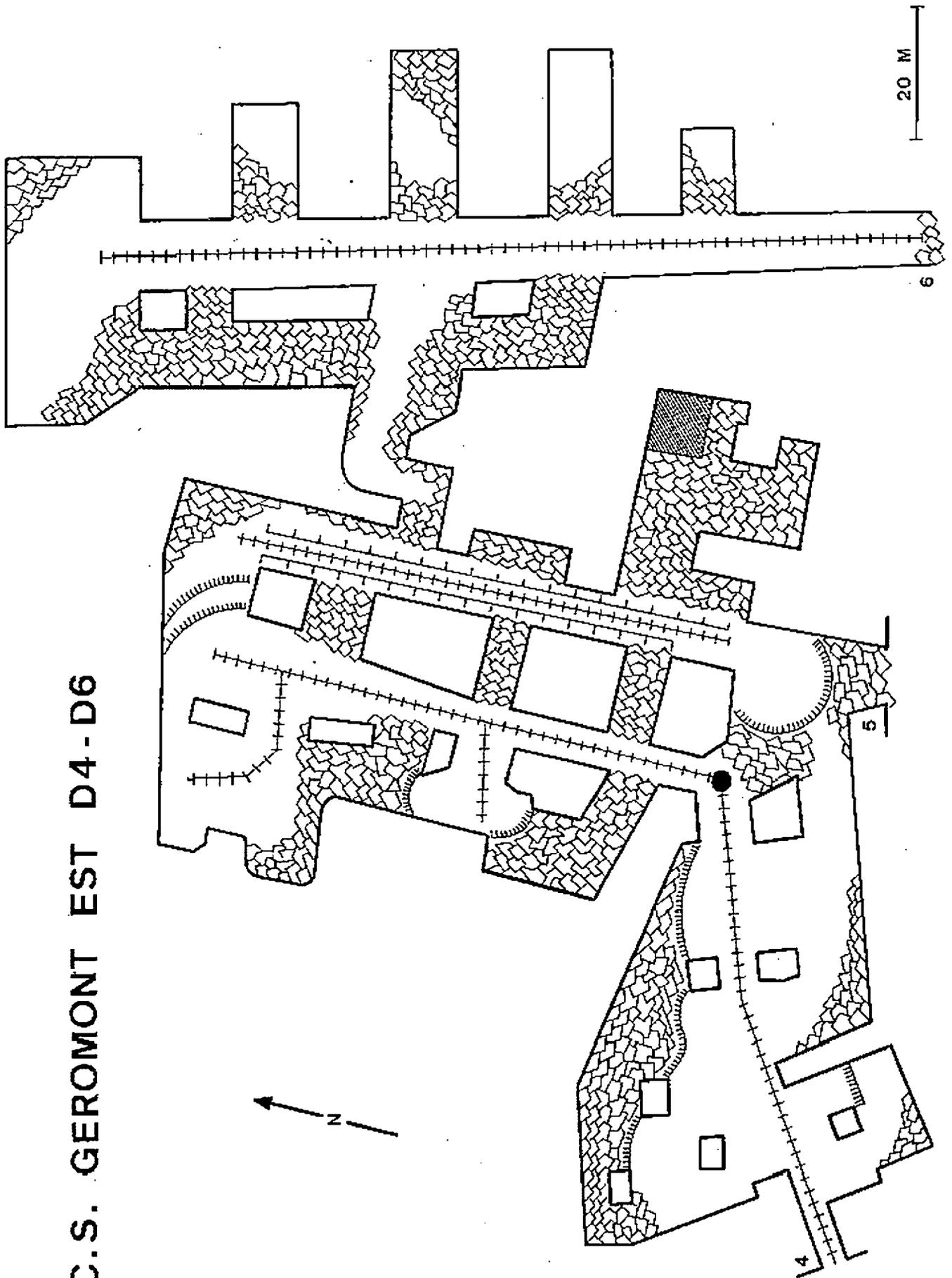
20 M



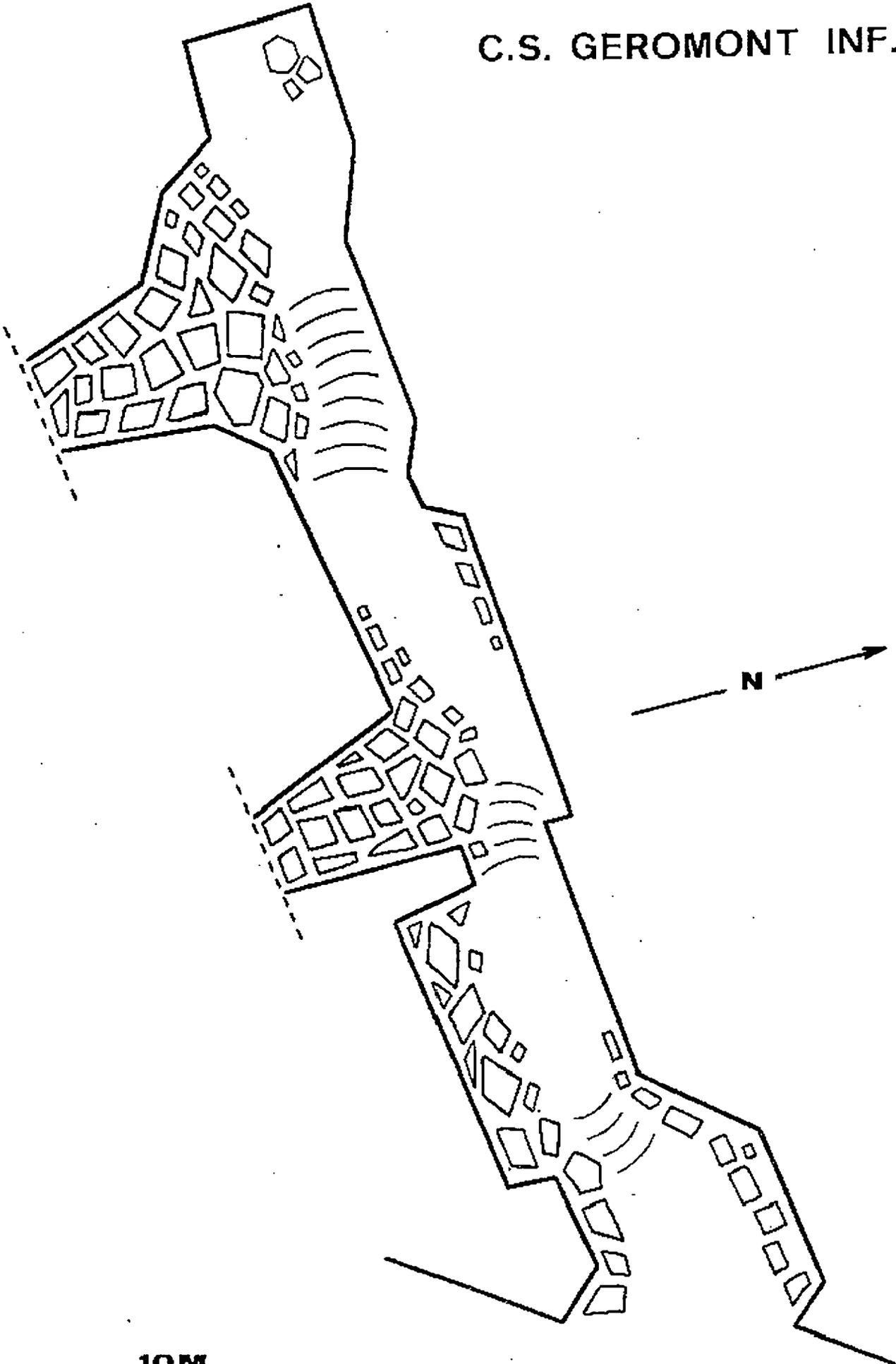


SCHEMA DU TREUILLAGE

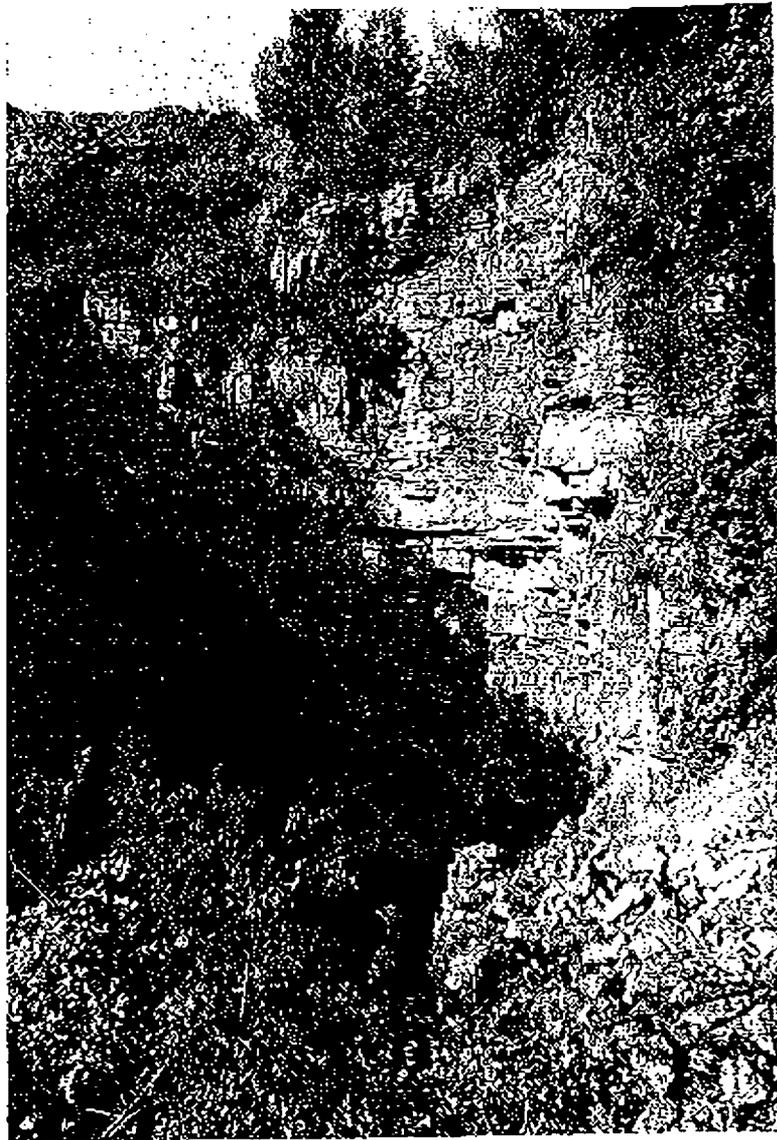
C.S. GEROMONT EST D4-D6



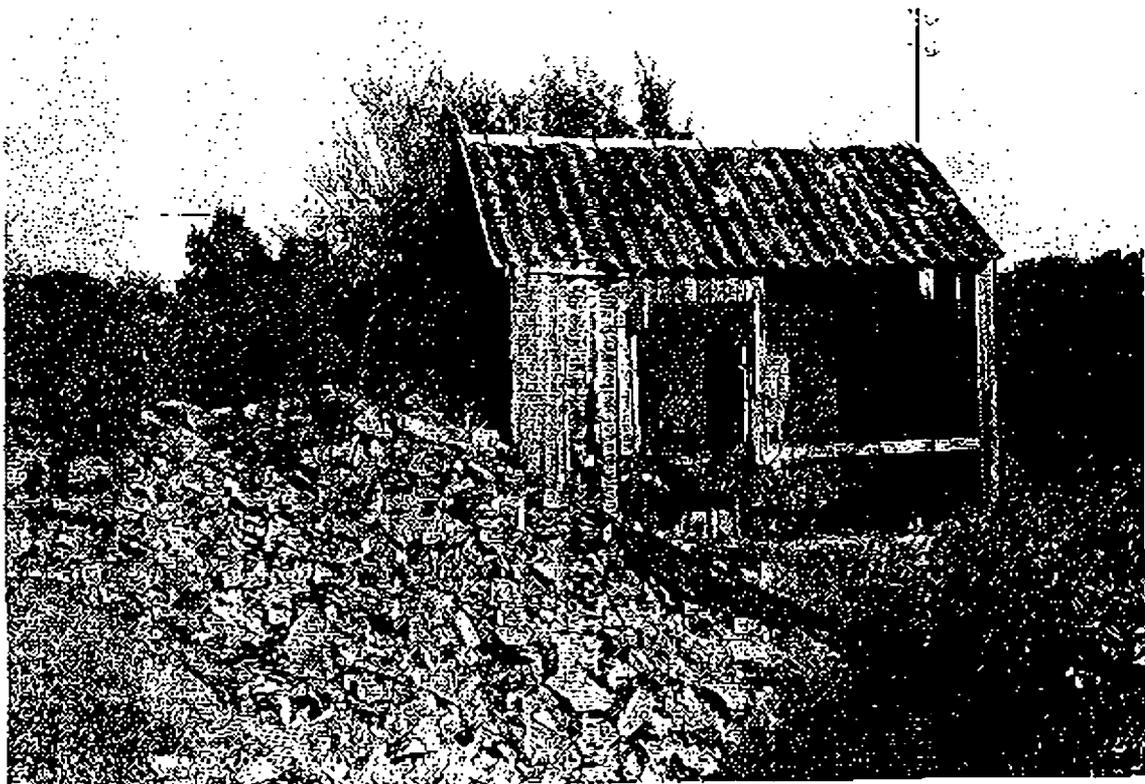
C.S. GEROMONT INF.



10M



Le débouché en surface de la D1.



Dans l'axe de la D1, la cabane du treuil.



Waggonet dans le bas de la D4.



Voie de roulage.



Galerie en voie de comblement



Murs cyclopéens dans la D5.

LES TECHNIQUES D'EXTRACTION A GEROMONT

Le Musée Communal de Comblain-au-Pont a eu l'amabilité de nous fournir une copie des notes recueillies par Monsieur Albert Warzée, auprès de Joseph Fabbro, Adolphe Mancini, Fernand Ponsard et Oscar Sauvage, anciens carriers à Géromont.

Ces notes s'appliquent principalement à la carrière Géromont Ouest devenue touristique, mais nous pensons que, mis à part l'inclinaison des couches, elles peuvent être étendues à l'ensemble du massif.

Nous nous en sommes donc largement inspirés pour la rédaction de ce qui suit.

L'extraction dans les carrières souterraines de Géromont impliquait de laisser des piliers d'environ 5 mètres sur 5, distants de 5 à 6 mètres l'un de l'autre et dans tous les sens, ceci afin de soutenir les voûtes (Extraction dite par piliers abandonnés).

Comme nous l'avons vu ci-avant, si ces dispositions sont bien visibles dans C.S. Géromont Est D1 à D3, elles sont bien moins mises en application dans C.S. Géromont Est D4 à D6, de facture probablement plus moderne, et totalement absentes dans C.S. Géromont Ouest, suite probablement au remblayage des réseaux latéraux, pour autant qu'il y en eu.

La couche de roche utilisable à Géromont est surmontée d'un banc de schiste dont l'épaisseur varie de 15 à 30 centimètres environ. Le travail d'attaque au banc consiste donc à enlever d'abord cette couche plus tendre.

C'est la besogne du haveur qui oeuvre principalement au marteau pneumatique et à la poudre noire.

Le banc de grès quant à lui se compose de deux couches distinctes. De haut en bas on trouve d'abord une couche de grès de mauvaise qualité, épaisse de 50 à 60 centimètres, appelée "Le couvercle", et ensuite une couche de roche exploitable, de 2 à plusieurs mètres d'épaisseur, appelée "Le gros banc".

Le travail du mineur consiste donc à éliminer le couvercle par une attaque à l'horizontale, à laquelle fait suite le débitage du gros banc par une attaque à la verticale.

Ce travail se fait au moyen du marteau pneumatique et de la poudre noire.

Les blocs ainsi obtenus sont sortis du banc au moyen de leviers.

Il est à noter que bien souvent c'est le mineur qui se chargeait du havage de la couche de schiste.

Il est à noter aussi que pour éviter une trop grande pollution de la carrière par les poussières et les gaz, la mise à feu de la poudre noire ne pouvait se faire que deux fois par jour, ce qui sous-entant une sérieuse organisation du travail.

Face à un bloc de plus ou moins un mètre cube sorti du banc, intervient le refendeur.

Le métier de refendeur consiste à examiner le bloc de pierre sorti du banc par le mineur, à l'analyser, et à le débiter au mieux suivant la structure de la roche et la demande en produit fini.

Un métier qui ne s'apprend pas à l'école!

Un savoir probablement perdu à jamais!

Les outils principaux du refendeur sont la recouperesse et le marteau à recouper.

La recouperesse est une masse d'environ 10 kilos dont l'arrête trempée et affutée sert à une première découpe du bloc.

Vient ensuite le marteau à recouper d'un poids de 7 à 8 kilos et muni d'un manche de 60 à 70 centimètres.

Ce marteau a la particularité de posséder 4 arrêtes forgées et trempées.

La durée d'utilisation d'une arrête étant d'environ 2 à 3 heures, ce marteau devait être reforgé après chaque journée de travail.

Les blocs découpés et les déchets de ce travail sont chargés sur des wagonnets par le manoeuvre qui pousse ceux-ci à la main jusque dans l'axe des descenderies ou les wagonnets sont treuillés vers la surface ou vers les galeries à remblayer.

Nous avons vu ci-avant quelques détails de cette technique de treuillage.

Une fois les blocs en surface, intervient l'épinceur.

Le travail de l'épinceur consiste à refendre les blocs préparés par le refendeur aux dimensions du produit fini, afin d'obtenir le maximum de produits vendables avec un minimum de chutes.

L'épinceur travaille assis sur des sacs de jute, abrité du soleil et des vents dominants par une claie en bois de 2 mètres sur 2 qu'il est possible de déplacer.

Son outil principal est l'épincette, un marteau plus léger (2 kilos) que le marteau à recouper, mais possédant comme lui quatre arrêtes trempées.

Un bon épinceur usait huit arrêtes par jour, soit deux marteaux à reforgier.

Pour faire face à ses besoins l'épinceur devait donc acheter et payer de sa poche les douze marteaux nécessaires à sa semaine de travail.

La production journalière d'un épinceur laisse rêver.

150 à 160 gros pavés.

500 à 1000 pavés mosaïques.

200 à 250 pierres de parement.

Question de coup d'oeil et de dextérité.

Dans la chaîne de production, comme on dirait de nos jours, un refendeur pourvoyait un épinceur.

On voit mal l'épinceur faire des pavés avec un bloc que le refendeur destinait à des parements.

Il devait donc exister entre ces deux hommes un système de communication dont nous ne savons malheureusement plus rien.

LISTE DES PRODUITS FINIS FOURNIS PAR LES CARRIERES DE GEROMONT

Pavés de route subdivisés en :

Mosaïques 5/7 : pour routes ou places sans charroi.

Ils servent à embellir.

Mosaïques 7/9 et 9/11 : à poser sur routes empierrées avec charroi.

Platines 12 carrés basses : 3 à 5 centimètres d'épaisseur.

Platines 12 carrés hautes : 7 à 10 centimètres d'épaisseur.

Platines 14 carrés basses : 3 à 5 centimètres d'épaisseur.

Platines 14 carrés hautes : 7 à 10 centimètres d'épaisseur.

Coins : utilisés pour les trottoirs.

Pavés : 10/16 - 12/18 - 13/20 - 14/22.

Boutisses : 12/27 et 13/30, équivalent à 1 pavé et demi de long.
L'épaisseur des pavés varie de 9 à 10 centimètres.

Dalles : de 5 à 7 centimètres d'épaisseur.
De forme équerrie, pour faire des couvre mur ou des marches d'escalier.
De forme tout venant pour cours et jardins.

Parements : pour la construction de façades.
Epaisseur de 9 à 15 Cm, longueur de 15 à 35 Cm, profondeur de 15 à 25 Cm.
Une seule face équerrie.

Angles : pour les coins de mur et la construction de piliers carrés ou rectangulaires.
Mêmes dimensions que les parements mais avec deux faces équerries à 90°.

Linteaux et voûtes : toutes pierres de même dimensions en longueur.
Epaisseur de 9 à 15 Cm. 2 faces équerries.
La clef de voûte est trapézoïdale.

Têtes de moules : servent à ériger les côtés des portes et des fenêtres.

Moellons : idem que les parements mais, produites par le refendeur sans affinage par l'épinceur, ces pierres sont donc bien moins équerries.

CONCLUSIONS

Jadis, tant dans les grès que dans les calcaires, on exploitait en Wallonie des dizaines voir des centaines de carrières souterraines comme celles de Géromont.

Un ouvrage de référence fait état de 230 exploitations en 1928, occupant quelque 2600 ouvriers.

Qu'en reste-t-il de nos jours? Pratiquement rien!

Nombre de ces carrières ont été comblées d'ordures et nivelées.

Celles qui ont échappé à ce péril sont pour la plupart complètement noyées, à quelques exceptions près comme à Dinant, Namur et Mazy.

On comprend dès lors que les carrières souterraines de Géromont constituent un patrimoine exceptionnel en la matière, tant par leur état de conservation que par l'ampleur de leurs dimensions.

Un patrimoine qu'il convient de préserver à tout prix.

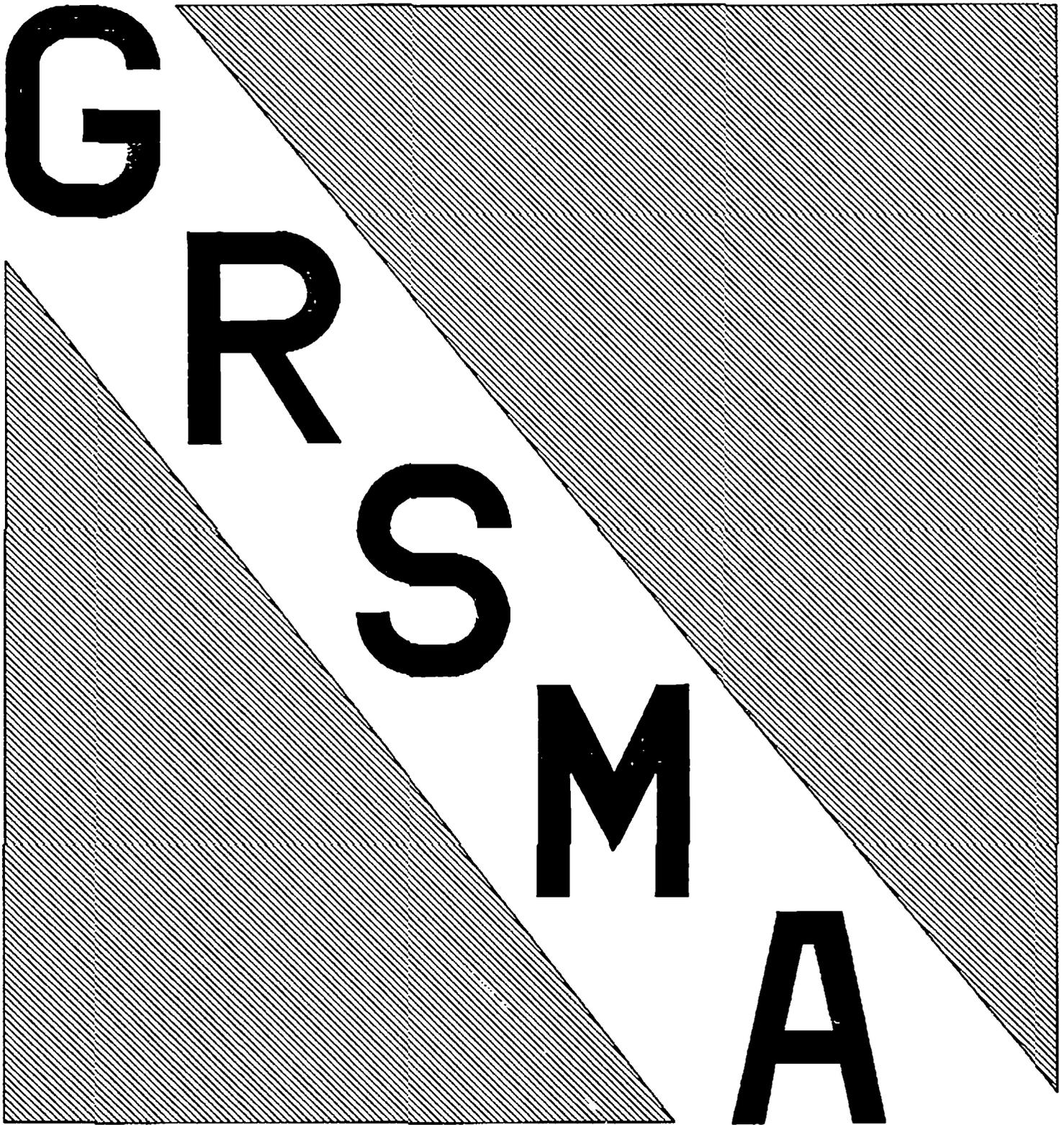
Espérons que toutes les personnes et instances concernées auront à coeur de se mobiliser.

Avoir aménagé une de ces carrières pour les touristes ne suffit pas.

C'est l'ensemble du site qui doit être sauvé!

Puisse notre modeste étude y avoir aidé quelque peu!

**GROUPE DE RECHERCHES SOUTERRAINES
EN MILIEU ARTIFICIEL**



Qui sommes nous ?

Que faisons nous ?



G. R. S. M. A.

Groupe de Recherches Souterraines en Milieu Artificiel.

Archéologie souterraine - Archéologie minière - Archéologie militaire.

Siège social

15 square Van Lindt

1160 - BRUXELLES



RENSEIGNEMENTS GENERAUX

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

PRESIDENT : CAUBERGS Michel
15 square Van Lindt 15
1160 - BRUXELLES

VICE-PRESIDENT : KAHN Claude
50 rue du Warchais
6210 - VILLERS PERWIN

SECRETAIRE - TRESORIERE : MIES Josée
52 A rue de la Montagne
1000 - BRUXELLES

RESPONSABLE DU MATERIEL : MERCIER Claude
316 avenue d'Auderghem
1040 - BRUXELLES

BIBLIOTHECAIRE : WAROQUET Jean-Louis
8 rue du Blanc-Ry
1340 - OTTIGNIES

SIEGE SOCIAL

: 15 square Van Lindt
1160 - BRUXELLES

COTISATIONS

: A verser au compte N° 068-2108563-04
du G.R.S.M.A.

MEMBRES EFFECTIFS : 800 FB.

MEMBRES ADHERENTS : 800 FB.

MEMBRES SYMPATHISANTS : 400 FB.

Ces trois catégories de membres jouissent du service de notre bulletin d'information trimestriel.

LE G.R.S.M.A. N'A PAS POUR BUT L'ORGANISATION DE LOISIRS ACTIFS.
CHACUN Y TROUVE CE QU'IL APPORTE.

NOS BUTS

Le Groupe de Recherches Souterraines en Milieu Artificiel s'est fixé pour but la recherche et l'étude, sous tous les aspects possibles, de toutes les formes de cavités souterraines artificielles anciennes, ainsi que leur éventuelle protection.

Parmi celles-ci on peut mettre en évidence:

- Les grottes présentant d'incontestables traces d'aménagements liés à des sites médiévaux proches.
- Les souterrains-refuges de Hesbaye.
- Les souterrains de communication de site à site, encore qu'en la matière l'essentiel du travail consiste à faire la part de la légende et de la réalité.

Au niveau du Moyen Age, le G.R.S.M.A. s'intéresse encore aux cryptes, caves et souterrains d'abbayes, ainsi qu'aux puits de châteaux dont le décomblement, lorsqu'il est nécessaire et réalisable, peut parfois livrer de remarquables vestiges archéologiques.

Dans le domaine de l'archéologie minière, le G.R.S.M.A. travaille à la réalisation d'un inventaire physique et historique des anciennes mines et carrières souterraines de Wallonie. Une première mouture de cet ouvrage a déjà été publiée.

En ce qui concerne l'archéologie industrielle, les objectifs du G.R.S.M.A. sont également nombreux : canaux souterrains, voûtements de rivières en milieu urbain et égouts remarquables font l'objet de ses investigations.

Une attention toute particulière est également portée aux anciennes glacières, dont plusieurs dizaines ont déjà été inventoriées et topographiées à ce jour.

Enfin, le G.R.S.M.A. se préoccupe d'archéologie militaire. Des places fortes de Charles-Quint aux citadelles de Vauban, des forts de 1914 aux forts de 1940, la Belgique possède de très nombreux ouvrages d'architecture militaire. Tous présentent des ramifications souterraines aux multiples usages qu'il convient d'étudier et de décrire.

Toutes ces formes de cavités souterraines artificielles font également l'objet de nos investigations en dehors des frontières de notre pays.

Le G.R.S.M.A. souhaite travailler en collaboration avec les archéologues professionnels auxquels il peut apporter le matériel et les compétences nécessaires à la progression dans un milieu qui en général ne leur est pas familier.

On peut également faire appel au G.R.S.M.A. pour des interventions ponctuelles et urgentes, par exemple lors de la mise à jour de cavités souterraines au cours de travaux qui ne peuvent être interrompus.

Le G.R.S.M.A. souhaite enfin établir et étendre des contacts et des échanges avec toutes personnes, groupes ou associations, s'intéressant d'une manière ou d'une autre à tout ou partie du milieu souterrain artificiel.

QUELQUES OBJECTIFS PARMIS D'AUTRES

LES SOUTERRAINS-REFUGES



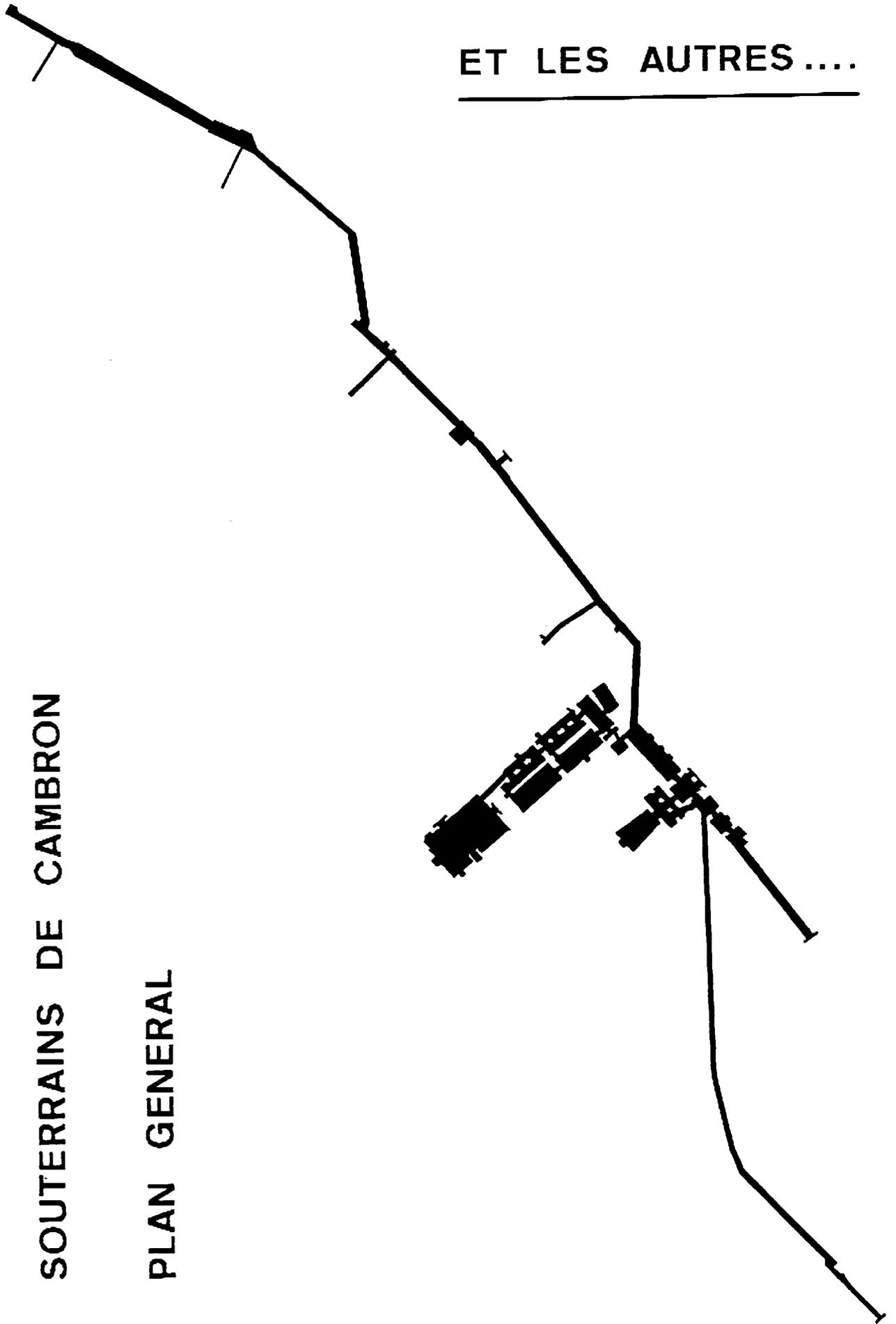
Le souterrain-refuge de Bassenge



SOUTERRAINS DE CAMBRON

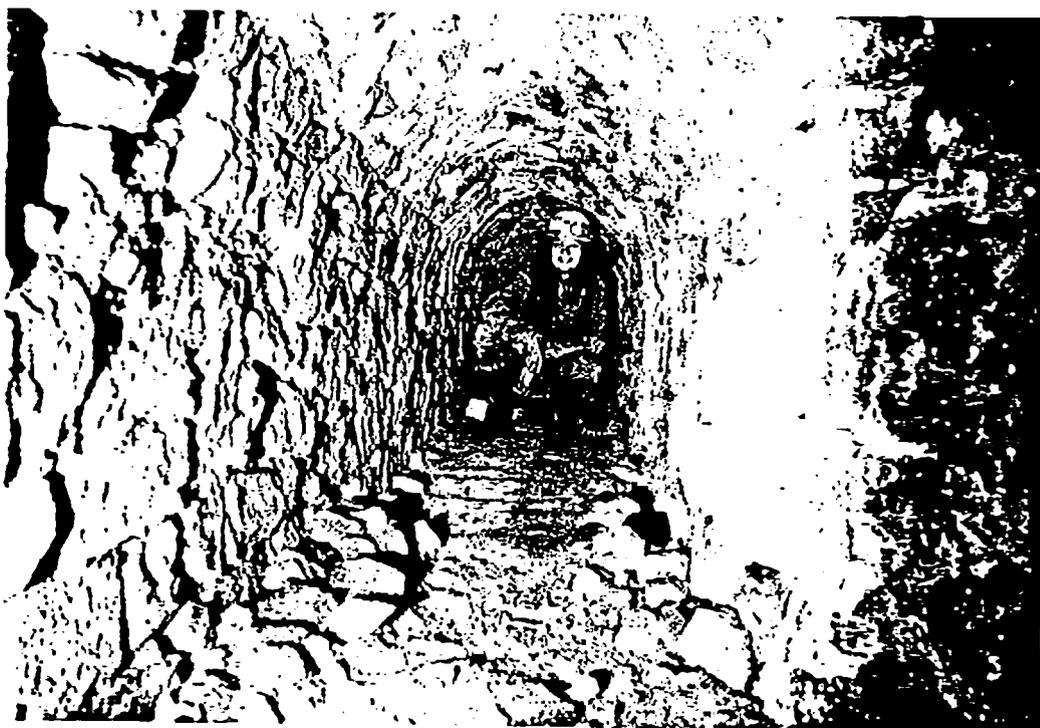
PLAN GENERAL

ET LES AUTRES

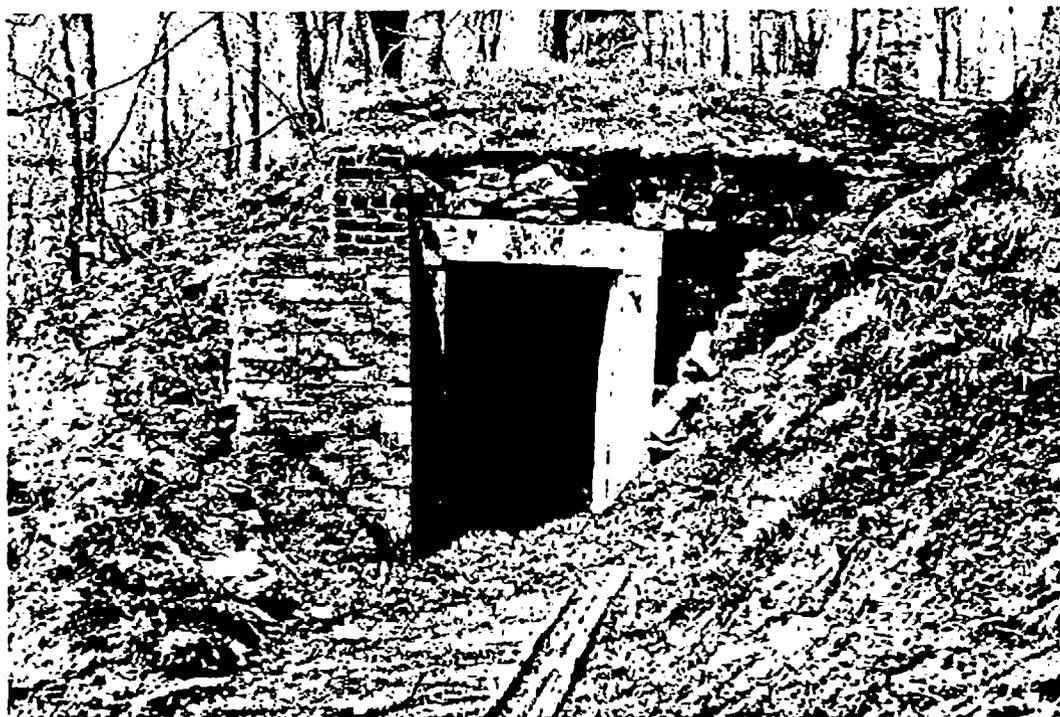




Dans les souterrains de l'Abbaye de Cambron



LES GLACIERES



SPA

Glacière de la Sauvenière

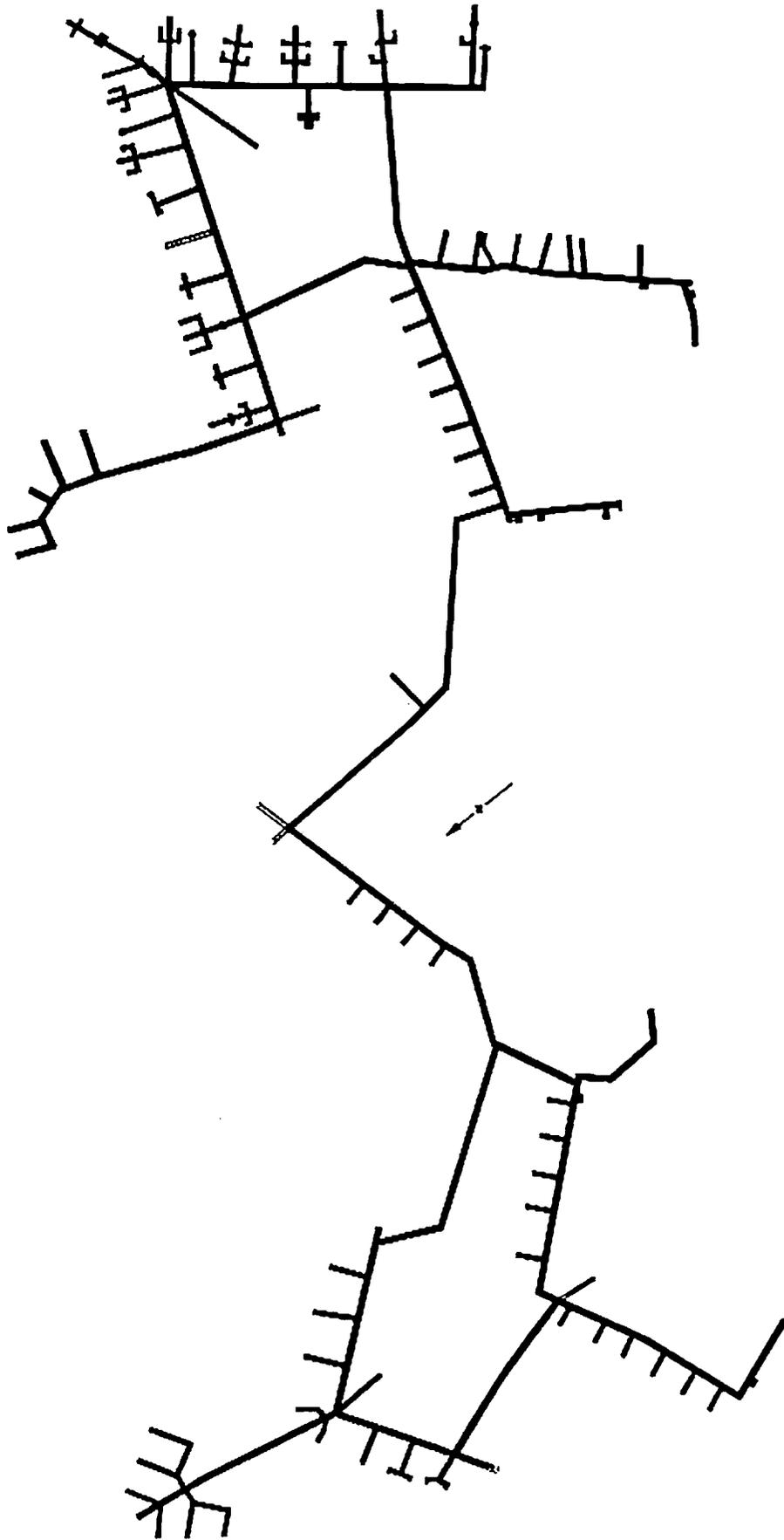
Glacière Meyerbeer



LES SOUTERRAINS MILITAIRES

SOUTERRAINS DE PHILIPPEVILLE

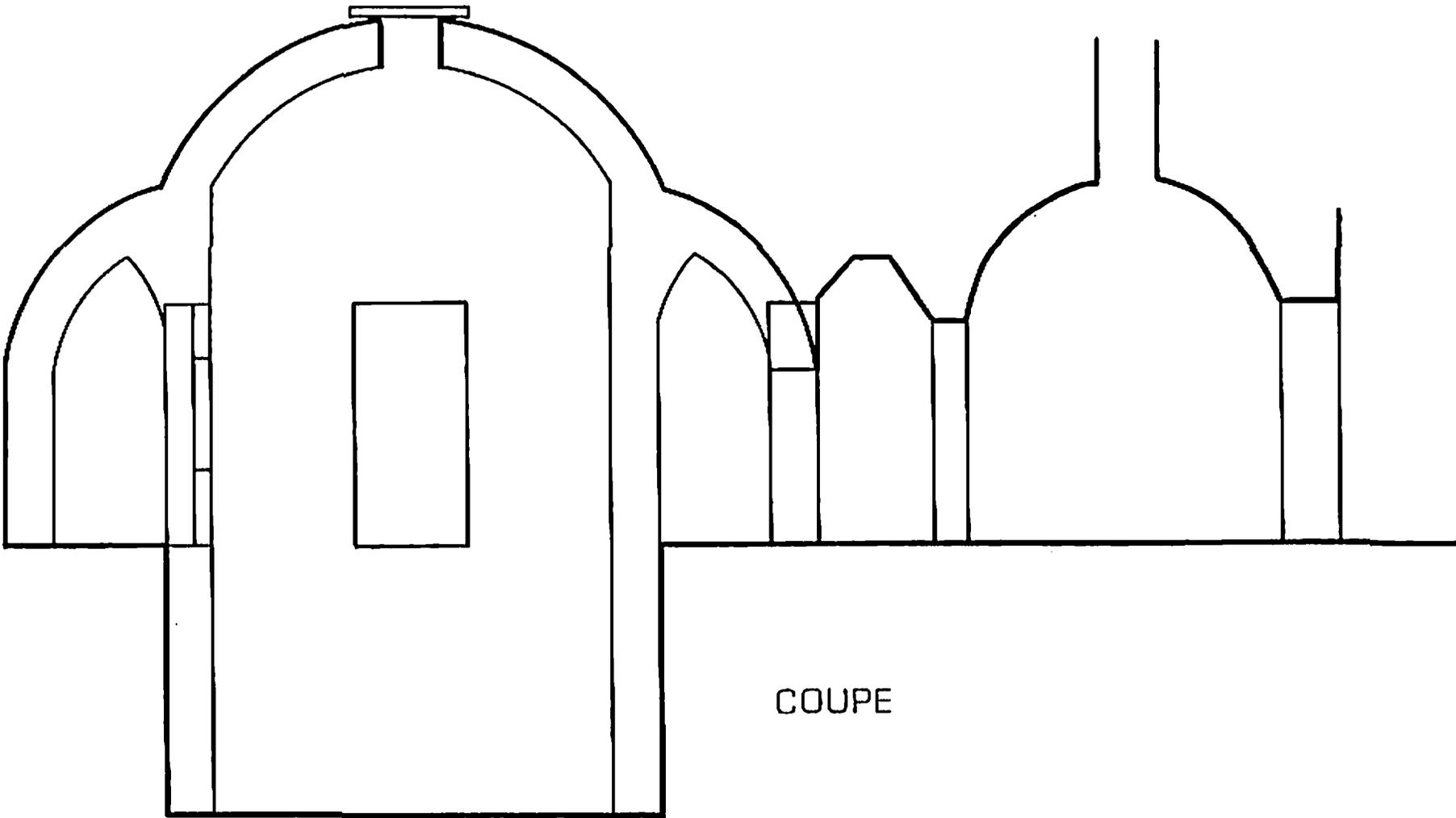
PLAN GENERAL



100 M

GLACIERE DE BAILLONVILLE

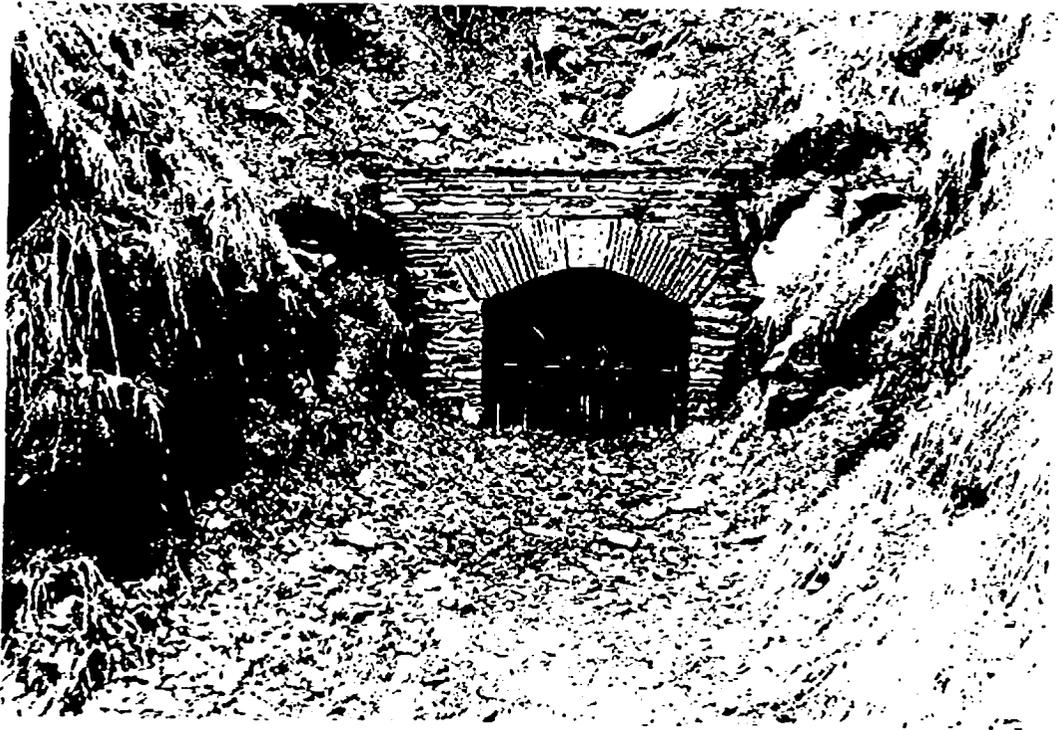
6



COUPE

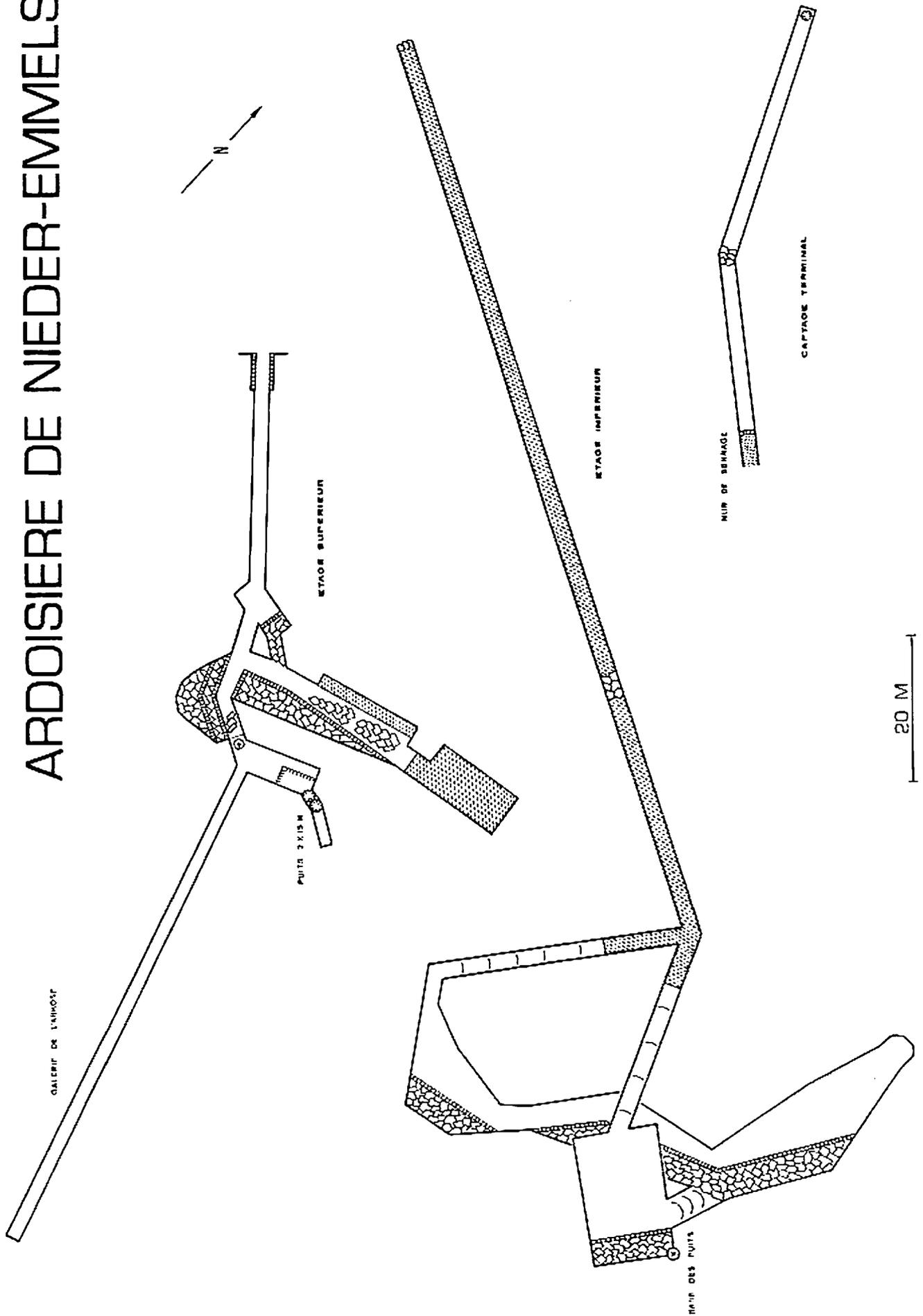


LES MINES ET LES CARRIERES



Nieder-Emmels

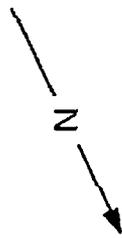
ARDOISIERE DE NIEDER-EMMELS



CAVES BODART

FOLX-LES-CAVES

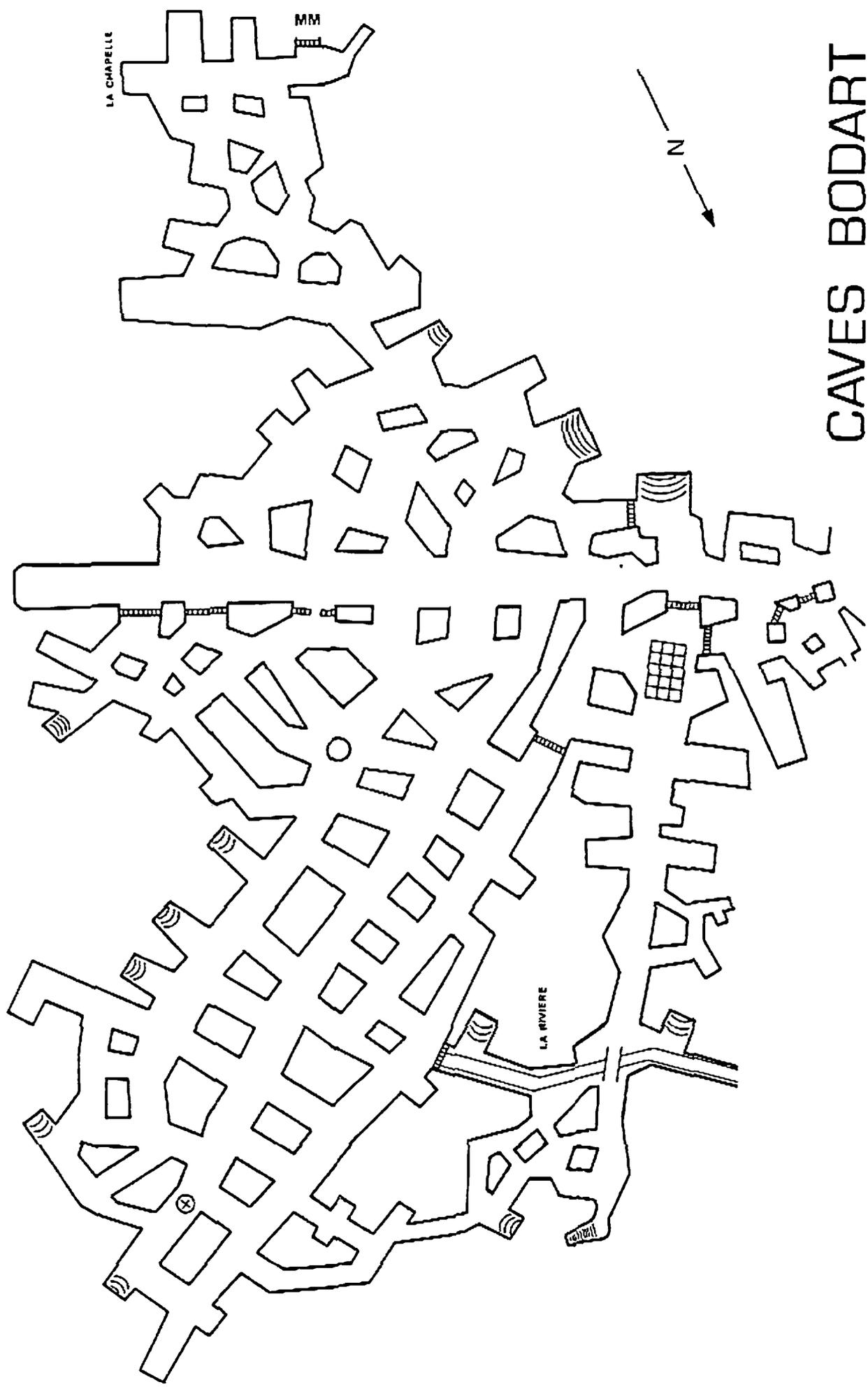
20 M



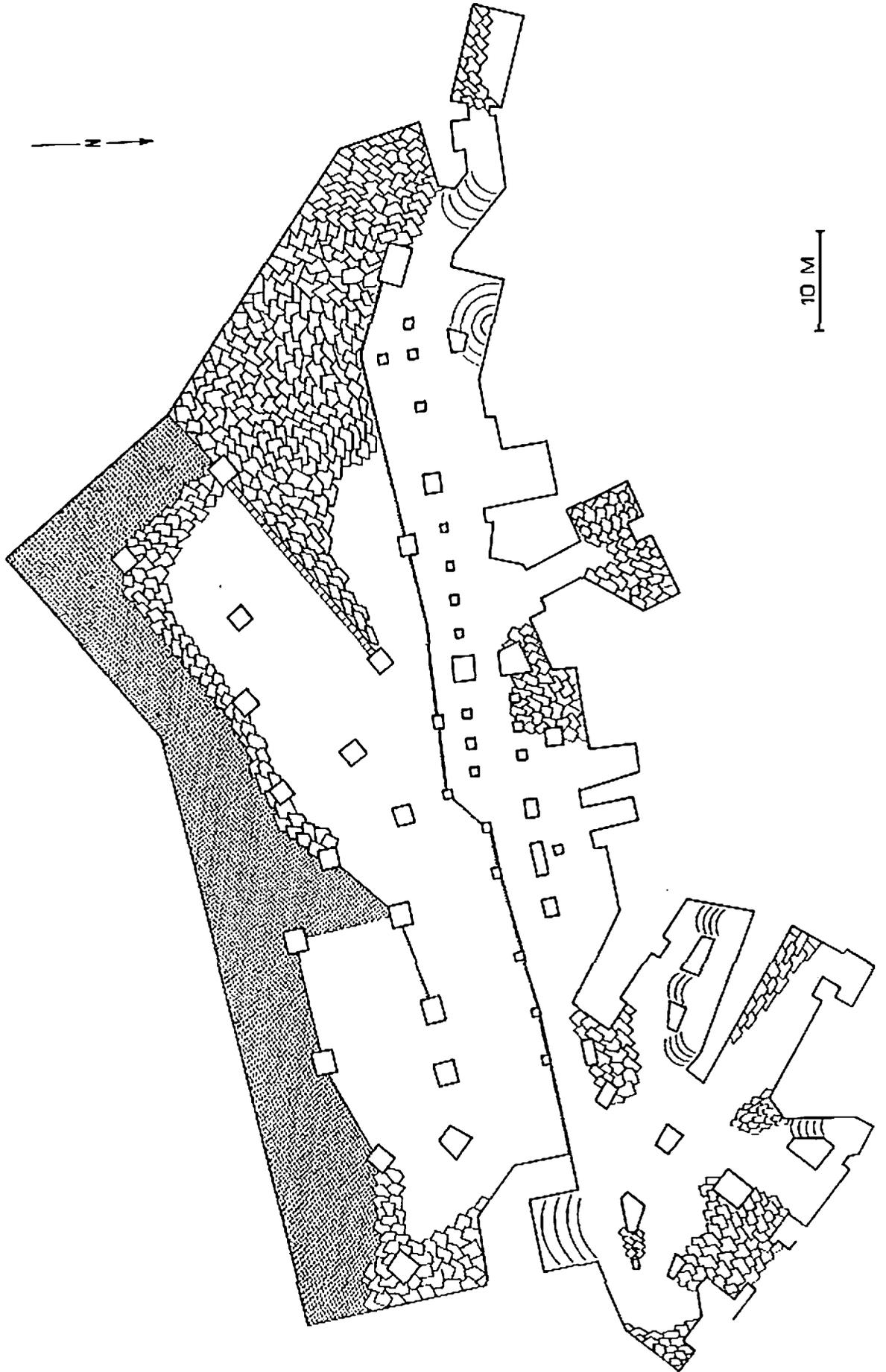
LA CHAPELLE

MM

LA RIVIERE



C.S. MAZY 3



NOS PUBLICATIONS

INVENTAIRE DE QUELQUES ANCIENNES MINES ET CARRIERES SOUTERRAINES DE WALLONIE - ESSAI D'ARCHEOLOGIE MINIERE

313 pages - 230 sites répertoriés - 132 topographies.

Belgique: 560 FB
Etranger: 700 FB

BULLETIN D'INFORMATION N° 1 - MARS 1991

Les divagations souterraines du canal de Charleroi.

Les vestiges souterrains de l'Abbaye de Cambron.

Le Trou des Fées à Chassepierre-sur-Semois. Belgique: 100 FB
Etranger: 150 FB

BULLETIN D'INFORMATION N° 2 - JUIN 1991

La Belgique n'est plus "Terra Incognita" sur la carte européenne des souterrains moyenâgeux.

La carrière souterraine du Romont dite "Temple Zabay" à Eben-Emael. Belgique: 100 FB
Etranger: 150 FB

BULLETIN D'INFORMATION N° 3 - SEPTEMBRE 1991

Bassenge 3, Carrière souterraine ou souterrain-refuge?

Les glacières de Spa. Belgique: 100 FB
Etranger: 150 FB

BULLETIN D'INFORMATION N° 4 - DECEMBRE 1991

Les souterrains de Folx-les-Caves.

Le Trou du Coq à La Gleize.

Les baumes liégeoises. Belgique: 100 FB
Etranger: 150 FB

BULLETIN D'INFORMATION N° 5 - MARS 1992

La culture du champignon en carrière souterraine abandonnée.

Les souterrains découverts lors de la construction du métro bruxellois.

La glacière de Baillonville.

Histoire d'un échec: tentative de fouilles au souterrain de Fexhe-Slins.

Les carrières souterraines de Mazy-Bossière. Belgique: 100 FB
Etranger: 150 FB

BULLETIN D'INFORMATION N° 6 - JUIN 1992

Les anciennes carrières souterraines de Bruxelles.

Souterrains sarrasins en Brabant wallon, légendes et réalités.

L'ardoisière souterraine de Nieder-Emmels.

Belgique: 100 FB

Etranger: 150 FB

TOUTES CES PUBLICATIONS SONT DISPONIBLES FRANCO JUSQU'A EPUISEMENT
DU STOCK.

Pour la Belgique: par virement au compte N° 210-0115156-69 de
Caubergs Michel, 15 sq. Van Lindt, 1160-BRUXELLES

Pour l'Etranger: par mandat postal international à la même adresse.

INVENTAIRE
DE QUELQUES ANCIENNES MINES
ET CARRIERES SOUTERRAINES
DE WALLONIE



ESSAI D'ARCHEOLOGIE MINIERE

